

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 34193

CALL No. 705 / Sig.

D.G.A. 79









SYRIA



(78)

SYRIA

SYRIA

SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

publiée sous le patronage
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie

34193

TOME IV

52387



Ref 913.005
Syr

705
Syr

PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI)

1923



A19, Y2

LIBRARY OF THE

INDIAN MUSEUM

Calcutta, India

VI 5, 1958

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 34193

Date 10.6.58

Call No. 705/848

LIBRARY

INDIAN MUSEUM

Calcutta, India

1958

L'ABBAYE CISTERCIENNE DE BELMONT EN SYRIE

PAR

CAMILLE ENLART

I. — HISTOIRE.

Nul pèlerin, nul explorateur n'avait jusqu'ici mentionné Belmont. C'est que cette abbaye, située loin des routes fréquentées et plantée sur un rocher entouré de ravins abrupts, ne se voit généralement que de loin et reste encore d'accès fort laborieux.

Belmont, que la Chronique de Terre Sainte de 1224 appelle Valmont, est une abbaye cistercienne fille de Morimond⁽¹⁾; son acte de fondation porte la date du 30 mai 1157⁽²⁾ et il semble que les bâtiments furent terminés douze ans plus tard, puisque la Chronique de Terre Sainte de 1224 porte à la date de 1160, avec la prise de Césarée de Philippe (Belinas) cette mention : « en sel an fait fu l'abaie de Valmont⁽³⁾ ». Son vocable était Sainte Marie, selon l'usage de Cîteaux.

Ses archives se réduisent à un très petit nombre de mentions : des bulles lui furent accordées par les papes Grégoire IX en 1238; Innocent IV en 1250; Urbain IV en 1260; des documents mentionnent sans les nommer, en 1208 le prieur; en 1251 et 1253 l'abbé; en 1260, il est fait mention d'un « frater Stephanus »; en 1282, de l'abbé Pierre l'Aleman et de son compagnon (Socius) Simon de Tripoli. En vertu de la bulle d'Innocent IV, l'abbaye était soumise à l'évêque de Beyrouth. La dernière mention de l'abbaye se trouve en 1287 et il semble certain que les derniers moines latins durent évacuer Belmont

(1) JOSEPHATIS (Gaspard), *Notitia abbaticum O. C. per universam urbem*, Cologne, 1644; JACQUES, *Origines Cisterciensium*, Vienne, 1877.

(2) MARIQUE, *Cisterciensium Annatum*, Lyon, 1642-1649, 4 vol. in-4°, II, 302, 338.

SYRIA. — IV.

(3) R. KÖNIG, *Syria Sacra*, p. 35 et R. GÖRNE dans *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, p. 2, Leipzig, 1897, in-8, pp. 35, 336; et R. KÖNIG, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, Innsbruck, 1898, in-4°, pp. 390, 396, 1001, 1002.

deux ans plus tard, - ils n'y furent massacrés à la suite de la prise de Tripoli par Balakân en 1289.

Le manque d'histoire n'implique pas nécessairement que l'abbaye cistercienne ait été heureuse mais ses vestiges témoignent qu'elle fut prospère jusque vers le milieu du xiv^e siècle. Ses domaines, composés de bonnes terres arables, de bois de chênes verts et de nombreuses plantations d'oliviers expliquent cette prospérité. Les religieux orthodoxes disent les avoir eus à titre de restitution après la chute du Royaume latin. Les archives et la bibliothèque, entièrement arabes, ne contiennent nul document relatif à l'abbaye latine.

Un remaniement total eut lieu « il y a quatre cents ans », m'a dit le vénérable Père Malakios qui, seul parmi les religieux de Belin ont s'intéressé à l'histoire du couvent et qui sait parfaitement discuter les rebondissements de l'édifice. Il tient ce renseignement d'un vieux religieux, mort aujourd'hui, et qui « l'avait lu dans des écritures ». Je n'ai pu retrouver la source, mais le renseignement me semble digne de toute confiance.

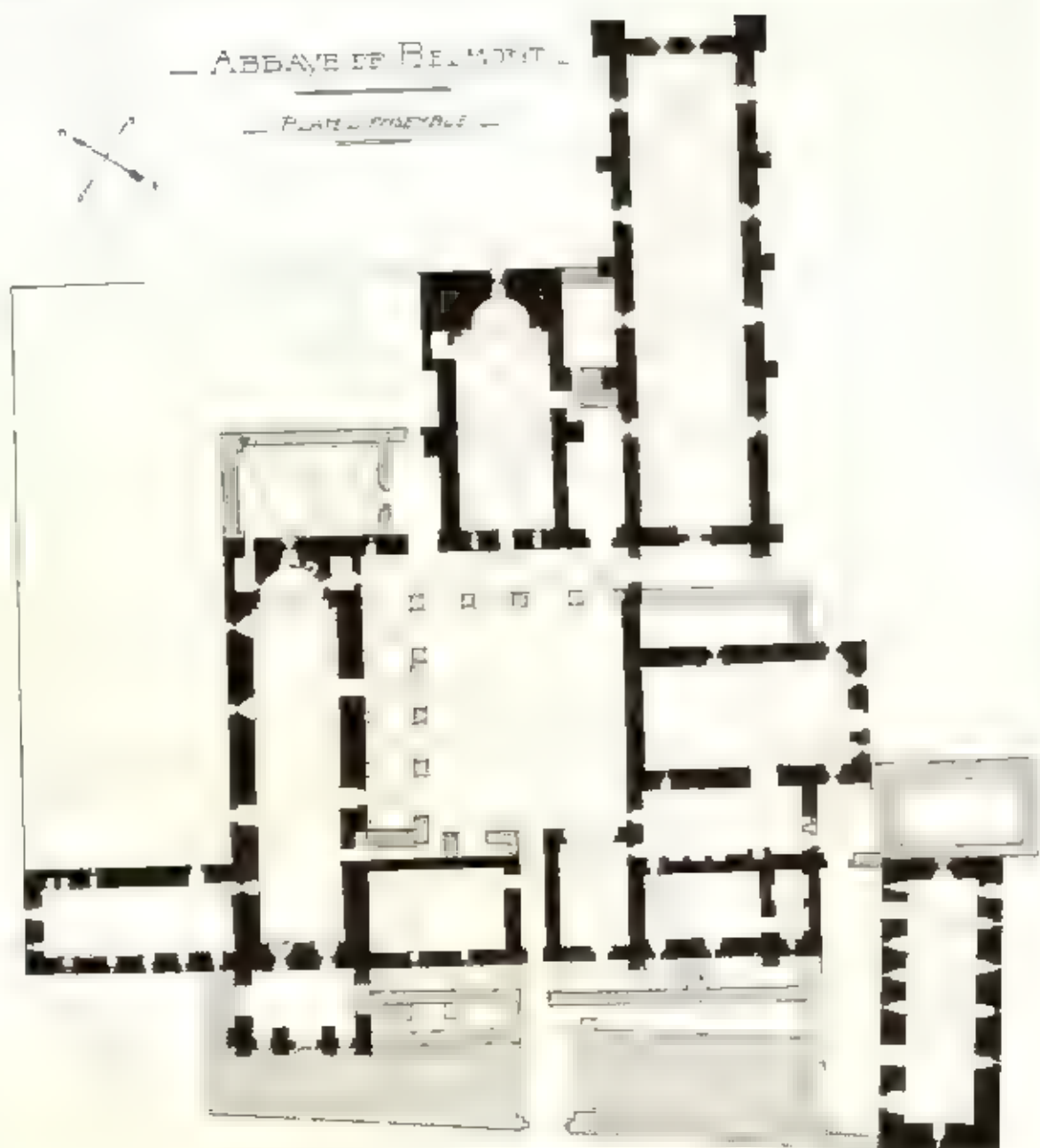
Ce remaniement déjà ancien, comprend la reconstruction du cloître avec des matériaux empruntés au cloître gothique, dont on voit en la des ouvertures dans les pierres de taille des piliers et dont plusieurs ornements ont été encastrés dans les maçonneries nouvelles. La salle capitulaire fut transformée en chapelle, le portail de la grande salle disparut et l'on accolâ une petite pièce voûtée à cette façade, des bâtiments neufs furent placés aux faces orientale et occidentale du monastère, ces derniers suivaient primitivement l'alignement du porche de l'église, la toiture fut élevée pour former une large entrée accédant directement au cloître, trois portes furent déplacées et portées l'une dans l'arcade d'entrée au porche de l'église, une autre au mur sud du réfectoire, une autre dans un cellier.

Une jolie loge, composée d'une arcade gemmée, fut incorporée à des logements nouveaux à l'est et au dessus de la salle capitulaire, on y utilisa des matériaux de la fin du xiv^e siècle.

C'est aux Orthodoxes que l'on doit aussi quelques embellissements dans l'église, un autel surmonté d'un ciborium à colonnes et à arcs triés, une ampoule surmontée de cônes. Grands tableaux du xv^e siècle et petits panneaux byzantins à fond d'or dont quelques-uns remarquables dans l'église et dans

— ABBAYE DE BELMONT —

— Plan de l'abbaye —



1. mur de la tour
2. mur de la tour
3. mur de la tour
4. mur de la tour
5. mur de la tour
6. mur de la tour
7. mur de la tour
8. mur de la tour
9. mur de la tour
10. mur de la tour

CHURCH OF COLOMAY



FIG. 1. — Vue générale, depuis l'est



FIG. 2. — Le cloître et l'église

L'ABBAYE CISTERCIENNE DE BELMONT EN SYRIE 3

la salle capitulaire, monastères de bois sculpté du *xv^e* siècle aussi, mais avec emploi de portes et de grands crucifix peints et dorés, dans le style italien du *xv^e* siècle, tel qu'on le pratiquait en Libye sous la domination vénitienne.

Dans le sanctuaire ont été appliqués de beaux carreaux de faïence persane, les uns polychromes, les autres à dessins noirs sur fond bleu turquoise.

Enfin, la partie orientale de l'église a reçu un très beau pavement de marbre blanc, compartimenté de noir et orné de panneaux centraux et margueterie.

Les marches du sanctuaire et des très riches porticoaux sont faites de marbres sculptés, employés, qui semblent de travail italien et destinés à recevoir des retournées de voûtes d'ogives sur des groupes de colonnes corinthes dont les Cisterciens avaient popularisé le modèle en Italie.

Ce lieu n'a pas cessé d'être une solitude favorable à la vie ascétique; la culture de l'esprit et les vertus chrétiennes y fleurissent toujours. Une école s'y est ouverte aux enfants des localités voisines et fera beaucoup pour l'éducation du peuple de Syrie. Quant à l'hospitalité, elle y est aussi généreuse que chrétienne et après deux semaines de labour à Belmont je garde le plus reconnaissant souvenir à ses vénérables religieux et à l'éminent prélat qui les dirige, Mgr Alexandros.

II. — EXEMPLE DE L'ABBAYE (Pl. I et II).

Situé au sud-est de Tripoli, sur la crête d'un contre-fort du Liban qui domine de 200 mètres environ la mer et la route côtière de Tripoli à Jebel Belmont est visible de cette route, au-dessus les villages de Kalmour et Kallat. Ses bâtiments occupent un promontoire entre deux ravins et c'est par l'isthme du promontoire que l'on y accède, après de longs détours dans l'intérieur des terres. Les roches grises et les terres rougeâtres qui l'entourent sont parsemées de chênes verts et plantées de beaux oliviers. Du monastère, la vue s'étend au loin sur la mer, le Liban et Tripoli.

Une pareille altitude est contraire aux coutumes les plus constantes de l'Ordre de Cîteaux, et seul un souci de sécurité peut justifier cette dérogation.

L'abbaye cistercienne remplacerait, dit-on, un monastère orthodoxe. Un chapiteau byzantin qui, renversé, sert de support à la cuve baptismale pourrait confirmer cette thèse, mais d'autre part, le nom de Belmont, devenu aujourd'hui Deir Belmend, est le seul que l'on connaisse au monastère et son origine française n'est pas contestable.

Le plan de l'église cistercienne n'est pas moins exceptionnel que le site et, quoique son architecture soit bien romane, on peut se demander si elle n'a pas utilisé les fondations d'une église plus ancienne et byzantine.⁽¹⁾

Elle se compose d'une grande abside et d'une nef unique, l'abside est flanquée de deux sacristies rectangulaires et s'emboute avec elles dans un chevet carré. Le plan rappelle la cathédrale de Tortose, mais rappelle aussi celui de beaucoup d'églises plus anciennes, tant arabo-musulmanes et byzantines que latines⁽²⁾.

L'église Saint-Pierre de Tabarie (Liban) qui fait aujourd'hui partie du couvent des Franciscains ressemble beaucoup à celle de Belmont⁽³⁾.

En Occident, les églises de ce type sont assez nombreuses au XII^e siècle; elles sont caractéristiques non de l'ordre de Clunais, mais de celui de Grandmont⁽⁴⁾. Si l'ordre cistercien en eut d'analogues, à Gatonx par exemple, ce furent des églises d'abbayes de femmes, avec l'autel unique qui tant de circonstance jusqu'à un seul prêtre, l'annoncier de la communauté, y officiant.

À part cette église et le site, l'abbaye de Belmont ressemble à tous les monastères cisterciens. L'église occupe l'extrémité nord du cloître, elle est orientée vers l'est-nord-est; un porche la précédant à l'ouest.

Le réfectoire, dont il subsiste trois cotés, plus ou moins altérés, s'élevait au sud du cloître, perpendiculairement à l'église; il sert de passage d'entrée au monastère actuel.

La salle capitulaire (pl. VIII 2) occupe le centre de la face orientale; elle était surmontée du dortoir des moines.

La face occidentale comprenait à l'angle sud-ouest la cuisine, contigue au

(1) Son orientation est le nord-est.

(2) On trouvera dans l'Introduction le ouvrage que je prépare sur les églises de Syrie et de Palestine les plans des sanctuaires.

(3) Elle a toutelois une abside sans sacristies, mais amputée dans un éperon triangulaire,

comme celle de Saint-Quentin de Vaison, en Provence.

(4) La plupart ont été étudiées par la regrettée comte A. de Dion, dans ses *Notes sur l'Architecture de l'ordre de Grandmont* (Bulletin monumental, 1874 et 1876 à 1878).

réfectoire, deux celliers communiquant avec la cuisine, un passage d'entrée, qui séparait la cuisine et ses dépendances d'un grand cellier lequel s'étend jusqu'à l'église.

La salle de trésor, servant aussi de chartrier, aurait pu exister près de l'église au nord-est du cloître, mais il est plus probable que les deux petites salles qui flanquent l'abside suffisaient à cet usage. Entre l'église et la salle capitulaire existait probablement comme aujourd'hui, le passage du cloître au jardin. Entre ce passage et l'église, il subsiste sur le cloître une fenêtre romane.

Au sud de la salle capitulaire, un couloir parallèle pouvait servir de parloir. Il conserve, à son extrémité orientale, l'amorce d'un escalier qui devait être celui du dortoir.

Le chauffoir occupe généralement l'angle sud-est du cloître; il a pu exister à cette place, contre le réfectoire, qui avait pourtant une grande fenêtre au nord-est. Quoi qu'il en soit, une grande salle, longue intérieurement de 38 m. 52, s'amorce à l'angle nord-est du cloître et s'étend vers l'est (pl. V, 2).

Les dépendances qui subsistent sont à l'ouest de l'abbaye. Vers l'angle nord-ouest, un grand bâtiment primitivement isomé, légèrement hors d'alignement, s'étend de l'ouest à l'est. Ce fut peut-être un hôpital. Un autre beau bâtiment (pl. VII, 2) s'appuie à l'angle sud-ouest de l'église et se dirige du sud au nord, en prolongement de la façade de l'abbaye.

Parallèlement à celui-ci, et à 24 m. 50 plus à l'ouest, s'étendait une autre construction, qui a pu être une poterne et dont il ne reste qu'une extrémité ruinée. Il semble qu'une cour ait existé entre ces deux dernières constructions qui, avec la précédente, sont des vestiges des bâtiments d'exploitation agricole. Ils paraissent avoir formé au nord-ouest un second carré, adhérent seulement par un angle aux bâtiments claustraux.

Deux magnifiques cisternes existent. L'une sous la galerie nord du cloître, l'autre sous les bâtiments de l'ouest dont elles occupent toute la longueur.

III. — LA CONSTRUCTION; SES DATES.

Les bâtiments de Belmont datent du xii^e siècle et du xiii^e, les plus anciens sont contemporains de la fondation, les plus récents devaient être à peine achevés lors du désastre de 1280.

Au *xii^e* siècle appartiennent l'église, moins son porche, toute l'aile occidentale, la paroi est du cloître, les murs, mais non les voûtes, de la salle capitulaire. Dans les dépendances, une partie du mur oriental du bâtiment situé au nord-ouest de l'église doit remonter à cette date, tout le reste des parties anciennes est du *xiii^e* siècle.

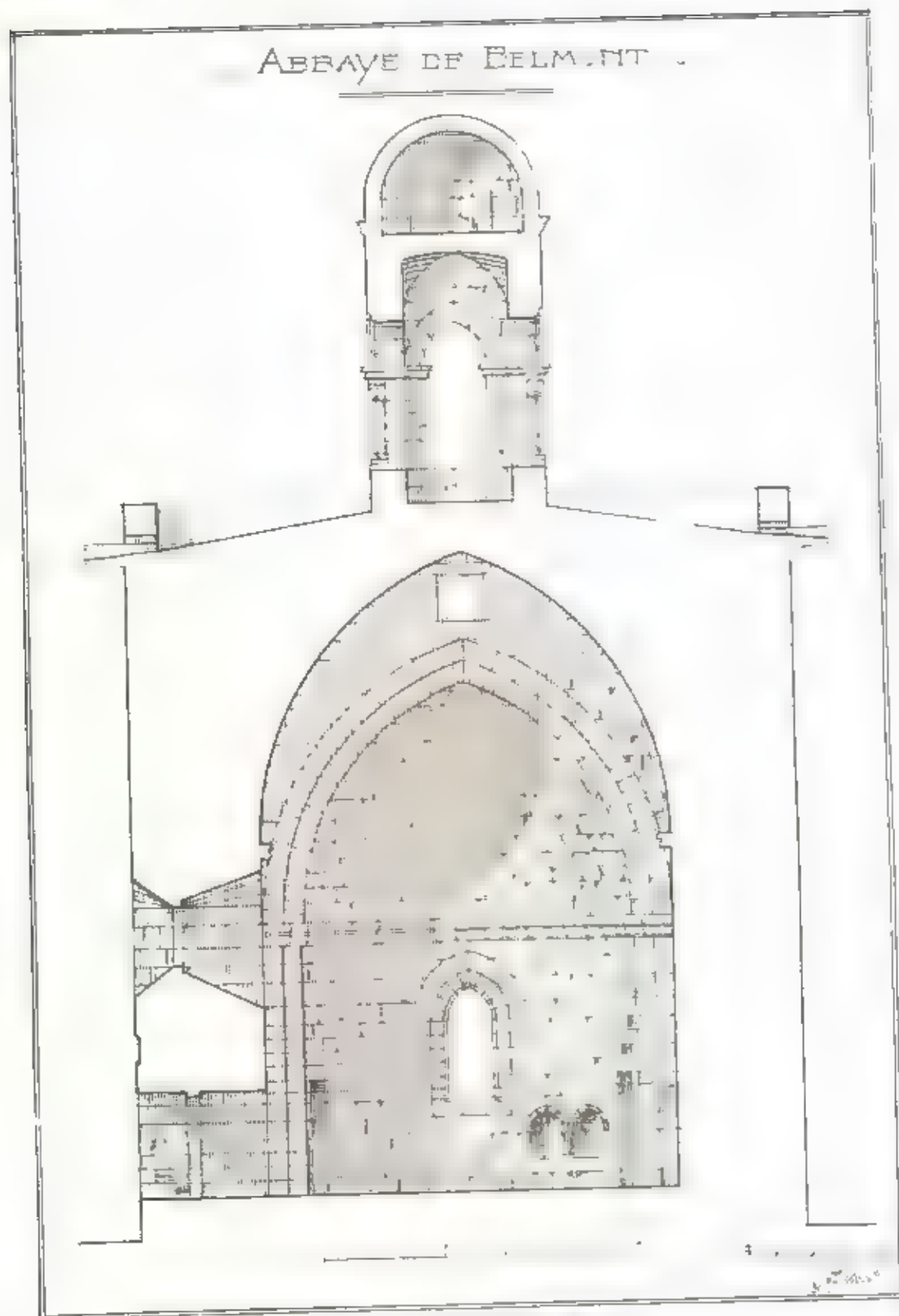
Tous ces bâtiments sont en belle pierre de taille, calcaire dur du pays, dit *maïak*, analogue au travertin, l'appareil en est généralement très soigné et excellent. Dans les niches de la cuisine, un amincissement des sommiers pourrait être l'indice d'une collaboration italienne, dont je n'ai pas trouvé d'autre témoin. Le marbre est employé dans quelques ornements. Le calcaire tendre roux a été mis en œuvre dans une partie des constructions du *xiii^e* siècle. Les margelles et puits des citernes ont des joints scellés au plomb.

Les signes lapidaires ne se rencontrent que dans une partie des bâtiments du *xiii^e* siècle : cuisine, bâtiment du nord-ouest et grande salle. Dans la cuisine et le bâtiment du nord-ouest, ce sont certainement des marques de pose.

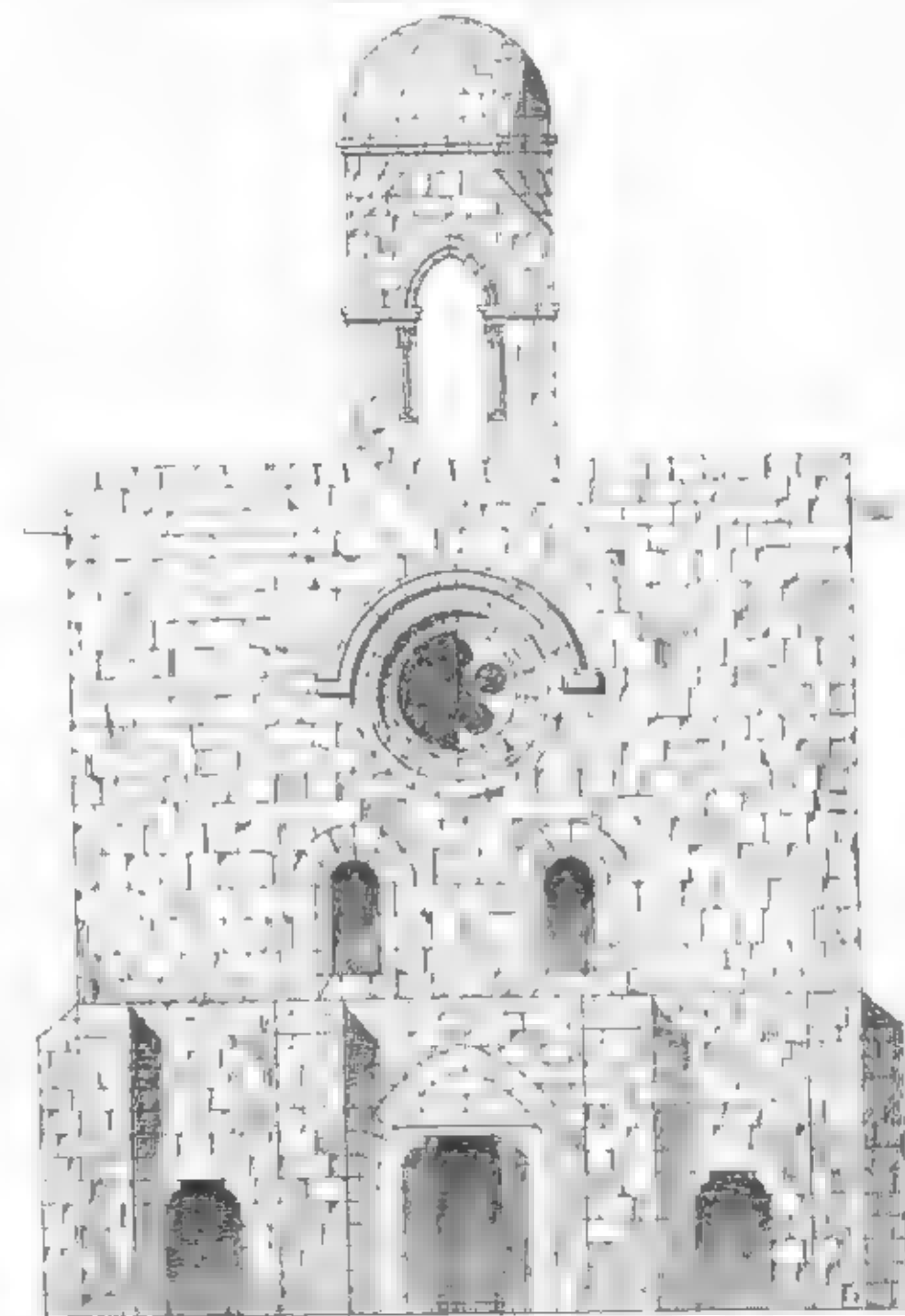
IV. — Eglise (Pl. II, fig. 2; Pl. III, IV, V, fig. 1).

L'église de Belmont est un exemple remarquable de l'austerité cistercienne : je serais même tenté de dire qu'elle la dépasse, car peu d'églises cisterciennes sont aussi simples et elle offre une ressemblance presque complète avec les églises de l'ordre de Grandmont.

Elle se compose d'un vaisseau unique et d'une seule abside (Pl. III). Les murs ont près de 2 mètres d'épaisseur, la voûte a 10 m. 50 de hauteur, la façade (Pl. IV), 11 m. 50 de développement. Aucun support adossé à l'intérieur, aucun contrefort au dehors, aucun arc doubleau sous la voûte en berceau brisé n'y rompent la nudité des grandes surfaces. Les trois fenêtres anciennes et le portail bouché (Pl. VI) qui subsistent au nord n'ont pas la moindre moulure, ces ouvertures sont brisées en plein cintre. Au contraire, la grande fenêtre unique de l'abside, qui fut refaite au *xiii^e* siècle, est en tiers-point, sa simplicité n'est pas moins absolue. On en voit de semblables aux absides de Tortose et de Beyrouth. Un oculus s'ouvrait, comme à



— EGLISE ABBATIALE DE BELMONT —



Facade et portico.

verte, avait reçu après coup une porte intérieure rapportée de quelque autre partie de l'abbaye. Deux petites portes l'accompagnent.

Les trois portes avaient des timbreaux portés sur corbeaux à profil ovale, ceux de la porte centrale ont le type bourguignon (fig. 2) à arcade et à meplat triangulaire¹ et portaient un linteau de marbre orné d'une archure en coin enroulée. Un portail s'ouvrait au nord sur le cloître. Il est en plein cintre sans nul ornement, avec tympan uni et sans corbeaux (Pl. VI, fig. 4).

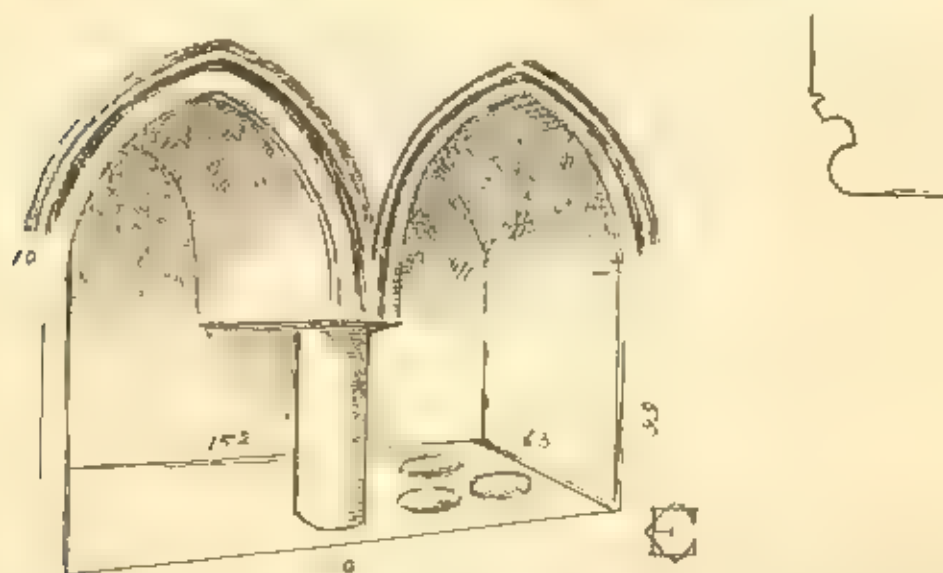


FIG. 3. — PLEINCE

Le portail sud, sur le cloître, est romain, ainsi que tout ce côté de l'église qui n'a plus le caractère antérieur, mais en garde des traces. Son mur sud a été réparé quand on a rebâti le cloître.

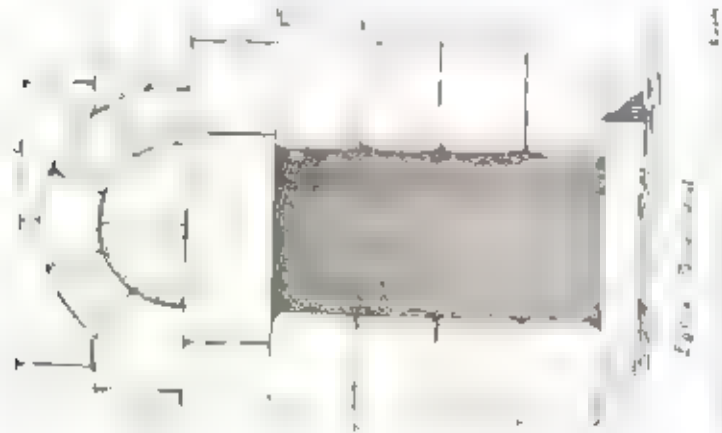
Dans l'abside, on remarque une passerelle de la fin du x^e siècle ou du xii^e (fig. 3), niche gemme, dont les petits berceaux basses reposent sur un linteau qui soutient un coart cylindrique; une moulure orne l'arc de des arcs. La niche occidentale a trois petites cuvettes d'ablution, dessinant un triangle.

Salles de trésor.

Selon un usage très répandu dans les royaumes d'outre-mer, l'abside empâtée extérieurement dans un massif rectangulaire, communiquée avec deux

¹ Voir Esnaut, *Manuel d'Archéologie Française*, *Archit. relig.*, 2^e édition, p. 614.

— ABBAYE DE BELMONT —



The drawing is a reproduction of the original.

petites sacristies, ménagées dans ce massif. Elles sont très hautes et voûtées en berceau.

Il est vraisemblable que l'abside et la partie occidentale de l'église et ces



FIG. 4. — Les deux chapiteaux du berceau.

sacristies sont des restes d'une église antérieure et byzantine, dont les cisterciens ont utilisé au moins les fondations ⁽¹⁾.

(1) Cette chapelle, qu'il se fût plus ou moins et même avant, devait être comparable à celle de Deir Mar Elias en Palestine (voir plan. — IV).

à celles des monastères byzantins de Deir Anby et de Deir Kalab en Palestine (voir plan. — IV).

La grande sacristie bibliothèque qui s'applique à l'est du chevet est moderne. Il est vrai qu'au sud-ouest s'ouvre une fenêtre romane, mais cette baie, qui donne sur le cloître, indique bien qu'à cet endroit un mur seul séparait le cloître du jardin. Cette fenêtre, en effet, n'est ébrasée que du côté du cloître, elle avait de ce côté des colonnettes qui ont disparu.

Clocher — Les clochers anciens sont en terre d'outremer. On sait que les Musulmans ont généralement abattu ceux des églises chrétiennes, aussi celui de Belmont (pl. III, IV, VII) est-il particulièrement précieux.

Son style permet d'affirmer que c'est au milieu du xii^e siècle, cent ans environ après l'achèvement de l'église, qu'on le planta sur l'extrémité orientale de la nef, immédiatement au-dessus de l'arc triomphal de l'abside, comme au Thoronet (Var).

C'est un cube (Pl. VII, fig. 1) de 3 mètres de côté et de 6 m. 50 de haut, calotte comprise. Il est à rapprocher des modestes clochers de pierre des abbayes cisterciennes de Provence : le Thoronet, Senanque, Silvacane et de celui du monastère grandmontain de Saint-Michel près Lodève⁽¹⁾.

Son plan est carré, ses faces sont percées de jolies baies en tiers-point, dont l'arc mouluré retombe sur des piedroits garnis de colonnettes. Les chapiteaux se relient de façon à former un cordon. Au-dessus de ce cordon, les angles sont coupés en larges biseaux, pour ménager un tambour octogone d'une seule assise, qui porte une calotte demi-sphérique. À la base de cette coupole, un second bandeau mouluré forme corniche. La coupole est aujourd'hui plâtrée, mais elle est en belle pierre de taille, comme le reste de l'édicule et comme la petite voûte d'arêtes qu'elle protège. En Occident, on eût fait, plutôt qu'une coupole, une pyramide comme à N-D des Douis ou au Thor.

C'est une originalité de ce petit clocher d'avoir deux voûtes superposées, la calotte abritant la voûte d'arêtes. Le tout est manifestement homogène et bâti d'un seul jet et la seule altération, très fâcheuse il est vrai, est la suppression des colonnettes des baies de l'est et de l'ouest.

Les quatre chapiteaux qui subsistent (fig. 3) indiquent le milieu du xii^e siècle. Ils ont des crochets de feuillage sculptés avec grâce et d'un style nettement

The survey of western Palestine vol. II, p. 314 et 315 à 319).

(1) Ce sont de ces petits clochers de pierre

dont le Comité général de Citonn autorisait l'érection dans les pays dépourvus de bois de charpente.

THE NEW YORK

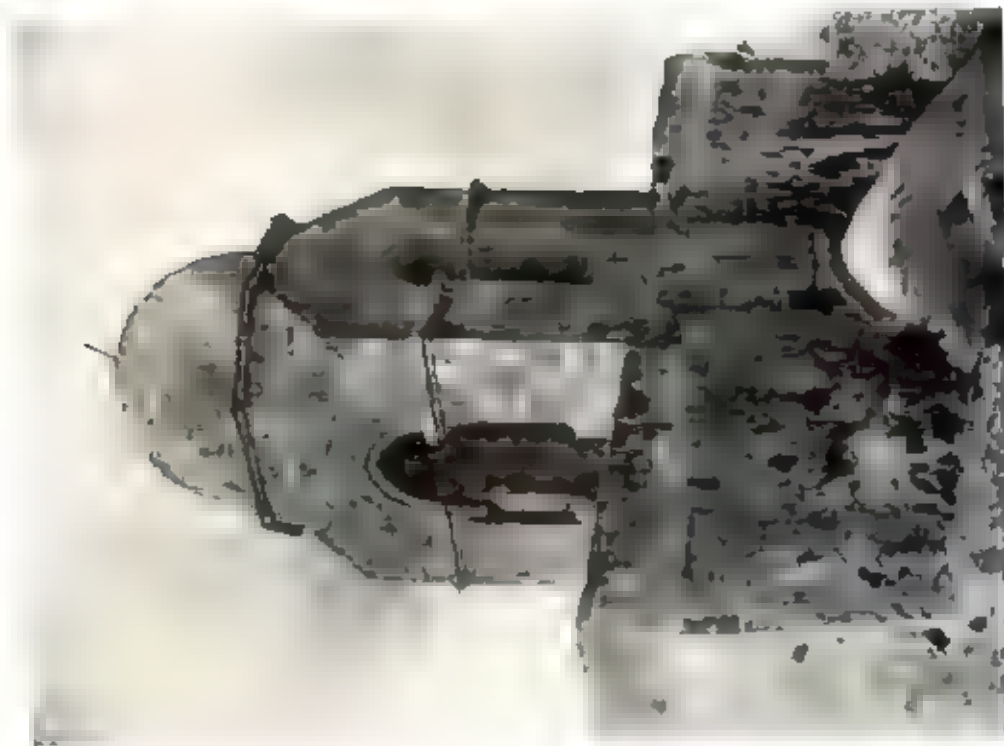


Fig. 1. — The New York

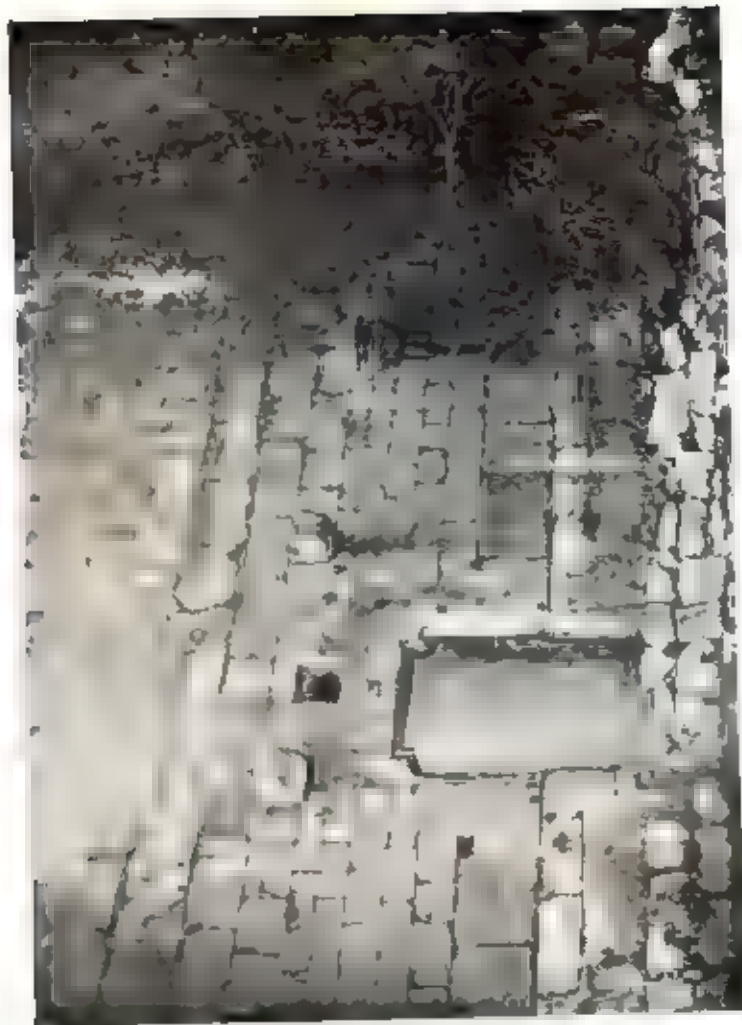


Fig. 2. — The New York

L'ABBAYE CISTERCIENNE DE BELMONT EN SYRIE 11

français, quoique l'un d'eux ait son semblable en Italie dans le cloître cistercien de Casamari. Le même type se rencontre aussi à la Madeleine de Troyes. Le chapiteau se distingue de ses similaires par une toute petite tête d'oiseau sculptée dans l'écoinçon qui surmonte un crochet.

Les bases ont un profil avancé et bien français. Le tore supérieur y est remplacé par un talon, comme au transept de Notre-Dame de Paris, commencé en 1257. Cette phase de l'évolution de la base gothique est rarement représentée hors de France. On l'observe pourtant dans l'abbatiale cistercienne de San Galgano en Toscane et à la chapelle du Chastel Pelerin.

Cet exemple est curieux à comparer avec les bases de la cathédrale de Tortose qui, en près de deux siècles, n'ont pas subi d'évolution : il se rapproche de celle-ci par sa hauteur, plus grande que celle des bases françaises et de celles de San Galgano.

V. — CLOÎTRE ET DÉPENS DIVERS.

Le cloître actuel (Pl. II, fig. 2), avec ses vigiles d'arcets et ses lourdes piles carrées, présente tous les caractères d'une œuvre indigène et peu ancienne, mais on y a conservé des débris du xiii^e siècle qui doivent provenir de l'ancien cloître et celui-ci semble avoir été d'une architecture assez riche.

Deux culots coniques (fig. 5), au nord-est du cloître, semblent restés à leur place primitive ; ils recevaient des retombées d'ogives. Une petite console à pans, maçonnée dans la galerie de l'est, est aussi d'architecture cistercienne et bourguignonne. On en peut dire autant de deux culots carrés (fig. 5) qui se dégagent d'un grand cavet, motif assez original et dont il serait tentateur de rechercher quel fut l'emplacement. On les a scellés côte à côte dans un mur moderne au sud-est du couvent.

Dans l'angle nord-est du preau, on a maçonné une colonnette en encorbellement (fig. 6, A) dont le chapiteau bas et creux semble appartenir au xii^e siècle et dont le fût sort d'une fleur de lotus. Plus loin, au nord-ouest, on



Fig. 5. Culots et console.

a scellé la base d'une autre colonnette du xiii^e siècle, portant sur une console

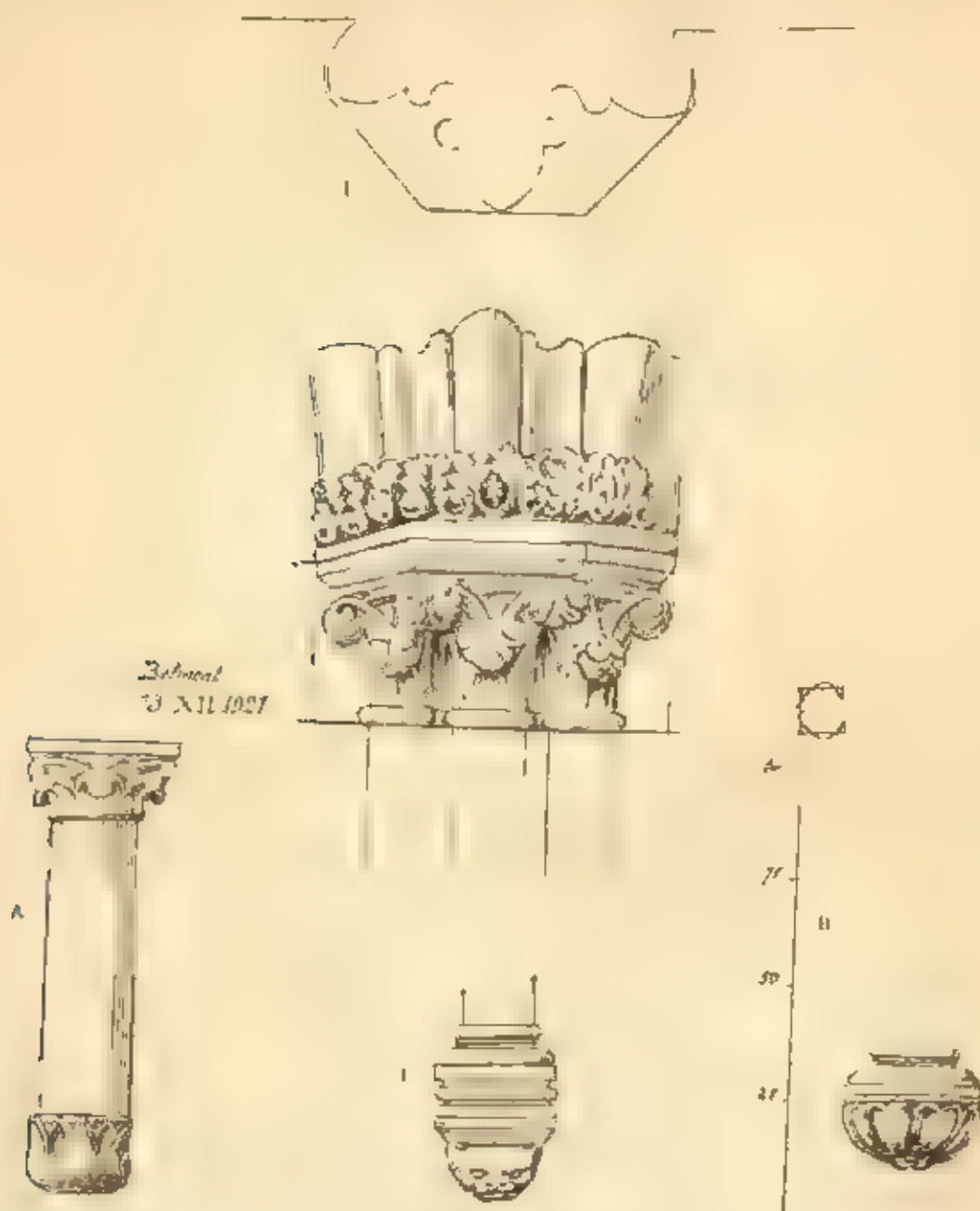


FIG. 8. — Détails du cloître.

arrondi et godronné dont le décor semble pressentir la Renaissance (fig. 6, B).



Fig. 1. Loge



Fig. 2. Salle capitulaire. Coupe de St Georges

Enfin, dans la galerie orientale du cloître, on a maconné deux autres supports de colonnettes du xii^e siècle : une console la plus carrée ornée de pinacles sur ses trois faces (fig. 7) et une tige de lion (fig. 6, E et fig. 8) dont le nez est cassé. Ces quatre morceaux ont appartenu à une même ordonnance, mais rien ne permet de reconnaître son emplacement primitif.

Pres de la salle capitulaire, dans la galerie est du cloître, un groupe de chapiteaux de feuillage du xii^e siècle (fig. 6, C), faits pour soutenir une voûte d'ogives, pourrait être encore en place, et dans la galerie nord, près du portail



Fig. 1. — Console dans le cloître
xii^e siècle

moderne de l'église, deux sommiers de tas de charge de voûtes d'ogives ont certainement fait partie de la même architecture, car leur tracé s'applique exactement à celui des abaques des chapiteaux. Les départs d'ogives à tore aminci (fig. 6, D) encadré de gorges profondes et de bandes, sortent d'un bloc qui, dans l'un des sommiers, est resté à l'état de simple épannelage, tandis que l'autre s'orne d'un élégant et riche



Fig. 2. — Console
dans le cloître xii^e siècle

trange forme d'une couronne de feuillages délicats (fig. 6, C), dispositif bien bourguignon, qui rappelle la salle capitulaire de Vézelay, l'église d'Épinal et le portail cistercien de Casamari.

La simplicité cistercienne était quelque peu mise en oubli à l'époque où l'on sculptait d'aussi riches ordonnances. Ce morceau d'architecture fut-il jamais achevé? Il faut probablement nous résigner à l'ignorer. Sa date semble le milieu du xii^e siècle.

Loge. — Entre des cellules qui s'élèvent sur les bâtiments plaqués à l'est de la salle capitulaire, on a construit une sorte de loge sans toiture, dont l'arcade gemmée est faite de matériaux de la fin du xii^e siècle (Pl. VIII, fig. 1). Les deux arcades en tiers-point retombent sur des consoles en forme de chapiteaux de feuillage (fig. 9) : le support central est un fût portant pour chapiteau deux ecus adossés sur lesquels on ne voit pas trace d'armoiries. Au-

dessus, l'écoinçon est ajouré d'un quatrefeuille avec angles droits entre les lobes.

Les mêmes cellules ont deux autres arcs en tiers-point moulures de la même époque et deux archedoiles en plein cintre d'une date antérieure, qui

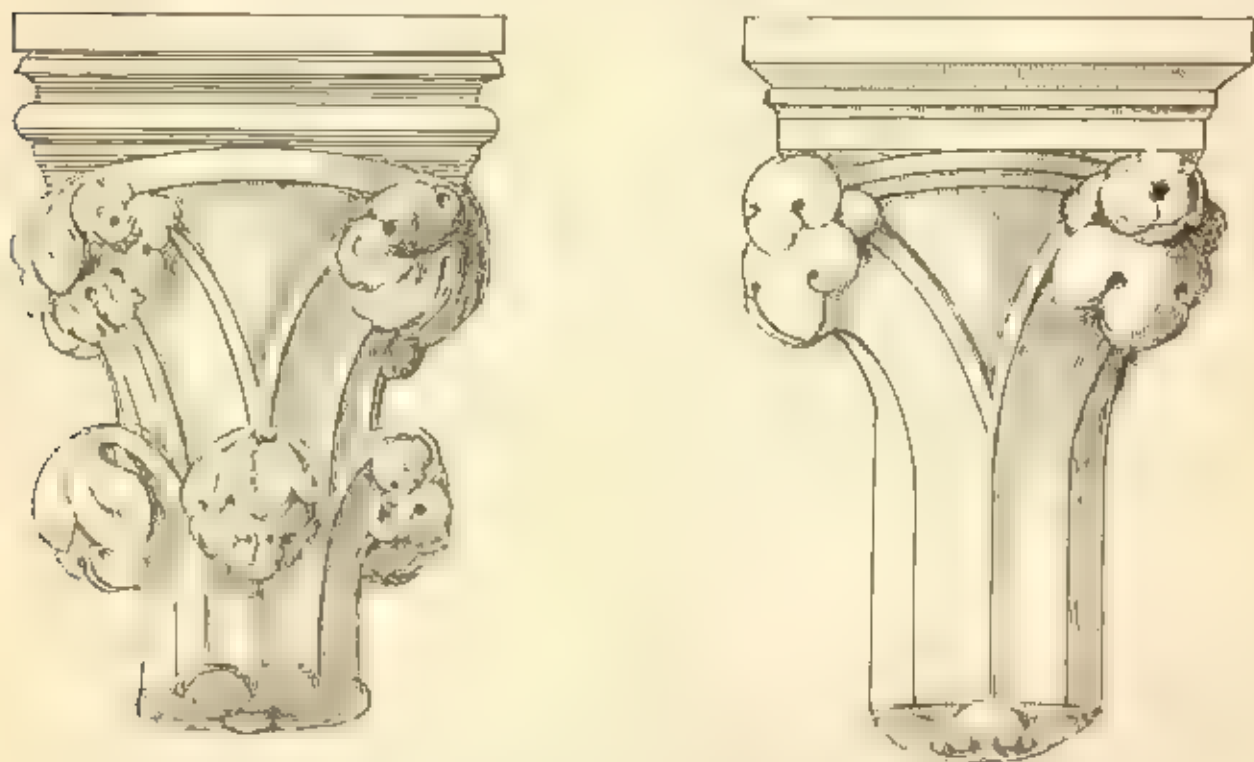


FIG. 2. — Capitales des arcades du la loga (XIII^e siècle)

semblent comprises à l'encadrement d'un arc en ogive. Il m'a été impossible de retrouver l'emplacement primitif de ces débris.

VI. — SALLE CAPITULAIRE (Pl. VIII, fig. 2).

Les murs de la salle capitulaire semblent anciens, mais des ouvertures sur le cloître ont été détruites — on reconnaît toutefois que des fenêtres accostaient le portail, ainsi qu'il est de règle. Au-dessus de la porte moderne, un oculus ancien subsiste, il prend jour sur la terrasse du cloître. Transformée par les Orthodoxes en chapelle de Saint Georges, la salle capitulaire présente actuel-

lement une abside, au-dessus de laquelle sont percés trois œils-de-bœuf modernes et deux travées à voûtes d'arêtes. Les enduits intérieurs ne permettent pas d'en étudier l'appareil.

Il se peut que l'abside remonte au xii^e siècle. La salle capitulaire de Jumièges a ce même plan à abside. Les corbeaux qui recouvrent les retombées de

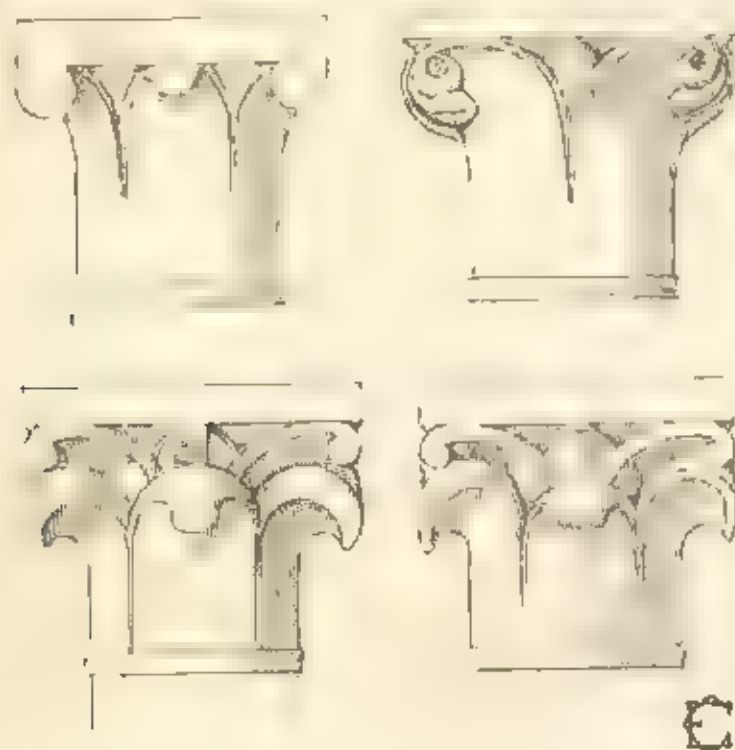


Fig. 10 — Chapiteaux de marbre (xiii^e siècle). Au 20^e d'excavation.

l'arc doubleau sont des quarts de rond scellés d'un filet en sautoir, le même type de corbeau se voit au xii^e siècle dans des portails des cathédrales de Tortose et de Tripoli, mais il est possible que la salle capitulaire ait été complètement transformée. Les quatre chapiteaux de marbre romans (fig. 10) que j'ai retrouvés épars dans l'abbaye pourraient, en ce cas-là, en provenir. Leur style est celui du troisième quart environ du xii^e siècle. La salle aurait été plus petite, carrée et couverte de neuf voûtes d'arêtes portées sur quatre colonnes de 21 centimètres de diamètre. Deux des chapiteaux appartiennent à ce type corinthien à feuilles planes et tombantes, si répandu dans la région; les

deux autres sont plus simples, tous pourraient se rencontrer en France. Les autres ont disparu.

VII. — GRANDE SALLE.

La grande salle, avec ses puissants contreforts, présente au dehors un aspect massif et puissant (Pl. II, fig. 1 et Pl. V, fig. 2).



Pl. II. — Détail du l'archivolte du l'ogive du portail de la grande salle (xiii^e siècle).

Ses quatre travées sont couvertes de voûtes d'arêtes sans doubleaux, avec retombées biseautées qui sembleraient indiquer un travail indigène postérieur au xiii^e siècle. Cependant, les tas de charge sont admirablement appareillés et semblent faire corps avec l'œuvre française du xiii^e siècle.

Les portes et fenêtres, toutes bouchées aujourd'hui, sont en tiers-point, sauf deux fenêtres au nord-est qui affectent le tracé rectangulaire.

Le mur de fond est percé d'un groupe de deux lancettes, surmontées d'un oculus (Pl. V, fig. 2).

Dans les murs latéraux s'ouvraient trois portes de même tracé et six fenêtres. À l'ouest, le portail actuel a pour jambage au nord un ancien sommier, orné de boutins, de gorges et de fleurettes en pointe de diamant (Pl. VI). Des fleurettes semblables ornent la gorge d'une archivolte en plein cintre surmontant la porte moderne, qui relie la salle à l'angle

sud-est du cloître, par l'intermédiaire d'une sorte de petit vestibule moderne, voûté en berceau.

Au-dessus de cette pièce, le mur occidental de la salle a conservé un oculus de 1 mètre de diamètre, ébrassé d'un large linceul et couronné d'une

archivolte à moulures et pointes de diamant qui repose sur deux très élégants chapiteaux à crochets (fig. 11).

Malgré l'archaïsme des pointes de diamant, ce joli morceau d'architecture ne saurait être antérieur au milieu du xiii^e siècle, étant donné le style des chapiteaux, et leurs crochets très épais.

Le portail qui s'ouvrait sous ce élégant oculus avait certainement un décor analogue et c'est peut-être son archivolte qui a été remontée à l'angle de cloître voisin, sur la porte qui accède au vestibule, ou bien c'est du portail que proviennent les pierres ornées (Pl. VI) remployées dans les jambages de la porte actuelle. En tout cas, le pignon occidental de la salle a eu un portail du xiii^e siècle, surmonté d'un oculus avec lequel il formait un ensemble architectural assez gracieux.

VIII. — RÉFECTOIRE

Le réfectoire a été transformé en vestibule d'entrée du monastère orthodoxe. Les voûtes actuelles sont modernes. On retrouve trois des grandes baies en lancettes qui éclairaient la salle, bâtie certainement au xiii^e siècle.

J'ai vainement cherché trace de la fontaine d'abbatons et de la chaire du lecteur.

La porte en tiers-point, très simple, qui a été rapportée dans le mur sud, pour servir d'entrée au monastère, est d'un bon style, qui rappelle les portails latéraux de la cathédrale de Tortose. Ce doit être le portail primitif du réfectoire, qui s'ouvrait sur le cloître, dans la paroi opposée, aujourd'hui détruite et qui fut transporté à l'extrémité opposée (Profils, Pl. VI).

Le réfectoire communiquait avec la cuisine par une petite fenêtre, au nord-ouest, et au nord-est par une large baie à arc surbaissé.

IX. — Cuisine (Fig. 12).

La cuisine est presque intacte. C'est une belle salle rectangulaire du xiii^e siècle, voûtée en berceau brisé. Dans le berceau, une grande trémie pouvait être l'amorce d'une cheminée d'aération.

Au sud, on remarque une petite fenêtre en forme d'archère et une baie passe-plais communiquant avec l'arrière-cuisine. Au nord-ouest, des portes accèdent dans le cloître et dans deux celliers.

La cheminée subsiste intacte, sur la paroi occidentale. Sa hotte rectangulaire repose sur un arc surbaissé et sur deux encorbellements de deux assises en quart de rond. Dans le mur du foyer on remarque un arc de décharge.

Entre cette cheminée et le cloître, la paroi occidentale de la cuisine était évidée de trois niches en arc surbaissé, aujourd'hui bouchées, qui devaient être des placards. Leurs arcs s'abaissaient aux sommiers, selon la déplorable méthode italienne. Sur les claveaux se remarquent des signes d'appareil, formés de deux traits parallèles, tandis que les claveaux de la porte qui relie la cuisine au cloître sont marqués d'un trait unique. De toute évidence, ce sont là des marques de pose.

X. — CELLIERS ET DÉPENDANCES.

La cuisine communiquait au sud avec une petite salle barlangue, à l'ouest, avec une grande salle d'où un escalier montait au dortoir des convers, au nord-ouest, avec une autre grande pièce. Toutes trois sont voûtées en berceau et ont été des magasins de vivres.

Entre le passage d'entrée de l'abbaye et l'église, l'aile occidentale conserve une grande et belle salle du xii^e siècle, également voûtée en berceau. Elle s'éclairait à l'ouest par trois archères, doublées de larges ombresures. C'était probablement aussi un magasin. À l'ouest de la salle qui sépare le passage d'entrée de la cuisine, on remarque une jolie porte du xiii^e siècle, dont le lusteau repose sur des corbeaux du type bourguignon. L'un d'eux est brisé; l'autre n'est que mutilé et présente un décor assez original: une gorge semée de six petites étoiles à quatre rais et, sur le médaillon triangulaire, une feuille profondément digitée, à trois folioles trilobées (fig. 13). Cette porte a certainement été rapportée là d'une autre partie de l'abbaye. L'aile occidentale des bâtiments claustraux était, selon l'usage, occupée à l'étage supérieur par les dortoirs des convers et au rez-de-chaussée par des celliers. Il est possible que la salle du rez-de-chaussée comprise entre l'église et l'entrée du cloître ait été,

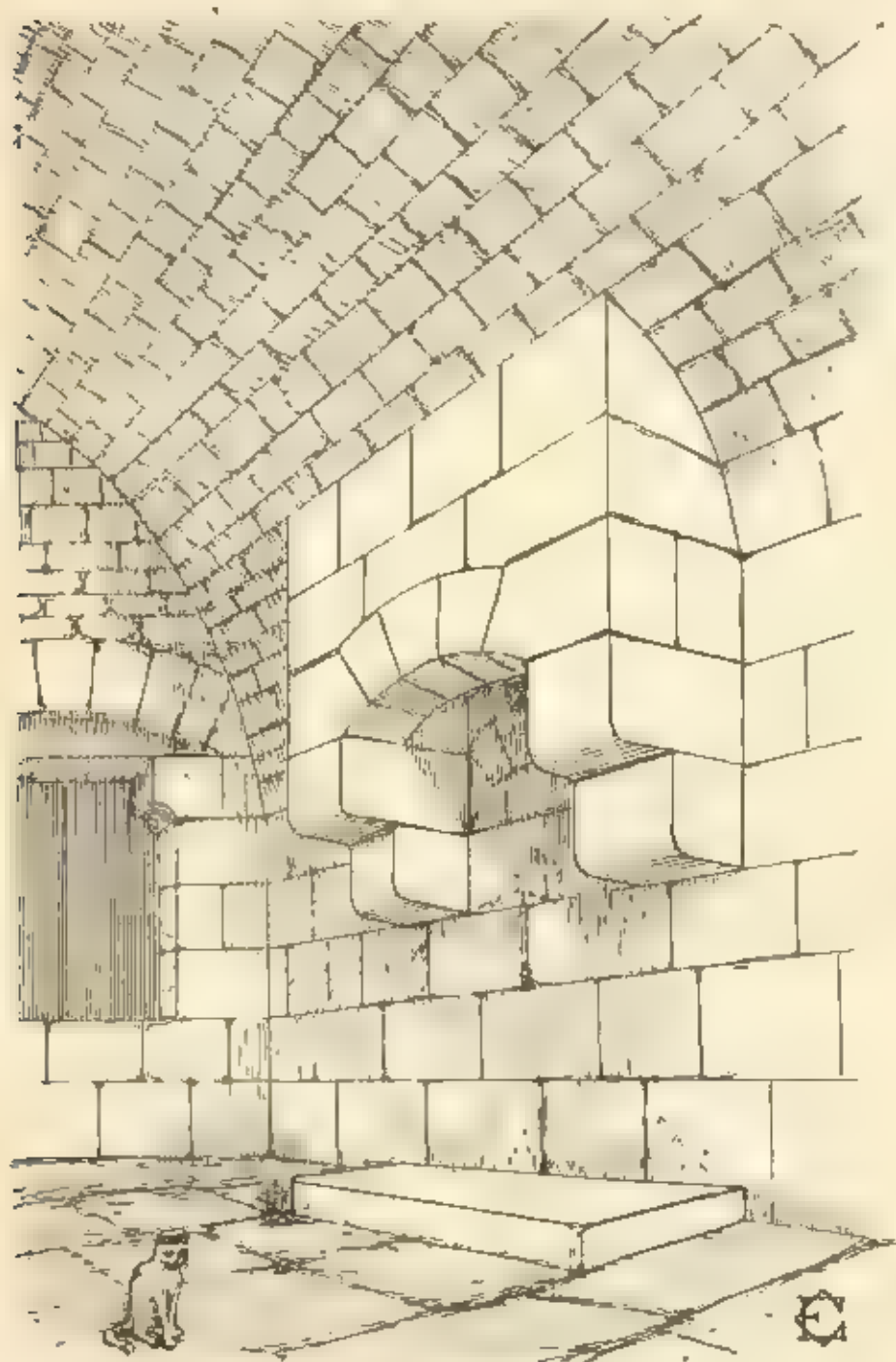


Fig. 13 — Cisterciens

comme aujourd'hui à usage d'écurie. Quoi qu'il en soit, c'est une salle de la fin de x^e siècle, ou du début du xii^e, bien latine, couverte d'une voûte en berceau brisé avec pénétrations correspondant aux fenêtres très ébrasées, qui forment au delà des lancettes en tiers-point et au delà de simples archères. Une grande salle du même genre, complètement isolée, pouvait être l'hôpital. Elle s'étend au sud de la cuisine, dans un axe différent des bâtiments claustraux, mais presque parallèle à leur face sud-est.

Les bâtiments d'exploitation agricole qui nous restent du sud-ouest et au nord-ouest sont admirablement construits et datent du xii^e siècle, comme l'indiquent leurs jolies portes à corbeaux de profil ovale.

Ils sont voûtés en berceau brisé et éclairés d'archères à larges enlrasures. Le bâtiment en prolongement de la façade de l'église (Pl. VII, fig. 2) comprend au sud-est un pan de mur plus ancien. Il avait à l'ouest un porche de bois dont la toiture a laissé des traces. Cette charpente appuyait sur des corbeaux en quart de rond et sur une console moulurée en forme de chapiteau (fig. Pl. VI). On remarque dans la partie nord de ce bâtiment deux groupes de deux fenêtres juxtaposées, l'une grande et l'autre petite, dont j'ignore la raison d'être.

Le xix^e siècle et le xx^e ont achevé de défigurer la vieille abbaye. Des bâtiments ont été plaqués à l'est, au sud-ouest, ou ils rejoignent un bâtiment du xii^e siècle primitivement isolé, et enfin à l'ouest, où ils forment un troisième rang de constructions masquant le porche de l'église et privant de lumière les locaux qui sont en arrière. Ces bâtisses sont des étables et tous les rez-de-chaussée de l'ouest servent à abriter les troupeaux du monastère, affectation non seulement inadéquate mais dangereuse, car les étables regnent sur toute la longueur de la grande église, dont la voûte est, d'un bout à l'autre, infiltrée de purin.

Des bâtiments d'école et des appartements de réception ont encore été ajoutés aux étages supérieurs, déjà totalement bouleversés par les retournements des siècles précédents.



Fig. 1. Cross, formerly at the



Fig. 2. Cross, formerly at the



Fig. 3. Cross, formerly at the

XI. — CROIX PROCESSIONNELLE.

Le trésor contient de beaux vases sacres et des reliquaires de travail oriental.

Dans ce trésor, je mentionnerai spécialement la croix processionnelle (Pl. IX), en feuilles d'argent repoussé appliquées sur une âme de bois. Elle appartient au style gothique du xv^e siècle, elle a des analogues en France, plus encore en Italie, mais surtout en Chypre, notamment à Saint-Heracle (Pl. IX, fig. 2), à Kulapnavoti et à Makedonitissa. Chypre a produit au Moyen Age beaucoup d'argenterie dans le style occidental. En 1364, Pierre I^{er} de Lusignan apporta en Europe des specimens de cet art, il donna, notamment, au pape une lampe, dont il fit présent à Saint-Victor de Marseille, à la cathédrale de Treguier son effigie, à celle de Boulogne un reliquaire. A Nicosie, la cathédrale fut ornée au xve siècle de deux anges d'argent et au xvi^e le choeur de Saint-Dominique de figures d'argent des douze apôtres¹. La croix de Belmont dut être rapportée de Chypre vers 1500. Elle montre d'un côté le crucifix et de l'autre non pas la Vierge, comme en Occident, mais le Christ ressuscité. Les extrémités, tracées en quatrefeuilles, montrent, autour du Crucifix, le Père éternel béni, la Vierge et saint Jean en buste et les ossements d'Adam; autour de la Résurrection, les Quatre Animaux. Le pied de la croix est planté dans un pointeau gothique, de style plus moderne qui les rattache à la douille de la lampe. La même particularité s'observe dans les croix de Chypre et il semble certain qu'aucune n'eut originairement de noyau ou pointeau, elles se terminaient non par une douille, mais par une pointe qui se fichait dans une mortaise.

La croix de Belmont est peut-être le seul objet religieux de style occidental du xv^e siècle qui subsiste dans l'ancien royaume de Jérusalem, mais ce style flamboyant a passé par Chypre aux derniers jours de sa latence.

Cette étude avait pour objet l'art latin, la croix de Belmont devait y trouver place, mais le reste du trésor et les ornements byzantins ou arabes du monastère ne rentrent pas dans mon cadre.

(¹) Voir G. BULARY, *l'Art gothique en Chypre*, p. 702.

XII. — Conclusion.

Bien que très inférieure aux grandes abbayes de l'ouest en Europe et au monastère des Prémontrés à Laon de l'Egypte, Belmont est un bon spécimen de l'art cistercien colonial et de l'influence lombarde des modèles bourguignons et provençaux.

C. ESCLART.



FIG. 13. — Corbeau d'une porte du mur sud.

L'INDUSTRIE NÉOLITHIQUE ET LE PROCHE ORIENT

PAR

JACQUES DE MORGAN

Comme toutes les personnes qui s'intéressent à la solution des problèmes de la préhistoire, j'ai cru, pendant très longtemps, que, dans presque tous les pays du monde, une phase d'industrie néolithique avait précédé l'apparition du métal. C'est dans cet esprit que j'ai écrit, entre autres, mes deux volumes sur les origines de l'Égypte¹. Cette manière d'envisager les choses, complètement arbitraire d'ailleurs, provenait de l'enseignement erroné que, comme tout le monde, j'avais reçu des l'origine de mes études sur ces questions. On pensait alors, avec le maître Gabriel de Mortillet, que les successions d'industries préhistoriques, constatées dans l'occident de l'Europe, faisaient loi presque universelle et pouvaient être appliquées en dehors de nos pays.

Cette opinion, mes études sur l'Orient m'ont peu à peu contrainit à l'abandonner; car, si j'ai rencontré tant aux Indes qu'en Perse, en Mésopotamie, en Susiane² que dans l'Afrique du Nord³ des instruments de pierre d'aspect néolithique, j'ai, sur bien des points, constaté que ces outils étaient employés en même temps que les instruments métalliques, et cette constatation m'a conduit à vérifier l'existence de l'industrie néolithique dans tous les pays où je m'étais cru autorisé à l'affirmer, et à pousser, aussi loin que j'en avais la faculté, mes investigations dans les stations préhistoriques.

Un argument de très grand poids m'a été fourni quand, à 30 mètres environ

¹ J. DE MORGAN, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, 1^{re} *l'Âge de la pierre et les métaux* (gr. in-8, 282 p., 804 fig. dans le texte, 10 pl., E. Leroux, 6011, 1896), 2^e *Éthnographie préhistorique et le tombeau royal de Nagada* (gr. in-8, 385 p., 1032 fig., 4 pl., id.), 1897.

⁽²⁾ Id., et *Noté sur les anciens vestiges de la civilisation susienne dans Rev. d'Assyr. et d'antiq. Orient.*, vol. VII, 1909, n° 1, 10 p.

³ Id., *Observations sur les couches profondes de l'acropole de Saïs dans Mem. Délég. en Perse* t. XIII, 1912, 25 p. et 119 fig.

⁽⁴⁾ Cf. Id., *Étude sur les stations préhistoriques du Sud Tunisien* (avec la collaboration de L. Capitan et E. Boudy) (*Mémoires de l'École d'anthrop.*, XX^e année, 1910, t. IV, pp. 103 à 223, 113 fig. dans le texte).

de profondeur, dans l'acropole susienne, j'ai trouvé, reposant sur des couches géologiques en place, les restes de la première ville de Suse, ceux de son rempart de terre crue et sa nécropole hors les murs⁽¹⁾.

Ma première pensée fut que le site de Suse n'avait pas été, sur ce point, habité par des gens d'industrie néolithique, que, cependant, des couches préhistoriques plus anciennes se rencontreraient peut-être ailleurs — mais l'étude des silex taillés dont — des lors, je connaissais la date relative⁽²⁾, et l'examen très attentif des diverses stations — tant en Susiane qu'au Poucht-ekouh, au Bakthiari et en Chaldée, m'ont prouvé qu'à Suse, je me trouvais bien en présence de la première colonisation de l'Elam, longtemps après les désastres diluviens quaternaires. Cette opinion se trouve aujourd'hui confirmée d'une manière éclatante par les découvertes de R. H. Hall dans le tell d'Abou Chabrein (Eridou) qui, dans ses couches les plus profondes, contient les restes d'une culture en tout semblable à la civilisation primitive de l'Elam.

Poussant plus loin mes recherches j'ai étudié la Chaldée, la Mésopotamie, le versant oriental de l'Anti-Liban⁽³⁾, et je me suis convaincu que dans toute cette vaste région il en était de même qu'à Suse, c'est-à-dire que l'industrie néolithique y fait complètement défaut. En Perse⁽⁴⁾, il en est comme en Elam. Sur le plateau iranien l'homme n'est même apparu que beaucoup plus tard.

Cependant, en ce qui concerne le néolithique et les industries antérieures, il convient de faire deux réserves l'une pour la région de l'Ararat⁽⁵⁾, l'autre en ce qui regarde la Syrie, pays où les constatations ont été faites dans l'esprit de l'ancienne école. On pense avoir découvert l'industrie magdalénienne dans les cavernes, et le néolithique dans les stations, les cavernes et les abris⁽⁶⁾, mais ces assertions ont besoin d'être contrôlées avec beaucoup de soin, car l'existence du Magdalénien d'abord, du Néolithique ensuite, constitueraient un

(1) Cf. *ib.*, *Céramique archaïque de Suse* dans *Mém. Délég. en Perse*, t. I, 1900, p. 183-190.

(2) Cf. *ib.*, *Les silex taillés de Suse* (dans *Mém. Délég. en Perse*, t. I, 1900, p. 196-198).

(3) Cf. *ib.*, *Note sur la Basse Mésopotamie* (dans la *Géographie*, t. II, 1901, p. 216-252).

(4) Cf. *ib.*, *Le plateau iranien pendant l'époque pléistocène* (dans *Rev. de l'École d'an-*

throp., t. XVII, p. 313 sq.). Cette vaste région n'a été que tardivement habitée.

(5) Cf. *ib.*, *Les stations préhistoriques de l'Alayheux (Arménie russe)* dans *Rev. de l'École d'anthrop.*, XIX^e année, 1900, t. VI, p. 189, 203 fig.).

(6) Cf. ZENOVEN, *L'âge de pierre en Phénicie* (*Anthrop.*, 1897, p. 272); la *Phénicie avant les Phéniciens*, 1900.

Ilot de ces industries, groupe dont la présence ferait admettre dans cette région des foyers de survivance archéolithique.

En ce qui regarde l'Égypte, je l'ai dit plus haut mon opinion s'est modifiée depuis mes premières découvertes, et je crois aujourd'hui que presque tous, si ce n'est tous, les gisements qu'en 1897 j'ai considérés comme étant néolithiques, appartenant à l'énéolithique, que ceux du Fayoum eux-mêmes ne doivent leurs caractères spéciaux qu'au mode de vie des habitants des bords du lac, car, parmi les formes qu'on trouve à Dimch, 'oum el Aïl, Kou Achan, etc., beaucoup sont semblables à celles de l'énéolithique de la Haute Égypte, et les pointes attribuées à l'armement des fleuves ne seraient autres que des têtes de harpons destinées à la pêche dans le Birket-Karoun. Des pointes semblables ont été rencontrées dans le Soud, parallèlement à de réelles pointes de fleches, légères et aigues. Le poids des têtes du Fayoum exclut d'ailleurs leur usage comme projectiles. Seule la station d'Helouan peut donner lieu à des doutes quant à l'industrie à laquelle elle appartient, mais ce n'est pas parce que dans nos contrées on range les silex pygmées du lardonien ou dans le mésolithique ou le néolithique, qu'on en peut conclure qu'il en doit forcément être de même en Égypte, en Palestine, aux Indes et ailleurs partout où se rencontrent les silex pygmées.

Je ferai observer que depuis 1897, c'est-à-dire pendant ces 25 dernières années, bien que les recherches en Égypte aient été poussées avec une grande activité, on n'a jamais rencontré de sépultures ni de stations appartenant à des gens d'industrie néolithique, mésolithique ou archéolithique.

Jadis on considérait comme appartenant à la culture néolithique tous les dolmens contenant la pierre polie, et ne renfermant pas d'objets métalliques, c'est ainsi que les dolmens de la Bretagne ¹ ont été classés dans le néolithique, et ceux du sud-ouest de la France dans l'énéolithique ². Mais il a été reconnu depuis que les dolmens dans lesquels figurent le jade, la serpentine, la diorite, et autres roches éloignées, sont contemporains de la connaissance du métal, et que si l'on n'y rencontre pas d'instruments de cuivre, c'est parce que ce métal, encore très rare alors, était peu répandu. Bien plus, dans les

¹ Cf. DECHÈLETTE, *Manuel*, t. I, p. 42 sq.

² Cf. DECHÈLETTE, *Manuel*, t. I, p. 380 sq.

³ À défaut de cuivre, dans les dolmens bretons,

on a trouvé de l'or, et il est connu que ce métal précieux est apparu en même temps que le cuivre.

hypogées de la Marne, qui ne renferment que des instruments de silex, de Baye ¹⁾ a rencontré des traces de cuivre. Ces découvertes paraissent devoir redonner à néant les hypothèses relatives à une industrie néolithique pure. Quoi qu'il en soit, tout gisement dans lequel on trouve des haches-marteau percées et des instruments en matières autre que le silex appartiennent, sans qu'aucun doute soit possible, à une époque au cours de laquelle le cuivre était connu. C'est est vrai non seulement pour l'Orient, mais aussi pour nos pays : l'usage des roches blanches n'excluant d'ailleurs pas celui du silex pour la fabrication des haches.

La question de l'emploi de l'obsidienne est plus compliquée. On a pensé, moi même, le premier, j'ai cru, que la taille de l'obsidienne ne paraissait que très tardivement, avec l'usage du cuivre, mais mes découvertes de l'Alaghuez (Arménie russe) ²⁾ paraissent infirmer cette manière de voir. Il est certain que dans bien des pays comme l'Amérique centrale, le Japon, où le silex fait défaut, le verre de volcan a dû être employé de très bonne heure, mais cet argument ne peut être mis en avant quant à la Chaldée et à l'Elam, puisque partout on rencontre le métal dans les couches les plus profondes des tells.

A ce sujet, je dois ajouter que si l'obsidienne se rencontre en grande abondance dans tous les Tells, depuis l'Ararat jusqu'au golfe Persique et à la Chaldée, elle devient plus rare quand on s'éloigne vers l'Ouest et est presque inconnue, comme matière première des armes et des outils, dans la vallée du Nil ³⁾ et en Syrie. Cependant les îles de la mer Egée, celle de Milo, entre autres, en possèdent de superbes coulées ; c'est donc que les relations entre les côtes d'Asie et l'Egée étaient, en ces temps très reculés, beaucoup moins développées que bien des archéologues l'ont supposé.

L'obsidienne de l'île de Milo diffère d'ailleurs notablement de celle du massif de l'Ararat, elle est noirâtre et a peine translucide, alors que celle de l'Alaghuez est toujours transparente, quelquefois même complètement incolore comme le verre, et très souvent veinée de bandes rouge vif, opaques ⁴⁾, très caractéristiques.

¹⁾ Cf. J. DE BAYE. *Sur les cavernes sépulcrales dans le département de la Marne*. G. L. A. Bruxelles, 1873, t. *Archéol. préhist.*, 1879 2^e édit., 1889.

²⁾ Cf. *Rev. École d'Anthrop.*, XIX^e année, 1899, t. VI, p. 489-500.

³⁾ En Égypte, dès les débuts des temps pharaoniques (Negadah) l'obsidienne était employée pour la fabrication des petits vases et cet usage s'est continué pendant l'ancien et le moyen empire (Hakheour).

⁴⁾ J'ai donné au Musée de Saint-Germain

L'INDUSTRIE NÉOLITHIQUE ET LE PROCHE ORIENT 27

J'ai pensé qu'il était utile de fournir au lecteur ces renseignements généraux, avant d'entrer dans le vif de la question que je me propose de traiter ici : *De l'absence de l'industrie néolithique dans la Grèce continentale, l'Asie Mineure et les Iles de la mer Égée.*

Il me serait aisé de prendre successivement tous les mémoires originaux dans lesquels il est traité des origines égéennes et pré-helléniques, mais le lecteur n'y gagnerait pas en clarté, et je serais obligé de rappeler une bibliographie assez considérable qui, déjà bien des fois, a été renvue. Je me contenterai donc de dépouiller, au point de vue des premiers temps, le bel ouvrage de M. René DUSSAUD, *les Civilisations pré-helléniques dans le bassin de la mer Égée*⁽¹⁾, mémoire très complet, d'une exposition très claire, rendant fidèlement compte de toutes les découvertes effectuées dans l'orient méditerranéen. J'ajouterai que les considérations que je vais exposer n'influent en rien sur les vues d'ensemble de mon savant confrère, vues que je partage pleinement, sauf toutefois en ce qui concerne les dates qu'il propose². Il s'agit simplement de savoir si la colonisation des Iles Égéennes et de la Grèce a été faite par des hommes en possession du métal, ou par des tribus plus arriérées en étant encore à la culture néolithique.

À l'origine l'île de Crète, et assurément aussi les autres Iles de l'Égée ont été colonisées par des Méditerranéens : « Chez les plus anciens Minoens⁽³⁾ la dolichocéphalie domine sans conteste ; mais les individus brachycéphales, pour être rares à cette époque, ne sont pas complètement défaut. Il ne faut pas être surpris de ne pas trouver un type pur dès les plus hauts temps qui ne remontent pas en Crète, au delà du néolithique⁽⁴⁾, peu à peu la proportion des brachycéphales augmente. Ces derniers prennent le dessus vers la fin de l'époque du bronze, c'est-à-dire pendant le Minoen récent III ou époque mycénienne. »

D'où venaient ces premiers colons dolichocéphales ? de l'Asie ou de l'Afrique ? Tout porte à croire que c'est de l'Asie et que, comme les divers peuples du

une série minéralogique complète des obsidiennes du l'Aleghien et des tufs qui accompagnent les conglomérats.

(1) 2^e édition, 1914. Paris, Paul Geuthner éditeur.

(2) La théorie de la chronologie réduite semble d'ailleurs avoir fait son temps, même en Allemagne. BUCHHART, dans un livre récent, place Mènes en 4200 av. J. C.

(3) R. Dussaud, *op. cit.*, p. 446.

continent, ils étaient des Asiatiques : leurs goûts artistiques, leurs essais d'écriture, leur technique céramique les rattachent sans conteste à ce groupe de peuples d'où sont sortis les pré-Élamites, les Sumériens, vraisemblablement même les Égyptiens, dont faisaient partie les Ourartéens, les peuples que les Assyriens désignaient sous l'appellation générale de nations du Nairi, et bien d'autres encore.

Le groupe des Asiatiques n'était pas homogène par la langue, il ne l'était probablement pas non plus par l'origine ethnique ; mais il possédait des goûts, des tendances et des principes communs. Il n'est donc pas nécessaire de faire intervenir des influences pour expliquer les rapports qu'on trouve entre les divers groupes asiatiques, car chaque famille de ce groupe paraît avoir développé ses connaissances initiales suivant ses aptitudes, parfois en toute indépendance de ses voisins, parfois en leur empruntant des conceptions qu'elle n'avait pas d'elle-même.

La culture minoenne, comme la civilisation primitive de l'Élam, a certainement eu son lieu d'implantation, or ce lieu ne semble pas avoir été en Afrique du Nord, contrée la plus voisine de la Crète. Aucune découverte, soit en Cyrénaïque soit en Tunisie, ne permet de placer dans ces régions un foyer d'une culture quelque peu avancée¹¹. C'est donc vers l'Asie qu'il faut tourner ses regards.

Quant aux brachycéphales, dont l'infiltration commence dès l'origine de la culture crétoise, nous savons qui sont ces étrangers et d'où ils viennent, quel chemin ils ont suivi. Ce sont des gens issus de la Sibérie qui, comme un immense coin, se sont avancés jusqu'au milieu de l'Europe occidentale, entre les deux races des descendants de l'homme paléolithique (*versu stricto*), des nordiques et des méditerranéens, toutes deux dolichocéphales¹². Des rameaux successifs de ces envahisseurs se sont détachés du tronc qui marchait alors vers l'ouest, et sont, par la Thrace, descendus dans l'Hellade.

¹¹ On ne connaît en core aucune sépulture de la culture néolithique dans l'Afrique du Nord, et pour la classification des objets contemporains de la pierre polie, on se guide uniquement sur les formes des instruments, méthode qui n'offre aucune sécurité. De plus, les constatations ne reposent que sur des sta-

tions en plein air dans lesquelles, naturellement, le métal fait défaut, il n'est pas possible de séparer les séries néolithiques de celles qui appartiennent au mésolithique.

¹² Voir dans M. BOULE, *L'Homme fouille*, le chapitre relatif à l'ethnographie préhistorique de l'Europe.

Les premiers flots brachycéphales étaient-ils de parler arien, c'est fort probable, dans tous les cas les deux invasions maîtresses, celle des Mycéniens et celle des Doréens, appartenaient à cette famille linguistique, et les nouveaux venus profitant des notions acquises par les Asiatiques, ont fait naître, chacun pour sa part, une nouvelle interprétation des connaissances acquises avant eux; le fait est incontestable.

Devons-nous croire que ce sont ces premiers flots, venus du Nord, qui ont apporté dans l'Egée et les pays grecs continentaux la connaissance du métal? Je ne le crois pas. Il me semble plutôt que dans les îles, tout comme en Grèce, tout comme en Asie Mineure, les notions rudimentaires de la métallurgie sont venues avec les colons dolichocephales, c'est à-dire avec les Asiatiques, ainsi que nous le constatons pour l'Elam et la Chaldée. Les brachycéphales ne seraient apparus que plus tard.

Toutefois, ce mélange des deux races dont on constate l'existence en Crète, dès les origines (Minoen ancien n° I), obligerait à placer de très bonne heure les premières invasions des gens du Nord, à les ranger à une époque qui, d'après le tableau chronologique de M. R. Dussaud se placerait vers la III^e-V^e dynasties égyptiennes (2900 ou 3900 av. J.-C.). Ceci ferait remonter bien loin l'arrivée des Aryens, autant en Hellade que dans les îles, et l'on est en droit de se demander si les dates proposées par M. Evans pour le Minoen sont bien exactes, si elles ne sont pas trop élevées, et de beaucoup, s'il ne faut pas les rajeunir.

« M. Evans estime que le Minoen ancien I correspond à la première dynastie égyptienne, mais le synchronisme n'est pas solidement établi »¹. Il ne paraît pas en être de même pour le Minoen ancien II qui correspondrait à la VI^e dynastie, d'après les analogies qu'on reconnaît entre l'Égypte et la Grèce; et pour ce qui suit, les concordances semblent être assez bien fixées.

Si nous tenons pour exactes les dates proposées par M. Evans, peut-être faut-il attribuer à l'invasion de l'Asie Mineure et de la Grèce par des brachycéphales la cause des mouvements colonisateurs des Asiatiques vers le Sud (Chaldée, Elam, peut-être Égypte) et vers les îles, la raison en est fort plausible, car ces populations ne se sont pas déplacées sans causes majeures, et le mou-

¹ R. Dussaud, *op. cit.*, p. 33

vement des brachycéphales se continuant vers le Sud, l'île de Crète aurait été touchée. Quoi qu'il en soit, comme nous l'allons voir, les premiers colons (Asiatiques) de l'Égée connaissaient déjà le cuivre, et leur industrie primitive n'aurait fait que des progrès très lents depuis le temps de la colonisation, c'est-à-dire avant Ménès jusqu'à la VI^e dynastie (3500 à 2550) ⁽¹⁾, soit pendant au moins mille ans.

« A l'époque néolithique ⁽²⁾, les abris édifiés par l'homme sur le site de Cnossos consistaient surtout en huttes de branchages et de pisé. »

Il en était de même en Égypte, à Suse et presque partout du temps de l'industrie énéolithique.

« Cette période ⁽³⁾ s'est prolongée fort longtemps, puisque M. Evans a relevé jusqu'à 8 mètres d'épaisseur de débris néolithiques. La céramique mate, fute et polie à la main, est d'aspect noirâtre, décorée de traits et de points incisés, parfois avec insertion de matière blanche, surtout pendant le néolithique moyen. A cette céramique était associé un outillage de pierre, haches en serpentine, jadéite, brumatite, marteaux perforés en même matière, couteaux d'obsidienne, fusaiotes d'argile, ustensiles en os. La maison néolithique de Megasa a fourni quelques vases, des pointes diverses en os, des éclats d'obsidienne et trente-six haches de pierre. »

Chaque mot, dans les lignes qui précèdent, montre que l'industrie dont il est question là, bien qu'aucun objet métallique n'ait été rencontré, était énéolithique et non néolithique. La céramique rustique ornée de pâte blanche dans les incisions, très abondante en Égypte dans les tombes prédynastiques, se rencontre aussi, bien que plus rarement, à Suse ; elle n'existe pas dans la Transcaucasie et le Nord-Est de la Perse, contrées où la poterie rustique incisée ne comporte pas de remplissages blancs.

La nature des matières minérales employées pour la confection des haches, la présence de haches-marteau perforées excluent formellement l'attribution de ces couches au néolithique.

Un peu avant le passage qu'on vient de lire M. Dussaud dit : « Des huttes en terre et en branchages formaient alors la majeure partie des abris artificiels. Quelques grottes étaient habitées et l'on savait déjà édifier des maisons

(¹) Cf. le tableau de R. Dussaud (dates proposées par Evans).

(²) R. Dussaud, *op. cit.*, p. 10.

(³) *Id.*, p. 30.

en pierre, comme celles dont on a relevé les traces à Megasa, dans le Mes-sara. »

Le passage relatif aux maisons de pierre se passe d'interprétation

« A Phaestos ¹, sous le pavement du palais, M. Mosso a retrouvé des débris sur une profondeur de 5 mètres. À 1 m. 80 du pavement, il atteignit un fond de cabane où il relevait une grande vertèbre de balène. Le sol de la cabane était formé d'une couche d'argile rouge de 0 m. 10 d'épaisseur. Au-dessous, un lit de 0 m. 20 de cendres, appartenant à une installation plus ancienne, livrait des os de brebis, des coquilles de *Pectunculus*, des fragments d'une céramique noire et d'une autre céramique peinte, allant du jaune au brun, aux anses pleines, horizontales et semi-circulaires, percées verticalement. Plus bas encore, dans le troisième mètre, on a trouvé un fragment d'ivoire non travaillé provenant d'une grosse dent d'éléphant, ce qui atteste, dès cette époque, des relations avec l'Afrique, puis des perçoirs en os et des résidus d'alimentation : os de brebis, de lièvre, de sanglier et de bœuf. M. Mosso n'a pas trouvé trace du cheval ni du chien. La couche néolithique de Phaestos a fourni des haches de pierre polie et des couteaux en obsidienne. »

Si la cabane avait appartenu au vrai néolithique, on aurait trouvé des racloirs, poignons, ciseaux et autres outils journaliers, ce qui n'est pas le cas ². La présence de la poterie peinte, à ses débuts il est vrai, celle de haches en pierre dure, et l'ensemble de la découverte indiquent plutôt une industrie énéolithique, qu'une culture de la pierre seule.

« Dans la couche méolithique de Chosse ³, on a trouvé quelques statuettes informes, des idoles constituant un type local ou se rattachant à un type méditerranéen connu, comme l'idole stéatopyge trouvée à Phaestos. »

L'Égypte prédynastique énéolithique abonde en représentations grossières de la divinité, et il en est de même en Chaldée et en Elam ; la présence de ces figurines ne permet donc aucune conclusion.

(1) R. Dussaud, *op. cit.*, p. 37.

(2) La caractéristique de l'industrie néolithique ou énéolithique, sans le métal, ou avec très peu de métal est la grande variété des instruments. Avec l'apparition du cuivre,

le nombre des instruments diminue très rapidement pour se réduire à la hache de pierre polie et à la pointe de fleche, quand l'usage du bronze devient courant.

(3) R. Dussaud, *op. cit.*, p. 57.

« Dans les Cyclades ⁽¹⁾. Les fouilles de Phylacopi, dans l'île de Milo, ont fourni des indications précises sur les diverses étapes de la civilisation dans les îles, depuis la fin de l'âge néolithique, jusqu'au déclin de l'époque mycénienne. »

L'examen des publications relatives aux dépôts les plus anciens de l'île de Milo n'apporte aucun argument en faveur du néolithique ⁽²⁾. D'ailleurs, dans toutes les sépultures archaïques des Cyclades, le cuivre et le bronze sont d'une extrême rareté.

A Troie, dans les couches profondes, « les outils en pierre et en os abondent : mais Schliemann certifie avoir relevé des objets en métal ⁽³⁾. »

Et la nécessité de rencontrer le néolithique était si bien ancrée dans les esprits, qu'« on s'est demandé si ces objets n'auraient pas glissé des couches supérieures au cours des fouilles ».

« Orhomene I est caractérisé par des demeures en forme de huttes rondes, dont le diamètre varie de 2 à 6 mètres. Les soutassements étaient en pierre, au-dessus on élevait des murs en briques non cuites. La céramique est tout à fait semblable à celle des strates néolithiques de Chironée et de Brakhami ⁽⁴⁾. »

Je n'ai pas connaissance de fragments de néolithique pur dans la Grèce occidentale.

A Chypre, « les ustensiles en pierre polie sont très rares ⁽⁵⁾. En 1899 on ne connaissait que quatre haches néolithiques et un couteau de silex trouvés dans l'île. Deux haches provenaient de Larnaca, les deux autres de la presqu'île de Karpas. Il semble donc que la population néolithique, à Chypre, comme en Crète, ait vécu près de la mer et demandé à la pêche sa principale subsistance. Dans ces conditions, les armes en pierre ne lui étaient pas aussi utiles qu'aux populations adonnées à la chasse ».

Il est beaucoup plus rationnel de penser que si l'on ne trouve pas à Chypre de stations néolithiques, c'est que l'île n'a pas été habitée par des gens de cette industrie.

(1) R. Dussaud, *op. cit.*, p. 85.

(2) Voir les travaux de T. D. AVINOFF, R. C. BOGANKOFF, G. C. HOGAN, A. J. EVANS, D. G. HOGARTH, D. MACKENNIE, etc.

(3) R. Dussaud, *op. cit.*, p. 122.

(4) *Id.*, p. 161.

(5) *Id.*, p. 212.

l'autre y eût quelques lignes plus loin. » Quelques morceaux en pierre polie ont été recueillis — mais dans des tombes de l'âge du cuivre. »

Ainsi, comme on le voit dans aucun des districts de l'Hellade et de la mer Égée, l'existence d'une industrie néolithique n'est prouvée — et, en pensant par la force de l'habitude, la plupart des archéologues y croient. Un de mes très savants amis m'écrit tout il n'y a pas longtemps de cela : « Vous auriez grand peine à faire admettre que le néolithique n'a pas existé dans l'Orient ancien. » Cependant c'est le fait que, après ce que je viens de lire, me paraît ne pas pouvoir être contesté.

Ne serait-on même parvenu à élever des doutes en ce que dans l'un des pays, encreuse le néolithique et de penser que le polissage de la pierre, dans beaucoup de cas, est inséparable de l'usage du cuivre ?

Ainsi les premiers venus d'Asie de la mer Égée et ceux en possession du métal. Ce n'est pas du nord, par le premier flot des brachycephales qu'ils ont reçu cette connaissance, puisque ces gens, venus de Sclérie, commencent seulement à s'infiltrer en Grèce, alors que les premiers, leurs prédécesseurs dans le pays, étaient en pleine civilisation néolithique. Ce n'est pas non plus de l'Afrique du Nord qui n'a connu le métal que beaucoup plus tard, et, d'ailleurs, n'a pas su en tirer parti pour créer une culture développée ; c'est donc de l'Asie que les premiers ont apporté l'usage du cuivre.

« La question des relations entre la civilisation égéenne » et les civilisations de l'Europe et de la Russie méridionale jusqu'au Caucase, reste fort obscure. L'incertitude tient d'abord à ce que toutes les savantes paires de mots ne sont pas et du bronze de ces deux régions se plaçant à l'un même époque. Avec regard par le fait retard de la civilisation en Russie, il est probable qu'il n'en est pas ainsi. »

La contemporanéité des diverses cultures — tant de la pierre que du métal, — peut en aucun cas exister. Si nous admettons l'existence d'un foyer unique d'invention, il est certain que ce foyer n'a pas fait connaître le cuivre et le bronze la nouvelle découverte. Il a fallu, tout d'abord, l'usage du cuivre, puis par des migrations de peuples ou par le commerce, et tous les peuples

De H. Dussan, *op. cit.*, p. 204.

* De la page 104 p. 105, par M. Dussan. En ces lignes j'avais publié les résultats de

STRAUS. — IV.

mes fouilles dans la Transcaucasie et le nord-ouest de l'Europe. M. Dussan avait donné son grand ouvrage sur l'Ossétie.

n'ont pas été à même de ben fleurir en même temps de l'invention, soit pour des causes politiques ou géographiques, soit par suite d'inaptitudes. Il est donc nécessaire d'étudier pour chacune des innovations tous les courants qui l'ont propagée dans les diverses régions. C'est là ce qui rend les études sur les origines si difficiles. Non seulement il faut être documenté sur tout ce qui a été dit et écrit sur la question, mais il importe de connaître les pays d'origine, les voies de transmission et de découvrir les points dans lesquels une conception nouvelle a pris racine.

Au point de vue de l'épanouissement de la civilisation crétoise il importe peu de savoir si les premiers habitants de la grande Ile en étaient encore à l'industrie de la pierre ou s'ils connaissaient l'usage du métal. Le progrès s'est produit naturellement non seulement par suite du génie crétois, mais aussi par les apports du dehors. Mais par rapport aux origines et à l'essence des hommes qui ont accompli ce magnifique développement, il en est tout autrement.

Si les pré-minoens en avaient encore été à la culture néolithique, on serait porté à croire qu'ils ont reçu les principes de leur civilisation de l'étranger, de ces brachycéphales qui dans les temps fort anciens, se sont infiltrés dans l'Ile, et c'est aux Indo-Européens qu'on serait en droit d'attribuer l'honneur de cette superbe culture. Il n'en est rien.

Les dolichocéphales de Crète, en venant du continent asiatique, ont certainement apporté avec eux non seulement les principes de la métallurgie, mais aussi les germes des goûts artistiques dont ils ont su tirer un si brillant parti. Ils avaient en eux la notion de l'écriture et, déjà, connaissaient l'élevage et l'agriculture tout comme les Sumeriens et les proto-égyptiens. Quant aux brachycéphales des débuts crétois, ils ne paraissent pas avoir joué un rôle bien important car le développement minoen comporte une multitude de conceptions parallèles à celles des Asiatiques continentaux, étrangères aux peuples indo-européens.

Le seul fait que tant de nations sont connues à tous les Asiatiques, conceptions étrangères au reste du monde, oblige à grouper les divers éléments de colonisation du proche Orient, et à leur accorder une culture initiale, pour le moins une origine géographique commune.

Quatre grandes civilisations se sont développées en Orient, celle de la

Chaldée et de l'Elam, celle de l'Égypte, celle de la Crète et enfin celle des Hétéens, et sans préjuger de la nature ethnique de ces peuples, on peut dire qu'au milieu de la barbarie du monde entier ils ont formé un îlot d'aptitude au progrès, distinct bien restreint par rapport à l'ensemble des continents mais très grand par ses destinées.

Nous voyons l'Égypte emprunter mille idées à la Chaldée, la Crète s'adresser à la terre des Pharaons, les Hétéens s'inspirer de la Mésopotamie, les Crétois puiser dans la civilisation égyptienne ; mais ces emprunts des peuples chez leurs voisins ne portaient que sur des détails, les grandes lignes de la culture ont toujours été communes à tous les Asiatiques.

Quant à la Syrie, placée entre ces maîtres en civilisation, elle ne pouvait que suivre l'impulsion qui se donnait les temps. Au contact des uns et des autres elle s'était instruite par contact ; mais la disposition même de ses reliefs, la position géographique qu'elle occupait lui refusaient le droit de créer sur elle même une civilisation personnelle.

Que s'est-il passé dans cette longue bande de terre à cette époque ? Nous sommes encore bien mal renseignés à cet égard. Différentes publications ont paru sur les industries de la pierre dans cette région, et la plus complète est celle de G. ZAWADY, *la Phénicie avant les Phéniciens*, vieille déjà de plus de vingt ans.

Nous savons que les industries paléolithiques *sensu stricto* ont existé en Syrie, comme partout ailleurs dans l'Asie antérieure, et nous trouvons les traces d'industries qui paraissent appartenir aux cultures archéolithiques, mais il ne faut pas oublier que les recherches en Syrie, comme aussi dans bien d'autres contrées, ont été faites dans l'école pierreuse que l'on doit trouver partout, sur la surface du globe : les successions reconnues pour l'Occident de l'Europe et, aujourd'hui encore, on entend parler d'Aurignacien, de Solutrénien, de Magdalénien en Égypte et en Syrie ; mais qu'un examen, même sommaire, des instruments attribués à ces industries oblige à rejeter ces détermination qui, transportées au loin, n'ont plus de signification. Certainment que, dans l'Occident de l'Europe le cycle archéolithique présente des industries d'un faciès spécial, mais ce faciès existait-il au loin de nos pays ? Tout d'abord M. Salomon Reinach (*Revue Archéol. Intern.*, octobre 1921, p. 279, 303) n'a-t-il pas reconnu le néolithique dans des séries de la Phénicie que l'aven-

leur rangeait dans le Solutréen et, en bien des occasions, j'ai été moi-même amené à ranger des stations qu'on jugeait être fort anciennes.

Mes études sur le terrain m'ont conduit à reconnaître qu'il existe, dans le désert syro-araméen, un hiatus de très longue durée entre le paléolithique et le néolithique apparent ou énéolithique. J'ai recueilli le coup de poing articulé dans les alluvions du désert entre l'Euphrate et Damas et cet instrument était accompagné d'écarts plus ou moins retouchés du type monastérien. Par ailleurs, dans les stations voisines des rares points d'eau à Soukhatta, à Erek, j'ai constaté la présence de l'industrie énéolithique, non que j'y aie rencontré du métal, mais parce que les caractères des objets ne permettent pas une autre détermination. La présence de lances en roches filoniennes vient à l'appui de cette identification, d'ailleurs, les recentes fouilles de M. M. Pézard à Tell-Nebr-Mend n'ont pas, non plus, mis au jour de couches pouvant être attribuées au néolithique pur.

Que voit-on dans les résultats des recherches plus anciennes? Le paléolithique avec ses formes acheuléennes et moustériennes à Aktyeh, à Adoun, à Ras-el-Kelb, probablement aussi à Nahr-el-Brahm, à Nahr-el-Idjeh avec, dans la plupart de ces localités, des formes spéciales, certainement postérieures au paléolithique et probablement antérieures au néolithique. puis dans la plupart des mêmes gisements, la pierre polie avec son cortège habituel de silex, de pointes, d'arêtes, qui rapproche cette industrie de celle des Hjoekken-ou motilugs de la Haute-Egypte. Le mode de travail pré-pharaonique se manifeste dans la majeure partie des localités.

Il est donc à reprendre dans son ensemble sur le terrain, l'étude dans laquelle la stratigraphie devra être relevée avec le plus grand soin et les fautes successives scrupuleusement notées car c'est d'elles seules que nous pouvons attendre une chronologie relative.

Ras-el-Kelb est l'une des stations de la pierre polie les plus caractéristiques de la Syrie. or on trouve dans cette localité, avec des types plus anciens, une foule de formes égyptiennes pré-pharaoniques, jusqu'aux éléments de faucille, et il en est de même à Ras-Beirouth et à Nahr-el-Kelb, alors qu'à Erek et à Soukhatta, dans le désert syro-araméen, le néolithique est manifeste.

Il est à remarquer que la Syrie, comme les îles de la mer Égée, ne possède pas de gisements de cuivre exploités dans l'antiquité, que les mines de

L'INDUSTRIE NÉOLITHIQUE ET LE PROCHÈS ORIENTAL

L'île de Chypre n'ont été ouvertes que très tardivement, et que, par suite, dans le Liban et sur les côtes de la Phénicie, l'industrie de la pierre polie a dû se conserver fort longtemps, alors que le métal était déjà connu.

C'est donc, non seulement pour l'Égypte et la Syrie, mais pour toute l'Asie antérieure, un travail comparatif a refaire en entier. Dans ce qui précède j'ai montré quels sont les résultats de mes observations personnelles et j'en ai déduit la voie dans laquelle j'estime que les études doivent être menées désormais; mais le champ était trop vaste pour que, malgré mes très longs séjours en Orient, j'eusse été à même d'explorer tous les sites capables de fournir d'utiles documents. Quoiqu'il en soit, j'espère que mes recherches aideront à sortir de cette idée préconçue de la généralisation des industries de l'Occident européen. Chaque région s'est développée d'une façon qui lui est personnelle; il s'est formé des provinces préhistoriques, très souvent sans contact les unes avec les autres, constituant des entités qu'il faut étudier séparément, quant aux causes et aux effets du progrès.

J. DE MORGAN.

LES FOUILLES DE ŠĀLHIYEH SUR L'EUPHRATE

PAR

FRANZ CUMONT

Au mois d'avril 1920, M. J. H. Breasted, l'éminent orientaliste américain, arrivant à Bagdad avec une mission envoyée en Mésopotamie par l'université de Chicago, apprit que les peintures remarquables avaient été mises au jour dans les ruines de Šālhīyeh sur l'Euphrate par les troupes britanniques qui occupent alors ce point. Il résolut de modifier l'itinéraire qu'il s'était fixé pour aller visiter ces ruines, mais lorsqu'il y arriva, le 3 mai, les Anglais évacuaient cette position avancée et il ne put disposer que d'un seul jour pour étudier les peintures et le temple, incomplètement déblayé, dont elles recouvraient les murs. Toutefois, ses photographies et ses notes précises lui permirent de faire, en juillet 1922, une lecture à l'Académie des Inscriptions sur cette trouvaille, dont sa communication révéla l'intérêt extraordinaire⁽¹⁾. Il sembla hautement désirable à l'Académie qu'un relevé complet fût obtenu de tous les tableaux qui décoraient encore les parois de l'édifice à demi recouvert. Dans la région désolée et à peine pacifiée où se lève la vieille forteresse de Šālhīyeh, cette exploration archéologique ne pouvait être entreprise qu'avec le concours des troupes de l'Euphrate. Sans leur présence dans ces ruines tombées, on n'y pouvait trouver ni sécurité, ni subsistances, ni main-d'œuvre.

Une suggestion de l'Académie suffit pour que le général Gouraud assurât sa haute protection à un projet dont il aperçut aussitôt l'intérêt scientifique. Le général de Lamotte, commandant des troupes de l'Etat d'Alép, en favorisa efficacement la réalisation et le colonel de Bigault du Granrut en assura à Dêr-êz-Zor l'exécution rapide en envoyant à Šālhīyeh une colonne qui commença les fouilles dès les premiers jours d'octobre. L'Académie voulut bien alors me charger d'une mission archéologique afin que je pusse apporter ma

(1) *C. Rendus Acad. des Inscr.*, 1923, p. 240; *Gf. Syria*, t. III, p. 178 ss.

collaboration technique à l'œuvre commencée par l'armée du Levant, et M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, m'adjoint M. Brossé, architecte de ce service, pour me secourir dans ma tâche.

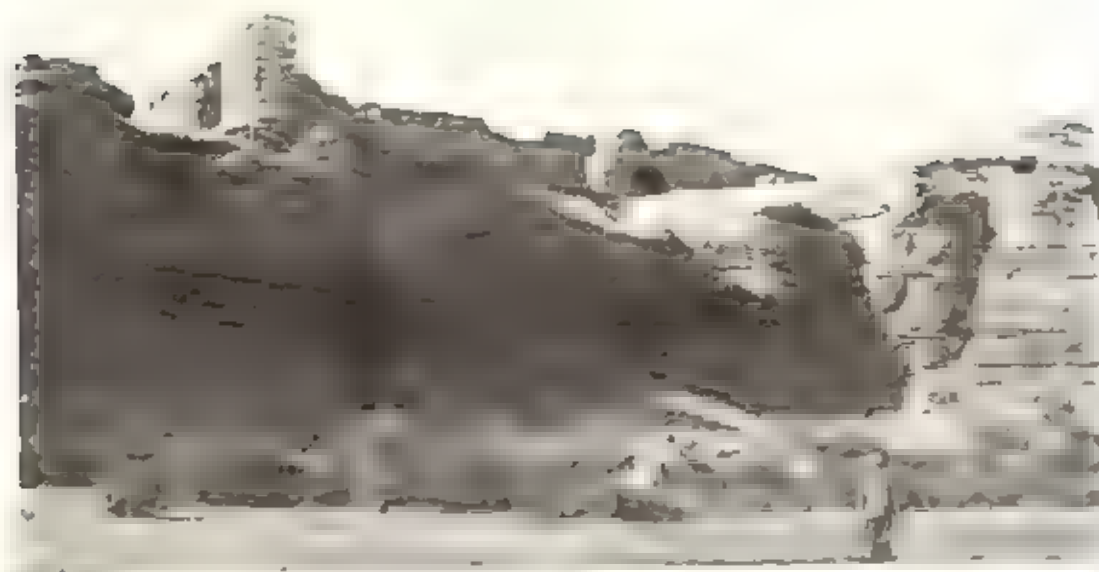
Dans un rapport à l'Académie des inscriptions, nous avons fait connaître comment nous avions rempli la mission qu'elle nous avait confiée et l'aide précieuse que nous avaient prêtée les autorités militaires durant notre voyage aux confins de la zone d'occupation française¹⁹. Ce rapport sera complété par un second, accompagné de plans et de dessins, que les commandants Eugène Renard et Georges Hamel rédigeront sur la marche des travaux exécutés par les troupes et sur les découvertes successives qui furent faites par celles-ci.

Nous nous bornerons ici à indiquer les principaux résultats acquis par cette campagne archéologique. Les résultats, disons-le immédiatement, ont dépassé nos espérances. Les fouilles n'ont pas seulement, comme nous le prévoyions, mis au jour des peintures importantes que M. Breasted, pressé par le temps, avait dû négliger, elles ne nous ont pas seulement éclairés sur la date et sur l'origine de toute cette décoration. Elles nous ont aussi révélé l'existence d'une ville grecque qui s'élevait autrefois dans les sables arides d'un pays aujourd'hui désolé et nous ont permis de retrouver son nom et de fixer les traits essentiels de son histoire.



Lorsqu'on se rend de Deir-oz-Zor à Šalihīyeh, on traverse d'abord une vaste plaine inéluctable qui atteint jusqu'à 12 kilomètres de large entre la berge du fleuve et la montagne abrupte dont la violence des eaux a autrefois creé l'escarpement. Cette plaine n'est plus cultivée aujourd'hui qu'aux abords immédiats de la petite ville de Mavabte et autour de quelques rares et pauvres villages où l'irrigation est obtenue par les moyens les plus primitifs : des outres, attachées chacune à la corde d'une poulie, sont incessamment hâchées par des chevaux ou des ânes et déversent leur eau dans des *seghirs*, rigoles surélevées qui la conduisent jusqu'aux champs voisins. Par-

¹⁹ Cf. *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 12 janvier 1913.



1. — La citadelle la Hama vue de la vallée de l'Oronte



2. — Port de Hama vu du nord

fleuve sinueux s'écarte de nouveau de la montagne et la vallée forme vers Abou-Kemal une plaine semblable à celle de Mavadinne.

En approchant de Šālihīveh, on aperçoit d'abord la haute muraille rectiligne qui protégeait la place vers l'ouest. Les vents ont accumulé le sable contre elle et elle apparaît comme une longue dune, d'où émergent des tours ébréchées. Vers son milieu, deux de ces tours défendent la porte cintrée, unique passage par où, franchissant l'épaisse muraille, on pouvait pénétrer dans l'enceinte (pl. X, 2). Au nord et au sud, cette enceinte épousait la courbure des rayons pour descendre vers l'Euphrate, mais avant d'en atteindre la rive, le plateau s'abaissant brusquement, se creuse en une dépression profonde, et au bout de ce fossé naturel, un château élève encore à plus de vingt mètres de haut ses fortes murailles, qui dominaient le large fleuve et la plaine immense. La falaise qui les supporte, nous l'avons dit, s'est écroulée en partie sous l'action des eaux, mais la citadelle overtop garde encore un aspect formidable avec ses tours massives (pl. XI, 1). De quelle époque est cet ensemble de fortifications construites en blocs équarris de dimensions variables? Sont-elles de la période des Séleucides, du temps de la grandeur de Palmyre, ou remontent-elles seulement à l'empire romain? Une étude plus approfondie de leur mode de construction permettra seule d'en décider. Il est certain que leur plan est primitif, car il était imposé par la configuration des lieux, mais, comme l'a déjà noté M. Breasted¹, la balisse actuelle offre des traces indubitables de réparations partielles. Par endroits le mur de pierre a été doublé à l'inde de briques crues, à la mode du pays, à moins qu'inversement le mur maçoné n'ait été appliqué contre un ancien mur de terre.

Cette vaste enceinte entourait une ville, aujourd'hui ensevelie sous deux ou trois mètres de sable. Mais la trace de ses rues, se coupant à angle droit, est encore bien reconnaissable sur le terrain. Elle était donc construite en damier; c'était là la disposition que Démétrios avait fait prevaloir lors de la fondation d'Alexandrie et ce plan fut adopté pour la plupart des cites nouvelles de l'époque hellénistique, longtemps avant que les Américains ne fissent triompher leur *block system* dans le Nouveau Monde.

Le premier résultat des fouilles fut de dégager certains édifices de cette

¹ BREASTED, l. c., p. 182.

ville disparue et d'en explorer la nécropole. Celle-ci occupe un vaste terrain hors de la porte principale, sur le plateau aride qui s'étend à l'ouest de la muraille. Les tombeaux, comme à Palmyre ou à Zenobia, sa colonne ¹, sont de deux types : parfois ils s'élevaient en forme de hautes tours, dont les étages servaient de sépultures ; une seule de ces tours a été partiellement conservée à vingt minutes au N.-O. de la ville. Bâtie en grand appareil — les blocs mesurent jusqu'à 1 mètre de long — elle a dû servir de « demeure éternelle » à un personnage considérable, mais aucune inscription n'y subsiste. Généralement, sous une superstructure ronde ou rectangulaire dont il ne reste guère que les fondements, s'ouvre un caveau funéraire creusé dans le roc et parfois à deux étages. Autour du caveau sont rangés, comme des alvéoles, les *loculi* où l'on glissait les corps, la tête du côté de l'entrée, qui était close par une dalle scellée. Plusieurs de ces souterrains ont été explorés et le plan en a été dressé, mais les tombes avaient été violées dès l'antiquité, et l'on n'y a guère recueilli, à côté des ossements, que des débris de verre et de poterie.

Les fouilles entreprises dans la ville furent beaucoup plus productives. Plusieurs maisons ont été déblayées et l'une d'elles a donné plusieurs fragments d'une corniche de stuc dont le décor est d'un style grec très pur : une rangée de dauphins et de coquilles est séparée par une moulure d'une rangée d'embellismataques, chyton, canthare, thyrses, masque de théâtre, cratère et scyathus, etc. ².

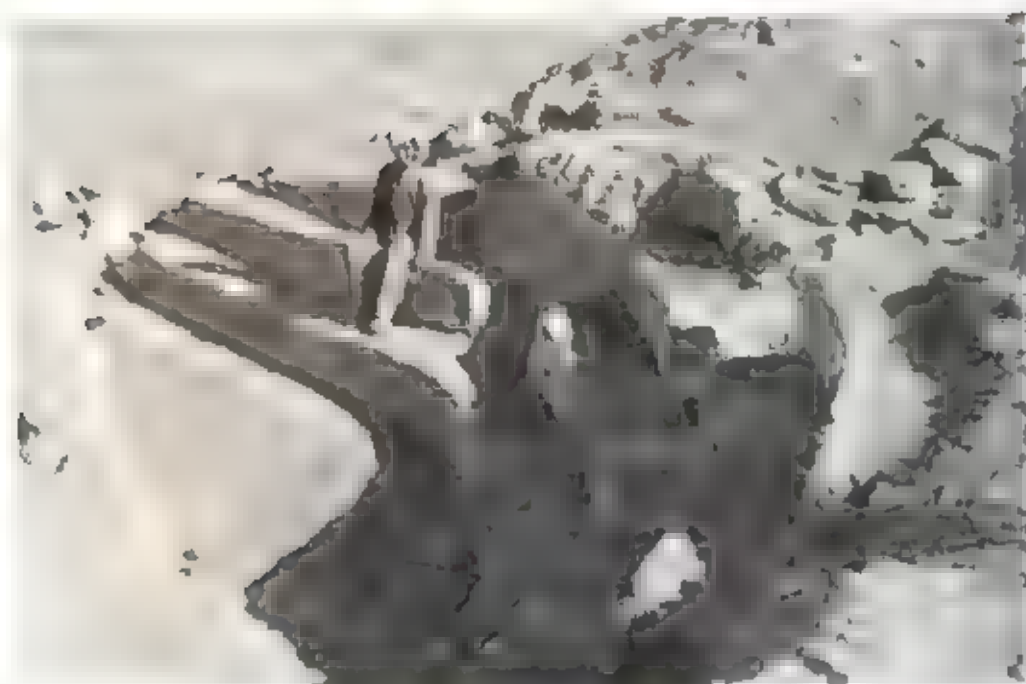
Trois édifices, très rapprochés l'un de l'autre, ont été explorés avec un soin particulier. Le premier est une construction à peu près semi-circulaire, en forme de théâtre, mais beaucoup plus petite (pl. XI, 2). Sept gradins, coupés par des escaliers, en font le tour : il n'y a pas trace d'une scène — un simple mur, percé d'une large porte d'entrée, ferme l'hémicycle par devant. Ce monument pourrait avoir été une salle de conférences ou de concert, comme, à ce qu'on croit, l'*Auditorium Maecenatis* à Rome. On sait quel était l'amour des Syriens pour la musique et les sarcasmes que Posidonius adressa à ses compatriotes à propos

¹ Palmyre : Guadet, *Cherches archéologiques de Palmyre*, Paris 1922, p. 87 ss. — Zenobia : Syriac et Henrici, *Archaeologiae Syriae et Egypti et Tigridis*, II, p. 300, pl. LXXV.

² Trois autres fragments de la même corniche avaient été rapportés par Messiaen proche à Basbel et ont été reproduits par Schumacher, pl. LXXXI, et, p. 302.



1 — Vue Nord-Ouest de l'enceinte



2 — Théâtres ou temple ?

de cette passion bruyante¹¹. On peut-être, suivant une remarque de M. Clermont-Ganneau, cette construction était-elle un temple dont l'autel se dressait soit au centre de l'enceinte où prenaient place les assistants, soit au delà de la base du mur qui le clôt. Des fouilles ultérieures pourraient nous éclairer sur ce point. Cette seconde conjecture se fonde sur le fait que nous trouvons une disposition analogue dans un autre monument qui fut dégagé durant notre séjour et qui a us réservé une riche moisson épigraphique (pl. VII).

Le fond de ce curieux édifice est occupé par une petite pièce dans laquelle se dresse un grand autel de magoumbeir, mis ainsi à l'abri des intempéries. Il est creux et percé sur le côté gauche d'une ouverture au niveau du sol. En face de cet autel, s'ouvre une porte, précédée de trois marches par où l'on descend dans une salle de 4 m. 25 de long sur 2 m. 75 de large qui paraît n'avoir jamais été couverte (pl. XIII, I). Sur les deux côtés, au lieu de murs de clôture, s'élève une double série de six gradins de pierre. Chaque gradin est divisé en sections et sur la tranche verticale de chacune d'elles, est inscrit le nom de celui qui devait l'occuper, précède partout de la même date, 374 de l'ère des Seleucides, soit 61 après Jésus-Christ¹². Cette onomastique offre un mélange de noms grecs et semi-biques fort instructif pour fixer le caractère ethnique des habitants. Chacun d'eux avait ainsi marqué la place qu'il avait le droit d'occuper. L'inscription gravée dans la pierre est l'équivalent de la plaque de cuivre que porte aujourd'hui, à l'église, le prie-Dieu des parmissiens assés. Car cet édifice singulier avait certainement une destination religieuse — c'est ce que prouve à la fois l'autel et une dedracc, inscrite sur une dalle de calcaire retrouvée dans les décombres¹³. Elle nous apprend qu'Ammonios, fils d'Apollophanes, fils de Seleucos, a fait construire ce monument pour son salut, celui de Lysimachos et de ses frères, en l'an 344, c'est-à-dire 31 après Jésus-Christ. Cette

¹¹ Pausanias dans Strabon, V, 210 f; XII, 277 et *Fragm. Hist. Græc.* III 258, et IV 170 b.

¹² Une partie des gradins supérieurs de droite n'est plus en place. Ils ont été calés et il a quelques années par des bedouins en quête de pierres et c'est de là que proviennent les deux inscriptions publiées par H. von Göttingen d'après des copies et estampages

de Sarre (*op. cit.*, p. 303 ss.). Trompé par des indications faussantes, cet épigraphiste, cependant expert, a réuni deux fragments qui n'appartiennent pas à la même pierre. Il faut lire le début de la partie de droite: *πορ' Αμμονίου*.

¹³ J'en ai reproduit le texte dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Insér.*, 12 janvier 1923.

date est la plus ancienne que nous avons relevée à Sâlihlyeh. Trente ans plus tard des notables de la ville se réunirent d'accord pour embellir l'édifice en y disposant des gradins de pierre, qui remplacèrent sans doute du bois ou de la maçonnerie. Ils y installèrent sur des coussins pour assister aux cérémonies sacrées¹¹.

C'est probablement à une bienfaitrice du sanctuaire que fut élevée une statue de pierre calcaire retrouvée en place de bras sur son socle, à gauche de la porte conduisant à l'autel. Le socle portait son nom dont il ne reste que quelques lettres. La statue représente une femme vêtue d'une tunique dont les plis retombent sur ses pieds, le corps et les bras sont étroitement drapés dans un manteau qui recouvre aussi la tête (pl. VII, 2). La facture ne manque pas d'habileté, mais le type est banal¹².

Des morceaux de sculpture plus remarquables furent exhumés des ruines d'une construction voisine de celle-ci et qui était certainement aussi consacrée au culte. On en déblaya seulement une partie durant les derniers jours de notre campagne. Au fond d'une petite salle de 5 m. 10 sur 2 m. 77 s'ouvre une niche à laquelle on accède par deux marches et qui est occupée par un socle de terre cuite, probablement un morceau de corbeille retournée : deux cavités ménagées dans la surface supérieure ont servi à y fixer une grande statue, qui a disparu. Mais on a retrouvé dans cet édifice, outre les restes d'une inscription cunéiforme, trois statuettes : deux de terre elles sont en plâtre ou en gypse psychromique et la gauche de leur style gréco-oriental montre qu'elles sont des productions d'un atelier local. Ce sont des Victoires avec un haut chignon sur la tête, de grandes ailes qui leur sortent du dos, tenant de la main droite une palme. La partie inférieure de toutes deux est brisée. La troisième statuette qui est de marbre blanc et mesure 20 centimètres de haut, est d'une valeur artistique très supérieure. C'est une belle réplique du type connu d'Aphrodite posant le pied sur une tortue¹³ et elle méritera une étude spéciale.

¹¹ Une disposition analogue existait dans la cour qui précède le temple de Belshamin à Si (Seria) dans le Haurân. Cette cour est entourée d'un portique, sous lequel étaient deux gradins, semblables à ceux d'un théâtre; cf. BÉTAZOU, *Ancient architecture in Syria, dans Prin-*

ces of the Expedition, Beyrouth III, section A (Southern Syria, p. 319).

¹² *Revue archéol.*, II, 670 sq.

¹³ Cf. BÉTAZOU, *Revue archéol.*, des *Rel.*, I, 1885, 1, 13, 144.



1. — Temple de Baal



2. — Statue trouvée dans le temple de Baal



Fig. 1. Cabinet

Il serait impossible d'énumérer ici les vases, les verres, les monnaies et les autres menus objets ou débris qui ont été exhumés du sol de la ville ensablée. Nous nous bornerons donc à des observations générales. Il n'y a aucun indice que cette agglomération ait été détruite par une catastrophe violente, incendie ou tremblement de terre. Elle doit avoir été évacuée par ses habitants, qui emportèrent leurs biens les plus précieux, puis probablement visitée à maintes reprises et dépillée par les nomades. Aussi n'y a-t-on guère trouvé d'objets ayant une valeur intrinsèque : peu de monnaies et seulement de bronze, peu d'objets de métal, aucun bijou. Mais d'autre part, des conditions climatiques exceptionnelles ont assuré la conservation de débris qui n'avaient pas de valeur pour les anciens, mais qui en ont une grande pour nous. De mai à novembre, durant huit mois de l'année, il ne pleut pas à Şalihîye et pendant l'hiver les averses sont des nuées brutales qui s'écoulent en torrents, mais ne détrempent guère le sol jusqu'en ses profondeurs. Dans les endroits abrités, le sable reste aussi sec que celui de l'Égypte et des matières aisément périssables, le bois, le cuir, la chanvre, la vannerie, s'y sont étonnamment conservées. Ces circonstances favorables nous ont valu une des découvertes les plus inattendues qui aient été faites durant nos fouilles : celle de feuillets de parchemin, rongés des vers, mais portant une écriture encore parfaitement lisible. Outre des restes de comptes privés, on y trouve des fragments d'actes juridiques : vente de terres, prêt d'argent, constitution d'hypothèque, et une page presque intacte nous a transmis la fin d'une loi sur les héritages énumérant dans leur ordre les parents à un degré successible.



Tout à l'extrémité de la ville, dans l'angle que forment le mur ouest et le mur nord des fortifications, s'élevait le temple des deux palmyréens, on en a été retrouvées les peintures qui constituent le legs artistique le plus précieux que nous ait laissé Şalihîye. La destination exacte de l'édifice sacré nous a

* M. Hanasoullier a bien voulu se charger de commenter ce texte important avec sa grande connaissance du droit grec et il l'a

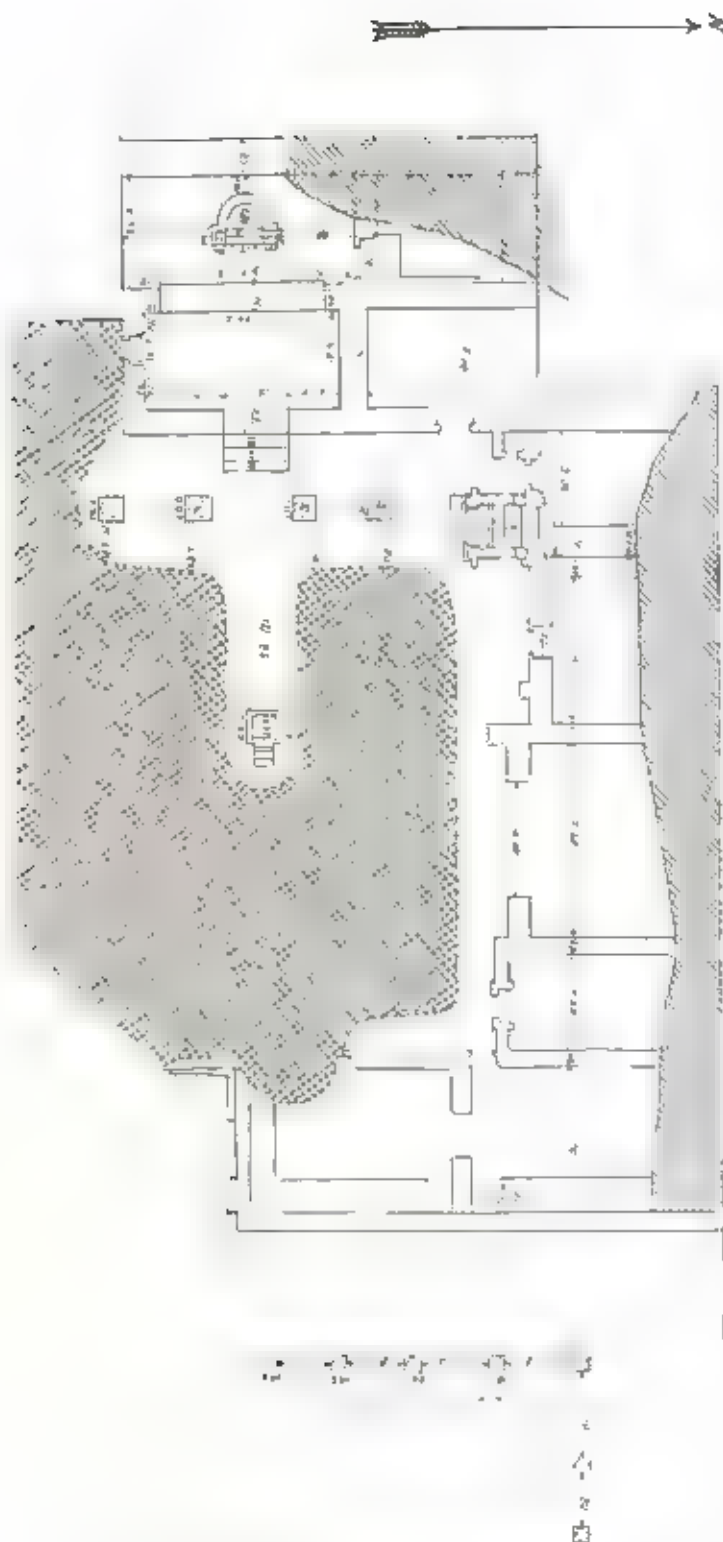
communiqué à l'Académie des inscriptions dans sa séance du 2 mars 1923.

été révélée par les graffites tracés dans le plâtre du ses parois: ils nous ont appris qu'on y adorait Zeus Μήγιστος, c'est-à-dire Baalsamin, Iarlibol et Aglibol, la grande tente de l'olivier¹, et si le sanctuaire est ainsi éloigné du cœur de la cité et adossé à une des tours de l'enceinte, c'est que probablement il fut à l'origine la chapelle de troupes palmyreniennes qui tenaient garnison dans la place, comme il le resta d'ailleurs à l'époque romaine.

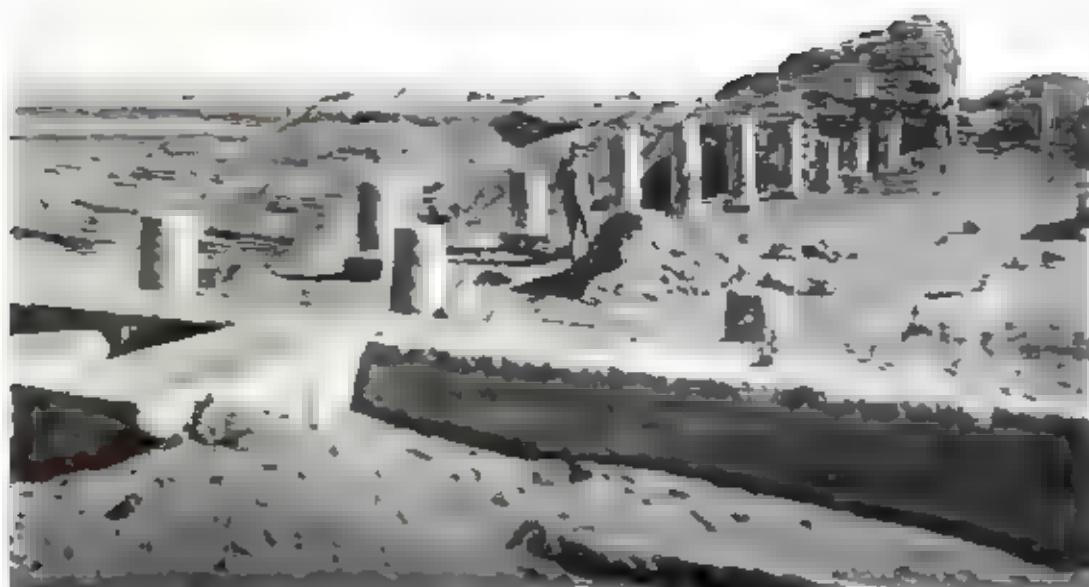
Les fouilles ont dégagé entièrement, jusqu'au pavement de blocs rectangulaires, le temple décrit par W. Brasted² et elles ont confirmé dans son ensemble la description que celui-ci en a donnée (pl. XV). Il est exactement orienté, avec la porte tournée vers le Levant, et comprend deux salles rectangulaires, séparées par une large baie, qui mesurent l'une, celle du fond, 8 m. 60 sur 4 m. 30 et l'autre 7 m. 50 sur 4 mètres. Au milieu de la première s'élève, entièrement isolé, un édicule semi-circulaire s'appuyant à deux gros piliers, au sont ménagés deux petites niches. Cet édicule, dont l'ouverture est tournée vers l'entrée du sanctuaire, devait abriter la statue du dieu ou des dieux adorés dans le temple. Un sondage pratiqué devant l'edicule n'a révélé l'existence d'aucune crypte. Une porte conduit de la salle postérieure dans une pièce contigue, au nord, et une seconde porte de la salle antérieure dans une autre pièce, au sud, qui n'a malheureusement pas pu être déblayée. Vers l'est, en descendant par quatre marches sous un portique ou narthex soutenu par quatre colonnes, dont les bases ont été retrouvées. Devant ce narthex, s'étendait une cour, dont une partie a été dégagée. En son milieu, se dressait un grand autel de maçonnerie, suivant une disposition habituelle dans les temples sémitiques et qui s'est conservée jusqu'à l'époque romaine. Adossé au mur nord de cette cour, un second édicule, rectangulaire, dont les murs latéraux se terminaient par deux pilastres, paraît avoir été consacré par quelque dévot à une divinité aduise, soit on dans le temple, la moins dans l'enceinte sacrée. Cette cour était entourée, au moins de trois côtés (celui de l'ouest n'a pas été exploré) par des chambres qui doivent avoir servi de demeures aux prêtres et aux serviteurs de Zeus. À l'est, derrière le mur de clôture de ces dépendances du sanctuaire, s'étendait une place publique avec un portique dont la colonne de longe le mur et, au nord, le rempart de la ville en entourant une de ses tours (pl. XVI, 1).

⁽¹⁾ Cf. DE VOGÜÉ *Inscr. sémi.*, n° 93, Chaldéens, op. cit., p. 71 ss.

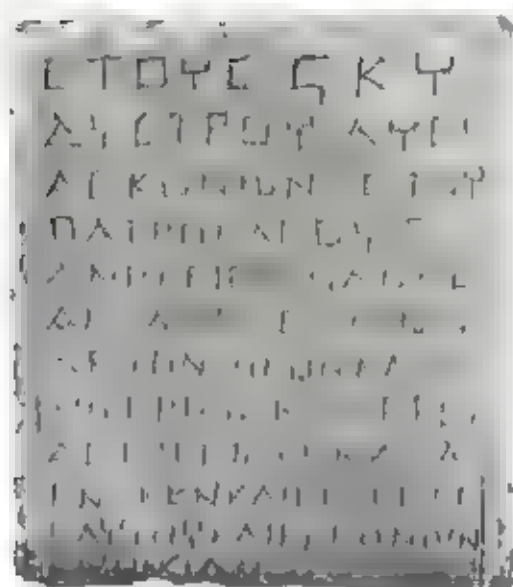
⁽²⁾ BRASTED, *l. c.*, p. 164 ss.



Plan du Temple des dieux palmyrains
L'orientation par le Commandant Eugène Bernard

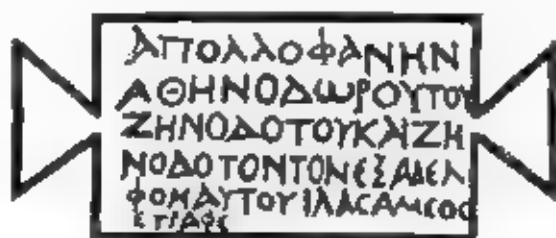


1. — Place ornée d'un portique, vue de la court du temple.



2. — Distance de l'année 114.

ΛΥΓΙΑΣ
ΑΧΙΔΑ
ΛΥΓΙΑΣ ΒΑΡΓΑΤΟΥΣ
ΕΤΕΡΕΙΟΝ



4. — Inscription peinte.

Au cours des travaux de débâtement, deux inscriptions importantes furent mises au jour. L'une, latine, est gravée sur une dalle qui se trouvait scellée dans le pavement même du temple. Elle porte une partie d'une dédicace à Alexandre Sévère, qui fut martelée après la condamnation de la mémoire de ce prince. Datée de l'année 229 ou 230, c'est-à-dire au moment où Ardashir, ayant renversé la dynastie parthe, metait la frontière romaine, elle a été consacrée à l'empereur et à sa mère Julia Mamaea par la XX^e cohorte de Palmyréniens, qui tenait garnison dans la forteresse.

L'autre inscription exhumée des décombres de la cour, au nord de l'entrée du temple, paraît se rapporter à la construction d'une des deux ailes qui l'entourent (pl. XVI, 2). Elle nous apprend qu'en l'an 128 des Séleucides ou 113 ap. J.-C., Tasyas, fils de Tannou, fils de Patrocles, fit élever une maison pourvue d'un étage « par piété envers Zeus et pour son bien-être et celui de ses descendants ». Il nous fait aussi sa dévotion envers le dieu au sujet de son propre confort. Cette dédicace — qui s'applique à une dépendance du sanctuaire, fixe pour la construction de celui-ci un *terminus ante quem*, de même que la première nous apprend que le temple était encore affecté au culte vers le milieu du III^e siècle. Nous allons voir que ces deux textes nous fournissent en même temps des données précieuses pour dater les peintures qui décorent le monument.

II.

Les peintures se divisent en deux groupes séparés par la place qu'elles occupent comme par leurs caractères intrinsèques et dont la différence frappe dès qu'on les compare. Les premières s'étendaient sur le mur ouest — celui du fond, en grande partie écroulé aujourd'hui¹, — sur le mur sud dans les deux salles et sur le pilier qui les sépare. Les secondes occupent la paroi du nord dans la salle antérieure — cette partie de la salle postérieure a disparu — et la portion de la paroi contigue de l'est, qui s'étend jusqu'à la porte d'entrée. Leurs dimensions diffèrent comme leur technique. Les unes figurent des personnages de grandeur naturelle placés dans un décor architectural; elles se distinguent par une riche variété de nuances et témoignent d'une application

¹ On trouvera dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Inscri.*, t. C., le texte de cette inscription.

encre. Celle qui elle a été restaurée par M. Gagnat (v. GIL. BARRAUD, *loc. cit.* p. 190).

conscientieuse a rendre les plus des vêtements, les traits des visages, parfois le modèle des nus. Elles sont l'œuvre d'artistes dont les procédés très particuliers sont imparfaits, mais qui les mettent en œuvre avec habileté. Les tableaux de l'autre groupe qui sont de dimensions beaucoup plus petites, sont aussi d'une exécution beaucoup plus sommaire : leur auteur ne fait usage que de quatre tons, le noir, le rouge brun, le bistre, le jaune, exceptionnellement du rose, les visages ne sont qu'ébauchés, toutes les figures enlèves d'un trait rapide sans grand souci d'exactitude et certaines d'entre elles paraissent dues à un dessinateur occasionnel plutôt qu'à un artiste de profession.

Les planches en couleurs de M. Breasted et la description précise qui les accompagne ont déjà fait connaître deux des fresques de la première série. Malheureusement, le tableau principal, celui du sacrifice de deux prêtres en présence de la famille de Caou, est aujourd'hui affreusement mutilé. Les Bedouins, par scrupule religieux, ont gratté les visages ou crevé les yeux de tous les personnages. De plus, la lumière éclatante de la Syrie a terni, les averse ont lavé les couleurs friables des figures restées à découvert et bien des détails de cette grande composition sont aujourd'hui méconnaissables. Il est heureux que M. Breasted ait été en mesure de publier, dans la fraîcheur qu'elle avait encore lorsqu'elle fut exhumée du sable, une œuvre vouée à une aussi prompte dégradation.

Sur le même mur sud du temple — mais dans la première salle, nous eûmes la joie d'apercevoir, en arrivant, de nouvelles peintures, telles qu'elles venaient d'être rendues à la lumière. Dans un décor architectural, entre des colonnes torsées de couleur rose, trois personnages sont debout, rangés sur le même plan. Vêtus d'une tunique à manches, et d'un manteau blanc coupé de bandes de nuances diverses — ils font tous trois le même geste rituel de tremper de la main droite une tige feuillue dans un vase blanc, tandis que leur main gauche avance une patère bleue comme pour faire une libation — une patère de cette faience couverte d'un émail azuré dont le sol de la ville contient de nombreux débris. Nous connaissons déjà cet acte liturgique qui est celui qu'accomplit un des deux prêtres dans le tableau du sacrifice de Caou¹⁷. Ce sont des portraits et pour qu'on voie bien leurs traits, ils ont la tête levée, de

¹⁷ Breasted, *Syria*, III, p. 191 ss.; cf. p. 309.

face, au lieu de la laisser et de la tourner de profil pour suivre le geste de la main. A côté du troisième personnage un enfant, dont il ne subsiste que les pieds, était appuyé contre une des colonnes. A droite et au-dessus, étalent peints d'autres tableaux analogues, mais il n'en reste que peu de chose.

Des inscriptions peulées en noir se lisent sous les trois premiers portraits. Les deux premières (pl. XVI, 3) donnent simplement les noms des modèles représentés : *Λυσίας Ἀχίτας, Λυσίας Βαργάτου* « Lysias, fils d'Achitas », « Lysias, fils de Bargates ⁽¹⁾ », mais le troisième, tracé dans un cartouche, est d'une tout autre importance (pl. XVI, 4)

Ἀπολλοφάνην | Ἀθηνοδώρου τοῦ | Ζηνοδότου καὶ Ζη|νοδότου τὸν ἐξ᾽ἐλ-
φον αὐτοῦ Ἰάσαμος | ἔγραψε.

Nous apprenons ainsi qu'Iasamos a peint Apollophon, fils d'Athenodore, fils de Zenodote et son cousin germain Zenodote, l'enfant debout près de lui. Nous avons donc ici une signature d'artiste et elle révèle l'origine de celui-ci. On ne pourrait voir non plus purement semitique, Basamos, Theophoro du même type que Ἑλαβήλος *Elalabêl* ⁽²⁾ et autres formations semblables, veut dire « le Soleil est dieu ». L'auteur de cette peinture n'est donc pas quelque Grec appelé de loin, mais il appartenait à une école indigène et sa technique reste probablement fidèle, au moins en partie, à d'antiques traditions orientales. Un détail de la composition suffit à nous prouver cette longue persistance des procédés ici employés. Les fresques de Kusjr-Amra, qui datent du ix^e siècle de notre ère, nous montrent comme à Sâlihîyeh des personnages séparés par des colonnes lorses de couleur rose ⁽³⁾ et les mêmes colonnes lorses sont déjà employées d'une façon semblable dans les sarcophages du type dit de Sîfâmarâ ⁽⁴⁾.

L'époque de ces fresques est déterminée par l'inscription de l'an 114 découverte dans la cour du temple. En effet Conon, fils de Patroclès, qui y est

(1) Comparez le nom juif *Αἰπε* = *1 Reg.*, XIV, 3. Jostein, *Arch.*, VIII, 7. 8 et VI, 6, 2. La Bargates, l'arabe est nommé c. 111, III, 437. Le nom se retrouve dans les graffiti de Sâlihîyeh.

(2) *Ἑλαβήλος*, — *Elalabêl* à Palmyre : CIG 4505, Guadet, *op. cit.*, p. 91 Cf. Bousquet

Sinait. — IV,

Beiträge zur Semit. Religionsgesch., p. 362. L'autre partie du nom se retrouve à Palmyre dans Ἀλ. π. π. π., l'homme du Soleil *Wap. asaron*, 2587, Vouté, *Inscr. sem.*, 2.

(3) Moult, *Kusjr-Amra*, pl. XV, XVII, XVIII.

(4) Cf. Munk, *Galil. du Musée ottoman*, I, 494, et *Gai. du Musée de Brousse*, pp. 85-86.

connue, est représentée dans la grande scène de sacrifice avec son fils Lysias alors encore imberbe. Les œuvres de ce groupe étroitement uni sont donc antérieures de quelques années à celle dédiée et probablement contemporaines de la fondation du sanctuaire, qui fait se placer dans les dernières années du 1^{er} siècle. Elles se rattachent à l'école de Palmyre où des artistes habiles travaillaient alors pour des marchands opulents ⁽¹⁾. Nous avons noté naguère quelle était l'importance de la découverte de M. Breasted pour la connaissance de la peinture grec-syrienne et pour celle des origines de l'art byzantin ⁽²⁾. Les prévisions que nous avons obtenues et l'œuvre nouvelle que nous pourrions reproduire rendront plus précieuses encore pour les historiens ces tableaux où l'on peut saisir l'emploi de procédés manifestement empruntés à la vieille technique orientale et qui se rapprochent étonnamment, d'autre part, de celle du moyen âge.



Passons au second groupe de fresques. Sur le mur nord, M. Breasted n'avait pu photographier dans des circonstances défavorables, à la lueur du jour, qu'une seule scène, celle du tribuna offrant en présence du drapeau et à la tête de ses soldats un sacrifice aux empereurs, à ce qu'on croyait. Nous avons pu en obtenir des reproductions plus fidèles qui précisent de nombreux détails. C'est ainsi que les femmes nimbées et tourelées qui, d'après les légendes inscrites à côté d'elles, représentent la Tyche de Palmyre et la Tyche de Doura sont accompagnées de figures accessoires. Sous les richers qui portent la serinche, un personnage barbu plonge dans l'eau jusqu'à mi-corps rappelle que Doura s'élevait au bord de l'Euphrate. La déesse tutélaire pose la main sur la tête d'un enfant au personnage de la cote qui le protège et qui est pour ainsi dire née du fleuve, dont cet enfant semble sortir. Auprès de la Fortune de Palmyre, un lion est accroupi et sous les richers, une femme portant la main droite à son sein, figure la « source bonte » qui assurait la vie à la cote du désert. L'adjonction de ces personnifications des eaux complète la ressemblance de nos Tuxat avec celle qu'Euthychides avait sculptée pour Antioche ⁽³⁾.

(1) Cf. sur tout ceci *Les Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, t. c.

(2) *Syria*, t. III, p. 202 s.

(3) Cf. *Syria*, t. c., p. 203.

Les particularités de l'armement des trois statues divines auxquelles le sacrifice est offert, rendent peu vraisemblable que ce soient des images impériales et elles donnent une valeur nouvelle à l'interprétation suggérée par M. Charnoud-Gueneau : celle qui voit dans ces idoles les trois grands dieux de Palmyre, Malakbel ou Baalshamin, Iarhibol et Aglibol, souvent représentés vêtus du costume militaire. Toute la signification de la scène et les conclusions qu'on en tirait s'en trouveront modifiées⁽¹⁾.

À gauche du tableau du tribunal d'autres petites scènes, séparées par des encadrements, occupent ce même mur nord. Le registre supérieur, dont le haut est rombu, nous montre une femme étendue à qui un serviteur, couronné de roses, apporte des mets sur un plateau, représentation qui rappelle celle du « banquet funéraire », si fréquente à Palmyre. Plus loin, quatre sacrificateurs font des offrandes sur autant d'autels. Le registre inférieur est subdivisé en plusieurs petits tableaux. Hercule appuyé sur sa massue, un jeune homme la main droite levée, faisant le geste de l'adoration, une chèvre, un bélier, une femme, la tête couverte, debout, de face, et trois autres personnages drapés. Au-dessous de ces tableaux, sont inscrits en gros caractères les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec. Ces lettres, symboles des éléments du monde et des astres du ciel, que désigne le même nom de *πτοχῆα*, ont pour les anciens un caractère sacré et on les trouve fréquemment employées en magie sur les phylacteres et en astrologie comme substituts des douze signes du zodiaque⁽²⁾. Elles ont certainement aussi dans notre temple une signification religieuse, qu'il est difficile de définir exactement.

Sur le pilier voisin, sont représentées des armes. L'arc, le carquois et les dards rappellent que les Palmyréniens étaient réputés comme archers⁽³⁾ et servaient surtout comme *sagittarii* dans l'armée romaine. Les *sagittarii* sont d'ailleurs nommés dans un graffiti latin tracé sur le mur d'une des tours de l'enceinte, sur lequel est peint aussi en noir et en rouge un curieux talisman contre le mauvais oeil : un poignard et un harpon sont dirigés vers

(1) La statue du milieu porte sur la main droite une sphère céleste, et semble ainsi être caractérisée comme étant celle de Baalshamin, un dieu du monde. Cf. *Heiden, γένος* n. 1. = *Belshamun* v, et *Charnoud*, p. 19 ss.

(2) *Dietsch, ABC*. *Heidemüller* dans *Kleine*

Schriften, 1911, p. 202 ss.; *Koll, Sphæra*, 1903, p. 400 ss.; *Lat. vocium astral. græc.*, V, p. 116 et surtout *Domasius, De Alphab. in Mystik*, 1923, p. 69 ss.

(3) *Arrian, Bell. alex.*, V, 8 : ... τόξον καὶ ἰσχυρὰ ἔλασται.

la pupille d'un gros œil qu'attaquent aussi un oiseau et des serpents ⁽¹⁾.

Enfin, la paroi de l'est, entre la porte d'entrée et la paroi du sud, est décorée de deux scènes superposées, étroitement apparentées. Celle du bas est seule conservée tout entière. Dans un paysage, que figurent quelques arbustes tortus, un homme est assis sur un rocher, la tête tristement appuyée sur la main gauche; trois compagnons s'avancent en tendant les bras vers lui et, détail caractéristique, le troisième s'appuie sur un long gourdin ou une bequille et paraît boiteux. Les mêmes personnages autrement groupés, réapparaissent dans le registre supérieur, qui est fort endommagé. L'interprétation de cette scène reste à trouver.

Cette série de petits tableaux est manifestement postérieure aux grandes fresques qui forment le premier groupe. La représentation du tribun sacrifiant permet de l'attribuer avec certitude à l'époque romaine. Les noms inscrits à côté du prêtre dans cette composition, *Θεῶς Μοχίρου λευός*, sont palmyréniens ⁽²⁾, et les soldats qui y figurent appartiennent sûrement à la cohorte de Palmyréniens mentionnée dans l'inscription latine de l'an 229, citée plus haut (p. 47), qui formait la garnison de la ville. Il est probable qu'elle a gardé cette forteresse qu'à partir de Sévère (p. 57) et la date de nos peintures ne serait donc pas antérieure au commencement du III^e siècle.

•

Quel est le nom de cette place forte? Le tableau du tribun l'indiquait déjà clairement: en plaçant la Tyche de Doura, à côté de celle de Palmyre, la cohorte qui y offre un sacrifice a voulu certainement rendre hommage à la cité dont elle assurait la défense, en même temps qu'à celle dont elle était originaire. On ne comprendrait pas qu'elle eût invoqué la Fortune de deux villes étrangères et pas celle de la ville où elle résidait. Un précieux passage d'Isidore Charax nous apprend que Doura « ville de Nicanor, fondation des

(1) Une peinture analogue, mais plus compliquée, a été trouvée à Palmyre (FARMANOWSKI, *Izvestija*, de l'Institut archéol. russe de Constantinople, VIII, 1903, p. 103 ss. et pl. XXVII; cf. CHANOT, *op. cit.*, pl. XVI, 3), et l'on connaît en Occident plusieurs autres représentations

semblables, qui ont été souvent reproduites (SAURIO-PERRIER, *Dict. ant.*, II, p. 987; CHANOT et CHANOT, *Manuel d'archéologie*, II, p. 197 ss., etc).

(2) Cf. *Comptes rendus Acad.*, I, c.

Macédoniens, est appelée par les Grecs *Europos*¹⁰. Or un acte dont les restes subsistent sur un des parchemins recueillis à Salhiyeh, fait mention de témoins honorables *ἐὺν ἐταῖς ἑσπερίων*, « citoyens d'Europos de père en fils ». Ce texte fournit ainsi une confirmation bienvenue de la notice du géographe.¹¹

Les documents que nous avons recueillis nous permettent aujourd'hui de retracer à grands traits l'histoire de cette ville qui, hier encore, n'était connue que par quelques vagues mentions des écrivains. Europos est une de ces colonies grecques qui, dès la fin du iv^e siècle, furent échelonnées le long de l'Euphrate pour garder les passages du fleuve, empêcher les déprédations des nomades du désert, et assurer les communications entre la Méditerranée et les stratégies orientales du royaume des Séleucides.¹² Les avantages stratégiques de la position qu'elle occupait avaient déjà frappé les rois de Ninive, qui durent l'occuper, car « Dour », « Dourou », signifie en assyrien « place forte ».

La ville nouvelle fut fondée par Nicator, général fameux qui gouverna plusieurs provinces et notamment la Mésopotamie, avant d'échouer, en 312, dans sa révolte contre Séleucus I^{er}. Les premiers colons furent des Macédoniens¹³, à qui l'on distribua des terres, et les descendants de ce petit groupe d'émigrés résistèrent fidèles à travers les siècles aux traditions de l'hellénisme. Son droit, si l'on en juge par le fragment sur les successions, qui a été retrouvé (p. 45) resta toujours fondamentalement grec, et emploie le langage de celui

¹⁰ *Id.* CHANAX, *Mus. Parth.*, I, 202 v, Νικατορὸς πατὴρ, ἀρχὴν Μερσίνων, ἑταῖς ἑσπερίων Ἑσπερίων Ἑσπερίων κατέταται. Une autre ville d'Europos était située en amont sur l'Euphrate à Djériblouz. Les mêmes noms se répètent fréquemment dans les fondations des diadoques. Europos est une localité de Macédoine.

¹¹ On placait auparavant Doura sur la rive gauche de l'Euphrate au lac de Salhiyeh, et il est probable que son territoire s'étendait, en effet, au delà du fleuve et qu'une île du pont y avait été construite pour défendre le passage. J'ai examiné cette question dans mon rapport à l'Académie.

¹² Sur ces colonies de l'Euphrate, cf. BEAUVEN, *The house of Seleucus*, 1902 I, p. 293 ss.

¹³ Ce nom survit peut-être dans celui du lieu dit Si Douara qui est situé à une lieue en

amont sur l'Euphrate. Les Arabes l'expliquent comme signifiant le « coudé », le « tournant » mais ce pourrait bien être là une étymologie populaire. Peut-être, comme me le fait observer M. Dussard, est-ce l'Edgara de Ptolémée V, 18.

¹⁴ *Id.* PAGES, VI, 30, 117, parle d'une Antioche fondée au pays arabe « à presqu'île Mésopotamienne Nicatore ». Nicator était stratège de Cappadoce en 321, de Médie, au moment de sa rébellion en 312, Cf. RAVANAS, II, 13 : *Dura Nicatore*.

¹⁵ CHANAX, l. c. Si l'on pouvait en fier à un détestable historien dont se moque Lucien (*De Alis. conser.*, 38), ils seraient venus d'Édesse, une point de jonction d'Elbas et d'Ortès ou une d'Édesse en Macédoine, qui était toute proche d'Elbas.

d'Athènes. Un connaisseur expert note à propos de la corniche décorée de sujets bachiques dont nous avons parlé (p. 42) que « le caractère hellénistique s'y manifeste plus purement que dans aucun autre morceau, même d'époque soignée et alexandrine, de Mésopotamie, d'Assyrie ou de Babylone »¹. On pourrait faire la même observation avec plus de raison encore à propos du beau marbre figurant l'Aphrodite à la tortue (p. 44). Sous l'influence de cette aristocratie, la population sémitique prit au moins le vêtement extérieur de l'hellénisme et traduisit parfois ses noms dans une langue, qui était celle de la civilisation². Mais l'onomatologie même prouve que le sang arabe ou araméen se mêla largement à celui des familles européennes, ou entrèrent bientôt par des alliances les horribles et aliènes.

Nous n'entendons guère parler de cette petite colonne à l'époque des Séleucides. Toutefois, Polybe racontant la révolte de Molon, satrape de Médie, contre Antiochus, en 221, nous dit qu'après avoir pris Seleucie, il réussit à s'emparer de la Mésopotamie jusqu'à Douca et de la Parapotamie jusqu'à Europos³. Le passage prète à confusion, mais la ville de Douca mentionnée ici doit être celle, homonymie de la nôtre, qui se trouvait sur le Tigre et, la Parapotamie étant la région peuplée de tribus arabes, qui s'étend à l'ouest de l'Euphrate en face de la Mésopotamie⁴, Europos est certainement Babylone et non Djerablous. Cette autre Europos, située en plein pays grec, dans la Cyrénaïque, est d'ailleurs beaucoup trop au nord pour être celle qu'atteignit Molon. Le texte de Polybe fournit donc un indice de l'importance de notre forteresse sous les rois d'Antioche.

Après le débordement de l'empire Séleucide, Douca-Europos dut être soumise par les Parthes à un état de vassalité plus ou moins étroit, et la conquête de la Syrie par Pompée en 64 n'en eut pas. Elle resta longtemps en

¹ HARTUNG, *op. cit.*, II, p. 392.

² Le Περσικός ὄψωνος ne saurait être appelé Ἀσσυρίωνος Ἀσσυρίωνος (Gomperz, *Handb.*, I, c), etc.

³ POLYBE, V, 48-49. Τὴν ἡμετέραν μὲν πόλιν καὶ τὴν ὑποκείμενάν, καὶ τὴν Μεσοποταμίαν καὶ Δούραν. Le passage a été discuté par Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, trad. fr., t. II, p. 741, qui le corrige à tort. Edouard Meyer en a défendu la vraie signification (dans la *Realenc.*,

s. v. « Europos », n° 3) malgré l'opinion contraire de Gutschtinger (*ibid.*, s. v. « Dara » n° 4).

(4) BRUNN., XV, 2, 11, p. 753. « Europos δὲ ἐστὶν ἡ Ἀσσυρία πρὸς τὴν μὲν τὴν εὐφρατίαν Ἀρμένων καὶ ἡμετέραν Μεσοποταμίαν καὶ Δούραν καὶ τὴν Μεσοποταμίαν καὶ Δούραν. Cf. POLYBE, V, 48, 49. — PLINIE, VI, 37, 81 donne le même nom de Parapotamie à une autre région proche du Tigre, qui avait pour ville Babylus.

dehors de la sphère d'influence de Rome. Une preuve curieuse en est fournie par son calendrier. Vers le début de notre ère, en Asie Mineure et en Syrie, le calendrier macédonien fut adapté au calendrier julien et les mois du premier devinrent les équivalents exacts de ceux du second. Il n'en fut pas ainsi à Doura, qui continua à se servir du vieux calendrier macédonien tout-solitaire comme le prouve la mention, deux fois répétée dans les graffiti du temple de Zeus, d'un mois *Dystros intercalaire* (Δύστρος ἐπιβάσιμος)¹¹.

Toutefois, l'annexion de la Syrie par l'empire ne tarda pas à avoir indirectement une influence considérable sur la destinée de Doura. En étendant la paix romaine jusqu'au désert, l'Empire assura la sécurité des échanges entre l'Orient et l'Occident, et le commerce des caravanes prit bientôt un développement jusque-là inconnu. On sait quelle merveilleuse prospérité commença alors pour Palmyre, entrepôt des tentées de l'Europe et de l'Asie. Protégée par sa ceinture de sables, elle avait su garder son indépendance et fre les Romains et les Parthes, qui dans leurs dissensions recrutaient son amitié¹². Doura, on n'en peut douter, subit à ce moment sa suzeraineté palmyrène, en même temps qu'elle adoptait ses dieux, ses arts et ses mœurs. Appien¹³ raconte qu'Antonin, convoitant les richesses de Palmyre, tenta, en 171, un raid de cavalerie contre elle mais que les habitants transporterent leurs biens au delà de l'Euphrate, prêts à s'y défendre sur la rive opposée, et l'assurent prendre au comptant une ville sans butin. Ce récit suppose que la ligne du fleuve était déjà alors tenue par les Palmyréniens. Au commencement du 3^e siècle de notre ère, ceux-ci avaient une garnison à Anah, située dans une île en aval de Doura, sur la route des caravanes venant de Séleucie et du golfe Persique¹⁴. Cette grande voie commerciale et militaire longeait la rive orientale de l'Euphrate¹⁵, mais à Doura on pouvait franchir le puissant cours d'eau et, quittant ses bords, traverser en droite ligne le désert jusqu'à sa capitale¹⁶. Les marchands s'y équipaient pour

¹¹ Pal dit quelques mots de cette question, *Comptes Rendus Acad. Inscr.* 17.

¹² Pline, *Hist. nat.*, V, 55, 8.

¹³ Appien, *h. nat.*, V, 3, et BÉHAUZZI-GASPAROV, *Odéon et Sabellat dans le désert biblique*, 1920, p. 419.

¹⁴ cf. *Seria*, III, p. 210 n. 1.

¹⁵ L'importance primordiale de cette route dans l'antiquité est mise en relief par HAUSSOHN,

t. c., II, p. 367. Celle de la route qui longe la rive droite semble n'exister aujourd'hui, date de l'époque des Khalifes.

¹⁶ L'ingénieur GERSA assure qu'on peut encore se rendre directement de Salhiyeh à Palmyre, cf. *Syria*, t. III, p. 203, n. 2. Au moyen âge une piste continuait de Bagdad (cf. p. 40, n. 1) à Palmyre par Sinjeh et les Haroury, IV, 1838 p. 314, éd. Desfrémery).

ces étapes malaisées et, en échange de sa sujétion, Doura participait ainsi aux profits d'un fructueux trafic. A l'époque contemporaine, la ville de Deir, passage de l'Euphrate, n'est de pistes caravanières, a dû son développement rapide à des raisons économiques analogues. La vie des Bedouins d'aujourd'hui est restée celle des scémites d'autrefois et ces « hommes de la tente » devaient venir à Europos traquer leurs chameaux, leurs chevaux et leur bétail, leurs laines et leurs peaux contre des armes, des ustensiles, des tissus et des épices. C'est au premier siècle de notre ère qu'y furent construits les édifices dont nous connaissons la date, en 34, sous le règne de Tibère, le sanctuaire dont les gradins portent les noms de l'aristocratie locale (p. 43) et peu avant l'an 100, le temple de Zeus-Baalshamin richement décoré de peintures. Les embellissements sont des indices surs du bien-être dont jouissait la petite ville qui gardait pour Palmyre une des portes de l'Orient.

En 115, Doura vit passer les armées de Trajan marchant contre les Parthes, mais nous n'avons aucune preuve qu'elle ait été occupée alors d'une manière permanente, ni qu'Hadrien y ait maintenu des troupes, lorsqu'il abandonna les conquêtes hasardeuses de son prédécesseur. Nous pouvons encore moins affirmer que ce fut ce prince qui construisit le château actuel, dont la masse imposante domine encore la vallée de l'Euphrate ⁽¹⁾.

Toutefois, la position singulièrement forte de cette place put engager les Romains à en faire une base d'opérations contre leurs ennemis séculaires durant la période d'expansion de l'Empire vers l'Orient. Un fait paraît certain : c'est sous les murs de Doura-Europos qu'en 162, Lucius Verus infligea aux Parthes, qui cherchaient à s'opposer à l'invasion de leur territoire, une défaite écrasante, qui lui ouvrit la route de Ctesiphon ⁽²⁾. Mais déjà en 175, les

(1) Cf. *supra*, p. 44.

(2) On place généralement le théâtre de cette bataille à Europos-Djérahlouz, qui est dans la Cyrénaïque, en territoire romain et l'on suppose que Verus y força le passage de l'Euphrate. Mais Lucien, qui suit l'armée d'Europos, n'est un historien de cette campagne (*De hist. concer.*, 24; cf. 30, 26) qu'il a mêlé à deux étapes de l'Euphrate en Mésopotamie. Cette erreur s'explique naturellement s'il s'agit d'Europos-Doura : celle-ci était située en effet à deux étapes

non de l'Euphrate, mais du Chaboras (Khabour) son affluent, qui marquait la frontière entre le royaume des Parthes et l'Arménie (*Annales Macc.*, XXIII, 5; XXIV, 1, 8. Zosime, III, 14, 2; cf. *Syrie*, III, p. 240, n. 4). Il s'ensuit que Verus suivit la même route que choisit plus tard Julien et que leur avait montré à leur tour le premier conquérant de Ctesiphon, Trajan. En descendant la vallée de l'Euphrate Verus avait dû livrer bataille à Soura et à Nisibis (Rakka); cf. Lucien, c. 20;

Parthes paraissent avoir été de nouveau maîtres de la ville¹. Seulement lorsque Septime Sévère, en 193, eut réduit en province tout le pays qui s'étend entre l'Euphrate et le Tigre, il dut occuper Doura pour assurer des communications directes à travers le désert avec le territoire annexe. Ce fut lui probablement qui donna à garder la forteresse à la XX^e cohorte de Palmyréniens que nous y trouvons, en 220, faisant une dédicace à Sévère Alexandre². Celui-ci parait avoir passé lui-même par Palmyre et Doura lorsqu'en 232 il marcha contre Ardachir⁽³⁾.

Des Palmyréniens ne durent pas contribuer beaucoup à rouvrir une ville où leur tribun devait être à peu près le seul représentant de la culture latine. En dehors du temple ou ce tribun s'est fait représenter avec sa troupe, les traces laissées à Doura par la domination des Césars sont peu nombreuses. Sur la mur extérieure d'une tour, se lisent, traces à la pointe d'un style, les mots de quatre *stichoi* appartenant à un corps d'archers *sagittarii*⁴. C'est jusqu'ici le seul graffiti latin qui ait été mis au jour à Šaliŭiŭh.

Voilà donc, étape d'une grande voie militaire, Doura dut voir passer sous ses murs bien des troupes durant les guerres incessantes du III^e siècle. C'est près de là, au delà de l'agreste sur la route de Zanthia, l'étape suivante que fut trahisonnement assassiné, en 244, le jeune Gordien III revenant d'une expédition contre les Parthes. Les soldats élevèrent à la victime un tombeau monument d'un lieu où il avait péri⁵, tant que son meurtrier, l'Arabe Philippe, ne faisait proclamer empereur.

L'exemple de cet officier qui appuyé sur sa cavalerie Je Bedouins, avait su s'emparer de la domination d'un monde, ne fut pas perdu. Pesé d'années après son règne éphémère, Odenat et Zenobie tentèrent de le lui reprendre d'Orient, et Doura, échappant définitivement à l'emprise de Rome, vit de nouveau sa destinée orientalement liée au sort de Palmyre. La catastrophe qui ratta à jamais celle-ci, en 273, arriva par contre-coup la disparition de sa voisine, qui ne pouvait vivre quo de sa vie. Ce satellite fut desordité, que l'Asie perdait l'astre de première grandeur qui lui imprimait son mouvement. Après la victoire d'Arrien,

¹ Theodor, *Ad Verum*, II, 1, p. 121, Naber.

⁽¹⁾ Jalabert, *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1907, p. 299 ss.

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 46.

Stich. — IV

⁽³⁾ *Recheneyel*, v. v. « Aurelianus », col. 2536, cf. Guadet, *op. cit.* p. 46.

⁽⁴⁾ Cf. *supra*, p. 51.

Syria, I c. p. 212.

Doura ne fut pas reconquise par les Romains. Dioclétien fixa au Chabab la frontière de l'Empire, et l'Arresium, en confluent de la rivière et de l'Euphrate, resta depuis lors la « forteresse extrême »⁽¹⁾ défendue par les légionnaires. L'antique colonie de Nicamar laissée sans défense et privée de son commerce fut abandonnée par ses habitants, ses restes — nous l'avons dit (p. 45), ne conservent nulle trace d'un miracle ou d'un assaut — elle peut simplement par impossibilité d'exister. Déjà à l'époque de Constantin un anachorète se retirait dans ses ruines délaissées⁽²⁾, et lorsque en 303 Julien l'Apôstat passa en face de son château, on ne put lui montrer que le site dépeuplé de « ce qui avait été autrefois une ville ». Le lion était venu habiter ces lieux que l'homme avait quittés et des troupes de gazelles s'y étaient multipliées à l'aison⁽³⁾, — un exemple saisissant de la dévastation produite dans le monde antique par les guerres incessantes du III^e siècle. Personne depuis cette date ne s'installa derrière la forte enceinte de Doura-Europas, et le vent du désert dévota sur ses maisons et ses temples écroulés un épais manteau de sable.

Une fortune, heureuse pour nous, a ainsi conservé à travers les siècles les restes d'une colonie grecque domine de l'Euphrate — à peine touchée par les conquêtes romaines et qu'aucune restauration byzantine, aucune reconstruction musulmane n'a jamais transformée. Sa civilisation grecque-sénitique s'y retrouve, telle qu'elle y florissait lorsque ses habitants l'avaient bâtie, et un climat exceptionnellement sec y a assuré la conservation de peintures délicates — de rouleaux parcheminés, d'objets corripitibles — qui ont disparu presque partout ailleurs. La réunion de tant de circonstances favorables fait vivement souhaiter la continuation de fouilles qui promettent de si singulièrement fécondes. Si les circonstances le permettent, les autorités militaires ne refusent pas, on peut l'espérer, cette entreprise au concours qu'elles viennent de lui accorder et avec une spontanéité qui mérite toute notre reconnaissance. Tout en assurant la pacification d'un pays naguère profondément troublé, l'armée du Levant nous apprendra ainsi comment la forteresse plantée par les Macédoniens sur le rocher de Saldiyeh contient les pillards du désert et garde durant six cents ans la ligne de l'Euphrate.

FRANZ GUMPERT.

⁽¹⁾ *Deo. de Syria* Procop., *Edif. Pers.*, II, 5; cf. *Ammon. Marc.*, XXIII, 5.

⁽²⁾ *Syria*, I, III, p. 205.

⁽³⁾ *Joan. de*, II, 14, 2; *Ammon.*, XXIII, 5, 7;

XXIV, 1. — Les gazelles et les troupeaux de gazelles qui parcourent encore en troupeaux le désert de Syrie.

LES FOUILLES D'AL FOUSTAT

PAR

ALI BAHGAT BEY

Sur le vieux site de la première capitale musulmane de l'Égypte, Al Foustât, aux portes du Caire pendant très longtemps les touristes et aussi les marchands travaillant pour des collectionneurs avisés avaient, par des grattages peu profonds, trouvé dans les collines de débris et d'objets intéressants, surtout de céramique.

Aucune surveillance jusqu'en 1912 n'avait entravé ces recherches fructueuses. Des fouilles officielles, confiées alors par le Gouvernement au khédive au Directeur du son Musée arabe, Ali Bahgat bey furent poursuivies jusqu'en 1920 et ce sont les résultats dont le Gouvernement de l'Égypte a décidé la publication en un très bel album de planches précédées d'un préambule historique et critique.

La mise à découvert de toute une partie de la ville fait connaître les dispositions d'une cité et de maisons des premiers temps de l'ère musulmane. Au temps des Abbassides et des Tuloumides, et dont par synchronisme on peut rapprocher les restes de la vieille cité arabe niès potamitique Samarra, elle aussi du ix^e siècle, et dont les fouilles allemandes d'Hersfeld et de Sarre-ruhr la ont un peu avant la guerre le profond intérêt.

En cet album se trouvent reproduits les fragments d'ordres divers retrouvés dans les débris : atûcs d'ornementation architectonique, bois, ivoires, tissus, verres. Les types de céramique innombrables de tous genres, de toutes origines, seront publiés dans un autre recueil et classés par Ali Bahgat, à paraître l'an prochain.

C'est là une très importante contribution à l'étude du primitif art musulman.

GASTON MICEON.

Les fouilles d'Al Foustât, entre autres résultats heureux, nous ont permis de recueillir des spécimens de presque toutes les industries musulmanes.

Les fragments *céramiques* se sont présentés en quantités considérables et, tout en réservant l'étude approfondie sur la céramique égyptienne de l'époque musulmane que nous publierons l'an prochain, nous soumettons très heureux d'en montrer quelques beaux échantillons de types divers aux lecteurs d'une Revue française (Pl. XXX).

Dans ce prochain ouvrage, j'ai divisé les produits de cette céramique en séries. De toutes ces séries, celle des poleries émaillées, en particulier, fournit

à l'étude de l'art héraldique les éléments les plus variés. Signalons en passant que les blasons, à l'époque des sultans mamoulouks, ne constituaient pas, comme en Occident, l'emblème d'une famille, mais l'insigne d'une fonction. Ainsi, nous voyons que chaque figure représentant le blason d'un émir, par exemple, contient souvent une inscription indiquant sa fonction : à côté de l'épée, de la coupe, des raquettes du « alani », du « kabak », on lit les mots « sîhdâr », « saki », « Djoukandar », ou encore le nom d'un émir dont la fonction auprès du sultan est mentionnée dans l'histoire.

Ces armoiries étant représentées presque uniquement sur des poteries vernissées que je classe, en règle générale, comme étant des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, je pencherais à croire que cette habitude a été empruntée par les Orientaux aux Occidentaux, chez lesquels l'usage en était répandu depuis plusieurs siècles. Cette opinion se trouverait confirmée par le fait que la fleur de lis est désignée dans les ouvrages arabes sous le nom d'« Al françaisyat » (la française). D'autre part, les verres émaillés recueillis en nombre suffisant à Foulat et qui datent également des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, portent les mêmes armoiries accompagnées d'inscriptions de mêmes dates.

Les monuments musulmans de l'Égypte et de la Syrie, ornés des blasons de certains émirats qui élevèrent ces monuments, remontent également presque tous aux ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Ne voit-on pas, dans toutes ces constatations, une preuve en faveur de l'opinion que j'émetts ?

Dans l'intention de faciliter l'étude de l'art héraldique oriental, j'ai fait copier les divers blasons figurant sur les monuments du Caire. Chacune de ces reproductions, exposée en regard de chaque groupe d'armoiries représentées sur les poteries, lui sert, en quelque façon, de prototype. C'est grâce à ces rapprochements que mon ami, Abdel Hamid Moustafa Pacha, a fait une réelle découverte en donnant ingénieusement le vrai sens du blason du « diwadâr », sur lequel on n'avait fourni que des interprétations erronées. Il s'agit du « blason aux signes hiéroglyphiques » qu'on interprétait « maître de la Haute et de la Basse Égypte ». Les signes représentent en réalité le « dawât », l'écuyer du « diwadâr », et désignent, en général, tout fonctionnaire dont la charge comporte l'emploi de l'écrivain. J'ai recueilli, dans les auteurs arabes, des données intéressant l'art héraldique et je me propose de faire une étude illustrée des que le volume sur la céramique sera publié.



Après les produits céramiques viennent les *boiseries*. Nous n'avons pas trouvé de grandes pièces telles que portes, linteaux de portes, chambranles de fenêtres ou meubles entiers, car les pièces entières durent être enlevées, selon le témoignage des historiens, avant ou après l'incendie de Foustat, soit par les propriétaires eux-mêmes, soit par les pillards. Mais nous avons recueilli des fragments de boiseries, des peals palmiers, et enfin d'autres menus objets ornés de motifs de sculpture ou de gravure qui intéresseront l'industriel et l'archéologue au même titre que des pièces entières.

Les *sucs* viennent en troisième lieu. Le décor des façades des maisons est bien représenté maintenant au Musée. Nous en possédons une salle entière.

Les *coffres* de Foustat, bien que représentés seulement par de petites pièces d'appliques de portes ou de meubles, par de menus objets, tels que vases, lampes, instruments de chirurgie, ustensiles de pharmacie, etc., ont également leur intérêt pour l'archéologie et l'industrie.

Les *lattes* sont rares, mais leur qualité supplée à la quantité. N'aurions-nous que le fragment de lattes portant une inscription coïtique incomplète, ce fragment, qui vient confirmer le témoignage de Makrizi, constituerait, à lui seul, une pièce d'une grande valeur. Makrizi, en effet, rapporte qu'en Egypte, au moyen âge, on fabriquait les lattes dans des ateliers bien déterminés et il cite même un de ces ateliers sous le nom de son fabricant.

Les *coffres égyptes* trouvés également à Foustat sont d'un grand intérêt. Nous nous y sommes arrêté un moment à propos des blasons.

Nous possédons encore nombre de pièces se rapportant à diverses autres industries, telles que celles du cuir repoussé, de la gravure sur pierre et sur marbre, de la bijouterie dont une pièce, entre autres, fort intéressante, mérite d'être signalée. C'est un talisman en or, couvert d'ornements et portant une inscription coraïque en caractères coïtiques de l'époque fatimide, *x^e* ou *xii^e* siècle. L'inscription peut se traduire : « Allah est le meilleur préservatif contre le mauvais œil (1) ! »

Nous avons aussi des papiers, des parchemins, et même des papyrus. Les caractères et les textes en sont très variés et méritent bien l'étude d'un papyrologue.

(1) C'est un document intéressant pour l'histoire de l'annulation clousonnée au moyen âge.



Je voudrais donner une rapide description des trois maisons découvertes l'hiver dernier à Foustât trop tard pour qu'il ait pu en être question dans le volume paru. Il s'agit des trois maisons qui porteront les numéros IX, X et XI, à la suite des huit premières étudiées dans l'ouvrage.

Maison n° IX. La maison n° IX ressemble aux autres maisons decrites dans les *Fouilles d'Al Foustât* en ce qu'elle comprend une cour centrale à ciel ouvert avec « fiskiyat » à ouverture rectangulaire et à fond octogonal. Cette « fiskiyat » est bordée sur les côtés est et ouest de deux fosses de même longueur, larges de 0 m. 60, et destinées à recevoir de la terre végétale pour plantations de jardinet. Sur les côtés nord, est et ouest de la cour s'ouvrent trois liwans ornés de deux niches, ou percés de deux ouvertures. Le quatrième côté sud communique avec un corridor desservant les chambres. Dans cette maison, les portes et les niches sont disposées symétriquement. Les deux portes du liwan ouest font face aux niches du liwan est; de même les deux niches du liwan nord font face aux deux portes du liwan sud.

De toutes les maisons dégagées jusqu'ici, aucune n'a un plan aussi bien combiné. Toutes les portes y sont de forme très régulière. Signalons aussi cette particularité assez curieuse qu'on ne remarque pas ailleurs : un corridor court autour des chambres et permet ainsi d'y pénétrer sans passer par la cour.

Les vestiges de cette maison étaient d'une vétusté telle que nous avons eu beaucoup de peine à les sauver. La cause en est à ce que les fondations sont faites avec des moellons joints par un mortier composé uniquement de terre⁽¹⁾. Ces fondations, d'ailleurs, après l'examen que nous en avons fait, ont dû appartenir à une maison plus ancienne. Le dernier propriétaire s'est contenté d'élever sa nouvelle maison sur les fondations de la précédente.

Ce qui reste des tuyaux qui alimentaient la « fiskiyat » indique que, selon le principe des vases communicants, ces mêmes tuyaux partaient d'un réservoir situé à une certaine hauteur. Ils couraient d'abord verticalement cachés

(1) Voir Pl. XV, 1, de *Fouilles d'Al Foustât*.



dans le mur, puis s'engageaient sous terre pour s'élever enfin jusqu'à la « fiskiyat ».

Les travaux de dégagement vont bientôt nous permettre d'achever la restitution de cette maison. Il ne nous reste à en découvrir qu'un seul point, celui du puits qui l'alimentait.

Maison n° X. — La maison n° X diffère de celles déjà publiées dans les *Fouilles d'Al Foustât* par les caractères suivants :

1° Sa grande cour n'est pas au centre, elle est placée dans la partie nord de la maison tandis que les chambres et les dépendances se trouvent sur le côté sud. La cour n'est donc pas entourée des quatre liwans.

2° La « fiskiyat » n'est pas placée au centre de la cour.

Comme dans la maison n° IX, la symétrie règne dans sa disposition : en face de chacune des ouvertures des chambres se trouve une autre ouverture ou tout au moins une petite niche. Une « dourka'at » ou antichambre est au milieu des chambres en contre-bas de leur niveau. Cette dernière particularité jointe à celle de l'emplacement de la cour au côté nord de la maison, donne à ce plan une ressemblance frappante avec celui des maisons construites au Caire vers la fin de l'époque turque.

Nous avons pu retrouver la place exacte de la porte d'entrée de cette maison en découvrant les jambages de cette porte et le gond inférieur. Je dis la place exacte parce que, dans les maisons dégagées jusqu'ici, nous sommes restés incertains sur la place de la porte d'entrée.

Parmi les particularités architecturales de cette maison, on peut encore citer ce fait que les égouts sont en partie creusés dans le rocher et en partie construits avec de la brique et recouverts d'une voûte également en brique. Dans les autres maisons, nous avons vu que les égouts étaient recouverts de dalles de pierre taillée ⁽¹⁾.

Dans cette même maison, on remarque, sur la chute des cabinets, des briques disposées très régulièrement, les joints qui ne se croisent pas y sont partout d'une épaisseur égale et enfin le mortier y a conservé toute sa force.

(1) Cette voûte en arête de pavé surélevée est munie en face de chaque puits d'une de la naissance du faîte. Le faîte est formé

par une brique centrale posée de deux briques latérales posées à plat.

Si on qu'exposé au soleil brûlant du sud et de l'ouest, ce petit reste de construction a pu conserver son excellent état de frais. Le meilleur ciment moderne n'aurait pu résister dans les mêmes conditions.

Nous songeons à compléter la restitution de cette maison et nous attendons pour le faire de retrouver certains éléments qui nous manquent et cetera.

Maison N° XI — Dans un chapitre spécial des *Fouilles d'Al Foustât*, nous avons pu préciser la date des constructions dégagées, et après une longue discussion des textes nous avons conclu que la zone des fondilles était tombée en ruines par le fait de l'incendie de Chawar en 1169, et qu'elle était restée telle depuis cette date jusqu'à nos jours. Ceci admis, personne ne contestera que les plus modernes de nos constructions remontent à une époque antérieure à la date de 1169. Il est incontestable également que les collèges musulmans les plus anciens, élevés soit en Egypte, soit en Syrie, ou dans l'Irak, et avec pour à ciel ouvert entourée de quatre liwans cruciformes, sont à peine contemporains de la destruction d'Al Foustât par l'incendie. De là je voudrais conclure que la maison qui fait l'objet de cette étude est d'une époque antérieure à celle des collèges du type cruciforme. Si, en effet, on compare le plan de cette maison à celui du collège du sultan Hassan fondé vers le milieu du XIV^e siècle, on reconnaîtra la parfaite ressemblance entre les deux édifices. Dans l'un comme dans l'autre, on trouve une grande cour centrale avec une « fiskiyat » au milieu ; du côté est, un liwan profond, flanqué d'une porte de chaque côté, tandis que sur les trois autres côtés les liwans, toujours flanqués de deux portes, sont cependant moins profonds. Il est encore à remarquer que la maison en question est presque placée dans la direction de la Mecque.

Ne devons-nous pas conclure de là que le type cruciforme, adopté pour les collèges, nous serait venu de Foustât ?

Cette maison, elle aussi, a sa particularité. Sa « fiskiyat » n'a pas sa pareille dans les autres maisons. L'ensemble est une plaque rectangulaire aux angles tronqués. Non loin des bords et parallèlement court une bande élevée formant rigole pour la circulation de l'eau. La partie centrale est donc une plaque formant relief et celle qui borde extérieurement la rigole lui sert en quelque sorte de margelle. Ainsi qu'une autre « fiskiyat » plus petite, située au milieu du liwan est, celle-ci est recouverte d'un enduit hydraulique rouge foncé d'une



Objets d'Assouan, Egypte

Objets d'Assouan, Egypte

épaisseur de 0 m. 003. Cet enduit en recouvre un autre composé de chaux. L'analyse chimique nous fera connaître la composition de ce nouveau mortier hydraulique qui n'a été rencontré jusqu'ici ni au Caire, ni à Foustât.

A remarquer aussi la coquetterie artistique que l'architecte parait avoir apportée à l'exécution de son ouvrage, le puits qui fournit l'eau à toute la maison se trouve au milieu de la cour et par conséquent à la portée de la grande « fiskiyat ». Mais l'architecte au lieu de conduire l'eau par le chemin le plus direct, l'a fait monter jusqu'à un réservoir élevé d'où il l'a dirigée, d'abord à la petite « fiskiyat » du hawâ est, et ensuite, par deux canaux différents, à la « fiskiyat » de la grande cour.

Cette importante maison a son entrée principale, du moins à ce qu'il nous semble jusqu'ici, dans une fort petite ruelle du côté nord. Nous pensons lui retrouver, dans une autre rue, une seconde porte plus digne d'elle. La porte donnant sur la ruelle aurait été ainsi une porte secrète.



Il me reste à rendre hommage aux deux savants, dont la collaboration m'a été précieuse. Il y a deux ans, un architecte de grande valeur, M. Gabriel, a répondu à mon appel et m'a assisté dans l'étude particulière et approfondie de l'art de la construction à Foustât, étude qui fait l'objet de l'ouvrage dont j'ai parlé.

Il serait souhaitable que M. Flûry, le savant suisse, dont les études d'épigraphie ornementale sont bien connues puisse nous aider à élucider certaines questions relatives aux décors variés qui ornent les pièces de céramique musulmane.

Souhaitons que les ressources du Musée deviennent de plus en plus grandes par les subventions que voudra bien nous accorder notre gouvernement, afin que nous puissions étendre notre champ d'étude et poursuivre plus activement notre grand travail de collaboration entre les peuples d'Orient et ceux d'Occident.

ALI BANGAT BEY.

LES NOUVELLES SALLES D'ART MUSULMAN AU MUSÉE DU LOUVRE

PAR

G. CONTENAL

(Deuxième article.)

L'art de l'enluminure peut le mieux s'étudier sur les manuscrits⁽¹⁾ ; c'est d'eux que proviennent la plupart des feuilles détachées qui figurent dans les collections. Nous savons par les historiens arabes que cet art brilla d'un vif éclat à la cour des Califes. Les enluminures des manuscrits sont de deux sortes, tantôt le décor est purement ornemental, ce sont des entrelacs, des imbrications avec rinceaux très stylisés ; tantôt, au contraire l'artiste s'est plu à reproduire des figures animées comme nous l'avons déjà constaté dans les autres domaines de l'art décoratif. Le Louvre possède un beau spécimen de la première technique sur une page à bon lieu d'inscription (antique place au-dessus d'une rosace enfoncée dans des carreux à entrelacs (Pl. XX) cor, rouge et or sur fond bleu) elle est d'art arabe du XV^e siècle⁽²⁾. On peut comparer cette jolie pièce à des pages enluminées du Coran (XIV^e siècle) de la Bibliothèque Khédiviale du Caire, de la collection Jeunette, de la Bibliothèque de Constantinople, de celle de l'Escurial⁽³⁾. Sur des fonds discrets, décorés de rinceaux rappelant ceux des tapis, se détache un décor linéaire.

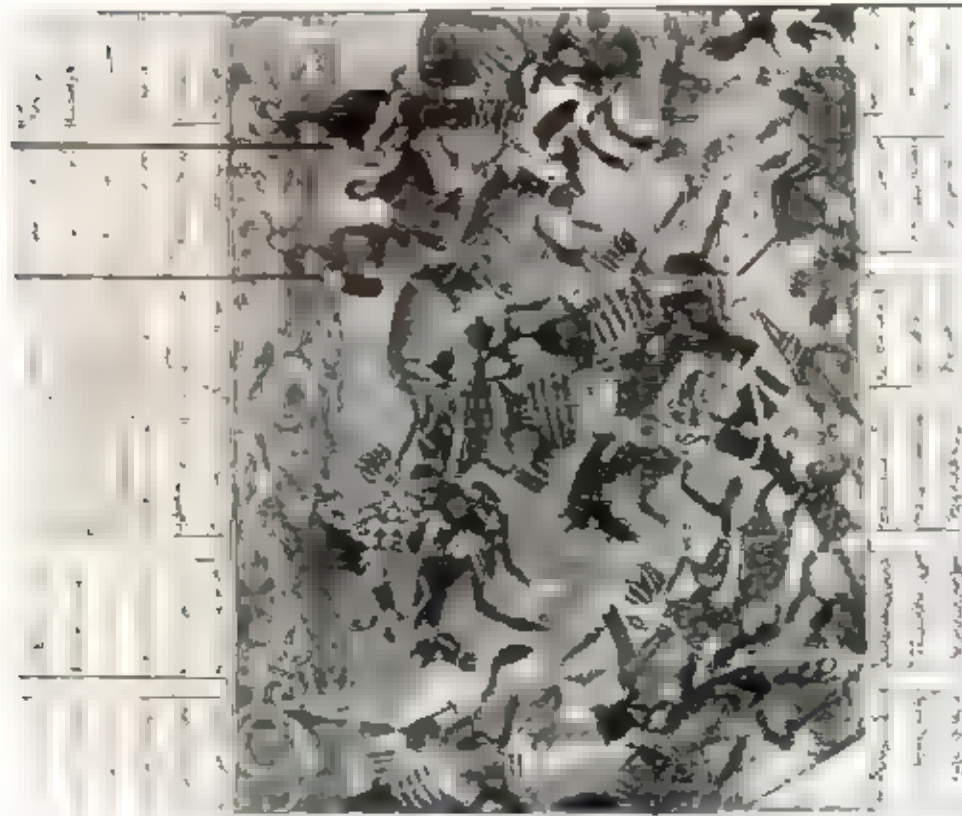
La seconde école qui est plutôt celle de la Perse reproduit des scènes de genre ; tantôt ce sont des chasses, tantôt des combats, tantôt des épisodes de la vie quotidienne. C'est ainsi que nous voyons au Louvre (Pl. XX) une page de Shah Nameh d'art persan timouride (XV^e siècle)⁽⁴⁾ qui représente une fu-

⁽¹⁾ E. Blocher, *Les miniatures des manuscrits musulmans, Galette des Beaux Arts*, 1897. — *Inventaire et description des miniatures des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Nationale*, P. 1900.

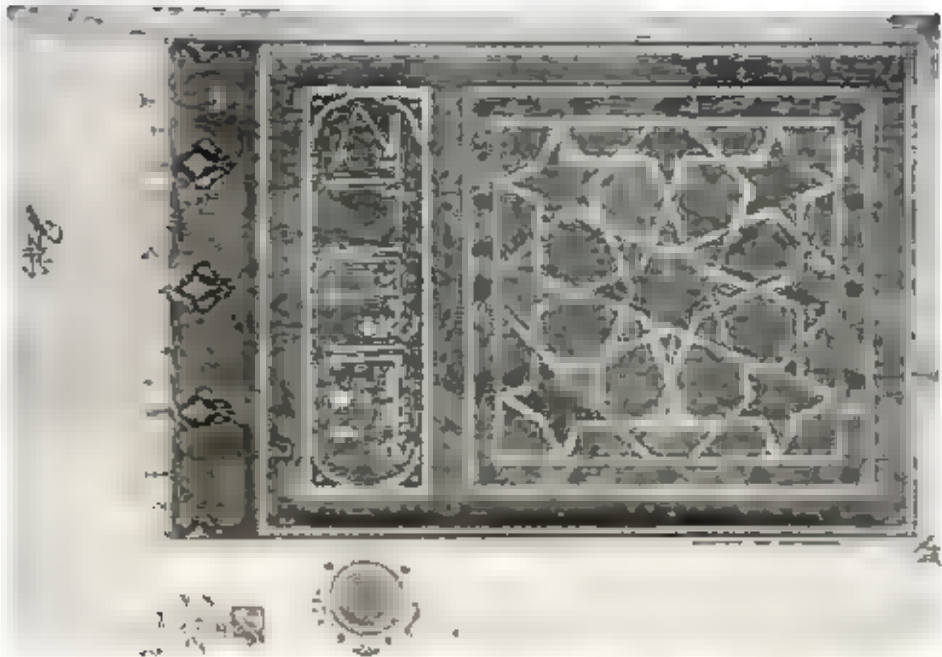
⁽²⁾ *Orient musulman*, I, pl. 41.

⁽³⁾ *Manuel d'art musulman*, I, 1 g 7 10.

⁽⁴⁾ *Orient musulman*, I, pl. 40.



此花名曰牡丹



此花名曰牡丹

ieuse chevauchée de guerriers ou tant, armures, types des personnages, façon de rendre les nuages, de ce côté l'influence de la Chine. Le *Shah Nâmeh* ou Livre des Rois est un célèbre poème épique persan que les copistes ont reproduit à l'encre à toutes époques. C'est encore d'un *Shah Nâmeh* que provient la miniature montrant un roi assis sur son trône et entouré de ses dignitaires⁽¹⁾. Il faut encore citer deux miniatures gouachées, d'art persan du *xvi^e* siècle⁽²⁾, qui représentent, l'une des fleurs devant un souverain, d'une composition dont la vie intense rachète un peu de confusion, l'autre un souverain assis sous une tente au milieu de sa cour. Mais aucun manuscrit ne surpasse les *Maknât* ou scènes d'Harem œuvre mésopotamienne du *xiii^e* siècle, époque magistrale pour l'enluminure comme pour les autres arts, qui est déposée au fonds Scheffer de la Bibliothèque Nationale⁽³⁾.

Les miniaturistes ont excellé dans le portrait, surtout en Perse et en Hindoustan où les artistes des *Shahs* Séfévis furent appelés par les *Grands Mogols* de Delhi. Outre des dessins d'une délicatesse et d'une précision étonnantes, exécutés en grisaille avec ou sans rehauts de couleurs⁽⁴⁾, nous devons citer le portrait en laque du Grand Mogol Akbar II (*xvi^e* siècle) en grisaille teintée⁽⁵⁾ et celui de Jahangir (*xvii^e* siècle). Le prince tient à la main le portrait d'Akbar son père (n^o 476). De ces rehauts de portraits de Mogols proviennent quatre feuillets du Livre dont un représente le *Shah Jahân* (*xvii^e* siècle) assis au milieu d'un parterre de fleurs. Dans la tenture animaux et personnage d'un admirable fini.

Avec le travail du cuivre, nous touchons à une des branches les plus florissantes de l'art musulman. De tous temps les artistes de l'Asie occidentale avaient manifesté une véritable prédilection pour les objets de métal : statues et bossades ou statuettes, revêtements de portes attestent leur maîtrise dans cette technique dès une époque reculée. À la période musulmane nous constatons, sur les plus anciens objets qui nous soient parvenus, la prédominance du décor en relief. Un des plus beaux exemples de ce travail est le

⁽¹⁾ *Orient musulman*, pl. 43.

⁽²⁾ *Ibid.*, pl. 41.

⁽³⁾ *Manuel d'art musulman*, II, fig. 2 et 3. —

11. DUBANNOU. — Les manuscrits arabes de la direction Scheffer à la Bibliothèque Nationale. 18. 1904.

⁽⁴⁾ *Orient musulman*, I, pl. 43, 44, 46, 48, 49.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, I, pl. 52.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, I, pl. 51.

⁽⁷⁾ M. VAN BUREN. Notes d'archéologie orientale. Les miroirs arabes et les verres, *Journal Asiatique*, 1904.

chandelier d'origine mésopotamienne du xiii^e siècle qui provient de la collection Piot-Lataudrie ¹⁾. Sur le corps conique du chandelier se déroule en haut et en bas une file de lions assis, le corps de profil et la tête de face en relief, tandis que la partie centrale est occupée par une zone de cabochons. Sur l'épaule du chandelier sont posés de petits canards en ronde bosse. De même inspiration sont l'anguière judis dans la collection Stieglitz à Saint-Petersbourg ²⁾, et celle du British Museum ³⁾. Le motif du lion en relief se retrouve, isolé, sur le col d'une anguille à pans coupés du Musée du Louvre ⁴⁾. Là encore, dans ces lions, nous constatons un motif décoratif emprunté à la plus haute antiquité orientale.

À la même époque nous nous trouvons en présence d'un autre procédé, l'incrustation, qui a produit des chefs-d'œuvre. Lorsque l'artiste avait couvert la pièce à décorer de son dessin gravé au burin, il insérait dans chacun des traits du décor une feuille d'argent ou d'or qu'il battait pour lui faire épouser exactement toutes les sinuosités du tracé. Il polissait ensuite le travail de façon à éliminer les bavures, et reprenait au ciselet toutes les surfaces d'argent pour y graver les traits des visages, les détails des robes des personnages, etc. Dans nombre de cas, malgré le fini du travail, les chocs, les nettoyages ont fait sauter les plaques d'argent, de sorte que l'on ne voit plus que les contours des figures.

Le Louvre possède deux monuments particulièrement précieux de cette technique; le « Baptistère de saint Louis » et le « Vase Barberini ». La première pièce (Pl. XXI) est un bassin légèrement conique à bord ovale et renversé, de l'école de Mossoul, du milieu du xiii^e siècle. Cette école de Mossoul à laquelle se rattache l'école syrienne est la preuve de survivances sur place d'un lointain passé artistique. Ancienne capitale de l'Assyrie, était située en face de la Mossoul actuelle. Le bassin du Louvre passe pour avoir été rapporté de croisade par saint Louis. Pendant tout le moyen âge et jusqu'à la Révolution, il fit partie du Trésor de Saint-Denis et la tradition veut qu'il ait servi à l'ondoiement de Louis XIII. Parfois même on a voulu y voir un travail de date plus ancienne, l'opinion générale attribuant tous les objets orientaux du Trésor de Saint-Denis aux envois de Haroun-ar-Raschid à Charlemagne. En réalité

¹⁾ *Orient musulman*, I, pl. 69.

²⁾ *Manuel d'art musulman*, II, fig. 144.

³⁾ *Ibid.*, II, fig. 143.

⁴⁾ *Orient musulman*, I, pl. 23.



Vase Harbiri ou Hariri (n° 10)



Objet en fer ou en cuivre - Musée de Damas (n° 10)

ce bassin, comme l'a montré A. de Longpérier⁽¹⁾, ne peut être antérieur au xiii^e siècle. Sur ce bassin nous relevons d'une façon indéniable une nouvelle influence : celle des Mongols. Le faciès des personnages, certaines particularités du costume et de l'armement, la silhouette même de quelques figures sont d'un ordre plus lointain que celui de Mossoul. De fait, Mossoul tomba au pouvoir des Mongols en 1258, et une telle influence n'a rien qui doive nous surprendre, nous la retrouverons d'ailleurs dans un certain nombre d'œuvres d'art musulman. La circonférence du corps du bassin et le rebord sont ornés de scènes militaires d'une grande variété et d'un beau mouvement, séparées par des médaillons ou se voient des personnages isolés, cavaliers, prince assis à l'orientale, etc. ; en haut et en bas du bassin, les tubs d'animaux courants, chers à l'art oriental. La conservation de l'incrustation d'argent est remarquable et fait de l'ensemble une pièce de grande richesse.

Le Baptistère est à rapprocher d'un bassin au nom de Malik Adh Abou Bekr II, sultan d'Égypte et de Damas, qui possède le Louvre⁽²⁾. Sur cette œuvre d'art nous retrouvons la décoration habituelle en médaillons à quatre lobes sur un fond d'entrelacs géométriques. Sur une aiguière syrienne⁽³⁾ au nom de Malik Nasir Yusuf sultan d'Alep (xiv^e siècle), se voient en haut et en bas une file d'animaux se poursuivant ; entre les deux, des médaillons à cinq lobes.

Avec le « Vase Barberini » (Pl. XXI), nous avons une production plus franchement syrienne, puisqu'il porte le nom de ce même Malik Nasir Yusuf, sultan d'Alep et de Damas (1256-1266). Le vase en forme de jarre à col étroit fut sans doute offert au Pape Barberini Urbain VIII, au xvi^e siècle, par des pèlerins au retour de Terre Sainte ; il a été conservé au palais Barberini jusqu'à son entrée au Louvre. Sur la panse sont disposés des médaillons polylobés représentant des scènes de chasse ou de combat, le fond du vase est garni de rinceaux fleuris de style large qui rendent la composition harmonieuse et bien équilibrée. Au milieu de la panse courent deux lignes d'inscriptions, une autre inscription forme le principal décor du col. Là encore, nous retrouvons l'incrustation d'argent sur les personnages et sur les lettres des inscriptions.

Le décor du vase Barberini, assez différent du Baptistère, se rapproche de ce

(1) *Monum. arabes*, I, p. 460.

(2) *Ibid.*, I, pl. 31.

(3) *Orient musulman*, I, pl. 29.

que nous avons vu sur les ivories d'Espagne, notamment sur la belle boîte d'El Magara. Or, le vase Barbetieri est d'art syrien, et l'art musulman de la péninsule hispanique se développe sous l'influence d'un conquérant venu de Syrie. Il y a entre ces œuvres une communauté d'inspiration qui ne se retrouve pas au même degré parmi celles qui proviennent d'ateliers situés plus à l'est, par exemple les aiguères et le Baptistère que nous avons décrits plus haut.

Il est une autre forme d'aiguière qu'on ne connaît pas l'Occident sous le nom d'*aquamanile*. Le vase, obéissant à une tradition orientale plusieurs fois millénaire, prend la forme d'un anneau. C'est le cas le l'aquamanile de bronze en forme de pion arabe du ^x^e ^{xv}^e siècles qui conserve le Louvre ¹ et celui du perroquet de bronze ² art arabe d'Égypte ^{xv}^e ^{xvi}^e siècles qui, lui est un brûle-parfum, la poitrine de l'oiseau est décorée d'un rosace, ajoutée pour laisser passer la fumée.

Sans qu'il soit possible de faire des distinctions très nettes, il semble que les œuvres musulmanes de territoires de l'est préfèrent, outre la représentation de la figure humaine, les reproductions animales, les araldiques ou celles de chasses, les combats et les figures rinceaux. À l'est, le décor et endrears géométriques est en plus grand faveur. Un bon exemple de ce décor se retrouve sur l'enveloppe de lampe de mosquée du Louvre d'art arabe du ^{xiv}^e ^{xv}^e siècle ³. Cette enveloppe en lantan a, sera à huit pans coupés provient, assure-t-on, de la Quidat es Sekhra ou de la mosquée d'Omar à Jérusalem. Toute la surface est reboutée de combinaisons géométriques variées d'un dessin élégant, qui n'affecte pas encore la sécheresse qu'un tel décor acquerra plus tard.

On ne saurait parler d'œuvre et du bronze sans mentionner les armes que les Orientaux ont toujours non charger d'incrustations notamment dans la région de Damas, d'un bon bon de l'incrustation appliquée aux productions de ces ateliers. Nous remarquons dans les vitrines du Louvre le très beaux casques dont celui du sultan d'Égypte Bars-Bai ^{xv}^e ^{xvi}^e siècles ⁴, et des lames de sabres en acier incrustés de bijoux de d'ars et d'inscrptions en or ⁵.

¹ *Orient musulman*, I, pl. 45.

² *Ibid.*, I, pl. 46.

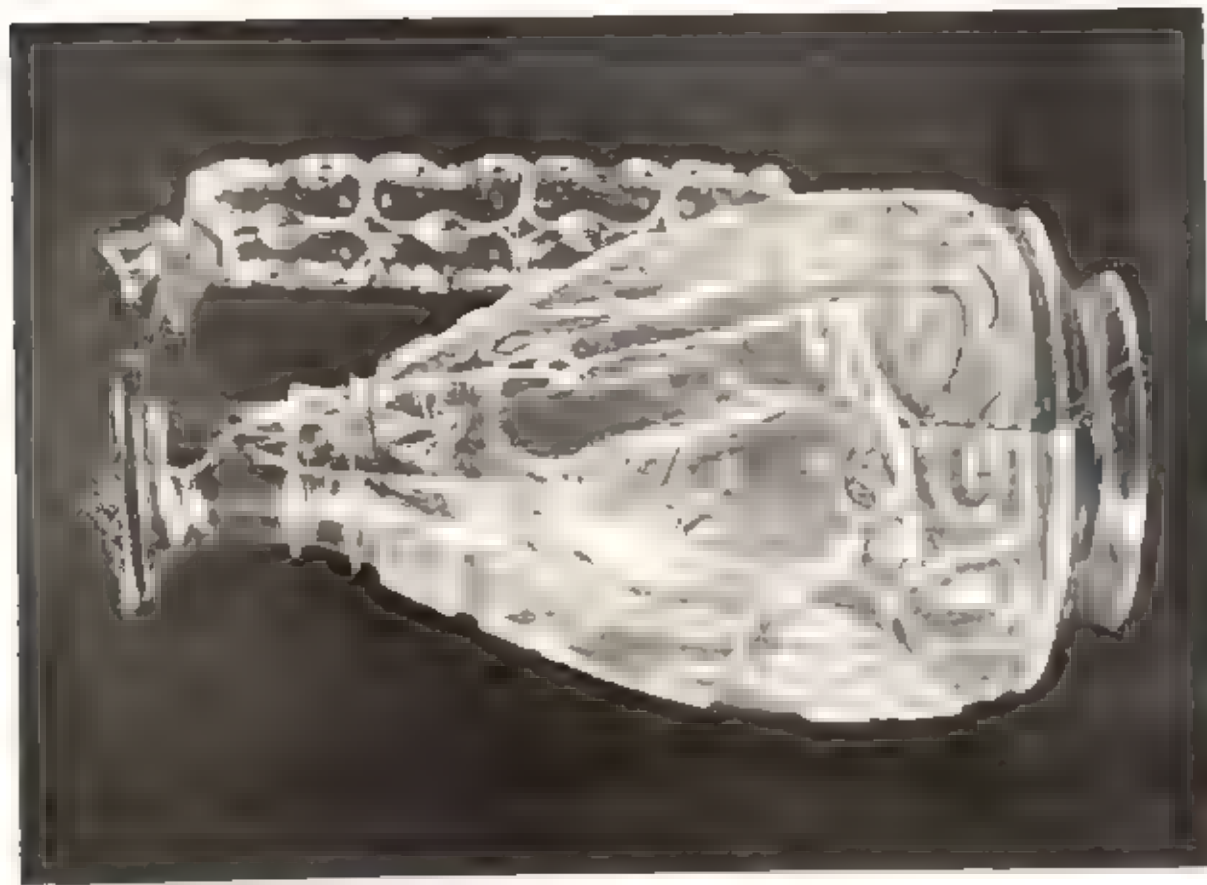
³ *Ibid.*, I, pl. 20.

⁴ *Ibid.*, I, pl. 18 et 19.

⁵ *Ibid.*, I, pl. 19.



Vase de terre cuite à figures rouges



Vase de terre cuite à figures rouges

Le Louvre conserve une série d'objets de bronze plus modestes dont l'importance est pourtant grande au point de vue de l'histoire de l'art décoratif. Ce sont des plaquettes⁽¹⁾, des miroirs⁽²⁾, qui rappellent par leur ornementation et le style du travail, par leurs reliefs repris ensuite au ciselé, les panneaux d'ivoire ou de bois que nous avons mentionnés ci-dessus. Une étude très détaillée de ces miroirs a été donnée autrefois par Reinach⁽³⁾. C'est le témoignage qui affirme une fois de plus l'unité de l'art décoratif pour une époque, lorsque la nature de la matière ne vient pas contrarier les intentions de l'artiste.

Nous savons par l'historien Makrissi et par Nassiri Khirani⁽⁴⁾ que de nombreux vases de *crystal de roche* fusaient partie des trésors des princes fatimides aux ^{x^e} et ^{x^e} siècles. Nous connaissons un monument daté, la bourse du trésor de Saint-Marc de Venise au nom du Calife Aziz Billah (^{x^e} siècle)⁽⁵⁾. On peut le comparer à deux pièces lors de la visite du Musée du Louvre : une plaque à anse (Pl. XXII) décorée en relief géométrique et de deux perroquets affrontés et d'une acclamation ou d'un cri (Égypte ^{x^e} siècle) et une coupe ornée de miroirs dont le pied porte en relief une suite circulaire de bouquets couchés.

On ne peut qu'admirer la largeur d'exécution de l'ornementation de ces deux objets qui de tous temps ont été considérés comme précieux, puisqu'il proviennent du Trésor de l'Abbaye de Saint-Denis. En art de corail, la belle période, toujours voisine de celle du début des ateliers, est caractérisée par un décor large, hardi, sans nervosité aucune. Par la suite, qu'il s'agisse du travail du fer, du bois ou de toute autre technique, le décor s'amincit, se stylise, et devient étriqué en même temps que bien souvent il se perd dans la confusion. Ici rien de semblable : nous avons devant nous ces pièces d'une véritable noblesse artistique. Il est à peine besoin de faire remarquer que cette fine de laquetins corail peut revendiquer son origine des plus anciennes. Sur le vase d'argent d'Edemena, dynaste de la vieille Chaldée qui régnait au

(1) *Orient musulman*, I, pl. 14.

(2) *Ibid.*, I, pl. 16.

(3) REINACH, *Description des monuments musulmans du cabinet de M. la Duc de Monaco*, p. 4828, t. II, p. 390-420.

(4) *Sefir namah*, traduction Schefer, p. 142.

(5) A. DE LÉONARDI, I, p. 153.

sud de la Mésopotamie près de 3 000 ans avant notre ère, se voit déjà un décor identique. Ce vase est exposé dans les salles orientales du premier étage du Louvre.

La verrerie musulmane ⁽¹⁾ nous permettra également quelques comparaisons avec la haute antiquité : beaucoup de verres musulmans du Louvre viennent de Syrie, qui fut de tous temps au centre actif du travail des verriers. Si les Phéniciens n'inventèrent pas le verre, ils en furent du moins les propagateurs. Les artistes lo aux ont recueilli sur place les anciennes traditions, et nous voyons l'inventaire du roi Charles V mentionner en 1380 des verres « ouverts en façon de Damas ». Le décor de cette verrerie est principalement l'entrelacs, continue toujours, les sujets reproduits par l'artiste sont tantôt les scènes animées, tantôt au contraire les décors géométriques et les inscriptions. Le Louvre possède plusieurs gobelots décorés de poissons ⁽²⁾ qui remettent en mémoire ces verres phéniciens décrits récemment par M. Dussaud, dont l'ornementation consistait en petits poissons le verre en relief ⁽³⁾.

Une production particulière à la civilisation musulmane est la lampe de mosquée ⁽⁴⁾, récipient à col étranglé on brûlait une veilleuse, qu'on suspendait par des chaînes au plafond, ces récipients sont d'ordinaire ornés d'entrelacs, de rinceaux, et surtout d'inscriptions d'un grand caractère décoratif. Tantôt l'inscription nous donne le nom du donateur et la date, tantôt le blason seul nous met sur la voie. L'idée des armoiries est essentiellement orientale et l'usage du blason s'est propagé en Europe au retour des Croisades. Mais tandis que nos blasons ont la forme en écu particulière au boucher occidental, les armoiries musulmanes sont circulaires comme la rondache sur laquelle elles étaient peintes, on peut en voir des exemples sur les précieuses lampes du Louvre (Pl. XXII).

L'Orient est la terre d'origine de la *céramique*; aux diverses époques du développement de la civilisation on y trouve côte à côte les produits les plus humbles, ceux qui se perpétuent tels quels à travers les siècles, et des produits d'un luxe véritable. Les plus beaux sont représentés par les faïences,

(1) M. Van Buren, *loc. cit.* — Bland, *loc. cit.* — G. SCHUMER, *Altorientalis he Graegische et Orientali enameled glass*, Vienne, 1899.

(2) *Orient musulman*, II, pl. 45.

(3) R. Dussaud, *La verrerie romaine de Syrie*, 1920, p. 230.

(4) *Orient musulman*, II, pl. 7 et 8.



Vase polychrome de Bingès.



Vase, site de Rhodan



Plats de Damas

céramiques recouvertes d'un émail blanc opaque à base d'oxyde d'étain, sur lesquelles le peintre a prodigué les ressources de son imagination. Les terres émaillées étaient connues des Babyloniens, des Assyriens et après eux des Perses. La célèbre frise des Archers de Susse qui se trouve au Musée du Louvre en est un des nombreux exemples.

Il n'est donc pas étonnant que la céramique musulmane, hérière de vieilles traditions, se soit des ses débuts affirmée bien supérieure aux productions occidentales : ainsi que dans la haute antiquité, tous les genres s'y retrouvent avec tous les degrés de perfection. En l'absence de renseignements certains sur les ateliers (dont le plus sûr nous serait fourni par la découverte des anciens fours de potiers), on a établi des classements provisoires que d'heureuses trouvailles permettront sans doute de rectifier peu à peu.

A côté de céramiques archaïques persanes ¹ simplement émaillées, le Louvre conserve des coupes de même provenance à lustre métallique des ^x^e et ^x^e siècles ² ; or nous devons chercher l'origine des beaux plats lustrés de l'antiquité de notre moyen âge.

Mais les faïences les plus fameuses sont celles de Raqqa (^x^e et ^x^e siècles) en Mésopotamie, sur l'Euphrate, et celles de Rhagès, près de Téhéran, qui au ^x^e siècle fabriqua des produits hors de pair ³. Sur certaines faïences se voient des personnages dont le dessin traduit une légère influence mongole, des musiciens, des promeneurs à pied, des cavaliers polychromes bien détachés sur un fond d'un bleu blanc ⁴, directement inspirés des écoles de miniaturistes; le potier a substitué au parchemin la terre vernissée (Pl. XVIII). Le plus souvent, l'artiste fait un large emploi du lustre métallique qui fait fond tandis que les figures sont sur réserve blanche ⁵, ou bien recouvre le décor tandis que le fond reste blanc ⁶. Une des productions les plus connues de Rhagès sont les pliques, étoules et croix de révélement miraculeux, d'alors dites " (^x^e siècle), elles se chargent de motifs épigraphiques bleus en relief, à partir du ^x^e siècle ⁷. C'est de cette céramique que derive celle des Sultans Séfévis (^x^e et

¹ *Orient musulman*, II, pl. 13, 14. — M. PÉZARD, *Céramique archaïque de l'Islam et ses origines*, p. 1921.

² *Ibid.*, II, pl. 15 et 16.

³ H. BAYET et G. HINAOX, *La céramique musulmane*.

⁴ *Orient musulman*, II, pl. 28.

⁵ *Ibid.*, II, pl. 23.

⁶ *Ibid.*, II, pl. 24.

⁷ *Ibid.*, II, pl. 25.

⁸ *Ibid.*, II, pl. 27.

xviii^e siècles, par exemple les deux bouteilles du Louvre décorées au lustre l'une sur un fond blanc, l'autre sur bandes alternativement blanches et bleu clair ¹.

Il est une autre sorte de céramiques de grande beauté que l'on désigne sous le nom de faïences de Damas et de Rhodes; elles appartiennent au xvi^e-xvii^e siècle. Gardons ces appellations reçues par l'usage, sans nous étonner qu'elles ne répondent pas à les réalités. La première a entre elle de définir un centre de production d'une façon trop étroite, la seconde repose sur des traditions non contrôlées, les faïences « de Rhodes » appartiennent plutôt à la Syrie et à l'Asie mineure. Sous le nom de faïences de Damas, on range les plats ou carreaux de revêtement où se voient presque exclusivement les bleus, les verts et le violet de manganèse (Pl. VIII). L'ornementation de ces plats est empruntée au décor floral, tulipes, coillels, pivons et fréquemment tiges et grappes de cassis². La céramique dite de Rhodes a été utilisée pour des plats, des carreaux de revêtement et des chopes (Pl. VIII) : aux couleurs précédentes, se joint le rouge dit tomate à cause de sa ressemblance avec la couleur du fruit mûr. Ce rouge donne aux produits de cette série un aspect tout à fait caractéristique³, parfois le fond, au lieu d'être blanc, est rose saumon⁴ ou bien gris.

On désigne communément sous le nom de faïences hispano-moresques les céramiques lustrées fabriquées en Espagne du xiv^e au xvi^e siècle, lorsque la conquête arabe y apporta toutes les influences orientales⁵. Mais différents centres comme Paterna⁶ et Manises près de Valence, fabriquèrent les lo x^e siècle une céramique sans lustre à décor varié, vert et manganèse sur fond blanc; on saisit l'influence de ces ateliers dans tout le bassin occidental de la Méditerranée, notamment en Italie, dans les faïences primitives de Faenza, Florence⁷, etc.

On peut donc maintenant rattacher à ces premiers centres de fabrication la céramique lustrée d'Espagne, dont la production limitée d'abord au décor géométrique (voir les exemplaires conservés au Musée de Cluny), s'égale d'imitations lointaines de caractères arabes⁸. Dès la seconde moitié du

¹ *Orient musulman* II, pl. 35, 36, 37.

² *Ibid.*, II, pl. 40, 41, 42.

³ *Ibid.* II, pl. 40.

⁴ *Ibid.*, II, pl. 33.

⁵ VAN DE PUT *Hispano-morisque ware* xv^e s. Lond., 1904. — *Supplementar studies*,

1911. — De OSMAN *Apuntes sobre cerámica morisca*. Madrid, 1903-1911.

⁶ J. FOLCH Y TASSER, *La Cerámica de Paterna*. Barcel., 1921.

⁷ *Orient musulman* II, pl. 44-45.

⁸ *Ibid.*, II, pl. 60-68.

xv^e siècle, le décor se transforme, ce sont les feuilles de vigne et des feuilles de chêne, tantôt en lustre d'or, tantôt en bleu, tandis que le centre est occupé par un blason ou un monogramme. Avec le temps le lustre devient de plus en plus rouge, la composition perd sa sobriété et sa clarté, au xvi^e siècle, la production est en décadence complète. Le lustre qui était destiné à faire valoir certaines parties de la pièce la recouvre toute d'un chatoiement désagréable à l'œil; par l'adjonction de reliefs et de gaudrons, les plats hispano-moresques s'orientent vers une imitation du métal à laquelle la céramique n'est pas destinée.

Sous le nom d'*azulejos* les papiers hispano-moresques mutèrent les plaques de revêtement orientales. L'assemblage en mosaïque de petites pièces diversement colorées, ils substituèrent des carrelages gravés ou l'artiste pour empêcher les couleurs de se mélanger, traçait les compartiments du décor d'un trait de dessin à la grasse; c'est le procédé de la *cucula seca* dont on peut voir des spécimens dans les vitrines du Louvre et dans celles du Musée de Cluny.

G. COSTENAU

BIBLIOGRAPHIE

LOUIS SPELTERS. — *Le mobilier de l'Asie antérieure ancienne* (Extr. des *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. XXX, 1921, pp. 149-179). Wetteren, J. de Meester, 1921.

Dans ce court article, l'auteur montre comment on devra étudier les arts mineurs de l'Asie antérieure ancienne. Le vocabulaire fournit un grand nombre de mots désignant des objets ou parties d'objet: il s'agit de trouver leur équivalent graphique sur les monuments ou dans les objets sortis des fouilles. S'attachant, pour l'instant, au mobilier, l'auteur observe que, quoique abondant, ce matériel n'a jamais fait l'objet d'une étude.

On accordera à M. Louis Spelters que seule importe la suite logique des formes et qu'il serait illusoire de chercher à fonder une chronologie des formes d'après la date des monuments où elles apparaissent. Toutefois, il y aurait lieu de distinguer, quand c'est possible, entre la forme générale et l'ornement, car ce dernier a bien une date. La preuve en est l'obligation où se trouve l'auteur de mettre les monuments perses à la suite de ceux des autres peuples, bien que les formes du mobilier, qu'adoptent les Perses, reproduisent simplement celles qui sont en usage chez les peuples vaincus par eux.

En ce qui concerne la Syrie, il résulte de ce curieux inventaire que les formes des objets mobiliers ont été principalement

empruntées à la Babylonie, plus rarement à l'Égypte.

L. DESNOYERS. — *Histoire du peuple hébreu des Juges à la captivité*, t. I: *La Période des Juges*. Un vol. in-8^e de xvi et 431 pages. Paris, Aug. Picard, 1922.

Voici, depuis l'*histoire du peuple d'Israël* de Renan, la première tentative pour exposer avec ampleur l'histoire Israélite, en l'éclairant par les découvertes modernes. L'auteur est bien informé de toutes les questions, comme en témoignent ses notes. Même si l'on diffère d'avis avec lui sur tel ou tel point de son exposé, on le remerciera de fournir au lecteur toute la documentation désirable.

Le point de vue de M. Desnoyers est résolument conservateur, bien qu'il reconnaisse que les rédacteurs du Livre des Juges ne se sont pas préoccupés d'écrire une histoire profane et qu'ils ont choisi des récits qui « avaient à leurs yeux pour principal intérêt de servir de preuves à la thèse d'histoire sacrée » qu'ils défendaient. Il n'y a qu'un point où M. Desnoyers s'écarte des données du Livre des Juges et, à notre avis, c'est précisément celui qu'il aurait dû le plus conserver, nous venons parler de la chronologie. Voilà un élément tout à fait indifférent à la thèse des rédacteurs; elle n'a, d'autre part, rien de mythique comme ces chronologies que les peuples imaginent pour fixer leurs

origines, elle se rapporte à une époque historique voisine de celle des rédacteurs.

Evidemment, M. Desnoyers n'a pas voulu rompre avec la théorie, unanimement soutenue par les égyptologues, qui reconnaît, dans Ramsès II, le pharaon oppresseur des Israélites en Égypte. Mais que vaut cette théorie? Rien à notre avis. Il ne s'agit pas d'accepter le compte du rédacteur des Juges à une année près, mais de le tenir pour une donnée approximative qui nous libère d'une erreur moderne assez lourde. On obtient ainsi une marge suffisante pour que s'opère l'évolution d'Israël vers la vie sédentaire et pour que la constitution tribale de ce peuple fasse place à l'organisation en royaume. Dès lors, ce ne sont pas seulement les textes égyptiens relatifs au règne de Ramsès III que l'historien pouvait utiliser, c'est encore la stèle de Menephthah et surtout les tablettes d'el Amarna.

En dehors des récits empruntés au livre des Juges, on trouvera dans l'ouvrage de M. Desnoyers un exposé très clair de l'invasion philistine, une description de la vie agricole en Canaan et une analyse de la religion cananéenne.

R. D.

CHARRLES PICARD. — L'établissement des Possédoniastes de Bérutos (École française d'Athènes, *Délos*, fasc. VI). Un vol. gr. in-8° de 144 pages. Paris, E. de Boccard 1921.

Sous ce titre, le savant directeur de l'École française d'Athènes donne une description archéologique minutieuse de l'établissement commercial bérutien dont l'installation à Délos remonte à la fin du deuxième siècle avant J.-C.

Les fouilles ont été commencées en 1882 par M. Salomon Reinach, qui y fit des découvertes importantes, reprises par M. Rutard, en 1904, enfin complétées par les sondages de M. Lepail, en 1906, et les recherches de M. Ch. Picard en 1910. La publication, qui groupe les résultats de ces explorations et les discute avec une remarquable précision, est digne à tous égards de l'École française d'Athènes. Elle complète l'étude historique parue dans le *Bulletin de correspondance hellénique* (1).

L'établissement aux marchands, armateurs et entrepreneurs bérutiens est de construction purement grecque, mais il offre la particularité de renfermer un sanctuaire. La confrérie s'était mise sous le patronage du Poséidon de Bérute et elle tint à affirmer sa piété envers ses *theoi patrioi* non par de simples « lamelles », mais par une sorte de petit temple *in antis*, enfermé dans l'enclos et offrant une *cella* pour chacun de ses dieux. Avant qu'un remaniement leur ait adjoint la déesse Roma, ces dieux étaient au nombre de trois. D'abord Poséidon qu'on peut se représenter d'après les monnaies de Bérute ou encore d'après la statue transportée au musée de Constantinople. Nous devons avoir sous ces traits helléniques l'image du Baal local. À côté de lui, dans la *cella* voisine, devait se dresser l'Astarté phénicienne. Mais quelle était la troisième divinité? M. Picard songe à l'Héraclès tyrien, faisant valoir que les gens de Bérute doivent avoir pris la suite des affaires des Tyriens, installés à Délos dès le IV^e siècle av. J.-C. (2). L'hypothèse est ingénieuse et

(1) PICARD, *BCH*, 1920, p. 263 et suiv.

(2) PICARD, *BCH*, 1920, p. 294 et suiv.

n'offre rien d'in vraisemblable; toutefois, elle nous paraît, comme à M. P. Roussel⁽¹⁾, un peu forcée. Puisque les Berytiens ont réuni à les dieux de leur ville, ce sont ces dieux qui devaient occuper les places d'honneur des *cellae*. Nous pouvons qu'une de ces places étant réservée à Estmounos, autrement dit Eschmoun-Antonis, signalé à Beryte par les textes et reconnu sur les monnaies de la ville par M. Babelon.

R. D.

GÉRON HURT. — *Les Contes populaires* (Bibliothèque de culture générale) Un vol. de 191 pages. Paris, Ernest Flammarion (1923).

L'importance des contes est telle dans les littératures orientales, qu'il nous paraît utile de signaler le travail de vulgarisation d'un des maîtres du folk-lore. On trouvera dans ces pages posthumes de Gêdon Hurt un exposé très clair, fruit d'une longue expérience et d'une érudition très étendue, du problème qui pose les contes populaires, de leur évolution et de leur formation, enfin des rapports entre les contes populaires et la littérature. On reconnaît aujourd'hui que l'Inde n'est pas la seule source des contes populaires, qu'elle a reçu à son tour, que l'Égypte, l'Assyro-babylonie, la Perse, l'Asie Mineure, la mer Egée, etc., sont également des sources importantes pour ces récits dont la fortune par simple transmission orale est un des phénomènes les plus surprenants. Les contes ont eu sur le développement des littératures une influence considérable. Le fable littéraire, à intentions didactiques, n'est qu'un développe-

ment du « conte d'animaux ». La littérature religieuse a largement puisé dans les contes populaires. Ainsi s'expliquent l'histoire de Samson et le livre de Tobie. Le volume se termine par un bref exposé de la question des *Mille et une Nuits*.

HAUT-COMMISSARIAT de la République française en Syrie et au Liban. — *La Syrie et le Liban en 1922*. Un vol. in-8° de 376 pages. Paris, E. Larose, 1922.

Cette publication donne l'état actuel des territoires placés sous mandat français; par le simple exposé de la situation, elle marque les progrès accomplis en un temps très court.

Après un historique sommaire de l'occupation française en Syrie et Cilicie de 1918 à 1921, on décrit les populations, les races, les groupes religieux, puis l'organisation du Haut-Commissariat, les divisions administratives, l'organisation judiciaire, les finances, l'instruction publique, le service des antiquités et des Beaux-Arts avec un rapide mais très précis exposé des fouilles archéologiques, les travaux publics, le commerce, l'agriculture, les ressources minérales, l'industrie, le régime du travail, l'assistance publique, les services sociaux, le tourisme.

PERIODIQUE

Mgr. PETIT. — *La ville de Tulupa au temps des Croisades. Comptes rendus Acad. des Inscriptions*, 1922, p. 189 et suiv.

Mgr. Petit développe des considérations d'après lesquelles le vocable Tulupa aurait le même sens que Meubadj, d'où il conclut à l'identité des deux localités. Nous ne pensons pas que cette ingénieuse hypothèse ébranle l'identification de Tu-

(1) P. ROUSSEL, *Délas colonie athénienne*, p. 90, note 2.

lupa avec Doulouk, l'antique Doliché, que les éditeurs des *Historiens des Croisades* ont admise depuis longtemps et, à leur suite, Rey M., Rehrich et tout récemment encore l'explorateur du site de Doliché, M. Franz Cumont⁽¹⁾. Le grec Doliché a fourni l'arabe *Doulaikh* que les Byzantins de l'époque des Croisades ont réimprunté sous la forme *Tolouch* et les occidentaux de la même époque sous une graphie assez divergente, *Tulupa*, qui est probablement le résultat d'une erreur graphique propagée par les scribes du moyen âge.

Le flef, qui ressortissait de la principauté d'Édessa, était au titre de « Hatab et de Tulupa », c'est-à-dire qu'il était essentiellement constitué par les deux localités voisines Aintab et Doulouk.

Mgr Petit tire argument d'une correction que Mgr. Duchesne a proposée au *Liber Censusum* relatif à la hiérarchie latine au début du XIII^e siècle. Le texte porte : « In Archiepiscopatu Tulipensi, qui etiam Hieropolitane appellatur. » Mgr Duchesne proposait de lire Hierapolitanus; mais cette correction n'impose pas l'identification de Tulupa avec Hierapolis (Ménadji; il n'est guère douteux que le regrettable savant supposait connue de ses lecteurs la localisation de Tulupa à Doulouk. Dès lors, on ne peut dire que sa note soit « embarrassée »; elle tend simplement à montrer que Census a confondu le siège de Tulupa avec celui de Hierapolis. S'il faut corriger, on pourrait songer aussi à Hagiopolis, nom que portait Cyrhus en commémoration des saints Cosme et Damien.

R. D.

(¹) Rev. Colonies françaises de Syrie, pp. 301 et 312.

(²) Fr. Cumont, *Études syriennes*, p. 176.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Analyse des résidus trouvés dans le grand sarcophage de Byblos.

M. VIROLLEAUX, chef du service des Antiquités et Beaux-Arts en Syrie, nous envoie comme addition à son article sur l'hypogée de Byblos, les résultats de l'analyse de la matière bitumineuse trouvée dans le sarcophage, analyse due à M. P. CLARIS, professeur de chimie à l'École française d'ingénieurs de Beyrouth : « Abstraction faite des fragments d'os, de coquillages (planorbe), de bois, de métaux (or, argent, laiton), etc., les résidus qui couvraient le fond du sarcophage consistent en une matière de couleur marron foncé, ayant l'aspect de la truffe. Elle est friable et s'écrase en une poussière noire, qui laisse une trace sur les doigts et dégage une légère odeur bitumineuse. La cassure est noire et brillante et présente, au microscope, un aspect voisin du jais. Cette substance est difficilement soluble dans l'alcool et l'éther, et fond vers 175° en un liquide brun foncé qui émet des vapeurs jaunâtres, très combustibles, à odeur caractéristique. Par combustion complète, elle laisse un faible résidu blanc verdâtre de carbonate de calcium.

« Cette substance est donc constituée par l'asphalte brut, dont la surface extérieure a été changée par l'action du temps, de l'humidité, etc... Elle n'a subi aucune fusion, ni aucune préparation. Il en résulte que le contenu du sarcophage n'a pas été soumis à l'action du feu, ni à une température élevée. Ce fait est d'ailleurs confirmé par la présence de calcaires intacts et d'os de petite taille. L'examen des fragments d'os humains apporte un

dernier témoignage : ils ont l'aspect caractéristique des vieux ossements. »

L'examen de M. Claris écarte toute idée d'incinération, même partielle, qui aurait pu expliquer le fait assez déconcertant de la disparition à peu près complète du squelette humain, alors que les ossements d'animaux sont facilement reconnaissables⁽¹⁾. Le squelette humain aurait-il subi une préparation maladroite qui aurait entraîné sa disparition presque complète ? Ou sommes-nous en présence d'un ensevelissement secondaire ?

Pyramide de Khair-el Dar

M. le Chef de bataillon Maignan, qui commandait en 1921, dans la région de Hama, le 2^e bataillon du 10^e régiment de tirailleurs sénégalais, a adressé au Service des Antiquités la note suivante : « On trouve à Khair-el Dar, dont le nom local est Roche-el-Fekâni (à 9 kilomètres ouest de Acharne), de nombreux blocs de pierre taillés et trois monuments intéressants : les deux premiers sont deux grottes dont l'une présente au centre une espèce de bassin. Le troisième est une pyramide funéraire chrétienne, du type connu à base parallélépipédique, dont le sommet est éboulé et les murs un peu déjetés probablement par suite de tremblement de terre. Ce monument fait de gros blocs non cimentés, mais parfaitement ajustés, devait mesurer dans son entier 7 à 8 mètres de haut, tel qu'il est actuellement il fait encore près de 5 mètres. Le pourtour est orné dans la partie verticale d'une double gorge et, sur les faces inclinées, d'un lucarne, d'un oiseau, d'un zèbre, de

quadrupèdes difficiles à identifier, de coupes, et, à raison de deux par face, de huit croix. Toutes ces sculptures sont en relief et d'une hauteur approximative de 20 à 35 centimètres. Il y a une entrée sur la face est, large de 70 centimètres et haute de 1 m. 20 environ, mais que l' exhaussement du terrain environnant a réduit à 70 centimètres. La chambre intérieure présente 3 voûtes identiques en



30

plain cintre; celle de la face d'entrée étant plus étroite et plus basse, l'angle nord-est fait un peu saillie dans l'intérieur; pas de plafond intérieur, autant qu'il me souvient, si ce n'est l'appareil des blocs de la pyramide proprement dite.

« En entrant à gauche, est un tombeau formé de deux dalles verticales et deux horizontales, les autres faces étant constituées par les murs; le fond de ce tombeau est au niveau du reste de la chambre, qui est assise sur la roc. Je n'ai trouvé dans

(¹) Voir la note de M. Anthony publiée par M. Vitrolleaud, *Syria*, 1921, p. 291-292.

le tombeau que des ossements de chèvre, d'ailleurs assez frais.

« Sur l'une des dalles supérieures, est gravée profondément une croix double comme celle du Lorraine. Les blocs constituant la pyramide ont en moyenne 1 m. 50 de long, 0 m. 50 de haut et 0 m. 80 d'épaisseur. » Les figures ci-jointes 19 à 31 expliquent tous ces détails.

L'Archéologie syrienne à l'École des Hautes Études.

L'Annuaire de l'École des Hautes-Études de 1922, pp 57-59, donne un résumé des questions d'archéologie syrienne traitées à son cours par M. Clermont-Ganneau. Nous ne reviendrons pas sur les considérations que le savant maître a présentées sur la sarcophage de Byblus, puisqu'il a bien voulu les développer dans le fascicule précédent en une Note additionnelle à l'article de M. E. Naville. Signalons simplement une nouvelle lecture de l'inscription gravée sur le bas-relief de Douair (au Louvre; *Revue de Phénicie*, p. 676; une correction à CIL, III, 14216 (lire *thamfus*, non palmyrénien); une conjecture sur le titre phénicien *Melek Sidonin*, l'étude de divers monuments, enfin, des observations sur un curieux sanctuaire musulman, Nebi Mousa, entre Jérusalem et la mer Morte où, au mépris de l'Écriture, la tradition musulmane montre le tombeau de Moïse. « L'édifice, remarque M. Clermont-Ganneau, s'élève sur un pavement de calcaire bitumineux combustible, d'où l'on tire la pierre noire dite pierre de Nebi Mousa. C'est la pierre dont parle le traité du pseudo-Dioscoride sous le nom de pierre de Saint-Jean. Il y a peut-être là un indice du remplacement d'un sanctuaire chrétien

par un sanctuaire musulman, avec substitution d'un vocable à l'autre. »

Les frontières de la Syrie moderne.

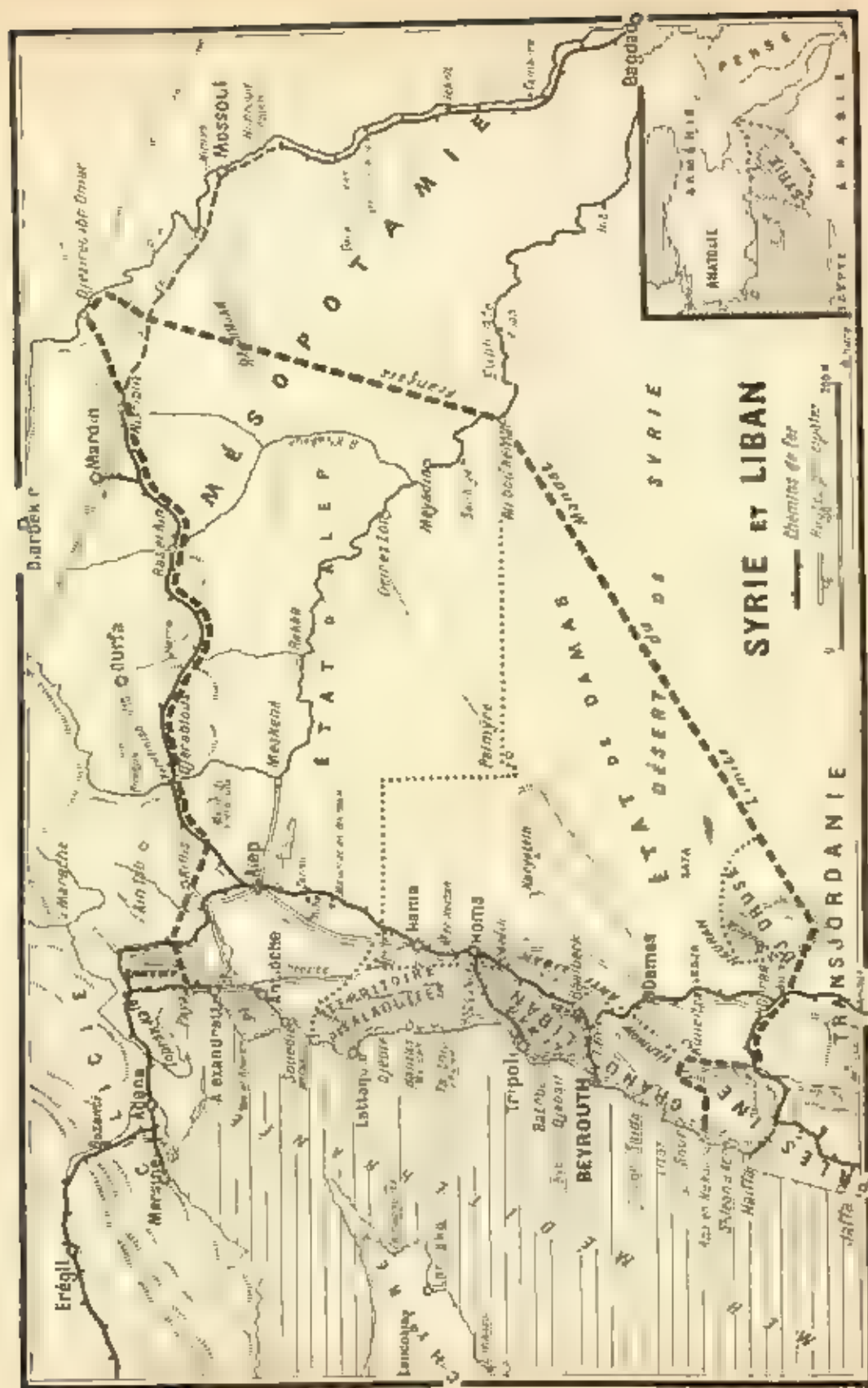
Le mandat français sur le Syrie ayant été consacré par la Société des Nations, il n'est pas sans intérêt pour les archéologues et les voyageurs de connaître les limites du territoire placé sous mandat français et délimitant la Syrie moderne. Nous devons à l'obligeance de la délégation du Haut-Commissariat à Paris la carte que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs.

On y voit largement tracée la frontière actuelle. La pointillé délimite les États, indépendants en fait, mais constituant, sauf l'État du Grand Liban, une fédération. On distingue :

État du Grand Liban, capitale Beyrouth; État d'Alep, capitale Alep; État de Damas, capitale Damas; Territoire des Alaouites, capitale Lattaquié; Gouvernement du Djebel Druze, capitale Soueïda.

Voici quelques détails statistiques sur la valeur économique du pays et ses possibilités.

Population.	3.700 000 hab.
Superficie totale . . .	45 000,000 hect.
— cultivable	4 000 000 —
— cultivée	965 000 —
— irrigable	400 000 —
— irriguée	65 000 —
Ferme	180 000 —
Production actuelle	
de blé et d'orge	4 500 000 quint
Production de colza . .	20 000 —
Production de soie . . .	7 000 —
Production d'huile . . .	123 000 —
Production de laine . . .	35 000 —
Moutons et chèvres . .	2.450 000 têtes
Chemin de fer de Bagdad.	450 km



Chemin de fer Damas-Hama - Prolong. -	600 km.
Chemin de fer du Hadramout	203 —
Routes	1 095 —
Mouvement commercial	320 000 000 francs

Sur la carte on trouvera la position des sites fouillés depuis 1920: Sidon, Tyr, Byblos, Tell Nebi Mend, Damas, ceux qui, comme Tortose, Djebel (Byblos), Beyrouth ont été l'objet des relevés de M. Eulart et de son adjoint M. Jussierand, enfin, sur l'Euphrate, Sakhlye.

CLERMONT-GANNEAU

La Science française, et en particulier les études sémitiques, viennent d'éprouver une perte très douloureuse: Clermont-Ganneau est mort le 15 février, après une courte maladie, à l'âge de 77 ans. Les lecteurs de *Syria* partageront notre deuil et nos regrets, car ils savent avec quelle joie et quel enthousiasme notre confrère avait accueilli les belles découvertes des fouilleurs français dans la région qu'il avait tant de fois recommandée aux explorateurs comme particulièrement féconde en richesses archéologiques; ils savent aussi quelle part importante il a eue dans la fondation de notre *Revue* et avec quelle ardeur il la soutenait. Jusqu'au dernier moment il se sera occupé de la Syrie, puisque peu d'heures avant de mourir, il exprimait sa joie d'avoir reçu une lettre du Service des Antiquités lui apportant quelques détails sur la découverte d'une tombe à Tyr.

Après Rouan, dont il fut l'élève et qui le fit élire à l'Académie des Inscriptions en 1880, Clermont-Ganneau s'est montré

un maître sans rival dans la connaissance des antiquités orientales; son enseignement au Collège de France et à l'École des Hautes Études ont étendu son influence sur toutes les générations de savants qui depuis trente ou quarante ans se sont occupés de l'archéologie ou de l'épigraphie sémitiques, car ces deux domaines lui étaient également familiers. On trouvait chez lui des qualités étonnantes de perspicacité. Il avait une façon d'étudier un monument, si minime qu'il fût, de le retourner en tous sens, qui ne laissait de côté aucun détail et qui le conduisait à des conclusions irréfutables. Son diagnostic passait pour infallible, et il s'était acquis une réputation de connaisseur incomparable, après avoir dénoncé plusieurs faux de haute importance, comme les antiquités moabites du Musée de Berlin et les fragments de la Bible présentés au Musée Britannique. Ces retentissantes expertises lui valurent une notoriété qui s'étendait bien au delà du monde savant.

Mais les découvertes qu'on lui doit dans la science pure sont plus précieuses encore. L'entrée au Louvre de la stèle de Méša, roi de Moab, est son principal titre de gloire. Ses missions en Palestine, en Egypte, en Grèce ont enrichi nos collections nationales de nombreux documents. Dans l'exégèse religieuse comme dans l'interprétation des sujets figurés, il a marqué sa trace et fait preuve d'une rare originalité. Son livre sur *l'Imagerie phénicienne*, ses articles et, comme il les appelait, ses « notes » sur les sujets les plus variés, qui ont fini par former un *Recueil* de huit volumes, ses *Études d'archéologie orientale*, sont les témoignages de son activité toujours alerte. Mais pour apprécier une œuvre si considérable et une

vie si bien remplie, il faudrait une notice spéciale que notre ami et collègue M. Dussaud se propose d'écrire et de publier dans un prochain numéro de la Revue. Aujourd'hui nous n'avons voulu qu'annoncer cette triste nouvelle et rendre, sans tarder, un hommage reconnaissant à la mémoire de notre savant et illustre collaborateur.

EDMOND POTTIER.

Le Centenaire d'Ernest Renan.

Le 28 février 1923, le centenaire de l'illustre savant et écrivain a été officiellement célébré dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence du Président de la République. Nous ne pouvons oublier ici qu'Ernest Renan a été de toutes pièces l'archéologie phénicienne. Rien ne le montre mieux que la comparaison entre le premier rapport qu'il adressa à Napoléon III, où il dépendait encore des opinions reçues dans les milieux scientifiques, et les idées qu'il a émises dans sa *Mission de Phénicie*, ouvrage modèle qui n'a pas été remplacé. Sauf pour Saïda, où le docteur Gaillardot poursuivit les fouilles après son départ, les importants résultats de sa mission ont été obtenus dans l'espace de six mois. C'est dire l'activité qu'il déploie, se rendant d'un chantier de fouilles à l'autre pour maintenir en haleine son personnel bénévole. Rentré en France, il ne perdit jamais de vue les antiquités de Phénicie ; il s'attacha tout particulièrement à l'épigraphie sémitique dont il fit les lectures et

pour laquelle il fit adopter par l'Académie des inscriptions et belles-lettres le projet du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

On trouvera la liste de tous ses travaux dans l'excellente *Bibliographie des œuvres d'Ernest Renan* (Publications de la Société Ernest Renan. Histoire religieuse, vol. I, par MM. Henri Girard et Henri Moncel, bibliothécaires à la Bibliothèque Nationale (*)). Après un inventaire sommaire des manuscrits laissés par Renan, — dont la Bibliothèque Nationale conserve soixante volumes — vient la liste chronologique des œuvres de Renan. Les moindres notices y sont cataloguées avec soin (**). Enfin, une table permet de se retrouver aisément dans cette liste de 1 032 numéros.

* Un vol. in-8 de 304 pages et au portrait hors texte. Paris, Les Presses Universitaires de France, 1923. Prix : 20 fr.

** Une révision attentive de l'œuvre scientifique de Renan ne nous suggère que les observations suivantes : quelques numéros (ainsi 337 et 382) ne sont pas classés à leur véritable rang. Les tables et renvois sont : le premier rapport à Napoléon III sur la mission de Phénicie a paru encore dans *Revue archéol.*, 1881, I, p. 317-335 ; Observations de Renan dans *Atti Acad. dei Lincei*, ser. III, vol. pour 1881, et *Bol.*, VII, p. 251-258 ; *Bullet. du Comité des travaux hist. et scient.*, 1883, p. 74. À propos du n° 893, ajouter que les *Travels* du Doughty contiennent un appendice de Renan. Au n° 936 signaler que le mémoire définitif a paru sous le titre *Inscription phénicienne inédite de Sidon*, dans *Revue d'assyriol. et d'archéol. orient.*, 1881, p. 75-77. Deux lettres de Renan envoyées à Amabil par la famille Zakhin sont signalées dans *Revue archéol.*, 1896, I, p. 302.

Le Gérant : PAUL GUTHRIE.

L'ASCENSION D'ALEXANDRE

PAR

GABRIEL MILLET

Nos pères, il y a six ou sept siècles, prenaient plaisir à entendre conter l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand. D'ignobles alexandristes leur expliquaient comment le héros se fit monter dans les airs par des griffes, ou il extraitait lui-même au moyen d'un morceau de chair, piqué au bout de sa lance. On leur poignait cet exploit merveilleux dans les manuscrits ou sur les murs des maisons primitives, on le broyait sur les étufes, on le sculptait dans les cathédrales. Les uns ne songeaient qu'à les amuser, d'autres prétendaient les édifier, en leur enseignant par un symbole que l'âme doit viser au ciel, ou bien, au contraire, qu'elle doit faire l'orgueil, qui lit du conquérant un second Lucifer.

Nos archéologues ne sont pas moins sensibles aux contes, le bon que nos oncles aînés. Depuis Julien Durand, beaucoup ont touché à ce sujet attrayant. Les uns ont rassemblé les monuments, d'autres ont poursuivi, dans l'ancien Orient, la trace des origines. Récemment, ces deux tâches ont été reprises, de façon plus complète ou plus pénétrante. L'une, par M. Loannis, l'autre, par M. Harzfeld. Il semble donc que tout soit dit. Nous avons cédé pourtant à la tentation de scruter les textes et d'analyser de plus près les monuments, de les classer plus rigoureusement, et nous avons tiré de ce travail quelques observations nouvelles, qui ne paraîtront pas superflues (1).

(1) JULIEN DURAND, *La légende d'Alexandre le Grand*, dans *Annales archéologiques*, t. XXV, 1865, p. 141 sq.

LE CAUDET, *Nouveaux mythes d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge*, t. I, *Curiosités mystérieuses*, Paris, 1871, p. 185-186.

A. L. MEISSNER, *Abtische Vorstellungen der Alexandersage in Kirchen des Mittelalters*, dans *Sinn*, — IV.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, t. LXXVI (1882), p. 177-180.

A. PRINGSHEIM, *Observation des profondeurs de la chapelle Palatine*, dans *Rev. Zeitsch.*, t. II, 1893, n. 394-400.

ANDREU GÖTTSCHEWITZ, *Der Alexandersage in Mittelheim*, Berlin, 1895, p. 70-82.

FRIEDRICH PÖSSER, *Über Prethinger Mysterien*, t. II, Jahrgang 1906, article cité par

Notre étude comprendra trois parties : les textes, le prototype antique et les monuments. La seconde a reçu un développement qui paraîtra peut-être matelonné. M. Herzfeld nous y revêta l'Ilia catta che l'Ascension d'Alexandre au Char du Soleil. Sa théorie, large et hardie, nous obligeant à approfondir l'examen de ce thème important. On nous dira si il était sage d'élargir ainsi le champ de nos recherches.

Il se trouvant déjà très vaste, et c'était beaucoup que de toucher à tant de domaines, en de hors du nôtre, aux légendes de l'Orient, aux sculptures romanes, à nos vieux poèmes français, jusqu'aux belles miniatures du ^{xv}^e siècle. Loin de nous la pensée d'avoir épuisé un sujet si complexe. Nous savons que bien des paragraphes de cet article pourraient devenir les chapitres d'un livre. Nous nous sommes contenté de grouper quelques-uns des éléments de cette large ébule comparative, éléments trop dispersés encore, nous le sentons, pour permettre de bien suivre, à travers le temps et à travers l'espace, la migration des légendes et des formes artistiques⁽¹⁾.

HERZELD, p. 128, note 4, et par NOREA, p. 307 et que nous avons pu consulter.

DEK VAN HANCKEN, J. STREYERWALL, Amida, Heidelberg, Paris, 1910 p. 359.

A. S. UYANOV, *Shornik melkuch tradar*, Moscou 1910, t. 1, p. 309.

G. STRAUS, *Noträge zur Darstellung der Luftfahrt Alexanders des Grossen*, dans *Zeitschrift für Christliche Kand.*, t. XXIV, 1911, p. 307-311.

LOOMIS, *Alexander the Great's Celestial Journey*, dans *Burlington Magazine*, t. XXII, 1918, p. 136 sq., p. 177 sq.

KARL HENZOLD, *Der Thron des Khosro, quellenkritische und ikonographische Studien über Grenzgebiete der Kunstgeschichte des Morgen und Abendlandes* (Fortsetzung) *Ikonographisches*, dans *Jahrbuch der preussischen Kunstsammlungen*, t. LII, 1920, p. 103-136.

L. HÉAU, *L'Art russe des origines à Pierre le Grand*, Paris, 1921, p. 123.

1. L'art. article doit beaucoup aux conseils et au savoir de maîtres tels que MM. E. Babelon, Fr. Cumont, A. Thomas, M. Rolleston, G. Huart, A. Morel Fatio, de mes amis Y. Choquet P. Juonnot, Paul Perdrizet, de M. l'abbé Torret du R. P. G. de Jernpholun, de MM. Rollon et Marshall, Bloch, Gailois, Lamer, Kingsley Porter, van Marle, que je prie tous d'agréer mes plus sincères remerciements. Je me sens particulièrement obligé envers M. Lucien Lévy et je me fais un plaisir d'acquitter une autre dette de gratitude envers les conservateurs de bibliothèques et de musées qui m'ont facilité mon tâche ou m'ont aidé de leurs recherches, à la Bibliothèque Nationale, au Cabinet des Médailles, à la Coll. et en Debut au Musée Condé, à la Bibliothèque royale de Bruxelles, au Musée de Cinquantenaire, au British Museum, à la Bodléienne, à la Vaticane et à l'Ambrosienne, au Ferdinandeum d'Innsbruck.

PREMIÈRE PARTIE

LES TEXTES

Nous lisons cette histoire pour la première fois, dans quelques manuscrits d'un roman grec, qui fut composé, sous le nom de Callisthène, à Alexandrie, vers le ⁱⁱ^e siècle de notre ère. On connaît l'étrange destinée de ces œuvres apocryphes impersonnelles, populaires, que les générations se transmettent comme un patrimoine littéraire, qu'elles remanient, qu'elles enrichissent sans cesse. L'histoire vit à travers les âges. Elle naît en réalité quelque temps après la mort d'Alexandre ¹, et, depuis le ⁱⁱ^e siècle, elle passe par diverses rédactions. Elle se repand chez tous les peuples, en Orient et en Occident, vers la fin de l'antiquité et au moyen âge. Elle se traduit dans toutes les langues, se met en vers, s'illustre par la miniature et tout par s'imprimer dans les manuscrits.

Le voyage dans les îles compte justement, — le lecteur pouvait s'en douter, — parmi ces passages interpolés. Pour en saisir la portée et en préciser l'origine, nous devons nous arrêter un moment au classement des rédactions. Nous aurons à étudier ce texte, d'abord dans le roman grec et sa traduction latine, puis, dans le poème français et nos recueils en prose.

I. — LE ROMAN GREC.

Les rédactions. — On en distingue quatre. Ausfeld les désigne par les lettres grecques α, β, γ, δ. Les trois premières sont représentées par trois textes très différents, que Charles Miller en 1846, tirait de la Bibliothèque Nationale et nommait respectivement A, B et C. La quatrième, sous sa forme originale, est perdue. Mais elle se retrouve dans deux versions postérieures, l'une syrienne, que M. Nohleke attribue au ^{xv}^e siècle, l'autre, latine. L'*Historia de preliis* exécutée par l'archevêque Leon, vers le milieu du ^x^e. L'original fut traduit, vers 300, en

¹ W. W. Tarn, *Alexander's Empire, past and the world-kingdom*, dans *The Journal of*

Hellenic Studies, t. XXI, pars. I, p. 14, 1. Voyez aussi *Annuaire de l'Épigraphie*, t. III, p. 669.



latin, par Julius Valerius puis, au v^e au plus tard, au vi^e siècle, en arménien γ et σ ou proximaient par des voyes indépendantes — on a procédé, ici, à une révision systématique, la, γ des retouches de détail, γ passe pour une variante de β , amplifiée par la main d'un Juif¹⁶.

Ces réactions ne sont point séparées par des barrières immuables. On les confrontait et on les combinait. Le manuscrit de Leyde (L.), publié en 1872 par H. Meusel¹⁷, concorde, dans l'ensemble, avec B. et par endroits avec A ou avec C. Au chapitre xxxix du livre II, le copiste nous laisse bien voir son procédé : il transcrit en marge une variante qu'il a relevée *ex scriptis 20740*¹⁸.

L'Ascension d'Alexandre fait l'objet de deux récits. L'un, en grec, se trouve dans C., représentant de γ , et dans L., à l'endroit où ce manuscrit coïncide avec C. L'autre, en latin, appartient à une des branches de δ , qui est la version de l'archiprêtre Leon. Tous deux diffèrent et par la rédaction et par la place qu'ils occupent dans le roman.

Le récit grec vient au livre II. Dans le codex de Leyde (L.¹⁹), il termine la fameuse lettre où Alexandre raconte à Olympias, sa mère, les plus merveilleuses de ses aventures²⁰. Vainqueur de Darius, maître de toute la Perse, il s'engage dans une contrée sauvage, peuplée de monstres. Il avance sans peur, malgré ses amis, car il veut voir l'extrémité de la terre²¹. A la fin, il pénètre en un lieu obscur, où deux oiseaux à face humaine l'arrêtent : « Il ne t'est pas permis de fouler la terre des Bienheureux »²². Il revient alors sur ses pas, repoussant le gros de son nim²³, sur les coudes des terres éclairées, et c'est là qu'il fait l'ascension du ciel. C.²⁴, au lieu d'une lettre, nous donne un récit

¹⁶ C. H. M. DE VRIES, *Pseudo-Callisthenes' account of Alexander's Ascent*, à la suite de Ph. DRAGON, *Arriani Anabasis et Indica*, Paris, Debat 1860. L. DE LA ZANON, *Pseudokallisthenes*, Halle, 1867. ANTONY ARVON, *Der griechische Alexanderroman*, Leipzig, 1907. K. M. NAKHCHIAN, *Syc. Litt.*, p. 149. Le texte arménien a été publié en 1812, à Venise, par les Mekhitaristes sous le titre en vant : *Historia d'Alexandre le Macédonien*. R. HANKE a essayé de reconnaître l'original grec. RICHARD REBER, *Le roman 'Alexander', die armenische Uebersetzung der sogenannten Alexander-Biographie (Pseudo-Callisthenes)*, Leipzig 1896.

¹⁷ H. MEUSEL, *Pseudo-Callisthenes, oder die Lettere Handschrift herausgegeben aus Jahrbücher für klassische Philologie, fünfter Supplementband*, Leipzig, 1864-1872, p. 700-816. Cf. p. 701.

¹⁸ MEUSEL, p. 705.

¹⁹ Cod. Vindob., n° 93, xv^e siècle, paraît avoir été écrit en Sicile (Meusel, p. 703).

²⁰ Livre II, ch. 33, 32-41. L'Ascension forme la dernière partie du ch. 41.

²¹ Ps.-Cæc., II, 31, à la fin.

²² Paris, suppl. gr. 113, copié en 1367 (Zacher, p. 19).

plus étendu, grossi de deux longs développements ¹, l'un, au début, l'autre, à la fin. C'est un remaniement systématique ², où nous voyons Alexandre, proclamé maître du monde *κατασκατορ*, par les Juifs et par les Égyptiens, il le fut en réalité, d'après le rituel des Pharaons ³, organiser une expédition pour établir son autorité aux extrémités de la terre.

La lettre à Olympias reste étrangère à la réduction ⁴. La, au livre III, chapitre xvi, vers la fin d'une autre lettre, adressée à Aristote, on retrouve bien les monstres de la région sauvage et même, — dans la version syrienne seulement ⁵, — les oiseaux à face humaine, mais il n'est point question du voyage au ciel. C'est plus loin, dans la version de Leon, au chapitre xxviii, qu'Alexandre apprend à sa mère comment, ayant campé sur les bords de la Mer Rouge, il gravit une haute montagne et tenta l'ascension.

Le texte grec. — Les textes publiés par Muller et par Meusel nous causent quelque embarras. Impossible de savoir au juste comment Alexandre s'y prend pour se faire monter par ses oiseaux — dans chaque ouvrage, nous nous heurtons à un passage obscur et dont les termes sont différents. C'était un jeu attrayant que de comparer ces deux épaves pour reconstituer le corps original par hypothèse. Mais pourquoi s'attarder à ce jeu ? Les manuscrits abondent autour de nous, pres de nous. Depuis longtemps Zacher en a dressé la liste ⁶. La collation en est assez si aisée que l'on s'étonne de n'avoir pas encore sous la main une édition critique et l'on se prend à regretter que tant d'hommes éminents, d'ailleurs sans se faire illusion ⁷, aient établi leur classement sur la base étroite et fragile de quatre manuscrits médiocres, et méchamment publiés.

Nous devons donc rechercher le texte complet. Les concours les plus courtois et les plus empressés nous vont aider. Nous avons à remercier, pour la Vaticane, le R. P. G. de Jephiauo r, pour l'Ambrôsienne, le docteur Louis Gra-

¹ Ps.-Call., II, 24-31, fin du ch. 41 et ch. 42-44 161. MULLER.

² Voyez, au ch. 43 (MULLER), le résumé, sous la forme d'une courte lettre à Olympias.

³ TARN, op. I., p. 2, cite un hymne de Thémistocle III.

⁴ E. A. WALLIS BUNN, *The history of Alexander the Great being the Syrian version*

of the Pseudo-Callisthenes, Cambridge, 1889, introduction, p. 180, 14 sq., introduction, p. 401.

⁵ ZACHER, *Pseudo-Callisthenes*, p. 1 sq. Voyez aussi W. KIEHL, *Zur griechischen Alexanderroman*, dans *Herma*, t. XXX, (1895), p. 402; Meusel, p. 104-203.

⁶ AUSENIUS, p. 12.

matice, pour la Bodleienne, le docteur Winstedt¹⁹. Leurs recherches nous ont appris que l'épisode manque au Vatic. grec 1656²⁰, à l'Ambros. O 117 sup., aux Barroc. 17 et 20, tandis que trois autres des manuscrits examinés l'ont à la fin de la lettre à Olympias. Ce sont le Vatic. grec 171²¹, le Barroc. 23 et le Miscellaneus 283 d'Oxford²², que nous désignerons respectivement par les lettres *l*, *Ob* et *Ou*. Tous trois reproduisent, à cet endroit, l'ordonnance du manuscrit de Levide (*L*). Tous ensemble, considérés seulement de ce point de vue, ils forment un groupe distinct, dont *L*, le mieux connu, pourrait être l'épityme et que nous nommerons, pour cette raison, *λ*. En face de ce groupe *λ*, à notre connaissance, reste isolé²³.

L'examen des variantes nous a permis de combler la lacune. Nous ne pouvions nous borner à une phrase isolée. Ces textes fautifs et ces éditions imparfaites demandaient la recension de tout le morceau. Nous avons pu ainsi corriger des fautes. Nous avons aussi distingué des leçons variées, travail de copistes qui prenaient toutes les libertés avec le texte. Nous avons tenté de les classer.

Il ne nous appartenait pas le relabrir le texte original, de viser la source commune des divers groupes, ou même, dans chaque groupe, la source commune des divers manuscrits. Il nous a suffi de choisir un des textes donnés, d'en corriger les fautes, en indiquant à part les variantes, sans tenter d'y restituer celles qui pourraient paraître meilleures.

Sur ces bases, nous avons dressé deux tableaux, en coupant le récit vers les deux tiers. La raison de ce traitement différent est que *Ou* est traduit en grec moderne, mais seulement jusqu'à cet endroit. Dans la suite, nous n'y trouvons plus que de légères retouches. Aussi pour ce dernier tiers, était-il superflu de repéter des textes presque pareils, écrits dans la même langue. Nous avons choisi *Ou* qui nous a paru représenter le mieux le groupe *λ*.

¹⁹ Il a le devoir de remercier en même temps de leurs bons offices M. Gibson, conservateur, et M. le professeur T. W. Allen.

²⁰ La lettre se termine comme dans B. MONTAN, p. 94 note, avec une variante notable. *Ep. 20* au bas de B. 100.

²¹ Papier, xvi^e siècle d'après KNOLL, *Hermes*, XXI, p. 463.

²² Barroc. 23 hombycin, xv^es. misc. 283 papier xvi^e s. d'après ZACHAR, p. 22.

²³ Deux manuscrits d'Oxford Barroc. 17 et 20 concordent avec un livre I ch. 18 et un livre II, ch. 17 et MONTAN, p. 94 sq. mais ils ne comprennent pas l'Ascension nous savons pour quelle raison.

L avec les variantes de V (lb).

Om.

C.

1 Ἦσαν δὲ ὑπελάθων οὐκ ἔχοντες
τοῦτον τοῦτον οὐκ ἔχοντες
ἔστι τοῦτον τοῦτον.

Προσέτιξεν δὲ πάλιν αὐτὸν
15 πάλιν ἐν τῷ τῷ τῷ τῷ
μαρτυρῶν καὶ τῷ τῷ τῷ
μαρτυρῶν οὕτως.

Οὐ βούλομαι αὐτὸν
ἐν τῷ τῷ μαρτυρῶν
10 δεξιᾷ πορευθῆναι, μαρτυρῶν
ἀποκριθεὶς.

Πάλιν οὖν διεκλήθη ἐν
ἐπιφάνειαν εἰ πάντως ἐν-
ταῦθα ἔστιν τὸ τέλος τῆς
15 γῆς καὶ οὐρανὸς ἐνταῦθα
κλείεται.

Ἰδοὺ οὖν
υποστρέφει τὴν ἀκρότητα.

20 Προσέτιξεν οὖν πάλιν αὐτὸν
καὶ ἐκ τῶν ὀφειλῶν τοῦ τόπου
ἐκείνου οὗτο. Ἦσαν γὰρ οὐ-
ρανὸς μέγιστος, λευκὰ, ἀλλὰ
ταῦτα πάντα καὶ ἔλαττον.

Ἦσαν δὲ ὑπελάθων οὐκ ἔχοντες
σημαίνειν [] οὐκ ἔχοντες
εἶπε τὸ ἄκρον τῆς γῆς.

Ὅτι οὖν δὲ ἔλαττον
κατακτείνῃ μετὰ τὴν ἐν τῷ το-
πῷ ἐκείνῳ καὶ ἔλαττον ἔλαττον
μαρτυρῶν οὕτως.

Οὐ βούλομαι ἔλαττον
ἐν τῷ τῷ μαρτυρῶν τῇ μα-
ρτυρῇ. ἔλαττον πορευθῆναι δεξιᾷ, καὶ
μαρτυρῇ πάλιν.

Πάλιν οὖν ἐπυλλογίσθηκα εἰς
τὸν ἐκείνῳ μου λόγων ἐκείνῳ
ἐδῶ τὸ τέλος τῆς γῆς καὶ ὁ
οὐρανὸς ἐδῶ βέλτε ἔλαττον ἔλαττον
πορευθῆναι.

καὶ ἔλαττον ἐν τῷ τῷ
μου (ἐν πορεύσῃ πορεύσῃ καὶ
καὶ πορεύσῃ τὸ τέλος).

Ὅτι οὖν καὶ πορεύσῃ
ἐκείνῳ τὸ ἄκρον ἐκείνῳ τοῦ τό-
που ἐκείνου, καὶ πορεύσῃ οὕτως
μετὰ τὴν οὐρανὸς οὕτως
τὸ τέλος καὶ ἔλαττον πορεύσῃ.

1 Ὁ ἀλλὰ ἀπελάθῃ οὐκ ἔχοντες
μαρτυρῶν τοῦτον ἐκείνῳ ἐκείνῳ
τὸ ἄκρον τῆς γῆς.

Οὐ δὲ ἐπυλλογίσθηκα εἰς
ἐκείνῳ ἐκείνῳ ἀπὸ τῆς γῆς
ἐκείνῳ πάλιν ἐκείνῳ οὕτως
ἐκείνῳ οὕτως.

1) βούλομαι αὐτὸν
ἐν τῷ τῷ μαρτυρῶν γῆς
δεξιᾷ πορευθῆναι.

10

15

20

20

1. V (lb). — 1, ὑπελάθων I. V Om. 5) ἐν τῷ
τόπῳ καὶ ἐκείνῳ V Om. 9) καὶ πορεύσῃ V Om.
9) τῷ τῷ I. V 10) πορεύσῃ I. 11) πορεύσῃ
οὕτως I. πορεύσῃ V. πορεύσῃ Om. 12) οὕτως
V Om. 13) τῷ τῷ L. πορεύσῃ V Om. 14) ἐκείνῳ
ἐκείνῳ καὶ ἐκείνῳ V Om. 15) τῷ τῷ

ἐκείνῳ) τὸ ἄκρον V Om. 10, προσέτιξεν αὐτὸν,
καὶ πορεύσῃ V Om. 21) καὶ πορεύσῃ I.
Notes — 1) ἐκείνῳ ἐκείνῳ ἐκείνῳ
(Hoshe p. 13) ἐκείνῳ ἐκείνῳ, qui est la forme
primitive.

Om. — 2) σημαίνειν I. 3) ἐκείνῳ C. 4) ἐκείνῳ
10) ἐκείνῳ 11) ἐκείνῳ 12) ἐκείνῳ
λογισθῆναι. 14) τῷ τῷ 15) ἐκείνῳ. 16) ἐκείνῳ
πορεύσῃ. 21) πορεύσῃ.

Notes. — 2) ἐκείνῳ ἐκείνῳ. Nous respectons

C. 24) καὶ πορεύσῃ

Notes. — 4-6). Le texte original a été mo-

lification du manuscrit qui est justifié
et l'ascension, la situation de l'original
Londres, 1897, § 105 c.

4) ἐκείνῳ; cf. l'ascension, § 147, note 1.

diffé pour rappeler l'original interpolé au
début du chap. 11 (M. 11, p. 89).

L avec les variantes de V Ob.	Om.	C.
25 βλέποντα γὰρ ἡμᾶς οὐκ ἔφασγον Τινὲς δὲ τῶν στρατιωτῶν ἐπιδόντων τοῖς πρῶτοις ἄλλοις αὐτῶν	γὰρ ἦσαν ἡμεῖς δὲ) ἰδόντων ἡμᾶς καὶ οὐδὲν ἔφασγον Καὶ τινες ἀπὸ τῶν στρα- τιωτῶν ἐκλήξαν ἡμᾶς εἰς τοὺς ὄρους τῶν τοισυτων ὄρων] καὶ βρατάζοντα,] ἀνέκταντο.	βλέποντα γὰρ 25 τοὺς ἀνθρώπους οὐκ ἔφασγον Τινες δὲ τῶν στρατιωτῶν καὶ ἐπιδόντων ἐν τοῖς ὄμοις αὐτῶν τε δὲ βρατάζοντα (] 30 ἀνέκταντο.
30 καὶ ἐνέπικοντο βρατάζοντα αὐτούς. Ἐπὶ θύραισιν δὲ θύραι, ἀγρί- αί, εἶλεν τι καὶ πλείοντα τῶν 31 τοισυτων αὐτῶν ἐλθόν πρὸς ἡμᾶς ὅτι τοῖς θύραισιν αὐτοῖς ἔπικοντο.	[Γὰρ τοιαῦτα οὐκ ἔφασ] τῶν γούσι καὶ θύραις ἔφασ, ὅτι- ον καὶ πλείονα καὶ ἔφασ ἐκείνη ἐλθόντες εἰς ἡμᾶς δι- α καὶ ἄλλοις ὅπου ἐκείθεν εἰς τὸ κατὰ νομόν καὶ ἔφασγον τα.)	Ἐπὶ θύραισιν δὲ καὶ θύραις ἐλ- θόντες, εἶλεν τι καὶ πλείοντα τῶν [ὁμοίων ἐλθόν πρὸς 35 αὐτοὺς διὰ τοὺς ὅποιους θύραι- σιν αὐτοῖς.
40 αὐτῶν ἀρκετέα, προτιτάξ- αμεν ἡμῶν τῶν πρῶτων καὶ δοθήναι αὐτοῖς βρωμάτων Τῶν δὲ τριτῶν ἡμεῖς προτι- τάξαι κατὰ νομόν ἐλθόν 45 ὁμοίων ζυγοῦ καὶ τοῦτο ἐ- δοθήναι ἐν τοῖς πρῶτοις αὐτοῖς. Εἶτα προτιτάξαι βρωμάτων ἐνδοθήναι] καὶ τοῦτον πρῶ- τον 50 ἐδοθήναι ἐν μετὰ τοῦ ζυγοῦ	Ὅμοιος ἐκείνη τα ὅμο- απὸ ἐπιτακτικῶν ὁμοίων ἔφασ κατὰ νομόν ἐλθόντες πρὸς ἡμᾶς καὶ αὐτῶν πρῶτοις αὐτοῖς ἔφασ τα πρῶτοις ἡμεῖς ὁμοί- α κατὰ νομόν, ζυγὸν ὁ- μοίων ζυγοῦ καὶ τοῦτο καὶ ὁ- μοίων (εἰς τα τοιαῦτα ὁμοί- α εἰς τὰς πρῶτας αὐτοῖς. Εἶτα ὁμοίως καὶ φέρουν ὁμοί- α βοδίου καὶ καὶ τοῦ ὁμοί- α εἰς τὴν μέσην τοῦ ζυγοῦ.	Δοὶ δὲ εἰς αὐτῶν αὐτοῖς αὐτῶν, προτιτάξαι καὶ 40 φανεῖν βρωμάτων αὐτῶν τῶν πρῶτων. Τῶν δὲ τριτῶν ἡμεῖς προτι- τάξαι κατὰ νομόν ἐλθόν ὁμοίων ζυγοῦ καὶ τοῦτο προτι- τάξαι ἐν τοῖς πρῶτοις αὐτοῖς Εἶτα 50

L V Ob. — 30-31) ἐπιδόντες βρατάζοντες L
33) ἐπιδόντες L, ἐπιδόντες V Ob. 33) ἔφασγον
V. 34) ἐπιδόντες V, ἐπιδόντες Ob. ἐπιδόντες L 34)
ἐπιδόντες L. 34-35) ἐπιδόντες αὐτοῖς V 35)
ἐπιδόντες αὐτοῖς Michael post ταῖς αὐτοῖς 41) ἐπιδόντες
ἐπιδόντες V 44) ἐπιδόντες L 45) ἐπιδόντες V
καὶ τῶν τριτῶν V. 45) (εἰς τοῦ V Ob. 45-47) καὶ
ταῖς αὐτοῖς αὐτοῖς αὐτοῖς L, αὐτοῖς αὐτοῖς V Ob. ταῖς αὐτοῖς

Om. — 25) ἡμεῖς, 27) στρατιώταις 34) αὐτοῖς
ταῖς. 35) ἐπιδόντες, 37-38) κατὰ νομόν, 38)
ἐπιδόντες τα, 39) αὐτοῖς, 42) καὶ μετὰ τῶν φέρων.

C — 25) ἐπιδόντες cod., ἐπιδόντες Müller. 34) ἀνέκταντο cod. et Müller.

cod. 45-49) ἐπιδόντες αὐτοῖς αὐτοῖς L V Ob.
αὐτοῖς αὐτοῖς ex Om. 49-50) καὶ ταῖς αὐτοῖς αὐτοῖς
αὐτοῖς V Ob, αὐτοῖς ex L, ταῖς αὐτοῖς cod., μετὰ αὐτοῖς.

Notes. — 30-31, 34) Le copiste de L a
confondu ἔφασ (cf. ἔφασ, qui ont le même gé-
nitif, sans l'accent, mais il écrit ἔφασ, géni-
tif de ἔφασ. Le masculin génitif d'une étour-
derie. Nous avons restitué le neutre.

Notes. — 37-38) κατὰ νομόν : l'adjectif αὐ-
τοῖς serait formé comme αὐτοῖς, avec une
contraction.

L avec les variantes de V Ob.

Om.

C

Ταυτὴν δὲ κατασκόπει
ὥσπερ σφυρίδα
καὶ εἰσῆλθον ἐγὼ
ἐν τῇ πυλῶδι, κρατῶν
55 τὸ ὄρου ὡς ἐπὶ πηγῶν
τὸ μέκος καὶ ἔχον ἐπ' αὐτῇ
ἦμαρ ἡπύων.

Εἰθὺς οὖν ἀνέστη τα ὄρουα
60 τοῦ καταρχεῖν τὸ ἦμαρ,
καὶ ἀνέβηον μετέσταν ἐν
τῷ ἄβρι []
ὡς νομίζουσιν με πλῆσιον
τοῦ οὐρανῶ σπαραγμῶ.

65 Ὅλως δὲ ἔτρεμον διὰ τὴν
ἀπερῶν/οῦσταν τοῦ αἵματος
ψυχρότητα καὶ τὴν ἐκ τῶν
περὶ τῶν ὀφθαλμῶν ἀνέ-
στηλιν.

Ταυτὴν δὲ κατασκόπει
ὥσπερ σφυρίδα ἐκὼλυσεν
ἐλθὼν τὴν ζυγὴν καὶ ἐπεβίβη
κράτῶν, καὶ κρατῶν
κονταρον ὡς ἐπὶ πηγῶν ἐπὶ
τὸ μέκος καὶ εἶχον ἐπ' αὐτῇ
(εἰς τὸ κοντάρην) πυκνότη δα-
δαμενα

καὶ ἐβλάστη τα ὄρουα το
συκοτὴν καὶ ἐπὶ ἐβλάστη τὸ πο-
κῶν καὶ ἐπερ/όχρην ἐν τῷ
ἀβρι []
ὡς νομίζουσιν πλῆσιον τοῦ
οὐρανῶ ἰθὺς

Ὅλως δὲ ἔτρεμον διὰ τὴν
ἀπερῶν/οῦσταν τοῦ αἵματος
ψυχρότητα καὶ τὴν ἐκ τῶν
περὶ τῶν ὀφθαλμῶν ἀνέ-
στηλιν

ἰσθῆν αὐτὸς
ἐν μέτω τοῦ ζυγῶν, ἐκράτῶ-
ν τὸ ὄρου ὡς ἐπὶ πηγῶν
τὸ μέκος []
ἔχον ἐπ' αὐτῇ
ἦμαρ []

Εἰθὺς οὖν ἀνέστη τα
ὄρουα [] τοῦ πορ/όχρην
καὶ ἀνέβη μετέσταν
τὸν ὄλιν ἐν τῇ ἀβρι ἐν τῇ
ἀβρι []

Παύς δὲ ἔτρεμον διὰ τὴν
ἀπερῶν/οῦσταν τοῦ αἵματος
ψυχρότητα τὴν ἐκ τῶν
περὶ τῶν ὀφθαλμῶν ἀνέ-
στηλιν

1 V Ob — 51 ἀνέστην V Ob
52, παύς L 53-54 καὶ εἰσῆλθον σφυρίδα
om 1 ἀνέβηον V Ob 55, ἀνέβηον
L καὶ ἀνέβηον Meusel ἀνέβηον L
V Ob 56 ἀνέβηον V Ob 57 καὶ
ἀνέβηον L 58 ἀνέβηον V Ob 59 ἀνέβηον L

57 ἀνέβηον L Ob 61 ἀνέβηον V Ob 62 καὶ
ἀνέβηον L 63 καὶ ἀνέβηον 64 καὶ ἀνέβηον
65 καὶ ἀνέβηον V Ob 66 καὶ ἀνέβηον
67 καὶ ἀνέβηον L 68 καὶ ἀνέβηον V Ob
69 καὶ ἀνέβηον L 70 καὶ ἀνέβηον V Ob

Om — 52 ἀνέβηον 53 καὶ ἀνέβηον
61 ἀνέβηον, 63 ἀνέβηον, 64 ἀνέβηον, 65 ἀνέβηον

66 ἀνέβηον 67 ἀνέβηον 68 ἀνέβηον
69 ἀνέβηον 70 ἀνέβηον

Com. para las variantes de L , V. 106.

6

20 ἔπειτα δὲ καὶ πάλιν τὸν αὐτὸν λόγον
ἐποίησαν καὶ αὐτοὶ ἐπὶ αὐτοῦ τῶν ἀκουσάντων
ἐπαινεῖς, [] ἡλθον εἰς
τὸ στρατοπέδον, ὅθεν οὖν προσήλθον
καὶ οἱ ἄλλοι ἐπαινεῖς ἑσώπιστα

Röm. 15 ἔχει συμπαραπλήρη [] 20
αὐτοῦ καὶ ἡ ἀρετή αὐτοῦ ἀνεκτίτως
ἐπαινεῖται, ἀποριεῖται τὸν αὐτὸν καὶ ἡλθον εἰς
τὸν στρατὸν αὐτοῦ ὅθεν οὖν προσήλθον
καὶ οἱ ἄλλοι ἐπαινεῖς ἐσώπιστα

Dans ces tableaux on a lu en caractères espacés les variables dérivées, les crochets, l'indiquent les vides, les parenthèses — enfermement les additions ou les soustractions. Il nous reste à présenter quelques observations.

La première conserve la phrase principale, celle qui fait le point de départ de nos recherches. *L* et *Ob* présentent des lacunes très différentes. *L* a souffert d'une double erreur : deux fois, le copiste, sans s'en rendre compte, a répété le même mot, répété à peu d'intervalle. D'abord, *παρὰ τὴν* pour *παρὰ*, avant sauté du premier passage au second et omis ainsi deux fragments de phrase. *Ob* a une phrase entière passée : *ἐν τῷ*, *τοῦ* *ζῳοῦ*. Un relateur trop ingénieux a dissimulé la lacune, en changeant le mot qui la révélait. Il a écrit *ἐν τῷ* *ἐν*, au lieu de *παρὰ* *ἐν*. Les deux textes ne se comprennent qu'en partie. Ils ont perdu, l'un et l'autre, le membre de phrase qui rappelle *τὰ* *τῶ* *ἐν*. On nous le rend, avec le mot qui restait mystérieux, le mot essentiel, qui va éclaircir tout notre sujet, *ἐξ αὐτοῦ* *βοδίου*, un cuir de bœuf.

Notre autres observations sont d'une portée plus étendue. Elles visent à classer les manuscrits et à rechercher les traces du prototype.

On et C, sur bien des points où les autres diffèrent, ont les mêmes leçons et ces leçons paraissent les plus anciennes. On en conclut que ces deux ma-

Qm. — 24) *распутное*. 25) *здравствуй*.
 Answer. — 21) *мы* *вам*. Qm.
 2. 21) *распутное* *моя* *сестра* *у* *тебя*. 22) *я* *у* *тебя*. 23).
я *у* *тебя* *у* *тебя*. 24) *здравствуй* *я* *у* *тебя*.
 25) *я* *у* *тебя* *у* *тебя*

Notes. — (20) On present test (Nov 47) 11
 1. 05 13 27 45 53 55 57 59 61 63 65 67 69 71 73 75 77 79 81 83 85 87 89 91 93 95 97 99 101 103 105 107 109 111 113 115 117 119 121 123 125 127 129 131 133 135 137 139 141 143 145 147 149 151 153 155 157 159 161 163 165 167 169 171 173 175 177 179 181 183 185 187 189 191 193 195 197 199 201 203 205 207 209 211 213 215 217 219 221 223 225 227 229 231 233 235 237 239 241 243 245 247 249 251 253 255 257 259 261 263 265 267 269 271 273 275 277 279 281 283 285 287 289 291 293 295 297 299 301 303 305 307 309 311 313 315 317 319 321 323 325 327 329 331 333 335 337 339 341 343 345 347 349 351 353 355 357 359 361 363 365 367 369 371 373 375 377 379 381 383 385 387 389 391 393 395 397 399 401 403 405 407 409 411 413 415 417 419 421 423 425 427 429 431 433 435 437 439 441 443 445 447 449 451 453 455 457 459 461 463 465 467 469 471 473 475 477 479 481 483 485 487 489 491 493 495 497 499 501 503 505 507 509 511 513 515 517 519 521 523 525 527 529 531 533 535 537 539 541 543 545 547 549 551 553 555 557 559 561 563 565 567 569 571 573 575 577 579 581 583 585 587 589 591 593 595 597 599 601 603 605 607 609 611 613 615 617 619 621 623 625 627 629 631 633 635 637 639 641 643 645 647 649 651 653 655 657 659 661 663 665 667 669 671 673 675 677 679 681 683 685 687 689 691 693 695 697 699 701 703 705 707 709 711 713 715 717 719 721 723 725 727 729 731 733 735 737 739 741 743 745 747 749 751 753 755 757 759 761 763 765 767 769 771 773 775 777 779 781 783 785 787 789 791 793 795 797 799 801 803 805 807 809 811 813 815 817 819 821 823 825 827 829 831 833 835 837 839 841 843 845 847 849 851 853 855 857 859 861 863 865 867 869 871 873 875 877 879 881 883 885 887 889 891 893 895 897 899 901 903 905 907 909 911 913 915 917 919 921 923 925 927 929 931 933 935 937 939 941 943 945 947 949 951 953 955 957 959 961 963 965 967 969 971 973 975 977 979 981 983 985 987 989 991 993 995 997 999 1001 1003 1005 1007 1009 1011 1013 1015 1017 1019 1021 1023 1025 1027 1029 1031 1033 1035 1037 1039 1041 1043 1045 1047 1049 1051 1053 1055 1057 1059 1061 1063 1065 1067 1069 1071 1073 1075 1077 1079 1081 1083 1085 1087 1089 1091 1093 1095 1097 1099 1101 1103 1105 1107 1109 1111 1113 1115 1117 1119 1121 1123 1125 1127 1129 1131 1133 1135 1137 1139 1141 1143 1145 1147 1149 1151 1153 1155 1157 1159 1161 1163 1165 1167 1169 1171 1173 1175 1177 1179 1181 1183 1185 1187 1189 1191 1193 1195 1197 1199 1201 1203 1205 1207 1209 1211 1213 1215 1217 1219 1221 1223 1225 1227 1229 1231 1233 1235 1237 1239 1241 1243 1245 1247 1249 1251 1253 1255 1257 1259 1261 1263 1265 1267 1269 1271 1273 1275 1277 1279 1281 1283 1285 1287 1289 1291 1293 1295 1297 1299 1301 1303 1305 1307 1309 1311 1313 1315 1317 1319 1321 1323 1325 1327 1329 1331 1333 1335 1337 1339 1341 1343 1345 1347 1349 1351 1353 1355 1357 1359 1361 1363 1365 1367 1369 1371 1373 1375 1377 1379 1381 1383 1385 1387 1389 1391 1393 1395 1397 1399 1401 1403 1405 1407 1409 1411 1413 1415 1417 1419 1421 1423 1425 1427 1429 1431 1433 1435 1437 1439 1441 1443 1445 1447 1449 1451 1453 1455 1457 1459 1461 1463 1465 1467 1469 1471 1473 1475 1477 1479 1481 1483 1485 1487 1489 1491 1493 1495 1497 1499 1501 1503 1505 1507 1509 1511 1513 1515 1517 1519 1521 1523 1525 1527 1529 1531 1533 1535 1537 1539 1541 1543 1545 1547 1549 1551 1553 1555 1557 1559 1561 1563 1565 1567 1569 1571 1573 1575 1577 1579 1581 1583 1585 1587 1589 1591 1593 1595 1597 1599 1601 1603 1605 1607 1609 1611 1613 1615 1617 1619 1621 1623 1625 1627 1629 1631 1633 1635 1637 1639 1641 1643 1645 1647 1649 1651 1653 1655 1657 1659 1661 1663 1665 1667 1669 1671 1673 1675 1677 1679 1681 1683 1685 1687 1689 1691 1693 1695 1697 1699 1701 1703 1705 1707 1709 1711 1713 1715 1717 1719 1721 1723 1725 1727 1729 1731 1733 1735 1737 1739 1741 1743 1745 1747 1749 1751 1753 1755 1757 1759 1761 1763 1765 1767 1769 1771 1773 1775 1777 1779 1781 1783 1785 1787 1789 1791 1793 1795 1797 1799 1801 1803 1805 1807 1809 1811 1813 1815 1817 1819 1821 1823 1825 1827 1829 1831 1833 1835 1837 1839 1841 1843 1845 1847 1849 1851 1853 1855 1857 1859 1861 1863 1865 1867 1869 1871 1873

25) Comparez avec la version latine -
Incipit evangelium secundum mattheum. Est con scriptum

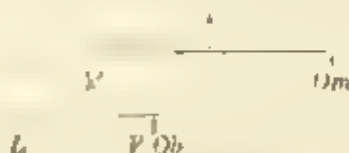
(17500), pour celle même, paraît plus ancien.

On ajoute : « Les personnes qui ont été atteintes de la peste à Alexandrie, après sa mort, souffrent d'écoulements de sang par les yeux et le nez, et de vomissements de sang ».

C 41, was untere Reihe + 2. Reihe: zap' aũ na repetit N: ber

manuscrits représentent le mieux le prototype. Sans doute, on y relève des retouches récentes et l'on sait que *Om* est traduit aux deux tiers. Ce sont bien deux remaniements, mais ils reposent sur une base solide, et, des deux, *C* est de beaucoup le meilleur.

En face de *Om*, plaçons nos deux autres copies, *L* et *V Ob* (*V* et *Ob* ne font qu'un). Elles s'en distinguent par des variantes communes : elles avaient donc un autre modèle. Mais elles s'en écartent aussi chacune sur des points différents. Tantôt l'une, tantôt l'autre est la meilleure. Il suit de là que, de part et d'autre, on a altéré différemment ce que le modèle avait en commun avec *Om*. Le modèle en était donc très proche. On pourrait figurer ainsi cette situation :



Ce classement repose sur les variantes les plus simples, celles qui résultent du choix des mots. Il en est de plus importantes, qui touchent au fond même. *C* présente de graves lacunes. *Om* a l'avantage incontestable d'être complet. Il est plus nourri que tous les autres manuscrits. Mais, le sachant remanié, nous ne pouvons décider aisément s'il tient cette abondance de sa source ou du nouveau rédacteur. Il est des cas où l'interpolation est évidente. Il en est d'autres où une critique hardie voudra reconnaître des traits originaux et saura découvrir, dans *C*, la cassure où l'on peut les glisser, le vide qu'ils permettent de combler. *L* et *V Ob* ne laissent plus distinguer ces cassures. Une révision soignée les a dissimulées, comme nous l'avons constaté déjà dans *V Ob*, à propos de la peau de bœuf. Elle a créé en réalité une rédaction nouvelle. Voici trois passages où nous apercevons, dans *Om*, la leçon originale, ou une variante suggestive : dans *L*, une lacune, dans *L V Ob*, une retouche.

40-42) Dans *C*, avec $\mu\tau \pi\epsilon\tau\epsilon\iota$, il faudrait un pronom et un verbe : $\alpha\tilde{\iota} \tau\alpha\tau\epsilon\tau\epsilon\iota\sigma\tau\alpha \pi\tau\tau\epsilon\iota$, ou toute autre expression correspondant à $\alpha\alpha \tau\alpha \kappa\pi\tau\tau\epsilon\iota$. *L* et *V Ob* corrigent la phrase boiteuse : $\mu\tilde{\iota} \delta\epsilon\lambda\tilde{\iota}\nu\alpha\iota \iota\tilde{\iota}\tau\epsilon \beta\epsilon\omega\tau\epsilon\iota$.

51-54) L'auteur de *Om* a dû lire, dans son modèle paléo-grec : $\tau\alpha\tau\alpha \delta\epsilon \kappa\alpha\tau\epsilon\kappa\alpha\lambda\upsilon\sigma\tau\alpha\iota, \omega\tau\alpha\pi\alpha \sigma\pi\alpha\sigma\tau\alpha\iota \kappa\alpha\lambda\lambda\eta\tau\alpha\iota$ - $\alpha\alpha \tau\alpha \delta\epsilon \sigma\alpha, \alpha\alpha \epsilon\sigma\tau\alpha\lambda\theta\epsilon\upsilon \epsilon\gamma\omega \epsilon\iota\mu\epsilon\tau\alpha$ « ce qui veut dire : « J'arrangeai les choses, comme si j'avais rive une corbeille

au joug, et j'entrâi moi-même au milieu. » C'est cette leçon, mais n'en conserve que des vestiges. *L* en perd un fragment et en altère le sens. « Je l'arrangeai (la peau de bœuf) comme une corbeille et j'entrâi moi-même dans la corbeille. » *L* *On* supprime la peau de bœuf et coupe le lien. « Aussitôt, je confectionnai une sorte de corbeille. »

61-63 *L* est incorrect. Le verbe manque. On pourrait lire *ἀνέβητο*, que justifierait la mauvaise leçon de *L* *On* *ἀνέβητο*. Mais un anneau manquerait à l'enchaînement des choses. Mieux vaut restituer un verbe par exemple *ἐβήκατο*, si l'on voulait aussi plus loin, lire *ἐκ τῶν ὀρέων* *ἐβήκατο* on se rapprocherait du texte latin *ceperunt ascendere colum. . tantum altitudinem ascendi. On* donne d'autres détails. *L* et *V* *On*, comme précédemment, ont une phrase correcte, mais diminuée et modifiée.

Ainsi *On* et *C* se rapprochent le mieux de l'original. Si nous voulons mettre le récit en français, en choisissant les meilleures leçons, nous leur donnerons la préférence. Essayons-le :

« À voir ces signes, je pensai : ici est l'extrémité de la terre. Et je fis construire en ce lieu un arc très grand, et j'écrivis avec le ciseau ceci : « Qui » vendra entrer au séjour des Bienheureux prendra à droite, pour ne point se » perdre. » Je réfléchis encore et me demandai : « Est-ce tout à fait ce terme » de la terre ? Est-ce ici que le ciel s'appuie ? » Et je voulus chercher le vrai. J'ordonnai donc, parmi les oiseaux de ce lieu, d'en prendre deux. C'étaient les oiseaux très grands, blancs, très forts et fauchiers. À notre vue en effet, ils ne s'envient pas. Des soldats montaient sur leurs épaules : eux, les portaient et prenaient leur vol. Ils se nourrissaient de bêtes sauvages : aussi beaucoup vivaient ils à nous pour les chevaux qui mouraient. J'en pris donc deux et je les fis garder trois jours sans manger. Le troisième jour, j'ordonnai de fabriquer une pièce de bois semblable à un joug, et de l'attacher à leurs cous. Ensuite je fis apporter une peau de bœuf et la fis attacher au milieu du joug. J'arrangeai les choses, comme si j'avais été une corbeille au joug et j'entrâi au milieu, tenant ma lance, longue d'environ sept coudées, et ayant dans le haut du four de cheval. Aussitôt les oiseaux, ayant pris leur vol, s'élèverent pour manger le four et je montai avec eux, si haut que je me crus près du ciel. Je tremblais très fort, sentant l'air glacé et le froid produit par les ailes des oiseaux. Puis, tout d'un coup, je trouvai devant moi un oiseau de forme humaine,

qui me dit : « Alexandre, tu ignores les choses de la terre. Pourquoi veux-tu comprendre celles du ciel ? Retiens-toi au plus de sur la terre, crains d'être la proie de ces oiseaux. » Il me dit encore : « Alexandre, regarde la terre, la-bas, » Saisi d'effroi, je regardai et voici que je vis un grand serpent en cercle et, au milieu du serpent, une île toute petite. Et cela que j'avais rencontré me dit : « Sais-tu ce que c'est ? L'île est le monde, le serpent est la mer qui l'entoure le monde, c'est-à-dire la terre entière. » Et moi, je retournai par la décision de la Providence suprême, et je descendis à terre, loin du camp à sept journées de marche. J'étais à la fin à moitié mort. J'avais là un satrape sous mon autorité, je recrus de lui trois cents cavaliers, je fis route avec eux et j'arrivai à l'armée. Jamais plus je ne songerai à tenter l'impossible. Salut. »

Nos observations auraient plus de prix, si nos collations étaient contrôlées par d'autres, telles que nous devons à Kroll et à un correspondant de Munsell⁶¹, les nros pour I, 26 ; les autres pour III, 47 ; ont une base trop restreinte. Elles sont tirées, pour chacun de ces passages, de manuscrits différents, et, dans ces deux groupes de manuscrits, ceux que nous avons étudiés n'ont que pour une part⁶². La comparaison de ces collations avec les nôtres n'est pourtant pas sans intérêt. D'abord, elle peut nous mettre en garde contre le danger qu'il y aurait à conclure du morceau à l'ensemble. En effet, au livre III, chapitre xvi, notre groupe A paraît se désagréger. *A* concorde avec *B* et, en face de ces deux manuscrits, qui semblent peu de x, la rédaction primitive, *L*, et *Om* représentent deux remaniements indépendants l'un de l'autre ; et, ce qui est plus grave, *Ob* est étranger à *L* et résulte d'une troisième dérivation. En réalité, notre groupement ne vaut que pour la lettre à Olympas. Les manuscrits, en effet, le plus souvent, ne sortent pas entièrement l'un de l'autre. Il arrivait aux copistes, nous le savons, d'utiliser l'un ou même plusieurs manuscrits et de les combiner à leur gré. La liste des remaniements pourrait ainsi s'allonger dans des proportions inattendues.

Mais laissons les remaniements ; dégagons les parties communes, pour en comparer les variantes. Nous y trouverons de quoi corroborer, au moins en partie, nos précédentes conclusions. Les deux passages nous permettent un examen plus sûr que le récit de l'Ascension, car, le plus souvent, nous n'avons

⁶¹ Voyez plus haut, p. 89, note 5.

⁶² *L*, *Γ* et *C*, pour I, 26 ; *L*, *Ob* et *Om*, pour III, 47.

pas à conjecturer la leçon originale, nous la possédons, dans la redaction α . Or par endroits, ζ la conserve, mieux que Ω . Γ en a en toute, mais aussi mieux que Π et que les meilleurs manuscrits du groupe 3. Et quand cette pierre de touche vient à nous manquer, nous y relevons encore des variantes qui sont tellement heureusement la comparaison. Nous voyons aussi, au chapitre xxvi du livre I, que Γ et ζ présentent des leçons dérivées. Ce sont bien les copies jumelles et pourtant distinctes que nous connaissons déjà, et nous observons le même fait significatif : elles procèdent d'une révision qui a comblé une grave lacune, sans le moindre scrupule, sans s'inquiéter de l'original.

Les résultats restent partiels et provisoires. Ils ne sont pas moins précieux. Si l'on s'en tient à la lettre α d'Olympas, ou, pour être plus sûr, aux chapitres xxxix-vii, on peut trouver, dans notre groupe α , le noyau de la redaction γ . Mais aucun des manuscrits que nous possédons ne passera point le modèle utilisé. Il faut remonter beaucoup plus haut, au prototype. ζ peut être, comme on l'a dit, une version tardive.¹ Mais cette gangue enferrme un métal fin : c'est une redaction du roman fort ancienne, voisine de la redaction primitive.

Pareille conclusion important à notre sujet. Nous avons, en effet, à élucider une question fort difficile : à quel moment la légende de l'Ascension a-t-elle pris place dans le roman ? Si l'était reconnu que le premier récit en fut fait dans une bonne langue et qu'il fut inséré dans un texte assez voisin du roman primitif, nous pourrions l'attribuer à une époque ancienne. Nous essaierons un peu plus loin de préciser ces conclusions.

La traduction latine de Leon. — On en connaît l'histoire. Le préambule la raconte. Vers le milieu du x^e siècle, entre 944 et 965, un certain archevêque Leon, se trouvant à Constantinople, en ambassade, copia, plus ou moins fidèlement, un manuscrit grec. Après son retour, le duc de Naples fit traduire cette copie. Mais l'ouvrage restait imparfait. Plus tard, un écrivain plus habile vint de l'ordonner et du clarifier. C'est ainsi parvenu le roman à la tour de l'Europe.

Ausloht² a unifié ces deux textes d et ζ . La nouvelle redaction, α , s'en occu-

¹ Kroll, dans *Ascanio*, p. 47.

² *Ascanio*, p. 24. — *Ascanio*, Die *Oratorien* der *Historia Alexandri magni de prelia und Babilonis Alexanderschronik*, dans

Prelehrift des Jüdischen Gymnasiums, gegründet der Universität Heidelberg zur Feier ihres 200-jährigen Jubiläums, Karlsruhe 1886, p. 97-120.

sert de base à une amplification, J_2 , et à une autre paraphrase, J_3 . J_1 et J_2 sont connus par les publications de Landgraf¹ et de Zingerle². J_3 se rencontre dans les manuscrits³; J_2 reste inédit et mérite une attention toute particulière. Zingerle et Ansfeld en ont analysé le contenu et montrent que le roman s'y trouve enrichi par des emprunts à Orosio et à Januarius Nepotianus.

Il nous est important de savoir ce que J_2 ajoute au récit de l'Ascension. Nous le trouvons dans l'appareil critique de Zingerle, qui — pour établir le texte de J_2 , a collationné un manuscrit de cette catégorie, le Seidenstettensis XXXI. Mais ce manuscrit est d'un peu plus avancé et, dans ce groupe nombreux, il est bon de tenir le premier rang. Nous ne pouvions songer à atteindre les exemplaires qu'Ansfeld signale dans les bibliothèques d'Allemagne. Mais nous en avons trouvé d'autres, trois à Paris et un au Vatican, dont nous devons la collation à Mlle Ber Nersessian. Ajoutons que la lettre J_2 doit désigner, non pas une seule paraphrase, mais une classe de textes reboîchés, car le Paris lat. 11291⁴ diffère de l'inconnu que nous avons examiné. Il est clair que la version de Léon fut, selon l'usage, bien des fois remaniée, sans le moindre succès.

On va lire les textes de J_1 et de J_2 et l'on trouvera en note les variantes qui distinguent J_2 de J_1 .

1 *Historia de preliis, J¹* — Abiit de ve-
nimus ad mare rubrum. Et erat ibi mons
altiss. Ascendimus eum et quasi assemus
in celo. Congregati cum angelis nostris et me-
5 truerem tale ingenium quatenus ascende-
rim celum et viherem si est locus eum
quod videmus. Preparavi ingenium ubi
sederem et apprehenderem grifus atque leu-
cas cum catenis. Et posui vestes aureas
et in similitudine eorum et hora quarta et
10 ceperunt ascendere celum. Divina quidem

virtus obavit eos et duxit eos ad terram
longinquam excedentem totum orbem et vocem
in locum depositum. Et cum essent sus-
tinent in ipsis cancellis ferreis. Tantum aut
15 illud invenit ascendi ut si erat terra de habitare
esse terra nobis. Mare autem illud vide-
batur unde sonat draco gurgites. Et cum
fuerit angustia circumsum in hiliis nostris.
Videntes autem ex celis nostra acclamare. Zo-
rant haurientes etc.

¹) GUSTAV LANDGRAF, *Die vita Alexandri Magni des Archipresbyters Leo (Historia de preliis)*, Erlangen, 1883, p. 131.

²) OROSCO ZINGERLE, *Die Quellen zum Alexander des Daphn von Euseb. Bzalan*, 1883, *Germanistische Abhandlungen* IV, p. 252, § 113.

³) GUSTAV DÜKE, *Levi de l'Ascension de Jésus-Christ*, 1882-1883, p. 541 sq.

⁴) Premiers moitié du x^e siècle.

⁵) J_2 a été collationné sur l'original lat. par Mlle Ber Nersessian.

⁶) Bzales ZINGERLE, p. 48, no 64.

LIBRAIRIE ORIENTALISTE

PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, 13 — PARIS-VI

Chèques postaux Paris 371 41

Tél. Gobelins 15 62

NOUVEAUTÉS

N 5 — SEPTEMBRE 1923

H. SOTTAS et L. DROTON

INTRODUCTION

A

L'ÉTUDE DES HIÉROGLYPHES

1 portrait de Champollion, 3 pl. 51 g. dans le texte 105 pp., par t. n. S.
1922 20 fr.

CONTENU

Notions de chronologie égyptienne — Valeurs des signes hiéroglyphes.

PREMIÈRE PARTIE. — Le système hiéroglyphique

- I — Principes du système
- II — Révisons du système
- III — Révisons du système
- IV — Les signes hiéroglyphes de lecture : direction de l'écriture, distribution des signes

DEUXIÈME PARTIE. — La connaissance des hiéroglyphes

- V — L'écriture égyptienne
- VI — L'écriture égyptienne
- VII — Les signes hiéroglyphes
- VIII — Les signes hiéroglyphes

Appendice. — Valeurs des principaux hiéroglyphes
Tableaux des signes hiéroglyphes par ordre alphabétique
Liste des signes hiéroglyphes par ordre alphabétique
Liste des signes hiéroglyphes par ordre alphabétique
Liste des signes hiéroglyphes par ordre alphabétique

G. CONTENAU

ESSAI DE

BIBLIOGRAPHIE HITTITE

2 vol. de 144-150 pp., grand in-8, 1922.

20 fr

HETHITICA

Collection de travaux de la Société Hittitologique de France dirigée par les
publiée sous la direction

de
FREDERIC HROZNY

TOME I

CODE HITTITE

provenant de

L'ASIE MINEURE

(vers 1800 avant Jésus-Christ)

par

FREDERIC HROZNY

Dr Phil., professeur à l'Université de Prague

Publié par l'Asie Mineure, 1, rue de Valenciennes, 105, Paris

Un exemplaire de 144 pp., avec 26 planches en phototypie, 1922 36 fr

Il y a eu une édition de 144 pp., avec 26 planches en phototypie, 1922 36 fr

A par 1922, 144 pp., avec 26 planches en phototypie, 1922 36 fr

Cette édition est la première édition de l'ouvrage, qui a été publiée en 1922.

A par 1922, 144 pp., avec 26 planches en phototypie, 1922 36 fr

24 JEFF. A. JOURNAL DE TOUTES ASSOCIATIONS 1400-1200 av. J. C.

Texte assyrien en transcription avec la traduction française et index,
100 pp., gr. in-8, 1924 autographie 24 fr

12, RUE LAFONT, PARIS-VII

CHARLES-F. JEAN

docteur en lettres et sciences sociales de l'université de Paris

LE MILIEU BIBLIQUE

AVANT JÉSUS-CHRIST

TOME I

HISTOIRE ET CIVILISATION

Un volume 250-19 pp., grand in 8, 1922

20 fr

Le milieu biblique est l'ensemble des conditions matérielles, sociales, politiques, économiques, littéraires, artistiques, philosophiques, religieuses, qui ont servi de cadre à l'inspiration des prophètes et des écrivains bibliques. — En Mésopotamie — 2 En Égypte — 4. Au sujet de la Bible, voir les ouvrages de l'auteur : *La Bible et son milieu*, 1922, 250-19 pp., 20 fr.

1. La Bible est un livre qui a été écrit dans un milieu social, politique, économique, littéraire, artistique, philosophique, religieux, qui a servi de cadre à l'inspiration des prophètes et des écrivains bibliques. — 2. Le milieu biblique est l'ensemble des conditions matérielles, sociales, politiques, économiques, littéraires, artistiques, philosophiques, religieuses, qui ont servi de cadre à l'inspiration des prophètes et des écrivains bibliques. — 3. Le milieu biblique est l'ensemble des conditions matérielles, sociales, politiques, économiques, littéraires, artistiques, philosophiques, religieuses, qui ont servi de cadre à l'inspiration des prophètes et des écrivains bibliques. — 4. Le milieu biblique est l'ensemble des conditions matérielles, sociales, politiques, économiques, littéraires, artistiques, philosophiques, religieuses, qui ont servi de cadre à l'inspiration des prophètes et des écrivains bibliques.

1. Le milieu biblique est l'ensemble des conditions matérielles, sociales, politiques, économiques, littéraires, artistiques, philosophiques, religieuses, qui ont servi de cadre à l'inspiration des prophètes et des écrivains bibliques. — 2. Le milieu biblique est l'ensemble des conditions matérielles, sociales, politiques, économiques, littéraires, artistiques, philosophiques, religieuses, qui ont servi de cadre à l'inspiration des prophètes et des écrivains bibliques. — 3. Le milieu biblique est l'ensemble des conditions matérielles, sociales, politiques, économiques, littéraires, artistiques, philosophiques, religieuses, qui ont servi de cadre à l'inspiration des prophètes et des écrivains bibliques. — 4. Le milieu biblique est l'ensemble des conditions matérielles, sociales, politiques, économiques, littéraires, artistiques, philosophiques, religieuses, qui ont servi de cadre à l'inspiration des prophètes et des écrivains bibliques.

500 pages

Tome I — Les 12 livres de la Bible, par Charles-F. Jean, 1922

20 fr

Tome II — Les 12 livres de la Bible, par Charles-F. Jean, 1922

20 fr

JULIETTE ADAM

L'ANGLETERRE EN ÉGYPTÉ

1 volume de 412 pages, avec 100 gravures, 1924

10

LEAVER DE MADISON

LE MYSTÈRE DES PYRAMIDES

ET LA CHRONOLOGIE SOCRATIQUE ÉGYPTIENNE

DÉMONSTRATION SUR LES NOUVELLES GÈSES

1 volume de 412 pages, 1924

20

FERNAND HARTMANN

L'AGRICULTURE

DANS

L'ANCIENNE ÉGYPTÉ

1 volume de 332 pages, avec 100 gravures, 1924

36

VICTOR CHAUVIN

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES ARABES

OU RELATIFS AUX ARABES

publiés dans l'Europe chrétienne depuis 1840 à 1885

Tome VII — Le MANDÉEN

L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Précédemment parus :

Tome I. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome II. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome III. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome IV. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome V. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome VI. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome VII. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome VIII. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome IX. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome X. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome XI. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome XII. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome XIII. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome XIV. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome XV. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome XVI. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome XVII. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome XVIII. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome XIX. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Tome XX. L'ARABE ET LE MANDÉEN. — Paris, 1882. 40 fr.

Rectification des prix de

CHAPVIV — BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES ARABES

Tome I.	10 fr	50
Tome II.	12 fr	
Tome III.	8 fr	
Tome IV.	12 fr	50
Tome V.	12 fr	50
Tome VI.	12 fr	
Tome VII.	12 fr	
Tome VIII.	12 fr	50
Tome IX.	7 fr	50
Tome X.	8 fr	50
Tome XI.	12 fr	50
Ensemble X + XI volumes.	120 fr	

J.-B. CHABOT

Hachette et Cie

CHOIX D'INSCRIPTIONS DE PALMYRE

Un beau volume in-4, 200 pages, illustré de 12 planches
doubles et de 200 gravures en bois, par J.-B. Chabot.
Paris, 1882.

50 f

E FAGNAN

ADDITIONS

A N

DICTIONNAIRES ARABES

Un beau volume in-8, illustré de 12 planches, par J.-B. Chabot.

30 f

Un beau volume in-8, illustré de 12 planches, par J.-B. Chabot.
Paris, 1882.

Un beau volume in-8, illustré de 12 planches, par J.-B. Chabot.
Paris, 1882.

1 Habebat de partu J. Deinde am-
 2 bu exercitu assultus est uti rupe cuncti maris
 3 contra solatium bene de venerat que a
 4 mare rubrum et asira neta neta est. In
 5 i hoc que de mous ex classis valde, in quo
 6 ascendit Alexander et vestitus est et quon-
 7 esset in celum. Fune e g raval in corde
 8 ut uti nasteret tale incantam, cuos quo
 9 possent cum gr fies sublevere in celum.
 10 ut videret quod esset hoc celum, quod

capitulis et Et continuo descendit de
capitulis et assit vultu architectoni-
cis et principaliter facere currum et cir-
culariter aut contrarios exis, ut possit
de se in se sentire. Deinde fecit vultu 45
grifus et cum talibus firmioribus fecit il-
lari eos ad ipsum currum. Et in summa-
tatem de ipsum currum pont fecit cubita
oblongum. Et tunc exponit ipsi grifus sub
levare cum in column. Tabla autem alti-29

[illegible]

D'après l'ensemble de ces résultats, il est possible de conclure que les données de la littérature sont en accord avec les résultats obtenus dans ce travail.

tadine ascenderunt ipse grifex, quod videbatur Alexandro orbis terrarum sacularea, in qua conduntur fruges. Mors vero ita videbatur tortuosum in circuitu orbis at-
25 cut draco. Tunc subito quidam virtus divina obumbravit eadem grifex et deiecit eas ad terram in loco campestri longius

ab exercitu suo iter diem decem nullamque lesionem sustinuit in ipsis cancellis ferreis. Etiam cum magna angustia iunctus est militibus suis. Videntes autem cum milites eius exclamaverunt omnes una voce laudantes eum quasi deum.

Le Paris, latin. 8401, à la suite de J., donne, de ce texte, une paraphrase en vers latins, composée en 1236 par un certain Quibelinus, citoyen de Spolète¹¹. Le versificateur précise le nombre des griffons (fol. 85 v.) :

Quattuor hic grifex precepit esse simul.
Illos ad currum miserat rex iude ligari
Cum ferri velo quo bene lectus erat.
In summo currus illorum ponitur osca.

A la rédaction 2 du Pseudo-Callisthène et à la même branche que l'on paraît appartenir un poème alphabétique latin, qui aurait été composé au

(susp. P¹) odorabat P¹ B. propter calorem solis add. P. no alia inguinosa facta ut calor solis illi nocere non possit add. P¹ habebatque annuum vas cum spongia et aqua plenum quo sepius scutillas grifex dicti solabant P¹. Ipse autem vas cum spongia aquaque se sibi aut desiceret apulus natus et ori suo apponebat V. 20. et tunc ad latitudinem [igitur (tunc 8) in 10m. P] tanta altitudine P¹ B V. [igitur ad latitudinem altitudinem P] 21. nec non bene elevaverunt eum V. 22. Ipse grifex ipse grifex S. Ipse grifex¹², ps. grifex P¹ B V. per notes et loquantes Alexandrum P¹. 23. quod videbatur ut videretur P. 24. Alexan. [ru] V. 25. quod... area, quod universus orbis terrarum videbatur et sicut area P¹ quod videbat Alexander orbem terrarum sicut aream S. 26. conduntur] contunduntur P. tunduntur P¹, tritu-

rantur V. 27. ita em P¹ B. 28. videbatur, et P¹ B V. 29. tortuosum. draco] tortuosum esse alio draco P¹, tortuosum per circuitum orbis terrarum sicut colubus tortuosus P¹. 30. sicut, tanquam V. 31. quidem em. P¹ B V. 32. 2^a virtus campestri] virtute divina obumbravit griffones declinantes ad terram in loco campestri descendunt V. 33. longius] longe P¹ B V. 34. iunctus P¹, em V. 35. exercitu suo: quomodo est P¹. 36. iunctus¹³, 37-39. nullamque, tamen nullam P¹. 38. ferreis ita ingeniose stipatis P¹. 39. et tunc tandem P¹. 40. iunctus em. ac labore venit ad milites suos P¹, et gravi labore ad exercitum suum rediit P¹, portavit ad suos V. 41. autem em. P¹ B. 42. militum ejus] sui milites P¹. 43. omnes em. S P¹. 44. una voce admirantes ac gaudentes et laudantes P¹. 45. cum em. S. 46. laudantes et benedictantes P¹.

¹¹ Voyez *Latinitas eademque manuscriptorum Bibliothecae regiae Paris tertius, tomus quartus*, Paris, 1744.

ix^e siècle.¹ Le texte en est mutilé et corrompu. Nous n'en citerons que ce qui est intelligible :

Grifus pres(di)dit altum ascensum, videntque mirabilia,
 Ille in altum subit, mox mori aestimavit,
 Ad Dominum deprecatus est, ut potiusse reverti:
 In altum locum ubi descendit, civitatem aedificat
 Ibi fecit civitatem (quam) dixerat Alexandriam,

Étude des deux textes. — Les deux récits suivent le même plan, mais ils diffèrent dans le détail et ont peu de points communs.

Le texte latin est beaucoup plus court que le grec. En est-il l'abrégé ou le canevas? Tous deux nous paraissent plutôt dérivés d'une même source, dont le latin s'éloigne moins. Ils ont subi chacun un remaniement distinct. Le grec se trouve plus largement modifié.

La raison en est que le latin occupe la même place que le récit primitif, au livre III. L'autre a passé du livre III au livre II. On s'en aperçoit vers la fin du *moritau*, parce qu'il y a une contradiction. Il y est dit, en effet, qu'Alexandre atterrit à sept journées de marche du camp, dans les terres d'un de ses satrapes, et qu'il franchit cette distance avec une modeste escorte. Pour pouvoir croire à cette fable, il faut oublier que le camp était établi aux confins du monde, à la lisière des ténèbres, et qu'il était séparé des terres habitées par une immense région sauvage, peuplée de monstres. L'archéoprêtre latin parle aussi

plus simplement — d'une place à dix jours de marche. Il ne nous surprend point, pas plus nous savons l'armée campée au bord de la Mer Rouge et nous trouvons l'issue de l'aventure encore plus naturelle, si nous allons aux sources. En effet, la version latine suit a et contient la rédaction x, et celle-ci repose sur Arrien. Si l'on admet que l'Ascension fut interpolée, dans un des textes qui ont prêté le la version latine, par un homme comprenant le vrai sens du récit, on conclura qu'Alexandre est censé monter au ciel pendant son retour de l'Inde à Babylone par la Perse. Il avait campé en un point de la côte

¹ Publié d'après un manuscrit de Verone du ix^e ou du x^e siècle par Zaccaria Bertoli *der Sachsischen Gesellschaft der Wissenschaften, phil.-hist. Cl.*, 1877, pp. 67-68, et reproduit

dans par PAUL MARYS *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, Paris, 1880, t. II, p. 44.

que l'historien place à l'ouest de l'Indus¹. À sept jours de là, il pouvait rencontrer un de ses satrapes. Dans cette région aussi, il pouvait, comme le veut l'abécédaire, fonder, au point où il atterrit, une des cités qui portent son nom⁽²⁾. En transposant le récit au livre II, on a oublié d'effacer un détail qui ne convenait plus.

Dans l'ensemble, le rédacteur s'est montré plus habile et a pris grand soin d'adapter le texte au récit qui précède.

Relisons le récit. En arrivant à sa mère, au livre II, Alexandre, par deux fois, explique ses intentions. Il veut voir d'abord l'extrémité de la terre, ensuite, la demeure des dieux. Alors les dieux l'arrêtent.

Si nous savons comprendre ces textes, nous y découvrirons deux conceptions opposées⁽³⁾.

L'une est antique. Elle apparaît aux origines mêmes de la légende, le jour où les prêtres d'Ammon, fidèles au rituel des Pharaons, apprirent au souverain victorieux que le dieu soumettait à son empire la terre entière, jusqu'à ses dernières limites, et le circuit de l'Océan⁽⁴⁾. Elle est l'âme du roman. Elle inspire le premier rédacteur, l'alexandrin qui ne songe qu'à exalter son héros, à glorifier le maître du monde, le *κοσμοκράτορ*, l'être surhumain que rien n'arrête.

L'autre conception se fait jour, dans la seconde rédaction (β). On l'y voit introduire au livre II, chapitre xxvii, au milieu d'un passage emprunté au récit original. L'oiseau d'or dont on se bornait à nous vanter les facultés merveilleuses⁽⁵⁾ prend maintenant la parole : « Cosse, Alexandre, da te dresser contre les dieux, retourne dans ton palais et ne tente point de monter sur les routes du ciel. » Le dieu réprimandait ainsi le sacrilège qui avait laissé son armée profaner le sol de la montagne sacrée⁽⁶⁾. C'est le même avertissement qu'Alexandre s'entend donner dans la région des ténèbres. Revenons,

⁽¹⁾ Auerbach, p. 496.

⁽²⁾ Probablement Alexandrie des Orètes (Auerbach, p. 213), qui est nommée par Léon à la fin du roman *Ἀλεξάνδρου τοῦ βασιλέως* (p. 385, l. 8). Les Orètes sont séparés de l'Inde par l'Arabie, où Alexandre s'arrête aussitôt après, cf. Auerbach, p. 197). L'abécédaire résumait ainsi un texte détaillé et précis. On pourrait penser aussi à Buképhala, dont Léon mentionne la fondation un peu plus loin (§ 120,

Zissmann, p. 235, mais c'est moins probable.

⁽³⁾ I. Kaimiaschowa, *Die Chadirlegende und der Alexanderroman*, Leipzig, 1913, p. 33 sq.

⁽⁴⁾ Voyez, plus haut, p. 87, n. 1, et 89, n. 3.

⁽⁵⁾ La rédaction α le place dans le palais de Cyrus (cf. Auerbach, p. 193). La rédaction β le mentionne deux fois, d'abord dans le temple de Bacchus, où il réprimande Alexandre, puis, dans le palais de Cyrus.

⁽⁶⁾ Auerbach, p. 199.

dans la version arménienne, l'un des oiseaux à face humaine : « Pourquoi soutes-tu en sol, ayant vu l'habitation des dieux ? Retourne, misérable ! Tu ne peux fouler les îles des zones bienheureuses. Pourquoi t'efforces-tu de monter au ciel, ce qui t'est impossible... »¹ Les dieux demeurent bien des dieux, dans des îles, parmi les zones circulaires qui s'étendent dans l'espace.² Le récit syrien, plus jeune d'un « deux siècles », donne à la légende une couleur chrétienne. Alexandre atteint de même l'extrémité de la terre, et le Paradis lui apparaît sous l'aspect d'une belle et puissante cité, au loin, dans les nues, au milieu des montagnes³, par delà l'Océan. Mais il peut voir le lieu saint sans porter ombrage à la Divinité. De même, dans la version copte⁴, il hait aux sources des quatre fleuves du Paradis, et quand, au milieu des fructifères, une voix leule d'arrêter sa marche périlleuse et lui demande ce qu'il veut, il répond : « Donne-moi l'autorité sur toute la terre. » Dans ces deux textes, Alexandre reste le conquérant à qui est dévolu l'empire du monde. Il ne brave point les dieux, il ne prétend point pénétrer dans leur demeure, en s'élevant dans le ciel. La réprimande qu'il reçoit à ce sujet est donc interpolée, non seulement dans le roman, mais dans la légende elle-même.⁵ L'auteur de la seconde rédaction se faisant du héros une idée moins favorable. Par cette conception venant d'un autre point de l'horizon.

C'est à ces deux idées maîtresses que l'on doit ajuster le récit de l'Ascension. Sur deux points, on a modifié le texte primitif et sur ces deux points, Léon nous l'a conservé presque intact.

(¹) RABAN, p. 73. Voyez aussi Josippon, cité par FRIEDLANDER, p. 21, note 4.

(²) JAMBlique, *Vita Pythagoræ*, 82 : « οὐρανὸν οὐρανὸν ἰστέον » Cf. DELATTE, *Études sur la littérature pythagoricienne*, Paris, 1915, p. 275. Sur la zone de la lune, voyez FA. GUMONT, *Reu. hist. religieuse*, t. 62, p. 142, *Études syriennes*, p. 62.

(³) WALLIS-BUDGE, p. 152. TH. NÖRR, *Beitrag zur Geschichte des Alexander-Romans*, dans *Wiener Deutsche Studien*, t. XXXIII, Abth. 5, 1890, p. 27 sq., date cet écrit de 314-515. CARL HANSEN, *Das syrische Alexanderlied*, Göttingen, 1904, p. 21 sq., propose l'année 625, ou la suivante.

(⁴) L'Antiquité a pensé que le séjour des heureux pouvait être sur une montagne. Voyez GAB. HÖR, *Studien zur Geschichte der Himmelfahrt im heidnischen Altertum*, Malmö, 1910, p. 23, note 36 : « οὐρανὸν οὐρανὸν ἰστέον » Cf. *Λεξικὸν τοῦ τοῦ Νεοεὶς ἱεροῦ τοῦ πατρὸς, τοῦ ἱεροῦ* (d'après Suidas).

(⁵) OSCAR VON LAMM, *Der Alexanderroman bei den kopten*, Saint-Petersbourg, 1904, p. 91. Les Coptes, d'après trad. lat., vers le vi^e siècle, une rédaction grecque différente de celle que nous connaissons (p. 211 sq.).

(⁶) NÖRR, op. l., p. 23, observe que l'oiseau à face humaine est un élément étranger au récit.

La première retouche est toute superficielle. Alexandre voulait savoir si le ciel est tel que nous le voyons. Maintenant, il se croit à l'extrémité de la terre, il s'assurera que le firmament s'y appuie. Il reste le héros dont nous admirons la curiosité intrépide.

L'autre retouche va jusqu'au fond. Elle introduit une fois de plus l'oiseau à face humaine qui gouernande sa présomption. Alexandre rapportait d'abord simplement ce qu'il avait vu, l'astre et les serpents. On connaît celle phrase ou le texte grec reconstitué coïncide avec celui de Léon. Elle provient de l'original : « Avant pris leur vol, les oiseaux s'élèverent pour manger le foie et je montai avec eux dans les airs, si haut... » Ici cesse la ressemblance et commence le remaniement. L'un abrège peut-être, mais il reste fidèle. L'autre mêle à l'action cette figure étrangère. Sur le canevas du récit primitif, il développe une scène animée et pittoresque, ou le messager divin, montre, explique, et même, d'après une leçon retouchée, facilite le retour, conseille, signale le péril : « Il tourne la lance vers l'astre, qui est la terre, car le serpent est la mer ». Un adroit artifice vient ainsi masquer à nos yeux l'intention du premier narrateur, nourri de l'idéal antique et ne songeant qu'à glorifier le cosmocrator.

L'archiprêtre Léon ne sait rien de cette divinité jalouse. On croirait pourtant qu'il s'inspire du texte grec, lorsqu'il nous montre, à la fin, une puissance divine couvrant les griffons de son ombre, pour ramener Alexandre sain et sauf. Mais, si la Divinité intervient, c'est avec de tout autres intentions. Ce n'est point pour arrêter et reprimer, c'est pour aider. Son action se rattache à un ordre d'idées bien différent. Un autre écrit de la même famille nous en fournit la preuve. L'abécédaire du ix^e siècle nous dépeint en effet l'effroi du héros, qui invoque et obtient l'assistance du Seigneur. Cet Alexandre pieux, protégé du Tout-Puissant, maître à l'attendu du Messie, nous le connaissons, au v^e ou au vi^e siècle, par la légende syrienne et par le sermon de Jacob de Sarug ¹⁾. Le récit primitif, avant d'arriver à Léon, a passé non point par la redaction β du Pseudo-Callisthène, mais par les mêmes milieux chrétiens qui l'ont teinté de piété.

On le trouvait donc sous une forme plus pure, sans aucune trace de sur-

¹⁾ WALLIS-BUDGE, pp 146, 157, 167, 178 sq.
D'après NOLDEKE (p. 30), Jacob de Sarug est

mort en 521. HESLUS, p. 29, place le poème entre 628 et 637.

naturel, dans une des variantes du prototype à celle dont l'*Historia de prelia* est sorti, après bien des aventures. Il dit fort peu de la version qui fut recueillie dans le Talmud de Jérusalem¹. Un docteur juif du iv^e siècle, R. Yôna, avait pris soin de commenter la légende et son opinion est rapportée en ces termes : « Alexandre le Macédonien voulut s'élever dans les airs : il monta, monta, jusqu'à ce qu'il vit le monde comme une boule et la mer comme un chaudron. C'est pourquoi on représente l'idole comme tenant à la main une boule. Pourquoi alors ne pas représenter l'idole avec un chaudron à la main ? Elle ne domine pas sur la mer, l'Éternel seul domine à la fois sur la mer et sur la terre, et salue l'humanité aussi bien sur mer que sur terre. » R. Yôna paraît rapporter, sans la bien comprendre, une opinion qui rattache l'exploit d'Alexandre à sa qualité de maître du monde. Il en fait état pour démontrer la supériorité de l'Éternel. On ne racontait pas alors que la Divinité ait arrêté le conquérant aux approches du ciel. Mais les remarques du docteur juif nous indiquent dans quels richelux fut conçue la repréandole que fera entendre plus tard l'oiseau à face humaine.

Il est permis de remonter plus haut vers la fin du iv^e siècle. Que l'on relise l'*Énéide* de Lucien sur certains philosophes : « Ils mesurent la terre, traçent les triangles sur des carres et soumettent le ciel même à leurs barbes calculs². » Mémippe les a consultés en vain et désespère de trouver sur terre la vérité. Il la cherche au ciel. On le voit, son programme est celui d'Alexandre. Il obtient des résultats tout pareils. De la lune, où il a pris pied, la terre lui paraissait si petite qu'il ne l'aurait pas retrouvée si, après d'elle, l'Océan paisible n'avait reflété l'éclat du soleil. Des comparaisons analogues lui viennent à l'esprit. Quand ses yeux ont acquis l'acuité de l'aigle, il voit la Péloponèse comme une lentille et le Panzée comme un grain de millet.

Ainsi Alexandre desire savoir ce qu'est le ciel, et, d'en haut, il découvre le peu qu'est la terre. Telle est l'idée fondamentale de la légende. Elle a pris racine dans la spéculation antique. Puis, elle passe de la spéculation à la théologie. Alexandre rencontre la divinité jalouse ou bienveillante. Il est donné

¹ *Le Talmud de Jérusalem traduit pour la première fois par Moïse Scauan*, t. XI, Paris, 1889, p. 208 (traile Aboda Zara ch. III, § Voyez aussi Lévi, *Revue des Études juives*,

t. VII, p. 99, et NOLAN, *Wiener Denkschriften*, XXXVIII, 5, p. 26.

² Traduction Lessonaux, p. 148.

en exemple à ces hommes. Il leur apparaît comme le symbole de l'orgueil ou le modèle de la pitié. Il entre dans le domaine du rêve.

Nous pouvons revenir maintenant à la question que nous nous étions posée déjà : à quelle époque la légende a-t-elle pris place dans le roman ?

Le *Libani* ne nous donne pas un point fixe, un terme. Il ne dépend point du Pseudo-Callisthène. Il en fait point d'appui¹. Il s'exprime en d'autres termes. Il a recueilli visiblement ce qui passait de bouche en bouche, la légende à l'état libre ou peut-être déjà fixée dans un texte indépendant. C'est du roman lui-même que nous devons tirer une réponse.

La version de Leon est du v^e siècle. Il est clair que l'on peut remonter beaucoup plus haut. Au vii^e, le Syrien qui a traduit un exemplaire de la redaction δ passe l'aventure sous silence. Mais cette raison ne saurait nous arrêter en chemin, puisque les deux versions, la syrienne et la latine, appartiennent à des branches indépendantes. Parmi les antécédents de Leon nous avons le droit d'aller chercher jusqu'au iv^e siècle. Il en est autrement des relations λ et γ : ici quelques éclaircissements sont nécessaires.

Pour déterminer à quel moment l'Ascension prit place au livre II il faudrait savoir d'abord comment s'est formé le récit qui précède, le récit du voyage à travers les ténèbres. Ce récit, suivant les redactions, est plus ou moins complexe : dans quel état se trouvait-il quand l'épisode y fut ajouté ?

On est porté à penser que *L* et *C* dérivent de *B*, parce que *B* est plus simple. Mais il existe une redaction plus simple encore : c'est la version arménienne *trm*. La lettre α Olympos s'y trouve insérée dans le texte primitif du roman. Elle y affecte la forme la plus ancienne. Les redactions grecques viennent ensuite, car elles ont effacé les traces du polythéisme et le souvenir des doctrines antiques qui étagement dans l'espace les zones des îles bienheureuses. Si en est ainsi, on peut démontrer que *L*, et par suite *C*, dérive directement de *trm*, sans passer par le canal de *B*. Deux arguments le prouveront.

Le premier est tiré d'une des nombreuses légendes rassemblées dans ce récit, de la plus remarquable, la source d'immortalité. Le cuisinier d'Alexandre découvre cette source fameuse par hasard, en lavant un poisson sale, qui revient aussitôt à la vie. Il en boit, sans rien dire, et, plus tard,

¹ Cf. KÖRNER, *Wiener Denkschriften*, XXVIII 5, p. 28.

quand il avoue, il attire sur lui la colère de son maître, qui le jette à la mer. Il acquiert ainsi l'immortalité misérable d'un démon marin. La version arménienne ne sait rien de cette histoire. *B* n'en donne que le premier épisode. Faut-il en conclure que le second fut ajouté ensuite, dans *LC* ? On s'en gardera, si l'on sait remonter aux origines. En effet, dans l'histoire de la source de vie, M. Friedländer¹ a reconnu, sous une forme altérée, un peu défigurée, le beau mythe antique de Glaucos du pêcheur béotien qui voit, comme le cuisinier d'Alexandre, un poisson revivre près de lui, et, avant acquis par hasard l'immortalité, devient aussi un démon marin. Des deux épisodes, c'est le second qui donne à la légende sa signification philosophique. Il nous enseigne que l'homme ne saurait atteindre l'immortalité et que, s'il l'attend d'aventure, il est voué à une misère sans fin. L'auteur naïf de la pensée antique ne pouvait couper en deux le mythe. Ainsi le retrouvons-nous tout entier dans la rédaction dont *L* et *C* sont issus. Mais ce démon marin, ce trait de superstition païenne, devait choquer les lecteurs chrétiens. Il leur suffisait de savoir que le plus grand des héros n'échappe point à la mort. C'est ainsi qu'un prédicateur syrien du *xv*^e ou du *xvi*^e siècle, Jacob de Sarug, insiste sur cette leçon morale et se garde de rappeler la métamorphose scabreuse². De même, dans le roman, on jugea bon de ménager ce sentiment respectable. *B* coïncide d'abord avec *Arm*, puis, avec une partie de *L C*, moins quelques détails. On imaginera qu'un rédacteur discret, voulant enrichir *Arm*, a copié *L C*, en l'expurgant. De ce recit développé, il n'a retenu que le poisson rappelé à la vie. Il a abrégé son modèle, et, dans ce qu'il en conserve, il l'a obéi. Ainsi *B* ne serait plus qu'une combinaison secondaire, un compromis, le produit d'un double emprunt.

Notre second argument est tiré du recit primitif, qui a englobé la légende et qui l'encadre. Retrouvons les interpolations, comparons la version arménienne³ et le manuscrit de Loyde, superposons les deux récits : nous en verrons coïncider les grandes lignes. Or, un même trait les termine, Alexandre, revenu à

¹ J. FRIEDLÄNDER, *Die Götterlegende*, p. 1-42. Sur le mythe de Glaucos, cf. p. 31. L'auteur indique, p. 25, note f, que « ne peut être un développement de », et que *L* présente certains traits primitifs.

SYRIA. — 17.

² WALLIS BUDGE, op. I, p. 169 sq. Cf. FRIEDLÄNDER, p. 50-61, en particulier p. 56.

³ p. 200 à la fin. RAABE, p. 72. Mlle DEB HERSOGIAN a bien voulu me traduire le passage d'après le texte arménien.

l'entrée de la région ténébreuse — consistait d'abord, d'après l'un, des portes et une enceinte, d'après l'autre, un arc — et sur ces monuments, il ne restait, lui, ce qui a vu, ici, par où il faut passer. A qui suivra ses traces, il oppose un obstacle ou il donne un avis. Quoique l'on pense de ces différences¹⁾, le fond est le même et provient de l'original. C'était l'acte final, le terme de la narration. Dans le manuscrit de Leyde, et ceux de son groupe, ce terme subsiste, entre les deux légendes, l'une interpolée, celle du chemin merin, l'autre ajoutée, le voyage dans les airs. *B.*, en coupant le démon maria, a tout emporté, le vieux avec le neuf.

Est-ce à dire que les diverses légendes dont se compose le récit complexe de *L* aient pénétré toutes en même temps dans *Arm*? On peut concevoir certaines conditions secondaires : a) l'histoire des juifs a pu se joindre la source d'immortalité, comme dans le *Talmud* de Babylone²⁾, ou les pierres précieuses, comme dans la rédaction copte. Au même lieu, le récit de l'Ascension, qui parle en lui-même, nous l'avons vu, dans le stèle, la marque d'une époque reculée, a pu se rattacher directement à la rédaction la plus ancienne de la lettre à Olympias, à celle que le traducteur arménien, ou son modèle, a introduite dans le roman original.

Nous pouvons maintenant préciser la date. Dans la ligne parallèle qui forment le *Talmud* de Babylone et la rédaction copte, la source d'immortalité a pu pénétrer dès le iv^e siècle. Pour la rédaction *B.*, la version arménienne nous fournit, au cours du v^e siècle, un terme antérieur. Mais ce terme n'est sans doute pas très éloigné de la date que nous cherchons. Il y a des mots qui font pressentir l'événement prochain. Si, dans cette version, le récit de l'As-

(¹) La formule inscrite sur l'arc (roy, plus haut p. 96) correspond à un développement interpolé, dans *L* et dans *C*, au chap. 39. La phrase de la version arménienne aurait été ainsi ramassée. Toutefois, on remarquera que cette inscription rappelle les tablettes orphiques (Kauerl., 644) et Virgile (*Énéide*, VI, 540-543), où le chemin du pays des Heureux, des Champs-Élysées, est aussi à droite. Ce pourrait être la leçon primitive, qui aurait alors évolué, dans *Arm*, sous l'influence d'une autre légende, celle de la porte dressée contre Gog

et Magog ou contre les Huns (Nöldeke, p. 20). De cette leçon primitive, on aurait tiré l'interpolation du chap. 39. En tous cas, si la leçon de *L* résulte d'un remaniement, ce remaniement suppose une connaissance exacte de la tradition au iv^e et, en conséquence, doit dater d'une époque ancienne. C'est encore une indication préliminaire à l'appui de notre thèse.

(²) Isaac Lévi, *La légende d'Alexandre dans le Talmud et le Midrash*, dans *Revue des Études juives*, t. VII, 1883, p. 82.

raison manque encore, l'effet s'y trouve. On la devine dans la réprimande des oiseaux : « Pourquoi te forces-tu de monter au ciel ? » On y sent que la légende recopie les spectacles que d'autres la racontaient, pour condamner l'orgueil des conquérants et des dominateurs. Elle a dû pénétrer, avec la source d'immortalité dans la rédaction complète, ou nous avons reconnu le prototype de α et de γ , à une époque encore proche de l'antique, au 7^e ou au 6^e siècle.

Origines orientales de la légende. — Nous connaissons la raison du voyage, la signification de cette haute aventure. Le but est grandiose : il nous faut étudier maintenant le moyen, le procédé prosaïque, choisi pour monter.

Alexandre ne fut point seul à user d'un tel stratagème. L'Orient raconte deux autres histoires aussi ingénieuses, celles de Karkas, en Perse, et d'Achikar, chez les Juifs. L'une se lit dans des textes du ix^e et du x^e siècle. L'autre, attestée au vii^e, peut remonter beaucoup plus haut, au premier ou au second siècle avant notre ère.

Le roi perse Karkas appartient à la fable. On le disait contemporain de Salomon. Les dieux l'aimèrent et lui donnèrent l'empire du monde. Mais ensuite, il se laissa tenter par les esclaves et les deys et convertit la royauté des dieux. Au ix^e siècle, un texte persan, le Denkart¹, resume, en termes développés, une époque fabuleuse, on le lieut avec une foule de démons et de méchants, s'élève et mûrit « jusqu'aux bords extérieurs des ténèbres », et se voit précipité de cette hauteur. Sous la plume des historiens arabes, ce récit mythique se réduit aux proportions modestes d'une aventure, pareille à celle d'Alexandre. Le plus ancien, Dîwasari², qui mourut en 895-96, peu de temps après l'achèvement du Denkart, y fait une rapide allusion : « Il fut victorieux et hui, jusqu'au jour où il commut une erreur, en songeant à faire l'ascension de ces carres où le maître de l'arche clabout, et des vautours. » Un peu plus tard, vers le milieu du x^e siècle, le célèbre auteur du Shah-Nama³,

¹ Livre IX, ch. xxix, 5-9. E. W. West, *Pahlavi texts*, IV, 1893, p. 241 (*The sacred books of the East*, vol. XLVI), DANKARTER Le Zend-Avasta, t. III, 1893, p. 36. Le Denkart fut achevé vers 861 : E. W. West, *Pahlavi literature*, dans W. Geiger und Ernst Henrich, *Grundriss der iranischen Philologie*, II, Strasbourg, 1896-1904, p. 91.

² Dîwân-Hastir va Dîwânî *Kutub al-Akhbâr al-Tawâl*, éd. VI, Gainsbourg, 1568, p. 16, lignes 11 et suiv. Je dois la traduction de ce passage à l'obligeance de M. Heurt.

³ *Le livre des Rois* par Aboul Kasim Ferdousi, traduit et commenté par Jules Mohr, t. II (1878), p. 34-35.

Firdousi, donne de longs détails. Karkanis élève des aiglons qui deviennent forts comme des lions. Il construit alors un trône en bois d'aloès, renforcé par des plaques d'or. Il prend avec lui une coupe de vin. De longues lances, fixées sur les cotés, portent suspendus des quartiers d'agneau. Quatre aigles vigoureux, solidement attachés, l'enlèvent jusqu'aux nues. À la fin, leurs forces s'épuisent : ils plient leurs ailes, descendent et le déposent vivant.

On racontait alors d'autres histoires, dont un auteur célèbre de ce temps, Tahari († 1021-22), s'est fait l'écho. On parlait d'une grande ville que les devs construisent et portent dans l'air, entre ciel et terre⁽¹⁾, ou bien, d'une machine magique que Karkanis construit et dirige par son pouvoir et sa science⁽²⁾. Cette diversité même démontre que la légende était populaire et devenues romanesques. Celle que rapporte Dinawari ne sortait point du Denkart. Elle appartenait à une tradition parallèle, plus simple et plus humaine, sans doute celle des chroniqueurs ; et, si tous ces ouvrages, original et traductions, n'étaient point perdus, nous la suivrions, en remontant les siècles, jusqu'au temps du dernier roi sassanide, qui fit écrire en pehlvi la première histoire des rois de Perse⁽³⁾. Ainsi, rien ne nous interdit de remonter au delà du ix^e siècle. Rien ne nous oblige à rattacher Firdousi au Pseudo-Callisthène⁽⁴⁾. La voie reste ouverte à d'autres hypothèses.

En entendant la fable d'Alexandre, on se rappelle l'histoire tout aussi fabuleuse d'Ésope, racontée par un moine byzantin du temps des Paléologues, Maxime Planudes. La voici en quelques mots. Le fabuliste vivait à la Cour de Babylone. Accusé de trahison par un neveu ingrat et perfide, il se vit condamner à mort, mais il put échapper au châtiment et se cacher. Son souverain, Lycérus, disputait alors à Nectanébo, roi d'Égypte, une victoire inoffensive. Le jeu du combat était terminé. L'arme en état, l'esprit. Il s'agissait de deviner les enigmes. Nectanébo de manda un jour à son rival de lui construire un château en l'air, entre ciel et terre, travail éternel, profonds regrets :

(1) I. 602-63. Nöldeke, cité par B. Meissner, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XL, 1891, p. 491. Voyez aussi Ramm : *Homier Iepithenais annolium* lib. 1, éd. Gottwaldt, t. II, Leipzig, 1853, p. 25.

(2) *Chronique de Tahari traduite sur la ver-*

sion persane d'Alim ou Mokamed Bel amî par Boudissa Zerkowass, t. I, Paris, 1867, p. 463.

(3) Meul., op. t., t. I, p. v, xvi.

(4) Nöldeke *Wiener Denkschriften*, XXXVIII, 5, p. 39, estime que le récit de Firdousi s'est formé sous l'influence du Pseudo-Callisthène.

Si Esope était là ? Esope revient et le tire d'affaire. Il fait prendre quatre aigles, les dresse, leur apprend à porter chacun un petit garçon dans un sac de cuir, et, lorsque le roi d'Égypte eut tracé sur le sol le plan de l'édifice, les quatre aigles, de chacun des angles, prennent leur vol, et les garçons, agitant des truelleres, s'écrient : « Apportez-nous des pierres et de la chaux. » Nectanébo, interdit, dut se reconnaître battu.

Cette fable cruelle et charmante ne fut point imaginée par Maxime Planudes pour glorifier Esope. Au vii^e ou au viii^e siècle, un auteur syrien qui fut plus tard traduit en arabe, fait honneur d'un tel stratagème au sage Akdikar, vizir des rois Samsirah et Assarbaddon. Lui-même répétait ce que les Juifs racontaient depuis longtemps, ce qu'ils racontèrent déjà au deuxième ou au premier siècle avant notre ère, car on croit entendre un écho de cette histoire dans le livre de Tobit. On y reconnaît sans hésiter la disgrâce et la réhabilitation. Il y est question aussi d'un voyage au pays d'Elam et l'on soupçonne l'astucieux vizir d'y avoir conduit ses aigles et ses petits maçons.

Comment a-t-on passé d'Akdikar à Esope ? A quel moment ? Serait-ce au xiv^e siècle ? Non. Bruno Meissner, dans le bel article que nous venons de résumer⁽¹⁾, nous met en garde contre cette illusion. En réalité, la vie d'Esope attribuée à Planudes est un texte plus complet, plus logique que le récit syrien et représente l'original dont ce récit est tiré. La légende juive fut sans doute fixée d'abord en grec, puisque le grec était, à l'époque romaine, en Syrie et en Palestine, la langue de l'élite. Sous cette forme elle fut connue de certains auteurs tels que Clément d'Alexandrie, Diogène Laërce, Strabon, qui mentionnent un Akikaros. Elle put être alors adaptée à la vie d'Esope.

Voici les textes. De la vie d'Esope, nous avons trois rédactions grecques⁽²⁾, dont une nous est connue par une traduction latine du xv^e siècle. La plus ancienne, à en juger par la langue, est celle qu'a publiée Eberhard. L'histoire

(1) Bruno Meissner, *Quellenuntersuchungen zur Hainkergeschichte, dann Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XLJ, 1894, p. 174-197, Kilmannacher, Bz. Lit. 2, p. 697.

(2) 1^o A. BOHMANN, *Fabulae romanescae*, L. Leipzig, 1872, p. 226-303 ; traduction latine : *Aesopi Phrygiae vita et fabulae a viris doctis in latinam linguam versae*, Parisiis ex

officina Roberti Stephani .. MDLXVI. Les éditions et les traductions françaises en sont très nombreuses — 2^o ANST WESTERMAAN, *Vita Aesopi*, Braunschweig 1845, p. 7-57.

3^o *Vita Aesopi fabulatoris clarissimi e greco latina per Rinicum facta ad florentissimum patrem dñm Antonium tituli sancti Chrysogoni presbyterum cardinalem*. Impressit M^o dñs Antonius Zaretus parmensis, MCCCCLXXIII.

d'Aklukar est racinée aussi par les Syriens, sous le nom d'Akyrān¹¹. Bruno Meissner¹² a comparé ce texte à la version syrienne d'arabe¹³, et suppose qu'il en derive pour un telent «ludius grec». Nous cherchons plutôt aux deux versions un prototype commun, qui se rapproche de la rédaction publiée par Westermann. On en jugera par les tableaux suivants, qui ont été dressés comme ceux du Pseudo-Catholome, avec les mêmes signes conventionnels¹⁴.

<i>Esop.</i> (Eusebius, p. 200.)	<i>Esop.</i> (Westermann, p. 18)	<i>Esop.</i> Racine	
1 Ἀπείχετο δὲ τοὺς ἑταίρους παύσαι προπαλαίονσαι ἀετῶν ποσποὺς πετάρης ταύτης φέρονται κτεῖναι	Μετὰ δὲ τοῦτο καὶ κτε- σαι Ἀέτοτος πετάρης τοῦ ἐταύτης κτεῖναι ταύτης ἐταύτης πετάρης τοῦ σοὺς πετάρης	<i>Posthuc et discipuli pauis mandavit Esopis ut pullos quatuor equi- linos capere curarent</i>	1
5 Σὺ δὲ ῥέπειας τὸν αὐτὸς ἐθρεψεν, ὡς λέγειναι καὶ ἐκιδέσται, ὅτι οὗτο	Συμεῖον δὲ αὐτὸς ἀρεθρεψεν τὰ ἑταῖρα πε- ταύτης οὗτο πετάρης τοῦ ρετάρης καὶ μαγνήτειν	<i>Sic itaque captos nascivit putendo!</i>	5
10 τί με παιδομένον ἔχει, ὡς ταύτης ἐταύτης καὶ ταύτης ποσποὺς πετάρης ταύτης	τί με παιδομένον ἔχει ἐταύτης καὶ ταύτης ταύτης ποσποὺς πετάρης ταύτης	<i>Et aut pedes Esopi et Esopi in quibus pueri (duo) exstebant</i>	10
15 εἰς ὕψος ἀΐρεσθαι καὶ οὕτως υπερχεῖται τοῖς παισιν αὐτοῖς.	(Γενόμενοι δὲ οἱ ἀετοὶ τέ- ταις καὶ τοῖς ταύτης βρο- ταύτης καὶ οὕτως εἰς ὕ- ψος ἀΐρεσθαι καὶ οὕτως ὑπερχεῖται τοῖς παισιν αὐτοῖς ἐγένοντο πρὸς το ἐταύτης βροταύτης πετάρης ταύτης). Ὅτι γὰρ ἤθελον οἱ	<i>*sursum (ac deorsum) volare.</i>	15
20 ὡς ὅποτερ αὖ ἐκιδέσται βροταύτης πετάρης.	ὡς ὅποτερ αὖ ἐκιδέσται βροταύτης πετάρης ταύτης). Ὅτι γὰρ ἤθελον οἱ	<i>Nam prout</i>	20

(11) V. Jacot, *Des villes Akyrias, dans Byz. Zeitisch.*, t. I, 1892, p. 132. La rédaction d'arabe est au plus tard de la fin du 11^e ou du début du 12^e s. (p. 110).

(12) Bruno Meissner, *op. l.*, p. 181.

(13) Bruno Meissner, *op. l.*, p. 134, d'après Syriac, *Contes arabes*.

(14) P. H. Jacot, p. 113. L'écriture est l'écriture des passages que nous avons déplacés et l'endroit où ils se trouvent en réalité.

Esopos.

(EUSEBIUS, p. 290.)

ἂν τε εἰς ὕψος, ἂν τε εἰς
γῆν χαίρει.

21

(p. 292) Ἦν τὰς ὑποκατα-
σας τοῦ τοῦ αἰῶνος τῶν
30 τὰς τοῦ τῶν τῶν τῶν
καὶ τῶν αἰῶν τῶν τῶν
τῶν τῶν τῶν τῶν
τῶν τῶν τῶν τῶν

31

Esopos.

WESTERMAN, p. 18

τὰς αἰῶν τῶν τῶν
οὐρανὸν ἄνοι, ὅτε δὲ πάλιν
τῶν τῶν τῶν τῶν
γῆν

(p. 49) Ἦν δὲ Αἰσώπος
τῶν τῶν τῶν τῶν
τῶν τῶν τῶν τῶν
τῶν τῶν τῶν τῶν
τῶν τῶν τῶν τῶν

Esopos.

(EUSEBIUS)

putti postquam cubant vira
dimittunt, sic oves pas-
tuam ipsum sequentes sur-
sum ac deorsum vola- 21
bant

Esopus per loci angu-
los constituit aquilas
foliibus (ad pedes) liga- 30
tas ac pueros duos conti-
nuitibus... misit deinde
ut postquam elevarent quem
equile sequentes cum in
alios volarent... 43

Esopos.

(WESTERMAN, p. 18).

1 Μετὰ δὲ τὰς συγκομι-
σας Αἰσώπος πένθος τῶν
ἐργαζομένων ἐλάττωσε, σὺν
τῶν τῶν τῶν τῶν
δ νεοσσὺς τεσσάρων.

Ὅτως τε αὐτοὺς ἐρέεσ-
θα, καὶ μάθαιναν

10 παῖδας δὲ θυλακῶν (αὐ-
τοῖς προσήρτημένων Eber-
hard βραχέων...)

ἀνίσταντο εἰς τὸ ὕψος.

15

Hypnos (version arabe).

(d'après Jacobi).

J'envoyai dans ma maison,
et je dis Cherchez deux
jeunes aigles.

Nourriiez-les, ou laissez
à mes fauconniers de leur
apprendre (à s'envoler).

Construisez une cage et
parmi mes gens cherchez
un garçon (hardi) et plu-
rez le dans la cage contre
les aigles et apprenez-leur
à s'envoler ainsi.

Hypnos (version arabe).

(d'après Moissin).

Il fit prendre deux jeu-
nes aigles (et tisser un
morceau d'étoffe long
de deux mille coudées)

et construisit deux ca-
ves. puis, il prit deux
jeunes garçons et les
fit monter sur leur dor-
dales hauteurs. (cha-
que jour un peu plus

Esopo
(WESTERMANN, p. 48.)

Akyrios (version serbe)
(d'après JAGUĆ.)

Haikar (version arabe).
(d'après MEISSNER.)

20 *ἐκιδεμένοι καλῶς.*

Attachez des cordes (à
leurs pieds).

haut, jusqu'à ce qu'ils
eussent monté dans l'air
à une hauteur de deux
mille coudées).
" attache l'étoffe (aux
pieds) de l'aigle.

L'histoire d'Akhikar ne reste point étrangère au roman d'Alexandre. Elle lui a fait quelques emprunts. Le plus remarquable est le nom de Nectacheb et l'Égypte remplaçant le pays d'Ilan. Nous en pouvons noter d'autres qui touchent de plus près à notre sujet. On les aura remarqués, en lisant les textes qui précèdent. Le rédacteur serbe, ou plutôt son modèle grec, en mentionnant un seul enfant, enlevé par deux aigles, dans une seule cage, pensait à Alexandre, alors que le syrien se souvenait plutôt de l'aigle funéraire¹⁹ ou des oiseaux fabuleux qui portent des hommes sur leur dos²⁰. Rimacero, ou, si l'on veut, frère Julien des Augustins, traducteur à son tour, nous montre, à l'exemple du héros macédo-nien, des enfants prêts à « lever la pasture en l'air²¹ » (fig. 1).

Est-ce à dire que l'histoire d'Alexandre soit plus ancienne ? On aurait tort de s'arrêter à ces ressemblances tardives. Mieux vaut remonter aux sources, prendre les trois récits, Alexandre, Kuikans et Akhikar, ou Esopo, en dégager ce qu'ils ont de commun et comparer.

Ce qu'ils ont de commun, c'est justement le procédé imaginé pour monter au ciel. Il est conçu selon une formule qui a ses variantes.

La formule varie d'abord selon le domaine, quel que soit le sujet. Les domaines sont, d'une part, l'Hellénisme, de l'autre, l'Orient. Cette opposition se marque le mieux dans le caractère de la navette : ici souple, un sac de cuir ; là, rigide, un engin, trône, balustrade de fer, arche, cage ou machine magique. D'un côté, des textes grecs, copiés par des Byzantins. Pseudo-Callis-

¹⁹ P. C. CUMMAY, *Revue hist. religieuse*, t. 62, 1910, p. 136 sq. P. C. CUMMAY, *Études syriennes*, Paris, 1917, p. 76 sq., 82-84.

²⁰ PAVLOVSEU, *Byz. Zeitsch.*, t. II 1893, p. 396; coffret d'ivoire au dôme d'Ivrée. A. VAN-

REYS, *Storia dell' Arte Italiana*, t. II, fig. 438).

²¹ *Fabulae d'Esopo praefatae de sae. traductae du latin en français par frère Julien des Augustins de Lyon*. Lyon, M. Huez et J. SCHAEFFLER, 1484 folio cahiers v et vi.

thène (rédactions 2 et 3), Esope. De l'autre : des recits orientaux, *Akhkar*, *Karkas*, ou encore *Nimrod*, dans la légende arabe ¹⁰, enfin l'*Historia de preliis*, où l'Orient a marqué sa trace.

La formule varie aussi selon le sujet, quel qu'il soit le domaine. Nous le voyons par l'attelage, par l'art de le conduire. *Akhkar* ou *Esope*, dresse des aigles, comme on dresse un cheval. C'est ce que *Diwan* et nous fait entendre de *Karkas*, qu'il nomme « le maître de l'arche et des victoires » : l'irdousi men-

tionne clairement les aigles nourris au vin du voyage et ensuite, quand nous l'entendons parler de l'oppal suspendu aux lances, nous le soupçonnons (et alors seulement), d'avoir pillé le Pseudo-Callisthène, pour étoffer son récit. Si notre impression est juste, le dressage formerait le trait fondamental, commun aux deux légendes.

Ce trait manque à celle d'Alexandre, ou plutôt, nous ne l'y voyons plus. Mais rappelons-nous ces oiseaux naturellement apprivoisés qui se laissent chevaucher par les soldats, et nous découvrirons l'artifice littéraire qui a substitué cet animal fidèle de genre aux aigles pris au piège d'Alexandre, perdu aux extrémités du monde, ne pouvant s'amuser à dresser des oiseaux. Il fallait faire une part à la fantaisie et imaginer un stratagème approprié aux circonstances. Le récit primitif ne convenait plus, il fallut l'abandonner. Assurément il n'est point ce que nous lisons. La légende d'Alexandre a parcouru une longue carrière. Le Pseudo-Callisthène marque une étape. Nous en entrevoyons une autre bien plus



en lui disant. *Et si le dieu ou le veule coisier ma tour Et a doncques esope a vng chascun quatre du champ mist vng aigle avecqz deux enfans. Et les enfans vont lever la poissie en l'air. et apres les aigles de voler. et les enfans boult*

FIG. 1. — Ex. ps. d'Esop. arabe. D'après *Le Livre de l'Esop*.

¹⁰ *Hariri's Jahel* (genre *Karakas*) t. XII, (1920, p. 125, d'après), von KAHNHAUER.

Revue de l'Asie Mineure, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1924, 1925, 1926, 1927, 1928, 1929, 1930, 1931, 1932, 1933, 1934, 1935, 1936, 1937, 1938, 1939, 1940, 1941, 1942, 1943, 1944, 1945, 1946, 1947, 1948, 1949, 1950, 1951, 1952, 1953, 1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1969, 1970, 1971, 1972, 1973, 1974, 1975, 1976, 1977, 1978, 1979, 1980, 1981, 1982, 1983, 1984, 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 2680, 2681, 2682, 2683, 2684, 2685, 2686, 2687, 2688, 2689, 2690, 2691, 2692, 2693, 2694, 2695, 2696, 2697, 2698, 2699, 2700, 2701, 2702, 2703, 2704, 2705, 2706, 2707, 2708, 2709, 2710, 2711, 2712, 2713, 2714, 2715, 2716, 2717, 2718, 2719, 2720, 2721, 2722, 2723, 2724, 2725, 2726, 2727, 2728, 2729, 2730, 2731, 2732, 2733, 2734, 2735, 2736, 2737, 2738, 2739, 2740, 2741, 2742, 2743, 2744, 2745, 2746, 2747, 2748, 2749, 2750, 2751, 2752, 2753, 2754, 2755, 2756, 2757, 2758, 2759, 2760, 2761, 2762, 2763, 2764, 2765, 2766, 2767, 2768, 2769, 2770, 2771, 2772, 2773, 2774, 2775, 2776, 2777, 2778, 2779, 2780, 2781, 2782, 2783, 2784, 2785, 2786, 2787, 2788, 2789, 2790, 2791, 2792, 2793, 2794, 2795, 2796, 2797, 2798, 2799, 2800, 2801, 2802, 2803, 2804, 2805, 2806, 2807, 2808, 2809, 2810, 2811, 2812, 2813, 2814, 2815, 2816, 2817, 2818, 2819, 2820, 2821, 2822, 2823, 2824, 2825, 2826, 2827, 2828, 2829, 2830, 2831, 2832, 2833, 2834, 2835, 2836, 2837, 2838, 2839, 2840, 2841, 2842, 2843, 2844, 2845, 2846, 2847, 2848, 2849, 2850, 2851, 2852, 2853, 2854, 2855, 2856, 2857, 2858, 2859, 2860, 2861, 2862, 2863, 2864, 2865, 2866, 2867, 2868, 2869, 2870, 2871, 2872, 2873, 2874, 2875, 2876, 2877, 2878, 2879, 2880, 2881, 2882, 2883, 2884, 2885, 2886, 2887, 2888, 2889, 2890, 2891, 2892, 2893, 2894, 2895, 2896, 2897, 2898, 2899, 2900, 2901, 2902, 2903, 2904, 2905, 2906, 2907, 2908, 2909, 2910, 2911, 2912, 2913, 2914, 2915, 2916, 2917, 2918, 2919, 2920, 2921, 2922, 2923, 2924, 2925, 2926, 2927, 2928, 2929, 2930, 2931, 2932, 2933, 2934, 2935, 2936, 2937, 2938, 2939, 2940, 2941, 2942, 2943, 2944, 2945, 2946, 2947, 2948, 2949, 2950, 2951, 2952, 2953, 2954, 2955, 2956, 2957, 2958, 2959, 2960, 2961, 2962, 2963, 2964, 2965, 2966, 2967, 2968, 2969, 2970, 2971, 2972, 2973, 2974, 2975, 2976, 2977, 2978, 2979, 2980, 2981, 2982, 2983, 2984, 2985, 2986, 2987, 2988, 2989, 2990, 2991, 2992, 2993, 2994, 2995, 2996, 2997, 2998, 2999, 3000, 3001, 3002, 3003, 3004, 3005, 3006, 3007, 3008, 3009, 3010, 3011, 3012, 3013, 3014, 3015, 3016, 3017, 3018, 3019, 3020, 3021, 3022, 3023, 3024, 3025, 3026, 3027, 3028, 3029, 3030, 3031, 3032, 3033, 3034, 3035, 3036, 3037, 3038, 3039, 3040, 3041, 3042, 3043, 3044, 3045, 3046, 3047, 3048, 3049, 3050, 3051, 3052, 3053, 3054, 3055, 3056, 3057, 3058, 3059, 3060, 3061, 3062, 3063, 3064, 3065, 3066, 3067, 3068, 3069, 3070, 3071, 3072, 3073, 3074, 3075, 3076, 3077, 3078, 3079, 3080, 3081, 3082, 3083, 3084, 3085, 3086, 3087, 3088, 3089, 3090, 3091, 3092, 3093, 3094, 3095, 3096, 3097, 3098, 3099, 3100, 3101, 3102, 3103, 3104, 3105, 3106, 3107, 3108, 3109, 3110, 3111, 3112, 3113, 3114, 3115, 3116, 3117, 3118, 3119, 3120, 3121, 3122, 3123, 3124, 3125, 3126, 3127, 3128, 3129, 3130, 3131, 3132, 3133, 3134, 3135, 3136, 3137, 3138, 3139, 3140, 3141, 3142, 3143, 3144, 3145, 3146, 3147, 3148, 3149, 3150, 3151, 3152, 3153, 3154, 3155, 3156, 3157, 3158, 3159, 3160, 3161, 3162, 3163, 3164, 3165, 3166, 3167, 3168, 3169, 3170, 3171, 3172, 3173, 3174, 3175, 3176, 3177, 3178, 3179, 3180, 3181, 3182, 3183, 3184, 3185, 3186, 3187, 3188, 3189, 3190, 3191, 3192, 3193, 3194, 3195, 3196, 3197, 3198, 3199, 3200, 3201, 3202, 3203, 3204, 3205, 3206, 3207, 3208, 3209, 3210, 3211, 3212, 3213, 3214, 3215, 3216, 3217, 3218, 3219, 3220, 3221, 3222, 3223, 3224, 3225, 3226, 3227, 3228, 3229, 3230, 3231, 3232, 3233, 3234, 3235, 3236, 3237, 3238, 3239, 3240, 3241, 3242, 3243, 3244, 3245, 3246, 3247, 3248, 3249, 3250, 3251, 3252, 3253, 3254, 3255, 3256, 3257, 3258, 3259, 3260, 3261, 3262, 3263, 3264, 3265, 3266, 3267, 3268, 3269, 3270, 3271, 3272, 3273, 3274, 3275, 3276, 3277, 3278, 3279, 3280, 3281, 3282, 3283, 3284, 3285, 3286, 3287, 3288, 3289, 3290, 3291, 3292, 3293, 3294, 3295, 3296, 3297, 3298, 3299, 3300, 3301, 3302, 3303, 3304, 3305, 3306, 3307, 3308, 3309, 3310, 3311, 3312, 3313, 3314, 3315, 3316, 3317, 3318, 3319, 3320, 3321, 3322, 3323, 3324, 3325, 3326, 3327, 3328, 3329, 3330, 3331, 3332, 3333, 3334, 3335, 3336, 3337, 3338, 3339, 3340, 3341, 3342, 3343, 3344, 3345, 3346, 3347, 3348, 3349, 3350, 3351, 3352, 3353, 3354, 3355, 3356, 3357, 3358, 3359, 3360, 3361, 3362, 3363, 3364, 3365, 3366, 3367, 3368, 3369, 3370, 3371, 3372, 3373, 3374, 3375, 3376, 3377, 3378, 3379, 3380, 3381, 3382, 3383, 3384, 3385, 3386, 3387, 3388, 3389, 3390, 3391, 3392, 3393, 3394, 3395, 3396, 3397, 3398, 3399, 3400, 3401, 3402, 3403, 3404, 3405, 3406, 3407, 3408, 3409, 3410, 3411, 3412, 3413, 3414, 3415, 3416, 3417, 3418, 3419, 3420, 3421, 3422, 3423, 3424, 3425, 3426, 3427, 3428, 3429, 3430, 3431, 3432, 3433, 3434, 3435, 3436, 3437, 3438, 3439, 3440, 3441, 3442, 3443, 3444, 3445, 3446, 3447, 3448, 3449, 3450, 3451, 3452, 3453, 3454, 3455, 3456, 3457, 3458, 3459, 3460, 3461, 3462, 3463, 3464, 3465, 3466, 3467, 3468, 3469, 3470, 3471, 3472, 3473, 3474, 3475, 3476, 3477, 3478, 3479, 3480, 3481, 3482, 3483, 3484, 3485, 3486, 3487, 3488, 3489, 3490, 3491, 3492, 3493, 3494, 3495, 3496, 3497, 3498, 3499, 3500, 3501, 3502, 3503, 3504, 3505, 3506, 3507, 3508, 3509, 3510, 3511, 3512, 3513, 3514, 3515, 3516, 3517, 3518, 3519, 3520, 3521, 3522, 3523, 3524, 3525, 3526, 3527, 3528, 3529, 3530, 3531, 3532, 3533, 3534, 3535, 3536, 3537, 3538, 3539, 3540, 3541, 3542, 3543, 3544, 3545, 3546, 3547, 3548, 3549, 3550, 3551, 3552, 3553, 3554, 3555, 3556, 3557, 3558, 3559, 3560, 3561, 3562, 3563, 3564, 3565, 3566, 3567, 3568, 3569, 3570, 3571, 3572, 3573, 3574, 3575, 3576, 3577, 3578, 3579, 3580, 3581, 3582, 3583, 3584, 3585, 3586, 3587, 3588, 3589, 3590, 3591, 3592, 3593, 3594, 3595, 3596, 3597, 3598, 3599, 3600, 3601, 3602, 3603, 3604, 3605, 3606, 3607, 3608, 3609, 3610, 3611, 3612, 3613, 3614, 3615, 3616, 3617, 3618, 3619, 3620, 3621, 3622, 3623, 3624, 3625, 3626, 3627, 3628, 3629, 3630, 3631, 3632, 3633, 3634, 3635, 3636, 3637, 3638, 3639, 3640, 3641, 3642, 3643, 3644, 3645, 3646, 3647, 3648, 3649, 3650, 3651, 3652, 3653, 3654, 3655, 3656, 3657, 3658, 3659, 3660, 3661, 3662, 3663, 3664, 3665, 3666, 3667, 3668, 3669, 3670, 3671, 3672, 3673, 3674, 3675, 3676, 3677, 3678, 3679, 3680, 3681, 3682, 3683, 3684, 3685, 3686, 3687, 3688, 3689, 3690, 3691, 3692, 3693, 3694, 3695, 3696, 3697, 3698, 3699, 3700, 3701, 3702, 3703, 3704, 3705, 3706, 3707, 3708, 3709, 3710, 3711, 3712, 3713, 3714, 3715, 3716, 3717, 3718, 3719, 3720, 3721, 3722, 3723, 3724, 3725, 3726, 3727, 3728, 3729, 3730, 3731, 3732, 3733, 3734, 3735, 3736, 3737, 3738, 3739, 3740, 3741, 3742, 3743, 3744, 3745, 3746, 3747, 3748, 3749, 3750, 3751, 3752, 3753, 3754, 3755, 3756, 3757, 3758, 3759, 3760, 3761, 3762, 3763, 3764, 3765, 3766, 3767, 3768, 3769, 3770, 3771, 3772, 3773, 3774, 3775, 3776, 3777, 3778, 3779, 3780, 3781, 37

reculée, en un temps où elle était pour ainsi dire à l'état libre. Le Talmud, en effet, ne nous dit pas comment le conjurant s'y prit pour s'élever si haut. On ne pensait pas alors à ces oiseaux merveilleux, vivant sur des terres inaccessibles — ou ils n'avaient point appris à redoubter l'homme. On devait penser aux aigles d'Akhikar au dressage pour un voyage préparé, plutôt qu'à l'appât pour un voyage improvisé au procédé le plus naturel, à la formule la plus ancienne. En réalité, la légende d'Akhikar représente le type d'où sortent, par des voies indépendantes, celle d'Alexandre et celle de Karkas.

On a comparé la fable d'Alexandre à un mythe babylonien, plus vieux de deux mille ans, celui d'Iltanar⁽¹⁾, et l'on a observé que ces anciens mythes ont survécu, dans l'imagination populaire, à la civilisation qui les avait créés. Celui-ci, en effet, a laissé sa trace dans l'imagerie des Perses sassanides et des Arabes⁽²⁾. Mais on n'a peut-être pas assez remarqué la différence essentielle qui le sépare de notre légende. L'angle babylonien est doué de raison. C'est pour reconnaître un service qu'il emporte le héros jusqu'au ciel. Il lui parle et lui explique comment il faut s'écrouler à son portait. Au contraire, les aigles ou les vautours d'Akhikar et de Karkas, les oiseaux ou les griffons d'Alexandre sont des animaux ordinaires et n'obéissent qu'à leurs instincts. En passant à un autre domaine, le mythe s'est vidé de sa substance.

On a supposé que les Juifs ont pu le recueillir et le transmettre au Pseudo-Callisthène. Il est clair qu'ils l'ont utilisé eux-mêmes pour Akhikar. Ils y ont ajouté un élément nouveau: la nacelle. Et, l'ayant ainsi développé, il en ont tiré une autre légende, que les Arabes parussent leur devoir: celle de Simrūd⁽³⁾. Alexandre et Karkas marquent une nouvelle étape. L'attelage avec deux ou quatre bêtes, puis d'ippas. Et aux aigles d'Alexandre, les aigles font place à des êtres de race aux contours des Centaures: ce sont des oiseaux extraordinaires, blancs, puissants et doux aux touches de l'indus, c'est l'animal fabuleux que l'on cherait cher à l'Inde⁽⁴⁾, c'est le griffon.

⁽¹⁾ HANSEN, p. 125.

M. G. H. *Die Chronique des Könige von Ugarit*, Paris, 1920, pl. XXIV; J. HANSEN, *Altorientalische Märchen. Ugaritische Märchen*, Berlin, 1921, p. 411-413; K. H. H. pl. 299-300; J. STAMBOULI, *Altorientalische Märchen*, p. 24 sq.; HANSEN, p. 133, fig. 28; PAVLOVSKY, *Byz. Zeltach.*

L. II, 1373, p. 395; M. G. H. me signale une image du 5^e ou du 6^e siècle, au musée de Clugny, qui serait sassanide.

⁽²⁾ HANSEN, p. 125.

⁽³⁾ Voyez plus haut p. 117, note 1.

⁽⁴⁾ F. G. G. *Revue hist. des religions*, t. 62, 1919, p. 154; *Études syriennes*, p. 61.

Sur d'autres points, le mythe coïncide avec notre légende. Etana prend avec lui un appât : c'est le petit de l'aigle. Du haut du ciel, il voit la terre, semblable à un parterre ou à une corbeille de pain. Faut-il conclure que l'Ascension d'Alexandre fut conçue en Mésopotamie ou dans quelque région voisine ? Le serait méconnaître le rayonnement de cette puissante civilisation, qui, depuis des siècles, avait nourri la mythologie et la pensée de la Grèce. Mieux vaudrait chercher la trace de ces deux motifs à travers les textes antiques. Il en est un tout au moins que nous avons déjà retrouvé dans une œuvre presque contemporaine du Pseudo-Callisthène, dans l'Hémiméippe de Lucien. Et cet exemple nous indique la voie suivie. Lucien, en effet, on l'a montré, a copié Ménippe de Gadara, qui dérivait au début du III^e siècle avant notre ère. Il lui doit les caillottes qui atteignent, en redite, les Pythagoriciens, Platon et Aristote, il répète après lui ce qu'avait écrit Aristote sur la petitesse de la terre, il tient de lui la procédure littéraire, le voyage dans les airs, dont Varron, notre imitateur, a fait usage aussi¹. Tous deux, le philosophe cynique et l'auteur des *Diatriques*, viennent de la région où l'Hellénisme se laissait le mieux pénétrer par l'Orient. Tous deux étaient syriens. Serait-il trop hardi de conjecturer que le plus ancien, tout au moins, a connu la légende d'Etana ?

Le poème babylonienne célèbre le séjour des Bienheureux, dont les ténèbres nous séparent. Aussi vaudrait-on rattacher aux mêmes origines les autres légendes groupées avec celle-ci dans la seconde rédaction du Pseudo-Callisthène. Mais M. Frie Haentgen² a montré la fragilité de cette thèse. Il a retrouvé la source de vie dans la mythologie grecque. À sujet de l'Ascension, M. Noldke s'est prononcé dans le même sens³. Dans le Talmud, comme dans les vers de Firdousi, il eût pu avoir l'écho du roman. Nos observations feraient la part plus large à l'Orient. Mais assurément les éléments orientaux que nous avons dégagés ont passé par les milieux grecs et c'est là que la fable a reçu sa couleur et ses contours.

¹ R. MONSIEU, *Lucien et Ménippe*. Leipzig Berlin 1906, p. 81 sq. Vixen p. 84-108. Un auteur chrétien du IV^e siècle, Hermias, tourne aussi en dérision les talents des philosophes : εἰς τὸν αἴθερα αἰτῶν αὐτῶν ἀνιπτομένη (op. I, p. 84, note 6).

² F. FRIE HAENTGEN, p. 35.

³ NOLDKE, *Wiederentdeckungen* XXXVIII, II, p. 26.

II. — LE ROMAN FRANÇAIS.

Les textes. — L'Occident a connu le roman grec par les traducteurs latins. Il s'en remontre deux : Julius Valerius, au début du iv^e siècle : l'archiprêtre Leon vers le milieu du v^e. L'un suit la recension 1, l'autre la recension 2. Leurs œuvres ont eu une destinée différente : l'une fut resumée, l'autre paraphrasée et amplifiée. L'épitomé de Valerius, les divers remaniements de Leon se trouvent à la base de notre roman vers l'it et le rus recollés en prose.

Notre roman, composé au xii^e siècle, repulse principalement, Paul Meyer l'a montré, sur l'épitomé de Valerius. Le voyage dans les ours restait en dehors du plan primitif, dont le trouvère nous a laissé une sorte de sommaire. Il fut interpolé dans la suite : à une époque très ancienne, il faut le dire, car il se rencontre dans tous les manuscrits (1).

D'autre part, Paul Meyer a publié, du roman, d'après le Paris, fr. 780, une variante fort curieuse. Dans l'œuvre originale — comme dans l'*Historia de preliis*, Alexandre mit le 10^e en l pendant la marche qui le ramène à Babylone. L'épisode prend place ainsi vers le fin du récit. En remaniant le poème, on l'a transporté au début, parmi les faits merveilleux qui illustrent la jeunesse du héros. On n'a pas seulement modifié l'ordre, on a changé aussi le fond : on nous conte l'aventure avec des détails assez différents.

A quelle source le premier trouvère a-t-il puisé le thème du voyage dans les ours ? Paul Meyer a répondu : c'est l'*Historia de preliis* (2). Il a raison, mais il faut bien préciser. Nous connaissons en effet, les divers remaniements subis par cet ouvrage. Or, un peu d'attente nous fait discernier, dans chacune des deux redactions de poème, une des premières redactions de Leon, plus ou moins amplifiée : 1^o dans la variante de Paris, fr. 780, 1^o, dans l'œuvre originale. Plus tard, dans la deuxième moitié du xii^e siècle, 1^o, grossi au moyen du roman, donne naissance à la version française. Ces premières remarques nous fourniront un cadre pour grouper les quelques textes, — trop peu nombreux

(1) Paul Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, Paris, 1886, t. II, p. 213.

(2) Paul Meyer, l. II, p. 102.

à notre gré, — que nous avons pu réunir, sans prétendre épuiser un si riche sujet.

I. — Textes dérivés de la rédaction J :

1^{re} Paris fr. 789 daté de 1280, variante du roman de Lambert li Tors ⁽¹⁾

Le roi Philippe avoit deux griffins tres forts. Il les tenoit d'un Persan,

qui et en les emble petits grifons couraot.

Alexandre les fait jeûner pendant trois jours :

Il ne katre fist delivrement ouvrir,
Les aïs en quemanda soutinment aprestier.
Moult par le fist bien faire et cointement celer
Falle est si k'il ne puisse trebuchier et verser,
Quand il iert ens assés por le mont esgarder.
.Il. cuirs de cerf fist prendre, k'il ot fait contréer ;
Moult l'en fist bien couvrir et desor combler,
Que l'ardour du soleil ne li peüst grever,
Puis fist le tierch cuir prendre, sel fist par mi copier.
S'en fist faire corroies pour ceindre et redoubler.
Les .II. grifons demanda, ses a fait amener,
Parmi les cors les fait louer et alourner,
Et par desous les eles, nes vaut pas encombrer.
Puis prent .II. lons espois, ses commande à doler ⁽²⁾.
Il. capons i fist mistre ke il ot fait plumer.
El chief de la corroie fist les espois bouter ;
Apareillier les fist k'il les peüst tourner,
Quel part ke il vausist ou baissier ou lever.
Mist soi en la katere, si se fist bien serrer ;
Le car monstre as grifons qui les faisoit haster ;
Por la viande alaindre commençant à voler.

Il ne peut attendre le ciel, la chaleur l'en empêche. Alors il rabaisse les « espois » et descend au milieu d'une prairie.

2^{re} Allusion, dans le préambule du roman, à propos des prodiges qui annoncèrent la naissance d'Alexandre ⁽³⁾. Le passage est étranger à la première rédaction

Et la voie del ciel refu par lui tantée,
Quant la caiere d'or en fu en l'air portee
par les iii grifons, à ele est accouplée ⁽⁴⁾.

(1) PAUL MEYER, t. I, p. 134-131 ; voyez t. II, p. 231.

(2) Espois : broches de bois. — Dolre : tailler.

(3) HEINRICH MICHELANG, *Le roman d'Alexandre par Lambert li Tors et Alexandre de Bernay*, Stuttgart, 1846, p. 2, l. 27-29

(4) Lisez : accouplée.

3^e « Manuscrit de feu M. Mommérqué, contenant de courtes histoires et moralités, accompagnées chacune d'un sujet dessiné et enluminé ».

« Quelques histoires dient qu'un temps de Marchebons regnant Alixandres li quel Alixandres se fist porter en une chaire à III griffons en la r. et leurrent une piece de chair sur une lance par ce qu'il vouldent aler pource qu'il avoient faim.

4^e Version anglaise de l'*Historia de preliis*². On a traduit très exactement un exemplaire du groupe J^o, exemplaire très proche du Paris lat 11291, où il est question de quatre griffons. Mais, sous l'influence du roman français, on a rendu *corrus* par *chayere* : « Il leur commanda de lui faire une chayere et de la treufissier avec des barres de fer de chaque cole pour qu'il put s'y assier en lode s'escule et alors il fit ameler quatre griffons... » et on a ajouté au texte latin, un peu plus loin : « Et alors il vint et s'assit dans la chayere... » On avait lu : « Mist soi en la kaire. »

« Les Anglais ont aussi un roman en vers³, qui suit un texte latin du même groupe, avec les mêmes emprunts au roman français. La rime est plus libre... Les forgerons lui forgent une chaire de fer, noir et épais et ils la lient avec des chaînes⁴, siège sur pour s'asseoir, et il s'y assied. Et il attache a cel enqui quatre griffons terribles et fait suspender au dessus de leurs têtes, a des crochets de fer, de la viande, loin d'eux... »

II. — Textes dérivés de la rédaction J₁ :

6^e Roman de Lambert le Tors, publié par Michelant⁵, d'après le Paris fr. 786. Alexandre va, relie sur Babylone. Il traverse une contrée sauvage. En cette contrée

Conversent li oisel c'on apiele grifon,
d'orible forme sunt, hideus comme dragon,
manjuent à l'mangier cescuns li grant moton,
volentiers les regarde li rois et li baron,
chevalier et serjent, esculier et garchon.

² J. DEBAYE *Annales des bels-arts*, t. XXV p. 129. Nous n'avons pas retrouvé la trace de ce manuscrit.

³ J. S. WELSHAM, *The Prime Life of Alexander from the Thornton ms. to the text* (London 1913, p. 103) (*Early English Text Society, Original Series*, 143).

⁴ WALTER W. SKEAT, *The Wars of Alexan-*

der, an alternative Romance, Londres, 1886 p. 271, v. 193313-3530 (*Early English Text Society & Media Series*, n° XLVII). Première mention au milieu du xv^e siècle (op. cit. p. XXIII).

⁵ Paris fr. 11291 fol. 55 et colligari cathenia ferrea.

⁶ MICHELANG, p. 385-389, d'après fr. 786 (cf. PAUL MEYER, I, II, p. 134 sq).

Le roi conceut alors son projet, il assemble ses barons et le leur expose
il veut monter au ciel, voir le firmament. Puis, il commande aux charpentiers
une « chambre » très soignée :

Jamais ne soit si bone, n'oungas tele ne fu
de cuir envolépié, navlei soient et cru ;
à clous et stacles et onglues à glu ;
et fenestres i faites quel part que ma remu.

La chambre est construite :

Il roi le fist porter loig de l'est, en l'orbu ;
tost furent li assiel et pris et retenu,
à l'engin les atakent li baron irascu¹⁶.

Alexandre entre dans l'engin, avec une lance et de la chair fraîche. Les oi-
seaux sont la nombreux, assis « et d'encoste et en les ». Le roi fait ses apprêts,
met un gant pour leur cacher sa main,

et après, les loians lor a és piés botés,
à mont à l'gros des cuses et à bons las fermés ;
ne est il vil, il vil en i a acouplés.

Les bêtes s'agitent le roi s'en rit, il se lève, prend sa lance, y met la chair. Il
passe hors de l'engin. Les griffons affamés s'élancent « tout à une valée ». Ils
l'emportent au-dessus des nues, au delà des quatre vents, jusqu'au foyer de la
chaleur. Alors, sentant déjà le cuir crepiter, il retourne sa lance et descend,
détache ses oiseaux et rejoint son armée.

III. — Textes dérivés de la rédaction J₁ :

7° *Historia de pretis*, version française de la deuxième moitié du xiii^e siècle¹⁷.
Nous la publions ici d'après l'un des deux manuscrits illustrés, le n° 1486 du
Musée Condé, à Chantilly.

Notre article était aux mains de l'imprimeur, lorsque nous avons pu copier
un autre texte orné de miniatures, le n° 11040 (fol. 69 v.) de la Bibliothèque
des ducs de Bourgogne, à Bruxelles (B). Celui-ci est plus ancien : fin du
xii^e ou xiii^e siècle. La langue est plus archaïque. On y rencontre les formes
chantantes du dialecte picard. Le fonds même offre quelques variantes, qui
se retrouvent, au xv^e siècle, dans une langue plus avancée, aux numéros 1373

¹⁶ Chagrins.

¹⁷ *Facs. Mssim*, t. II, p. 305.

(fol. 130 v - 1418 (fol. 79 et 10408 (fol. 329) de notre *Fond français* (*p.*, *p.*, *p.*, et, plus tard, avec quelques expressions plus modernes, dans l'édition de Nicolas Boufous (1). Ces variantes ont passé, en partie, dans le texte nouveau, largement remanié, que nous donne en 1461, le fr. 788, fol. 57 v - *p.*. Elles constituent en fait une redaction distincte, qui nous paraît être plus près des sources. Au xiv^e siècle, le Paris, fr. 1385, fol. 63 v, (π), tient des deux (2).

Nous indiquerons les sources, dans le texte même, par des signes conventionnels. Nous prenons J, comme base et nous marquerons les passages modifiés, ajoutés ou omis les premiers en italiques, les seconds entre parenthèses (), les troisièmes par des crochets []. On trouvera en notes les manuscrits du groupe J₁ (3) ou les passages du roman, d'après Michelang (M), dont les détails nouveaux sont tirés. La prière qu'Alexandre adresse au Seigneur se rencontre, à une époque plus ancienne, dans le poème abecedaire, cité plus haut (4).

- 4 (5) Adont Alexandre monta sur ce mont et lui
sembloit qu'il estoit (jusques) au ciel. Main-
tenant se pense il en son cuer qu'il seroit
faire ung engin par qui les (oyseaux) grifs
5. le porteroient (jusques) au ciel pour ce qu'il
voulait voir quelles choses il y avoit au ciel
amont (et de quelle forme la terre estoit par

dessus). Lors descendit de la montaigne et ||
commanda à ses charpentiers qu'ilz fissent
une cage de fust (6) qui fust (si forte et) si 10.
bien serrée qu'il pout servir || dedens la
cage (et gouverner soy sans nulle doute). Et
quant la cage fu faicte, il fist prendre (XV)
grifons et les fist lier (par les cuisses) a

(1) On trouvera le titre et une partie du
texte que nous étudions dans les *Annales ar-
cheologiques*, t. XXV, p. 154.

(2) La place des miniatures est restée en blanc.

(3) Voyez, plus haut, p. 101.

(4) Voyez, plus haut, p. 103.

(5) De bois.

(6) Variantes. — 1 Adont) dont *pp'p'*
2 avoit lu. sembloit *pp'p'*. 3 se pense il,
pensa *pp'p'*. 4 par qui par qui *B.* par
coy π , pone quel *p.* par quoy *p'p'*. 4 grife)
grif *B* π , grifons *pp'p'*. 6 il y avoit, il
avoit *B.* avoit *pp'p'*. 7 par om. *B* *pp'p'*.
8 dessous *p.*, dessous π . 8 et 37 lors)
lors *B* *pp'p'* π . 9 qu'il il π . 11 bien serrée)
quatre *B.* quatre *pp'p'*. 10 du fust) de
bois *p.*. 12-14 il il... grifons) il (et *pp'*)

prist XVI oiseaux (oyseaux *p.*, oiseaux *pp'*)
que l'en (l'on *p.*) apella grif grifons *pp'p'*
B *pp'p'*. XV oiseaux grif π .

Sources. — 1 Jusques, 1^{re}. 2 maintenant
p'p'p' *B.* 4 oiseaux) *M* 383, 14. Voy. Fr. 1373,
l. 13-14 7-8 et... (par dessus) comparez avec 1^{re}
et *M* 383, 34. 8-9 et... charpentiers) 1^{re}. 11
servir... 1^{re}. 12 et gouverner... (semble) *V* *p.*

13 prendre) *M* 385, 37. 14 XVI) comparez
avec *M* 387, 10. 14 par les cuisses) *M* 387, 18.

15. hommes chaulnes (de fer) lesquelles li fist
attacher a la cage et mist avec soy char
pour les oyseaulx et espouges plaines d'ai-
gues) (Quant li fu dedens la cage, si avoit une
pice de char lies a une lance et la bonta
20. hors par la persure. Quant les oyseaulx choi-
sirent⁽¹⁾ le char, si se haucierent et Alexandre
tendi la lance contre moult) et alors prindrent
les oyseaulx leur volée vers la ciel. (Et Ali-
xandre hui tendi devant les piez⁽²⁾ les es-
25. poudres plaines d'aigue pour refroidier leur
alaynes) Si le menerent les oyseaulx si hault
qu'il li sembloit que (toute) la terre estoit
comme une sire en quoy l'en met les biez et
la mer lui sembloit comme une coulve en-
30. viron la terre. (Quant Alexandre vit qu'ilz

estolent si pres du feu qu'il se donbia que
les penes des oyseaulx ne ardisent, si s'a-
gencilla et pria a Dieu le tout puissant, qu'il
lui appertust en quelcune en semblance,
qu'il li deust aidier qu'il peust retourner sain
35. et sauf a son peuple, non mie pour lui, mais
pour le sauvement d'outz. Lors oïmbra la
vertu divine (la cage et) les oyseaulx, et qu'ilz
prindrent terre a X journées pres de l'ost
(Quant Alexandre se vit a terre, si destacha
40. les chaines et les oyseaulx s'en volèrent
adont s'en ysa Alexandre de la cage et
rendi grâces a nostre Seigneur de l'amour
que Dieu lui avoit fait) qu'il estoit sain et
auf descendu a terre⁽³⁾. 43

8 Jean Wauquelin, d'après Paris fr 9342 fol 180 v. La Bibliothèque de Dutoit pos-
sède un autre exemplaire, dont nous avons relevé les variantes⁽⁴⁾. L'auteur

⁽¹⁾ Aperceurent, remarquèrent.

⁽²⁾ Plé peut être pour pied ou pour pis,
pez, poi, poe (poetus). Il mit les éponges de-
vant leurs poitrails.

⁽³⁾ Il y a deux phrases omises. C'est une
copie retouchée (136, a son col.) 37, par sa pieue
clemence). On y a corrigé les formes de dia-

lecte picard, pour écrire : vous, nous, yvous,
ceci se commencent, commencent avec, celui.
on y remplace des formes plus modernes, telles
que mesme, lui, point, jolust, descendu,
pourroit, coulve, lui, lier, alai. D'autre
part, le Paris 9342 ne peut être l'original.

⁽⁴⁾ Variantes. — 15 et 25 d'aigue) d'aighe B,
d'ooue pp'p'. 18 avoit, et Bpp'p'. Ha v. 18
lu outz z. 20 persure) pesure eol., les
portals Bpp'p', en portins z. 21 si se.
Alexandre) si haucierent (hauchierent B A), et
il Bpp'p'. et s'entensierent a li et li z. 21 22
et alors... les oyseaulx) et li chiel prent B,
et les oyseaulx prindrent pp'p'. 27 estoit) et
fust B, trest pp'. 28 comme) ausi com B, ausi
come z, ausi come p, ausi comme p'. 29-31
que toute... sembloit om. p'. 28 aiez hayre p,
hale B, hayre p'. 29 comme) ausi com B, ausi
come p, ausi comme p'p', ausi tortue
c'une z. 30-31 qu'ilz estoient) qu'il estoit
Bpp'p'p'p'. 31 qu'il, et Bpp', li p'. 35
uncelone) meselone Bpp'. 34 en sem-
blance) en sa semblance pp'p', en la sem-

blance pp'p', en la semblance qu'il vit... (six
mots intelligibles) z. 37 oïmbra) agur-
re B, aumbra pp'p'. 42 s'en om. Bpp'p'.
43 de l'amour . fait) del bonor que dieu
li z, del bonor qu'il li avoit fait B, de l'on-
neur et de la grace qu'il lui avoit fait pp'
(qui lui p'). 45 qui eul.

Sources. — 15 de lor) V. 16-17 avec soy
oyseaulx) B 387.2. 17 et... d'aigue) et
p'p' p' S V. 18-23 Quant... ciel) M 388, 1-5.

23-26) B... alaynes) af. P P' S P' V. 26
menerent V. 27 toute) p'. 28 coulve) p'.
30-32 Quant... ardisent) cf. M 388, 15-17.
32-33 s'agencilla... puissant) voyez le poème
abécédair. 33-39 prindrent terre, cf. V
et M 389, 1. 39 Quant .. cage) M 389, 4-17,

a composé son histoire au xv^e siècle, à la cour du duc de Bourgogne, et l'a dédiée à Jean sans Peur. Il paraphrase la version française, supprime quelques détails, en ajoute d'autres de son cru. En certains endroits, on sent qu'il connaît J¹, et le poème de Lambert le Tort. On lira ce récit, après le modèle, afin de mieux goûter les belles miniatures qui l'illustrent ¹⁰ (pl. XXIV).

1. Or aduint que ensi comme Alixandre estoit par angloise a l'uis de son tresor¹, il gella sa venue vers la rouge mer dont il estoit moult peccé et vit par dela la dite mer une montaigne si tres haillie qu'il sembloit qu'elle s'andressast au ciel. Et ensi comme il regardoit ceste montaigne il pensa en li mesme comment il porroit monter par dessus les ondes pour savoir quelle chose c'estoit de l'air. Si s'ala maintenant aviser de ce que vous diray. Il fist venir des carpentiers et leur fist faire une cage grande par ensen ensi que pour ly mettre dedens et pour soy bien une centaine de lieues.
15. Quant la cage fu faite, il fist prendre VIII. griffons, dont il avoit assez en son oal, car en son oal il avoit de toutes choses estranges qu'il avoient trouvet en lude a avoir parlie. Et fist chascun griffon une bien loyale chaine de fer a celle cage a chascun ensi.
20. Quant ce fu fait il commanda aux barons de son oal que li li attendissent l'en, qu'il venroient a lui une nouvele vie. Adont il entra dans la dite cage et prist avec li espees plaines d'acier. Tantost qu'il fu ens, il prist une lance et une plectre de char au debout de la lance et le porta hors de la cage par le threuve contre moult. Adont ces griffons qui l'en avoient ¹² se commencerent a elever en air pour aller apres la viande et enlevant de emporterent la cage avec eulz, et plus
33. montaient et plus haillioit la cage et la viande et toutes ne estoient. Flusiblement tant monterent que les barons de l'oal perdirent la venue de leur maistre, de la cage et des oiseaux et ensi fist Alixandre d'eulz. Au certain monterent si tres haillies les griffons que Alixandre estoit la outre le pur air et bien pres du feu. Et adont commencha il a froter les pies de ses oiseaux de deux espanges pour eulz entrechier, desquelles ensi il se tenoit moult. Et ensi il faloit si tres haillies que li li sentoit la chaleur du feu, il gella sa venue par dessus. Si une
40. loingne l'estue qu'il estoit et tres haillies qu'il sembloit de la terre que ce ne fust qu'un bien petit jardin enclos d'une petite wall¹³, et de la mer qui estoit environ de la terre cely sembloit une petite. 45. coluvre. Quant li se vit et tres haillies douter que les pannes de ses griffons n'ardassent il fist sa priere a Dieu le tout puissant que par sa debonnaire clémence il lui pleust qu'il peust retourner saie et
50. saul a son peuple, non mie pour ly, mais pour le saulvement de eulz. Lors nota bre la vertu divine tellement la cage et les griffons qu'ils vinrent a terre, mais n'e fu plus de .X. grosses journées estore 55. de son oal. Quant Alixandre se vit a terre, il destacha les chaînes dont il estoit eschac¹⁴ l'oye lesquelles tantost s'envolerent. Adont Alixandre liors de la cage

¹⁰ Voyez PAUL MARY, t. II, p. 216. Il existe un troisième manuscrit à Göttinge (Bibliothèque ducal, t. 117), dont HANSEN (*Jahrbuch preuss. Bibliothek*, t. XII, 1930, p. 128, n. 3) a reconnu qu'il provient.

A la porte de sa tente.

¹² Octob. 1033 (Juchaczka) : que surorientes et respicientes ad elbos. Cette leçon, ainsi que le texte de Wauquelin, provient du manuscrit de plus loin, p. 130.

¹³ clôture, halle.



III. N. 10. (frang. 931.)



IV. N. 11. (frang. 932.)

Vue générale d'Alexandrie, après l'élèvement de l'édifice de l'Église de Saint-Jean, l'Église de Saint-Jean.

85. et rendi graces a nostre seigneur de l'en- par sa pite (1) Il estoll sain et sauf des-
neur et du bien que fait Il avoit quant cendes a terre.

Le développement du texte latin — Tous nos auteurs suivent leurs modèles très librement. Ils le développent. Voici comment.

1^o Léon J: « Apprehendi grifas. »

Léon résume. Il est trop bref et les questions se pressent. Combien de griffons ? Nos auteurs ont répondu — quatre ou l'un de ses multiples ². Où les prit-on ? L'auteur de J₁ s'est figuré qu'Alexandre en avait à sa disposition — il les fait venir. Wauquelin précise, il les avait amenés de l'Inde, avec d'autres choses étranges. De même, d'après le fr. 789, son père les tenait d'un Persan, qui les avait pris au nid.

2^o Léon J: « Preparavi ingemum ubi sederem — ligavi eas cum catenis et posui vectes ante eas. » nullamque lesionem sustinuit in ipsis cancellis ferreis. »

Une fois encore, Léon a copié négligemment. Il nous donne l'idée d'un siège entouré de balustrades de fer, avec des barres mobiles attachées à l'engin. L'auteur de J₁ rectifie et innove. Il nous décrit un *currus* où l'on peut poser, par-dessus, non seulement les mets, mais aussi (J₂ ajoute ce détail, des vases avec des éponges. Il ne songeait guère au char antique, découvert et léger, où les Byzantins plaçaient Alexandre. Il désigne par ces mots la caisse d'une voiture fermée, entourée de grilles et surmontée d'une plate-forme, analogue au char d'assaut où l'on s'abritait pour approcher des murs ³.

Les textes français se partagent entre la leçon originale (J) et la variante (J₁). Le fr. 789, le preambule du roman et la moralité du manuscrit Monmerqué, imitant J, dépeignent Alexandre assis sur un siège de bois, bien ajusté et bien équilibré, une « caïère » ⁴, et même une « caïère d'or ». Léon attachait l'appât à des « vectes ». Le fr. 789 nous fournit la plus lumineuse explication de ces pièces

² On attendrait *plutance*, qui signifie *pluie*. Pite paraît rare : cf. Godefroy, s. v.

³ Quatre : fr. 11291, fol. 35, 1^{re} moitié du x^v s.), paraphrase en vers latin de J₁ (1236), préambule du roman français et manuscrit Monmerqué, Restat de Phon, version anglaise de l'*Historia de preliis*, roman anglais, poème de Jacopo di Carlo. — Sept ou huit : roman

français. — Huit : Wauquelin. — Sous : version française de l'*Historia de preliis*.

⁴ De Caxot, s. v. *currus* : *Currus cum catulis...contextus tegillis etve tabulis duplicibus ex parte interiori currus*.

⁵ Caïère signifie aussi chaire d'église. Dans le manuscrit Monmerqué, le miniatuiste s'y est trompé.

singulières : il en fait deux branches de bois attachées à l'engin, de telle sorte qu'on les peut lever ou baisser. D'autre part, le *currus* de J, devient, dans la version française, une cage de bois ou bien, dans le roman, une cambrette. Alexandre la commande aux charpentiers : on y attache les griffons. Mais la s'arrête la ressemblance. Nous verrons pourquoi.

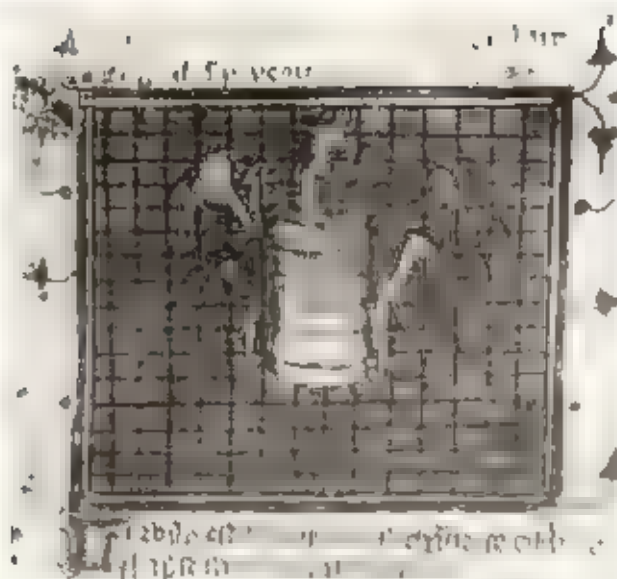
Ces détails nouveaux appartiennent bien à l'Occident. Quelques-uns, toutefois, éveillent en nous le souvenir des légendes orientales analogues à celle d'Alexandre : *karka's*, *Aklukar* l'épave. Tel est le nombre quatre, tels sont les griffons pris au nid, en outre la calebasse d'or et l'éponge imbibée d'eau, qui rappellent le trône et la coupe de vin du roi perse. Un bas-relief de Mistra nous montrera, comme le fr. 789, les liens passés à la taille. La légende d'Ésope ou les miniatures plus récentes de Firdousi nous les font voir, ainsi que le roman, attachés aux pieds. Influence ou analogie fortuite ? Le trouvère a-t-il entendu conter ces histoires ? En a-t-il goûté les représentations ? A-t-il connu l'aventure de son héros par d'autres récits ou d'autres images, composés sous leur influence ? Les légendes circulent par des voies multiples et ce serait méconnaître leur force d'expansion que de négliger de tels rapprochements.

Influence du texte grec — Ainsi l'Occident commente et développe la rédaction latine. Il utilise peut-être quelques motifs venus d'Orient. Il crée. Mais il est des leçons que ni Leon, ni les gloses ni l'Orient n'ont pu suggérer. Quelques-unes nous rappelaient le texte grec, mais d'autres restaient inexplicables, parce que l'on nous citait ce texte l'après une leçon très mutilée. Maintenant que nous l'avons en entier, tout s'éclaire. On y découvre l'origine de ces détails malentendus. En réalité il est venu se mêler très largement au récit de Leon. Il a exercé une action décisive.

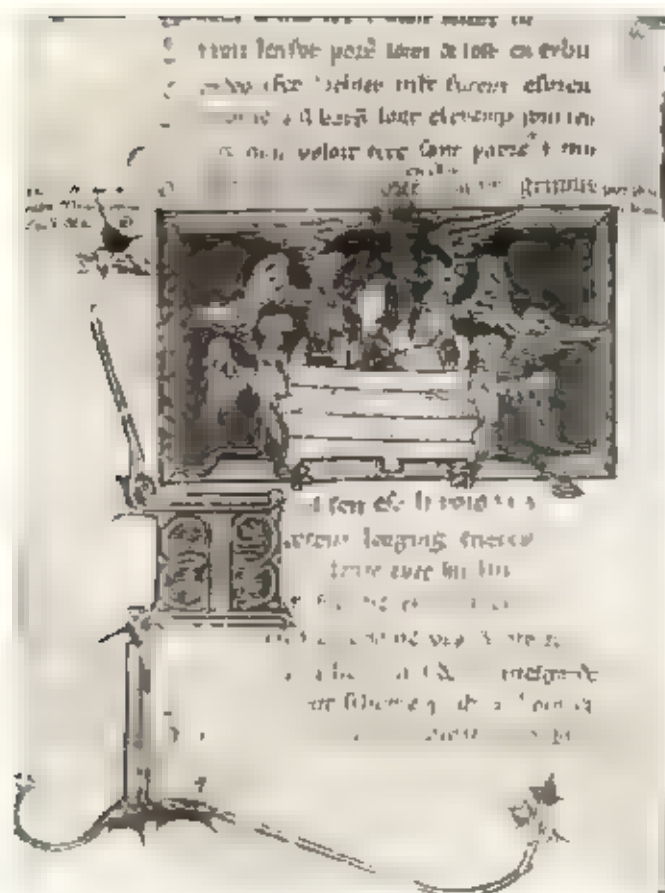
Le frang. 789, pourtant si fidèle à la première rédaction de Leon, lui doit le nombre deux et le jeune, mais au autre travers et à lire une plus riche substance, c'est l'ambert li Tors ou celui qui le précède à notre rôle l'épisode.

Celui-ci a emprunté d'abord la scène des oiseaux. Ce sont bien des oiseaux qu'il mentionne tout au long du récit, nous ayant avertis, une fois pour toutes, qu'on les appelle griffons. Comme le Pseudo-Callisthène il nous les montre

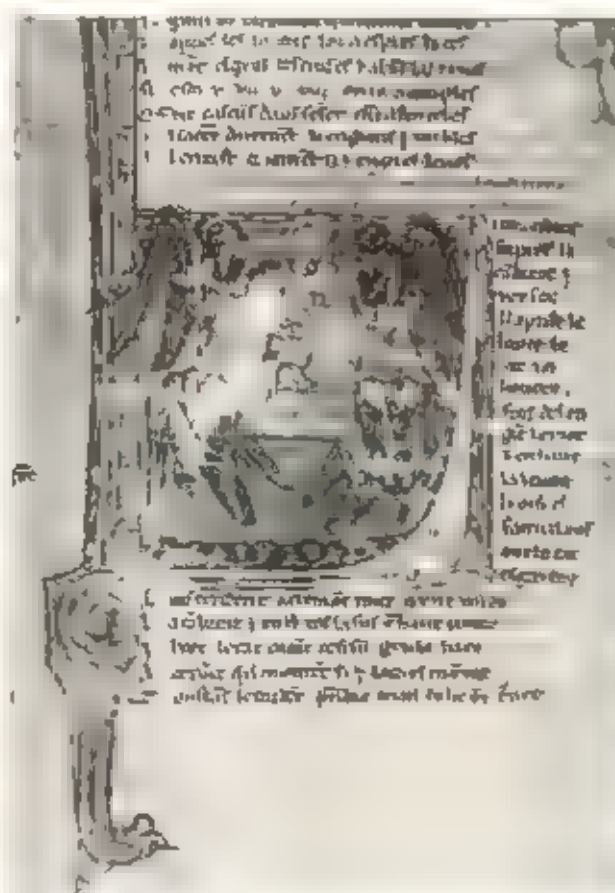
(*) Loewen, *Burlington Magazine*, t. XXXII, p. 1, P.



[B. Ms. 750]



[B. Ms. 750]



[B. Ms. 750]

Armonion d'Alexandre d'après le roman du Lambert de Tars

vivant dans une région sauvage (Aulernus son modèle en décrivant une, fort à propos, à cet endroit du roman), il nous les peint familiers, puisqu'ils viennent manger sous les yeux amusés de l'armée et se laissent prendre sans difficulté.

Il a fait mieux. Il développe, dans la suite, un motif fort important qui a eu une singulière fortune dans toute cette littérature. C'est la lance. Le Pseudo-Calisthène pénètre ainsi jusqu'au fond du texte latin, le remue, on pourrait dire l'annule d'un souffle nouveau. Alexandre ne pose plus l'appât au-dessus de l'engin, il le prend avec lui à l'intérieur. Il n'attend plus passivement sur son siège l'effet de la faim, il se lève, garnit la lance et la sort par une ouverture. Il est le pilote. Avec l'appât (c'est la version française qui nous en instruit), il prend en mains les éperges ambicales d'eau, soignant ses bêtes plus que lui-même.

Le cuir joue aussi son rôle, comme dans le roman grec. Il ne sert pas à confectionner une corbeille, il s'adapte à la nacelle rigale. La cendre ni la cambrette ne conservent leurs clôtures de fer, le cuir les abrite et les enveloppe, et les chaînes font place aux courroies. Nos deux trouveres auraient-ils imaginé ce procédé d'eux-mêmes, pour alléger leur engin? Ou bien leur fut-il suggéré par le modèle à qui l'un d'eux devait la lance, par le roman grec ou quelque poème de la même lignée? Nous connaissons un de ces poèmes. Je le dois à M. A. Thomas, que je ne saurais trop remercier de son aide précieuse et charmante. Ce sont trois vers moitils du trouvère Briseleur. On les lit au début d'un poème du xiv^e siècle, qui fait suite au roman et qui s'intitule le *Hestor de Pruon*⁽¹⁾:

Et ai se fist en l'air en .j. quier de biens
 a .liij. grans griffons famillous et destrois
 porter pour tout le monde veoir, ce n'est aus nois.

En un cuir de beuf! Voilà le départ *podice* du manuscrit d'Oxford, les *barzuz*, les *folles* d'Esopé, le sac des Byzantins, en face de l'engin des Orientaux. On voit ainsi que les auteurs du roman ont combiné deux traditions. Comment l'armement-il fut, sans les avoir connues toutes deux sous leur forme authentique?

(1) Bibl. Nat. fr. 20045, fol. 417.

Dans la suite, le trouvère se garde bien d'imiter de trop près ses modèles. Il a en rehent ni l'intervention divine, ni l'aire entourée d'un serpent. Il se fait une tout autre idée des phénomènes atmosphériques. Mais, de ce récit, sioplique et transformé, il n'a point effacé le souvenir du Pseudo-Callisto ne. Il y a lu ensemble les deux leçons que nous trouvons séparées, l'une dans *C*, l'autre dans *Om*. Le prototype de *C* disant des oiseaux : « Ils prirent leur vol et s'envolèrent pour manger le foie » Nous trouvons dans *Om* : « Ils regardaient le foie et le servaient ⁽¹⁾. Le trouvère écrit :

li oisiel fauillaus ont la car esgardée,
fors tendent contre mont, tout à une volée
li vent la car eacant ⁽²⁾, ceusuns geule beée.

Il en a retenu aussi le mot de l'oiseau à face humaine : « Retourne ta lance », et l'a utrisé, en y mêlant un souvenir de Leon (*in loco campestris*),

li rabissent sa lance, vers liere l'a esmée ⁽³⁾ ;
li oisiel fauillaus restrent ⁽⁴⁾ la volée,
jus asient à herse en mi l'lu de la préce.

A cet endroit, l'auteur du fr. 789 pense aux mêmes sources ⁽⁵⁾.

On voit bien par là que nos trouvères ont imité le roman grec. Nous pouvons même désigner le groupe où ils ont pris leur modèle. C'était un bon exemplaire de la rédaction *α*, assez proche du prototype, commun à *λ* et à *C*. Et nous allons montrer, pour terminer, que d'autres variantes moins pures ont pénétré jusqu'à eux.

Que l'on feuillette, à la Bibliothèque Nationale, trois manuscrits illustres du roman, d'abord le numéro 786, puis 790 et 791 ⁽⁶⁾ (pl. XXV), qu'on déchiffre la rubrique dans le premier, qu'on examine les miniatures dans les autres, on éprouvera la plus vive surprise. Le texte décrit une « cambrette ». Or on lit dans la rubrique : « Ch dist com Alexandres se fist lancer à mont vers

⁽¹⁾ Voyez plus haut, p. 93 et 97.

⁽²⁾ Poursuivant.

⁽³⁾ Dirigée (estimer, viser).

⁽⁴⁾ Resuivent.

⁽⁵⁾ Paul Meyer, l. I, p. 133.

⁽⁶⁾ Paul Meyer, *Étude sur les manuscrits du roman d'Alexandre*, dans *Romania*, t. XI, 1882, p. 347, classe et date ainsi ces manuscrits :

1^{er} Fr. 786 (anc. 7190) 3^e quart du xiii^e s. — miniatures, accompagnées de rubriques, parfois mal placées. C'est le texte publié par Michelant; 2^e Fr. 790 (anc. 7192), milieu du xiv^e s.; 3^e Fr. 791 (anc. 7190^b), fin du xiv^e s. Ces manuscrits comprennent des interpolations et ne comptent pas parmi les meilleurs.

le cuir en une corbille », et l'on voit, dans les miniatures, Alexandre debout dans une corbeille d'osier. Miniatures et rubriques concordent entre elles, mais s'opposent au texte. Pourquoi ? C'est qu'on les a conçues pour un recel différent. On les a tirées d'un autre manuscrit. Et que pouvait raconter ce manuscrit ? Nous le devinerons, si nous savons relire le Pseudo-Callisthène. Rappelons-nous les aventures de la recension γ, un membre de phrase passé, celui même on était mentionné le cuir de boeuf, un copiste trop adroit dissimulant la lacune pour former une suite intelligible : « Aussitôt je confectionnai une sorte de corbeille ». Puisqu'il n'est plus question du cuir, on songe naturellement à une corbeille d'osier.

Ainsi le Pseudo-Callisthène a pénétré en Occident par des voies multiples, avec ses variantes. Il est entré dans notre roman par fragments. Il y serait tout entier, si le texte correspondait à la rubrique et aux miniatures que nous avons commentées. Pour achever notre démonstration, nous chercherions une œuvre où réellement il aurait passé tout entier, dont il formerait la base.

Cette œuvre, nous sommes bien près de la trouver dans un domaine voisin. Que l'on examine, avec un peu d'attention et de curiosité⁽¹⁾, un poème castillan du milieu du xiii^e siècle⁽²⁾, le *Libro de Alexandre*. On y peut distinguer, en

⁽¹⁾ Déjà cité par le P. Cahier (*Notes Mélanges*, I, p. 459). Il en existe deux éditions : 1^{re} FLORENCE JAUER, *Poetas castellanos, anteriores al siglo XI*, Madrid, 1864, p. 218 sq., strophes 2332-2339 dans *Biblioteca de autores españoles*, t. LVII; 2^e ALFONSO MOREL-FATIO, *El Libro de Alexandre, manuscrito español 689 de la Biblioteca Nacional*, Dreux, 1906, p. 208, strophes 2460-2478 (*Gesellschaft für romanische Literatur*, Band 10). Chacune des deux éditions repose sur un manuscrit différent, l'un à Madrid, l'autre à Paris. M. Morel-Fatio, qui les a étudiés tous deux, n'a pas eu pouvoir reconstituer le texte primitif (op. l., p. viii). Il s'est contenté de donner, de l'un d'eux, une copie fidèle, sans corriger les fautes. Tous deux sont altérés, mais à des endroits différents. Il est des cas où l'on peut ainsi, en les rapprochant, trouver, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, la leçon originale (p. xix, xxiv). C'est ce que nous montre une

des strophes dont se compose le présent épisode, la plus importante pour notre sujet (n^o 2334 de Jauer 2462 de Morel-Fatio). Au premier vers, la leçon de Madrid, *capa*, est meilleure que *casa*, puisque, plus bas, Alexandre se fait coudre dans le cuir, au lieu qu'en contraire, *juntaron la los Grifos* (Madrid) résulte d'une lecture inattentive : *ligola* « les grifos » est le vrai. Le texte de Paris, corrigé au premier vers, donnerait :

Fixo far una capsa de cuero muy sovado
quanto cabrie en unne aanchura poeado,
ligola a los grifos con un Ermo filado
que non podría taler por un omne pseudo.

⁽²⁾ Avant de publier le manuscrit de Paris, M. Morel-Fatio a lu l., d'après l'édition de Jauer, une étude approfondie de celui de Madrid *Recherches sur le texte et les sources de Libro de Alexandre*, dans *Hispania*, t. IV, 1875, p. 7 sq. Il en a déterminé la date, p. 17.

d'autres endroits, de larges emprunts à notre roman. Mais en la ressemblance n'est pas très étroite¹⁾ : elle tient à un modèle commun diversement utilisé. Après les quatre premiers vers, on attendrait le récit de Léon, mais on a la surprise de trouver le Pseudo-Callisthène ou quelque texte approchant. Alexandre fait prendre deux griffons, il les nourrit de chairs salées et fraîches, pour les rendre très forts. Il les fait jeuner trois jours. On lui confectionne alors une enveloppe de cuir (capa de cyro), assez grande pour couvrir un homme sans le gêner, il l'attache aux griffons avec un tissu solide pour qu'elle ne puisse céder sous le poids. Il se fait coudre dans le cuir, le visage découvert pour voir, il embroche un morceau de chair au bout d'une perche, qu'il allonge au milieu des griffons. Les monstres veulent saisir l'appât et prennent leur vol, mais en vain. Le roi les conduit à son gré. Il lève la perche, s'il veut monter, il l'abaisse, s'il veut descendre : ils ont faim, ils voient la chair et suivent. Ils le portent ainsi au-dessus des nues, d'où il passe en revue les trois parties de l'ancien monde, et le ramènent en peu de temps au milieu de son armée.

Si le poète avait peint l'enveloppe de cuir fixée au poig, il reproduirait assez exactement la façon la plus ancienne du texte grec, celle de manuscrit *Om*, où la corbeille n'est encore qu'un terme de comparaison. Il semble aussi avoir puisé à ce manuscrit les oiseaux qui voient le fond et le sommet. Les détails étrangers, tels que les griffons nourris, l'appât levé ou baissé, appartiennent aux légendes qui touchent de près à celle d'Alexandre, et qui ont pu accompagner le Pseudo-Callisthène. On peut relever encore d'autres variantes, mais l'essentiel y est et nous fournit un argument décisif à l'appui de notre thèse. On admettra désormais que le texte grec a pénétré en Occident.

Sous quelle forme et par quelle voie ? Celle des *perlemins* ? Celle des *Griegès* ? On le croient, puisque notre roman appartient au *xiv^e* siècle. Pourquoi n'auraient-ils pas rapporté quelque manuscrit semblable au Paris, gr. 53², qui a l'évangile en deux langues, grec et latin, ou mieux encore, un roman de Barlaam et de Josaphat, encadré dans les marges par une traduction française³⁾ ?

¹⁾ MONT-FATTO, *Romanen*, t. IV, p. 79, a signalé les points de contact.

²⁾ *1^{er} modèle*. HENRI BORDIGNON, *Description des peintures et autres ornements contenus dans*

les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale, Paris, 1883, p. 227.

³⁾ LYTTON, n° 433. *fin xiv^e ou xiv^e siècle*. SEYM. LAMSON, *Catalogue of the greek ma-*

Mais pourquoi préciser ? Ne voyons-nous pas, pendant tout le moyen âge, les rois & princes de Constantinople, et surtout de Palestine, se repaître à travers les pays d'Illyrie ? Pourquoi les légendes, écrites ou orales, n'auraient-elles pas suivi les mêmes routes ? Le trouvera-t-on tant entendre que ces routes furent diverses et multiples ⁽¹⁾ :

La vie d'Alexandre si com. etc. est trouvée
en plusieurs lieux écrite et par bouche contée...

GEORGE MULET

(A suivre.)

manuscript on Mount Athos. F.D. p. 149. N. Kovalev, *Praefatinski Christianahoye Iakuvstva*

из рукописей, Saint-Petersbourg. 1902. p. 204

(1) МОНТЕМАГНИ, p. 2, l. 19-20

TWO KHÂNS AT KHÂN TÛMÂN

151

R. A. C. CRESWELL

In 1893 Max van Berchem, the famous Arabic epigraphist and scholar whose death Orientalists are universally deplore¹, was travelling north from Sermin to Aleppo, collecting materials for his *Corpus Inscriptionum Arabicarum*. On the road, eleven miles before reaching Aleppo, he passed a village on the left bank of the Qawmî Su, known as Khân Tûmân², and observed there a khân which he examined for inscriptions, but found none. It was at the back of a *qasab* or banking-trough, the Syrian equivalent of the *cairene sebat*, and bore the date 1062 H. (1652)³.

This date is at variance with the local tradition recorded by Squire⁴, which attributes its construction to Malik al-Ashraf Tûmân Bay, who became Sultan of Egypt after the battle of Marj Dabiq in 1416. Nor does it suit the other Tûmân Bay who was Sultan of Egypt for a few months in 1504.

There is yet another alternative. In his *Additions et Corrections* van Berchem tells us that according to Asady quoted by Nuwayr⁵, this khân was founded by the Emir Tûmân Nûrî who died in 580 (1180). This is equally irreconcilable with the style of the khân and *qasab*.

In the Autumn of 1910 I was riding north towards Aleppo after a tour of 150 miles in the mountainous country between Aleppo and Artouk, and halted for half an hour at this same spot. I examined the khân seen by van Berchem and had resumed my journey when I observed that there was not one khân only, but two, one being built against the other.

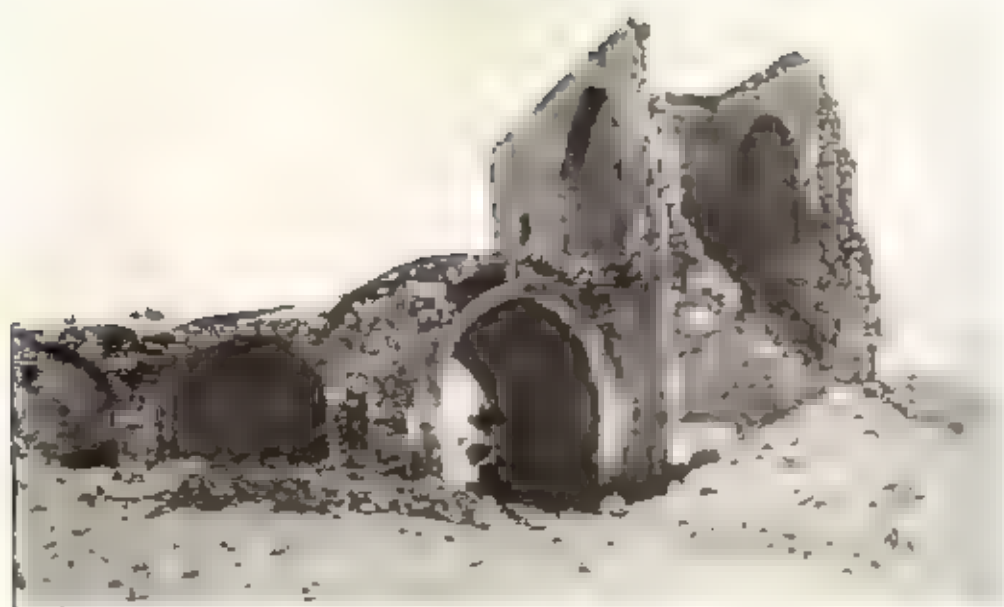
¹ For a view of this village see F. SACHAU, *Home in Syria and Mesopotamien*, plate XIX. Mediaeval references are KHAJURA, *Zutula* 61. RAYNESSE, p. 115, l. 43, quoted by VAN BERNHEIM and FERRIS, *Voyage en Syrie*, II, p. 10 and the anonymous *Journey of Sultan Qāyqubāṣ*, probably written by *Abū al-Ḥasan* (see

edited by LUSZAS, and translated by Mrs. DEMASIAN in the *J. L. F. A. O.*, XX, p. 20.

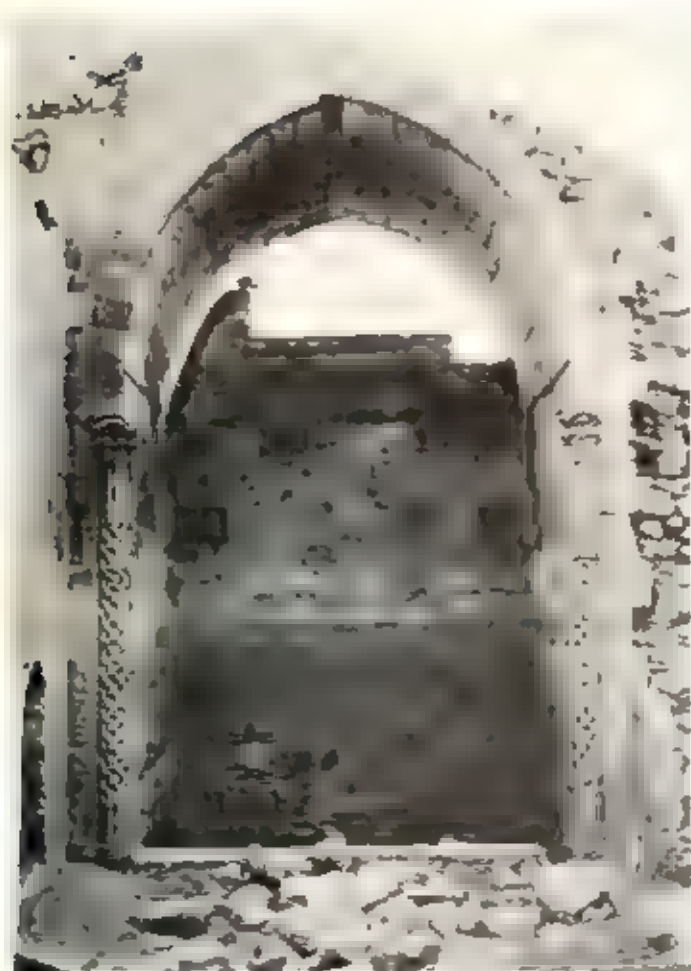
² VAN BERNHEIM and FERRIS, *Voyage en Syrie*, *J. L. F. A. O.*, XXXVI, pp. 206-207.

³ Quoted by HARRIS, *Berkhundp*, XVII, p. 1889.

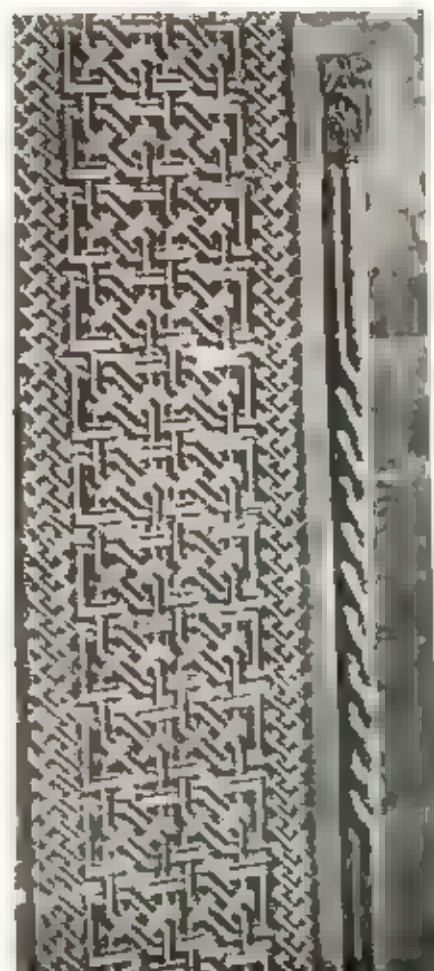
⁴ SQUIRE, *Transl. Jour. Am. Acad. of Archaeol.*, I, IV, p. 267.



A - Kón S - 1000 K - 6000 - 1000



B - Kón S - 1000 K - 6000 - 1000



C - Kón S - 1000 K - 6000 - 1000

I shall now describe these two khans, calling the latter No. 1, and the former No. 2.

Khân No. 2 is built against the south side of khân No. 1 whose southern wall serves as its north side. Although apparently intact and imposing when seen by van Berchem in 1865, it is now in a very ruined state, little being left of it except the gatehouse (Plate XXVI, A) and a *qasat*, or drinking trough, under an arched bay (Plate XXVI, B), on the south side of the courtyard. But for this, the buildings round the latter have almost entirely disappeared.

The gatehouse consists of a tunnel-vaulted entrance passage leading straight through to the courtyard, with rooms opening off it. The upper storey consists of a large room, with spherical triangle pendentives plastered over, which once supported a dome. This gatehouse block projects boldly into the courtyard, well beyond the line of the surrounding arcades.

On the south side is a very gentle flight of steps leading down to a drinking trough under an arched bay, with nook shafts composed of six colonnettes tightly planted (Plate XXVI, B.). They have very original capitals, with fluted leaves crisply carved. At the back of this bay, under the arch, was once the inscription panel referred to by van Berchem, but it has since disappeared, a piece of its plastron alone being visible. Van Berchem was inclined to ignore the evidence of the inscription and to regard it merely as referring to a restoration of a khân erected at an earlier date. The shafts however confirm the date, as I shall now attempt to show.

Ignoring the platy shafts of the niches in the cave under the Sukkur or Rock at Jerusalem, and confining myself to Northern Syria, the series of plant shafts runs as follows:

1. — Our earliest example is found in the Jamî al-Hayyâ, or Serpent's Mosque, at Hama, built by Abū Hayl who died A. H. 434. Four shafts, each composed of a number of strands, are partly interlaced together and form the central pillar of a window of three lights, overlooking the Oratory. This type, however, is closely related to that at Jerusalem already referred to, where, as the five examples which I am going to illustrate, which are all at Aleppo

(1) VAN BERCHEM and FATIO, *op. cit.*, I, pp. 102-103, and fig. 102-103.

and comprise the only other examples known to me in Northern Syria, differ from it, in that they consist of one composite column only, not linked to any others.

All bear a close resemblance to the pair at Khân Tannās, except the first, which consists of four plaited strands only.

2. — *Khadz-Sabā* (Plate XXVI, C.). As this example bears a Mamlūk blason, it must be placed before 1516 A. D., when Syria was lost by the Mamluks and became part of the Ottoman Empire. This blason consists of a circular medallion with a fess, on which is carved the cup of a *shiq* or Cup-bearer. On the cup again is carved a peacock, the badge of a *daradar* or Secretary of State⁽¹⁾, and on this again is superimposed a battle-axe. To right and left is what may be a cornucopia. In the base is a similar, but smaller cup, and in chief some other small object⁽²⁾.

As composite badges are rarely found on Syrian monuments before the middle of the XVth century, I should place this monument in the second half of that century, but fortunately it is possible to fix its date considerably closer than that, owing to the occurrence of an identical badge on a monument just outside the Bab al-Maqam. This monument is popularly known as the Jamā of Sheykh Abū Shatla, after a Sheykh of that name who has been buried in the courtyard, but an inscription tells us that it is really the mausoleum of the Emir Khāyir-Bak³, who was Governor of Aleppo from 910 H. (1504 A.), until the Battle of Marg Dabiq, 25 Ruzah 922 (24th Aug. 1516), when his trenchery gave the victory to the Turks. Sultan Selīm rewarded him by making him the first Viceroy of Egypt. Basing myself on the identity of the

(1) For a conclusive demonstration of the identity of this badge see Mrs. Devonshire's *Sultan Salāh-ed-Dīn's Writing Box*, Burlington Magazine, XXIV, pp. 241 and 243.

(2) Perhaps a *hujja* or kerchief. See the above cited memoir, pp. 243-245. Mrs. Devonshire has called my attention to the fact that Quatremère, who originally thought that *hujja* signified a coffer (*Syllabus mamluka*, I, p. 43), ultimately came to the conclusion that it really meant a kerchief (*ibid.*, I, p. 210) the usual covering for documents, clothes or anything else at which it was desired to make a

parcel, a practice still in use at the present day.

(3) It is dated Rabī' I, 920 (May 1514). *Revue*, op. cit., p. 149, and van Buren, *Inscriptions aus Syrien in Beiträgen zur Assyriologie*, VII, 1, pp. 33-34. There is an excellent illustration of this mausoleum from a photograph by Dr. Buren, in *Revue*, op. cit., p. 149. Khāyir-Bak had already built himself a mausoleum in Cairo eight years previously (a 908 (1502)), in al-Tahhā, close to the Mosque of Agā-mur. See van Buren, *op. cit.*, I, p. 305-306.



A — Aleppo — Qasr Sult Ruz.



B — Aleppo — Jami al-Fawshiy.



C — Aleppo — Firdaus.



D — Kuds Yentsh — Courtyard of Khan n° 4 (west side).



E — Aleppo — Khan al-Wazir.

blazon, an evidence which unfortunately is not infallible¹⁰, I place the Khān as-Sabān between 1504 and 1510.

3. — The next example at Aleppo, the nook-shafts of the Qasāb Sahel Bizel (Plate XXVII, A.), may also be placed at the end of the Mamlūk period, on account of the composite blazon, slightly different from that of Khayr Bak in the spandrels of its arch.

The nook-shafts consist of eagle or lion¹¹ plant, I strands, as at Khān Tūmān, and the capitals are much more elaborate than those of the preceding.

4. — We now come to a dated example, the nook-shafts of a window in the façade of the Jāmi' al-Tiwasik (Plate XXVII, B.) which was built, according to an unquilted inscription in the entrance bay, in 944 = 1537-8. We are therefore approaching the date of the inscription at Khān Tūmān.

The other two examples which I illustrate are from the Khān al-Wazīr (Plate XXVII, D.) and from a monument in the suburb of Firdās on the south side of Aleppo (Plate XXVII, C.), which, unfortunately, is not dated, but its identification is certain.

Although I cannot continue this series into the seventeenth century, we may say that 1062 H. (1652) is a date which agrees sufficiently well with the details of the *qasāb* in the bay of which an inscription bearing this date was once to be seen.

Khān No. 1 consists of a nearly square courtyard measuring 29.65 N. x 20.40 m. (S), surrounded by a vaulted hall, 5 to 5.30 m. in width, which runs round all four sides. It is chiefly remarkable for the plainness and solidity of its masonry, which has taken a beautiful, enduring tint. The four lowest courses¹² average 45 cm.; the blocks therefore are of about the same size as those employed round the entrance of the Ribāṭ Khayr Bak at Aleppo, which

¹⁰ Mamlūk blazons, at least the earlier and simpler ones, are badges of office and have nothing to do with family, as in Europe, but it is somewhat doubtful whether this was so towards the end of Mamlūk rule, nor is the signification of composite blazons thoroughly understood, that is to say, it is not certain that they imply that their bearer

held all the offices whose emblems he adopted. However, the elaborate ornamentation adopted by Khayr-Bak renders its exact duplication by another Emir of the same town improbable.

¹¹ In the two lower courses are many rusticated blocks with drilled edges.

was built, according to an inscription over the doorway, in 635 H. (1237-8).⁴⁰

I cannot recollect any later building in Syria in which masonry of this size is employed.

The main (north) façade has suffered much, the entrance arch and other parts having been rebuilt; the same is the case with the west façade also. At the east end of the north façade, at the summit of the wall, may be observed the two brackets of a *muḥanṭis*, and there are two more similar brackets at the north end of the west façade.

The entrance, which is slightly to the east of the centre of the north side, leads into the vaulted hall which runs all round. A second arch, 3 m. wide and in a line with the former, gives access to the courtyard. The long vaulted hall is entered from the courtyard as follows:—on the north side by the arch opposite the main entrance, by another which, having lost its voussoirs, has been walled up, and by a third 1.30 m. wide placed at the south-east angle (Plate XXVIII, A);—on the west by two arches, one of which, like the masonry above it, is a later reconstruction (Plate XXVIII, E); and on the east by two arches. The walls of the courtyard are 1.80 m. thick. The south side has very nearly gone, except for a strip at the west end. A small piece of the outer wall, left here by the fall of the vault, contains a masonry of large blocks, the secondary of which is formed by prolonging the voussoirs of the freest arch backwards and downwards (Plate XXVIII, B). This is a device found in pre-Muhammedan Syria, Musineh for example.⁴¹

The great hall surrounding the courtyard is covered on the east and west sides by a tunnel-vault, except for the interruptions caused by the entrance arches, but the vault of the north hall is an intersecting one, springing from a series of massive piers projecting from the inner side of the north wall. The southern hall would appear to have been similar, in view of the two fragments of vaulting near the midreah. All these vaults are built of small rough blocks of stone. These halls appear to have formed an continuous gallery originally, as is often the case, e.g. the well-known khirka on the west bank of the Euphrates at Birejik, but late partition walls now divide them into sections. The hall on

⁴⁰ *Des notes* *Tarīk al-qibla* II (Ivinskii *Itinéraire*, (Beirut), 1880), p. 142.

⁴¹ Choisy, *L'Art de bâtir chez les Byzantins*,

pp. 12-16, and fig. 84 *loc. cit.*, which is almost identical.



A — Kays Tower — (continued of Bildis n° 1) — North end.



B. — Kays Tower — mirrah in Bildis n° 1.



C. — MASHRAF KAYS N° 1'S — Sholevile mirrah.

the east side of the courtyard is a 40 m. wide and that on the west 30 m. only.

Date. — I have observed that the masonry of this khān is of a size not found in Syria after the middle of the XIIIth century. Can it be the khān founded by the Emir Jinnān Nūr, who died 585 H. = 1189? Let us compare its massive, absolutely plane arches with another Syrian building erected at the end of the XIIIth century A. D., the great Shafeyite madrasa at Ma'arrat an-Nu'mān, which is dated 692 = 1299.¹ Those arches which are not horizontal, are absolutely identical in technique with those of our khān (Plate XXXII), 1.

The matter now becomes clear — khān No. 1 must be that built by Jinnān Nūr at the end of the XIIIth century A. D. As for khān No. 2, its style is perfectly in keeping with the date 1062 = 1652 of the inscription,² seen by van Berchem.

K. A. C. CRESWELL.

¹ VAN BERCHEM and FATIO, *op. cit.*, I, pp. 202-203.

² VAN BERCHEM did not copy the text of this inscription, but recorded the date only.

La Palestine, où M. Clermont-Ganneau avait longtemps séjourné et qu'il avait parcourue en tous sens, était son champ d'action de prédilection, mais il en surveillait les abords d'un œil attentif et, tour à tour, la Phénicie (1881), la mer Rouge (1886), la Cyrénaïque et la Crète (1890), mais surtout l'Égypte (1906-07, 1907-08) l'ont attiré.

Déjà en 1856 à Paris il fut nommé en 1867 drogman-chancelier au consulat de Jérusalem et presque aussitôt, il débuta dans la science par la découverte la plus surprenante, celle à laquelle le grand public ne cessera d'attacher son nom : c'est la stèle de Mésa. Il ne fut pas le premier européen à jeter les yeux sur la pierre puisque le pasteur Koenig la vit en place en 1868, mais Clermont-Ganneau en a senti d'instinct toute l'importance et il a rendu à la science le grand service de dresser un catalogue à la pratique de l'estampage pour se procurer, par cette méthode, une copie ou épreuve du précieux texte alors qu'il était encore intact. Sans cette intelligente initiative la stèle de Mésa serait aujourd'hui indéchiffrable⁽¹⁾.

Pour que rien ne manquât à la gloire de ce monument, on l'a taxé de faux. C'est tout simplement absurde⁽²⁾. Le texte n'est pas sans offrir des difficultés, mais elles ne sauraient valoir contre l'authenticité, puisque nombre d'entre elles ont été résolues à mesure que la langue a été mieux connue. D'autre part

cat. des recherches en Palestine, 2 vol. *Rev. arch.* *Revue archéologique*, *Rev. cr.* : *Revue critique* ; *An. Coll.* : *Annuaire du Collège de France* ; *An. H.E.* : *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*, sect. ph. et hist. ; *P.E.F.*, *Q.St.* : *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement*

⁽¹⁾ SCHEIDT-MANN, *La stèle du roi Mésa*, dans *Journal des Débats*, 4 juin 1923.

⁽²⁾ Ce texte présentait des difficultés de lecture par le fait que l'alphabet en était nouveau. M. Cl.-G. la fit connaître par des lettres successives adressées à M. de Vogüé dont celui-ci assura la publication. *La stèle de Mésa, roi de Moab. Lettre à M. le C^{te} de Vogüé* (16 janvier 1870), Paris, Baudry, 1870 (10 pages), puis *La Stèle de Dibon ou stèle de Mésa, roi de Moab. Lettres à M. le C^{te} de Vogüé*, Paris, Baudry, 1870 (60 pages), extr. de

Revue arch., 1870, I, p. 184-207 et p. 357-366. L'ariet de David dans la stèle de Mésa, *C. r. Acad.*, 1872, p. 401. Le texte est définitivement établi par Cl.-G. dans *Rev. crit.*, 1873, II, p. 166-174. Voir encore *La stèle de Mésa, examen critique du texte*, extr. de *Journ. asiat.*, 1887, I, p. 12-114 (réponse à Sureau et Sacha). Sur les discussions auxquelles ce texte a donné lieu, voir nos *Monuments palestiniens et judaïques* (Musée du Louvre), p. 4-12. Sureau, *Rev. arch.*, 1919, I, p. 58-60, a réuni la bibliogr. donnée par M. Berger, Lohborski et nous-même, en y ajoutant quelques numéros. Il y manque Cl.-G., *La plan de la ville de Dibon*, *Rev. arch.*, 1870-71, p. 159-160.

⁽³⁾ Cl.-G., *Contemporary Review*, 1887, p. 160-183; *Rev. arch.*, 1903, II, p. 338 note et 1908, I, p. 434.

il n'est pas surprenant que la Transjordanie soit relativement privilégiée au point de vue de la conservation des monuments : de ce côté-ci du Jourdain les civilisations successives ont tout détruit. « Autant de constructeurs, autant de destructeurs des monuments antiques qui, selon la règle, fournissent des matériaux pour les édifices des nouveaux venus. Si Jérusalem a si parcimonieusement récompensé jusqu'ici les recherches entreprises au prix des plus onéreux sacrifices, c'est qu'elle a toujours vécu, et que, pour vivre, elle s'est dévorée elle-même⁽¹⁾. »

Précisément, un exemple de temple est fourni par le bloc qui a si miraculeusement conservé une curieuse inscription grecque et que M. Cl.-G. découvrit à Jérusalem, en 1871, engagé dans le mur d'une école, tout près du Haram esh-Shérif⁽²⁾. Primitivement, la pierre se dressait à l'une des entrées de l'enceinte la plus sacrée du temple pour interdire aux Gentils d'y pénétrer sous peine de mort. Or, la stèle de Mesa confirmait et éclairait un chapitre du Livre des Rois, cette inscription grecque appuyait les indications de l'historien juif Josèphe et expliquait certains détails des récits évangéliques.

En présence de si brillantes découvertes, la Société anglaise fondée à Londres, en 1865, sous le nom de *Palestine Exploration Fund* chargea M. Cl.-G. de procéder, en 1873-74, à des recherches archéologiques⁽³⁾ au cours desquelles furent découverts l'acropole juive de Jaffa, des inscriptions terminales bilingues à Dézer et, dans les environs de Jérusalem, des ossements portant des graffiti hebreux et divers tombeaux. Le jeune explorateur montra que non seulement l'intérieur de la Qoubbet es-Sakhra dite Mosquée d'Omar, avant

(1) Cl.-G., *Les Antiquités sémitiques*, Leçon d'ouverture faite au Collège de France pour l'inauguration de la chaire d'épigraphie et d'antiquités sémitiques le 21 mai 1890, Paris Leroux, 1890, p. 47.

(2) *Rev. arch.*, 1872, t. I, p. 214-234 et p. 290-296, *B. r. Acad.*, 1885, p. 12 ; *Syria*, 1920, p. 192.

(3) Les résultats en ont été publiés sous le titre : *Archaeological Researches in Palestine during the years 1873-1874*, avec plans et relevés par A. Lecomte du Noüy, traduit par Aubrey Stewart, Londres, Pal. Expl. Fund, t. II (para le premier), 1896 et t. I, 1899. Le t. II comporte : de Jaffa à Jérusalem (p. 1-8) ;

première et seconde excursions à Jéricho (p. 9-53), de Jérusalem à Jaffa et la contrée de Samson (p. 54-221) ; César (p. 224-273) ; excursion de Jérusalem à Sébaste (Samaria) et de Sébaste à Taux (p. 276-350).

Le t. I a été par une étude sur les marques de Sébaste d'époque antérieure. Puis viennent des considérations sur Jérusalem, l'église du Saint-Sépulchre (p. 191-4), le Haram esh-Shérif (p. 127-178), la Qoubbet es-Sakhra (p. 179-227), une liste de statues impériales au royaume (p. 239-266) ; Sébaste (p. 267-344) ; les épitaphes du la tombe des Prophètes (p. 349-376) ; les ossements juifs (p. 381-451).

été primitivement décoré de mosaïques, mais aussi l'extérieur de l'édifice, ce n'est qu'au ^{xvi}^e siècle qu'on adopta le revêtement en tuiles persanes, souvent restauré depuis. Enfin, il décela les particularités de la taille médiévale permettant, à première vue, de discerner tout bloc de pierre dressé par les Croisés.

Revenu à Paris en 1874, il fut chargé, dès 1876, d'une conférence à l'École pratique des Hautes Études. En 1881, le gouvernement français lui confia une mission archéologique en même temps qu'il le nommait aux fonctions de vice-consul de France à Iddā. Cette dernière obligation l'empêcha de pousser ses excursions plus au nord que Beyrouth. Il put acquiescer pour les collections nationales un certain nombre des objets qu'il rencontra, à savoir : six bronzes, deux sculptures en roble basse, quatre bas-reliefs en pierre, cinquante-cinq vases et lampes en terre cuite, dont l'intéressant lot du tombeau de Yalné remontant à l'époque byzantine⁽¹⁾, un ossuaire juif, deux chapiteaux, un grand pilon de bronze juif, vingt-quatre pièces diverses, un fragment d'inscription phénicienne relevé au mont Carmel, un fragment d'inscription en hébreu carré, vingt et un textes ou fragments de textes grecs, huit textes latins anciens, deux textes des croisades, six inscriptions cunéiformes⁽²⁾. Il faut y ajouter le précieux montage de l'inscription de Sikoe⁽³⁾ pris alors que le texte n'avait pas encore été détaché du rocher pour le transporter à Constantinople.

La découverte de la stèle de Mesa ne suscita pas seulement un gros ormoi dans le monde savant, elle éveilla la cupidité des faussaires. Bientôt apparut sur le marché une collection d'objets divers en terre cuite, vases ou figurines, dont quelques-uns étaient agrémentés de caractères analogues à ceux de la stèle de Mesa. La colle-fort fut acquise en bloc par le musée de Berlin et elle est restée célèbre sous le nom de *Mushita* parce que la provenance présumée était la région de Mush. M. CL. G. démontra que tous ces objets constituaient des faux grossiers⁽⁴⁾.

(1) Voir nos *Monumenta palestiniens et judaïques* (Musée du Louvre), p. 100-113. Tous les objets antiques y sont décrits et la plupart reproduits.

(2) CL. G., *Mission en Palestine et en Phénicie entreprise en 1881* (extra. des Archives des missions orient., et ill., 3^e série, t. IX X), Paris, Impr. nat., 1882-84.

(3) Ce texte a été étudié par CL. G. dans *R.A.O.*, I, p. 203-209; II, p. 483; VI, p. 107-111; VII, p. 27.

(4) Cette histoire est racontée par CL. G., *Les fautes archéologiques en Palestine, suivies de quelques monuments phéniciens apocryphes*, chap. III, Paris, Leroux, 1883. Le chap. énumère les anciennes inscriptions palestiniennes

En 1883, on proposa au British Museum pour une somme colossale, et on exposa dans les galeries du musée des fragments de peau couverts d'écriture phénicienne ou on lisait le texte du Deutéronome. De la façon la plus simple et la plus ingénieuse, M. Cl.-G. démasqua la fraude en montrant que le faussaire avait utilisé la marge d'un vieux parchemin juif⁽¹⁾. Aussi, quand en 1903, une enquête officielle fut menée au sujet de la tiare de Sulaïpharnés, le ministre de l'Instruction publique, M. Chautau, sur la recommandation du directeur des Beaux-Arts, M. Henry Roujon, s'adressa-t-il à M. Clermont-Ganneau pour la mener à bien.

Si le voyage dans la mer Rouge (12 janvier-10 mars 1885) n'aboutit pas à des résultats intéressants, celui de Tripolitaine et de Crète (17 janvier-7 avril 1895) fut fructueux ; il l'eût été davantage si M. Cl.-G. avait disposé de fonds plus importants⁽²⁾. Il put joindre de l'intérêt exceptionnel des découvertes qu'un crétois, Minos Kalokerinos, faisait sur le site de Gousser⁽³⁾ et il fut un des premiers à leur en marquer une tablette gravée de caractères minoens⁽⁴⁾.

De bonne heure les papyrus araméens provenant d'Égypte avaient attiré l'attention de M. Cl.-G. En 1880, approuvé par Renan, il démontra que tous les papyrus araméens, alors au nombre de dix, remontaient non à l'époque ptolémaïque, comme on s'accordait à le penser, mais à l'époque perse⁽⁵⁾. Peut-être écarta-t-il d'une manière trop absolue que certains d'entre eux étaient d'origine juive ; deux *ostraka* araméens qu'il avait relevés au British Mu-

seum authentiques connus à cette date : le chap. II signale l'activité des faussaires en Palestine ; nous résumons et après le chap. IV. Quant au chap. V, il traite de la fausse tablette du cabinet de Vienne, d'un monument phénicien apocryphe au Musée du Louvre, d'une fausse épigraphie phénicienne sur un bracelet antique et du faux tableau nile de Yehavne el.

(1) *Les Fraudes archéol.*, chap. IV.

(2) *C. r. Acad.*, 1904, p. 42-43 ; *Album d'ant. orient.*, pl. III-VI (Cyrus qui, on quitte diverses) ; pl. VII (monnaies de Grèce : Apollon et La Cour). Ont été rapportées au Louvre nombre de « gemmes des Iles », un lot d'objets de Lyguetina (Crète) et une jatte éolienne d'Antholep, acquise en Égypte, dont la

base porte une courte inscription phénicienne (signalée *Ann. Coll.*, 1912, p. 49) que publiera prochainement M. Noël Gren.

(3) Découvertes signalées en premier lieu par M. D. Hatzidakis, *Revue arch.*, 1880, II, p. 359.

(4) *C. r. Acad.*, 1894, p. 16-108.

(5) *Le 4^e Congrès pour les monuments ant. de l'Égypte*. Première partie (scule part.). Extra de *Rev. arch.*, août 1878 et janvier 1879. Paris, Oudin, 1880. Voir aussi *Nouvelle interprétation de l'inscription araméenne de la table à libation du Serapeum, conservée au musée du Louvre*, *Rev. ex.*, 1882, I, p. 411-418 ; *Youssef et graffiti araméens d'Égypte*, *E.A.O.*, II, p. 23-27 (*H.E.S.*, 919-92) à la fin du premier de ces graffiti (n° 8 de Sayce) lire Har-

sous l'empire, émanant certainement de la colonie juive d'Elephantine. D'autre part, comme il y insista, on avait d'autant moins de raisons de séparer des papyrus araméens les textes lapidaires en même langue trouvés en Égypte, que l'un de ces derniers, la stèle dite d'Abab, est datée de 482 av. J.-C. La paléographie de la stèle de Carpentras, de la stèle du Vatican, de la stèle de la collection Sallé², de la table à libations du Serapeum entrée au Louvre par les soins de Mariette, était si semblable qu'on ne pouvait faire descendre ces monuments après Alexandre.

Une source importante de papyrus araméens allait se révéler qui confirmait cette hypothèse. Sur l'un des nouveaux papyrus, dont la provenance était encore inconnue, mais qui était daté de l'an 14 de Darius II, soit 444 av. J.-C., M. Cl.-G. reconnut le nom d'Elephantine sous sa forme égyptienne *feh*. Au printemps de 1884, un lot d'une dizaine de papyrus fut trouvé par les indigènes occupés à enlever le *schakh*, c'est-à-dire la terre salpêtrée, des ruines d'Elephantine pour l'utiliser comme engrais. Le lot acquis par M. Mond et lady Wilhams (act.) fut publié par M. Cowley. M. Clermont-Ganneau s'en occupa de son côté³ et il y trouva l'occasion de proposer l'envoi d'une mission française à Elephantine. Au cours des pourparlers, un nouveau lot de papyrus araméens, plus important encore que le premier, fut mis au jour par une mission allemande, c'est celui que devait publier M. Sachau.

D'accord avec le ministère de l'Instruction publique, l'Académie des Inscriptions chargea M. Cl.-G. d'entreprendre des fouilles à Elephantine et lui donna pour mission de rechercher des documents paléo-araméens, de déterminer le quartier juif de la ville et, si possible, l'emplacement du temple de

juifs et d'Assur-Berut, la nouvelle stèle araméenne de Memphis (An. ép., 1892, p. 94, no 1 (R. E. S., 1788).

² Origine persée des mon. araméens d'Égypte p. 9, note 2.

³ Cl.-G. est revenu sur ce texte, R. A. O., VI p. 137-138. Il est d'ailleurs à noter que le fascicule qui parut à Paris au printemps récemment l'acquisition de cette stèle par le Louvre que le fasc. II 143 a déjà pu en donner qu'un dessin.

⁴ Papyrus et ostraca araméens d'Elephantine, R. A. O., VI p. 147-182 R. E. S., 491 et

1800, Les textes araméens d'Égypte, R. A. O., VI p. 221-270 et VII p. 240 R. E. S., 246-28-364, 401, 408, 607, 1368, 1796-99, 1807-99, 1817, 1820; R. A. O., 1907 p. 314 (R. E. S., 558).

Papyrus et ostraca araméens juifs, R. A. O., VIII p. 128-144 (R. E. S., 1792-93, 1795, 1804, 1816) araméens de *feh-hah* et une cannoise can., citée sur Pe. XX I 2) 36 R. E. 1917 18 p. 47, monnaie d'Égypte n. leg. aram. 136 R. E. 1917 20 p. 14 Voir aussi Prosoponoma phéniciens et araméens d'Hydros, R. A. O., VI p. 391-408 R. E. S., 607-619, 1365.

Yahvé que révélèrent les textes nouvellement découverts. Bruvant les fatigues d'une telle entreprise, le savant professeur du Collège de France, assisté de M. J. Clédat, mena deux campagnes de fouilles (28 novembre 1906 au 28 mai 1907, et novembre 1907 à avril 1908) mais il avait trop présumé de ses forces et il dut charger M. Gauthier de mener la troisième campagne, puis M. J. Clédat la quatrième campagne.

Les principales découvertes consistèrent en monuments égyptiens, notamment un petit temple de Thoutmes III aux têtes sculptées, deux statues en diorite de la même époque, un nouvel exemplaire de l'inscription bilingue, hiéroglyphique et grecque dite pierre de Rosette. La découverte la plus inattendue fut celle de *Knaianum* : structure de terre d'obélisques en miniature recouvrant une nécropole de béliers (animal sacré de Knoum ou Knoum, le dieu d'Éléphantine). Ces béliers avaient été momifiés et soigneusement ensevelis dans des cuves en granit. La gaine des momies, gaufrée et dorée, porte de nombreuses scènes mythologiques et des inscriptions.

Ces momies expliquent les sentiments qui animaient les prêtres le Knoum contre le temple de Yahvé au agneaux et béliers étaient communément sacrifiés. Le temple de Yahvé fut détruit, et quand le gouvernement perse sollicita par les autorités religieuses (sacerdotes et impressionnés par le deuil) que ne cessait de mener la « double juive » perdue la restauration du culte public juif à Éléphantine, il semble que l'autorisation de pratiquer les rites habituels n'ait pas été étendue aux sacrifices sanglants.

L'emplacement du temple de Yahvé n'a pu être exactement déterminé ; mais la découverte d'un grand nombre d'obélisques en laque troncquée a permis de reconnaître l'emplacement du quartier juif ⁽¹⁾



Après les recherches sur le terrain, nous examinerons les travaux scientifiques que M. Ceremoni-Garcia a poursuivis dans son cabinet et qui lui valurent d'être nommé en 1889 membre de l'Institut puis, l'année suivante, professeur au Collège de France dans la chaire de « Épigraphie et antiquités scientifiques ».

⁽¹⁾ Cf. *Le Monde* 1907 p. 291-293 *Le Monde* 1907
Éléphantine dans *Le Temps* du 29 octobre 1907.

article réimprimé dans *Revue archéol.* 1907 II, p. 132-139.

Est-ce à cause de leur voisinage de la Palestine que les environs de Tyr ont attiré tout particulièrement l'attention de M. Cl.-G. ? En tout cas, ce terrain lui fut particulièrement favorable et cela explique le rôle qu'il prit aux campagnes d'Oum el-Amad et de Tyr de 1921 ⁽¹⁾ et 1922.

En 1885 M. Cl.-G. faisait connaître l'inscription phénicienne de Ma-soub, près de Tyr, qui relate la construction d'un portique consacré à Astarté. Ce texte est daté à la fois de l'ère de Tyr parlant de 274 av. J.-C. et de l'an 26 du règne de Ptolémée III Evergète, soit 224 av. J.-C. En même temps, le Louvre acquérait la première inscription phénicienne découverte à Tyr même ⁽²⁾, puis en 1897, la *Tyrensis secunda* ⁽³⁾, également publiée par le maître.

La nécropole d'Oum el-Amad a fourni un assez grand nombre de stèles funéraires, généralement sculptées en basalte, dont quelques-unes portent de courts textes phéniciens ⁽⁴⁾. M. Cl.-G. a publié un des meilleurs exemplaires de ces stèles, actuellement au musée de Ny Carlsberg ⁽⁵⁾. De la même région provient un curieux trône en calcaire accosté de deux sphinx avec dédicace à Astarté ⁽⁶⁾.

En dépit de ses diverses trouvailles faites autour de Tyr, si l'on restreint le centre épigraphique et archéologique phénicien le plus important et cela correspond

⁽¹⁾ Voir DUBOIS, *Le Libanon, Mission archéol. à Tyr (1921-1922)*, dans *Syria*, 1921, p. 4-26 et p. 119-133.

⁽²⁾ *R. A. O.*, I, p. 81-86 (*R. E. S.*, 13-15).

⁽³⁾ *R. A. O.*, I, p. 37-93 et VI, p. 374-377 (*R. E. S.*, 1204).

⁽⁴⁾ *R. A. O.*, II, p. 291-297 (*R. E. S.*, 1502).

⁽⁵⁾ *R. A. O.*, V, p. 148-151 (*R. E. S.*, 307-308) et (deux statues phéniciennes à l'acrotère), p. 37-38, (*R. E. S.*, 301).

⁽⁶⁾ *R. A. O.*, V, p. 4-8 et p. 81-83 (*R. E. S.*, 250). Il faut également signaler ici *Notre essai d'interprétation de la première inscr. phén. d'Oum el-Amad*, *R. A. O.*, I, p. 37-77 ; pour la seconde inscr. du même lieu *Revue*, 1890, I, p. 33-34. On rappellera en même temps le fragment découvert sur le Carmel par la main de M. Cl.-G., *Musée de Palestine et de Phénicie*, p. 67, n° 26 (*R. E. S.*, 586).

⁽⁷⁾ La découverte et la publication de ce mo-

nument sont dues au P. LÉVY, *Revue archéol.*, 1907, p. 399-398. M. Cl.-G. a fait paraître dans *Revue*, 1909, p. 170-171, la dédicace : « A ma Dame Astarté qui est à l'intérieur du sanctuaire qui m'appartient à moi, 'Abdoubaal, fils de Baaloual » avec le verbe « j'ai consacré » sous-entendu. Il nous paraît difficile de lier grammaticalement le pronom-sujet *ani* avec le membre de phrase *pešē-dešē ani* *il* ; nous comprenons : « Moi, 'Abdoubaal, fils de Baaloual, j'ai consacré à ma Dame Astarté ce qui est à l'intérieur du sanctuaire ce qui est à moi », c'est-à-dire : « ce qui est à moi à l'intérieur du sanctuaire ». Par cette ~~consecration~~ *consecration* 'Abdoubaal voulait consacrer à Astarté les objets qu'il avait déposés dans le sanctuaire, notamment le trône lui-même et deux stèles dont il a reproduit l'image réduite sur le dossier du trône.

au rôle que cette cite a joué à l'époque perse¹. Ce sont les textes sidoniens, notamment la longue épitaphe d'Eshmounazar, petit-fils d'Eshmounazar dont on peut admirer la belle gravure au Louvre, qui ont permis les progrès les plus notables dans la connaissance de la langue phénicienne. Nous montrerons sur un exemple simple par quels tâtonnements s'établit la lecture de ces textes.

Le beau cippe sidonien en marbre blanc, du Louvre, en forme d'obélisque, publié d'abord par Renan en 1890² a été repris par Clermont-Ganneau qui en améliora la lecture en reconnaissant que le dédicant Abdmiskar portait le titre de *rab*; il lisait « *rab* honoraire (et), de plus, *rab* pour la, seconde fois³ ». Acceptant l'essentiel de cette hypothèse, Lidzbarski a conjecturé qu'Abdmiskar était *rab* ou chef du quartier de Sidon longeant le mer et *rab* en second⁴. Peut-être suffira-t-il, pour comprendre définitivement le texte, d'observer que par son nom même Abdmiskar est un carthaginois et que, des lors, le titre qu'il a fait graver sur le cippe doit s'interpréter « *rab* d'outre-mer », autrement dit de la terre d'Afrique.

La découverte, en 1900, des textes de fondation du temple d'Eshmoun, près de Sidon, a suscité une discussion plus importante à la suite du substantiel mémoire que M. Ph. Berger leur a consacré. Les nombreux exemplaires mis au jour — le Louvre en a recueilli quatre — se groupent en deux séries⁵ : la première série est au nom du roi de Sidon, Bodashtart, petit-fils du roi Eshmounazar, tandis que la seconde série provenant d'une refectioⁿ ou plutôt d'un renforcement du mur de soutènement, associe au roi Bodashtart son héritier présomptif, Yataamôlk. Depuis que M. Clermont-Ganneau a ingénieusement dégagé ce titre et par suite le nom de l'héritier⁶, on s'accorde

⁽¹⁾ Cf. H., *Le Paradisus royal achéménide de Sidon*, C. r. Acad., 1920, p. 403-408. En ce qui concerne non les faits historiques, mais le vocable même, on objectera que le *paradisus* perse ne pouvait être placé en pleine ville de Sidon.

⁽²⁾ Renan, C. r. Acad., 1890, p. 122 et suiv. puis *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, II, p. 76 et suiv., *Revue* = Offrande faite par « Abdmiskar (le titre en blanc), fils de Baalstleach, à son seigneur Salman. Qu'il le béneisse ».

⁽³⁾ H. A. O., III, p. 1-3 (R. N. S., 93).

⁽⁴⁾ Lidzbarski, *Ephemeris für Semit. Epigraph.*

phil., I, p. 16 et *Altsem. Texte*, p. 21. La comparaison avec l'hébreu *'abar* la-Yarden, outre-Jordan, est dérivée.

⁽⁵⁾ Ph. Berger, *Mémoire sur les inscriptions de fondation du temple d'Eshmoun à Sidon* (Mém. Acad. des Inscript., t. XXVII, p. 263-293).

⁽⁶⁾ L'abbé J.-B. Chabot a commodément groupé ces textes, R. N. S., 165 et 167, la bibliographie, *Ibid.*, 163.

⁽⁷⁾ R. A. O., V, p. 366-367, VI, p. 162-167 et p. 337-353; VIII, p. 495.

sur la lecture des textes de la seconde série : « *Le roi Holashtart, roi des Sidoniens, petit-fils d'Eshmannazar, roi des Sidoniens, et le prince héritier Eshmann, ont construit ce temple-ci à leur dieu Eshmann, prince saint* ».

Mais la divergence des lectures reste considérable pour les textes de la première série⁽¹⁾. Si l'on s'astreint à décrire rigoureusement toute lecture qui n'entre dans le texte des propositions ou des euphémies, le principe des épithètes accolées au nom de Sidon qu'a adopté M. Ph. Berger doit être retenu : dans la construction de la phrase sera amenée si l'on remarque que le verbe *hamth*, « a construit », vaut pour deux séries de constructions, l'une dans la ville maritime de Sidon l'autre dans la hauteine. L'opposition entre les deux localités *Sidon-guon* et *Sidon-sade* est une lumineuse trouvaille de M. Clermont-Ganneau⁽²⁾. Il faut alors comprendre : « *Le roi Holashtart, roi des Sidoniens, petit-fils du roi Eshmannazar, roi des Sidoniens, a construit à son dieu Eshmann, prince saint, dans Sidon-maritime, l'œuvre élevée, Terre des Heshths Sidon paisante, ce qu'il a construit* », et à *Sidon-campagne* ce temple-ci. On voit qu'il est plus tard, le prince héritier étant associé à la construction, on a supprimé la mention des travaux auxquels il n'avait pas participé.

Une autre divergence est à signaler, celle qui porte sur la date de la dynastie d'Eshmannazar. M. Cl.-G. malgré les difficultés chronologiques et la paléographie des inscriptions, a toujours maintenu que cette dynastie était postérieure à la conquête de la Phénicie par Alexandre le Grand.

Il n'est pas de texte phénicien notable dont le savant professeur au Collège de France n'ait amélioré la lecture, qu'il fut de l'ouest ou dans la région de Sidon⁽³⁾.

(1) Pour en juger, voir *R. E. S.*, 287-298 et 301-302.

(2) Les inscriptions phéniciennes du temple d'Eshmann à Sidon, *R. A. O.*, V, p. 217-227, La terre de Heshth, *R. A. O.*, V, p. 296-297, *Quelques mots et phrases* (Clermont-Ganneau), *R. E. S.*, V, p. 297-298. Autre texte du temple d'Eshmann, *R. A. O.*, VI, p. 215-217 (*R. E. S.*, 297).

(3) Nous comprenons de même *R. E. S.* 34 : « Pygmalion a délivré celui qu'il a délivré ». On remarquera qu'il n'est pas de M. Ph. B. (*R. E. S.*, 1203) offre un rappel comparable de toutes les

constructions antérieures, à l'occasion d'une construction particulière.

(4) Brique et loup de bronze, *Musée en Palestine*, p. 109, n° 61 et 66 (*R. E. S.*, 899) sans interprétation. Inscription *phon* n° 6, reproduite également *scritta et cachets*, n° 33, a été reconnue fautive (*R. E. S.*, 387), *Inscription phénicienne gravée sur un pied de vase en terre cuite* (au Louvre), *R. A. O.*, II, p. 164-165 (*R. E. S.*, 1203), *Deux nouvelles inscriptions de Sidon*, *R. A. O.*, I, p. 77-80 et p. 303 (*R. E. S.*, 900-901), *Sur un passage des épi-*

dans la région de Beyrouth et de Babus¹, dans celle au nord de Tripoli — dans l'île de Chypre aux florissantes colonies phéniciennes qui a fourni en des textes phéniciens les plus anciens², en Egypte où les Phéniciens possédaient d'importants comptoirs³ et surtout dans l'Afrique punique⁴. Si l'on veut juger de l'importance maîtresse de l'épigraphie phé-

¹ *Epitaphes d'Ichmannan et de Tabut*, R.A.O., VI, p. 203-209 et p. 373-376 (R.E.S., 1902, 1903), (lien établi avec Inscr., G. r. Acad., 1894, p. 133 (R.E.S., 1901).

² Nous signalons ici différents travaux de détail : Le mot *chilleh* « sauver » en phénicien et dans l'arabe vulgaire, R.A.O., I, p. 163-167 et *Rev. arch.*, 1904, II, p. 434 et 439, *Comptes rendus de l'Académie*, R.A.O., I, p. 183-182; Les mots phéniciens *chill* « ondes » et *chani* « ondes », R.A.O., II, p. 387-387; Les Phéniciens en Grèce, R.A.O., III, p. 143-141 (R.E.S., 1917); le temple rendu de Linnemann, *Altentümliche Texte*, I (1907), dans *Rev. ar.*, 1907, II, p. 102-106; de l'île *Zeilek Sidonien*, *Ann. R.E.*, 1922-23, p. 58.

³ La stèle de Hydus, R.A.O., I, p. 1-20 et p. 83-84; Les monnaies phéniciennes de Lodièce en Chanaan, R.A.O., II, p. 80-83 (R.E.S., 1915), *Inscription égypto-phéniciennes de Hydus*, R.A.O., VI, p. 74-78 (R.E.S., 1905); *Inscr. phén. de Koun et Khaleh*, *Ann. R.E.*, p. 373-374 (R.E.S., 1911).

⁴ La stèle phén. de Hama, *Ann. R.E.*, II, p. 77-82; *L'inscr. phén. de Tortose* (en Locris), R.A.O., IV, p. 195-198 (R.E.S., 86 et 1894); La stèle phén. d'Amrath, R.A.O., IV, p. 325-337 (R.E.S., 234); le lieu d'origine est le Nahr el-Abrash et probablement Simyen.

⁵ On doit à M. G.-G. Parrot le classement des fragments de coupes en bronze de la Bibliothèque Nationale qui se trouvent dans les collections, I, 5, comme il l'a expliqué dans *King Hieron and Band of Libanus dans The Athenaeum*, 1880, I, p. 503-504, et *Palast. Expl. Fund. G.*, 1880, p. 174-181. Le Mollé Kruseim de Chypre, *Rev. ar.*, 1884, I, p. 18; Le mot phénicien de Zelah Chichim, R.A.O., II

p. 157-158; *L'inscr. phén. de Narnabo*, R.A.O., II, p. 159-161, et *Album d'art. ar.*, pl. XI, III (R.E.S., 1211); R.A.O., I, p. 188-187 (R.E.S., 1212); La suppression des nasales dans l'écriture phén. R.A.O., I, p. 133-137; *Explication d'un passage de l'inscr. bilingue de Tammouss*, R.A.O., I, p. 198-200 (R.E.S., 1213), où l'on repousse à tort le rapprochement d'Alkionias avec Alashim; *Inschr. phéniciennes (Jarmu)*, R.A.O., III, p. 73-75 (R.E.S., 1818-21 et 1910), Voir plus loin ce qui concerne l'Aphrodisia de l'Asie.

⁶ Le nom phénicien *Banohat* et l'inscr. de Memphis, R.A.O., IV, p. 216-217 (R.E.S., 1 et 2); *Une Barabul*, voir 1895; Le nom propre phénicien *Geshen*, *Ann. R.E.*, VI, p. 311-312 (R.E.S., 1911).

⁷ *Des monnaies phéniciennes et romaines d'Asie*, R.A.O., V, p. 104-106 (R.E.S., 604 et 613); la dédicace de Gergaphan, R.A.O., VIII, p. 126-128 (R.E.S., 935); *Deux inscriptions phéniciennes trouvées en Egypte*, *Bullet. de la Soc. archéol. d'Alexandrie*, 1908, n° 19 (R.E.S., 3, p. 1, 4 mai, 1908, p. 32).

⁸ La grande inscr. phén. nouvellement découverte à Carthage, R.A.O., III, p. 8-22 (R.E.S., 17); Le mirage et les curies, colligées au ordines catholiques dans le Tarif des mortiers de Marseille et dans les inscr. néo-puniques de Mahlar et d'Alshuros, R.A.O., III, p. 22-30; IV, p. 343; V, p. 210 (R.E.S., 283); Sur quelques inscr. pun. du Musée d'Algerie, R.A.O., IV, p. 198-203 (R.E.S., 1033-34 et 1051-52); Une punique avec inscr. à Tenere, R.A.O., IV, p. 203-212 (R.E.S., 1230); Antiquités et inscr. pun., R.A.O., V, p. 49-51 (R.E.S., 218 et 219); La hiérarchie sacerdotale à Carthage, R.A.O., V, p. 58-70 (R.E.S., 240); Sur deux épigraphes pun., R.A.O., V,

font suivre les discussions soulevées par le texte d'une *tabella derivativa* punique découverte à Carthage⁶⁶.

L'onomatopée punique et à cet égard souvent si caractéristique a particulièrement retenu son attention⁶⁷. Les textes neopuniques, où l'on se heurte fréquemment à des dialectes inconnus, ont été l'objet d'importantes amplifications⁶⁸.

L'ancienne épigraphie araméenne n'est pas limitée à l'Égypte, la Syrie ou Nord en a fourni de remarquables exemples et même l'Asie Mineure⁶⁹. Si les textes découverts à Zondjeli ont presque tous pris le chemin du musée de Berlin⁷⁰, deux textes remarquables surmontés de trois et trois fois l'ours, montrant les

p. 412-422 et p. 307 (H.E.S., 708, *Leur* à et *Leur* à M... *amphibole*... H.A.O., VI, p. 456 et p. 461, voir *Ann. H. E.*, 1909-10, p. 79, *Leur* à M... C.I.S., I, no 290, H.A.O., VII, p. 14, 144 *amphibole*... H.A.O., VII, p. 10, 103 (H.E.S., 831, 1000, observations) C. r. Acad., 1889, p. 612-614 (H.E.S., 1214 et 1215) ; *Ibid.*, p. 628 et 611 (H.E.S., 1227). *Le Conseil des Trente à Carthage*, *Journ. des Savants*, 1921, p. 228-229.

⁶⁶ Après ce premier déchiffrement par Ph. Bergey, le texte a été éclairci par Ch. Gl., *Tabella derivativa à Inscr. pun.*, H.A.O., III, p. 304-310 et p. 350, discuté par Lidzbarski (H.E.S., 18) qui a présenté quelques observations utiles, enfin repris par Ch. Gl., *La tabella derivativa à Inscr. pun.*, H.A.O., IV, p. 87-97. Il faut lire l'innovation comme *an*, propose Ph. B. à Grand'Haute, décès, en... a. Il paraît évident aussi, malgré les difficultés grammaticales, que le texte mène de l'incantation. Bien discuté par M. Gl., est traité dans une formule magique conçue en deux *an* que ces deux *an* gisent dans une boucle, comme a été gîtée la phrase.

⁶⁷ *Leur* à et le nom punique de l'éléphant, H.A.O., I, p. 230-234 (H.E.S., 1235). *Le nom carthaginois de Siphon*, H.A.O., III, p. 115-116. *Le nom de Phoenician en punique*, H.A.O., IV, p. 37-40. *Sur quelques noms propres puniques*, H.A.O., IV, p. 210-211, H.E.S., 1255 et 1256, esquisse la théorie de l'abréviation épigraphique ; *Le mot punique Ha chez Ptole*,

H.A.O., IV, p. 210. *Onomastique punique et égyptienne*, H.A.O., VI, p. 119-120 et p. 215. *Nomades*, H.A.O., VI, p. 218-221 ; *Tarit et Oulon*, H.A.O., VI, p. 272-274. *Noms propres phéniciens*, H.A.O., VII, p. 38-40 (H.E.S., 543, 603) ; *Le libyen Zabu, fils de Nargre*, H.A.O., VIII, p. 74-75. *Noms puniques*, H.A.O., VIII, p. 383, H.E.S., 1257.

⁶⁸ *L'Inscr. d'Ab-Amrout et les deux indices des Semites*, H.A.O., I, p. 136-164. *Les Inscr. néo-pun. de Muktar*, H.A.O., III, p. 22-44, p. 323-347 (H.E.S., 221) ; *Inscr. néo-pun.*, H.A.O., p. 10-11 (H.E.S., 1258, VI, p. 12-13) ; *Inscr. bilingue néo-pun. et hittite*, H.A.O., VI, p. 277-300 (H.E.S., 1272). *Une Inscr. néo-pun. du pré-consulat de la Salus hémis*, H.A.O., VII, p. 40-114 (H.E.S., 1281). *Inscr. néo-pun. (d'Al-Ra)*, H.A.O., VII, p. 11-21 (H.E.S., 1285). *An. Coll.*, 18-19, p. 64 (H.E.S., 1282 et 1283). *Sur l'Inscr. de la Salus hémis*, 1917-18, p. 18 (épigr. néo-pun. sur un phare à Rome), *Ann. H.E.*, 1915-16, p. 47 (du don à Ch. Gl., H.A.O., III, p. 11-12, 13-14, 15-16, 17-18, 19-20, 21-22, 23-24, 25-26, 27-28, 29-30, 31-32, 33-34, 35-36, 37-38, 39-40, 41-42, 43-44, 45-46, 47-48, 49-50, 51-52, 53-54, 55-56, 57-58, 59-60, 61-62, 63-64, 65-66, 67-68, 69-70, 71-72, 73-74, 75-76, 77-78, 79-80, 81-82, 83-84, 85-86, 87-88, 89-90, 91-92, 93-94, 95-96, 97-98, 99-100, 101-102, 103-104, 105-106, 107-108, 109-110, 111-112, 113-114, 115-116, 117-118, 119-120, 121-122, 123-124, 125-126, 127-128, 129-130, 131-132, 133-134, 135-136, 137-138, 139-140, 141-142, 143-144, 145-146, 147-148, 149-150, 151-152, 153-154, 155-156, 157-158, 159-160, 161-162, 163-164, 165-166, 167-168, 169-170, 171-172, 173-174, 175-176, 177-178, 179-180, 181-182, 183-184, 185-186, 187-188, 189-190, 191-192, 193-194, 195-196, 197-198, 199-200, 201-202, 203-204, 205-206, 207-208, 209-210, 211-212, 213-214, 215-216, 217-218, 219-220, 221-222, 223-224, 225-226, 227-228, 229-230, 231-232, 233-234, 235-236, 237-238, 239-240, 241-242, 243-244, 245-246, 247-248, 249-250, 251-252, 253-254, 255-256, 257-258, 259-260, 261-262, 263-264, 265-266, 267-268, 269-270, 271-272, 273-274, 275-276, 277-278, 279-280, 281-282, 283-284, 285-286, 287-288, 289-290, 291-292, 293-294, 295-296, 297-298, 299-300, 301-302, 303-304, 305-306, 307-308, 309-310, 311-312, 313-314, 315-316, 317-318, 319-320, 321-322, 323-324, 325-326, 327-328, 329-330, 331-332, 333-334, 335-336, 337-338, 339-340, 341-342, 343-344, 345-346, 347-348, 349-350, 351-352, 353-354, 355-356, 357-358, 359-360, 361-362, 363-364, 365-366, 367-368, 369-370, 371-372, 373-374, 375-376, 377-378, 379-380, 381-382, 383-384, 385-386, 387-388, 389-390, 391-392, 393-394, 395-396, 397-398, 399-400, 401-402, 403-404, 405-406, 407-408, 409-410, 411-412, 413-414, 415-416, 417-418, 419-420, 421-422, 423-424, 425-426, 427-428, 429-430, 431-432, 433-434, 435-436, 437-438, 439-440, 441-442, 443-444, 445-446, 447-448, 449-450, 451-452, 453-454, 455-456, 457-458, 459-460, 461-462, 463-464, 465-466, 467-468, 469-470, 471-472, 473-474, 475-476, 477-478, 479-480, 481-482, 483-484, 485-486, 487-488, 489-490, 491-492, 493-494, 495-496, 497-498, 499-500, 501-502, 503-504, 505-506, 507-508, 509-510, 511-512, 513-514, 515-516, 517-518, 519-520, 521-522, 523-524, 525-526, 527-528, 529-530, 531-532, 533-534, 535-536, 537-538, 539-540, 541-542, 543-544, 545-546, 547-548, 549-550, 551-552, 553-554, 555-556, 557-558, 559-560, 561-562, 563-564, 565-566, 567-568, 569-570, 571-572, 573-574, 575-576, 577-578, 579-580, 581-582, 583-584, 585-586, 587-588, 589-590, 591-592, 593-594, 595-596, 597-598, 599-600, 601-602, 603-604, 605-606, 607-608, 609-610, 611-612, 613-614, 615-616, 617-618, 619-620, 621-622, 623-624, 625-626, 627-628, 629-630, 631-632, 633-634, 635-636, 637-638, 639-640, 641-642, 643-644, 645-646, 647-648, 649-650, 651-652, 653-654, 655-656, 657-658, 659-660, 661-662, 663-664, 665-666, 667-668, 669-670, 671-672, 673-674, 675-676, 677-678, 679-680, 681-682, 683-684, 685-686, 687-688, 689-690, 691-692, 693-694, 695-696, 697-698, 699-700, 701-702, 703-704, 705-706, 707-708, 709-710, 711-712, 713-714, 715-716, 717-718, 719-720, 721-722, 723-724, 725-726, 727-728, 729-730, 731-732, 733-734, 735-736, 737-738, 739-740, 741-742, 743-744, 745-746, 747-748, 749-750, 751-752, 753-754, 755-756, 757-758, 759-760, 761-762, 763-764, 765-766, 767-768, 769-770, 771-772, 773-774, 775-776, 777-778, 779-780, 781-782, 783-784, 785-786, 787-788, 789-790, 791-792, 793-794, 795-796, 797-798, 799-800, 801-802, 803-804, 805-806, 807-808, 809-810, 811-812, 813-814, 815-816, 817-818, 819-820, 821-822, 823-824, 825-826, 827-828, 829-830, 831-832, 833-834, 835-836, 837-838, 839-840, 841-842, 843-844, 845-846, 847-848, 849-850, 851-852, 853-854, 855-856, 857-858, 859-860, 861-862, 863-864, 865-866, 867-868, 869-870, 871-872, 873-874, 875-876, 877-878, 879-880, 881-882, 883-884, 885-886, 887-888, 889-890, 891-892, 893-894, 895-896, 897-898, 899-900, 901-902, 903-904, 905-906, 907-908, 909-910, 911-912, 913-914, 915-916, 917-918, 919-920, 921-922, 923-924, 925-926, 927-928, 929-930, 931-932, 933-934, 935-936, 937-938, 939-940, 941-942, 943-944, 945-946, 947-948, 949-950, 951-952, 953-954, 955-956, 957-958, 959-960, 961-962, 963-964, 965-966, 967-968, 969-970, 971-972, 973-974, 975-976, 977-978, 979-980, 981-982, 983-984, 985-986, 987-988, 989-990, 991-992, 993-994, 995-996, 997-998, 999-1000).

⁶⁹ *Leur* à et le nom punique de l'éléphant, H.A.O., I, p. 230-234 (H.E.S., 1235). *Le nom carthaginois de Siphon*, H.A.O., III, p. 115-116. *Le nom de Phoenician en punique*, H.A.O., IV, p. 37-40. *Sur quelques noms propres puniques*, H.A.O., IV, p. 210-211, H.E.S., 1255 et 1256, esquisse la théorie de l'abréviation épigraphique ; *Le mot punique Ha chez Ptole*,

⁷⁰ Tous sont la seconde Inscr. de Ba-Re-

stèles funéraires de deux prêtres de Nérah, près Alep, sont entrés au musée du Louvre par les soins de M. Cl.-G. et ont été magistralement publiés par lui¹³. Avec les trois textes araméens de Teima/Aradoc¹⁴ que le malheureux explorateur Huber a conquis à la science au prix de sa vie, avec le texte araméen du Sorapeum et la petite stèle égyptienne de l'ancienne collection Salt enfin — avec la stèle de Zukir acquise récemment de la succession de M. Pognon, la collection d'anciens textes araméens gravés sur pierre, remise au Louvre, ne le cède à aucune autre.

Dans le domaine de l'araméen plus récent, le nabatéen, dont Renan venait de publier les premiers textes importants, et le palmyrénien, dont le déchiffrement remontait à l'abbé Barthélemy, ont été pour M. Cl.-G. l'occasion de remarquables travaux.

Parmi les textes nabatéens qu'il a étudiés, il faut citer le cippe nabatéen de Dmeir¹⁵ que, sur ses indications, MM. Fossey et Perdrizet ont rapporté au Louvre, l'autel nabatéen de Kanatha¹⁶, la grande inscription nabatéenne de Petra publiée par M. de Vogüé¹⁷, le texte gravé sur la base de la statue du roi nabatéen Rabbel I à Petra¹⁸, le curieux texte bilingue, grec et nabatéen, de Milet¹⁹ qu'il a si judicieusement démontré être une dédicace à Basarès faite par le fameux Syllaios, grand vizir du roi nabatéen Obodas, au cours de son voyage à Rome où il devait être condamné à la peine capitale.

¹³ *Revue Archéologique*, II, p. 101-107 et *Album d'ant. orient.*, pl. XLVI.

¹⁴ *Les stèles araméennes de Nérah*, *R.A.O.*, II, p. 152-125 et *R.A.O.*, III, p. 106-107; *Album d'ant. orient.*, pl. I et II.

¹⁵ Cl.-G., *La stèle araméenne de Teima*, *Rev. arch.*, 1884, II, p. 285-290; *Les inscriptions araméennes de Teima*, le *Sieu Galila*, 1884, p. 442-444.

¹⁶ *Le Cippus nabatéen de Dmeir et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère des Séleucides*, *R.A.O.*, I, p. 48-74; *Album d'ant. orient.*, pl. XLII. Les descriptions qui ont été données de ce monument, ont eu le défaut de signaler qu'il portait un petit caractère solaire.

¹⁷ *L'autel nabatéen de Kanatha*, *R.A.O.*, II, p. 108-118 et p. 183-185, III, p. 75-82 (*R.E.S.*, 53 et 866). La bonne lecture est fournie par une comparaison des lectures de Clermont-

Gisneau et de Lidzbarski, *Ephemeris*, I, p. 74 comme nous l'avons indiqué dans *Notes de Mythol. syrienne*, p. 74, note 4, où l'interprétation particulière des noms propres est expliquée par le fait qu'il s'agit non pas de Nabatéens, mais de Séleucides.

¹⁸ *La grande inscription nabatéenne de Petra*, *R.A.O.*, I, p. 123-144.

¹⁹ *La statue du roi nabatéen Rabbel I à Petra*, *R.A.O.*, II, p. 231-234. On trouvera, p. 231, une table comparative des mois julien palmyrénien et nabatéens à compléter par *R.A.O.*, III, p. 301 et suiv.

²⁰ *Un épitaphe nabatéenne à Milet*, *R.A.O.*, VII, p. 305-329 (*R.E.S.*, 675). La restitution du nom de Syllaios a été brillamment accueillie par un estampage obtenu grâce à l'intermédiaire de M. H. Haussoullier, *R.A.O.*, VIII, p. 144 (*R.E.S.*, 1100).

Un mémoire étonnant a été consacré aux Nabatéens dans le pays de Moab, qui jette quelque lumière sur le rôle des stratèges nabatéens, sur les rapports entre juifs et nabatéens — accessoirement sur les récits concernant saint Jean Baptiste⁽¹⁾.

Depuis longtemps, M. Cl. G. avait émis l'hypothèse, appuyée notamment par un renseignement d'Orunios, que les rois nabatéens, sinon de leur vivant du moins après leur mort, revaient les honneurs de l'apothéose et qu'ils étaient traités comme de véritables dieux — ce qui expliquait que leur nom ait servi à former des noms propres théophores. La vérification fut apportée par la dédicace d'une statue à « Obodas, le dieu⁽²⁾ ».

Une autre hypothèse eût été bien intéressante à vérifier, celle de l'adoption, dans une inscription sinaitique, à l'année sabbatique — ; mais, vérification faite par les PP. Jausson et Savigne⁽³⁾, il faut y renoncer. Cependant cette hypothèse a conduit M. Cl. G. à s'occuper des fêtes nabatéennes et il a reconstitué chez les Nabatéens un cycle pentatéorique⁽⁴⁾.

Bien d'autres études de détail⁽⁵⁾ ont été consacrées par le savant professeur

⁽¹⁾ *Les Nabatéens dans le pays de Moab*, R. A. O., II, p. 185-219 où l'on trouvera, p. 189-191 (voir VII, p. 245), de préieuses indications sur la stèle appelée *nephesh*. *Le stratège nabatéen Yakobus*, R. A. O., II, p. 220-221; *Le stratège et phylarque Odaimuthos*, R. A. O., V, p. 147-148; *Les stratèges nabatéens de Haddaba*, R. A. O., VII, p. 241-247 (R. E. S., 474); *Le stratège nabatéen Elthamus*, R. A. O., VII, p. 374-380 Sur la princesse nabatéenne répudiée par Hérode Antipas, R. A. O., II, p. 378.

⁽²⁾ *Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins*, R. A. O., I, p. 39-47; *La statue du roi Obodas, roi de Nabatene*, R. A. O., II, p. 366-369; *Les nouvelles inscriptions nab. de Petra (Naseb el-Moe, àuprès la nouvelle esqle du P. Lagrange et la notice de M. de Vogüé, insc. n° 1 d'el Madras; insc. d'Oudjebou égypte de la celte Chouqelat)*, R. A. O., III, p. 370-384.

⁽³⁾ *L'année sabbatique des Nabatéens et l'origine des inscriptions sinaitiques et safratiques*, R. A. O., IV, p. 187-192; V, p. 383

(R. E. S., 129 et 3018). Eating insc. ... en l'ann. 85 de l'ère d'Alexandre soit 189 ap. J.-C. dans laquelle les Arabes dévastèrent le pays ». M. Cl. G. corrigeait : « année) dans laquelle les pauvres du pays ont jou du droit de faire la récolte des bœufs ». Il faut maintenant le verbe « dévastèrent ». M. Louis Chabot dit que l'estampage est favorable à la lecture *xxv* qu'il interprète comme un nom de tribu.

⁽⁴⁾ *Revue Biblique*, 1903, p. 467; voir l'ouvrage, *Études sur les religions sémitiques*, 2^e éd., p. 300-304.

⁽⁵⁾ *Le droit des pauvres et le cycle pentatéorique chez les Nabatéens*, R. A. O., IV, p. 384-319. Toutelois les années pentatéoriques ne peuvent être déterminées en concordance avec l'ann. 85 de l'ère d'Alexandre.

⁽⁶⁾ *Kufra et le royaume des Nabatéens*, R. A. O., I, p. 144-149 (autrefois confondu dans Strabon); *Le nom floral des noms propres nabatéens*, R. A. O., II, p. 12; *Insc. grecs-nab. de Madaba*, R. A. O., II, p. 12-14, p. 197-198 et p. 401 (R. E. S., 2924); *Les Jar Jar et les ar-*

du Collège de France à ces Nabatéens dont il aura suivi les traces depuis Milet jusqu'en Égypte⁽¹⁾. Nous reviendrons ci-après sur quelques particularités du culte nabaïen à propos des textes palmyréniens. Enfin, nous signalerons que lorsque nous avons rapporté d'en-Nemara, desert de Syrie l'inscription d'imroulqais, roi de tous les Arabes c'est M. Clermont-Ganneau qui, sous l'écriture nabatéenne, reconnut la langue arabe et trouva ainsi la clé de ce texte⁽²⁾.

Palmyre a fourni à elle seule plus de textes sémitiques que le reste de la Syrie, ce qui s'explique par la decadence précoce de la ville et par le fait que le nomade est le moins destructeur des hommes. En dehors des détails intéressant le costume, les bases funéraires palmyréniennes⁽³⁾ fournissent d'utiles ren-

seignements de *Pétra*, R.A.O., II, p. 93-94; *L'Inscr. de Nebi Hiron et le « dhurîh » funéraire des Nabatéens et des Arabes*, R.A.O., II, p. 363-366; *Sur quelques noms propres palmyréniens et nabatéens*, R.A.O., II, p. 381-383. *Flexion possible des noms propres nabatéens terminés en -ab*, R.A.O., II, p. 383-387; *Mantoug-Meropolis dans les inscriptions nabatéennes*, R.A.O., IV, p. 90-112 (R.E.S., 1100, 1291, 2417-18); *Les noms nabatéens Thomsaché et Abdouasarès*, R.A.O., IV, p. 161-169 (R.E.S., 52); *Arabes et Nabatéens à l'époque romaine*, *ibid.*, p. 169-184 (R.E.S., 83-94 et 3024); *L'Inscr. stratigique des trois Augustes*, *ibid.*, p. 184-186; *Le peuple des Zakkari*, *ibid.*, p. 250-255; *Bostra et son mur d'enceinte antérieure*, *ibid.*, p. 262-264 (R.E.S., 90 et 2025); *Inscr. bilingue arabe-gr. de Sime*, R.A.O., V, p. 29-36 (R.E.S., 3020); *Un Thronos nabatéen*, R.A.O., V, p. 472-473 (R.E.S., 310); *ibid.*, p. 477 (R.E.S., 320); *Inscr. ar. d'un monument*, *ibid.*, p. 367 et VI, p. 119-121 (R.E.S., 488 et 2126); *La destruction des Inscr. sémitiques*, R.A.O., V, p. 383; *L'Inscr. nab. D.E.S.* II, 456, R.A.O., VI, p. 270-273 (R.E.S., 824); *Nouvelles découvertes archéol. dans le Hauran*, *ibid.*, p. 316-318; *La province d'Arabis*, *ibid.*, p. 318-337; (R.E.S., 622, 1255-72); *Une nouvelle Inscr. nab. de Bostra*, R.A.O., VII, p. 153-159 (R.E.S., 670); (expédition amoureuse),

ibid., p. 215-216 (R.E.S., 1090); *Abdulus et Odbanes*, *ibid.*, p. 233-240; *La châtellenie d'Aphroditus et les Nabatéens*, *ibid.*, p. 247-254 (R.E.S., 2011); *Le Symnaon nabatéen-arabe*, R.A.O., VII, p. 75-79; *L'Inscr. nab. de Hira*, *Rev. Archéol.*, 1908, p. 533 (R.E.S., 1106 et 1475); *C. r. Acad.*, 1909, p. 461, note 1 (R.E.S., 2126 bis).

⁽¹⁾ *Inscr. nab. de la Haute-Égypte*, R.A.O., VI, p. 421-422; *Les Nabatéens en Égypte*, *Rev. de l'Hist. des Relig.*, 1919, II, p. 1-29.

⁽²⁾ *Le roi de tous les Arabes*, R.A.O., VI, p. 303-310 (R.E.S., 483, 506 et 477); *Le haddar Imroul-Qais et la royauté générale des Arabes*, R.A.O., VII, p. 161-170.

⁽³⁾ *Musée en Peint.*, p. 107, n° 50 (R.E.S., 967); *Monnaies et Inscr. de Palmyre*, R.A.O., I, p. 103-130 (R.E.S., 1071-79, 1080, 1800); *Antiquités et Inscr. inédites de Palmyre*, R.A.O., I, p. 146-156 (R.E.S., 2102-2200); *Sur une Inscr. latine du Louvre gr. et palm.*, R.A.O., I, p. 300-302 (R.E.S., 1034); *Épigraphie palm. d'Alep*, R.A.O., II, p. 173-178 et p. 382 (R.E.S., 2165-68); *Sur deux Inscr. funér. de Palmyre*, R.A.O., III, p. 47-53 (R.E.S., 1604); *L'Inscr. palm. n° 93*, R.A.O., III, p. 94-95; *Le titre palm. de Kachchah « prince »*, *ibid.*, p. 107-109 (R.E.S., 1058); *Notes d'épigr. palm.*, *ibid.*, p. 157-160 (R.E.S., 355-359, 1010, 1004, 1783, 2164, 2185-86, 2200, 2218); *ibid.*, p. 243-246

seignements sur l'ononastique locale ⁽¹⁾. Plus importantes sont les inscriptions monumentales dont quelques-unes bilingues ⁽²⁾. M. Cl.-G. s'est attaché à élucider les questions relatives au calendrier palmyrénien ⁽³⁾ et à la titulature des principaux membres de la famille de Zénobie ⁽⁴⁾.

Les textes religieux palmyréniens soulèvent de curieux problèmes. Ainsi la source thermale et sacrée de Palmyre, connue sous le nom d'Ephca, était administrée par un épimélète que choisissait le dieu Yachbol. Mention de la fonction de cet épimélète a été retrouvée par M. Cl.-G. dans une inscription palmyrénienne gravée sur un autel ⁽⁵⁾. Ce point est acquis, mais on a contesté qu'il y fut question aussi du dieu ⁽⁶⁾ ou génie de la source sacrée, qui d'après

(1) *Ins. bilingues de Palmyre*, *B.A.O.*, V, p. 85-86 (R.E.S., 252-253, 1020), *Epigr. gr.-rom. de Palmyre*, *ibid.*, p. 90-103 (R.E.S., 1643, 1644, 2164-66, 2216); *Monumenta palm.*, *ibid.*, p. 281-283; *Notes sur les inscriptions de Palmyre*, VIII, p. 1-14 (R.E.S., 725-727, 729-731, 733-746).

(2) *Le nom palmyrénien de Palmyr*, *B.A.O.*, II, p. 82-83; *Le nom palm.-gr. Hellen d'après une bilingue*, *ibid.*, p. 87-89 et p. 128 (R.E.S., 451); *Sur quelques noms propres palm.* et *arab.* (*ibid.*, p. 381-385 (R.E.S., 2171); *Ins. de Palmyre* Wadd. n° 2072, *B.A.O.*, VI, p. 31; *Noms propres palm. et arab.*, *ibid.*, p. 113 et p. 213-214; voir aussi *Ann. H.K.*, 1920-21, p. 31 et 1923-24, p. 58 et *ibid.*, 14316.

(3) *Ins. bilingues de Palmyre*, *B.A.O.*, II, p. 102-106 (R.E.S., 3163); *Les archers palmyréniens à Ephca*, *B.A.O.*, II, p. 118-128, *Epitaphie d'un archer palm.*, *B.A.O.*, IV, p. 217-218, *Ins. de Palmyre* (*ibid.*, p. 381-385 (R.E.S., 480); *Epigr. palm.*, *B.A.O.*, VII, p. 1-58 (R.E.S., 800-817, 819-823, 1732-12, 2127-29, 2143-2146, 2148-49, 2144, 2145, 2148, 2150, 2152-53, 2157) et VIII, p. 12-14 (R.E.S., 364) (observation reproduite par erreur *ibid.*, p. 40-41); *B.A.O.*, VII, p. 357-359 (R.E.S., 672, 673, 718-724, 725, 726, 729, 730, 731, 1713-20, 1781-83); *ibid.*, p. 395-397, *Rev. arch.*, 1905, 1, note 1 (R.E.S., 885).

(4) *Le calendrier palm.* d'après une nouvelle *inscr.*, *B.A.O.*, II, p. 55-75 (R.E.S., 1079),

Les inscr. de Nabata, *ibid.*, p. 88-99 (R.E.S., 440) où il établit la lecture *Quintus* d'un mois palmyrénien, *Un nouveau mois dans le calendrier palm.*, *B.A.O.*, II, p. 6-7, rectification p. 401 (R.E.S., 2219), *Le mois de Quintus-Julius du calendrier palm.*, *B.A.O.*, III, p. 202-206, p. 246 et p. 353; *Le « fidele de datusse », nouveau Tamm et autres*, *ibid.*, p. 18. On peut y joindre *Les anciens mois arabes* (Yghathahaweth et Aléon), *B.A.O.*, II, p. 7.

(5) *Le titre romain d'epimélète, roi de Palmyre*, *B.A.O.*, III, p. 134-141 (R.E.S., 2217); *La famille royale de Palmyre d'après une nouvelle inscr.*, *ibid.*, p. 191-201 (R.E.S., 2190-91); *L'empereur Vaballath*, *B.A.O.*, VI, p. 242; confirmation de ces conjectures *Quintus et Vaballath, rois de Palmyre, et leur titre romain de « corrector »*, *Revue biblique*, 1920, p. 382-419. Sur le titre *patens Zenotheae*, voir Th. REINHARDT, *C. r. Acad.*, 1920, p. 173.

(6) WANDERSTON, *Ins. gr. et lat. de la Syrie*, n° 3571 a.

(7) *Les épimélètes de la source sacrée de Ephca à Palmyre*, *B.A.O.*, II, p. 1-5 et VII, p. 20-21. M. Cl.-G. écrit : « A la fin de la source dédiée. A fait Balana, fils de Arixon, fils de Arixon, fils de Chacila, dans les deux exécutions d'épimélète qui ont été accomplies par lui ».

(8) Après de Vogüé, Nordenskiöld, Blau, Montfaucon, J. Halévy, G. Hoffmann, Clermont-Ganneau et Lidbarski, LUDWIG LEVI, *L'honorarium municipal à Palmyre*, *Rev. archéol.*,

montre M. Iathumun, dans les textes safarides, si fréquemment même que nous avons proposé d'y reconnaître le Zous Saphathenos. D'autre part, M. Cl-G. l'a retrouvée dans un texte nabatéen⁽¹⁾ et la nature du dieu pourrait être fort complexe⁽²⁾.

Les facultés d'intuition dont M. Cl-G. a si souvent fait preuve, lui ont permis, par la simple explication d'un mot, d'éclairer une série de passages incompris jusque-là. Ainsi sa définition du *mazrah* comme une association analogue aux *thiases* et *symposia* a éclairé nombre de textes phéniciens, puniques et néopaniques, mais aussi part l'hypothèse n'a été plus brillamment corroborée que sur le terrain palmyrénien⁽³⁾. Aussi le savant maître pouvait-il faire remarquer que de tels « nos méthodes inductives, basées parfois de l'exactitude, ne sont pas déjà si mauvaises ».



Au début de cette notice nous avons mentionné les principales découvertes de M. Cl-G. en Palestine. Définitivement rentré en France, il ne cessa de porter le plus vif intérêt à la Terre Sainte et à ses monuments. Signalons tout d'abord l'excellent mémoire intitulé *Scouts et cachets arabisés phéniciens et syriens suivis de paragraphes phéniciens ou latins*, où il a été réunis une cinquantaine de petits monuments. Depuis cette publication, M. Cl-G. a étudié un grand nombre d'objets semblables qu'à son exemple nous groupons sans distinction de dialecte⁽⁴⁾.

IV, p. 170-1 p. 182-182 V, p. 183-172, 16 E. N. 285)

(1) R. A. O., IV, p. 176.

(2) Relevant le caractère bachique de *Iathumun* et concluant en caractère antichémite de *Shai'al-Qaum*, M. Cl-G., R. A. O., IV, p. 397 et suiv., identifie ce dernier au roi labéteux des Arabes, l'antichémite Lycurgue de Nonnos. Le rapprochement paraîtrait bien invraisemblable s'il ne trouvait un appui dans la lecture grecque de son nom Hattou Wada (3386 n) au lieu Lycurgue, R. A. O., VI, p. 317.

(3) R. A. O., III, p. 23 et suiv. IV, p. 315 V, p. 210; Un *thiase* palmyrénien, R. A. O.,

IV, p. 374-381 et VII, p. 22-23 (R. E. S., 284-285, 1635).

(4) Paris, 1884, extr. de *Journal asiatique* (R. E. S., 1876-7).

(5) *Mission en Palestine*, p. 80, n° 66 (R. E. S., 897) et p. 110, n° 67 (R. E. S., 899); *Le sceau de Adonijahel, secrétaire du Samouelab*, R. A. O., I, p. 23-24; *Le sceau de Chanyahon, fonctionnaire royal arabisé*, R. A. O., I, p. 23-28 et V, p. 124 (R. E. S., 861, 1860, 1860); *Le sceau d'Yahou-el*, R. A. O., I, p. 23-24 (R. E. S., 904); *Une statue égyptienne arabisée*, *ibid.*, p. 236-240 et p. 241-242 (R. E. S., 904); *Un sceau arabisé*, *ibid.*, 1892, p. 274-282 (R. E. S., 1272-14, 6).

Parmi les menus textes hébraïques¹⁰ publiés par M. Cl.-G., il faut signaler les inscriptions sur vases¹¹, des aigles d'amphores estampillées¹², des poids hébraïques dont il a expliqué les épigraphes¹³, des inscriptions peintes et des graffiti juifs ou grecs tracés sur la paroi des tombes aux¹⁴ et sur les ossements¹⁵.

Le Nord, 1894, p. 128-130 (R.E.S., 1302, 1873); *Cachet aux cachets assyriens archaïques* (R.E.S.,

II, p. 21-23 (R.E.S., 1271), *Scelus assyrien au nom de Nabonassar lieutenant général de l'empereur II d'Assyrie* (p. 23-24, *Scelus libanum*, fils d'Ellehou, *ibid.*, p. 42-47 (R.E.S., 1239) (1888); *Cachet libanite aux noms de Yha et de Dakhai*, *ibid.*, p. 116-118 (R.E.S., 1233-34).

Cachet libanite aux noms d'Isouani et de Pradayani, *ibid.*, p. 231-234 (R.E.S., 1211); *Scelus phénicien au nom de Milk-Yazar*, *R.A.O.*, III, p. 147-151 (R.E.S., 383, 920).

Scelus libanite au nom d'Abouli, femme de 'Asynakou, *ibid.*, p. 151-155; *Quatre sceaux assyriens à légendes cunéiformes* (*ibid.*, p. 188-191, R.E.S., 805, 921-923).

Scelus phénicien au nom de Gaddai, *R.A.O.*, IV, p. 158-159 (R.E.S., 1240).

Sceaux et poids à légendes assyriennes du Musée impérial de Moscou, *ibid.*, p. 192-196; *Sur quelques cachets assyriens archaïques*, *ibid.*, p. 235-239 (R.E.S., 1254, 1262-63); *Trois sceaux assyriens à légendes cunéiformes* (R.E.S., p. 121-122 (R.E.S., 921-923); *Sur quelques cachets assyriens archaïques*, *R.A.O.*, VI, p. 114-117 (R.E.S., 614-616); (divers) *ibid.*, p. 173 (R.E.S., 943); (médaille en or), *ibid.*, p. 149 (R.E.S., 629); *Le sceau de Chama, secrétaire de Jérusalem*, *ibid.*, p. 204-208 (R.E.S., 531); *Cachet phénicien au nom de Phouah*, *ibid.*, p. 344-351 (R.E.S., 814); *Sceus assyriens... provenant d'Égypte*, *C. R. Acad.*, 1898, p. 331-335 (R.E.S., 878).

ad Beirou, Florileg. de Vagim, p. 233, An. Coll., 1910, p. 50, note 2, (cachets) *An. H.E.*, 1919-20, p. 31 et 1920-21, p. 29; (cachets) *Le nom du père de Peqah, huitième roi d'Israël*, *An. Coll.*, 1922, p. 94, note 1. Voir encore la c. r. de M. van der Meer, dans *Rev. or.*, t. 1, II, p. 208-209.

Le sceau de Chama, secrétaire de Jérusalem, *ibid.*, p. 204-208 (R.E.S., 531); *Cachet phénicien au nom de Phouah*, *ibid.*, p. 344-351 (R.E.S., 814); *Sceus assyriens... provenant d'Égypte*, *C. R. Acad.*, 1898, p. 331-335 (R.E.S., 878).

ad Beirou, Florileg. de Vagim, p. 233, An. Coll., 1910, p. 50, note 2, (cachets) *An. H.E.*, 1919-20, p. 31 et 1920-21, p. 29; (cachets) *Le nom du père de Peqah, huitième roi d'Israël*, *An. Coll.*, 1922, p. 94, note 1. Voir encore la c. r. de M. van der Meer, dans *Rev. or.*, t. 1, II, p. 208-209.

Le sceau de Chama, secrétaire de Jérusalem, *ibid.*, p. 204-208 (R.E.S., 531); *Cachet phénicien au nom de Phouah*, *ibid.*, p. 344-351 (R.E.S., 814); *Sceus assyriens... provenant d'Égypte*, *C. R. Acad.*, 1898, p. 331-335 (R.E.S., 878).

ad Beirou, Florileg. de Vagim, p. 233, An. Coll., 1910, p. 50, note 2, (cachets) *An. H.E.*, 1919-20, p. 31 et 1920-21, p. 29; (cachets) *Le nom du père de Peqah, huitième roi d'Israël*, *An. Coll.*, 1922, p. 94, note 1. Voir encore la c. r. de M. van der Meer, dans *Rev. or.*, t. 1, II, p. 208-209.

Le sceau de Chama, secrétaire de Jérusalem, *ibid.*, p. 204-208 (R.E.S., 531); *Cachet phénicien au nom de Phouah*, *ibid.*, p. 344-351 (R.E.S., 814); *Sceus assyriens... provenant d'Égypte*, *C. R. Acad.*, 1898, p. 331-335 (R.E.S., 878).

ad Beirou, Florileg. de Vagim, p. 233, An. Coll., 1910, p. 50, note 2, (cachets) *An. H.E.*, 1919-20, p. 31 et 1920-21, p. 29; (cachets) *Le nom du père de Peqah, huitième roi d'Israël*, *An. Coll.*, 1922, p. 94, note 1. Voir encore la c. r. de M. van der Meer, dans *Rev. or.*, t. 1, II, p. 208-209.

n° 73 (tenues pour suspectes par Cl.-G. dans *R.E.S.*, 588); (cubron carré archaïque, chapiteau d'Amman) *Mission*, p. 103, n° 50 (R.E.S., 417); *The Hebrew-Phoenician inscription of Tell el-Hesi*, *P.E.F.*, Q. St., 1892, p. 120-122 (R.E.S., 1231); (mon. suspecte) *Hebrew inscr. from near the ash-heaps at Jerusalem*, *ibid.*, 1893, p. 33 (R.E.S., 1250); (inscr. de Pék R. 1, O., V, p. 28 (R.E.S., 1268).

¹⁰ Deux alabâtres libanites archaïques découvertes à Suse, *R.A.O.*, VII, p. 291-304 (R.E.S., 665).

¹¹ Les grecs, en particulier ceux sur pilleaux, ont été publiés par Cl.-G., *Sceaux et cachets*, n° 2. Il a repris la question : *Sceaux libanites marqués à l'esthropole des rois de Juda*, *R.A.O.*, IV, p. 1-24 (R.E.S., 1247); (Hébreu) *R.A.O.*, VII, p. 103-105 (R.E.S., 1212).

¹² *Cinq poids assyriens à inscr.*, *R.A.O.*, IV, p. 24-25 et p. 105-106 (R.E.S., 1250-51, 1254) (poids de Gessen) *R.A.O.*, VIII, p. 106-112 (R.E.S., 1256-57); voir *R.A.O.*, VI, p. 374-377 (Hébr.) *R.E.S.*, 1381 et *An. H.E.*, 1913-16, p. 60-61, confirmation du rapprochement proposé par Cl.-G. dans *C.I.S.*, II, 10 de P.R.-S.H. avec les poids du Basile, V, 25.

¹³ (Tambour des Prophètes), *Arch. Hev.*, I, p. 349-373; (inscr. peinte près Silos), *P.E.F.*, Q. St., 1900, p. 232 (R.E.S., 877); *L'antique acheropole juive d'Alexandrie*, *R.A.O.*, VIII, p. 69-71 (R.E.S., 797-799); (graffiti hébreu ou libanite), note de Cl.-G. dans *R.E.S.*, 1277.

¹⁴ *Sur quelques cachets assyriens archaïques*, *ibid.*, p. 235-239 (R.E.S., 1254, 1262-63); *Quatre juifs provenant d'Alexandrie*, *ibid.*, II, p. 202-203; *Quatre juifs de Joseph, fils de Juda*, *ibid.*, 1878, II, p. 203-211 (R.E.S., 709); *Mission en Palestine*, p. 98-102, n° 25-23 (R.E.S., 433), p. 112, n° 76.

¹⁵ *Sur quelques cachets assyriens archaïques*, *ibid.*, p. 235-239 (R.E.S., 1254, 1262-63); *Quatre juifs provenant d'Alexandrie*, *ibid.*, II, p. 202-203; *Quatre juifs de Joseph, fils de Juda*, *ibid.*, 1878, II, p. 203-211 (R.E.S., 709); *Mission en Palestine*, p. 98-102, n° 25-23 (R.E.S., 433), p. 112, n° 76.

En découvrant l'acropole de Joppé, d'époque romaine, il avait la série des textes judéo-grecs⁽¹⁾; c'est l'époque où les synagogues se plient à la mode occidentale au point d'adopter le décor en mosaïque⁽²⁾. Nous ne citons que pour mémoire quelques textes samaritains⁽³⁾ et quelques inscriptions hébraïques de basse époque⁽⁴⁾.



La compétence épigraphique de M. Clermont-Ganneau, comme on l'a déjà pu le constater à l'épigraphie grecque et latine. Sa première trouvaille a pu être et a été celle d'une formule grecque chrétienne sur une lampe en terre cuite; depuis, il a publié nombre de *tychénaria* à épigraphie grecque ou arabe⁽⁵⁾. La pre-

mière (R. E. S., 434), p. 114-116, nos 77-79; *Épigraphie hébr. et gr. sur des monnaies juifs inédites*, *Rev. arch.*, 1883, I, p. 257-276 (R. E. S., 421-422, 429-431, 687-708); textes repris dans *Arch. Hébr.*, I, p. 384-434; (réponse à Chwolson), *Rev. Hébr.*, 1900, p. 307-308 (R. E. S., 382 et 1884), (fragment), *P. E. F., Q. St.*, 1891, p. 254 (R. E. S., 1874); *La porte de Nicomède du temple de Jérusalem*, R. A. O., V, p. 334-340 et VI, p. 188 (R. E. S., 626 et 681), (oss. judéo-gr.), *An. H. E.*, 1908-10, p. 79, note 1; *An. H. E.*, 1911-12, p. 110 note (R. E. S., 1879). Voir encore, *Ossements d'Afrique, chrétiens ou juifs*, R. A. O., XI, p. 18-21 et p. 413 et les *os* du Bessanien, *Hebr. Archaeol. et Newsm.*, *Lehrh. Hebr. Arch.*, dans *Heb. ex.*, I, LII, p. 497-499.

(1) La première monnaie de l'ancienne acropole de Joppé se trouve dans *C. r. Acad.*, 1873, p. 289, puis *Arch. Hébr.*, II, p. 3 et suiv., p. 130-147 (R. E. S., 426, 429), *Proceedings of the Soc. of bibl. arch.*, 1884, p. 123 (R. E. S., 418). Un nouveau titulus funèr. de Joppé, R. A. O., I, p. 99-101 et VI, p. 216; *Inscr. de la nécropole juive de Joppé*, R. A. O., IV, p. 128-151 (R. E. S., 377-382, 1188-1189) 88 (R. E. S., VI, p. 181-183, p. 187-188 (R. E. S., 522), p. 308; *Inscr. judéo-gr. d'Asie ant. et m.*, R. A. O., VII, p. 114-145 (R. E. S., 603). Y hébraïques. Sur quelques noms propres juifs, R. A. O., IV, p. 218-224, *Le Centennarium sous le Talmud*, R. A. O.,

V, p. 104-204; *Mots grecs dans le Talmud*, R. A. O., VIII, p. 119-120.

(2) La mosaïque hébraïque de Hebr. Kenna, R. A. O., IV, p. 343-380; *Nouvelles observations sur la mosaïque de Hebr. Kenna*, *ibid.*, p. 373-374 et p. 405 (R. E. S., 231); *Mosaïque juive à l'inscr. de Seppluria*, *C. r. Acad.*, 1906, p. 677-683 (R. E. S., 862); *La mosaïque juive de Ain Houq*, *C. r. Acad.*, 1910, p. 87-120 et 1921, p. 143-146.

Les Samaritains à Taborch, R. A. O., II, p. 219-220, (*Gaza*) *Arch. Hébr.*, II, p. 328 et p. 498 et R. A. O., VI, p. 172, *Inscr. samaritaines de Gaza*, R. A. O., VII, p. 183-184 (R. E. S., 678, 1100).

(3) Djebel Mission en Pal. et en Phénicie, p. 130, n° 128 et *Rev. or.*, 1883, 10 fév., et 21 mai (R. E. S., 839 et 860); (*Assouan*) *Mission*, p. 82, n° 71 (R. E. S., 861); *An. H. E.*, 1914-15, p. 110.

(4) *Revue archéol.*, 1898, II, p. 17.

(5) R. A. O., I, p. 171; *Les tychnaria arabes*, R. A. O., II, p. 19-21; *Le tychnarion arabe de Djerach*, *ibid.*, p. 47-52; *Formule chrétienne et les tychnaria chrétiens*, *ibid.*, p. 68-94; *Deux nouveaux tychnaria grecs et arabes*, R. A. O., III, p. 41-47 et p. 310; *Nouveau tychnarion à inscr. coifique*, *ibid.*, p. 283-295; *Légendes romaines et arabes sur des lampes en terre cuite*, R. A. O., V, p. 32-34; (*réclamation contre Dalmati*) R. A. O., VI, p. 168.

mier il a également relevé les traces de la X^e légion *Fretensis* qui occupa Jérusalem après la catastrophe de l'an 70 ap. J.-C.⁽¹⁾

Il est malaisé d'opérer un classement pour les nombreuses observations de détail également précieuses : on groupera celles qui concernent les inscriptions grecques de Jérusalem⁽²⁾ dont il n'a pas été question plus haut, surtout le beau texte relatif à la synagogue de Thémistocles dont M. G. L. G. a fixé l'époque, puis les textes palestiniens — en définitive, notant que l'enchevêtrement des divers articles le permet — la Palestine elle-même l'est toujours l'un des textes de Syrie⁽³⁾

⁽¹⁾ Une dédicace de la X^e légion *Fretensis* à l'empereur Hadrien en Palestine, *B. A. O.*, I, p. 108-172; Une inscr. relative à la légion X^e *Fretensis* Gordiana, à Amman, *B. A. O.*, II, p. 25-26; Trois inscr. de la X^e légion *Fretensis* à ~~Amman~~ *Jerusalem*, *C. I. L.* 3661-1972 p. 158-170; Gadara et la X^e légion *Fretensis*, *B. A. O.*, II, p. 294-302; Le castellum romain de ~~Jerusalem~~ *Jerusalem*, *C. I. L.* 3661-1972 p. 158-170; *VI*, p. 167-171 et 211.

⁽²⁾ *Inscr. gr. du Moristan à Jérusalem*, *B. A. O.*, I, p. 144-145; *Inscr. fun. de Qaloné* (environs de Jérusalem), *B. A. O.*, I, p. 162-171; *Inscr. gr. de l'église du Saint-Sépulchre*, *B. A. O.*, II, p. 18-19; Les inscr. romaines de l'aqueduc de Jérusalem, *B. A. O.*, IV, p. 206-210; Deux nouvelles inscr. gr. du Mont des Oliviers, *B. A. O.*, V, p. 163-170, p. 181-182, p. 387-390; L'empereur Hadrien et Jérusalem, *B. A. O.*, VI, p. 279-283, voir p. 188-190; Le patriarche de Jérusalem Basilius, *B. A. O.*, VIII, p. 28-29, p. 448 et voir; Découverte à Jérusalem d'une synagogue de l'époque herodienne, *Syria*, 1920 p. 190-197. Voir plus haut pour la stèle grecque du Temple.

⁽³⁾ *Inscr. gr. d'ouire-Jordain* (Djérach et *ibid.*) *B. A. O.*, I, p. 142-143; Les inscr. gr. de la mosquée d'Hebron, *ibid.*, p. 142-144; Dédicace à Sévère Alexandre et à Julia Mamaea (Djérach), *B. A. O.*, II, p. 17-18; Le prototype « à Kyrios *ibid.* », *ibid.*, p. 48; La mosaïque de Antioch, *ibid.*, p. 52-53; Gadara « chrétienne », *ibid.*, p. 390 (cf. *Pranowitz, Ber. arch.*, 1899, II, p. 40 et G. MONT, *Catalogue*

Musée de Constantinople, n° 142); L'épithaphe de Yammou d'Ascalon (musée de Beauvais), *B. A. O.*, III, p. 347-348 et V, p. 386; *Inscr. gr. de Palmyre et de Syria*, *B. A. O.*, IV, p. 78-87 et V, p. 290; La reine Arsinoé et Ptolémée IV Philopator en Palestine, *B. A. O.*, IV, p. 162-166; La belle Simé d'Eleutheropolis, *ibid.*, p. 237-240; L'inscr. monétaire de Bell-Sourik, *B. A. O.*, V, p. 46-49; Le pâtre Sossibios de Gaza, *ibid.*, p. 57-59; Stèle de Lub el-Oued, *ibid.*, p. 165; *Inscr. gr. de Dara*, *ibid.*, p. 285-289; *Inscr. gr. de Djérach*, *ibid.*, p. 307-313; L'autel de Kudka, *ibid.*, p. 341-346; *Inscr. gr. de Harabré*, *ibid.*, p. 370-371; *Inscr. gr. de Gaze*, *B. A. O.*, VI, p. 112; La mosaïque Sophie, nouvelle Phœbé, *ibid.*, p. 144-146 et p. 210; Sur diverses inscr. de Pal. publiées par M. Dalman, *ibid.*, p. 167-176; Objets épigr. de la coll. Ustinow, *ibid.*, p. 174-182; *Inscr. de Pal.*, *ibid.*, p. 182-203, p. 308-312; *B. A. O.*, VII, p. 174-178; Les *memorias*, *B. A. O.*, VII, p. 193-196; *Inscr. gr. d'Edoud*, *ibid.*, p. 208-212; Numa et Stephanos de Aila, *B. A. O.*, VIII, p. 76-78; *Inscr. gr. de Djérach*, *ibid.*, p. 78-79; L'inscr. gr. de Amman, *ibid.*, p. 121-123, voir VII, p. 147; (texte de la route de Péral, *Rev. arch.*, 1906, II, p. 312); Une inscr. gr. à Sâ en-Nasrâ, *Journ. des Savants*, 1909, p. 372-373.

⁽⁴⁾ Les *coacs* de la confrérie des *oulières* de Sidon, *B. A. O.*, I, p. 100-104; *Inscr. gr. de Syria* relative à la protection des *oulières*, *ibid.*, p. 163-167; *Nouvelles inscr. gr. et rom. de Syria*, *B. A. O.*, II, p. 161-166; *Inscr. gr.*

mettant à part les articles concernant l'organisation de la province romaine d'Arabie¹, ceux qui discutent les coins dans les textes grecs², ou relèvent les épigraphies sur vases de terre et de ou albatre³, les poids et monnaies⁴, les

inscriptions du Hauran et des régions adjacentes, *R.A.O.*, I, p. 1-31 (XXI) p. 2-23; *Inschr. rom. d'Abila de Lycaonie*, *R.A.O.*, II, p. 45-48; *Inschr. rom. d'Heliopolis*, *ibid.*, p. 43-45; *Inschr. gr. de Sarepta*, *ibid.*, p. 211; *Nouvelles inschr. gr. et rom. de Syrie*, *ibid.*, p. 297-300; *Notes sur le pays de Hama*, *R.A.O.*, III, p. 92; *Inschr. gr. d'Edesse*, *ibid.*, p. 245-248; *Jean le Mégalopole, évêque d'Abila de Lycaonie*, *R.A.O.*, IV, p. 51-53; *Inschr. gr. de Mésopotamie*, *ibid.*, p. 71-72; *Inschr. gr. de Paléstinne et de Syrie*, *ibid.*, p. 78-87 et V, p. 290; *Inschr. gr. du Hauran*, *R.A.O.*, IV, p. 413-422 et p. 403 (voir VII, p. 241, note 1 et VIII, p. 76); *Les inschr. du tombeau de Diogène à El-Hiss*, *R.A.O.*, IV, 422-430; *Les inschr. n° 2193 et 2491 Waddington*, *ibid.*, p. 430-431; *Inschr. gr.-rom. de Syrie*, *ibid.*, p. 459-464; *Inschr. rom. de Nîha*, *ibid.*, p. 238-239; *Lectures rectifiées des inschr. n° 2255, 2186 et 2079 de Waddington*, *ibid.*, p. 361-372; *Sur quelques inschr. gr. du Hauran*, *R.A.O.*, V, p. 21-29; *Membogaios, empereur romain*, *ibid.*, p. 84-88; *Epigr. gr. de Palmyre*, *ibid.*, p. 100-103; *Inschr. gr. de Méridj, Noua, Sakloul*, *ibid.*, p. 170-171 et p. 396; *Inschr. gr. de Sidon et des environs*, *ibid.*, p. 212-215; *Inschr. gr. du Hauran*, *ibid.*, p. 367-368 et VI, p. 372-373; *Antiochus (Chirène)*, *R.A.O.*, V, p. 363-370 et VIII, p. 76-77; *Nouvelle inschr. gr. du pays de Tyr*, *R.A.O.*, V, p. 378-380; *Inschr. du Safu*, *ibid.*, p. 383-386; *Inschr. de Palmyre*, *ibid.*, n° 2572, *R.A.O.*, VI, p. 31-32; *(Hauran)*, *ibid.*, p. 298-303; *Nouvelles découvertes arch. dans le Hauran*, *ibid.*, p. 316-318; *Un édit du roi Agrippa II*, *R.A.O.*, VII, p. 34-78 et p. 238-239; *L'inschr. gr. de Hazem el-Ser (entre Tayibé et Alop)*, *ibid.*, p. 80; *La fille de l'empereur Hadrien à Palmyre*, *ibid.*, p. 103-107; *Nouvelles inschr. lat. et gr. du Hauran*, *ibid.*, p. 178-182; *Inschr. gr. Wadd. n° 2210*, *ibid.*, p. 191-193; *Le*

comte Patricius, *ibid.*, p. 190-197; *L'expédition romaine dans la Syrie antioche*, *ibid.*, p. 213-217; *Inschr. de la Haute Syrie et de Mésopotamie*, *ibid.*, p. 217-226 et p. 398 (*Syr. Zeltchr.*, XIV, p. 16-18); *Sur une inschr. gr. du Hauran*, *ibid.*, p. 395-398; *Le sépulcre de Abedripous*, *R.A.O.*, VII, p. 47-50; *L'église même Elias et l'église de saint Théodore*, *ibid.*, p. 79-80; *Les inschr. de Qannosin*, *ibid.*, p. 81-88; *Le militaire de Fehrouk*, *ibid.*, p. 93-94; *Quatre du bas-relief de Douair*, *Ann. H. E.*, 1922-23, p. 118.

¹ *Le légat impérial de la province d'Arabie* *et Julius Geminus Marcellus*, *R.A.O.*, I, p. 472-478; *Les provinces romaines d'Arabie et ses gouverneurs*, *R.A.O.*, II, p. 83-92; *Nouvelles observations sur les gouverneurs romains d'Arabie*, *R.A.O.*, II, p. 240-247 et p. 403-408; *La province d'Arabie* (Brünnow, 1), *R.A.O.*, VI, 187-188; *Brünnow II et III*, p. 202-208; *Le comte Anthimos, gouverneur d'Arabie*, *ibid.*, p. 236-237.

² *L'ère d'Actum en Phénicie*, *R.A.O.*, II, p. 207-220; *L'ère de Tyr*, *R.A.O.*, V, p. 288-290; *La date de la monnaie de Vabî Fouca*, *ibid.*, p. 289-290; *Correction à ibid.*, p. 210-211; *La colonisation des Arabes à l'époque romaine*, *R.A.O.*, VI, p. 421-427 et p. 211-212.

³ *Amphores à épigr. gr.*, *R.A.O.*, III, p. 70-75; *Les amphores grecques de Palmyre*, *R.A.O.*, IV, p. 240-242; *R.A.O.*, VI, p. 108; *Amphores estampillées découvertes à Carthage*, *R.A.O.*, VII, p. 445-446; *Alabastrum à inschr. gr. provenant d'Égypte*, *ibid.*, p. 336-337.

⁴ *Un poids en pierre trouvé à Jérusalem et daté de l'an V d'un roi Attarous*, *C. R. Acad.*, 1880, p. 320 et *R.A.O.*, VI, p. 174; *(monnaie gr. inédite de Joppé)*, *Rev. arch.*, 1883, I, p. 74; *Sur un poids en plomb à légendes*

monogrammes¹. Nourreux sont encore les textes grecs et latins étrangers à la Palestine et à la Syrie auxquels s'est attaché M. C. G.² — ou en dehors — comme un remarquable exemple de virtuosité dans la restitution autant que d'argumentation pressante, le curieux et encore énigmatique texte de Pouzzoles³. Occasionnellement, des textes grecs et latins sont encore utilisés dans les études topographiques dont il va être question ci-après — mais avant de quitter le terrain de la philologie antique, nous grouperons dans une note les notices qui n'ont pas trouvé place sous les rubriques précédentes⁽⁴⁾.

grecques provenant de Syrie, *R.A.O.*, III, p. 82-86, (diverses) *R.A.O.*, VI, p. 170 et suiv.; Monnaie de Pella au nom de Flavius Maximien, *R.A.O.*, VII, p. 113-114.

¹ *Monnaie*, p. 121, n° 121 et *Rev. arch.*, 1891, II, p. 252. Monogramme byzantin en or, enroulé de plomb, *R.A.O.*, VI, p. 29-33 et p. 401. Monogramme byzantin, *ibid.*, p. 215. Un monogramme attribué à l'empereur Nicéphore Phocas, *ibid.*, p. 359-361.

² *Inscr. du Fay-de-Dine*, *Rev. arch.*, 1873, II, p. 201; *Une insc. de Vauhis en Lyrie*, *Rev. arch.*, 1878, II, p. 317-320; *Le culte de saint Menas en Mésopotamie*, *R.A.O.*, II, p. 180-181; *La Sébasté d'après une nouvelle insc.*, *R.A.O.*, III, p. 109-114; *Le mystère de Carandene*, *R.A.O.*, V, p. 173-178 et p. 183-188; *Inscr. gr. du Pont*, *ibid.*, p. 291-296 et p. 382-383; *Inscr. gr. d'Asie*, *ibid.*, p. 371-372; *Lepros et Lepros Magna*; nouvelles *Inscr.*, *R.A.O.*, VI, p. 41-46 et p. 401 voir *An. H.E.*, 1908-10, p. 19; *L'empereur usurpateur Achilleus*, *ibid.*, p. 283-294 et p. 401, voir *R.A.O.*, I, p. 188; *Sépulchres à Antiochia*, *ibid.*, p. 357-359; *Une gharza romaine entre les Agropages*, *R.A.O.*, VII, p. 180-182; *Inscr. byz. de Sinope*, *ibid.*, p. 237-238; *Sur les Inscr. du Lucus Farnagus*, *R.A.O.*, VIII, p. 51-59; *Epigr. gr. et rom.*, *ibid.*, p. 111-118; *Glaucianus* (C. p. Acad., 1905, p. 218) *Inscr. gr. du Thua concurrement au palatin*, *An. H.E.*, 1910-11, p. 104, voir aussi dans *op. cit.*, *ibid.*, 1912-13, p. 29; *Sur un style du Musée de Cologne*, *C. p. Acad.*, 1916, p. 250-

250; *L'apothéose d'Apronia de Solone*, *C. p. Acad.*, 1918, p. 308-310.

³ *Le Phénicien Theodotus de Sorepta et son voyage à Pouzzoles*, *R.A.O.*, IV, p. 226-237; *Le Tyr à Pouzzoles* (réfutation des objections de Mittenberger et de Dubois dans *Floriolum Melchior de Voyage*, p. 111-128).

⁴ *La tréculine sarcophage royal de Sidon*, *R.A.O.*, I, p. 91-93 avec sa frise d'urais cette pierre, conservée au Louvre, ne conviendrait pas à un sarcophage; elle constitue plutôt un fragment de la toiture d'un naos. *Terres cuites schismatiques*, *ibid.*, p. 145; *Origine des caractères complémentaires de l'alphabet grec*, dans *Mon. de l'Institut*, 1887, I, et dans *op. cit.*, 1887, I, p. 149-200; *Statue de terre cuite découverte au Tundale*, *C. p. Acad.*, 1898, p. 358-370; *Mouches et Pêles*, *R.A.O.*, I, p. 7-16; *Le collage des estampes grecs*, *ibid.*, p. 224-229; *Sarcophage de Sidon représentant le mythe de Narcisse*, *ibid.*, p. 283-287 et p. 400; *Gemma représentant peut-être le portrait d'un empereur*, *R.A.O.*, II, p. 8-9; *Tête de statue archaïque de Mouches*, *ibid.*, p. 25-28; *Une épave archaïque du 1^{er} siècle av. notre ère*, *R.A.O.*, III, p. 205-212; *Création d'un fonds spécial pour l'acquisition des antiquités*, *ibid.*, p. 259-271. Voir sur la création en Syrie d'une école d'archéol. orient. dépendant de l'École de Caïre, *R.A.O.*, III, 319-322; *Dolmens et monuments de pierres brutes en Palestine*, *R.A.O.*, IV, p. 461-462; *Plaques d'or représentant So-*



La topographie palestine même a trouvé en M. Clermont-Ganneau un maître et possédant la plus rare connaissance et la plus exacte des textes une connaissance personnelle du terrain. Sa plus brillante conquête dans cet ordre est la découverte de l'ancien Gazer. Ayant proposé de placer cette ville à Tell Dyzzer⁽¹⁾, il put bientôt confirmer son hypothèse par la découverte d'inscriptions terminales bilingues, hébraïques et grecques⁽²⁾.

Parant les nombreuses études de topographie antiques qu'il a consacrées soit à Jérusalem et à ses monuments⁽³⁾ — en dehors de ses *Archéologiques Recherches* dont il a été fait mention plus haut — soit à la Palestine⁽⁴⁾, soit à l'Égypte⁽⁵⁾ et à

enlape, Hygie et Thésphore, R. A. O., V, p. 34-55, suspect d'après p. 306; *Un défilé de stèles anciennes dans la forteresse de David à Jérusalem*, R. A. O., V, p. 55-57; *Insur. hittite de Paangah*, C. r. Acad., 1904, p. 432-434; *La fermeture des chevaux dans l'antiquité*, Rev. arch., 1904 II, p. 429-430; *Note additionnelle (venue à partir de Habbas), Syria*, 1923, p. 235-237.

⁽¹⁾ C. r. Acad., 1872, p. 253, et *Bull. de la Soc. de géogr. de Paris*, 1873, p. 94-97.

⁽²⁾ C. r. Acad., 1874, p. 212-213; *Mission en Palestine*, p. 124 p. 127, *Arch. des.*, I, p. 23-27; *Voie d'Ascalon et Tell el-Dyzzer*, R. A. O., I, p. 351-391 et p. 401-402; *Nouvelle insur. hébr. et gr. relatives à la limite de Gazer*, R. A. O., III, p. 140-143 et p. 254-264 (R. E. N., 386) *La limite hébraïque et la limite de Gazer* et la limite grecque et Alkion. Au lieu d'un fonctionnaire ayant fait jeter les limites de la ville, l'auteur pense qu'il s'agit d'une propriété limitrophe (sans entendu *horos*) d'un certain Alkion.

⁽³⁾ *Résultats topogr. et arch. des fouilles entreprises à Jérusalem par le P. Expl. Fund.*, *Journal asiat.*, 1872, II, p. 62-74. Pour les *Arch. Res.*, voir ci-dessus; *L'authenticité du S. Sépulture et le tombeau de Joseph d'Arimatea*, Paris, Leroux, 1878; *P. E. F.*, I, 31, 1877.

p. 76-82); *Une borne milliaire de Jérusalem*, R. A. O., I, p. 284-284; *Le plan de l'église du Saint-Sépulture dessinée par Armentoph au VII^e siècle*, R. A. O., II, p. 250; *La Vierge en Église de la Vierge de Justinien à Jérusalem*, R. A. O., III, p. 33-57; *Le lieu de la sépulture de saint Étienne*, R. A. O., IV, p. 66-68; *Topographie de la Jérusalem antique*, R. A. O., VIII, p. 21-28; *La basilique du Saint-Sépulture*, *ibid.*, p. 143-146; *Sur un sépulcre juif découvert près de Jérusalem*, C. r. Acad., 1899, p. 281-282.

⁽⁴⁾ *The stone of Rahabath en Hugal and the King's Gardens*, P. E. F., Q. 31, 1870, p. 231-233; *Lettre à M. de Sautcy sur la pierre de Rahab et la limite des territoires de Benjamin et de Juda*, Rev. arch., 1870-71, p. 416-423; *Un état Hyppon de la tétrapolite*, Rev. arch., 1875, I, p. 302-309, et C. r. Acad., 1880, p. 463-468; *L'emplacement de la ville d'Ascalon*, Rev. arch., 1875, II, p. 231-245; *Observations sur quelques points des côtes de la Phénicie et de Palestine d'après l'itinéraire du pèlerin de Bordeaux*, *Bulletin de la Société de géogr. de Paris*, 1875, p. 47-55; *De Jérusalem à Bir el-Huta*, *fragm. d'un journal d'une excursion faite en juin 1874*, *ibid.*, 1877, p. 493-513; *Heir Eban, the great Eban and Eban hu-Kzer*, P. E. F., Q. 31, 1877, p. 151-156; *Notes sur la Palestine*, *La campagne d'Ahaz contre Je-*

la Syrie ¹, parfois simples remarques notées dans des comptes rendus ², il faut signaler le commentaire topographique de la carte en mosaïque de Madaba ³ et celui sur un p-sept impérial byzantin ⁴. La topographie de Carthage l'intéressait aussi ⁵.

Une des choses qu'il a semblées avec le plus d'ardeur donnerait à la grande courbe que décrit le canal tunnel de Silos une signification particulière elle marquerait la nécessité d'éviter les tunnels des rois de Juda que nous

reconnaissons et l'emplacement de Yehusash, Journ. asiat., 1877, I, p. 490-501, voir G. r. Acad., 1877, p. 516; L'Anat., de Beller et le Bethar de Harenchsha, R.A.O., I, p. 141-142; Sur quelques localités de Palestine mentionnées dans la vie de Pierre l'Éthi., R.A.O., II, p. 1-23; Thiebt, la ville d'Elle et le mont Auz, ibid., p. 131-140; Sagar, Gomurra et Sadana, R.A.O., I, p. 160-184, II, p. 169, VI, p. 217-218; Le sépulcre de Rachel et le tombeau du roi Archélaüs, R.A.O., II, p. 134-137 et IV, p. 291-292; Bercutha, ville principale d'Aralus, ibid., p. 219; Hébron et Dioclétiannopolis, R.A.O., III, p. 201-202; La Palestine au commencement du VI^e siècle et les Pterophories de Jean Rufus, évêque de Malonnus, ibid., p. 223-224; Gath et Gath-Himmon, ibid., p. 273-276; La ville idéologique de Mephaal, R.A.O., IV, p. 31-60; Sur quelques noms de lieux de Palestine et de Syrie, R.A.O., V, p. 33-34; Arch. et topogr. de Palatrina, ibid., p. 113-131; On était l'embouchure du Jourdain à l'époque de Josue, ibid., p. 367-381; La Paragraphe d'été de sainte Sybille, R.A.O., VI, p. 123-144; La hauteur du mont Thaur, ibid., p. 373; (Hernando) R.A.O., VII, p. 202-204; Les autres à l'époque de la Palestine romaine, ibid., p. 221-234; Le mont Syna de Géziré, ibid., p. 385-387; Pateron de Terre Sainte et guides juifs, R.A.O., VIII, p. 141-142; (Yenun'amon) Rev. arch., 1908, II, p. 429-430.

¹¹ La voie romaine de Palmyre à Hama, R.A.O., IV, p. 64-74; Hama et la Strada Dioclétianna, ibid., p. 112-113; Le martyre de saint Léonce à Tripoli, ibid., p. 134-136; Bercutha et son mur d'enceinte, ibid., p. 252-264;

Donnaha et le pays de Job, R.A.O., V, p. 8-13; Ardouia, R.A.O., V, p. 380-387; Platanus de Phénicie, R.A.O., VI, p. 65-74; Phasna de la Trachonite, ibid., p. 300-301; Leana et Balnée, ibid., p. 310-314; (Muhallab), Syria, 1922, p. 110-121.

¹² Notamment les G. r. de H. Fournier et H. Gryn, Wandkarte von Palästina, dans Rev. arch., 1896, II, p. 473-475; G. Bousset, Die Städte Asiens, dans ibid., 1897, II, p. 501-501; Gryn, Geogr. des alten Palästina, dans ibid., p. 501-501; L. Gautier, Au delà du Jourdain, dans ibid., p. 501-503; G. Schumacher, Das südliche Asien, dans Rev. arch., 1898, II, p. 441-443; K. Baumbach, Palästina und Syrien, 2^e éd. (1900), dans Rev. arch., 1902, I, p. 281-283 et sur 2^e éd. (1908), dans ibid., 1908, II, p. 41-42; A. Muir, Reise in Arabien, dans Journ. des savants, 1902, p. 281-284; P. Tassin, Palästina nach den Ausgrabungen, dans Rev. arch., 1903, II, p. 250-257; A. Kuhn, Materialien zur Topographie des alten Jerusalem, dans Journ. des savants, 1907, p. 47-51; Bousset, Atlas Script. sacre, dans Rev. arch., 1907, II, p. 211-212.

¹³ La carte de Palestine d'après la mosaïque de Madaba, R.A.O., II, p. 161-174; La carte de la Terre Promise d'après la mosaïque de Madaba, R.A.O., IV, p. 273-282, voir Rev. arch., 1906, II, p. 423-425, le G. r. de l'étude de Jacoby.

¹⁴ L'Anat., p. de Bercutha, R.A.O., V, p. 149-150; VI, p. 150-151; VII, p. 151-152; VIII, p. 152-153; IX, p. 153-154; X, p. 154-155; XI, p. 155-156; XII, p. 156-157; XIII, p. 157-158; XIV, p. 158-159; XV, p. 159-160; XVI, p. 160-161; XVII, p. 161-162; XVIII, p. 162-163; XIX, p. 163-164; XX, p. 164-165; XXI, p. 165-166; XXII, p. 166-167; XXIII, p. 167-168; XXIV, p. 168-169; XXV, p. 169-170; XXVI, p. 170-171; XXVII, p. 171-172; XXVIII, p. 172-173; XXIX, p. 173-174; XXX, p. 174-175; XXXI, p. 175-176; XXXII, p. 176-177; XXXIII, p. 177-178; XXXIV, p. 178-179; XXXV, p. 179-180; XXXVI, p. 180-181; XXXVII, p. 181-182; XXXVIII, p. 182-183; XXXIX, p. 183-184; XL, p. 184-185; XLI, p. 185-186; XLII, p. 186-187; XLIII, p. 187-188; XLIV, p. 188-189; XLV, p. 189-190; XLVI, p. 190-191; XLVII, p. 191-192; XLVIII, p. 192-193; XLIX, p. 193-194; L, p. 194-195; LI, p. 195-196; LII, p. 196-197; LIII, p. 197-198; LIV, p. 198-199; LV, p. 199-200; LVI, p. 200-201; LVII, p. 201-202; LVIII, p. 202-203; LIX, p. 203-204; LX, p. 204-205; LXI, p. 205-206; LXII, p. 206-207; LXIII, p. 207-208; LXIV, p. 208-209; LXV, p. 209-210; LXVI, p. 210-211; LXVII, p. 211-212; LXVIII, p. 212-213; LXIX, p. 213-214; LXX, p. 214-215; LXXI, p. 215-216; LXXII, p. 216-217; LXXIII, p. 217-218; LXXIV, p. 218-219; LXXV, p. 219-220; LXXVI, p. 220-221; LXXVII, p. 221-222; LXXVIII, p. 222-223; LXXIX, p. 223-224; LXXX, p. 224-225; LXXXI, p. 225-226; LXXXII, p. 226-227; LXXXIII, p. 227-228; LXXXIV, p. 228-229; LXXXV, p. 229-230; LXXXVI, p. 230-231; LXXXVII, p. 231-232; LXXXVIII, p. 232-233; LXXXIX, p. 233-234; LXXXX, p. 234-235; LXXXXI, p. 235-236; LXXXXII, p. 236-237; LXXXXIII, p. 237-238; LXXXXIV, p. 238-239; LXXXXV, p. 239-240; LXXXXVI, p. 240-241; LXXXXVII, p. 241-242; LXXXXVIII, p. 242-243; LXXXXIX, p. 243-244; LXXXXX, p. 244-245; LXXXXXI, p. 245-246; LXXXXXII, p. 246-247; LXXXXXIII, p. 247-248; LXXXXXIV, p. 248-249; LXXXXXV, p. 249-250; LXXXXXVI, p. 250-251; LXXXXXVII, p. 251-252; LXXXXXVIII, p. 252-253; LXXXXXIX, p. 253-254; LXXXXXX, p. 254-255; LXXXXXXI, p. 255-256; LXXXXXXII, p. 256-257; LXXXXXXIII, p. 257-258; LXXXXXXIV, p. 258-259; LXXXXXXV, p. 259-260; LXXXXXXVI, p. 260-261; LXXXXXXVII, p. 261-262; LXXXXXXVIII, p. 262-263; LXXXXXXIX, p. 263-264; LXXXXXXX, p. 264-265; LXXXXXXXI, p. 265-266; LXXXXXXXII, p. 266-267; LXXXXXXXIII, p. 267-268; LXXXXXXXIV, p. 268-269; LXXXXXXXV, p. 269-270; LXXXXXXXVI, p. 270-271; LXXXXXXXVII, p. 271-272; LXXXXXXXVIII, p. 272-273; LXXXXXXXIX, p. 273-274; LXXXXXXX, p. 274-275; LXXXXXXXI, p. 275-276; LXXXXXXXII, p. 276-277; LXXXXXXXIII, p. 277-278; LXXXXXXXIV, p. 278-279; LXXXXXXXV, p. 279-280; LXXXXXXXVI, p. 280-281; LXXXXXXXVII, p. 281-282; LXXXXXXXVIII, p. 282-283; LXXXXXXXIX, p. 283-284; LXXXXXXX, p. 284-285; LXXXXXXXI, p. 285-286; LXXXXXXXII, p. 286-287; LXXXXXXXIII, p. 287-288; LXXXXXXXIV, p. 288-289; LXXXXXXXV, p. 289-290; LXXXXXXXVI, p. 290-291; LXXXXXXXVII, p. 291-292; LXXXXXXXVIII, p. 292-293; LXXXXXXXIX, p. 293-294; LXXXXXXX, p. 294-295; LXXXXXXXI, p. 295-296; LXXXXXXXII, p. 296-297; LXXXXXXXIII, p. 297-298; LXXXXXXXIV, p. 298-299; LXXXXXXXV, p. 299-300; LXXXXXXXVI, p. 300-301; LXXXXXXXVII, p. 301-302; LXXXXXXXVIII, p. 302-303; LXXXXXXXIX, p. 303-304; LXXXXXXX, p. 304-305; LXXXXXXXI, p. 305-306; LXXXXXXXII, p. 306-307; LXXXXXXXIII, p. 307-308; LXXXXXXXIV, p. 308-309; LXXXXXXXV, p. 309-310; LXXXXXXXVI, p. 310-311; LXXXXXXXVII, p. 311-312; LXXXXXXXVIII, p. 312-313; LXXXXXXXIX, p. 313-314; LXXXXXXX, p. 314-315; LXXXXXXXI, p. 315-316; LXXXXXXXII, p. 316-317; LXXXXXXXIII, p. 317-318; LXXXXXXXIV, p. 318-319; LXXXXXXXV, p. 319-320; LXXXXXXXVI, p. 320-321; LXXXXXXXVII, p. 321-322; LXXXXXXXVIII, p. 322-323; LXXXXXXXIX, p. 323-324; LXXXXXXX, p. 324-325; LXXXXXXXI, p. 325-326; LXXXXXXXII, p. 326-327; LXXXXXXXIII, p. 327-328; LXXXXXXXIV, p. 328-329; LXXXXXXXV, p. 329-330; LXXXXXXXVI, p. 330-331; LXXXXXXXVII, p. 331-332; LXXXXXXXVIII, p. 332-333; LXXXXXXXIX, p. 333-334; LXXXXXXX, p. 334-335; LXXXXXXXI, p. 335-336; LXXXXXXXII, p. 336-337; LXXXXXXXIII, p. 337-338; LXXXXXXXIV, p. 338-339; LXXXXXXXV, p. 339-340; LXXXXXXXVI, p. 340-341; LXXXXXXXVII, p. 341-342; LXXXXXXXVIII, p. 342-343; LXXXXXXXIX, p. 343-344; LXXXXXXX, p. 344-345; LXXXXXXXI, p. 345-346; LXXXXXXXII, p. 346-347; LXXXXXXXIII, p. 347-348; LXXXXXXXIV, p. 348-349; LXXXXXXXV, p. 349-350; LXXXXXXXVI, p. 350-351; LXXXXXXXVII, p. 351-352; LXXXXXXXVIII, p. 352-353; LXXXXXXXIX, p. 353-354; LXXXXXXX, p. 354-355; LXXXXXXXI, p. 355-356; LXXXXXXXII, p. 356-357; LXXXXXXXIII, p. 357-358; LXXXXXXXIV, p. 358-359; LXXXXXXXV, p. 359-360; LXXXXXXXVI, p. 360-361; LXXXXXXXVII, p. 361-362; LXXXXXXXVIII, p. 362-363; LXXXXXXXIX, p. 363-364; LXXXXXXX, p. 364-365; LXXXXXXXI, p. 365-366; LXXXXXXXII, p. 366-367; LXXXXXXXIII, p. 367-368; LXXXXXXXIV, p. 368-369; LXXXXXXXV, p. 369-370; LXXXXXXXVI, p. 370-371; LXXXXXXXVII, p. 371-372; LXXXXXXXVIII, p. 372-373; LXXXXXXXIX, p. 373-374; LXXXXXXX, p. 374-375; LXXXXXXXI, p. 375-376; LXXXXXXXII, p. 376-377; LXXXXXXXIII, p. 377-378; LXXXXXXXIV, p. 378-379; LXXXXXXXV, p. 379-380; LXXXXXXXVI, p. 380-381; LXXXXXXXVII, p. 381-382; LXXXXXXXVIII, p. 382-383; LXXXXXXXIX, p. 383-384; LXXXXXXX, p. 384-385; LXXXXXXXI, p. 385-386; LXXXXXXXII, p. 386-387; LXXXXXXXIII, p. 387-388; LXXXXXXXIV, p. 388-389; LXXXXXXXV, p. 389-390; LXXXXXXXVI, p. 390-391; LXXXXXXXVII, p. 391-392; LXXXXXXXVIII, p. 392-393; LXXXXXXXIX, p. 393-394; LXXXXXXX, p. 394-395; LXXXXXXXI, p. 395-396; LXXXXXXXII, p. 396-397; LXXXXXXXIII, p. 397-398; LXXXXXXXIV, p. 398-399; LXXXXXXXV, p. 399-400; LXXXXXXXVI, p. 400-401; LXXXXXXXVII, p. 401-402; LXXXXXXXVIII, p. 402-403; LXXXXXXXIX, p. 403-404; LXXXXXXX, p. 404-405; LXXXXXXXI, p. 405-406; LXXXXXXXII, p. 406-407; LXXXXXXXIII, p. 407-408; LXXXXXXXIV, p. 408-409; LXXXXXXXV, p. 409-410; LXXXXXXXVI, p. 410-411; LXXXXXXXVII, p. 411-412; LXXXXXXXVIII, p. 412-413; LXXXXXXXIX, p. 413-414; LXXXXXXX, p. 414-415; LXXXXXXXI, p. 415-416; LXXXXXXXII, p. 416-417; LXXXXXXXIII, p. 417-418; LXXXXXXXIV, p. 418-419; LXXXXXXXV, p. 419-420; LXXXXXXXVI, p. 420-421; LXXXXXXXVII, p. 421-422; LXXXXXXXVIII, p. 422-423; LXXXXXXXIX, p. 423-424; LXXXXXXX, p. 424-425; LXXXXXXXI, p. 425-426; LXXXXXXXII, p. 426-427; LXXXXXXXIII, p. 427-428; LXXXXXXXIV, p. 428-429; LXXXXXXXV, p. 429-430; LXXXXXXXVI, p. 430-431; LXXXXXXXVII, p. 431-432; LXXXXXXXVIII, p. 432-433; LXXXXXXXIX, p. 433-434; LXXXXXXX, p. 434-435; LXXXXXXXI, p. 435-436; LXXXXXXXII, p. 436-437; LXXXXXXXIII, p. 437-438; LXXXXXXXIV, p. 438-439; LXXXXXXXV, p. 439-440; LXXXXXXXVI, p. 440-441; LXXXXXXXVII, p. 441-442; LXXXXXXXVIII, p. 442-443; LXXXXXXXIX, p. 443-444; LXXXXXXX, p. 444-445; LXXXXXXXI, p. 445-446; LXXXXXXXII, p. 446-447; LXXXXXXXIII, p. 447-448; LXXXXXXXIV, p. 448-449; LXXXXXXXV, p. 449-450; LXXXXXXXVI, p. 450-451; LXXXXXXXVII, p. 451-452; LXXXXXXXVIII, p. 452-453; LXXXXXXXIX, p. 453-454; LXXXXXXX, p. 454-455; LXXXXXXXI, p. 455-456; LXXXXXXXII, p. 456-457; LXXXXXXXIII, p. 457-458; LXXXXXXXIV, p. 458-459; LXXXXXXXV, p. 459-460; LXXXXXXXVI, p. 460-461; LXXXXXXXVII, p. 461-462; LXXXXXXXVIII, p. 462-463; LXXXXXXXIX, p. 463-464; LXXXXXXX, p. 464-465; LXXXXXXXI, p. 465-466; LXXXXXXXII, p. 466-467; LXXXXXXXIII, p. 467-468; LXXXXXXXIV, p. 468-469; LXXXXXXXV, p. 469-470; LXXXXXXXVI, p. 470-471; LXXXXXXXVII, p. 471-472; LXXXXXXXVIII, p. 472-473; LXXXXXXXIX, p. 473-474; LXXXXXXX, p. 474-475; LXXXXXXXI, p. 475-476; LXXXXXXXII, p. 476-477; LXXXXXXXIII, p. 477-478; LXXXXXXXIV, p. 478-479; LXXXXXXXV, p. 479-480; LXXXXXXXVI, p. 480-481; LXXXXXXXVII, p. 481-482; LXXXXXXXVIII, p. 482-483; LXXXXXXXIX, p. 483-484; LXXXXXXX, p. 484-485; LXXXXXXXI, p. 485-486; LXXXXXXXII, p. 486-487; LXXXXXXXIII, p. 487-488; LXXXXXXXIV, p. 488-489; LXXXXXXXV, p. 489-490; LXXXXXXXVI, p. 490-491; LXXXXXXXVII, p. 491-492; LXXXXXXXVIII, p. 492-493; LXXXXXXXIX, p. 493-494; LXXXXXXX, p. 494-495; LXXXXXXXI, p. 495-496; LXXXXXXXII, p. 496-497; LXXXXXXXIII, p. 497-498; LXXXXXXXIV, p. 498-499; LXXXXXXXV, p. 499-500; LXXXXXXXVI, p. 500-501; LXXXXXXXVII, p. 501-502; LXXXXXXXVIII, p. 502-503; LXXXXXXXIX, p. 503-504; LXXXXXXX, p. 504-505; LXXXXXXXI, p. 505-506; LXXXXXXXII, p. 506-507; LXXXXXXXIII, p. 507-508; LXXXXXXXIV, p. 508-509; LXXXXXXXV, p. 509-510; LXXXXXXXVI, p. 510-511; LXXXXXXXVII, p. 511-512; LXXXXXXXVIII, p. 512-513; LXXXXXXXIX, p. 513-514; LXXXXXXX, p. 514-515; LXXXXXXXI, p. 515-516; LXXXXXXXII, p. 516-517; LXXXXXXXIII, p. 517-518; LXXXXXXXIV, p. 518-519; LXXXXXXXV, p. 519-520; LXXXXXXXVI, p. 520-521; LXXXXXXXVII, p. 521-522; LXXXXXXXVIII, p. 522-523; LXXXXXXXIX, p. 523-524; LXXXXXXX, p. 524-525; LXXXXXXXI, p. 525-526; LXXXXXXXII, p. 526-527; LXXXXXXXIII, p. 527-528; LXXXXXXXIV, p. 528-529; LXXXXXXXV, p. 529-530; LXXXXXXXVI, p. 530-531; LXXXXXXXVII, p. 531-532; LXXXXXXXVIII, p. 532-533; LXXXXXXXIX, p. 533-534; LXXXXXXX, p. 534-535; LXXXXXXXI, p. 535-536; LXXXXXXXII, p. 536-537; LXXXXXXXIII, p. 537-538; LXXXXXXXIV, p. 538-539; LXXXXXXXV, p. 539-540; LXXXXXXXVI, p. 540-541; LXXXXXXXVII, p. 541-542; LXXXXXXXVIII, p. 542-543; LXXXXXXXIX, p. 543-544; LXXXXXXX, p. 544-545; LXXXXXXXI, p. 545-546; LXXXXXXXII, p. 546-547; LXXXXXXXIII, p. 547-548; LXXXXXXXIV, p. 548-549; LXXXXXXXV, p. 549-550; LXXXXXXXVI, p. 550-551; LXXXXXXXVII, p. 551-552; LXXXXXXXVIII, p. 552-553; LXXXXXXXIX, p. 553-554; LXXXXXXX, p. 554-555; LXXXXXXXI, p. 555-556; LXXXXXXXII, p. 556-557; LXXXXXXXIII, p. 557-558; LXXXXXXXIV, p. 558-559; LXXXXXXXV, p. 559-560; LXXXXXXXVI, p. 560-561; LXXXXXXXVII, p. 561-562; LXXXXXXXVIII, p. 562-563; LXXXXXXXIX, p. 563-564; LXXXXXXX, p. 564-565; LXXXXXXXI, p. 565-566; LXXXXXXXII, p. 566-567; LXXXXXXXIII, p. 567-568; LXXXXXXXIV, p. 568-569; LXXXXXXXV, p. 569-570; LXXXXXXXVI, p. 570-571; LXXXXXXXVII, p. 571-572; LXXXXXXXVIII, p. 572-573; LXXXXXXXIX, p. 573-574; LXXXXXXX, p. 574-575; LXXXXXXXI, p. 575-576; LXXXXXXXII, p. 576-577; LXXXXXXXIII, p. 577-578; LXXXXXXXIV, p. 578-579; LXXXXXXXV, p. 579-580; LXXXXXXXVI, p. 580-581; LXXXXXXXVII, p. 581-582; LXXXXXXXVIII, p. 582-583; LXXXXXXXIX, p. 583-584; LXXXXXXX, p. 584-585; LXXXXXXXI, p. 585-586; LXXXXXXXII, p. 586-587; LXXXXXXXIII, p. 587-588; LXXXXXXXIV, p. 588-589; LXXXXXXXV, p. 589-590; LXXXXXXXVI, p. 590-591; LXXXXXXXVII, p. 591-592; LXXXXXXXVIII, p. 592-593; LXXXXXXXIX, p. 593-594; LXXXXXXX, p. 594-595; LXXXXXXXI, p. 595-596; LXXXXXXXII, p. 596-597; LXXXXXXXIII, p. 597-598; LXXXXXXXIV, p. 598-599; LXXXXXXXV, p. 599-600; LXXXXXXXVI, p. 600-601; LXXXXXXXVII, p. 601-602; LXXXXXXXVIII, p. 602-603; LXXXXXXXIX, p. 603-604; LXXXXXXX, p. 604-605; LXXXXXXXI, p. 605-606; LXXXXXXXII, p. 606-607; LXXXXXXXIII, p. 607-608; LXXXXXXXIV, p. 608-609; LXXXXXXXV, p. 609-610; LXXXXXXXVI, p. 610-611; LXXXXXXXVII, p. 611-612; LXXXXXXXVIII, p. 612-613; LXXXXXXXIX, p. 613-614; LXXXXXXX, p. 614-615; LXXXXXXXI, p. 615-616; LXXXXXXXII, p. 616-617; LXXXXXXXIII, p. 617-618; LXXXXXXXIV, p. 618-619; LXXXXXXXV, p. 619-620; LXXXXXXXVI, p. 620-621; LXXXXXXXVII, p. 621-622; LXXXXXXXVIII, p. 622-623; LXXXXXXXIX, p. 623-624; LXXXXXXX, p. 624-625; LXXXXXXXI, p. 625-626; LXXXXXXXII, p. 626-627; LXXXXXXXIII, p. 627-628; LXXXXXXXIV, p. 628-629; LXXXXXXXV, p. 629-630; LXXXXXXXVI, p. 630-631; LXXXXXXXVII, p. 631-632; LXXXXXXXVIII, p. 632-633; LXXXXXXXIX, p. 633-634; LXXXXXXX, p. 634-635; LXXXXXXXI, p. 635-636; LXXXXXXXII, p. 636-637; LXXXXXXXIII, p. 637-638; LXXXXXXXIV, p. 638-639; LXXXXXXXV, p. 639-640; LXXXXXXXVI, p. 640-641; LXXXXXXXVII, p. 641-642; LXXXXXXXVIII, p. 642-643; LXXXXXXXIX, p. 643-644; LXXXXXXX, p. 644-645; LXXXXXXXI, p. 645-646; LXXXXXXXII, p. 646-647; LXXXXXXXIII, p. 647-648; LXXXXXXXIV, p. 648-649; LXXXXXXXV, p. 649-650; LXXXXXXXVI, p. 650-651; LXXXXXXXVII, p. 651-652; LXXXXXXXVIII, p. 652-653; LXXXXXXXIX, p. 653-654; LXXXXXXX, p. 654-655; LXXXXXXXI, p. 655-656; LXXXXXXXII, p. 656-657; LXXXXXXXIII, p. 657-658; LXXXXXXXIV, p. 658-659; LXXXXXXXV, p. 659-660; LXXXXXXXVI, p. 660-661; LXXXXXXXVII, p. 661-662; LXXXXXXXVIII, p. 662-663; LXXXXXXXIX, p. 663-664; LXXXXXXX, p. 664-665; LXXXXXXXI, p. 665-666; LXXXXXXXII, p. 666-667; LXXXXXXXIII, p. 667-668; LXXXXXXXIV, p. 668-669; LXXXXXXXV, p. 669-670; LXXXXXXXVI, p. 670-671; LXXXXXXXVII, p. 671-672; LXXXXXXXVIII, p. 672-673; LXXXXXXXIX, p. 673-674; LXXXXXXX, p. 674-675; LXXXXXXXI, p. 675-676; LXXXXXXXII, p. 676-677; LXXXXXXXIII, p. 677-678; LXXXXXXXIV, p. 678-679; LXXXXXXXV, p. 679-680; LXXXXXXXVI, p. 680-681; LXXXXXXXVII, p. 681-682; LXXXXXXXVIII, p. 682-683; LXXXXXXXIX, p. 683-684; LXXXXXXX, p. 684-685; LXXXXXXXI, p. 685-686; LXXXXXXXII, p. 686-687; LXXXXXXXIII, p. 687-688; LXXXXXXXIV, p. 688-689; LXXXXXXXV, p. 689-690; LXXXXXXXVI, p. 690-691; LXXXXXXXVII, p. 691-692; LXXXXXXXVIII, p. 692-693; LXXXXXXXIX, p. 693-694; LXXXXXXX, p. 694-695; LXXXXXXXI, p. 695-696; LXXXXXXXII, p. 696-697; LXXXXXXXIII, p. 697-698; LXXXXXXXIV, p. 698-699; LXXXXXXXV, p. 699-700; LXXXXXXXVI, p. 700-701; LXXXXXXXVII, p. 701-702; LXXXXXXXVIII, p. 702-703; LXXXXXXXIX, p. 703-704; LXXXXXXX, p. 704-705; LXXXXXXXI, p. 705-706; LXXXXXXXII, p. 706-707; LXXXXXXXIII, p. 707-708; LXXXXXXXIV, p. 708-709; LXXXXXXXV, p. 709-710; LXXXXXXXVI, p. 710-711; LXXXXXXXVII, p. 711-712; LXXXXXXXVIII, p. 712-713; LXXXXXXXIX, p. 713-714; LXXXXXXX, p. 714-715; LXXXXXXXI, p. 715-716; LXXXXXXXII, p. 716-717; LXXXXXXXIII, p. 717-718; LXXXXXXXIV, p. 718-719; LXXXXXXXV, p. 719-720; LXXXXXXXVI, p. 720-721; LXXXXXXXVII, p. 721-722; LXXXXXXXVIII, p. 722-723; LXXXXXXXIX, p. 723-724; LXXXXXXX, p. 724-725; LXXXXXXXI, p. 725-726; LXXXXXXXII, p. 726-727; LXXXXXXXIII, p. 727-728; LXXXXXXXIV, p. 728-729; LXXXXXXXV, p. 729-730; LXXXXXXXVI, p. 730-731; LXXXXXXXVII, p. 731-732; LXXXXXXXVIII, p. 732-733; LXXXXXXXIX, p. 733-734; LXXXXXXX, p. 734-735; LXXXXXXXI, p. 735-736; LXXXXXXXII, p. 736-737; LXXXXXXXIII, p. 737-738; LXXXXXXXIV, p. 738-739; LXXXXXXXV, p. 739-740; LXXXXXXXVI, p. 740-741; LXXXXXXXVII, p. 741-742; LXXXXXXXVIII, p. 742-743; LXXXXXXXIX, p. 743-744; LXXXXXXX, p. 744-745; LXXXXXXXI, p. 745-746; LXXXXXXXII, p. 746-747; LXXXXXXXIII, p. 747-748; LXXXXXXXIV, p. 748-749; LXXXXXXXV, p. 749-750; LXXXXXXXVI, p. 750-751; LXXXXXXXVII, p. 751-752; LXXXXXXXVIII, p. 752-753; LXXXXXXXIX, p. 753-754; LXXXXXXX, p. 754-755; LXXXXXXXI, p. 755-756; LXXXXXXXII, p. 756-757; LXXXXXXXIII, p. 757-758; LXXXXXXXIV, p. 758-759; LXXXXXXXV, p. 759-760; LXXXXXXXVI, p. 760-761; LXXXXXXXVII, p. 761-762; LXXXXXXXVIII, p. 762-763; LXXXXXXXIX, p. 763-764; LXXXXXXX, p. 764-765; LXXXXXXXI, p. 765-766; LXXXXXXXII, p. 766-767; LXXXXXXXIII, p. 767-768; LXXXXXXXIV, p. 768-769; LXXXXXXXV, p. 769-770; LXXXXXXXVI, p. 770-771; LXXXXXXXVII, p. 771-772; LXXXXXXXVIII, p. 772-773; LXXXXXXXIX, p. 773-774; LXXXXXXX, p. 774-775; LXXXXXXXI, p. 775-776; LXXXXXXXII, p. 776-777; LXXXXXXXIII, p. 777-778; LXXXXXXXIV, p. 778-779; LXXXXXXXV, p. 779-780; LXXXXXXXVI, p. 780-781; LXXXXXXXVII, p. 781-782; LXXXXXXXVIII, p. 782-783; LXXXXXXXIX, p. 783-784; LXXXXXXX, p. 784-785; LXXXXXXXI, p. 785-786; LXXXXXXXII, p. 786-787; LXXXXXXXIII, p. 787-788; LXXXXXXXIV, p. 788-789; LXXXXXXXV, p. 789-790; LXXXXXXXVI, p. 790-791; LXXXXXXXVII, p. 791-792; LXXXXXXXVIII, p. 792-793; LXXXXXXXIX, p. 793-794; LXXXXXXX, p. 794-795; LXXXXXXXI, p. 795-796; LXXXXXXXII, p. 796-797; LXXXXXXXIII, p. 797-798; LXXXXXXXIV, p. 798-799; LXXXXXXXV, p. 799-800; LXXXXXXXVI, p. 800-801; LXXXXXXXVII, p. 801-802; LXXXXXXXVIII, p. 802-803; LXXXXXXXIX, p. 803-804; LXXXXXXX, p. 804-805; LXXXXXXXI, p. 805-806; LXXXXXXXII, p. 806-807; LXXXXXXXIII, p. 807-808; LXXXXXXXIV, p. 808-809; LXXXXXXXV, p. 809-810; LXXXXXXXVI, p. 810-811; LXXXXXXXVII, p. 811-812; LXXXXXXXVIII, p. 812-813; LXXXXXXXIX, p. 813-814; LXXXXXXX, p. 814-815; LXXXXXXXI, p. 815-816; LXXXXXXXII, p. 816-817; L

savons avoir été creusées dans la colline d'Ophel¹. La vérification de cette hypothèse a entraîné les recherches de Bliss, puis celles de Raymond Weill qui ne sont pas encore terminées, mais dont les résultats sont déjà importants.

..

La curiosité de M. Clermont ne s'est pas limitée à l'antiquité, elle s'est étendue au moyen âge et même aux temps modernes. Presque aussitôt débarqué en Palestine, il releva les vestiges relatifs aux croisades² et il ne cessa d'étudier les questions de topographie médiévales non seulement à Jérusalem et aux environs³, mais aussi dans le reste de la Palestine⁴.

¹ *Rea. cr.* 1887, II, p. 329-363; *Rev. historique*, sept.-déc. 1890, p. 408-406; *Les tombeaux de David et des rois de Juda et le tunnel-aqueduc de Siloé*, *R.A.O.*, II, p. 254-291; *Le « puits » des tombeaux des rois de Juda*, *R.A.O.*, III, p. 87-88, t. C. C. VII, p. 2, 28.

² *L'abbaye de Sainte-Anne et le lazaret de Jérusalem*, *C. r. Acad.*, 1871, p. 382; *Tombe et portrait d'un évêque croisé de Palestine*, *C. r. Acad.*, 1874, p. 218-282; *Sur des médailles inédites pouvant servir à l'histoire des croisades*, *Ibid.*, 1876, p. 61-67. Sous le titre de *Matériaux inédits pour servir à l'hist. des Croisés*, ont paru à part deux ouvrages : *Inscr. inédites de Palestine* (h. d.) extr. de *La Musée archéologique et le Musée des Archives de l'Orient* *Ibid.*, t. II (1883), Paris 1884. Il faut distinguer encore les *Monuments inédits des Croisés*, tir. à p. des deux publ. suivantes : *La Présentation du Christ au temple*, *Rev. arch.* 1877, I, p. 302-336, et *La Pierre de Bethphagé*, *Ibid.*, II, p. 306-308. Deux autres inédits des croisés aux noms de Raoul Urzel et de Salomo de Puleo, *R.A.O.*, I, p. 143. *Mission en Palestine et en Phénicie*, *Une nuit des Croisés le St Jean d'A. r.*, *R.A.O.*, II, p. 151-152 (cf. *C. r. Acad.*, 1888, p. 324-326, p. 374-372 et p. 404); *Un reliquaire des croisades*, *R.A.O.*, II, p. 234-238; *Inscr. des croisades découvertes à la Khankah de Jérusalem*, *R.A.O.*, III, p. 37-59; *L'oiseau emblématique de Karak*, *Ibid.*, p. 129-131; *Un sceau des croisades appartenant à la léproserie de Saint-Lazare le Grand*, *R.A.O.*, IV, p. 242-243; *Gérard, évêque de Halab de Syrie*, *R.A.O.*, VII, p. 191-198; *Inscriptions historiques des croisades* *C. r. Acad.*, 1900, p. 227.

³ *Hollige et les casques enroulés par Godfrey de Bouillon aux chanoines du Saint-Sépulchre*, *R.A.O.*, II, p. 31-33; *Le Chapitre du Saint-Sépulchre et l'abbaye du Mont Sion*, *R.A.O.*, III, p. 427-429. *Les possessions de l'abbaye du Temple du Mont Sion*, *R.A.O.*, V, p. 70-79.

⁴ *Les « comas » du Temple de Tyr*, *R.A.O.*, I, p. 144-145 et *R.A.O.*, II, p. 230-240. *Les Trois-Ponts, Jorgilla et le Toron de la fille de Comor dans la Seigneurie d'Arna*, *R.A.O.*, I, p. 192-196; *Les hermines des Croisés et la bérbe arabe*, *R.A.O.*, II, p. 111-118 et *R.A.O.*, III, p. 141-142; *Le rûlère de Gadara et le pont de Jaulra*, *R.A.O.*, II, p. 119-122; *Onghouané, Qahouané et la Canan des Croisés*, *Ibid.*, p. 123-128. *Sur quelques localités arabes de l'époque des croisades* (*Ibid.*, p. 129-138 et *Pha.*, voir M. HARTMANN, *M. u. N. D. P. V.*, 1890, p. 6-8) et *R.A.O.*, II, p. 178-180; *Richard 1^{er}, roi d'Angleterre et la mission de 1267 en Gascogne*, *R.A.O.*, II, p. 153; *Sur quelques casques de Terra-Sainte*, *R.A.O.*, I, p. 334-337; *Nazareth, le mont Seir et le Saint du Seigneur*,

et éventuellement en Syrie, tout particulièrement au moyen des itinéraires ¹.

La connaissance approfondie que M. Cl. Cl. avait de la langue arabe, lui a permis de lire un excellent parti des inscriptions si nombreuses encore rédigées en cette langue ² — aussi fut-il toujours un des plus fermes soutiens du *Corpus inscriptionum arabicarum* entrepris par Van Berchem et continué par M. G. Wiet. Nombreuses sont ses observations sur diverses publications faites par des arabisants, qu'il s'agisse de philologie pure ⁽³⁾

Ibid., p. 338-343; *Deir Fakhran, Bethbaran et les tombeaux de Mo'add et de Abou 'Obaida*, *Ibid.*, p. 344-350; *La géographie neutre de la Palestine* (après des documents arabes), *R. A. O.*, II, p. 85-100; *Ma'ad et-Dair et le casat de Monaster*, *Ibid.*, p. 93-98; *Chroniques syriennes relatives à la Syrie arabe*, *R. A. O.*, III, p. 100; *Les trois Karak de Syrie*, *R. A. O.*, IV, p. 10-50; *Annotations*, *R. A. O.*, V, p. 181-182; *Le bar de tatoris*, *Ibid.*, p. 201-206; *Hamlet-el et Ain el-Djalut*, *Ibid.*, p. 331-332; *Saida et ses environs d'après Barid*, *R. A. O.*, VI, p. 32-35; *Une nouvelle chronique samarienne*, *Ibid.*, p. 88-107. Voir aussi le n. p. de L. Lucas, *Gesch. der Stadt Tyros zur Zeit der Kreuzz.*, dans *Rev. or.*, t. XIII, p. 303-307.

⁽¹⁾ *Khob et ses tombeaux sacrés*, *R. A. O.*, I, p. 220-224; *Légendes et traditions locales de Palestine au moyen âge*, *Ibid.*, p. 322-333; *Le pèlerinage de Nasir Khouran d'Acre à Tibériade*, *R. A. O.*, I, p. 303-319; *De Heshan à Kerak*, *R. A. O.*, II, p. 181-183; *La relation du voyage du sultan Qait-bay en Syrie*, *R. A. O.*, III, p. 248-259; *Itinéraire d'un pèlerin français du 15^e siècle de Damas à Nablous*, *Ibid.*, p. 259-264; *La relation de voyage de Benjamin de Tudela*, *R. A. O.*, VII, p. 114-124; *Le pèlerinage de Louis de Rochefort*, *Ibid.*, p. 123-161; *Deux projets de croisés des XII^e et XIII^e s.*, *Ibid.*, p. 199-200 et p. 373-374; *La marche de Saladin du Lataf à Damas avec démonstration sur Kerak*, *Ibid.*, p. 283-294.

⁽²⁾ *Une pierre milliaire arabe de Pal.*, du premier a. de l'Hégire, *R. A. O.*, I, p. 201-213

et p. 395; *Inscr. du calife el-Mahdi relatant la construction de la mosquée d'Assouan en l'an 153 de l'Hég.*, *Ibid.*, p. 211-219; *Inscr. arabe de Banias*, *Ibid.*, p. 241-252; *Les Seigneurs de Banias et de Soubeïbe*, *Ibid.*, p. 253-261; *Le pont de Raibura à Lydda*, *Ibid.*, p. 262-279 et p. 390-399; *L'Inscr. de Palabek Anar*, *R. A. O.*, II, p. 24-25; *La basilique de Constantin et la mosquée d'Omar à Jérusalem*, *Ibid.*, p. 302-303 et p. 405-408; III, p. 33-35; VIII, p. 148-149; *L'Inscr. de Nebi Haroun et le « shurh » funéraire des Nabatéens et des Arabes*, *R. A. O.*, II, p. 364-369; *Une inscr. funéraire du calife 'Alai el-Melik à la Sakhra*, *Ibid.*, p. 400; *Le tombeau de Ojafar, cousin-germain de Mahomet*, *R. A. O.*, III, p. 218-223; *Une inscr. du calife Mehem au 140 de l'Hég.*, *Ibid.*, p. 285-293; *La destruction du Saint-Sépulcre par le calife Hukem et l'Inscr. consécutive de la basilique de Constantin*, *R. A. O.*, IV, p. 293-298; VI, p. 174-176; *Une Zenziré médievale avec inscr. et armoiries arabes*, *R. A. O.*, VI, p. 101-104.

⁽³⁾ *Héron d'Alexandrie et Poudonios le stoïcien, d'après un document arabe*, *R. A. O.*, I, p. 131-137 et *R. A. O.*, IV, p. 130-138; *Le mot arabe « magia »*, *R. A. O.*, II, p. 43; *Les dialectes arabes vulgaires de l'Afrique du Nord*, *R. A. O.*, III, p. 93-106; *Empédocle, Lénos, les Nantchéens et les Cathares*, *R. A. O.*, IV, p. 35-43; *Le « rûl » arabe et l'éponge égyptienne*, *Ibid.*, p. 53-57; *Sur un dialecte arabe vulgaire*, *R. A. O.*, V, p. 96-98; *Le prétendu Boie éthiopien et la livre d'or*, *Ibid.*, p. 185-194; *Sofmaz et Monagadem*, *Ibid.*, p. 239; *La christe cons-*

ou de questions touchant la Syrie et la Palestine¹. Nulle part en cette matière, il n'a mieux montré les ressources de son érudition que dans le mémoire sur *la Lampe et l'Oliver dans le Coran* ou, tout à tour, il évoque les exégèses indienne et coranique, l'archéologie, l'histoire, et on il nous conte avec quelle adresse le calife hant d'Alaou et de lampes qu'était le chérif. Tamer ed-Dari présida à l'installation du luminaire dans l'Islam après avoir abjuré, en 631, entre les mains du Prophète.

Enfin, on ne peut oublier de noter que M. Cl.-G. a, plus d'une fois, pris appui sur la philologie arabe pour expliquer tel ou tel terme s. antique ancien.

Le premier peut-être, M. Cl.-G. s'est intéressé au folklore palestinien et a tenté de l'utiliser. L'interprétation des légendes antiques, médiévales ou modernes² l'a souvent retenu et cela nous amène à envisager son activité scientifique dans le domaine de la mythologie.

l'antiquaire selon Masoudi, R. A. O., VI, p. 81-85; *Saint Éphrem et l'archéologie*, *ibid.*, p. 303-308; *Dauphins et poissons volants*, *R. A. O.*, VII, p. 383-385; *Le livre des neuf Sphères*, R. A. O., VII, p. 142-144. Voir encore les a. s. de STEUWER, *Chants des Arabes de Tripoli*, dans *Rev. et.*, t. LII, p. 455-467, et du même *Grammaire des dialectes Arabiques*, dans *Rev. et.*, t. XLIX, p. 406-411; de BOUEN et STEUWER, *Der arab. Dialekt. in Marokko*, dans *Mon. et.*, t. LII, p. 493-494.

⁽¹⁾ Explication d'un passage du traité conclu entre le sultan Qaloum et les Génois, R. A. O., I, p. 212-223; *La prise de Jérusalem par les Perses en 614 J. C.*, R. A. O., II, p. 187-190 et V, p. 371; *Sur quelques noms de géomètres chez les Arabes de Palestine*, R. A. O., IV, p. 261-268; *Les Bohémordes princes d'Antioche, successeurs de Renaud de Châtillon, d'après les sources arabes*, R. A. O., V, p. 391-395; *Deux chartes des Croisés dans les archives arabes*, R. A. O., VI, p. 1-31; *Méridien et l'épave*, *ibid.*, p. 56-59; *L'empereur Hadrien et Jérusalem*, *ibid.*, p. 279-283; *Albert le Grand et l'ère chalcéenne*, *ibid.*, p. 353-358; *Un texte arabe inédit pour servir à l'histoire des chré-*

tiens d'Égypte, *ibid.*, p. 384-379; *Le Livre de la Création et de l'Histoire*, R. A. O., VII, p. 40-54; *Histoire d'Égypte de Maqrizi*, *ibid.*, p. 108-190; *Le livre sacré*, *ibid.*, p. 190-204; *Les cistes rituel grec pour l'abjuration des Musulmans*, *ibid.*, p. 251-257; *Le caractère sigillaire chez les Arabes*, *ibid.*, p. 334-337; *(Livers)* *ibid.*, p. 115-119; *Les noms somatiques*, *ibid.*, p. 381-388; (titre de Saladin) *An. H.E.*, 1916-18, p. 59.

⁽²⁾ *Revue de l'Édit. des H. A.*, 1910 I, p. 213-260.

⁽³⁾ *La Palestine inconnue*, Paris, Leroux, 1876. Voir encore, *Nom et souvenir des Philistins dans la tradition populaire des folkloristes de Palestine*, *Q. R. Acad.*, 1879, p. 400-404; *Les noms de la chasse-souris en syriaque et en hébreu*, R. A. O., III, p. 92-93; *The Arabs in Palestine*, dans *The Survey of N. Palest.*, Special papers, p. 215-221.

⁽⁴⁾ Le premier travail de M. Cl.-G., — écrit en Palestine, car dès 1863 le *Journal asiat.*, II, p. 300 avait inséré une lettre de M. Wabl sur un passage du *Kinab et Shuruf* — est la publication d'un conte inédit, *texte turc et trad. fr.*, des *Mille et une nuits*; *Histoire de Calife*

2.

Les recherches touchant l'influence que les Phéniciens ont exercée en Grèce à une haute époque, étaient à l'ordre du jour quand M. L. G. débata dans la science, il n'est donc pas surprenant qu'il ait consacré à cette question ses premiers travaux importants et aussitôt il aborde le sujet par l'épigraphie. Il part d'un texte grec rapporté au Louvre par Renan⁽¹⁾, l'inscription de Ma'ad en l'honneur consistant en une d'orace au dieu Satrapes, Or. M. Cl. 46, retrouve un dieu Satrapes en klido⁽²⁾. A cette époque, il suffisait d'établir un tel rapprochement pour démontrer que le dieu avait été tout simplement rapporté de Phénicie en Grèce. Mais on pouvait se demander quel était le dieu auquel on avait appliqué « ce titre emprunté à la langue officielle de l'administration perse et surtout comme un pareil titre hellénise a pu se maintenir jusqu'à la date relativement basse où nous fait descendre notre inscription⁽³⁾ ». L'ingéniosité du jeune savant trouvant réponse à toutes ces questions, mais, plus tard, il entrevit les difficultés — un dieu Shadrapha était apparu à Palmyre et

le preneur et du calife Haroun er-Rachid, Jérusalem, 1809, dont nous ne voyons guère à rapprocher que la Note sur un passage de l'indulgence Bilak (texte citant Journ. asiat., 1808, I, p. 335-336 et p. 533. Les principales légendes juives sont : L'épique de Marie et l'Ange et les rois mages le royaume en Palestine, R.A.O., I, p. 130, Les saintes vies de saint Jacques l'ultraire, Palestine, F.A.O., II, p. 404-410; Mané, Théod., Pharis et la fête de l'ultraire, R.A.O., I, p. 135-139, voir An. H. R., 1915-16, p. 60-61; La légende de l'Ange et d'Adam le laboureur, ibid., p. 314-316; Légendes et traditions locales de Palestine au moyen âge, ibid., p. 324-333; La lettre de l'Ange au roi d'Israël, la koubba juive adorée à Edesse et la me'ouza, R.A.O., III, p. 216-223 (et Z.D.M.G., 1900, p. 361 et 1901, p. 133), El-Kahf et la Grotte des Sept Dor-

meux, ibid., p. 295-301; Les creux marqués de serpents, R.A.O., IV, p. 349-353 et p. 404; L'Ange, le marquis d'Israël, R.A.O., V, p. 380-393, diverses légendes, R.A.O., VI, p. 303-317; Jeune dans la tradition samaritaine, ibid., p. 387-388. Traditions arabes au pays le plus, R.A.O., VI, p. 25-31; Légendes sur l'ultraire, ibid., p. 34-36; Forger les paires et les autres, ibid., p. 71-74 et p. 147-148, (Nell Munro), An. H.E., 1922-1923, p. 39.

⁽¹⁾ Mission de Phénicie, p. 241 et 253.

⁽²⁾ G.O., Le dieu Satrape et les Phéniciens dans le Péloponnèse. Notes d'arch. et Journ. asiat., 1877, II, p. 257-258. Note addit. sur le nom d'Abdouros et la prononciation du nom d'Ouzir chez les Phéniciens, ibid., 1878, II, p. 232-241.

⁽³⁾ Le dieu Satrape, p. 41-42.

même M. Cl.-G. pensait retrouver le même nom divin sur la stèle d'Amritli qui était antérieure à l'époque perse⁽¹⁾.

L'un second mémoire détaillant bientôt au monde de propagation des mythes non plus seulement son but sur la transmission orale des légendes, mais sur les échanges d'objets portant des représentations figurées. L'imagination populaire s'exerçant à déchiffrer les rebuts posés par l'imagerie étrangère, tel est le thème de la mythologie iconologique⁽²⁾. Il semble qu'une étude sur les rapports iconographiques entre Horus et saint Georges — autre le trait le lumineux qui a conduit M. Cl.-G. à exposer sa curieuse théorie. Ce fut surtout l'occasion d'une brillante explication, devenue classique, de la coupe de Paléstrina⁽³⁾ et, chose assez malheureuse, de considérations très neuves sur les cultes carthaginois⁽⁴⁾. Dans la suite de ses recherches sur les cultes et les mythes M. Cl.-G. n'a usé que fort discrètement du système qu'il préconisait⁽⁵⁾. A la vérité, on ne voit pas comment les patères phéniciennes ou la plaquette de bronze que-

⁽¹⁾ Cette dernière lecture est contestée par Lichbarski, voir *R.E.S.*, 1691. Quant à la nouvelle étymologie, « grêle guérissant », que M. Cl.-G., *R.A.O.*, IV, p. 337, proposait pour Shadrapha et que rejette M. Lichbarski, elle est appuyée par un détail qui n'a pas retenu l'attention, c'est que le Shadrapha palmyrénien paraît muni des attributs d'Esculape. Mais, à la vérité, tout cela nous mène du zénopore.

⁽²⁾ La *Mythologie iconologique*, dans *Revue*, 3 et 12 oct. 1879, réimprimé en tête de *L'imagerie phénicienne* voir infra.

⁽³⁾ *Horus et saint Georges, d'après un bas-relief inédit du Louvre*, *Reu. arch.*, 1876, II, p. 198-204 et p. 372-390. Question reprise dans : *Le mythe d'Horus et de saint Georges, nouveau document iconologique*, *R.A.O.*, p. 78-82 ; *Dionétion et saint Georges*, *ibid.*, p. 181-191 ; *Horus légionnaire*, *R.A.O.*, VI, p. 213-218 ; *Horus et saint Georges*, *ibid.*, p. 246, *saint Georges*, *R.A.O.*, VII, p. 370-371.

⁽⁴⁾ Elle a passé en entier dans *France et Espagne*, *Hist. de l'art dans l'antiq.*, III, p. 758 et suiv.

⁽⁵⁾ *L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs*, Prem. part. (seule parue). La coupe phén. de Paléstrina (Paris, Leroux, 1880) l'absence de table ne permet pas de juger d'un coup d'œil la variété des sujets traités, nous la dressons ci-après : Chap. I. 1. Le trésor de Paléstrina, p. 4, 2. Explication de la coupe en argent doré de Paléstrina, p. 6. Chap. II : Examen de quelques détails 1. Les oiseaux passants, p. 39, 2. Le singe et le cerf, p. 41, 3. Le sacrifice, p. 62 ; 4. Le sacrifice et le repas, p. 64 ; 5. Le sacrifice du cerf dans le rituel carthaginois, p. 69, 6. La déesse intérieure, Taail, p. 88 ; 7. Taail-Artémis, p. 93 ; 8. Taail-Artémis et le sacrifice du cerf, p. 97 ; 9. Le sacrifice du cerf et les sacrifices humains dans les rites orientaux, p. 103, 10. Taail-Possé-Raal, p. 111, 11. Taail-Possé-Raal et les origines de Méduse, p. 138, 12. Description du médaillon central de la coupe en argent doré, p. 139. Il est malheureusement incertain que la déesse figurée sur cette coupe soit Taail.

⁽⁶⁾ Ancienne explication de l'écume sortant du chon, *R.A.O.*, I, p. 138.

lilou d'anfer assyrien¹¹ ou tel bas-relief comme celui de Soueida¹² pouvaient se prêter à une telle application. Il était aventure également de relever, dans les figures, tel ou tel détail pour fonder sur lui une théorie¹³.

C'est en prenant un solide point d'appui sur les inscriptions et les textes des auteurs anciens que M. J.-G. a révélé nombre de divinités inconnues jusque-là : Zeus Saphaténos¹⁴, Mithachos et Selmanos particulièrement veneratedans le massif du Djebel Sem au pres d'Alep¹⁵, le pantheon nuptiale à Nérat¹⁶ Sahar (appellation araméenne de Sin), Samash, Nakkal et Nousk¹⁷, le *theos Areuthenos*¹⁸, le dieu arabeque¹⁹ la déesse Leucothéa de

¹¹ *L'Enfer assyrien*, *Rev. arch.*, 1879, II, p. 331-332. K. Finkler, *Hebräisch-aramäische Runenreliefs* (1908) a démontré que ces talismans ne figuraient pas une scène funèbre, mais une scène d'exorcisme, voir *Rev. de Philol. des Belg.*, 1908, II, p. 114-115.

¹² *Le Bas-relief de Soueida et Maximianopolis d'Arabie*, *E.A.O.*, I, p. 178-191. Après avoir tenté de compléter la démonstration si ingénieuse de notre regretté maître dans nos *Notes de Mythologie syrienne*, p. 57-58, nous pensons qu'il faut recourir à décrire les deux personnages figurés sur ce bas-relief avec les empereurs Dioclétien et Maximien. Le dieu cavalier, armé de l'arc, est au Syria le dieu solaire ; l'autre figuré derrière lui est donc le soleil et, par la position qu'occupe cet être sur la gauche du linéon, par la direction que suit le dieu cavalier, le sculpteur a voulu indiquer le soleil levant. Dès lors l'autre aux multiples rayons, qui brille tout au milieu de la scène, est l'étoile Vénus et le dieu qui la tient dans ses bras doit figurer Athor ou Anzor (ce dernier est connu comme le père d'Osiris). Le géant angipède représentant les mauvais esprits nocturnes qui agitent dans les ténèbres, mais qui sont chassés à l'aurore par le soleil levant, et l'ensemble a une valeur apotropaïque. D'autre part, s'il n'est plus question ici de Dioclétien et de Maximien, on peut conserver à Soueida son surnom de Momylos que Waddington a

déduit d'une inscription grecque, hypothèse confirmée par le texte grec que nous avons relevé entre Aül et Souveida et qui servait de borne entre Aül et Dionysias ; cf. *Mission dans les régions désert. de la Syrie moyenne*, p. 217 n° 23.

¹³ Ainsi, de ce que la coupe de Palustrina figure deux autels l'un pour la libation, l'autre pour la combustion, peut-on déduire « que les libations appartiennent surtout aux déesses chez les Phéniciens, tandis que les sacrifices sanglants et ignés revenaient de droit aux dieux » ? Cf. *L'Imagerie phénicienne*, p. 64. Le cerf capturé et sacrifié de la coupe de Palustrina a conduit M. G.-G. à introduire, à tort pensons-nous, le cerf dans les tarifs de sacrifices carthaginois.

¹⁴ *E.A.O.*, II, p. 28-32. *R.A.O.*, II, p. 80.

¹⁵ *Les Inscr. de Chalcis Baruchal*, *E.A.O.*, II, p. 35-54 ; *Le Zeus Mithachos et le Zeus Somos des Sémites*, *R.A.O.*, III, p. 154-165 ; *Le trône et l'autel chez les Sémites*, *R.A.O.*, III, p. 241-250 ; *Zeus Nous et Zeus Somos*, *R.A.O.*, VII, p. 81-83 ; *Rev. de Philol. des Belg.*, 1921, I, p. 118.

¹⁶ *E.A.O.*, II, p. 211-212.

¹⁷ *R.A.O.*, I, p. 95-96. L'observation de *R.A.O.*, V, p. 211-212 est rectifiée *ibid.*, p. 373. *R.A.O.*, VI, p. 35-44.

¹⁸ *R.A.O.*, II, p. 14-16 ; cf. Fournier, *Rev. Bibl.*, 1900, p. 455. *gêlos* de la province d'Arabie.

Segoura ⁽¹⁾, Ba'al Bosor ⁽²⁾, le dieu du mont Hermon autour duquel se groupent de curieuses légendes ⁽³⁾, le *Mercurius Dominus* de la bourgade de Ham Anti Liban ⁽⁴⁾.

D'autres dieux étaient connus : mais M. Cl. G. en a renouvelé l'aspect ou publié de nouvelles mentions épigraphiques comme Satrapès ⁽⁵⁾, le dieu Sed ⁽⁶⁾, les dieux de Byblos ⁽⁷⁾, les dieux Sadyros, Eshmoun et Melqart ⁽⁸⁾, Reshef ou Reshouf dont il a reconnu la survivance dans le nom d'Arsouf, l'ancienne Apolloniens d'où il conclut à l'identification de Reshef avec Apollon ⁽⁹⁾, Necho-Apollon ⁽¹⁰⁾, Ba'al Maroud, dit Megun, dont il a étudié le temple à Beir el-Qal'a et les nombreux textes qui en proviennent ⁽¹¹⁾, Jupiter heliopolitain ⁽¹²⁾, le dieu Sasm ⁽¹³⁾, l'ancien dieu arabe Okaisir ⁽¹⁴⁾, le dieu sabaïte Shai al Qaum ⁽¹⁵⁾, la déesse Astéria ⁽¹⁶⁾, le dieu Mifsonus ⁽¹⁷⁾, Dusarès ⁽¹⁸⁾, l'Éleandrios ou Théandrios

(1) *L'apothéose de Neteiros*, R.A.O., II, p. 61-78, p. 403 et IV, p. 430 (à propos de Fossat, *Etud. de curs. hellén.*, 1893, p. 303) Il faut tenir compte des observations de Brézier, *Monach's Lexikon*, s. *Lebes et Neteiros*, d'après lesquelles l'apothéose était opérée du vivant de Neteiros; ainsi également Genoty, *Catologus, Musée du Cinquième siècle*, n° 144. Voir encore : *Le culte de la déesse Leucolien dans la région de l'Hermon*, R.A.O., II, p. 98-101.

(2) *Beas Itelos et le Baal-Bosor*, R.A.O., V, p. 15-34 et 396.

(3) *Le Mont Hermon et son dieu d'après une inscription inédite*, R.A.O., V, p. 346-356.

(4) R.A.O., I, p. 21-25, cf. Desseaux et Malherbe, *Voyage au Safa*, p. 211; LÉVY, *Revue des Ét. juives*, 1901, p. 188.

(5) Voir ci-dessus, p. 168.

(6) R.A.O., I, p. 183-193.

(7) R.A.O., I, p. 10 (Molok de Byblos); p. 42 et suiv. (le Baal); p. 96 et suiv. (Adonis, l'Anémone et Ne'man; explication d'Isaïe. XVII, 10 et suiv.); cf. R.A.O., V, p. 330.

(8) *Le dieu Sadyros, père de Sidon*, R.A.O., V, 207-209; *Eshmoun de Sidon et Melkart de Tyr*, *ibid.*, p. 380; *Eshmoun-Melgart et Hermès-Héraklès*, R.A.O., VI, p. 238-239; *Le dieu Eshmoun*, R.A.O., VII, p. 471-474.

(9) R.A.O., I, p. 471-476, p. 266, note 4.

(10) *Orphée Nebo à Mabboug et Apollon*, R.A.O., III, p. 24-2216 (voir Imboud LÉVY, *Rev. Hist. des Rel.*, 1899 II, p. 270 et suiv.). Voir encore sur Apollon : *Apollon Murrinos et le Cultus phénicien*, R.A.O., IV, p. 224-236 et p. 324.

(11) *Une nouvelle dédicace à Baal Maroud*, R.A.O., I, p. 94-98, *Le Temple de Baal Maroud à Beir el-Qal'a*, nouvelles insc., *ibid.*, p. 401-414; *Une nouvelle dédicace du sanctuaire de Baal Maroud*, R.A.O., VI, p. 35-61.

(12) *Jupiter Heliopolitain*, R.A.O., VI, p. 78-81 et p. 118-119, *G. F. Acad.*, 1900, p. 153-155.

(13) *Amulette au nom du dieu Sasm*, R.A.O., II, p. 60-64.

(14) *L'ancien dieu arabe Okaisir*, R.A.O., II, p. 247-249. Voir aussi sur Huhai, R.A.O., VIII, p. 23.

(15) Voir ci-dessus, p. 126.

(16) *L'Héracléon de Rabbat-Ammon Philadelphie et la déesse Astéria*, R.A.O., VII, p. 147-153, rectification R.A.O., VIII, p. 421 et suiv.

(17) *Le dieu Mifsonus et Mupshah de Jébus*, XI, 3, R.A.O., V, p. 79-84.

(18) *Chéol et Dusarès*, R.A.O., V, p. 109-113 (R.E.S., 1905); VII, p. 156 et p. 306. Sur le motab de Dusarès, *ibid.*, IV, p. 247 et suiv. Voir encore ci-dessus à propos de Shai'el-Qaum, p. 187, note 2.

tes¹ : Arson et Monimos², Milhra et Afrique³, Margatis en Nabatène et en Égypte⁴. Il a relevé l'ancienneté, unique jusqu'ici dans la typographie phénicienne, de l'Aphrodité de Paphos⁵ et pallié la dédicace bilingue roméo-grecque au dieu Wad l'Enavée à Bêlos⁶ ainsi que la dédicace grecque, de même provenance, à Ashtaré Paléstinienne Aphrodité Oarama par un Ascalonien sauvé des pirates⁷. Il a fait valoir d'intéressantes considérations pour attribuer l'association de Tanit avec une autre déesse à l'introduction officielle du culte de Déméter et Perséphone à Carthage⁸, après la désastreuse campagne d'Annibal en Sicile (396 av. J.-C.).

Par contre, il a combattu l'existence d'un dieu benneas. Ce nom serait un nom propre d'origine tout à fait distinct de l'épithète ou vocable divin benneas que mentionne Damascus et qui apparaît dans une inscription dédiée à Baalmarced⁹. Il a rectifié aussi, comme provenant d'erreurs de lecture, le dieu Ogénéas⁽¹⁰⁾, la déesse Neseptelis⁽¹¹⁾, El Amon dans une dédicace grecque⁽¹²⁾ et le dieu Helios d'Araphta⁽¹³⁾.

¹ R. A. O., IV, p. 254, et V, p. 151.

² Le dieu Monimos, R. A. O., IV, p. 165-167 (R. E. S., 131) et p. 293 et suiv.

Les sépultures à fresques de Gulpriché (Tropéïtinas), C. r. Acad., 1901, p. 79, p. 116 et p. 337 et suiv. (R. E. S., 520); An. H. E., 1916-19, p. 58.

⁴ R. A. O., I, p. 19-112 (R. E. S., 20, 7-18); An. H. E., 1917-18, p. 43-46 (Margolis Bethonnyia).

⁵ L'Aphrodité phénicienne de Paphos. Rev. arch., 1908, I, p. 338 (R. E. S., 921 et 1925).

⁶ Insar. III, miroirs-gr. découverte à Bêlos, C. r. Acad., 1908, p. 249-250 et p. 311. Groupes les les écrits de M. C. G. concernant l'hymne. Un essai de l'Ashtar, Journ. asiat., 1870, I, p. 302-310; Monument égyptien, C. r. Acad., 1872, p. 206-207; Insar, miroirs-gr. découverte à Bêlos, C. r. Acad., 1908, p. 307-317, rectification *ibid.*, 1910, p. 432 et.

⁷ Une dédicace à Ashtaré Paléstinienne découverte à Bêlos, C. r. Acad., 1908, p. 307-317, rectification *ibid.*, 1910, p. 432 et.

⁸ La Tanit Perséphone et le couple Déméter-Perséphone à Carthage, R. A. O., I, p. 119-125.

et Tanit et Perséphone-Artémis, R. A. O., III, p. 186-188. Sur ce nom même de Tanit voir Tanit et Didon, R. A. O., VI, p. 272-279 et surtout Chactinas, parole de Didon, R. A. O., V, p. 209. M. C. G. a débattu avec une remarquable perspicacité que Déméter et Perséphone se cachent sous les vocables puniques de C. S. I., p. 177 mais le titre de « miroir » ne suffit pas pour identifier les divinités qui le portent et l'identification de Tanit avec Déméter reste jusqu'ici fort douteuse. C'est aussi, pour d'autres raisons, l'opinion de Gault, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, I, IV, p. 287 et suiv.

⁹ Le dieu de Marabban, R. A. O., V, p. 131-133; voir le même nom dans An. H. E., 1909, 10, p. 80; Dans Genes, Rev. de l'Etat des Relig., 1921, I, p. 121-123.

¹⁰ Le prétendu dieu Ogénéas, R. A. O., VI, p. 283-287, et Rev. de l'Etat des Relig., 1921, I, p. 121-123.

¹¹ Rev. de l'Etat des Relig., 1921, I, p. 121-123.

¹² *Ibid.*, p. 118-120.

¹³ Texte de Pouzzoles cité plus haut, p. 162.

Nous renvoyons en note l'incitation d'observations qui n'ont pu trouver place plus haut, souvent de très courtes notes sur les cultes phéniciens¹, sur les cultes syriens et palestiniens², accessoirement sur les cultes grecs³.

IV.

Pour ne pas trop excéder les limites d'un article, nous n'avons envisagé qu'une des faces de la prodigieuse activité intellectuelle de Charles Clermont-Ganneau, qu'une des manifestations, à la vérité la plus durable, de cette claire et vive intelligence qui n'a jamais connu le repos. Nous n'avons rien dit de son rôle comme professeur à l'École des Hautes-Études et au Collège de France ou comme membre de l'Académie des Inscriptions⁴ ou savant encore qu'il donnait un temps précieux à ses fonctions de secrétaire interprète au ministère des Affaires étrangères.

Son œuvre scientifique est profondément originale parce que toute de découverte; elle marque un grand progrès dans les études d'épigraphie et d'archéologie sémitiques. Si les pages qui précèdent n'en donnent qu'un reflet bien pâle, du moins garde-t-elle les non-nulles à travers les écrits si riches mais par cet même un peu diffus, du maître disparu.

RENÉ DRESSAN.

¹ *Reseph-Heg ou Resouph-Hout et Apollon Apollon*, R.A.O., I, p. 170-182; *Esculape et les dieux sacrés*, R.A.O., I, p. 235-237; *Apollon Majeur et le Cadmus phénicien*, R.A.O., IV, p. 224-240; *Notes de mythologie sémitique*, *ibid.*, p. 314-325.

² *L'ubalence du pain dans les rites syriens, peul et chrétiens*, R.A.O., II, p. 131; *Le dieu Tamouz et Melch Thous*, R.A.O., III, p. 36; *Jehouah et l'adversaire méch*, *ibid.*, p. 30-31; *Jehouah, seigneur du Sinai*, *ibid.*, p. 271-273; *L'annulation dans l'antiquité et les figures de plomb de Tell Sandahannu*, R.A.O., IV, p. 155-158; *La culte aux Les toles chez les Sémites*, R.A.O., IV, p. 338-339; *Belomureux Malu-*

ma et les fêtes orgiaques de Baal-Poor, *ibid.*, p. 329-345; *La nation de la sainteté chez les Sémites*, R.A.O., V, p. 322-325; (dieu au lanceur) R.A.O., VII, p. 230-231 et p. 398; (dieu Ephraïm), *ibid.*, p. 231-232 et p. 398; *Madad et Malcolahrahi à Rome*, R.A.O., VIII, p. 31-32.

³ *Pégase et pégnami*, R.A.O., I, p. 172-175; *Autel de Hérach dédié à Nemous*, R.A.O., II, p. 16-17; *Le dieu thrace Andouletos ou Andoules*, R.A.O., VI, p. 214-215.

⁴ Cette triple activité a été magistralement exposée par MM. Théophile Homolle, Maurice Gresset et Louis Havet dans les discours qu'ils ont prononcés aux funérailles de leur confrère le samedi 17 février 1923.

BIBLIOGRAPHIE

A. T. CLAY. — *A Hebrew Deluge story in cuneiform, and other epic fragments in the Pierpont Morgan Library*. Un vol in-4°, 36 pages et VII pl., New Haven Yale University Press, 1922

Ce volume est le complément de ceux qui ont consacré l'auteur à la civilisation Amorrite et comporte la même conclusion. S'il est vrai que les Arabes se sont répandus de tous temps dans les terres voisines de leur pays, il n'y a cependant aucune preuve à la théorie qui fait venir d'Arabie, à la période historique, les habitants de la Syrie, de la Mésopotamie et de la Babylonie. Au contraire, les Sémites en Syrie et en Mésopotamie ont eu une civilisation indigène qui coïncide avec la première civilisation connue en Babylonie et en Égypte.

La thèse des Pambabyloniistes, que la civilisation et la religion d'Israël étaient d'origine babylonienne, est à rejeter. Bien plus : c'est de Syrie et de Mésopotamie que les Sémites se répandirent en Babylonie, où ils apportèrent leur culture. Celle-ci, mêlée à celle des Sumériens, a produit ce que nous désignons du nom d'Accadien ou Sémitique-Babylonien.

À l'appui de cette théorie, M. Clay apporte certains textes, dont celui qui donne son titre au volume ; rien, dit-il, n'y sug-

gère l'idée qu'il ait été écrit à l'origine en Sumérien. Non seulement le héros et les divinités sont amorrites, mais aussi certains mots, qui n'étaient pas d'usage courant en accadien.

Dans un ancien fragment de la légende d'Ilana, le héros ne serait autre qu'un ancien roi, le douzième de la dynastie mythique babylonienne, qui fit partie de la dynastie de Kish, et dont l'origine serait amorrite.

L'appendice donne le texte et la traduction des différentes versions que nous connaissons du déluge babylonien ; il se termine par les listes royales primitives de la Babylonie, telles que les dernières découvertes nous les font connaître.

Dans un chapitre d'histoire, M. Clay utilise ces documents. Selon l'opinion actuellement reçue, il voit dans certains dieux ou héros : Tammuz, Gilgamesh, etc., des rois divinisés ; parmi eux il en est d'origine amorrite. L'expédition de Gilgamesh contre Humbaba, au pays des cèdres, ne doit pas être localisée en pays élamite, mais amorrite. C'est de l'Ouest qu'Humbaba vint en Babylonie, lorsqu'il lui imposa sa domination.

La logique plaide pour le rejet de l'Arabe comme berceau de la race sémitique, le fait que les grandes invasions sémitiques historiques en Babylonie pro-

viennent d'Amurru (dynastie d'Agadé, dynastie d'Ilanumurabi), plaide également pour nous faire admettre qu'aussi loin que nous remontons dans le passé, nous trouvons des Sémites en Amurru. Mais la qualité de leur civilisation nous échappe encore. Les textes cités plus haut font allusion à un état ancien, mais n'en sont pas contemporains. Il faudrait, comme le souhaite M. Clay, que des fouilles méthodiques en Amurru nous restituent des témoignages de cette civilisation de même époque que celle des Sumériens, avec laquelle elle serait venue en contact. Nous saurions ainsi quels éléments sont propres à la civilisation sémitique dans l'amalgame des deux civilisations qui précède la période historique.

On voit, par ce rapide exposé, de quelle importance sont les problèmes que pose M. Clay, et quel intérêt, il y aura, dès qu'on le pourra, à en vérifier les conclusions sur le terrain.

G. COSTEVAL.

A. MORET et G. DAVY. — **Des Clans aux Empires.** L'organisation sociale chez les primitifs et dans l'Orient ancien (*L'évolution de l'humanité*, Bibliothèque de synthèse historique dirigée par Henri Berr, n° 61. Un vol. in-8° de xxviii et 430 pages. Paris, La Renaissance du Livre, 1923).

Nous devons particulièrement recommander à nos lecteurs le tableau d'ensemble que M. Moret a tracé du développement des Sémites jusqu'en l'an 2000. Puis toute la troisième partie : Les invasions iraniennes et asiatiques et l'empire barbare des Hyksos, l'empire égyptien et le concert international au 15^e siècle. L'Égypte égypto-hittite et les peuples du nord

et de la Mer. On trouve là, sur des questions capitales au point de vue syrien, une mise au point fort utile par un savant dont le talent d'exposition ne le cède pas à une érudition très étendue.

Au regard des monuments d'Égypte, de la richesse de ce pays et de l'activité intellectuelle de ses hautes classes, les peuples syriens, antérieurement à la XVII^e dynastie, font figure de barbares. Nous avons vu que M. Moret applique, traduisant d'ailleurs les documents égyptiens, ce vocable aux Hyksos. Il ne faudrait pas cependant que le lecteur prête le terme à la lettre et en conclût que toute civilisation était bannie chez les Cananéens. Celle-ci était moins brillante elle était autre mais elle existait cependant et les richesses entreprises depuis trois ans en Syrie commencent à nous la révéler. À leur défaut, cependant, les fouilles de Palestine ne faussent pas de montrer un remarquable développement des installations urbaines, notamment en ce qui concerne l'art de la fortification, les aménagements hydrauliques et l'industrie céramique. On a là, dès le troisième millénaire avant notre ère, le témoignage d'une organisation très forte, plus développée sur certains points que l'égyptienne, et il n'est pas surprenant que la Basse-Égypte n'ait pu résister à la forte poussée de ces peuples aguerries. Si l'on était pénétré de ce fait, on hésiterait moins à accepter les témoignages tant littéraires qu'archéologiques d'où il résulte que les Hyksos représentent, en grande majorité, des Cananéens. Et nous ne tenons pas compte des données toutes nouvelles que M. Clay apporte indirectement à cette question, comme on en jugera par le compte rendu ci-dessus de M. Contenau.

Pour expliquer le titre un peu énigmati-

lique de l'ouvrage, M. Henri Berr, dont l'infatigable dévouement est couronné d'un plein succès, a rédigé un avant-propos fort intéressant où il signale la soudaineté avec laquelle ces vastes sociétés civilisées se sont organisées au sortir de la pénombre préhistorique. Cela est tellement surprenant, en effet, étant donné le conservatisme tenace des anciens peuples, qu'on peut se demander si nous ne sommes pas victimes de quelque illusion et si n'est pas difficile de déceler qu'elle consiste à définir comme totémique la société égyptienne qui a précédé immédiatement les dynasties historiques. On comprend, dès lors, pourquoi les exposés respectifs de M. Davy sur la communauté totémique et de M. Moret sur l'histoire des empires ne sont pas parvenus à se rejoindre ni même à se compléter, ce qui n'entève rien d'ailleurs à leur valeur respective.

K. D.

L. DELAPORTE. — *La Mésopotamie. Les civilisations babylonienne et assyrienne.* (Même collection que le précédent, n° 8). Un vol. in-8° de xiv et 420 pages. Paris, La Renaissance du Livre, 1923.

Il faut chaudement féliciter le directeur de la vaste encyclopédie qu'est « l'Évolution de l'humanité », de mener rapidement et sûrement une entreprise aussi difficile et aussi utile. Il a su choisir d'excellents spécialistes et il leur a communiqué son entraînement et sa conviction. Le volume sur la Mésopotamie est d'un haut intérêt et ne sera pas moins bien accueilli que les précédents.

A notre point de vue, qui n'est probablement pas celui de la majorité des lecteurs et qui n'est pas, en tout cas, celui de

M. Berr, nous regrettons que la part accordée à l'histoire proprement dite soit si réduite qu'elle y parait en pénurie. Ce qui est passable pour la Grèce et pour Rome, ne l'est pas encore pour la Mésopotamie. Tout lecteur à quelque connaissance de l'histoire classique : à l'occasion il trouve facilement le renseignement dont il a besoin, tandis que l'histoire ancienne de la Mésopotamie, étant en pleine élaboration, lui est moins accessible.

M. Delaporte a eu autant de mérite que d'abnégation à résumer en quarante pages l'histoire de la Babylonie depuis les temps fabuleux et en vingt-neuf pages l'histoire des Assyriens, des Hittites, des luttes contre Damas, Israël et Juda. Pour y parvenir, il a dû se priver de tout récit qui aurait mis en mouvement, montré en pleine action, les grandes figures historiques. Les événements décisifs comme les influences profondes restent dans l'ombre, tandis qu'on analyse en détail le détail le plus banal. D'autre part, en détachant de leur milieu et de leur temps les renseignements très fragmentaires et dispersés, que nous possédons sur les institutions, et en les juxtaposant, abstrait-on vraiment à une synthèse? Assurément non, et cela prouve que le temps n'est pas encore venu pour l'Orient antique d'y considérer l'histoire comme une science auxiliaire de la sociologie.

Ces réserves faites, nous nous empressons de constater que ce manuel rendra service grâce au soin avec lequel l'auteur nous renseigne sur l'État, la famille, la législation, l'organisation économique et le culte. On appréciera la sûreté et la précision de son information, l'utilité de ses tableaux chronologiques. Mais, à chaque instant, on sent que la place lui a

été trop mesurée. Ainsi, malgré les textes cités et heureusement choisis, la prodigieuse littérature assyro-babylonienne qui n'a pas de rivale aux hautes époques et dont l'influence a été si considérable dans toute l'Asie antérieure. — Il n'est rien dit de la répercussion sur l'Ancien Testament, sauf une allusion (p. 396) — n'apparaît pas en pleine lumière. Cependant, s'il est un facteur de l'évolution de l'humanité que les découvertes modernes ont mis en évidence, c'est bien celui-là.

R. D.

PÉRIODIQUES

F. THOMAS-DAROT. — *Nouvelles lettres d'El-Amarna*. Exl. de *Revue d'Assyriologie et d'arch. orient.*, t. XIX (1921), p. 91-108.

Le Musée du Louvre possède sept tablettes d'El-Amarna, dont six, qui y sont entrées récemment, étaient inédites. L'une est adressée au pharaon par Rib-Addi qui régnait à Byblos : c'est suivant l'habitude de ce prince syrien une demande de troupes. Une lettre provient d'Abdirisha qui gouvernait Bechari, ville non identifiée (*). Un canonéen du nom d'Aiah (même nom que Jai, se plaint de son voisin le roi de Hazor (de Nephthali). M. Th.-D. conjecture que cet Aiah est le même prince que Aiah cité ailleurs comme roi de *Bi-hi-shi*, ville non encore identifiée (**). La quatrième lettre émane de Biridiu roi de Shunamu, la Souchem biblique dont la variante Souleu (la Sula-

(*) Ce pouvait être Baité (par assimilation de a au z, non loin de la côte, à environ 11 kilom. au sud de Tyr.

(**) Avec doute, nous proposons Bares'hil près de Tibna et à une douzaine de kilomètres au nord-est de Hazor de Nephthali.

mite de *Cont.*, t. VII, 1) se retrouve dans le nom actuel Souleu. Cette lettre mentionne deux villes Iapu et Narihda. Cette dernière est à déterminer sur place ; mais Iapu ne peut être Jaffa trop éloignée. M. Th.-D. pense plutôt à Yafa, non loin de Nazareth, où l'on a voulu retrouver Yaphi's de Josué. XII, 12. La graphie de la tablette d'El-Amarna, appuyée par le nom actuel, ne comportant pas de *ten* final, il y a lieu de se demander si le texte biblique n'est pas à corriger.

Une autre lettre palestinienne est adressée au pharaon par Shuwardata qui combat les *sa-gaz* en compagnie d'Abdi-hiba de Jérusalem et renforce ce dernier de 50 chars fournis par Zurata d'Akko et Endaruta d'Akshapa. La sixième lettre est une lettre du roi d'Égypte à Intaruta d'Akshapa. Cette ville se retrouve dans le livre de Josué.

R. D.

EUGÈNE VASSEL. — *Sur un monogramme punique*. *Revue d'Assyriologie et d'arch. orient.*, t. XIX, p. 195-198.

L'auteur reprend une empreinte céramique de Carthage, jadis publiée par l'h. Herzer et qui, composée de lettres puniques, simule assez bien le signe dit de Tautl. Avec un luxe inutile de références et un hommage également inutile, puisqu'il a cru devoir le tempérer d'ironie, au savant dont il rectifie la lecture, M. Vassel propose de lire un nom propre *Bafallob* et personne ne contestera sa lecture.

M. Vassel aurait dû profiter de son heureuse idée pour examiner les nombreuses empreintes sur anses d'amphores publiées jusqu'ici, plutôt que de chercher à établir des comparaisons aventurées avec les stèles puniques. Peut-être aurait-il conclu

que l'espèce de monogramme, dont il a fourni la clé, a été inspiré par l'habitude des céramistes carthaginois d'accompagner le symbole divin — sorte de marque de fabrique locale — d'une ou de deux lettres abrégant leur nom. Par là, serait confirmée l'hypothèse de M. Clermont-Ganneau (repoussée par M. Lidzbarski) qui interprétait ces lettres comme des noms propres abrégés⁽¹⁾.

British School of Archaeology in Jerusalem. Bulletin, 1-2. Dix-huit pages in-4°, Londres, 2 Hanle Street, 1922

Cette publication se propose de renseigner le public sur les travaux de l'École britannique d'archéologie fondée à Jérusalem depuis trois ans et aussi sur les travaux archéologiques entrepris en Palestine. Le directeur du Bulletin est le prof. J. Garstang qui est à la fois directeur de l'École britannique à Jérusalem et directeur du service des antiquités en Palestine et qu'assistent dans ces fonctions MM. Phyllis Adams et Guy.

Le bulletin n° 2 donne le résultat des sondages entrepris par l'École britannique dans la plaine de Saint-Jean d'Acre et aux alentours où abondent les sites antiques : Tell Keisan, Tell Keunan (Yokneam), Abu Shushieh, Tell el-Mutesellim (Megiddo), Tell Tawuk, Khirbet Belamleh (Haleam), Tell Dolhan, etc. L'ancienneté de Haroseth de *Juges*, IV, 2 est généralement identifiée à el-Harithzé qui en a conservé certainement l'appellation. L'École britannique préfère placer la ville antique à Tell Harbadj qui commande l'accès à l'est

du défilé reliant la plaine d'Acre à celle d'Esdrelon. Des sondages ont montré que Tell Harbadj a été occupé pendant tout l'âge du bronze et a été entouré d'une muraille vers la fin de cette époque ; aucune trace d'âge du fer ancien n'y a été relevée. Par contre, des deux positions qui peuvent lui être préférées pour y placer l'ancienne Haroseth, l'une, Tell el-Kussis n'a été occupée qu'aux plus anciens temps de l'âge du bronze, tandis que l'autre, Tell Amer, n'a pas été habitée avant l'âge du fer.

Le même numéro donne de brèves nouvelles des fouilles de Beisan (Nysa ou Scythopolis) dirigées par M. C. S. Fisher pour le compte de l'University Museum of Pennsylvania. Une description plus détaillée en a été donnée par le *Museum Journal of Philadelphia*, mars 1922, p. 32-45.

L'ancienne Bith-Shean était située sur la hauteur appelée Tell el-Hijr qui domine la fertile vallée du Nahr Djauloud, affluent du Jourdain. L'occupation qui remonte à la plus haute époque cananéenne descend jusqu'aux premiers temps de la conquête arabe. La campagne de 1921 a été marquée par la découverte d'une stèle en basalte érigée par Sati I^{er}⁽²⁾.

En 1922, on s'est attaché à fouiller la nécropole située en face du Tell, de l'autre côté de Nahr Djauloud. En deux mois, plus de cent trente tombes de toutes les époques ont été explorées : chambres funéraires circulaires du cananéen ancien jusqu'aux arcoselles byzantines, la plupart déjà pillées. On y a cependant trouvé de la céramique de toutes les époques, de la verrerie, un grand nombre de scarabées, de monnaies et autres menus objets.

(1) Aux dernières nouvelles, on a découvert une seconde stèle de Sati I^{er} mieux conservée et d'un bel aspect.

(1) *Vol. Rep. d'Égypte*, n° 1851. Le nom propre puisque écrit en entier sur l'anneau est très rare. Voir cependant *ibid.*, n° 11^{er} sous le signe divin.

NOTES GÉOGR. — Titulus funéraire juif d'Égypte (ext. des *Annales du Service des Ant. de l'Égypte*, t. XXII, p. 275-278).

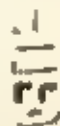
La planche jointe à l'article montre trois chandeliers à sept branches et, au-dessus de celui de droite, trois lettres où M. Giron lit le nom propre *Hahlan*. Comme date, l'auteur place ce titulus à la fin du 1^{er} siècle de notre ère et rapproche les caractères de ceux des ossements juifs de Palestine. La provenance est incertaine : Minieh ou Assiout.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Le dieu Seth sur la stèle égyptienne de Tell Nebi Mend

M. PIERRE MONTEY, professeur d'égyptologie à l'Université de Strasbourg, nous a écrit de Djebel où il avait repris ses fouilles en automne 1922.

« J'ai pris connaissance à Beyrouth du fascicule de *Syria* qui contient l'article de M. Pézard sur ses travaux à Tell Nebi Mend et je crois utile de préciser la note (*Syria*, 1922, p. 169, note 2) dans laquelle il veut bien mentionner les renseignements que je lui avais communiqués. Le texte offre ce document.



à *phé* « le très vaillant »

« Cette épithète accompagnait ordinairement le nom du dieu Seth. En examinant l'original, je me suis rendu compte qu'il ne manquait, au-dessus des signes conservés, qu'un caducée. Deux petits traits et deux visages peuvent parfaitement être pris pour les paties du lévrier séthien. Ce

signe peut être restitué à coup sûr. En conséquence la légende se traduira : « Seth le très vaillant »

« Il est intéressant aussi de signaler que le dieu Seth, sur la stèle trouvée à Tanis par Mariette et appelée par lui la Stèle de l'an 100 (*Revue Archéologique*, 1865) porte la même coiffure que le dieu de Tell Nebi Mend, un bonnet pointu orné d'un ruban qui s'attache à la pointe. Je dois ce renseignement à M. Victor Loret qui veut confirmer par ce monument ce qu'il a toujours soutenu sur l'origine de ce dieu. »

A propos des poissons de verre de Tyr et du verrier Jason de Sidon

Quand nous avons publié l'article intitulé *La ville nouvelle de verrier sidonien* (*Syria*, 1920, p. 239), nous n'avons pu signaler que d'après des reproductions, les vases en verre de Trèves et de Cologne dont la paroi est si curieusement ornée de poissons et de coquillages en relief. Depuis, nous avons eu l'occasion de les voir : le vase de Trèves est une pièce d'une remarquable exécution, celui de Cologne, à ce point de vue, ne lui est pas comparable. Mais, surtout, nous pouvons rapporter ici l'avis compétent du docteur S. Loeschcke touchant l'origine de ces deux vases. Le savant conservateur du Musée provincial de Trèves accepte que le type de ces vases soit d'origine tyrienne et même que le vase aux poissons de Rome ait été importé d'Orient ; mais les pièces similaires de Trèves et de Cologne sont certainement des produits locaux : la matière en est bien le verre à peine teinté et légèrement blanchâtre des ateliers rhénans. D'autre part, en opposition avec le verre de Rome, la forme est provinciale. Enfin, les poissons diffèrent un peu à

Trévus des poissons de Rome et de Tyr.

Quant au verre de Jason le docteur S. Loeschcke en a publié déjà un exemplaire dans l'ouvrage *Beschreibung römischer Altartinnen gesammelt von C. A. Nissen in Köln*, 3^e édit. par S. Loeschcke et H. Wulff, Cologne, 1911, pl. 27, n° 1084. M. S. Loeschcke en avait supposé l'origine syrienne, hypothèse vérifiée par l'exemplaire que nous avons publié. Le docteur L. fera connaître incessamment les verres trouvés au camp romain de Vindonissa, trouvaille importante parce que bien datée du 1^{er} siècle de notre ère. Le savant archéologue s'intéresse particulièrement aux verres peints et serait obligé de toute communication à ce sujet.

La Citadelle d'Alep.

Le journal *la Syrie* (Beirut) du 19 avril 1923 a publié un intéressant article de M. Paul Baurain sur les recherches, qu'avec l'autorisation du général Hillairet et sous l'impulsion du colonel Pichol-Duclos, le capitaine Martin, commandant de la citadelle, a entreprises avec une équipe militaire.

M. Baurain, ayant relevé le chiffre romain IV sur une brique engagée dans les parois de la citerne nord, y voit l'œuvre de la IV^e légion et, précisément, la *legio IV^a Scythica* a été fixée en Syrie à partir de 62 de notre ère. Comme elle a marché, à plusieurs reprises, contre les Parthes — sans d'ailleurs se couvrir de gloire — il ne serait pas surprenant qu'elle fût cantonnée à Alep avant d'être envoyée à Oresa, dans la région de Palmyre, comme la situe la *Notitia dignitatum*. On savait d'implément jusqu'ici que cette légion était

restée dans le nord de la province de Syrie et qu'une *castratio* avait travaillé, sous Antonin le Pieux, au grand canal de Séleucie de Piérie¹. Ce dernier détail vient à l'appui de l'hypothèse de M. Baurain qui pense « que la citerne de la citadelle d'Alep ainsi que le magnifique canal souterrain pour l'adduction de l'eau sont des ouvrages romains ».

La citerne « est composée de trois salles voûtées se rejoignant par une du centre extrémités à un centre commun formé par un puits, autour duquel tourne en spirale l'escalier d'accès. Les trois salles voûtées forment ainsi les trois branches d'une croix; la quatrième branche est constituée par une galerie de plus d'un mètre de de large sur environ 4 m. 75 de hauteur, en parfait état de conservation. C'est par cette galerie que la citerne était alimentée d'eau ». On ignore encore d'où venait cette eau. Lors de la dernière descente de M. Baurain, les travailleurs étaient arrêtés par une porte de pierre barrant la galerie, à environ 100 mètres de la citerne, et derrière laquelle se trouvait une grille en fer. Par ailleurs, les terrassiers du capitaine Martin poursuivent le débarrasser de très curieuses galeries qui conduisent on ne sait encore où.

Vers le milieu de l'esplanade de la citadelle on a découvert, à 20 mètres sous terre, une grande salle voûtée à trois nefs. Les voûtes sont supportées par quatre énormes piliers. Dans un coin de la salle s'ouvre un puits au fond duquel, à 12 m. environ, on accède à une autre salle.

¹ V. Guérin. *La frontière de l'Euphrate*, p. 75-76.

Le Gérant : PAUL GUTHMANN.

LE PAYS DE NEGAOU, PRÈS DE BYBLOS, ET SON DIEU

PAR

PIERRE MONTET

Certains historiens se plaignent de trouver dans les textes historiques de l'Antiquité égypte beaucoup de phraséologie et peu de renseignements utiles ¹. Il y a pourtant une catégorie de textes qui échappe entièrement à cette critique, ce sont ceux où le Pharaon instruit la postérité des embêtements et des constructions qu'il a entrepris. Non seulement on ne nous fait grâce d'aucun des matériaux utilisés au cours de ces travaux, mais on y ajoute presque toujours l'indication du pays d'où ces matériaux ont été apportés. C'est ainsi que nous pouvons dresser la liste des matières premières et des produits manufacturés que l'Égypte recevait des pays étrangers. Parmi ces matériaux il en est un dont l'importance est toute spéciale pour l'histoire du commerce entre la Syrie et l'Égypte dans l'antiquité, c'est le bois de pin et le bois de sapin qu'un même mot se servant à désigner en langue égyptienne ². En dépouillant les textes égyptiens à la recherche des pays importateurs et producteurs de bois d'*, j'ai recueilli quelques renseignements sur un pays dont les historiens de l'Ancien Orient ne paraissent pas avoir soupçonné l'existence ³, bien qu'il ait été fréquenté par les Égyptiens dès la plus haute antiquité, le pays de Nega.

¹ E. E. Meyer, *Histoire de l'Antiquité*, traduction française, II, p. 49.

² Le mérite de cette identification appartient à M. Victor Loret, *Quelques notes sur l'arbre A.A.H. Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, 1916, 33-34. Cet arbre avait successivement passé pour le cèdre, l'if et l'acacia.

³ M. Loret passait sur le pays de Nega une

série de notes. Il a bien voulu en extraire à mon intention l'exemple n° 4 tiré des textes du Ramesséum. Dans le travail sur les *Égyptiens à Byblos*, qui vient de paraître dans le volume XXV des *Monuments Piot* consacré à Champollion, j'ai brièvement indiqué que le pays de Nega devait être situé dans la région de Byblos.

mons, pour nos momies, les arbres à dont l'importation permettait de fabriquer les cercueils des prêtres et dont le bois servait à enlamber les hauts personnages.⁽¹⁾

Voilà pour les pays importateurs. Les côtes de Syrie sont aujourd'hui tellement dépeuplées qu'on a peine à se figurer que, dans l'antiquité, les forêts commençaient peut-être aux environs immédiats des villes maritimes. Mais l'exploitation a été si constante, les besoins des Egyptiens en résine et en bois de construction pour les meubles, les barques sacrées, les cercueils, les navires de haute mer, les portes de palais, les mâts à banderolles dressés devant les pylônes des temples ont été si réguliers que les habitants de Byblos et des autres ports ont été obligés, un jour ou l'autre, de mettre en coupe les forêts qui couronnaient leurs belles montagnes jusqu'à une grande distance. Le papyrus de Petrograd qui contient le récit du voyage de Chou-Anou, au V^e siècle avant J.-C., sur la côte de Syrie, ne nous apporte pas grand renseignement à ce sujet. Lorsque le roi de Byblos Zeker-Baal et l'envoyé de Samodes furent tombés d'accord, le Libanais leva 300 hommes et 300 bœufs qui allèrent couper des arbres et les traînèrent sur le rivage, mais on ne dit pas à quel endroit.⁽²⁾ L'inscription de Sennésé, qui fut envoyée à Byblos par Thoutmès III, est si mal conservée qu'on ne peut en tirer grand'chose, mais on voit qu'il fallut aller au-dessus des montagnes *hnt sp sm-rt* et que le chef de l'expédition entra lui-même dans la forêt *hnt š*. Ce mot, qui à la suite de Brugsch "on traduit généralement par « forêt », est associé dans plusieurs textes au nom de l'arbre *š*. Bien qu'il soit déterminé parfois par le signe des pays étrangers, on ne saurait y voir un nom propre car il y avait des *hnt š* au pays de Poant⁽³⁾ et en Egypte même.⁽⁴⁾

Une indication plus précise est fournie par les bas-reliefs de Seti-més I^{er} à Karnak qui racontent la campagne de Syrie.⁽⁵⁾ Sous la direction d'un officier du roi, les grands chefs du Liban *Hann* coupent des arbres drus et élancés, qui méritent bien l'épithète *qd t nsm* « plus pointus que la barbe d'un épi » que le

(1) GARDINER, *The admonitions of an Egyptian sage, from a hieratic papyrus in Leiden*, Leipzig, 1909, 32-33, cf. V. LAMOT, loc. cit., 31.

(2) GOSWAMIDY, *Papyrus hieratique de la collection Golenischeff*, Recueil de travaux, XXI, 92.

(3) SETHE, *Orkünden*, IV, 335.

(4) BRUGSCH, *Wb*, 113.

(5) SETHE, *Ork.* IV, 169-177, BRUGSCH, *Wb* suppl., 949 d'après pag. Harris, I, 7-5.

(6) SETHE, *Ork.* IV, 333.


(7) Des *hnt š* servant de rabatteurs pendant la chasse royale (Monchaux, *Sa'hu-ra'*, II, pl. 17).

(8) CHAMPOLLION, *Monuments*, pl. 290.

texte de Sennosé donne aux arbres 4. Les Égyptiens, si habiles à représenter les animaux, réussissaient moins bien les arbres, et leurs sapins ressemblent à des poteaux ayant des bourgeons en guise de branches mais les artistes de Karnak, à moins qu'ils n'aient accompagné l'armée, n'avaient probablement vu que les troncs d'arbres ébranchés qui arrivaient en Égypte. Les légendes de ce bas-relief sont en partie détruites. Ce qui reste ne contient pas de nom de pays autre que *Roon* comme on ne sait pas jusqu'où alla l'armée égyptienne, nous ne nous obstinerons pas à chercher dans quelle partie du Liban furent abattus ces arbres.

Le dernier des noms géographiques mentionne à propos de l'arbre « est celui du pays de Nega. Il est connu par cinq exemples :

1. A la fin de la grande inscription de Beni-Hassan, Khnoum-Hotep décrit les travaux exécutés sous son administration. Les traducteurs ne se sont généralement pas aperçus que le mot *Agi* auquel manque le déterminatif des pays étrangers était un nom propre ⁽¹⁾ :


« J'ai fait un battant de 7 coudées en sapin de Nega  pour la première porte de la syringe ⁽²⁾. »

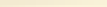
2. Dans la grande stèle qu'il fit ériger à Thèbes après sa conversion, le Pharaon désormais illustre, Toutankhamon, a soin de mettre en relief que dans les temps troubles qui ont précédé son règne, les messagers égyptiens étaient mal reçus en Syrie. Le retour à l'ancien régime s'accompagna sans doute d'une reprise des relations régulières avec ce pays et l'on vit de nouveau à Thèbes les sapins du Liban. Toutankhamon en profita pour renouveler le mobilier du temple de Karnak :

« Sa Majesté, Vie, Santé, Force, fit construire leurs barques du fleuve en véritable sapin des Échelles avec les produits de choix de Négau. »





3^e Avec un texte de la reine Hatchepsout, nous retournons d'un siècle en arrière. J'ai dû interrompre l'ordre chronologique parce que l'orthographe du nom de Négao sur l'obélisque de la reine n'est explicable que par celle du monument de Toutankhamon :

Ils m'ont apporté les produits de choix de Ngeaou , constant en bois d'É, en bois de g'n (genévrier), en bois de m' (').

En dernier lieu, le sapin de Négou est mentionné sur un texte mal conservé du Ramesseum. Les mots biffés à reconnaître sur la planche LI, 111, 170  sont confirmés par le texte de la psalme¹, mais la phrase est coupée par trop de lacunes pour qu'on y puisse trouver quelque autre indication.

Jusqu'ici, dans ces textes du Moyen et du Nouvel Empire, le pays de Négand apparaît comme un pays de forêts d'au les bois, par l'intermédiaire des Échelles syennes, étaient expédiés en Égypte. Mais ce pays était connu des Égyptiens depuis bien plus longtemps. Il en est question dans les textes des pyramides de Pépi I^{er} et de Teti, sous la VI^e dynastie, non à propos de ses bois, mais parce qu'il a plu au Pharaon défunt de s'identifier avec le dieu de Négand :

P'epi, c'est H'y-tu, celui qui se trouve dans Negi (*).

Ce n'est pas seulement parce qu'il nous fait connaître le nom d'un dieu étranger que ce passage est précieux. Le pays des forêts s'y trouve écrit avec tous ses éléments phonétiques et deux déterminatifs,  , dont le premier est assez rare. Je ne l'ai rencontré que dans le nom d'une déesse, , figurée sur un bas-relief de Pépi II^e et dans le nom d'un oiseau, , que les fermiers égyptiens de l'Ancien Empire élevaient avec la grue et à laquelle il ressemble tellement que, si les noms n'étaient pas écrits, on ne

¹ NUTTER, *California*, 13: 385.

³ Text, III, 335. Communication to
H. V. Local.

⁹¹ Бутуз, *Pyramidentexte* 518 d Teil 5-8

Page 1 and Le Hou Day-tan set out the
much more than for 121 e don't go no pro-
tion time.

(4) See the *Urkunden*, I, 127.

pourrait distinguer l'une de l'autre les deux espèces ¹. Enfin, il s'emploie, soit comme syllabique — soit comme déterminatif phonétique, dans quelques passages des pyramides, avec la valeur *g* ². Les Égyptiens du Nouvel Empire avaient probablement oublié ce que représentait ce signe à l'origine — nous partageons leur ignorance — et ils lui donnent à peu près la forme d'un couteau. La comparaison des textes révèle un autre changement. On ne peut expliquer l'orthographe $\text{N} \text{N}$ — qui est adoptée au Nouvel Empire par deux textes sur trois — Tordankhamon aurait-il restauré jusqu'à l'orthographe ? — que de deux manières. Ou bien l'a initial de *Ngha* est tombé. Ou bien le signe N , à force d'être associé avec ce nom, aurait pris lui-même la valeur *Ngh*. On a soutenu que des signes bilittères employés très habituellement dans des mots trilitères pouvaient s'adjointre une lettre supplémentaire ³. Tout fois, les exemples cités ne sont pas absolument convaincants et — comme la valeur *g* est la seule établie pour le signe N et pour son succédané, nous admettrons que le pays de Negaou était devenu Gaou au Nouvel Empire. Pour le situer sur la carte, nous disposons, grâce aux textes cités plus haut, de deux renseignements précis. Negaou, pays de forêts, est aussi le pays d'un lieu que l'épave de quelques Pharaons a introduit parmi les dieux égyptiens. Si nous savions à quoi nous en tenir sur les trois essences d'arbres qui s'y trouvaient, au témoignage des Égyptiens, la recherche serait assurément plus facile. Il est acquis que h désigne le sapin et le pin, M. Loret, qui connaît si bien la faune et la flore de l'ancienne Égypte, a depuis longtemps identifié le *nn* avec le genévrier ⁴ et dans un entretien récent il a bien voulu m'assurer qu'il s'en tenait à cette opinion. Le bois de *nn* était très employé en ébénisterie. On en faisait des naos, des sarcophages et des cannes. Les graines étaient utilisées en médecine et en parfumerie. Toutefois, cette identification ne paraît pas établie aussi solidement que celle de l'arbre h . Quant à l'arbre *mr* q a été connu des Égyptiens de très bonne heure, puisque Snéfrou aut en chanter deux navires de 100 coudées en bois de *mr* ⁵, on ne sait pas grand chose de certain à son sujet, sinon que son bois était rouge. En résumé, le texte de la reine Hatchep-

¹ Tableau de T. table III, 2nd.

² Jgs pyr 492 et apxpt pyr 1566 l.

GARDINER, *Notes on the story of Seneb,* 154.

³ LORET, *La flore égyptienne*, 2e ed. 3e 51.

Pierrr de Palermo ed. SAVILL, *Receuil de travaux*, LXX, pl. 3.

soit est non utile pour résoudre le problème de géographie historique dont nous cherchons la solution, qu'il ne le sera pour identifier l'arbre *an* et l'arbre *nr*, lorsqu'on saura où se trouve Negaou.




On retiendra surtout que Nega est mentionné sur des textes de la VI^e et de la XII^e dynasties. A cette époque, comme nous l'avons dit, le bois d'ach arrivait par Byblos, le seul port syrien nommé dans les textes égyptiens. Les « Échelles du sapin » ne font parler d'elles que plus tard. Donc, entre le *xxx^e* et le *xx^e* siècles avant l'ère chrétienne, Byblos était le port de Nega. Je sais bien qu'un port est quelquefois fort éloigné des pays qui lui fournissent des marchandises à exporter, mais le contraire est bien plus naturel, surtout si ces marchandises sont lourdes et encombrantes comme des troncs d'arbre. Cependant, supposons pour un instant que Nega ait été le nom égyptien du Taurus. Il faudrait admettre que les Phéniciens allaient chercher au loin les bois que réclamait leur chenal égyptien et qu'ils en constituaient à Byblos des approvisionnements, mais dans les textes trop peu nombreux qui peuvent servir à l'histoire du commerce antique, il n'est pas question de ces approvisionnements. Les Égyptiens arrivaient, s'entendaient avec les indigènes. Après quoi on va dans la forêt, on coupe les arbres et on les traîne sur le rivage. Il est difficile, en conséquence, d'imaginer que la distance entre Nega et Byblos ait été supérieure à quelques journées de marche.

Le passage des textes des pyramides qui nous a révélé le nom du dieu local de Nega, Khây-taou, permet de continuer et de préciser ces deductions. En effet, le nom de cette divinité est écrit sur un cylindre à légende hiéroglyphique qui avait été enterré avec beaucoup d'autres objets de provenance et d'âge divers, mais tous antérieurs à la fin de l'Ancien Empire, sous le dallage d'un temple, à Byblos même. L'interprétation de l'inscription est fort difficile. Un personnage mynyme se déclare ami du dieu et de la déesse de Byblos et de ce dieu khây-taou. Peut-être doit-on diviser l'inscription en deux parties. Dans la première l'inconnu porte des titres qui le mettent en rapport avec les dieux de Byblos. Dans la seconde, il se déclare ami de khây-taou. De toute façon on retiendra que les dieux de Byblos et khây-taou sont mentionnés à côté l'un de l'autre sur ce petit objet. Cette rencontre est toute

(*) Publié dans les *Égyptiens à Byblos*, *Monumenta Pict.*, t. XXV.

naturelle si Byblos et le pays du dieu sont voisins l'un de l'autre. Les textes et les documents trouvés sur place établissent que les Égyptiens ont fréquenté Byblos très régulièrement, l'un bout à l'autre de leur histoire. Ils y avaient bâti un temple et ils y avaient amené de nombreuses et de statues le sanctuaire de la Dame de Byblos. Les occasions ne leur ont donc pas manqué de prendre contact avec les habitants et de faire connaissance avec les dieux de la contrée environnante.

Ils les connaissaient si bien qu'ils appelaient parfois la Syrie, comme le pays de Pount, *Ti ntr* ⁽¹⁾, la terre divine, le pays de - dieux. Quelques dieux de la vallée du Nil étaient venus avec les premiers marchands qui avaient débarqué sur le rivage de Byblos et appris une fois en leur obéissant les produits de l'industrie égyptienne pour avoir leurs richesses. Les aventures d'Osiris et d'Isis à Byblos sont surtout connues par le récit de Plutarque, mais la légende est fort ancienne. Elle a laissé des traces dans une formule des pyramides dont M. Sethe a rassemblé les exemples ⁽²⁾. C'est une invocation grâce à laquelle le Pharaon défunt, assimilé à Osiris, est préservé de certains dangers. Étudiée à la lumière de ce que nous savons maintenant, ces passages me paraissent fournir une raison des plus sérieuses de placer le pays de Negu dans la vallée de l'Adonis :

... *trts* *is* *Teti*, *Geb* *im* *en* *Horus*, afin qu'il te vienne afin qu'il t'apporte les courges des Dieux, pour que tu ne sois point *gdu*  pour que tu ne sois point *gdu*  

Isis te confie son âme après de la mère Nout. Elle te prend le bras pour que tu ne sois point *gdu* pour que tu ne sois point *gdu* pour que tu ne sois point *gdu* *ag*. Il t'as à mis ton Esprit *akh* à la tête des esprits la Volonté *st* *im* à la tête des vœux *st*.

Ta mère Nout te prend, elle tient ton bras pour que tu ne sois point *gdu*, pour que tu ne sois point *gdu*. Tu vis...

Quelquefois on supprime le second des deux termes parallèles. Le sens général de l'invocation est le même :

Où ce *Pep*, tu vias, tu n'es pas *gdu*. Ta mère vient, tu n'es pas *gdu*. Nout et tu n'es

⁽¹⁾ Sethe, *Urk.* IV, 535.


⁽²⁾ Sethe, *Zur ältesten Geschichte des ägyptischen Seewerkehrs mit Byblos und dem Libanongebiet*, 16, *Zeits. Ägypt. Wiss.* 1909, 714.

⁽³⁾ Sethe, *Pyramidentexte*, 334.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, 304.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, 3107.

pas *gîu*. Elle l'approche. Elle empêche que tu ne sois *gîu*. Elle te donne la tête. Elle ramène tes os. Et quand elle a placé ton cœur dans ton corps, tu es comme tu étais avant, sur les deux pieds. Tu donnes des ordres à ceux qui forment la suite.⁽¹⁾

M. Sethe a reconnu avec beaucoup de perspicacité que  *'îu* n'était autre chose qu'un dérivé du nom de l'arbre *î*, le sapin. Quand un enfant venait de naître, si l'on entendait un gémissement *îru / n' î*, à la manière d'un sapin, c'est un présage de mort.⁽²⁾ Il s'agit donc pour le défunt de ne pas être métamorphosé en sapin. Tout naturellement est venu à l'esprit de M. Sethe le passage de Plutarque qui explique comment le cercueil d'Osiris, ayant échoué sur le rivage de Byblos, fut enveloppé dans un buisson (*ἐπεταχ*). Le buisson s'étant transformé en un arbre magnifique, le roi de Byblos le fit couper et l'employa, en guise de colonne, à soutenir le toit de son palais. Il y serait encore si la bovine Isis, miraculeusement avertie, n'était pas allée le réclamer et c'est dans cet état qu'Osiris fut ramené en Egypte. Nos passages font donc allusion à cet épisode fâcheux de l'existence d'Osiris où il eut besoin d'être secouru par les autres dieux. En les invoquant, on espère éviter au roi défunt, nouveau Osiris, d'être transformé en sapin *'îu*.

Telle est l'explication que M. Sethe a proposée du sens de *sa*, mais on a remarqué que dans les invocations citées plus haut le danger dont on veut préserver le défunt est défini par deux termes : *gîu* et *'îu* et souvent par le mot *gîu* seul. Le terme essentiel M. Sethe s'est contenté de le rapprocher d'un autre mot *gîu* qui signifie, d'une manière générale, « souffrir, être dans le besoin ». Or, on n'a pas oublié que les Egyptiens faisaient venir leur bois de sapin ou de pin *î*, du pays de *Nyû*. Ils disaient souvent, comme je l'ai rappelé, « du pin de Byblos ou des bûches », de la même manière que nous disons « du vin de Bordeaux » mais ils n'ignoraient pas le nom du pays producteur, qui était principalement Negaou. Si donc le second terme de l'invocation, *'îu* est reconnu pour un dérivé de *î* « sapin », il me paraît évident que le premier *gîu* doit lui-même être un dérivé de ce pays de *Nyû*. *Nyû* qui produisait les sapins. Puisque *sa* signifie « être métamorphosé en sapin », je traduirais *gîu* « être traité comme celui de Nega ». Les deux termes étant synonymes, on conclura légitimement que la métamorphose s'est produite à Nega.

(1) *Ibid.*, 835.

(2) *Pap. Ebers*, 97, 13 sqq.

Vous voilà donc ramené dans la région de Byblos puisque, d'après Plutarque, l'endroit où le cercueil du dieu fut enveloppé par un arbre était peu éloigné de Byblos. Mais il y a un écart si considérable entre l'époque où Plutarque composa son récit et les textes, les pyramides, ou même les plus récents des textes historiques relatifs au bois d'if et au pays de Nô¹ qu'il est indispensible d'appuyer ses données au moyen de récits plus anciens. Un tel récit existe heureusement pour nous, c'est le conte des deux frères ou Maspero^{1a}, puis Sethe², ont reconnu un exposé populaire du mythe d'Osiris. Le héros du conte, Bataon, quitte l'Égypte car son frère a voulu le tuer. Il vient dans la vallée du Pin³ et pose son cœur au sommet de la fleur du Pin⁴. Puis, lorsque les soldats égyptiens qui venaient enlever son épouse eurent coupé l'arbre, le pauvre Bataon tombe mort⁵. On ne se rappelle qu'un quart de siècle après, lorsque son frère a retrouvé le cœur et accompli ce que Bataon lui avait révélé avant leur séparation. Alors Bataon se change en laurier et les deux frères, l'un portant l'autre, font leur rentrée en Égypte^{1b}.

On constate entre les deux récits plus d'une divergence. Selon Plutarque, c'est au bord de la mer que le cercueil d'Osiris est enveloppé dans un arbre. Les événements du conte égyptien ont pour théâtre une vallée bordée de pins — où le gibier est abondant⁶ — où roule un torrent si impétueux qu'ayant ravi la boucle de cheveux que l'épouse de Bataon, en fuyant, laisse accrochée à une branche du Pin, il la rejette jusqu'en Égypte^{7a}. Mais on n'est pas obligé de s'éloigner beaucoup de Byblos pour trouver la vallée à laquelle environnent les terres du vieux récit. À huit kilomètres au sud de Djbaïl, le Nahr Ibrahim, l'Adonis des anciens, se jette à la mer. Ce fleuve, qui n'a pas 30 kilomètres de cours, sort de la grotte d'Alqa à plus de 1.000 mètres d'altitude et traverse le pays d'ad Ikem à célèbre la beauté de sa page merveilleuse^{7b}. Encore aujourd'hui cette région est une des plus basses du Liban. Les noyers, les chênes, les caroubiers, les cyprès atteignant une grosseur remarquable. Quand on descend la vallée après avoir quitté le bourg populeux de

^{1a} Maspero, *Contes populaires*, 3^e éd., p. 15, note 2.

^{1b} Sethe, *loc. cit.*, p. 12.

² *Orbigny*, 8, 8-9.

³ *Ibid.*, 12, 7.

⁴ *Ibid.*, 15, 1-2.

⁵ *De Iude et Oxyda*, 15.

⁶ *Orbigny*, 10, 8.

^{7a} *Ibid.*, 8, 9; 10, 1-4.

^{7b} *Ibid.*, 10, 7-8.

^{7c} Rivan, *Mission de Phénicie*, 296.

Kartaba, on met plus de deux heures à traverser une forêt de pins qui couvrent le versant nord, du sommet jusqu'au fleuve. C'est dans la vallée supérieure de l'Adonis, plutôt qu'au bord de la mer, que je voudrais placer le pays de Nega, dans cette immense vallée ou un héros chasseur, ne d'un ulère, épris d'une déesse, part de mort violente. Adonis, tout les auteurs classiques nous ont raconté la vie mouvementée, semble le descendant direct de ce dieu de Negaon, du dieu métamorphosé en sapin.

On objectera que sur le nom du pays de Npt, les Egyptiens auraient dû former un adjectif *npt* et non pas *q't*. Mais les mots égyptiens comme étant par *n* qui ont perdu leur lettre initiale, sont assez nombreux. M. Sethe, qui a su retrouver la véritable lecture du mot *n-sqt* « cor » a constaté qu'il n'était resté aucune trace du *n* dans l'expression grecque *Ναυπηγοεπιτηδεύς* « Naon-Na, roi des Dieux ⁽¹⁾ ». Il a cité à ce propos toute une série de noms propres où l'initial est tombé. Dans tous ces mots l'élément *n* signifie « qui possède ». Le roi est celui qui possède la plante *sqt*. Le mot *n-m*, au début du chapitre xvi du *Livre des morts* est semblablement composé de ce préfixe et du pronom absolu de la première personne ⁽²⁾.

Par analogie je décomposerai *Nq't* en deux éléments *n* « qui contient, qui possède » et *q't*. Il est fort possible que ce signe, qui n'est pas encore identifié, joue ici le rôle d'un ligaturel représentant un objet qui se trouvait à Nega et d'où ce pays tirait son nom. En cherchant les mots écrits au moyen de cet hiéroglyphe, nous avons rencontré sur un bas-relief du musée du Caire une déesse *q't* qui, en compagnie d'une déesse-lionne, *Mn-t*, préside au jubilé de Pcp II. Si l'une et l'autre de ces divinités ne paraissent sur des monuments postérieurs à la VI^e dynastie. Il en est de même de Khay-lon. Cet oubli s'explique si ces divinités sont étrangères. Or la Syrie est le pays des déesses-lionnes et Gat, dont le nom s'écrit au moyen du même hiéroglyphe que le pays de Nega et que l'adjectif *q't*, peut fort bien avoir été au milieu des forêts de pins ou de sapins la compagne de Khay-lon.

Tout en tenant pour infiniment vraisemblables les raisons qu'on a de situer le pays de Negaon dans la vallée de l'Adonis, je ne fais aucune difficulté pour reconnaître qu'un monument trouvé sur place ferait encore mieux notre

⁽¹⁾ K. SETHE, *Das Wort für König von Ober-ägypten*, Aeg. Zeits., XLIX, 2-31.

⁽²⁾ SETHE, *Das pronomen I. sing. A. V. K. Aeg. Zeits.*, LIII, 40-43.

affaire. Quelques noms anciens, dans la région de Byblos, se sont conservés jusqu'à nos jours : celui du Ouadi Fedar, desséché par Isis, et de la grotte d'Alqa. J'ai bien souvent demandé aux savants Pères Jésuites de Beyrouth, ainsi qu'aux habitants de Djebail et de la vallée du Nahr Ibrahim, si quelque nom moderne de village, de torrent ou de pays ressemblait à *Nqr*. Il ne m'a été fourni, jusqu'à présent, aucune indication satisfaisante. Ce qui complique les recherches, c'est que le *n* initial du nom égyptien peut correspondre aussi bien à un *f* qu'à un *n* semitique, le *q* à *p*, à *g* et que le *t* final *x* peut tenir la place d'une consonne pleine. En dépit de ces difficultés, je suis persuadé que des recherches patientes, entreprises dans la célèbre vallée, au double point de vue archéologique et onomastique, aboutiraient à situer avec plus de précision le pays qui, pendant tant de siècles, a fourni aux Égyptiens du bois pour leurs barques sacrées et leurs cercueils et de la résine pour leurs momies.

PIERRE MONTET.

LES INTAILLES DU DOCTEUR JOUSSET DE BELLESME

CXX

LOUIS SPELEERS

Le docteur Jousset de Bellesme possède une série de pierres antiques dont la gravure est non seulement méritoire, mais remarquable par l'exécution, elles intéressent les lecteurs de *Syria* et tous ceux qui s'occupent d'archéologie orientale. Ces pierres furent acquises par lui dans les bazars de la contrée de Homs-Hamath, lors de son séjour dans la Syrie du nord, en 1893.

Nous faisons suivre plus loin une description minutieuse de cette collection, nous avons classé les objets par ordre chronologique. Plusieurs époques sont représentées : l'époque suméro-acadienne par le n° 1, l'époque assyrienne par le n° 2, l'époque neo-babylonienne par les n° 3 à 7, les époques hellénistique et sassanide par les n° 8 à 40, excepté le n° 10 : l'époque moderne, par les n° 41 et 42.

C'est la première fois que la Revue *Syria* traite d'une question touchant la glyptique orientale. Aussi, avant de procéder à la description de cette collection, ne sera-t-il pas inutile de rappeler brièvement aux lecteurs quelle était la destination des pierres gravées, quelles sont leurs formes principales, quels sont les sujets qui décorent leur surface⁽¹⁾.

En général, ces intailles répondaient à un besoin de la vie courante, tant en Mésopotamie qu'en Syrie : en effet, leur gravure se trouve, sous forme d'empreintes, sur un grand nombre de tablettes cunéiformes, lettres, contrats, comptes, etc., datant depuis le IV^e millénaire jusqu'à l'époque hellénistique. En apposant un cachet ou en roulant un cylindre sur une de ces tablettes, le propriétaire apportait la preuve de sa présence, lors de la conclusion d'une transaction, ou bien encore, l'empreinte de son sceau lui servait de signature ; aussi, un grand nombre de ces pierres sont-elles accompagnées d'une légende

(1) Voir à ce sujet l'introduction de L. SÉGLER, dans le *Catalogue des Intailles et Em-*

preintes orientales des Musées royaux de Lié-
ge, Bruxelles, 1917.

en écriture cunéiforme indiquant le nom du possesseur et sa parenté. En Mésopotamie et dans les pays limitrophes, au cours des III^e et II^e millénaires, les sceaux étaient apposés sur ces documents en présence d'un notaire, d'un scribe et des témoins.

La forme des intailles est variable : déjà à l'époque de la nécropole néolithique de Suse, on employait trois formes principales : le cachet lentillaire (segment de sphère) le cachet représentant un bovidé couché sur le flanc, les pattes ramenes sous le corps, la tête légèrement dressée, les yeux incrustés d'une pierre précieuse; enfin, le cylindre. Toutes étaient pourvues d'un trou de suspension. Plus tard, on a imaginé le cachet de forme pyramidale, le cachet conique, à base circulaire ou elliptique, le cachet simulant une bague, le scarabéoides, etc.


Leur dimension varie entre 1 à 6 cm. de hauteur, 1 cent à 3 cm. de diamètre. Il existe un cylindre de 11 cm. de hauteur.

Les gravures des pierres ont été et resteront la source la plus abondante de nos études archéologiques, parce qu'elles nous renseignent le plus clairement sur les vêtements portés dans divers pays pendant l'antiquité, sur le mobilier, sur les attitudes des personnages, sur la mythologie, la religion, etc. Souvent les gravures ne sont parfois que l'illustration d'une scène de mythologie ou de culte auxquelles les inscriptions font allusion.

Ces gravures peuvent être classées en diverses « écoles », selon qu'elles appartiennent à divers pays ou à des époques déterminées et où tels sujets, religieux, mythologiques, profanes etient particulièrement traités. L'emploi de ces sujets contribue, dans la plupart des cas, à déterminer la date de la pierre. Enfin, ces gravures nous font voir l'habileté consommée des artistes qui couvraient un espace très restreint, de scènes et de motifs décoratifs dont l'ampleur nous étonne. Il faut relever que le corps humain y est toujours rendu avec une fidélité réelle des proportions, que l'ensemble fait preuve du souci de la décoration et que le nombre des motifs atteste la richesse de l'inspiration.

1. **Cylindre en pierre brune**, 31 x 16 mm., dont la gravure est presque effacée. Une femme est assise de profil sur une chaise à haut dossier courbe et tient dans ses bras un enfant, elle semble l'embrasser. Derrière elle apparaissent une rosace à sept feuilles et un globe ou vase globulaire.



Devant elle, se dresse un personnage qui avance une main. Entre eux se lève un autel  au-dessus duquel plane le croissant. Un troisième personnage, dans la même attitude, complète cette scène d'hommage.

Les sujets semblables avec l'enfant sont très rares, celui-ci se voit sur quelques gravures babyloniennes. Ex. WARD, *Cat. Persepolis-Museum*, n° 88, vase remplissant la table; WARD, *Seal Cylinders*, t. II, *Asia*, n° 406. Sans la table, cf. WARD, *Seal Cylinders*, n° 401, 402, 404-408, *Cat. de Clercq*, n° 83.

2 **Cylindre assyrien en pierre noire**, 33 × 13 mm. Deux personnages sont debout en face l'un de l'autre. Le premier porte une barbe et la chevelure courte tombant dans le cou; sa robe descend jusqu'aux chevilles; elle est ornée de parements obliques et d'une frange; la main gauche tient un arc appuyé par terre, l'autre main se lève portant une coupe. La ceinture maintient une épée. Le second personnage, nabuch, porte le même costume, mais de l'encolure part une mèche qui tombe jusqu'aux chevilles. (Au sujet de cette mèche, consultez les références dans L. SEIDNER, *Une figure de bronze*, dans les *Mélanges de l'Université de Beyrouth*, t. VIII, p. 62 sq. Une main tient un éventail, l'autre s'avance. Le guerrier et le prêtre sont séparés par un support, celui-ci est chargé d'un vase à long col et à bords.

Derrière les personnages plane une étale à huit rayons et se dresse une branche feuillée. Entre le prêtre et le support, on voit un bâton de mesurer, placé verticalement.

Sujets assyriens semblables, PERROT, *Bibl. imp. nationale*, n° 342 à 346, *Cat. Coll. de Clercq*, n° 102, WARD, *Seal Cylinders*, n° 721 à 731.

3 **Cachet conique en hématite**, 22 × 17 × 10 mm. Sujet non-babylonien sur la base: un prêtre levant les mains vers des objets de culte fixés dans un support. Les emblèmes sont le clou, la lance, la massue etc. Il porte une calotte, une courte barbe et une longue robe dont on distingue les plis verticaux et les franges.

Un croissant plane sur la scène. Derrière le prêtre, cinq points triangulaires. Cf. DELAMONT, *Bibliothèque nationale*, pl. 37.

4. **Cachet conique en calcaire siliceux**, 27 × 19 × 13 mm. La base porte la gravure d'un prêtre debout, vêtu d'une longue robe et coiffé d'un

chapeau globulaire, levant les mains vers des emblèmes placés dans un support. Les emblèmes sont la massue pointue et la tige d'où se détachent six branches. Le support est composé de deux plateaux réunis par des traverses perpendiculaires. Sujets sculptables : DELAPORTE, *Bibliothèque nationale*, pl. 37; *Cat. De Clercq*, 36 c.

5. **Cachet conique en calcédoine**, 20 × 15 × 10 mm. La base porte un sujet néo-babylonien sommairement gravé : on reconnaît un prêtre debout, levant les mains vers deux objets de culte, massue et lance et, dressées dans un support, un globe plant dans le champ, cf. DELAPORTE *Bibliothèque nationale*, pl. 37.

6. **Cachet en calcédoine**, d'environ 27 × 20 × 12 mm, de forme conique. Sur la base, on voit une scène de culte néo-babylonienne : un prêtre est debout, de profil, devant un étui, chargé de la massue, de la lance et d'un troisième emblème. DELAPORTE *Bibl. nat.*, pl. 37. — *Catal. du Mus. du Louvre*, pl. 6 et *passim*.

7. **Cachet en calcédoine**, en forme de scarabée, 18 × 11 × 7 mm. Sur la base se dresse un emblème néo-babylonien : une tige coupée à la partie supérieure par un croissant et, au milieu, par un globe d'où pendent deux rayons terminés à leur tour par un globe. L'emblème est placé sur une ligne horizontale coupée de trois verticales. Dans le champ, à droite et à gauche, apparaissent deux motifs, deux traits convergents et un corps ovale. D'ordinaire, des symboles semblables sont vœux par des personnages (DELAPORTE, *Bibl. nat.*, pl. 36 à 38).

8-9. **Cachet conique en calcédoine**, 28 × 25 mm. La base porte la gravure d'un buste de femme vu de profil, autour du trou de suspension se déroule un serpent, dont les nœuds, attachés près de la tête, s'ouvrent, près de la pointe se détachent quelques signes cunéiformes à tête ouverte, 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶. En assyrien, ces signes pourraient avoir la signification de « serpen » de $\left\{ \begin{array}{l} \text{Gal} \\ \text{Mal} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{kal} \\ \text{dan} \end{array} \right\} \begin{array}{l} \text{ša} \\ \text{ša} \end{array} \left\{ \begin{array}{l} \text{Gal} \\ \text{Mal} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{kal} \\ \text{dan} \end{array} \right\} \begin{array}{l} \text{ša} \\ \text{ša} \end{array}$ Mais la gravure du buste indique l'époque où l'écriture assyrienne n'était plus en usage.

10. **Cachet en sardoine**, en forme de sphère diminuée d'une section, 24 x 18 mm. Sur la base, on a gravé le buste d'un personnage royal d'époque sassanide comparable aux monnaies péruées dans *Deux vases d'art antique de la Perse*, t. V, pl. 2. Il est Strassbourg, *Siephstane*, pl. 1, n° 985, 1000. Le roi est debout (?), tête de profil, poitrine de face, une main fermée reposant sur la poitrine; la tête est presque hémisphérique et semble surmontée d'une terminaison; par derrière s'échappent deux flèches. La tête barbue porte une chevelure épaisse qui tombe en mèches régulières et bouclées dans le cou. Les oreilles sont ornées de lourdes boucles, la robe décolletée est décorée d'une succession d'étoiles à six rayons.

11. **Cachet en cornaline**, en forme de sphère coupée d'une section, 12 x 11 x 9 mm. Sur la base apparaît la gravure d'une tête virile, vue de profil; la chevelure tombe dans le cou et est retenue par un bandeau.

12. **Cachet en calcédoine**, en forme de bague, 16 x 13 x 12 mm. Sur la base : une tête virile, vue de profil, coiffée d'une calotte dont on voit le bord et les traits perpendiculaires.

13. **Cachet en sardoine**, en forme de bague, 15 x 12 x 11 mm. Sur la base : une tête virile, vue de profil, coiffée d'une calotte, celle-ci étant terminée par une queue (?).

14. **Cachet en cornaline**, en forme de sphère coupée d'une section, 13 x 11 x 10 mm. Sur la base : deux personnages s'affrontent, l'un lève la main vers l'autre, ils semblent vêtus d'une longue robe dont les plis s'étagent.

Dans le champ, quelques motifs impossibles à déterminer par suite de l'usure de la gravure.

15. **Cachet en sardoine**, en forme de bague, 21 x 16 x 10 mm. Sur la base : un personnage debout de profil posant la jambe droite devant la jambe gauche, il semble être coiffé d'une calotte. Des bras croisés s'échappent des trois extrémités d'un objet. Une fratrie semble provenir de la ceinture.

16. **Cachet en forme de bague en agate brune**, 21 x 17

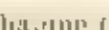
× 10 mm. Sur la base est gravé un homme passant de profil, vêtu d'une robe (?) courte. Le bras droit tient un bâton sur lequel s'appuie le personnage, l'autre bras qui ressemble à une aile tombe naturellement.

17. **Cachet en cornaline**, en forme de segment de sphère, 12 × 11 × 9 mm. Sur la base est gravé un personnage passant de profil dont le bras gauche paraît tenir les fleches (?) et dont l'autre bras se termine en aile. Les jambes ont l'aspect d'ailes; 4 ovales s'étendent dans le champ. Cf. L. SEYMOUR, *Catal. Intadles et Empreintes or. Mus. Roy. Louvain*, p. 225 et références.

18. **Cachet en cornaline**, en forme de bague, 14 × 11 × 8 mm. Sur la base on voit la gravure d'un personnage debout de profil s'appuyant sur un bâton; il est vêtu d'une robe courte, terminée à la hauteur des genoux et coiffé d'une calotte.

Le bord extrême de la bague est pourvu de quelques entailles ovales.

19. **Cachet conique en hématite**, 10 × 17 × 13 mm. Sur la base, on voit la scène suivante: un quadrupède (cheval? faon?) est étendu par terre, sur son corps ou cadavre, deux rapaces, placés l'un en face de l'autre, plongent le bec dans la chair et la déchiquètent. On voit les oiseaux de profil, mais le quadrupède est vu d'en haut, de sorte que sa tête tombe sous le corps. De par le sujet, l'exécution et l'inscription, cette pierre n'est pas d'origine asiatique, mais égypte; elle peut dater du v^e au vi^e siècle avant notre ère.

Au-dessus de la scène dont on connaît l'analogie (Cf. FORTWÄNGLER, *Antike Gemmen*, pl. VI n° 50), se trouvent quatre signes  qui rappellent le cypriote archaïque (cf. DESSAIG, *Civilisations préhelléniques*, 2^e edit., p. 242).

20. **Cachet en agate brune**, en forme de segment de sphère 18 × 13 × 14 mm. Sur la base, plusieurs motifs: un quadrupède (lion?) passe de profil, lève une patte antérieure et retourne la tête en arrière. Derrière lui, se dresse un corps plus haut que large, coulé de traits obliques parallèles et surmonté d'une croix à branches égales. Entre ces deux motifs apparaît une tête humaine, vue de trois quarts. Le bord gauche est occupé par une dizaine de points.

21 **Cachet en cornaline**, en forme de scarabee, $14 \times 11 \times 8$ mm. La tête, le prothorax, les élytres, les 6 pattes sont indiquées — un trait entoure le bord.

La base, délimitée par un trait, porte la gravure d'un quadrupède accroupi sur les pattes postérieures — retournant la tête et ouvrant la gueule.

22 **Cachet en sardoine**, de forme ellipsoïdale, $17 \times 16 \times 9$ mm, la base plane ne porte aucune gravure, sur la face bombée se détache, en creux, un animal fantastique semblable à un cheval, passant de profil; il porte des ailes qu'il ouvre — sa queue se dresse, du front s'avancent deux dards — la face est celle d'un rapace.

23. **Cachet en jaspe vert**, en forme de sphère, coupée d'une section, $15 \times 12 \times 11$ mm. Sur la base, on voit un cheval ou taureau — passant de profil; il porte un objet renversé sur le dos, en haut plane un croissant.

24 **Cachet en cornaline**, en forme de segment de sphère, $14 \times 13 \times 10$ mm. Sur la base, se détache la gravure d'un lion passant de profil, gueule ouverte et levant la queue. Quelques traits dans le champ.

25. **Cachet en jaspe vert**, en forme de segment sphérique, 13×10 mm. Sur la base est gravé un quadrupède de profil, agenouillé, portant un objet sur le dos, la croupe relevée.

26 **Cachet en agate bleu-gris**, en forme de segment de sphère, 15×14 mm. Sur la base, on voit la gravure d'un lion couché de profil, la tête presque de face, la queue ramenée sous le corps. Autour de lui, plusieurs motifs : en haut, une étoile à six rayons, un cercle, un corps ovale, en bas, un croissant. Cf. Hous-Sternouff, *op. cit.*, pl. I, fig. 2.

27. **Bague en sardoine**, $23 \times 27 \times 11$ mm, sur une partie nivelée de l'anneau on a gravé un quadrupède-cervide, de profil, s'agenouillant et s'appuyant à se coucher sur les quatre pattes. Hous-Sternouff, *op. cit.*

28 **Cachet en forme de bague en pierre noir-blanc**, 15×12

× 11 mm. Sur la base, un quadrupède cervide de profil, s'agenouillant, s'appuyant à se coucher sur les quatre pattes.

29. **Cachet en jaspe vert**, en forme de segment de sphère, 12 × 10 mm. Sur la base est gravé un motif semblable à un quadrupède ramenant les pattes sous le corps et dressant la tête; il semble porter un cône sur la croupe, autour de lui quelques points.

30. **Cachet en agate brune**, en forme de segment de sphère, 18 × 15 × 13 mm. Sur la base on voit un bœuf couché, les pattes ramenées sous le corps et dressant légèrement la tête, le dos est surmonté d'un cône. Dans le rhombus apparaissent un croissant et une étoile à six rayons. Cf. les sujets semblables: Hous-Straubner, *Sassanidische Siegelsteine*, pl. 1.

31. **Cachet en calcédoine**, en forme de bague, 21 × 16 × 11 mm. Sur la base, un cervide est couché de profil, les pattes ramenées sous le corps, la tête dressée. Cf. Hous-Straubner, *Sassanidische Siegelsteine*, pl. 2, fig. 5, etc..

32. **Cachet en agate brune**, en forme de bague, 17 × 13 × 11 mm. Le bord externe est pourvu de quelques entailles ovales. La base porte la gravure d'un cervide, couché de profil, les pattes ramenées sous le corps, l'arrière-train légèrement relevé.

33. **Cachet en sardoine**, en forme de bague, 18 × 14 × 11 mm. Sur la base, un poisson vu du dos ou du ventre, les nageoires étendues.

34. **Cachet en calcédoine**, en forme de bague, 19 × 16 × 11 mm. Sur la base, une gravure machévre, composée de deux corps ovales étendus l'un sur l'autre, le premier est semé de 5 traits perpendiculaires; on dirait un quadrupède acéphale dressant le cou et la queue.

35. **Cachet en jaspe vert**, en forme de segment de sphère, 13 × 10 mm. Sur la base, on voit un quadrupède (taureau?) ramenant les

pattes sous le corps et portant un corn sur le dos. Dans le champ, quelques traits. Cf. Hens-STREIBOURG, *op. cit.*, pl. 3.

36 **Cachet en calcédoine**, en forme de bague, 19 × 18 × 10 mm. Sur la base, un cercle est couché le profil, les pattes ramenées sous le corps, la tête dressée.

37 **Cachet en cornaline**, en forme de sphère coupée d'une section, 12 × 9 × 9 mm. Sur la base, se dresse la gravure d'un support : celui-ci est formé de deux branches courbes, partant d'une ligne horizontale, se croisant en haut et réunies par un lien.

Dans le champ, quatre points ovales. Sujet semblable : Hens-STREIBOURG, *Sassanidische Siegelsteine*, pl. 5-6.

38 **Cachet en sardoine**, en forme de section de sphère 17 × 13 mm. Sur la base est dressé un support surmonté d'un croissant : du support partent deux pieds, dont les extrémités forment une courbe presque circulaire. Au-dessus du croissant sont réunies, par l'extrémité inférieure, deux branches qu'on prendrait pour des cornes d'abotage et qui tendent à droite et à gauche du sujet central. Sujets semblables dans Hens-STREIBOURG, *Op. cit.*, pl. 5-6 ; — Lady HELENA CARMICHAEL, *Cat. of the Coll. of the Earl of Southesk*, 1908, vol. II, pl. 1, p. 28 (pour les deux branches).

39 **Cachet en forme de bague, en cornaline**, 15 × 17 × 11 mm., le pourtour simulant un anneau et décoré de traits courbes. Sur la base, on voit la gravure d'un pyrée, composé d'un pied cylindrique, fixé entre deux pierres horizontales, et d'un plateau : de ce dernier se dressent une série de rayures simulant une flamme. Le tout est placé sur une base horizontale. À gauche et à droite apparaissent une étoile à six rayons et un croissant.

40 **Cachet en calcédoine**, en forme de bague, 18 × 14 × 12 mm. Sur la base : une plante à trois branches.

Les n° 41, 42 sont deux pierres sur la base desquelles s'étend une inscription arabe, elles datent de notre époque, ce sont des cachets dont les indi-

gènes se servent encore aujourd'hui pour apposer leur signature, représentée par l'empreinte du cachet, sur des pièces d'ordre administratif ou commercial.

La pierre n° 41 porte : **طن باشي**

حن et une rosace à 8 points.

٢٦٢ soit 262 de l'hégire (Le millésime est absent)

Le n° 42 porte le nom d'Ali **علي** entouré d'un dessin curviligne.

Louis FÉLIER.

P. S. — La collection du Dr Janset de H. Hennequin est exposée depuis le début de 1923 dans la salle de l'Asie Antérieure des Musées

Royaux du Cinquantième, à Bruxelles, auxquels elle a été prêtée.

LE TEMPLE AUX GRADINS DÉCOUVERT A SÂLIHÏYEH ET SES INSCRIPTIONS

PAR

FRANZ CUMONT

Dans notre exposé des résultats obtenus par les fouilles exécutées à SâlihÏyeh en 1922, nous avons signalé la découverte d'un petit temple, dont les gradins portent, gravés en grands caractères, les noms des fidèles qui s'y sont réservé des places ⁽¹⁾. Avant de publier cette série d'inscriptions, il ne sera pas inutile d'ajouter quelques précisions à notre description sommaire d'un édifice dont le plan mérite à divers titres de retenir notre attention.

Au fond de cette construction, s'élevait, rappelons-le, une petite salle de 3 m. 20 de profondeur (pl. XXX, 1). Comme on le voit sur le plan dressé par le Commandant Renard (pl. XII), le milieu en était occupé par un autel [Long. 1 m. 80, Ep. 0 m. 87, H. 1 m. 10, maçonnerie rectangulaire [Long. 1 m. 57], posée sur un socle plein et surmontée d'une corniche moulurée. Le coin gauche supérieur en est aujourd'hui ébréché (pl. XXX, 2). Sur la face antérieure, le crépi qui recouvre la paroi de blocage, était décoré d'une peinture dont on distingue des vestiges, restes d'une guirlande rouge, et, semble-t-il, d'attributs bachiques (masques, cratères, etc.). La corniche est ornée d'un rang de coquilles en stuc. Sur le côté gauche, s'ouvre au niveau du sol une petite porte [Larg. 0 m. 28; H. 0 m. 52], qui permettait de serrer les objets du culte à l'intérieur de l'autel, qui est creux [Long. 1 m. 25, Larg. 0 m. 87].

Cette salle, que nous appellerons le naos, communiquait à gauche par une petite porte [Larg. 1 m. 10] avec une autre, qui n'a pas été déblayée. Une seconde porte plus large, 1 m. 40, s'ouvrait vers l'Orient en face de l'autel et permettait de descendre par deux marches dans le pronaos. Tandis que celui-ci était hypèthre, le naos a certainement été recouvert d'un toit pour mettre l'autel à l'abri des intempéries.

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 43 n.

Près de cet autel, à l'intérieur du naos, on trouva une dalle [H. 0 m. 42; L. 0 m. 43; Ep. 0 m. 10], cassée en deux fragments, qui porte la dédicace du temple gravée en caractères profonds [H. 0 m. 02,5 — 0,03].

ΕΤΟΥΣΓΜΤ
ΑΜΜΩΝΙΟΣ
ΑΠΟΛΛΟΦΑΝΟΥ
ΤΟΥΣΕΛΕΥΚΟΥ
ΝΗΓΕΙΡΕΝΥΠΕΡ
ΤΕ ΑΥΤΟΥΚΑΙ
ΛΥΣΑΝΙΟΥΚΑΙ
ΑΔΕΛΦΩΝΣΩ
ΤΗΡΙΔΕ

Έτους γματ
Αμμωνιος
Απολλοφανου
του Σελευκου
νηγειρεν υπερ
τε αυτου και
λυσανιου και
αδελφων σω
τηριδε

L'année 343 de l'ère des Séleucides correspond à 60 ap. J.-C. Comme nous l'avons dit (p. 44), c'est la plus ancienne date relative jusqu'à Doura — L. V. L. n. faut pas corriger Απολλοφανου. Le même personnage est nommé aussi n° 5, et le grec l'est de même Απολλοφανου. Par contre, on trouve Απολλοφανου Ανευνομενου dans le cartouche gravé sous une des fresques du temple des dieux palmyréniens (infra, p. 49). Il se pourrait que Ανευνομενου fût pris ici au sens religieux de membres d'une même confrérie.

Le pronaos du temple est formé de deux parties : un espace plus rectangulaire, de 5 m. 20 de profondeur sur 2 m. 65 de largeur et une dalle surélevée de six gradins qui s'élève à droite et à gauche. À l'entrée, une dalle de 1 m. 90 de large s'ouvrait vers l'extérieur, en face de la porte du naos. Devant celle-ci de chaque côté de la marche qui la précède, est placé un petit podium portant une inscription (cf. n° 43-44). Plus à gauche, contre le mur du naos dans une échancrure des gradins, un socle plus large (larg. 0 m. 64, ép. 0 m. 72) porte une dédicace mutilée (n° 36). Sur ce socle se dressait encore une statue, restée en place, dont la tête brisée — on en a retrouvé dans les débris (pl. VIII). Cette statue de grandeur naturelle est évidemment celle de quelque personnage du sanctuaire et la dédicace au-dessus lui attribue, inscrite sur le socle, donnant le nom de cette noble dame et son ascendance. Elle est figurée vêtue d'une tunique dont les plis verticaux tombent jusqu'aux pieds et étroitement drapée



1



Schloß el-Damir

60 1000 1 200 100

dans un manteau qui lui cache les deux bras et dont un pan recouvre aussi la tête. Le bord inférieur de ce pan, qui passe sur les bandeaux oculaires de la chevelure, était maintenu près du cou par la main droite, dissimulée sous l'étoffe, tandis que la gauche retenait sur la hanche les plis tombants de l'himation. Le gypse friable dans lequel cette statue est taillée n'a pu assurer la conservation des parties saillantes : le visage et les bras sont inutilisés et contre le côté gauche un large fragment de manteau est brisé. Néanmoins la facture révèle encore une certaine habileté dans le traitement de la draperie. Cette œuvre est due à un artiste formé dans quelque atelier grec, mais qui ne s'est pas mis en frais d'imagination pour représenter la dame dont on lui avait commandé le portrait en pied. Il a reproduit un type banal, dont on possède de nombreuses répliques et variantes, celui qu'on croyait autrefois figurer la « Pédicelle », chastement enveloppée de ses voiles, mais qui — crée probablement au ^{iv} siècle avant notre ère par un artiste rhodien, a servi depuis l'origine jusqu'à l'époque romaine à représenter une quantité de mortelles, en particulier sur les monuments funéraires⁶. Il est curieux de voir ce type traditionnel se propager ici jusqu'aux confins du monde hellénique, car la pierre où est sculptée notre statue prouve qu'elle a été exécutée à Doura même.

Les gradins du pronaos sont partout conservés, sauf à la partie supérieure du côté droit, où certains blocs ont été enlevés à une date récente (cf. n° 28 ss.). Du même côté, le cinquième gradin (avant d'arriver vers le haut, est interrompu par un petit autel mouluré L. et Ep. 0 m. 45) qui y est encastré (pl. XXX). La surface supérieure en est légèrement creusée et il n'a jamais porté de dedicace, ou bien celle-ci a entièrement disparu.

Ces gradins de pierre gypseuse sont tous ornés à la partie supérieure d'une moulure saillante, qui forme parfois un encadrement complet entourant la tranche verticale de certains blocs. Chaque degré a de 22 à 32 cm. de hauteur et de 50 à 65 cm. de largeur. Pour s'y assoir, on devait y placer des caissons qui rendaient ce siège de pierre à la fois moins bas et moins dur. Une inscription est gravée exceptionnellement sur le bandeau de la moulure supérieure, généralement sur la surface plane qui est au dessous. Chacun des fidèles avait

⁶ Collignon, *la Sculpture funéraire dans l'art grec*, 1914, p. 200 ss. — AMELING, *Die Skulpturen des römischen Museums*, 1-4.

STRAUS, — IV.

BRACCO NUOVA, n° 23. HUBER, *Papier Sammelbogen in Rom*, 1, 11 n° 8. LUDWIG, *Griechische Inschrift. Museum der Universität*, 2^e éd. n° 24.

marqué la place de tel et d'autre, les frais et qu'il avait eu droit d'occuper... est ainsi que dans nos églises on a plaque de cuivre marquée le prie-Dieu des paroissiens assés. C'est à cet effet que les personnes au maximum ont pu se caser sur les douze degrés du prothais, mais le nombre des noms mentionnés dans les inscriptions est beaucoup moindre. Toutes ces inscriptions sauf une (n° 20), comme nous le verrons, sont datées de la même année 373, soit 61 ap. J.-C., c'est-à-dire qu'elles sont postérieures de trente ans à la dédicace du temple. Après la construction de celui-ci, les notables de la ville se mirent d'accord pour embellir l'édifice, et y disposant des gradins de pierre qui remplacèrent sans doute le bois ou la maçonnerie.

Le plan de ce prothais pourvu de sièges etages n'offre de similitude, quo je sache, avec celui d'aucun édifice grec. Mais dès qu'il apprend notre découverte, Clermont-Ganneau, grâce à sa connaissance incomparable des antiquités de la Syrie, put attirer notre attention sur le temple de Belshamon à Si (Socra) dans le Hauran, où une disposition analogue avait été relevée¹. Ce temple est précédé d'une cour basse rectangulaire, entourée d'un portique des trois côtés autres que celui où s'élève la façade du sanctuaire. Sous ce portique, sont ménagés deux degrés et une inscription nabatéenne donne expressément à cette construction le nom de théâtre ⲛⲓⲁⲩⲉⲣⲉⲛⲓ ⲛⲉⲁⲩⲉⲣⲉⲛⲓ ². « Entre la colonnade et le mur, de chaque côté, il y a deux gradins, le gradin inférieur a les dimensions d'un siège de théâtre, le gradin supérieur est assez large pour laisser la place d'un siège et d'un passage le long du mur. Ces gradins tournent aux angles du théâtre ou ils deviennent beaucoup plus bas et ils s'étendent aussi le long de la porte d'entrée³. »

De plus M. Pierre Blass, étudiant à Bélos le temple des dieux syriens, y constata la présence « à côté du sanctuaire, d'un petit édifice en hémicycle, pourvu de gradins⁴, et une inscription nous apprend que Naonstrate, fils de Domaretos, qui fut prêtre en l'année 1087, av. J.-C., et les thérapeutes, dont les noms suivent sur la pierre, devèrent ce théâtre en témoignage de grati-

¹ Marquis de Vogüé, *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse*, p. 23, fig. 5 et pl. II; H. B. Durrân, *Antiquités archéologiques de Syrie*, *Princeton Exped.* — *Bevels in the mountains of Southern Syria*, p. 279 ss.

² Clermont-Ganneau, *Princeton Exped.* part IV, *Semitic Inscriptions*, p. 88.

³ Blass, *ibid.*

⁴ Clermont-Ganneau, *Bevels in the mountains of Southern Syria*, *Princeton Exped.* part IV, *Semitic Inscriptions*, p. 88.

tude à la « Hagia Aphroditè »¹, c'est-à-dire à la « déesse Syrienne » Margatis.
« En face de l'orchestre, des substructions dont on a mesuré au jour de faibles restes, portaient peut-être l'autel consacré en 1076 par le prêtre² » de cette année³.

Ces « théâtres » permettaient aux fidèles d'assister commodément à certaines cérémonies du culte, peut-être même à la représentation de drames sacrés. Lesquels ? Nous ne pourrions faire à cet égard que des conjectures sans fondement sérieux. Mais en Grèce même on le sait, les représentations théâtrales firent partie de cette diuysiaque et restèrent pendant les siècles un acte liturgique, elles ne se dépouillèrent de ce caractère religieux pour devenir un divertissement purement profane qu'après l'âge d'Alexandre. Il est intéressant de constater que, dans le paganisme syrien, l'union étroite du « théâtre » et du temple persistait encore à l'époque impériale⁴.

VI

Comme nous le disions plus haut, la maquette ou plus souvent la trancher verticale de la plupart des degrés porte encore des inscriptions, dont une série abondante a pu ainsi être recueillie dans ce modeste temple. Au point de vue technique, on remarque que le lapide a presque partout évité de graver les lettres arrondies et que, se débattant de la scie de sa main, il a donné à tous

¹ Roussel, p. 416. Inscr. 21. T. II. *Les villes byzantines*. Avec *Agios et les mages*. Sur la date, cf. p. 284, note 6.

² Roussel, p. 251. On serait tenté de voir poindre aussi de cette construction de Dour la synagogue juive de Delos : « Cette edifice rectangulaire élevée en deux pièces presque égales, qui ont servi de lieu de réunion à la communauté. » Au pied les murs sont encore en place les bancs de pierre, restes de la série continue qui faisait le tour des salles. » D'une l'une des deux « au moment où se trouvait en œuvre massif de marbre blanc au liseré incurvé, est d'un travail soigné. » *Préhist., Melanges Hellenes*, 1912, p. 204 ss. Mais cette synagogue diffère le plus « Hélios » syrien, en ce qu'elle est couverte et que sa

banc est en que la multitude est continue.

A l'époque où on a le temple d'escabie, dans l'édifice connu sous le nom de *gymnase*, *gymnasion* à l'époque romaine un « Odeon », dont les degrés (1. 10 m. 80 de long) ne sont pas semi-circulaires mais seulement incurvés et se groupent le cercle. Et dont l'orchestre, lorsque une ellipse. *Revue Arch.* 1905. *Arch. et Mus.* 1905. 1906 p. 150 ss. On remarque le fait d'observer non au M. *Revue Arch.* on peut se demander si cet « Odeon » n'a pas servi à la célébration de certaines mystiques. De même dans l'époque romaine, les « Odeons », en Grèce à l'époque romaine, près du mur du sud un « Odeon » à l'époque romaine, dans la destination n'a pas que deux sections, et l'explique, mais qu'à toutes ses apparences l'un petit théâtre

les caractères une forme carrée rare ailleurs à une date aussi antérieure. Procrédant presque mécaniquement il a commencé par tracer au trépan des trous pour marquer l'extrémité des jambages et les barres transversales, puis il a réuni ces trous ronds par les traits, non sans commettre quelques erreurs (n° 27, 34) qui trahissent son ignorance.

Chaque inscription prise isolément est d'un intérêt médiocre, car elle ne donne qu'une date, le jour la même et quelques noms propres, mais l'ensemble de ces textes ne laisse pas que d'être fort instructif. Tout d'abord, on est frappé de l'absence complète de noms empruntés au latin¹. Nous trouvons donc ici une nouvelle preuve du fait, signalé plus haut (p. 50) que durant le premier siècle de notre ère, Douro restait encore en dehors de la sphère d'influence de Rome.

La plupart des noms sont purement grecs et, parmi eux, on est frappé de la fréquence de celui de Séleucus, souvenir de la longue domination exercée sur le pays par la dynastie d'Antioche et du loyalisme des colons d'Europe envers leurs souverains.

Mais on rencontre aussi un grand nombre de noms sémitiques, plus ou moins hellénisés. Βαβυλων, Σεβιάδα, Ἰερραδαῖος, Παρεβρύς et d'autres, dont certains sont nouveaux. On voit ainsi combien l'élément indigène avait déjà pénétré même dans l'aristocratie de la colonie grecque — car ce sont certainement les membres de celle-ci qui se sont réservé une place dans notre temple. Un nom, Βαγγύς, paraît être perse, comme d'autres que l'on peut relever dans les graffiti (n° 6 et note). Il nous rappelle les relations étroites qui unissaient Douro au royaume voisin des Parthes. Elle fut soumise à leur domination durant certaines périodes (p. 221), et toujours les caravanes empruntaient leur territoire pour se rendre à Séleucie Ctesiphon et jusqu'au golfe Persique. On peut croire que, même dans la noblesse, le sang barbare dominait plus que l'onomastique n'en témoigne, car les descendants des colons macédoniens firent certainement, pour marquer leur supériorité, à garder des appellations qui rappelaient leur origine hellénique. Le type des personnages qui se sont fait peindre à la fin du 1^{er} siècle dans le temple des dieux palmyréniens est nettement sémitique.

¹ La seule exception serait Ποσειδ, si non est probable qu'il s'agit que d'un 6. C'était une forme altérée de Ποσειδ, mais le

Le grec que parlaient les gens d'Europos devait déjà être très corrompu. Ils semblaient avoir perdu dans une large mesure le sens de l'emploi des cas. On trouve non seulement τες pour ἡ n° 24, ce qui pourrait être un lapsus, mais γωνιων est employé fréquemment pour le nominatif γωνή, peut-être aussi, n° 37, pour le datif γωνιαι, on trouve même n° 61 ἡ γωνιας.

..

Deux inscriptions offrent un intérêt particulier parce qu'on y retrouve des noms que portent des personnages représentés dans la grande fresque publiée par M. Breasted⁽¹⁾, le n° 26, Κόνων Νικατορῆτου, et le n° 27, Πατροκλῆς Κόνωνος. A la vérité, l'identité des personnages n'est pas certaine, car à Europos le nom du grand-père passait souvent au petit-fils selon la vieille coutume grecque, de sorte que les mêmes appellations se retrouvent régulièrement à la seconde génération⁽²⁾. Mais si, comme nous croyons l'avoir démontré (p. 49 s.), cette fresque est de la fin du I^{er} siècle, toutes les probabilités sont en faveur de l'opinion que les personnages qui, en 61, se firent édifier des sièges de pierre dans un temple de la ville, sont aussi ceux qui, vers 90, se firent peindre sur la paroi du sanctuaire consacré aux dieux de Palmyre.

GRADINS DE GAUCHE

Premier gradin

2) Frès de l'entrée de la salle Bloc de 0 m. 43 de longueur. Lettres hautes de 2 à 3 cm. formées de traits minces terminées par de gr. points. Estampage

ΕΥΘΥΝΙΚΗ ΣΑΒΙΑ
ΥΠΟΠΩΝΙΟΥ ΓΥΝΗ

Εὐθυμική Σαβία... [... τοῦ Ἀππωνίου γυνή.

Nous retrouverons Εὐθυμική n° 33

(¹) Cf. *Syrw*, t. III, p. 197.

(²) Κόνων Νικατορῆτου (n° 26) a pour fils Νικατορῆτος Κόνωνος. De même dans la grande fresque (Breasted, l. c.) l'aⁿ 60 et 61, Κόνωνος, se

trouve à côté de Κόνων Νικατορῆτου. Mais la règle n'est pas constante. Le fils de ce Κόνων Πατροκλῆτος est appelé Lysias (l'édicule citée p. 47). Cf. *supra*, n° 1 : Ἀμμώνιος Ἀπαλλομένηος τοῦ

3) Bloc suivant, vers la droite. Long 0 m. 95. H. des lettres 3 cm. Estampage

ΕΤΟΥΣΤΕ ΤΗΣΙΑΠΠΩ
ΝΟΥ... ΛΑΟΥ

Έτος γστ της Άπονης (του Άπολλοράνου

Pour la restitution Άπολλοράνου, cf. n° 1.

4) Même bloc mais de gauche. Long 0 m. 85. L'inscription est séparée de la précédente par deux traits verticaux. H. des lettres 3 cm. — Estampage.

ΣΟΣΙΠΑΤΡΑΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ
ΥΙΟΥ... ΟΥΓΓΛΗ

Σοσιπατρας Άπολλωνίου. Υιου δὲ τοῦ... γυνῆς.

5) Bloc de droite du même gradin près de l'entrée du naos. Long plus de 2 mètres. L'inscription est gravée sur la monnaie supérieure en petits caractères de 25 mm. de haut.

ΚΟ... ΑΣΕΥΚΟΥΤΟΥΛΥΕΙΟΥΑΠΟΛΛΩΦΑΝΟΥΔΕΤΟΥΕΥΚΟΥΕΥΚΟΥΓΥΝΑΙΚΟΣ

Ko.... α Σελεύκου του Λυσίου, Άπολλοράνου δὲ τοῦ Σελεύκου γυναικός.

Apollonios, fils de Seleukos, père d'Ammonios, est mentionné aussi dans l'inscr. n° 1. La femme nommée au début de celle-ci est donc la mère de cet Ammonios, qui bâtit le temple. Seleukos, fils de Lysias, avait deux autres filles, Sosipatra et Euboule, nommées inscr. 7 et 35.

Deuxième gradin de gauche.

6) Le bloc de gauche, près de l'entrée de la salle, ne porte pas d'inscription. Sur le bloc suivant à droite (long. 0 m. 95), on lit les deux lignes que voici. — Copie.

ΕΤΟΥΣ ΕΟΤΖΗΝΕΙΣ ΒΑΓΗΕΟΥΤΟΥ
ΔΑ... ΟΥΓΓΛΗ

Έτος γστ. Ζηνείας Βαγήτου του Δα... ή Πρακλείτου γυναικός.

Bazghos semble bien être un nom perse dérivé de « бага » « dieu », qui

Σελεύκος. Peut-être comme à Palmyre le fils aîné recevait-il le nom de son grand-père paternel, le fils cadet celui de son grand-père

maternel. CHENOZ. *Choux d'Inser de Palmyre*, 1922, p. 47).

entre dans la composition de nombreux noms phoéniciens : Βαγάζας, Βαγας, Βαγώας, etc. (Justi, *Inscriptioes Numenbuch*, 1895, p. 106 sup.). Dans un des graffites copiés par nous, apparaît le nom, également perse, de 'Οάρθης; cf. Justi, *z.* v. 'Οάρτης.

7) À droite, un gros bloc de 2 m. 20 de longueur porte l'inscription mutilée que voici : — Copie.

ΕΤΟΥΣ ΓΟΤ ΓΩΣΙΠΑΤΡΑΞΕΛΣ ΕΠΙΟΥΛΥΣΙΟΥΤΟΥ ΛΙ
ΤΑΤΙΚΗΗΓΕ ΕΛΛΗΝΙΣΤΗΣ ΕΠΙΟΥΛΥΣΙΟΥΤΟΥ ΕΥΝΑ ΚΟΕ

['Ετους γοτ. Γωσιπάτρα Σαλευίου] τοῦ Αυσίου τοῦ... λι |
... τατικηηγε ελληνιστης επιο... ευνάκος.

Sur Selonous, pere de Sosipatra, cf. inser. n° 1.

Troisième gradin de gauche.

8) Des quatre blocs dont ce gradin est formé trois sont si dégradés qu'aucune lettre n'y est plus visible. Le second, en commençant à gauche, a seul conservé un reste d'inscription. Long 0 m. 40. Petites lettres h. de 1^{re} à 2^e mm. — Estampage.

ΕΤΟΥΣ ΓΟΤ ΓΩΣΙΠΑΤΡΑΞΕΛΣ ΕΠΙΟΥΛΥΣΙΟΥΤΟΥ
ΕΠΙΟΥΛΥΣΙΟΥΤΟΥ ΕΠΙΟΥΛΥΣΙΟΥΤΟΥ ΕΥΝΑ ΚΟΕ
ΑΥΣΑΝ ΕΥ ΓΥΝΑΚΕ ΚΟΕ

'Ετους γοτ' να Αυ[σίπ[α]ου τοῦ Αυσίου... ου τοῦ |
Αύσανος, γυναικός

Quatrième gradin de gauche.

9, Bloc de l'extrémité gauche, près de l'entrée. Long 0 m. 85. H. des lettres 4 cm. — Estampage.

ΕΤΟΥΣ ΓΟΤ ΔΑΔΑΙΑ Η [Σ]ΑΠΙΣΙΛΑΞΟΥ ΓΥΝΗ

'Ετους γοτ. Δαδάια ἡ [Σ]απισιλάβου γυνή.

Δαδός est un nom très fréquent en Syrie cf. *Waddington, index et Princeton expedition*, t. III, section A, n° 149, nos 743. Nous trouvons ici son dérivé Δαδάια. — Σαπισιλάβος paraît être inconnu, mais sans celle de la pre-

mière lettre, la lecture est certaine. On ne peut corriger Σαυούαβου — « don du Soleil, » Comparer n° 14... ιωσάπιδου.

10 Bloc à droite du précédent. Quelques lettres seulement sont conservées

ΕΤΟΥΣ ΓΟΥΔΙ 'Ετους γου'. Δι...

11 Le bloc suivant n'a, de même, gardé que quelques lettres visibles. H. 4 cm. — Estampage.

ΛΕΥΚΟΤΑΤΑ ΠΩΝΙΟΥ ..Σε Άνατολ τ ε/ε Άππώνιος

12 La surface du bloc suivant est presque entièrement effacée. On ne lit plus que quelques lettres à l'extrémité de la pierre qui mesure 1 m. 25 de long. H. des lettres 4 cm. — Estampage.

ΩΝΙΟΥ ΚΑΥΕΙΟΥ ΤΟΥ ['Η δεινα 'Αππώνιος ή Άυσίου τοῦ
[.....γενή]

Le cinquième gradin est d'un bout à l'autre dépourvu d'inscription

Sixième gradin de gauche.

13 Le bloc de gauche, long de 1 m. 40, porte un reste d'inscription gravée en lettres irrégulières. H. 4 cm. — Estampage.

ΥΓΓΟΥΤΑΒ ΓΟΝΑΙΟΙΣΑΙΩΣΙΑΠ'ΕΟΥΑΝ
ΕΓΟΑ

'Ετους γου' Άβιγγνατος... ιωσάπιδου...

On serait tenté de voir dans le second mot un theophore, se terminant par πατος, cf. *supra*, p. 19, 'Ιλάπατος. Mais cette lecture ne semble pas possible, comparer le n° 30, Σαυούαβου. On peut lire aussi Άβιγγνατος.

14 Le bloc du milieu est sans inscription. A l'extrémité de droite sur un bloc de plus de 1 m. 40 de long, on lit les restes d'une inscription en lettres de 4 à 5 cm. de haut. — Estampage.

ΑΙ ΟΥ Η Α ΙΝΑΙΩΝΑΒΕΠΠΟΥΣΤΟΥ
ΕΟΥΤΙΩΙ ΤΩΝ ΠΑΤΩΝΟΣ ΓΥΝΗ

['Η δεινα]... ναιου ή 'Αβιππου τοῦ ... βουτίω τοῦ Πατωνος γενή.

GRADINS DE DROITE

Premier gradin.

13. Bloc de droite, près de la porte d'entrée. Long 0 m. 70. L'inscription est gravée en petites lettres de 2 cm. de haut. — Estampage.

ΕΤΟΥΓΟΥΤ· ΠΛΕΙΤΟΙ ΠΑΥΣΑ
 ΤΟΥΝΙ

Ἐτους γοτ'. Φ[ύλει ο? Παυσαν[ίς]ο, Νίκων⁹ ος δὲ τοῦ
 Νι[κωνος γυνή].

Nίκων se retrouve n° 38.

14. Deuxième bloc, à gauche du précédent. Le milieu de l'inscription est illisible. — Copie.

ΕΤΟ ΕΤΟΥΤ Υ ΓΕΛΕΥΚΟΥ
 ΓΕΛΕΥΚΟΥΔΕΤΟΥ ΓΥΝΑΙΚΟΣ

Ἐτους γοτ'. [Ἡ δεινὰ τοῦ δεινός τοῦ] Σελεύκου, | Σελεύκου δὲ τοῦ
 δεινός] γυναικός.

17. Bloc de gauche de la même rangée. Long 1 m. 05. H. des lettres 3 cm. — Estampage.

Υ ΕΥΒΟΥΛΑ ΕΥΒΟΥΛΑ ΕΤΟ ΓΕΛΕΥΤΙ
 ΟΥΒΟΥΛΑ ΕΤΟ ΓΕΛΕΥΤΙ
 ΚΑΙ ΕΙΣΘΥΤΑΙ ΕΥΒΟΥΛΑ ΑΥΤΗΣ

Ἐτους γοτ'. Εὐβουλα (τοῦ δεινός τ) τοῦ οὐκ . . [γυνή δ] τοῦ Σελευ
 [κων . . .]. καὶ εἰς θυγατέρας αὐτῆς.

La troisième ligne, peut-être ajoutée après coup, donne aux filles d'Euboula le droit d'occuper le banc de leur mère.

Deuxième gradin de droite.

18. Le bloc de droite (long. 1 m. 15) portait une inscription devenue presque entièrement illisible. La première ligne est détruite. On distingue à la deuxième et à la troisième quelques lettres (H. 4 cm.)

[Ἀθ]ηναίος et [Σελευ]χος.

Quatrième gradin de droite.

23) Le bloc de droite est détruit. Au milieu, deux blocs d'une longueur totale de 3 m. 70 portent une seule inscription, irrégulièrement gravée, qui saute les défauts de la pierre. H. des lettres 3 cm. — Estampage.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΔΕΩΡΑΜΕΝΟΝ ΑΝΘΡΩΠΟΥ
ΕΥ ΝΗ

γστ. Ηρώδης Αθηναίου... | γυνή.

24) Le bloc de gauche de cette rangée, long de 1 m. 20, porte une inscription bien lisible. H. des lettres 3 cm. — Copie.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΠΙΣΤΑΘΗΝΟΝ ΦΙΛΑΓΑΤΟΥ ΕΥΛΕΑΝΟΥ
ΕΙΣ ΤΟΝ ΑΠΟΔΕΙΜΝΟΝ ΤΟΥ ΑΓΓΕΛΟΥ ΕΥΛΕΑΝΟΥ

Έτους γστ'. Αθηναίος Σελευκού τοῦ Ασπασίου | τῆς Ἀκωνίως
τοῦ Ἀκωνίου γυνή

Τῆς est une erreur pour ῆ; cf. *supra*, p. 200.

Cinquième gradin de droite

25) Le bloc de droite est brisé, la partie gauche est seule conservée sur une longueur de 0 m. 48.

ΗΛΕΔ
ΚΟΝΩΝΟΣ ΤΟΥ ΝΙΚΟΣΤΡΑΤΟΥ ΚΟΝΩΝΟΣ ΤΟΥ ΝΙΚΟΣΤΡΑΤΟΥ

Κονώ γστ. τοῦ Νικοστράτου.

La restitution du nom est rendue certaine par l'inscription suivante où le fils de ce Conon porte le nom de son grand-père Nicostate (*supra*, p. 200). Κονών Νικοστράτου est représenté dans la grande fresque du temple des dieux palmyréniens (*ibid.*), de plus son nom, deux fois répété, se trouve dans un graffiti tracé sur le mur nord du même temple. Enfin un Κονών Νικοστράτου qui est peut-être toujours le même personnage apparaît comme témoin dans un des actes conservés sur les feuillets de parchemin recueillis à Sâlihîyah.

26) Bloc à gauche du précédent. Long 1 m. 20. L'inscription est bien conservée. H. des lettres 3 cm.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΥΛΕΑΝΟΝ ΠΑΛΑΤΙΟΥ
ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΥΛΕΑΝΟΝ ΕΥΛΕΑΝΟΥ ΕΥΛΕΑΝΟΥ
ΕΥΛΕΑΝΟΥ

Έτους γστ'. Ρουπία Ηρώδης | μαίης ῆ Νικοστράτου τοῦ Κονώνος γυνή.

*Ρουφαξ, de lecture certaine, peut être une altération de *Ρουφας = Ρούφος (Rufus) et ses dérivés sont très fréquents en Syrie. Mais le nom est plus probablement semitique. M. Dussaud me signale Baphana comme nom d'homme en syriaque (Payne Smith, s. v. / Νισσοφ-πατος Κονωνος doit être le fils du Conon mentionné n° 25.

A côté de ce bloc, un petit autel est encastré dans le gradin (*supra*, p. 205).

27) Bloc de gauche du même gradin. Long 1 m. 24. L'inscription est restée complète.

ΕΠΟΥΡΕΤ ΒΑΘΝΑΝΑΙΑΙ ΛΑΡΤΕΜ,
ΔΙΕΡΕΥΠΑΤΡΟΚΛΕΟΥ ΔΕΤΟΥΚΟΥ
ΝΟΤΕΥΝΑΙΚΟΙ

*Ετους γοτ'. Βαθναναία Λαρτεμι|δώρα, Πατροκλεους δὲ τοῦ
Κονωνος γυναιξ.

Le lapicide avait par erreur repété les points des lettres LA après Βαθναναία, mais il n'a pas gravé les lettres, s'étant aperçu de son erreur (*supra*, p. 208).

Βαθναναία est l'orthographe plus correcte du nom qui apparaît sur la grande fresque du temple des dieux Palmyréniens sous la forme Βαθναναία, et signifie « fille de la déesse Nanaia » comme il est dit, *Syria*, tome III, p. 198. Le nom de cette déesse Nanaï apparaît sur plusieurs tessères palmyréniennes (Chabot, *Choix d'inscr. de Palmyre*, 1922, p. 136).

Πατροκλῆς — écrit Πατροκλῆς, nous a vu le génitif Πατροκλεους — fils de Conon est représenté dans la même fresque (cf. *supra*, p. 47 ss.).

Sixième gradin de droite.

28) Ce sixième gradin est fort endommagé. Comme il était près de la surface du sol, les pierres dont il était formé ont été brisées ou emportées. Il ne subsiste qu'un reste d'inscription sur le bloc de droite.

ΕΤΛ
ΝΗΟΥ ΓΑΛΕ ΤΑΤΗΕ

*Ετους γοτ'
αιτας θυγατρις.

Des pierres qui ont été enlevées aux gradins supérieurs de droite, quatre fragments ont été trouvés par Sarre dans les ruines de la ville et publiés par M. Müller von Gärtringen (Sarre et Herzfeld, *Archaeol. Reise*, II, p. 393). La forme des blocs et la teneur du texte commençant par la date γοτ', ne

laissent aucun doute sur la provenance de ces inscriptions. M. Hüller von Bar-
tingen a reconnu que deux des fragments appartiennent à la même inscrip-
tion (n° 31), mais, trompé par les notes de Sartre, il a eu le tort de réunir les
deux autres (n° 29, 30), ce qui l'a conduit à une fausse lecture. Nous avons
retrouvé tous ces fragments.

29) Bloc détaché qui se trouvait sur le terrain même du temple. Long. 0 m. 77,
H. 0 m. 21. — Copte.

ΓΟΥ ΑΘΗΝΟΠΑΛΛ
ΛΕΥΚΟΥΤΙΜΩΝΟΣ ΔΕ
ΤΟΥ ΔΑΥΥΤΟΥ ΤΟΥ ΝΑΥΟΥ

γού' Αθηνό[ρι]λα [Ξε]-
λεύκου Πιζώνος δὲ
του Δαυουτου γυναικος.

'Αθηνόριλα se retrouve n° 24; Δάωνος, n° 6, 34. Πιζώνος est certain. Nous
avons signalé (p. 209) l'alpha frequent de γυναικος pour γυνή.

30) Bloc détaché. Long. 0 m. 46. haut. 0 m. 15, ép. 0 m. 28. — Lettres H. 4 cm. —
Estampage.

ΕΤΟΥΣ ΓΟΥΤ
ΒΑΣΙΤΥΝΗΙ

'Ετους γούτ'] θας, γυνή του.
Hüller a une troisième ligne
avec les mots : μήτηρ της.

31, Deux fragments trouvés ensemble non loin du temple. Long. 0 m. 53 et 0 m. 50
et Haut. 0 m. 21. Ép. 0 m. 35. Haut. des lettres 3 à 4 cm. — Estampage et photographie

ΕΤΟΥΣ ΓΟΥΤ ΠΙΓΟΥΤΑΙ ΠΑΓΓΑΔΑΔΟΥ
ΓΥΝΗ ΕΑΡΕΔΕΤΟΥ

'Ετους γούτ. Πιγούται Παγγαδάδου | γυνή Σαργα του Πραχίου.

À la première ligne, le liquide a réuni par erreur les points supérieurs
de l'a par un trait horizontal, dans *Ετους* et *Παγγαδάδου*.

Il se peut qu'un x ait disparu dans la cassure et qu'il faille lire Πιγούταιx.
Mais je crois que Πιγούται est un de ces noms sémitiques terminés en *ai*, si
frequents à Palmyre. Παγγαδάδος est formé avec le nom de Hadad comme
Παχιζήρος n° 32 avec celui de Bel. À la seconde ligne, Ladzbarski, dans Sartre-
Berzfeld, l'a lisant Σαργάου et voyait le nom arabe *Sargat*, mais l'estampage
montre que la quatrième lettre est un γ, non un ζ. Σαργας paraît être le mot

chaldéen et syriaque : כרע « lampo », « lumière », pris souvent au sens figuré.

32. Grand fragment de la nc, larg. 1 m. 02, haut. 1 m. 15. Lettres irrégulières, haut. 4-5 cm. — Estampage.

ΕΔΑΚ ΟΥΣΑΛΑ
ΟΔΕΞΙΒΗΛΟΥΓΥΝ ΚΙΣ

... εδακ = το Σαλα[[μάνους, του δαίνος δε τοῦ Ὑ]ατιβήλου γυν[αι]κός.

Σαλαμάνης (ou -νος) est fréquent en Syrie (Waddington, 2147, 2262, 2337, 23124 *Souza* n° VI, 32 VIII 15). L'épithète de Ὑατιβήλος (compater, n° 31, Ὑατιβήλος) se retrouve dans une autre inscription découverte à Douira (*Comptes rendus Acad. des Inscriptions*, 1923, p. 24). Le *Regebidos* Huron est assyrienne CHL, III, 1171. Selon la paraphrase chaldaïque du livre d'Esther (II, 9), celle des sept suivantes qui servait la reine le jour du sabbat s'appelaient כרעא Regebda, parce que le sabbat est le jour du repos כרע (cf. Levy, *Harterbuch über die Fargnum*, p. 107). Les noms « Regebidos » « Regeatidos » voudraient donc dire « Repos de Bel », « Repos de Hadad ». Peut-être l'on attribue ces noms aux enfants nés un jour férié.

Deux piédestaux placés à droite et à gauche de la porte d'entrée du naos (p. 264) paraissent avoir servi également de sièges plutôt que de socles pour supporter des offrandes — du moins la forme des inscriptions qu'ils portent ne diffère aucunement de celle des précédentes.

33. Petit piédestal à gauche de l'entrée du naos. Il est orné de moulures saillantes à la partie supérieure. Long. du chapiteau, 0 m. 56, du fût 0 m. 41 — ép., 0 m. 50, haut. des lettres, 35 mm.

ΠΟΤΕΥΘΥΝΙΚΗΝ Ε
ΥΧΠΥΤΕΡΕΥΧΕΥ ΕΥΤ
ΡΑΤΗΓΟΥΓΥΝΑΙΚΩΣ

γοῦ. Εὐτονική Σελε-
κου, Σελεύκου δε στρα-
τηγοῦ γυναικός.

Cette inscription nous montre que — comme la plupart des villes grecques d'Asie, Boursa et sa gouverneur par des magistrats portant le titre de stratèges. Nous le savions déjà, d'ailleurs, par une dédicace (n° 39) mentionnant un στρατηγός και ἐπιστάτης τῆς πόλεως.

34. Petit piédestal, semblable au précédent, placé à droite de l'entrée du naos (larg.

du chapiteau, 0 m. 50; du fût, 0 m. 40; haut 0 m. 11; prof. 0 m. 60. Lettres, hautes de 25 mm., dont le fond est en or et colure en rouge. — Estampage.

ΕΙΠΟΥ ΕΓΩ ΤΕΩΝ
ΑΝΔΡΑΣ ΕΛΕΥ
ΚΕΤ ΔΑΦΥΙΩ
ΔΕΙΤΟΨΑΥΕΙΑ
ΝΙΩΤΕΥΕΝΑ
ΚΟΕ

Ἐποὺ γὰρ Σωσικκότερα Σελεῦ
καὶ Δανόπ[?] δὲ τοῦ Λυσίου
γυναίκα
Σωσικκότερα semble être une er-
reur pour Σωσικκότερα; cf. n° 4, 7.

35. Partie supérieure d'un pedestal trouvée dans le temple détachée de sa base et brisée en deux fragments. Long. du chapiteau 0 m. 45; du fût, 0 m. 38. Ép. 0 m. 47; haut. des lettres 16 à 25 mm. — Estampage.

ΕΙΠΟΥ ΕΓΩ ΤΕΩΝ
ΑΝΔΡΑΣ ΕΛΕΥ
ΚΕΤ ΔΑΦΥΙΩ
ΔΕΙΤΟΨΑΥΕΙΑ
ΝΙΩΤΕΥΕΝΑ
ΚΟΕ

γὰρ Ἐδδουα Σελεῦ καὶ τοῦ Λυσίου
καὶ καὶ Ἐσικκότερα Λυσίου
δὲ τοῦ Λυσίου, γὰρ καὶ τοῦ γυναικός.
Ἐδδουα se retrouve n° 17 — Sur
Selenus, fils de Lysias; cf. inser. 5.

Peut-être ἀεικέλιος est-il ici un titre (cf. n° 39) apposé à Σελεῦ, mais qu'on aurait laissé au nominatif.

Les inscriptions suivantes, dont la forme diffère de celle des précédentes, sont dédicatoires. La première (36) est gravée sur le socle de la statue qui a été retrouvée en place (p. 204); les deux autres sont immédiatement à côté d'elle près du mur du naos, sur une partie élevée du troisième gradin qui n'a pu servir de siège, mais a dû porter des offrandes (cf. pl. III, 2).

36. Socle d'une statue de femme, placée à gauche du n° 34, contre le mur du naos, larg. 0 m. 64; haut 0 m. 16; le reste de la base est en plâtre; ép. 0 m. 72; haut. des lettres 3 cm. La pierre, un gypse cristallin, s'est décomposée et il ne reste que peu de chose de l'inscription. Estampage.

ΕΙΠΟΥ ΕΓΩ ΤΕΩΝ
ΑΝΔΡΑΣ ΕΛΕΥ
ΚΕΤ ΔΑΦΥΙΩ
ΔΕΙΤΟΨΑΥΕΙΑ
ΝΙΩΤΕΥΕΝΑ
ΚΟΕ

... Δανόπ[?] τοῦ Λυσίου
... καὶ γυναικός
... Σωσικκότερα.

37. Pedestal encastré à droite du troisième gradin à gauche du n° 38. Long. 0 m. 74;

haut 0 m. 35. L'inscription est dans un encadrement mouluré. Lettres profondément gravées, haut. de 5 cm. — Copie (cf. pl. XIII, 4).

ΣΗΚ ΝΙΤ ΕΖΕΒΙΑ
ΑΑΟΥΑΝΕΓΙΡΕΝΗ
ΑΥΕΠΕΤΕΡΑΑΠΟΕ
— ΤΑΑ ΙΕΚΔΑΕΑΡΝΑ

Κυροντις Ζεβιδου ανεγι-
ρευ Η [Αδιστ] γουαζας
επιστς Βαρουαζ.

L. 3. L'επιστς est pour γουαζα, comme souvent ailleurs pour γουγ (cf. p. 203). Ζεβιδουαζ — le second Α qui se trouve bien sur la pierre, est peut être une erreur du lapidaire — reprend au nom palmyrénien $\alpha\tau\tau\tau$ qui est parfois traduit dans les inscriptions bilingues par Ζεβιδος (cf. CLEMONT-GANNEAT, *Revue biblique*, 1920, p. 318, rendu ailleurs par Ζεβιδος : Waddington 2591, 2599 2627) — Βαρουαζ, nom palmyrénien, est certain.

38. Podestai encasté dans l'angle de droite du troisième gradin, à gauche de la statue, qui le cache en partie. Larg. 0 m. 62.

ΝΙΚΩΝΟΣ ΕΠΕΚΑΙ ΕΝ ΖΑΟΥΡΝΑΙΕ

Νικωνος και Σιγριου γουαζα.

•

Avant les fouilles de Doura-Europos, le nombre des inscriptions grecques relevées dans la vallée de l'Euphrate inférieur se réduisait presque à quelques textes découverts à Babylone. Les fouilles enrichissent ainsi considérablement l'épigraphie de « l'Extrême-Orient » hellénique ¹. Toutefois, nous connaissons déjà une dédicace importante, trouvée à Sakhlyeh. Transportée à Beir-az-Zor, elle y fut acquise pour le Père Jalabert, de l'Université de Beyrouth, et publiée

¹ La liste des « inscriptions grecques de l'Extrême-Orient grec » a été dressée en 1903 par M. HAVESON-LIACH dans les *Mélanges Perrot* 1903, p. 158 ss. Elle comprenait cinq inscriptions de Babylone et trois de Suse. Trois textes de Babylone ont été communiqués depuis par le même savant à l'Académie des inscriptions en 1906 (*Comptes rendus*, 1906, p. 30) et un

acte d'affranchissement de Suse en 1922 (*Comptes rendus*, 1903, p. 496; 1922, p. 256). Un décret de Suse parut dans les *Samyia presented to Sir W. Hamoy* (1923), II, DORTCHESMAN, *Op. inser.* n° 251, 254, 431-434, 747. Nous ne citons pas l'oracle de Didymes retrouvé à Suse, publié par M. HAVESON-LIACH, dans les *Mémoires de la délégation en Perse*.

par celui-ci en 1907¹. La provenance donnée par le vendeur restait, il est vrai, suspecte, comme le sont toujours de pareilles indications d'origine, mais nous pouvons être maintenant assurés de son exactitude. Non seulement les caractères, tels que les reproduit le Père Jalabert, ont la forme carrée de ceux que nous trouvons usités à Doura, mais les noms mêmes que contient cette dédicace, *Αυσίας*, *Αυσωνίας*, *Στρεβίας*, sont des plus fréquents dans l'onoma- stique de la ville et nous savons que cette cité était gouvernée par des stratèges (n° 33), conformément à ce qu'indique la même dédicace. Reproduisons-la donc ici, car elle complète heureusement les textes qui précèdent et elle pourra nous suggérer une remarque qui n'est pas sans importance historique. La voici telle qu'elle a été heureusement interprétée par son éditeur :

39) *Ἦτους ζ' πρὸ* | *Αυσίας* | *Αυσωνίας* τοῦ βασιλέως στρατηγός καὶ ἐπιστάτης τῆς πόλεως¹⁰ καὶ τῶν | *πρόστων* | καὶ πρὸ στρατοῦ τῶν ὄντων¹¹ καὶ | τῶν σωμάτων τῶν ἀλλοτρίων¹² *κντλ.*

Le Père Jalabert a montré que Lysias, fils de Lysanias, stratège et épistate de la ville, portant des titres uniques de la cour des rois parthes et, comme notre texte date de l'année 487 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire 175 ans après J.-C., le roi qui lui accorda ces honneurs est Vologèse III qui régna de 137 à 194 de notre ère. Il s'ensuit qu'en 175 Doura-Europos était soumise non à l'empereur Marc-Aurèle, mais au « roi des rois », qui la faisait gouverner par un membre de l'aristocratie locale févové à sa maison. Or, nous savons (p. 56) qu'en 165, Lucius Verus, ou plutôt son général Avidius Cassius, avait remporté sous les murs de Doura-Europos une brillante victoire qui certainement lui avait ouvert les portes de la cité et que, de là, il conduisit ses légions jusqu'à Séleucie, qu'il détruisit. Mais le retour de ses troupes fut moins triomphal : la plupart des soldats moururent des privations ou de maladie et les débris de

¹⁰ *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1907, p. 699 ss.

¹¹ Cf. DITTENBERGER, *Op. Inscr.*, 224 (Babylonia) : *Στρεβίας καὶ ἐπιστάτης τῆς πόλεως καὶ τῶν πρὸ*.

¹² Cf. *Inscr. des Rom. pers.*, t. II, 1901. DITTENBERGER, *Op. Inscr.*, 224, H. 100 p. 1 et 2. *καὶ πρὸ στρατοῦ τῶν ὄντων καὶ τῶν σωμάτων τῶν ἀλλοτρίων*. DITTENBERGER, *Op. Inscr.*, 224.

SYRIA — IV.

ne peut être que le roi des rois, c'est-à-dire Vologèse III (vers 140 ap. J.-C.).

¹³ Cf. DITTENBERGER, *Op. Inscr.*, 329-330 (Syria), 1. 10 p. 1. *καὶ πρὸ στρατοῦ τῶν ὄντων καὶ τῶν σωμάτων τῶν ἀλλοτρίων*. DITTENBERGER, *Op. Inscr.*, 329-330 (Syria), 1. 10 p. 1.

¹⁴ Cf. P. WESSING, *Recherches sur l'histoire de l'empire d'Antiochus III*. Cf. Jalabert, *Op. Inscr.*, 224.

Λαύρι, 12, 35; f. de Lysanias, 39; p. d'Achilles, page 49, p. de Hargatès, *ibid.*; p. du Lysip-pas, 8; p. de Sôlônios, 5, 7, m. de Sosipatros, 4.

Λαυρία, 4.

Νικηταρχος Κόνινας, 16, p. de Canon, 25.

Νέστος, 14.

Νέστος, 38; Νέστος ?], 16.

Νετροκλῆς Κόνινας, 27.

Νετροκλῆς, 15.

Νέστος, 29.

Παλαιμῆος, 28.

Παλιβῆος, 32.

Παλιβῆος, 31.

Παλιβῆος, 31.

Παλιβῆος, 36.

Σαβῆος, 2.

Σαβῆος, 32.

Σαβῆος, 30.

Σαβῆος, 31.

Σαβῆος, 16, 19 stratège, 3; f. de Lysias, 5, 7,

33; f. d'Apponios, 11, p. d'Apolluphanès, 1.

5; p. d'Athénophila, 29; p. d'Euthyrikè,

33; p. de Lysanias, 39, p. de Tiphoniasa.

22; m. d'Euhoula, 17, p. de Sosipatros, 7, 34.

Σαβῆος, 38.

Σαβῆος, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

Σαβῆος, 32.

Σαβῆος, 31.

Σαβῆος, 31.

FRANZ CUMONT.

N. B. L. D. — On constatera quelques discordances entre le texte transcrit et les fac-similés. Cela tient à ce que M. Franz Cumont a profité de sa seconde mission à Douara pour collationner à nouveau les inscriptions sur place. Ses lectures complémentaires nous sont parvenues à temps pour être insérées avant le bon à tirer.

MONUMENTS ORIENTAUX DU MUSÉE DE GENÈVE

L'AN

W DEONNA

I — BANDEAU D'OR PALESTINEN

M. Edouard Michon a bien voulu attirer et même l'attention ¹ sur le bandeau funéraire en or fig. 1, provenant de Bêt-Djibrin ² et conservé au Musée de Genève, que j'ai publié dans les *Mémoires de la Société ant. du Musée de Genève*, recueil lequel au cette notice risquait fort, dit avec raison M. Michon, de demeurer impereux. Il l'a rapproché de deux monuments analogues et de même provenance, de la collection Nissen à Cologne ³, qui n'avaient échappé

Ma lecture de l'inscription ne le satisfait pas :

ΕΙΠΕ
ΤΕΟΥΔΙΚΑ
ΘΑΝΑΤΟΣ

et il suppose qu'il faut mettre à la place le long natique ΕΙΠΕΤΕ le même mot que sur les bandeaux de la collection Nissen ΕΥΓΕΝΗ.

Un nouvel examen de l'inscription qui facilite les documents cités, me permet de compléter ma première lecture et de rejeter la conjecture de M. Michon. La feuille d'or étant fort amincie et froissée du côté gauche de

¹ A propos d'un bandeau d'or palestinien, *Syr. a.*, 1922, p. 214 sq.

² Signalons en ce lieu que à l'époque de nombreuses antiquités la localité résente d'une villa romaine. Vissler, *Une villa grecque-romaine à Bêt-Djibrin. Rev. biblique*, 1922, XXXI, p. 259 sq.

³ *Bechreibung eines hies. Alterthums gesammelt von C. A. Nissen* Cologne, 3^e 64, II, 1911 pl. CXXXIII, 1 p. 238 n° 4471-2.

Surveys. Voir *Die Hethitischen*, 8, 1906 p. 100. Aussi mentionnés par M. Gauthier *Rec. Arch.*, 1922, I, p. 264, note 5. A propos de formules funéraires très voisines de la nôtre. La nécropole de Sidon, autre au nord la tombe de Tadmor, a livré plusieurs bandeaux en or de même forme percés aux deux bouts comme ceux-ci mais en sautoir décoré, cf. Hamy-Hay et Th. Reinach, *Une nécropole royale à Sidon*, 1922 p. 102 fig. 104, fig. 44.

l'inscription, les lettres initiales des deux premières lignes sont presque entièrement effacées. On peut cependant discerner ceci :

1 ^{re} ligne	1 ^{re} lettre	cercle assez net et barre horizontale très nette, soit Θ
—	2 ^e —	On aperçoit encore le tracé très effacé d'un Α.
—	3 ^e —	Ρ ; la boucle est encore visible.
—	4 ^e —	C et non Ε comme je l'avais mentionné.



Fig. 1. — Bandeau d'or paléolithique (Musée de Genève), Donné de M. Paul A. Monod

Les autres lettres de cette ligne sont conformes à ma première lecture, sans aucune hésitation possible : ΠΕ

2 ^e ligne	1 ^{re} lettre	barre horizontale très nette, et barre verticale moins distincte, soit Τ
—	2 ^e —	On distingue encore un arc de cercle, soit la lettre Ρ.
—	3 ^e —	conforme à ma première lecture, Ε

La seule modification apportée à cette ligne est donc l'intercalation d'une lettre entre Τ et Ε.

Des lors la lecture devient facile. À la première ligne, Θ Α Ρ C Π Ε est le mot initial des deux bandeaux de la collection Niessen, et de deux inscriptions citées par M. Michon.

Ces textes attestent que le mot suivant doit être un nom propre, ΠΕ, à la fin de la première ligne, et Τ Ρ Ε au commencement de la deuxième : donnent ΠΕΤΡΕ

Soit la formule entièrement reconstituée :

Θ Α Ρ C Π Ε
Τ Ρ Ε Υ Δ Ι C Α
Θ Α Ν Α Τ Ο C

Θέρον, Πέτρον, εὐδὲς ἀθάνατον, « l'ouvrage, Pierre-personne n'est immortel ! »

Le bandeau de Genève ne fait donc pas allusion à un membre de la con-

fréris des *Εὐγενεῖς*, comme le pense M. Michon, et son texte diffère un peu de celui des bandeaux de la collection Niessen. Il nomme le défunt par son nom propre, Pierre, comme le fait une inscription analogue du cimetière juif de Rome :

Πέτρος γ', Σατωχλ, εὐδὲς ἀθνατος;

Dans son récent mémoire sur « Le tombeau de Lamiaridi et l'hérétiqueisme africain », M. Carcopino a cité, en indiquant la bibliographie du sujet, plusieurs exemples de cette formule, *εὐδὲς ἀθνατος*, banale dans les inscriptions chrétiennes¹, et il en a rattaché l'origine probablement égyptienne. J'ajoute à cette liste un autre monument du Musée de Genève, l'épithaphe d'une femme d'Archanon morte centenaire, que j'ai publiée en même temps que le bandeau d'or².

II. — FRAGMENT DE DIADÈME EN OR.

Cette mince feuille d'or estampée (fig. 2 et 3)³ est assurément un fragment d'un bandeau ou diadème funéraire pour lequel, selon l'usage, on avait économisé la matière précieuse.

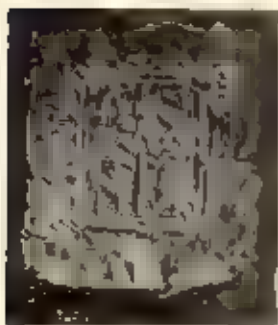


FIG. 2. — Fragment de diadème en or.

La bijouterie gréco-orientale de l'époque archaïque connaît des diadèmes formés d'une feuille d'or dont l'ornementation estampée est, comme ici, divisée en carrés, en métopes : diadèmes orientalisants d'Athènes, de style géométrique⁴, de Rhodes⁵, de Chypre⁶, etc. Il faut sans doute attribuer notre fragment à une parure de ce genre ornée d'une suite de rectangles encadrant des motifs divers.

Un seul de ceux-ci subsiste : deux personnages sont coiffés du haut bonnet pointu syro-luthite⁷, celui de gauche semble vêtu d'un

¹ Rev. arch., 1922, I, p. 257, note 1, p. 261, note 5 ; p. 276 ; p. 277, note 1, p. 298.

² *Mélanges de la Société savoyenne de Musée de Genève*, p. 62-4, fig. 4., *Musée de Genève, Choix de monuments de l'art antique*, 1923 pl. 3.

³ N° 4.578, long. 0,03, haut. 0,033.

⁴ PENROD, *Hist. de l'Art*, VII, p. 247.

fig. 115, Pausanias, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, p. 110, & Copenhagen.

Pausanias, p. 145, fig. 167.

⁵ H. RICHTER, *Kypros, the Island Homer*, pl. CXLII, XCIX-XXXV.

⁶ Sur ce bonnet, Pausanias, p. 22, 52-58, 112, etc.

pagne qui forme par devant une pointe à la mode syro-hittite¹⁰, celui de droite semble porter la tunique longue. Ils sont affrontés, séparés l'un de l'autre par un mât à lanquet terminal.

On reconnaît aisément le thème asiatique que répètent à satiété les monuments assyriens, phéniciens, chypriotes et grecs orientalisants, les patères, les terres cuites¹¹, les vases, etc., celui de l'adoration de l'arbre sacré qui s'est perpétué pendant des milliers d'années dans le monde antique¹². Les fresques romaines récemment découvertes dans le desert de Syrie montrent encore ces prêtres syriens coiffés du haut bonnet conique d'origine hittite — M. Cumont note le caractère religieux de celui-ci et sa persistance jusque dans le bonnet des derviches orientaux¹³, — et de la longue robe, dont l'un plonge une plante dans un vase rempli d'eau et exécute un acte rituel¹⁴. Le fragment que nous croyons volontiers chypriote, bien que provenant, selon l'inventaire du Musée, de l'Italie méridionale, peut être daté des VII^e-VI^e siècles avant Jésus-Christ¹⁵.



FIG. 2. — Fragment de diadème en or (Musée de Genève).
Dessin de M. Jack A. Marmet.

¹⁰ *Ibid.*, p. 18, 58, et 62. Ce personnage vêtu du bonnet pointu et du pagne, se voit sur les coupes de Delphes (p. 21, fig. 11), d'Olympie (p. 22, fig. 13), de facture orientale, phénicienne selon M. Paulsen, chypriote selon M. Dussaud (*Les Civilisations préhelléniques*, 2^e éd., p. 310 sq.).

¹¹ Ex. terre cuite chypriote, ronde autour de

l'arbre sacré Ohn. *Revue*, pl. CXXVII, 4; LXXVI B, etc.

¹² Ex. GODET d'ALVAREZ, *Migration des symboles*, p. 147 sq., etc.

¹³ *Syria*, III, 1922, p. 207-8.

¹⁴ *Ibid.*, p. 209, pl. XXXVIII-XLI.

¹⁵ Cf. les monuments de cette époque étudiés par M. Paulsen, op. cit.

III. — Gobelet en verre avec inscription.

Le vase en verre bleuâtre que voici (fig. 4), au Musée du Genève¹⁾, est malheureusement brisé en plusieurs endroits. La forme est celle d'un gobelet



Fig. 4. — Gobelet en verre. Musée du Genève.
Dessiné par M. J. K. A. M. M.

cylindrique, à fond plat, à bord supérieur légèrement ovale²⁾. Le décor est moulé en relief. Dans une zone médiane limitée en haut et en bas par deux filets, quatre palmes horizontales s'opposent deux par deux ; au-dessous court une inscription grecque dont les mots sont séparés en deux

endroits par des palmes verticales. Sous les filets inférieurs tourne une gloriande végétale, enfin, le fond porte trois cercles en relief.

L'inscription (fig. 5) qui fait l'intéret de ce petit monument consille par deux fois au buveur de se réjouir :

KATAKAIPE : $\epsilon\pi\alpha\iota\upsilon\epsilon$ KATEYPPARONT

Ce souhait est banal :

$\kappa\alpha\tau\epsilon\gamma\pi\alpha\rho\epsilon\ \kappa\alpha\tau\epsilon\gamma\pi\alpha\rho\epsilon$

¹⁾ M. P. 377. Musée du Genève, *Antiquités de la ville de Genève*, t. II, p. 38, n° 362. — *Antiquités de Genève*, t. II, p. 38, n° 362.

²⁾ Cf. forme d'antiquité, *Antiquités de la ville de Genève*, t. II, p. 38, n° 362.

Antiquités de la ville de Genève, t. II, p. 38, n° 362. — *Antiquités de la ville de Genève*, t. II, p. 38, n° 362. — *Antiquités de la ville de Genève*, t. II, p. 38, n° 362. — *Antiquités de la ville de Genève*, t. II, p. 38, n° 362.

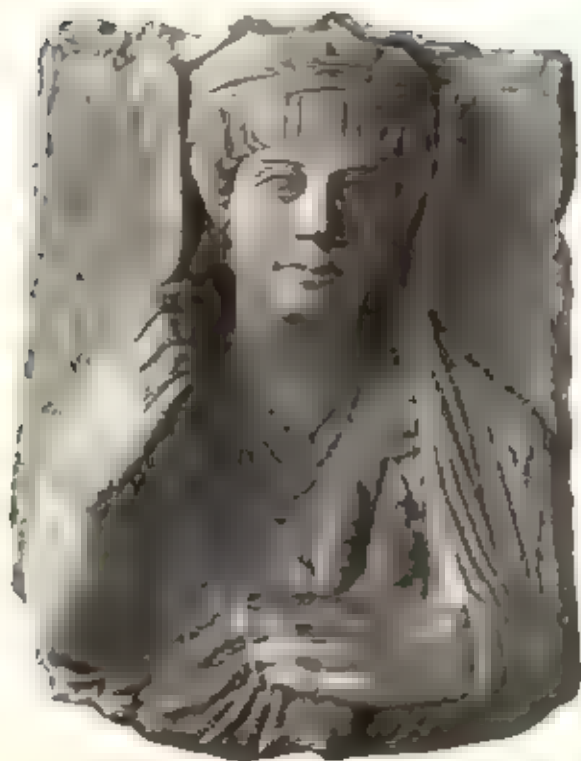


Fig. 500.



Fig. 501.



Fig. 502.

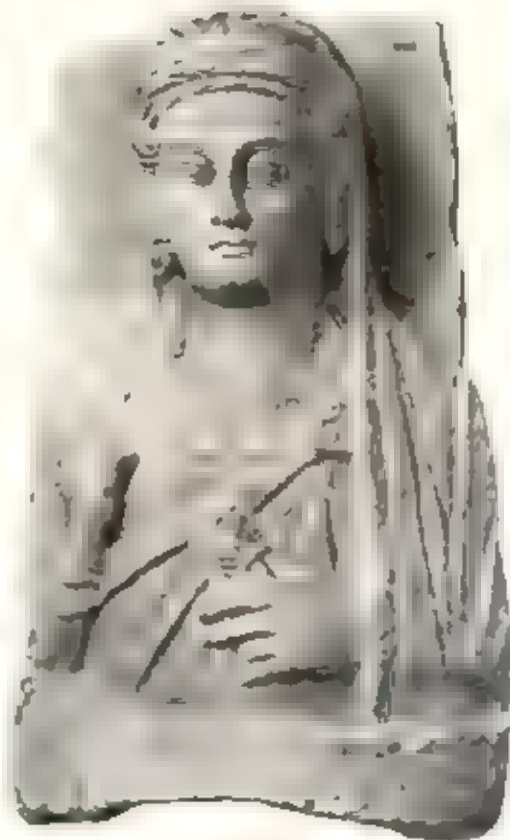


Fig. 503.

répète un gobelet de la collection Slade ⁽¹⁾ et des gobelets provenant de Chypre ⁽²⁾. On peut le varier légèrement :

Εὐφραίνου ἐφ' ὧ τάξει

« Réjouis-toi aussi longtemps que tu es ici » disent deux verres, dont l'un est au musée de Rouen ⁽³⁾ l'autre au Musée de Leyde ⁽⁴⁾. On bien, on le limite à l'impératif : Εὐφραίνου ⁽⁵⁾.

Les palmes font sans doute allusion aux victoires remportées dans les jeux. Un gobelet de même forme que celui-ci, provenant de la province de

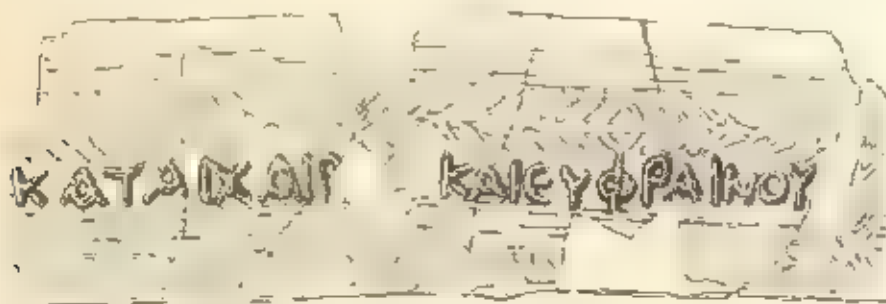


FIG. 5. — Inscription du gobelet en verre.
Dessin de M. Juch. A. Monod.

Constantine et conserve au Metropolitan Museum de New-York, montre la même palme verticale qu'ici, des couronnes, et le conseil de remporter la victoire. *καὶ ἐφ' ὧ νίκην* ⁽⁶⁾, conseil qui se répète avec de légères variantes sur d'autres monuments similaires.

Ces gobelets, dont le décor est modelé en relief présentant entre eux de nombreuses analogues de formes, de technique, de motifs ⁽⁷⁾, d'inscriptions,

⁽¹⁾ Kisa, p. 722.

⁽²⁾ Ibid.

⁽³⁾ Ibid., p. 722, 701. fig. 285; Deville, *Histoire de l'art de la verrerie dans l'antiquité*, 1873, pl. XXVII D, Marie-Jean, p. 18. fig. 248, *Catalogue du musée de Rouen*, 1873, p. 98; abbé Tougard, *Notes sur quelques monuments grecs du musée départemental de Rouen*, *Revue de Normandie*, 1868. Acquis en 1844, à Paris, comme provenant

de Marseille. Registre d'entrée, n° 501.

⁽⁴⁾ Kisa, p. 722; *Donner Sakchücher*, XVI, 1855, pl. II, p. 71, 55.

⁽⁵⁾ Kisa p. 721, Deville, pl. XXVI p. 31.

⁽⁶⁾ Kisa, p. 721, 602-3, fig. 260-265 a.

⁽⁷⁾ Cf. même système d'ornementation en palmes verticales qui séparent l'inscription, Haesand *Un nom nouveau de carrier sélonien*, *Syria*, I, 1920, p. 230 sq. et IV, 1923, p. 179.

constituent un groupe que Kisa rapporte aux verreries de Sidon ou d'autres centres orientaux du début de l'époque impériale ⁽¹⁾.

Signalons encore, au Musée de Genève, deux fragments ² de verres brun et blanc, avec le nom moule du verrier sidonien, en grec ³:

APTAC long. 0,02; haut. 0,015.
CEIAQ

IV. — BUSTES PALMYRÉNIENS ET INSCRIPTION CONJUGALE.

Le Musée d'Art et d'Histoire de Genève a eu de s'enrichir d'une petite collection d'antiquités orientales acquises de M. A. Besserer, à Bâle, qui la tenait d'un consul à Jaffa. Découvertes il y a plus de vingt ans vers 1901 et 1902, elles proviennent les unes de l'antique Palmyre, la capitale du puissant empire constitué au III^e siècle de notre ère par Odenath et son épouse Zenobie, dont la prospérité s'écroula sous les coups d'Aurélien en 272. C'est, on le sait, de cette époque que datent la majorité des inscriptions palmyréniennes et les sculptures de cet art romain d'Orient ⁴, dont on connaît un certain nombre en divers musées ⁽⁵⁾.

M. Ludslarski ⁶ a donné, d'après des estampages, la copie des inscriptions palmyréniennes de nos dix reliefs, avec leur transcription hébraïque et la traduction de quelques-unes. Je dois à l'obligeance de M. Alfred Boissier celle des autres. Ces monuments sont mentionnés par M. l'abbé Chabot dans son récent ouvrage sur Palmyre ⁽⁷⁾, et dans le Bulletin du Musée de Genève ⁽⁸⁾,

⁽¹⁾ KISA, p. 720; p. 695 sq. *Die Reliefplatten von Sidon und Tyrosandien*.

⁽²⁾ Musée Nat., Catalogue descript., II, 1875, p. 488, n° 3562 a.

⁽³⁾ A. I. LUKSEN, *Fonteyken des Klassischen Altertums* (8), 1916, o. v. Palmyra, p. 783, rélar.; DESSAU, *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, 1894, p. 303. sq. rélar.; CASAR-CASAR, *Manuel d'archéologie romaine*, I, p. 561-3; FOUZEN, *Fonteyken der prähistor., klassischen und frühchristlichen Altertümer*, pl. GLXXI, etc. On trouve des références dans ces travaux.

On consultera surtout maintenant, Chabot, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, 1921, qui

étudie et reproduit un grand nombre de textes et de sculptures.

⁽⁴⁾ Ex. Louvre-Copenhague, Glyptothèque de Ny-Carlsberg; CASAR-CASAR, *Recherch. arch.*, 1880, II, p. 14 sq.; 114 sq.; SIMON, *Sculptures et inscriptions de Palmyre à la Glyptothèque de Ny-Carlsberg*, 1869, rélar., etc.

⁽⁵⁾ *Ephemera für Semitische Epigraphik*, I, 1900-2 paru en 1901, p. 341-2.

⁽⁶⁾ *Choix d'inscriptions de Palmyre*, 1921, p. 127.

⁽⁷⁾ GENÈVE, *Bulletin du Musée d'Art et d'Histoire*, I, 1923, p. 40 sq., fig.



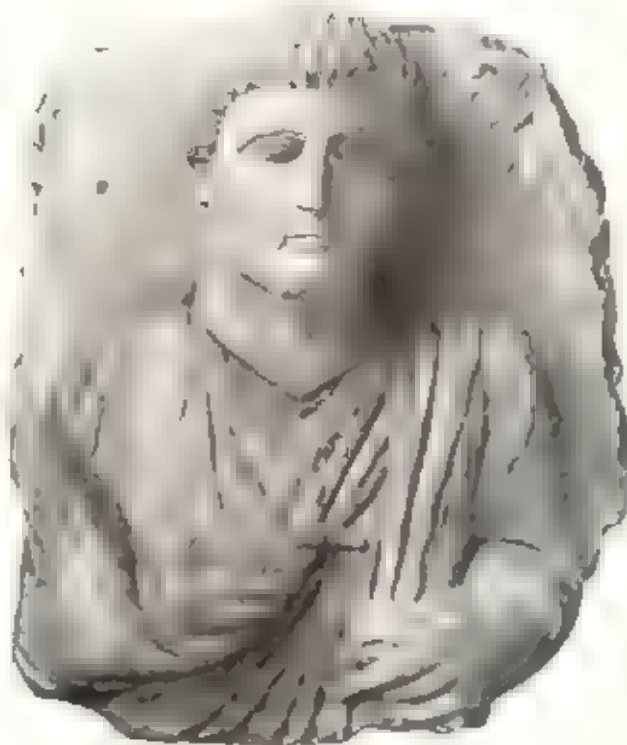
N. 1019



N. 1020



N. 1021



N. 1022

Nous nous bornerons à décrire sommairement ces monuments de types connus, en reproduisant leurs images encore inédites¹⁾

Bustes féminins.

1. N° 8193. Femme coiffée d'un turban et du diadème, tenant son voile de la main droite. Grande fibule circulaire sur l'épaule gauche. La main gauche tient les instruments de la filasse : quenouille et fuseau.

Dai'ul, fille de Yachai, fils de Hiram. Hélas !

LINDBERGER, p. 324. H ; R. *Revue d'épigraphie sémitique*, 262.

2. N° 8191. Femme coiffée d'un turban et du diadème, la main gauche ramenée sur la poitrine, tenant le vêtement, point d'attributs.

Mazabata, fille de Tannus. Hélas !

LINDBERGER, p. 342, G ; R. *p. Ep. sémit.*, 261.

3. N° 8192. Femme coiffée du turban et du diadème, tenant son voile de la main droite. Fibule sur l'épaule gauche. La main gauche tient les instruments de la filasse.

Nana, fille de Nourhel. Hélas !

LINDBERGER, p. 342, J ; *Rép. Ep. sémit.*, 263.

4. N° 8189. Femme de même type que la précédente, mais plus richement parée d'un diadème, de boucles d'oreilles, de colliers, et, sur l'épaule gauche, d'une fibule. L'inscription court sur la base, alors que dans tous les autres exemplaires, elle est placée à droite du visage.

Ahla, fille de Sale, hélas ! C'est ce que Barnay a fait exécuter pour l'honorer

LINDBERGER, p. 342-3, K ; *Rép. Ep. sémit.*, 264.

¹⁾ Le Musée de Genève possède encore, provenant de Palmyre, les bustes suivants :

8190. Gargonilla, tête de lion, travail romain grossier.

8198. Mari en marbre. Le personnage forme de doigt replié qui l'accompagnait a été égare par son propriétaire. Cf. Barenberg Baglio, *Diol.*

Des ant., t. v. *Monumenti*, p. 2009, fig. 5172.

3278. Petit fragment insignifiant de marbre sculpté, avec rosace.

G. 138. Statuette de bronze, type de l'Aphrodite publique. Decuss. *Musée d'art et d'histoire, Catalogue des bronzes figures antiques*, 1915-6, p. 37, n° 176, inédit.

Bustes masculins.

5. N° 8104. Buste d'homme barbu, cheveux bouclés, stylisés en « coquilles d'escargots ». La main droite sort de la tige, la gauche tient un pan de vêtement. A droite :

Hubbi, fils de Hubbi Nesba. Helas !

Les deux premiers noms propres sont répétés verticalement de l'autre côté de la tête.

LIDZBANSKI, p. 341-2, F ; *Rép. Ep. sév.*, 260.

6. N° 8188. Jeune homme imberbe, les cheveux stylisés en languettes. Même attitude, la main gauche tient le volumen.

*Taima, fils de Halafta, fils de Taimarsa, fils de Halafta, fils de Simon
sacrament Qdqah le grand.*

LIDZBANSKI, p. 341, G ; *Rép. Ep. sév.*, 267

7. N° 8193. Même type que le précédent, derrière le personnage est tendue une draperie avec deux palmes.

Taima, fils de Halafta, fils de Taima. Helas !

LIDZBANSKI, p. 341, D ; *Rép. Ep. sév.*, 258.

8. N° 8196. Homme avec moustache et léger collier de barbe. Même attitude, mais la main gauche tient le pan du vêtement. Draperie dans le fond.

Ogeila, fils de Yarbai. Helas !

LIDZBANSKI, p. 341, E ; *Rép. Ep. sév.*, 259

9. N° 8190. Même type que le précédent, barbe plus fournie, chevelure bouclée en coquilles d'escargots.

Yarhai, fils de Sabana. Helas !

LIDZBANSKI, p. 343, I ; *Rép. Ep. sév.*, 263.

10. N° 8197. Même type. Chevelure brisée en trapeze sur le front, selon la mode romaine fréquente au III^e siècle. L'inscription est illisible.

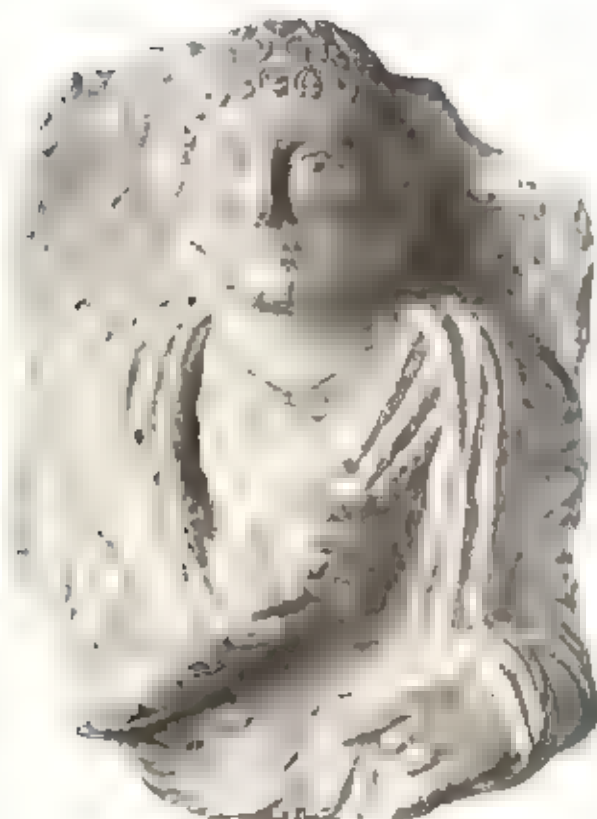


Fig. 100



Fig. 101

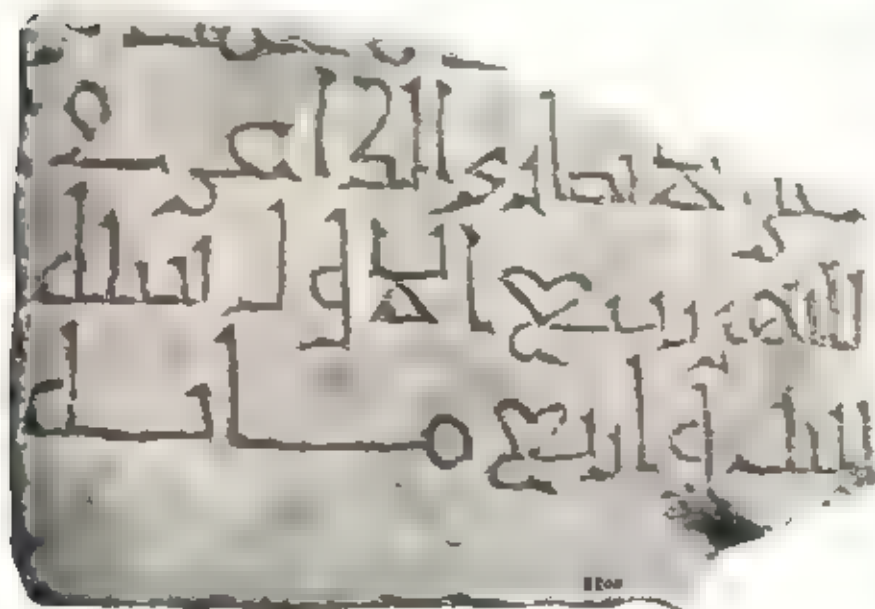


Fig. 102. Fragment of a cuneiform inscription.
Museum of the Ministry of Education, Damascus.

V. — INSCRIPTION COUFFIQUE.

N° 8200. Ce fragment d'inscription arabe provientrait, au dire du vendeur, du nord du Hedjaz peut-être les environs de Pétra, mais cette provenance n'a aucune certitude. Nous devons à M. Gaston Wiet, professeur à l'Université de Lyon, la lecture et le commentaire qui suivent :

(1)[محمد بن (2) على الأنصاري الباعى
في (3) شهر ربيع الأول سنة (4) ست
وأربع مائة

« Ceci est la tombe de Muhammad, fils de Ali, el-Ansari, le *dd'i*, qui mourut dans le mois de rabi 1^{er} de l'an 406 septembre 1015.

« Le nom de Muhammad peut être précédé d'autres noms, ce qui attribuerait la stèle à l'un de ses descendants. Par acquit de conscience j'ai compulsé quelques obituaires de l'année 406, mais en vain. L'intérêt historique de ce texte reside dans le titre *da i*, *auxionnaire* chute. Mais vu l'absence de renseignements, on ne peut savoir si l'intéressé était un fonctionnaire du gouvernement fatimide, qui devait envoyer dans les villes de province un *da i* à côté du *qadî* de la localité, soit comme le *Caïre* possédant un grand *qadî* et un grand *da i*, ou bien, s'il était un propagandiste des doctrines qarmates. L'origine de la stèle est inconnue, ce qui interdit toute hypothèse.

« Du point de vue paléographique ce texte mérite quelque attention. La grande majorité des inscriptions gravées ou creux ne sont pas d'une aussi belle venue que celles qui ont été sculptées en relief : certains mots apparaissent toujours moins saignés. Cette stèle n'échappe pas à la règle : à côté de الباعى, remarquablement grave, à la deuxième ligne, on peut voir à la ligne suivante لول, qui a une allure très gauche, notamment le *lâm-alif*. On aperçoit dans la forme les lettres deux cursive-pures que je n'ai pas retrouvées dans les ouvrages que j'ai pu consulter : les *red* possèdent une hampe presque aussi élevée que celle des *alif* (الول) (وأربع), les *'ata* en forme de cœur ne sont inconnus en dehors du coufique tressé. »

Nous remercions M. Gaston Wiet de son savant et intéressant commentaire.

W. DEONNA.

LA DIGUE DU LAC DE HOMS

PAR

LÉONCE BROSSÉ

Nous devons signaler en deux mots l'intérêt historique qui s'attache au barrage artificiel grâce auquel a été constituée vers le premier quart du cours de l'Oronte, l'importante réserve d'eau appelée lac de Homs. Dans les *Monuments et Mémoires Piot*, t. XXV (1924-1925), p. 143-144, nous avons essayé d'établir que le *mar égyptien* placé par Strabon, XVI, 2, 19, à l'entrée du territoire d'Apamée et d'où il faut sortir l'Oronte n'est autre que la grande digue du lac de Homs. La tradition, recueillie par Strabon, que c'était là une œuvre égyptienne — et seule, en effet, des ingénieurs égyptiens pouvaient anciennement concevoir et effectuer un pareil travail — nous oblige à remonter à une époque où la Syrie était sous la domination égyptienne. On peut songer au règne de Séii I^{er} puisque M. Pézard dans les fouilles qu'il a conduites à Tell Nebi Mend — assisté de M. Brossé — a découvert une stèle érigée par ce pharaon.

Les tablettes d'el Amrit nous montrent cette région divisée en principautés très actives ; mais précisément l'extrême division politique de ce territoire ne permettant qu'un souverain d'entreprendre un grand ouvrage d'utilité générale. Qadesh, ville très importante, couvrait l'emplacement occupé aujourd'hui par Tell Nebi Mend, au sud du lac — les doutes qu'on a exprimés au sujet de cette identification ne sont pas justifiés. Nous avons proposé de placer l'annuit à l'anuroya vers le nord-ouest du lac de Homs, Qatua à Qatna dont il sera question ci après — nous avons relevé cette prononciation et elle est appuyée par l'ancien *Satupia* (elle a pu se modifier depuis) et dont le tell appelle des fouilles archéologiques. Enfin l'annop, qui forme groupe avec les précédentes, ne serait autre que Doanipé (réalisée) de la carte d'E. M. au 200 000^e près Mahrifa.

Évidemment, l'article qui suit le montre nettement, la digue actuelle est le fruit de refortifications nombreuses, mais il était utile de la décrire avec soin et nos lecteurs sauront gré à M. Léonce Brossé d'avoir été le premier à s'y employer.

R. D.

Le lac de Homs (lac Qadas des chroniqueurs du moyen âge) est appelé par les indigènes Bahret-el-Qallae, du nom du village le plus important de son voisinage et proche de sa rive orientale.

Il s'étend au N.-E. du pied des contreforts extrêmes du Djebel Akroum, qui forme la partie la plus septentrionale du Mont Liban. Une piste praticable aux

voitures permet d'atteindre depuis Homs l'extrémité Nord de cette nappe d'eau et le barrage, qui se trouve à environ 12 kilomètres de la ville.

Sur la carte de la ancienne de Rey et Thuillier au 500 000^e, la cote 492 paraît indiquer le niveau du lac, tandis que la carte anglaise au 250 000^e porte 1 575 pieds — 449 m. 30. Dans son repertoire d'altitudes, obtenues par observations barométriques, Van Berchem¹ donne 479 metres au sommet de la Tour de la digue, qui domine de près de 8 mètres le niveau de l'eau, celui-ci n'aurait donc que 470 metres environ. La Notice sur la Syrie² assigne seulement la cote 519.37 à la gare de Qatfiné, peu élevée au-dessus du lac. La carte au 200 000^e de l'Etat-major ottoman n'indique point l'altitude du lac de Homs. En me fondant sur l'altitude qu'on attribue au mazar de Tell-Nebi-Mand, j'ai obtenu, par visées sur le rivage de l'île, le chiffre 506 metres. Mes mesures prises avec une règle à eslimetre, insuffisante pour une pareille distance de 6 760 metres, ne peuvent, il est vrai, prétendre à une sérieuse approximation.

Il convient donc d'attendre les résultats qui seront obtenus par les levés de la brigade de Homs des services fonciers de la Syrie, dont les calculs s'appuieront sur les travaux récents de la Mission géographique du Service géographique de l'armée française.

Le lac de Homs est un vaste étang, d'environ 12 kilomètres selon son axe de plus grande dimension, qui est orienté O.-S.-O.-E., N.-E. Sa largeur la plus considérable, un peu au S. de la partie centrale, ne dépasse pas 6 kilomètres.

Condor évalue sa surface à 50 kilomètres carrés³, estimation qui n'est sans doute pas très éloignée de la vérité.

Il n'est guère possible cependant de mesurer de façon précise la superficie du lac, car sur plusieurs points de ses rives, et surtout à son extrémité S.-O., s'étendent des marécages, dissimulés sous d'abondants roseaux, et qui se dessèchent en grande partie à l'automne. Entre cette rive S. du lac et le village de Moudan, s'élèvent deux tufs de médiocre hauteur, dans lesquels, dit-on, des poteries et des inscriptions auraient été découvertes jadis. Je n'ai vu à leur surface que des inflexes de céramique.

Non loin de l'embouchure du Nahr-el-Ast, au milieu des marais de la rive

¹ Voyage en Syrie, tome I, table XII.

² Palestine Exploration Fund, *Quarterly Stat.*, July 1881.

³ Publié par le Ministère de la guerre, Paris, 1910, p. 184.

droite, le tell Es-Serr¹⁶ forme une éminence allongée de l'O. à l'E., en pente douce vers le S.-E., tandis que son versant N. est rapide. Les terres cultivées qui le couvrent montrent d'abondants lessons de poteries d'époque romaine, et ce tell passe dans la région pour contenir beaucoup d'antiquités.

L'autre petit tell en forme de cône très régulier plonge dans les eaux de la rive droite du lac; les pentes raides de ses flancs O. et N. Il porte le nom du petit village tout proche de Choumeraye ^{القُمَرِيَّة}, et sa base montre quelques restes de constructions, ainsi que des fragments de céramique.

Plus au N., la masse importante du Tell-Qatthan¹⁷ au N.-O. du village de ce nom, domine elle aussi, par un talus en pente rapide d'environ 20 mètres de haut, la rive droite du lac, à peu de distance de l'angle N.-E. de celui-ci. Ce tell est le plus considérable de la région après le Tell Nebi-Mand, et il est aussi remarquable par ses dimensions que par sa situation. Son sommet porte des vestiges de murailles en bave taillées, et quelques écorchures de son flanc E. laissent échapper des lessons de poteries variées. Aucune construction, aucune culture n'existe sur cette colline artificielle; les recherches y seraient donc faciles, et elles donneraient sans doute d'intéressants résultats.

L'aspect des faces aux pentes declives de ces deux derniers tells, dont l'eau du lac ronge le pied, semble montrer que son niveau non plus que la trace de sa rive orientale n'ont guère dû varier depuis l'époque, assez reculée, peut-être, à laquelle ces lieux étaient habités.

Presque en face de l'embouchure du Nahr-el-'Asi s'élève une île dans laquelle M. J.-E. Gautier espérait trouver les ruines de la ville hittite de Qadêch, lorsqu'il y fit des fouilles en 1893. Les riverains nomment cet îlot Tell-et-Tin (Tell de la ligue) ou Tell Kafr 'Abd (ou 'Abdâ, Tell de l'esclave ou du négre), à cause du petit village tout proche appelé Kafr 'Abd.

Au dire de certains indigènes de Hamadiye, village qui s'appelait autrefois Khirbet-Mousâ, l'île serait aussi désignée sous le nom de Tell Qades¹⁸, et un

¹⁶ Le mot *Serr*, qui signifie eau de montagne, désigne aussi ces touffes de bruyères, aux épines courtes et aiguës, qui abondent aux environs du tell.

¹⁷ Pl. XXXV, fig. 3 et P. XXXVII, fig. 3. Les photographies jointes à cette note sont numérotées en allant de l'E. à l'O.

La carte de Rey porte : Tell Katoûb.

¹⁸ *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1893, p. 44 et suiv.

¹⁹ Ce même nom de Tell-Qadâs désigne également l'ensemble des collines situées au sud du Tell Nebi-Mand et qui contiennent des vestiges de l'époque romaine. On voit, d'autre



Digue du Lac de Hama

LA Digue et Lac de Homs



« ancien » et assura qu'il y a une soixantaine d'années à la suite d'une sécheresse exceptionnellement prolongée, le niveau du lac avait baissé au point qu'on pouvait atteindre l'îlot sans avoir de l'eau plus haut que les genoux. On put voir alors sur le fond, des restes « de constructions considérables et de tombeaux ».

Situé à l'extrême pointe N. du lac, le barrage traverse la vallée peu profonde aux pentes d'écues, selon un tracé ondulé, de direction générale N.-O. S.-E. qui se développe sur près de deux kilomètres. Son origine au N.-O. repose sur des affleurements rocheux, ce qui permet de penser que, antérieurement à la construction de cet ouvrage, les eaux du fleuve, retenues par un seuil naturel, formaient déjà un vaste élong¹¹. Dans l'état de délabrement où se présente aujourd'hui cet énorme ouvrage, transformé et déformé par tant de réparations successives, il paraît impossible de retrouver — s'il en existe encore — les restes de la construction primitive¹².

La plus grande partie des murs en élévation (Pl. XXXIV) est constituée de moellons de lave, d'un gris assez foncé et de grain moyen, dont la face d'appareillage est taillée sans grand soin, généralement en carré de 0,20 à 0,35 de côté. Le reste du bloc n'est que degrossi en forme de pyramide tronquée dépassant rarement 0,40 de longueur. Cette taille de pierre est d'ailleurs d'usage général dans la région de Homs, aujourd'hui encore.

Chaque pierre ainsi préparée devant être culée en queue, tend à glisser pour sortir du mur et les constructions ainsi obtenues sont d'une solidité d'autant plus aléatoire que les maçons locaux ont l'habitude de ne former leurs murs, dont l'épaisseur dépasse souvent un mètre, qu'avec deux parements qui jamais ne liassent aucun bloc en parpaing. Ils se contentent de placer entre les parements un bourrage de perrailles restant toutes noyées dans de la terre délayée sans chaux, de sorte que si le mur cesse d'être protégé de la pluie par une terrasse, il devient vite bouleu ou forjeté et se désagrège¹³.

part, que le moulin en amont du pont de la pile de Tripoli, sur le 'Ain-Tan' et — l'appelé aussi le Moulin de Qalaa.

¹¹ D'après R. Basset, *Géographie*, t. IX, p. 730, la digue aurait élevé de 3 mètres le niveau primitif du lac.

¹² Il ne semble pas permis de faire état des

trouvailles locales qui attribuent la fondation de la digue, tour à tour aux Égyptiens, à Dioclétien, à Héraclius et à Zénobie.

¹³ Les fouilles du Tell-Sidi-Mand ont mis au jour des constructions de ce genre, appartenant aux époques byzantine et romaine.

Certaines parties des flancs du barrage sont cependant assez solidement construites, les murs n'en sont pas d'ordinaire dressés verticalement (Pl. XXXV, fig. 2), mais ils présentent le plus souvent un front assez accentué (Pl. XXXV, fig. 3 et Pl. XXXVII, fig. 2). En beaucoup de points, ils ont été edifiés par assises ou groupes d'assises en retrait (Pl. XXXVI, fig. 2), de largeur très inégale, variant de 0,02 à 0,25 (Pl. XXXV, fig. 3, Pl. XXXVI, fig. 2 et Pl. XXXVII, fig. 1-2). Le genre de maçonnerie n'a lui non plus rien qui caractérise une époque : des monuments romains en montrent des exemples nombreux en Syrie, les Arabes l'ont utilisée à leur tour, et il est encore employé aujourd'hui.

Entre les murs parementés, la masse du barrage est constituée par un grossier blocage comprenant des galets et des pierres dont la dimension varie de celle de l'œil à celle de la tête : ces matériaux sont noyés dans un mortier blanchâtre assez dur et qui, dans l'ensemble, a résisté à la poussée des eaux comme aux infiltrations. Ce mortier est de même composition que celui qu'on emploie aujourd'hui dans la région de Homs, et, comme il ne contient aucun fragment de poterie, on ne peut en tirer aucune indication chronologique.

Le couronnement du barrage est de dimensions très inégales. À l'est le sommet du mur mesure seulement 0 m. 68 d'épaisseur, et il est couvert de deux dalles jointives de 0 m. 14 d'épaisseur (Pl. XXXV, fig. 1, 2). Vers le centre et à l'O., au contraire, la plate-forme, pavée ou simplement bétonnée, atteint jusqu'à 7 mètres de largeur, et les lards seuls en sont consulaires par des dalles. Nulle part je n'ai vu trace de parapet, comme il en existe au barrage du Nahr-el-Asi à Tell Nefel Maad, ouvrage qui est certainement antique lui aussi, et dont la construction offre de grandes analogies avec celle de la digue.

À partir de son origine E., et sur une longueur d'environ 150 mètres, le barrage, simple mur peu élevé (Pl. XXXV, fig. 3) s'étend sur un sol en pente très douce, jusqu'à un premier deversoir (Pl. XXXV, fig. 2), par lequel est rempli le grand canal (Pl. XXXV, fig. 1) qui alimente d'eau la ville de Homs, ses jardins et les cultures qui les entourent.

Un deuxième deversoir, à très petite distance, fournit un deuxième canal dont le mur de rive droite présente certaines parties en parement de pierres assez bien appareillées, de calcaire blanchâtre, tandis que tout le reste de



Fig. 1. The river in the valley of the Euphrates, near the city of Hama.



Fig. 2. A person standing on the rocky ground near the city of Hama.

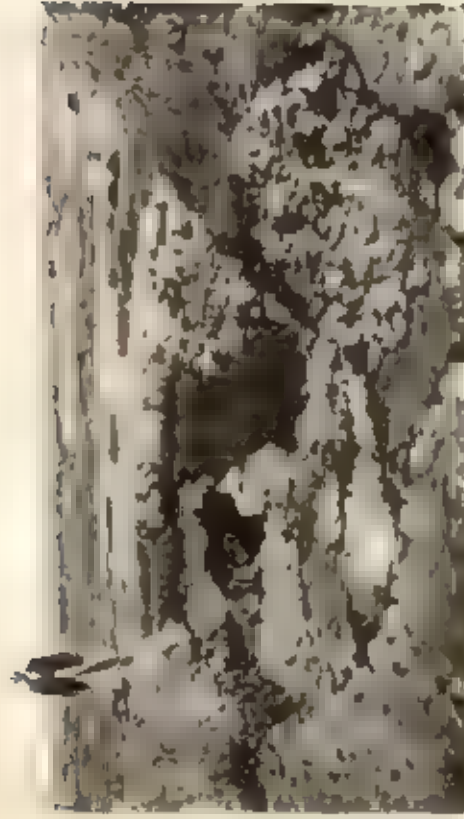


Fig. 3. A person standing on the rocky ground near the city of Hama.



Fig. 4. A person standing on the rocky ground near the city of Hama.





1 — Ruines du Centre bien au Centre de la Digue l'axe du Sud vers le Nord
au fond vu les du Nahr el Ahri et le centre de la



2 — Centre de la Digue vu du Nord Ruines du Centre (vers l'est du Nahr el Ahri)



3 — Centre de la Digue vu du Nord Mais en avant du et vers le Sud
Sorte d'une accablante d'immense dans le Nahr el Ahri.



4 — Centre de la Digue vu du plus près

l'ouvrage est en tave. Ce travail pourrait être d'époque romaine (Pl. XXXV, fig. 1, à droite).

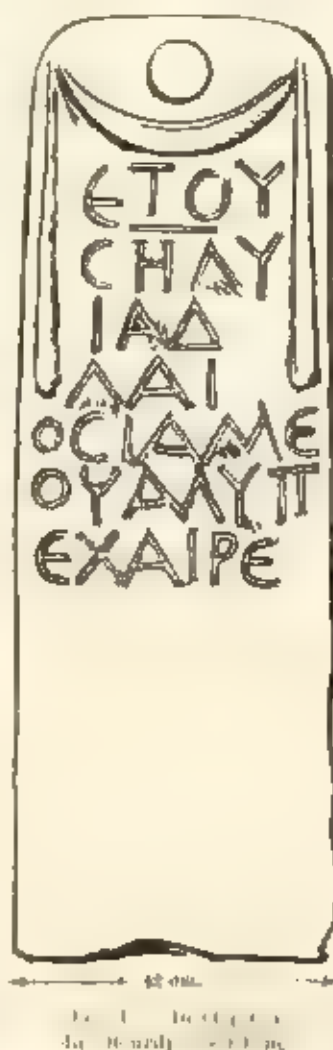
Plus loin, la différence de niveau s'accroît entre le sommet du barrage et le fond de la vallée, jusqu'à atteindre près de 4 mètres (Pl. XXXV, fig. 4), cependant la hauteur de sa plate-forme au-dessus de l'eau du lac reste à peu près constante et elle ne dépasse nulle part 1 m. 30 en cette saison d'assez basses eaux (octobre).

Vers son centre, le barrage s'infléchit vers le N. et prend une épaisseur beaucoup plus considérable; il y a là un amas de contre-murs et de gros contreforts qui représentent autant de consolidations ou refections diverses. L'ensemble est en mauvais état; l'eau s'échappe en ruisseaux abondants à travers la masse, et la solidité de l'ouvrage est vraiment compromise, malgré l'aspect de puissance qu'il conserve encore.

Quelques restes de voûtes en ruines (Pl. XXXVI, fig. 1) semblent indiquer qu'une construction surmontait la digue en cet endroit et les gens du voisinage ont conservé le vague souvenir d'un « Château de l'Impératrice Hélène », qu'ils semblent différencier de la tour dont il sera question plus loin.

Toutes les infiltrations qui traversent le monument, dans cette partie et plus à l'O., se réunissent en aval dans le thalweg pour reformer le cours inférieur, assez abondant, du Nahr-el-Ast, à environ six mètres au-dessous du sommet du barrage (Pl. XXXVI, fig. 2-4 et Pl. XXXVII, fig. 1-2), lequel atteint ici sa plus grande hauteur et son épaisseur la plus considérable, peut-être 15 à 20 mètres à la base.

Un peu plus loin, à l'O., la digue s'incurve vers le S. et est coupée par deux deversours dont le premier (Pl. XXXVII, fig. 1) est assez abrupt, tandis que



le second (Pl. XXXVII, fig. 2), plus important, semble avoir été réparé peu anciennement. Le profil de celui-ci forme une courbe convexe dont le sommet dépasse à peine le niveau du lac et qui se termine par un glacis inférieur solidement pavé, incliné d'environ 50 degrés.

À partir d'ici, la profondeur de la vallée diminue progressivement et l'épaisseur du barrage diminue aussi jusqu'à son extrémité O, qui est traversée par un canal d'irrigation peu considérable et en fort mauvais état.

À quelques mètres de l'extrémité O, la maçonnerie, arrondie et informe, est surmontée d'un tour en ruine (Pl. XXXVII, fig. 1), que les indigènes nomment Hourdj-é-Qallane, ou bien la Tour d'Hélène, ou encore le Château de Balqis. C'est en réalité une construction assez médiocre, de la période arabe semble-t-il. La face Est, la mieux conservée, mesure environ 5 m. 50 de hauteur. Les murs N. et S., percés chacun d'une meurtrière, sont fort endommagés; le côté O, est entièrement détruit.

Dans la construction de la fenêtre Est, se trouve, réemployée, comme linteau supérieur en décharge, une stèle funéraire que Waddington a publiée la première et qui a été copiée à nouveau par Van Berchem (*Voyage*, p. 164). La nouvelle copie que nous donnons (fig. 1) confirme la lecture de Waddington. Cette stèle, en lave assez grossière et d'un travail peu soigné, est placée couchée, le sommet à droite. Les lettres, hautes de 0 m. 07 à 0 m. 08 sont gravées assez profondément mais lourdement et de façon irrégulière. Il n'est pas aventure de penser qu'elle a été transportée de Homs, où l'on a relevé nombre de stèles semblables.

LÉONCE BROSSE.



1. Vers l'Ouest de la Digue et Bordj Qattane, vue de l'Est



2. Vers le S-Ouest de la Digue grand desséché, vu du Nord-Est



3. Vue du Sud de la Digue sur le lit du fleuve, prise vers le Sud-Est, le long de la Digue, au fond au large de la mer, la Tête Qattane



4. Bordj Qattane, vue de l'Est et Nord, du premier plan devant se voit le lit du canal, au S-Ouest, au S-Est, au Nord, l'Est, au Sud-Est, au Sud

COMPTES D'OUVRIERS D'UNE ENTREPRISE FUNÉRAIRE JUIVE

PAR

HENRI DUSSAUD

On connaît ces petits ossuaires ou *ostothèques* taillés dans un joli calcaire au grain fin et ornés d'un décor géométrique, qui sont tous sortis des hypogées creusées autour de Jérusalem vers le début de notre ère. On recueillait, dans ces petites caisses en pierre, les ossements qu'on avait laissé se dessécher dans les tombes en forme de foars ou *q'pa* et, parfois, on inscrivait, mais toujours sur une des parois extérieures, le nom du défunt. On procédait ainsi à une inhumation secondaire, et la place, dans la tombe, était alors disponible pour un autre cadavre⁽¹⁾.

Ces ossuaires portatifs ont certainement pénétré en Occident dès les premiers pèlerinages chrétiens en Terre Sainte puisqu'ils ont servi de urnes à certains reliquaires. Le grand nombre qui en a été découvert de nos jours suffit, d'ailleurs, à attester la vogue dont ils ont joui pendant un siècle avant et un siècle après notre ère. Leur fabrication combinée avec le creusement des hypogées, constituant donc une véritable industrie sur laquelle les textes que nous allons examiner nous paraissent apporter quelques renseignements.

Jusqu'ici les épigraphes qu'on lisait sur les ossuaires juifs étaient de simples généalogies n'ayant pas d'autre objet que d'authentifier les restes qu'on y conservait. Aussi, mis en présence d'un texte plus long ou apparaissant de nombreux noms propres, le P. Gaudente Orfali assiste dans sa lecture par le P. H. Vincent à ce qu'il pense qu'il s'agissait d'une liste de défunts. Ne relevait-il pas onze généalogies alors que onze ossuaires avaient été découverts dans le

⁽¹⁾ G. GUYOTTEZ-GARNIER a élucidé le processus et les références dans SYRIA, 1921.

p. 458. Voir nos *Monuments palestiniens et juifs* (Musée du Louvre) p. 44 et suiv.

même hypogée de Bethphage¹ : Tout d'abord, il semble que nous avons, dans la série des noms gravés sur le couvercle du n° 9, les noms des personnes dont les ossements avaient été déposés dans ces ossuaires. Les noms sont en effet, onze, autant que les ossuaires¹⁰ : »

D'après ce que nous avons dit plus haut, il serait surprenant qu'on ait inscrit tous les noms des défunts sur le même ossuaire, plutôt que chaque nom sur l'ossuaire correspondant. D'ailleurs, la correspondance, que le P. Orfali a cru établir entre le nombre des individus mentionnés et le nombre des ossuaires, n'existe pas. Sur la planche publiée par la *Revue Biblique* nous comptons treize lignes d'écriture dont douze commencent par des noms propres, mais nous verrons dans un instant que les noms mentionnés sont beaucoup plus nombreux, car ils sont inscrits en deux colonnes que le P. Orfali a bloquées en une seule. Pour le démontrer, il suffira d'étudier un document similaire.

Le musée du Louvre a acquis récemment un couvercle d'ossuaire juif en d'inv. n° AO 7487 qui porte, gravé sur sa face interne, des graffiti dont la disposition est toute semblable. Ce couvercle provient aussi d'une trouvaille faite à Bethphage en 1910. Il se pourrait donc qu'il appartienne à un des onze ossuaires décrits par le P. Orfali comme sortis d'un même hypogée, à moins qu'il ne représente un douzième ossuaire.

Un simple coup d'œil sur notre copie montre que le texte est disposé en deux colonnes : il en est de même pour le texte Orfali et, dès lors, celui-ci compte dix-neuf noms propres dont deux sont répétés. Les signes que le P. Orfali a lus *ben*, « fils », terme par lequel il a uni les noms des deux colonnes, ne sont pas des lettres, mais des chiffres qui apparaissent ainsi, pour la première fois, dans un texte hébreu.

Nous avons donc en présence de comptes et cela explique le trait initial qui n'a été que rarement négligé par le scribe, malgré ce que sa répétition avait de fastidieux : c'est évidemment un *toned*, c'est-à-dire la préposition « à, pour », indiquant que la somme notée revient à l'individu dont le nom est inscrit en face, ou plus exactement, croyons-nous, qu'elle lui a été versée.

En effet, dans le texte Orfali, la sixième ligne est constituée par un long

¹ GALVANI GASPARI, *Un hypogée juif à Bethphage, monnaies et inscriptions* 1923 p. 253-260. Découvert en 1910, cet hypogée est

composé de chambres taillées dans le roc.

¹⁰ Comparer les comptes de Qumran dans C. I. S., t. n° 6 : A et B.

trait de même disposition se retrouve dans le texte du Louvre — mais sans le terme explicatif et après — au bout duquel, et à droite — on lit 27^w que le P. Orfah, explique comme « un souhait de paix aux habitants de l'hypogée ⁽¹⁾ » — mais qui représente plutôt tel terme de compte comme *shilbom* « paiement ⁽²⁾ ».

Cela posé, voici comment nous expliquons la relation de nos textes. Le jour de paie arrive — le chef de l'entreprise funéraire — ayant pour objet le creusement des hypogées et aussi, avec le calcaire ainsi retiré du sol, la fabrication des ossuaires, — ou son comptable, vient au chantier, le sac d'argent d'une main, ses tablettes de l'autre. Il paie chaque ouvrier selon les journées effectuées et d'après le compte établi sur les tablettes — mais l'équipe est nombreuse et, pour le bon ordre, avant avoir le couvercle d'un ossuaire neuf, il y inscrit comme sur une ardoise, chaque somme, avec le nom du bénéficiaire, au fur et à mesure du versement. Sa paie terminée, il trace un grand trait indiquant que le paiement a été effectué ⁽³⁾. Le même couvercle d'ossuaire a servi une seconde fois — il peut s'agir, pour le couvercle du Louvre, d'une paie en retard, — si bien que jusqu'ici nous connaissons le montant de quatre paies.

Dans le texte Orfah, le mot *shilbom*, « paiement », a certainement été inscrit avec le trait horizontal correspondant — il coupe donc la première colonne. La première paie comprend les noms Orfah 1-5 et 14-18, la seconde les noms Orfah 7-13 et 19-20 ⁽⁴⁾. On conçoit des lors que les noms de deux ouvriers (Ha-Golih et Lévi) se retrouvent dans l'une et l'autre liste.

Nous ne voyons pas l'autre explication à proposer pour rendre compte de ces graffiti — si l'on était frappé, notamment dans le texte du Louvre, du grand nombre de noms propres commençant par le terme *ben*, c'est-à-dire du nom libre d'individus désignés par leur patronymique au lieu de leur nom propre véritable, on pourrait se demander si le compte en question ne recapitulait pas la valeur des travaux et fournitures commandés par le fils de tel ou tel défunt

⁽¹⁾ Loc. cit., p. 238.

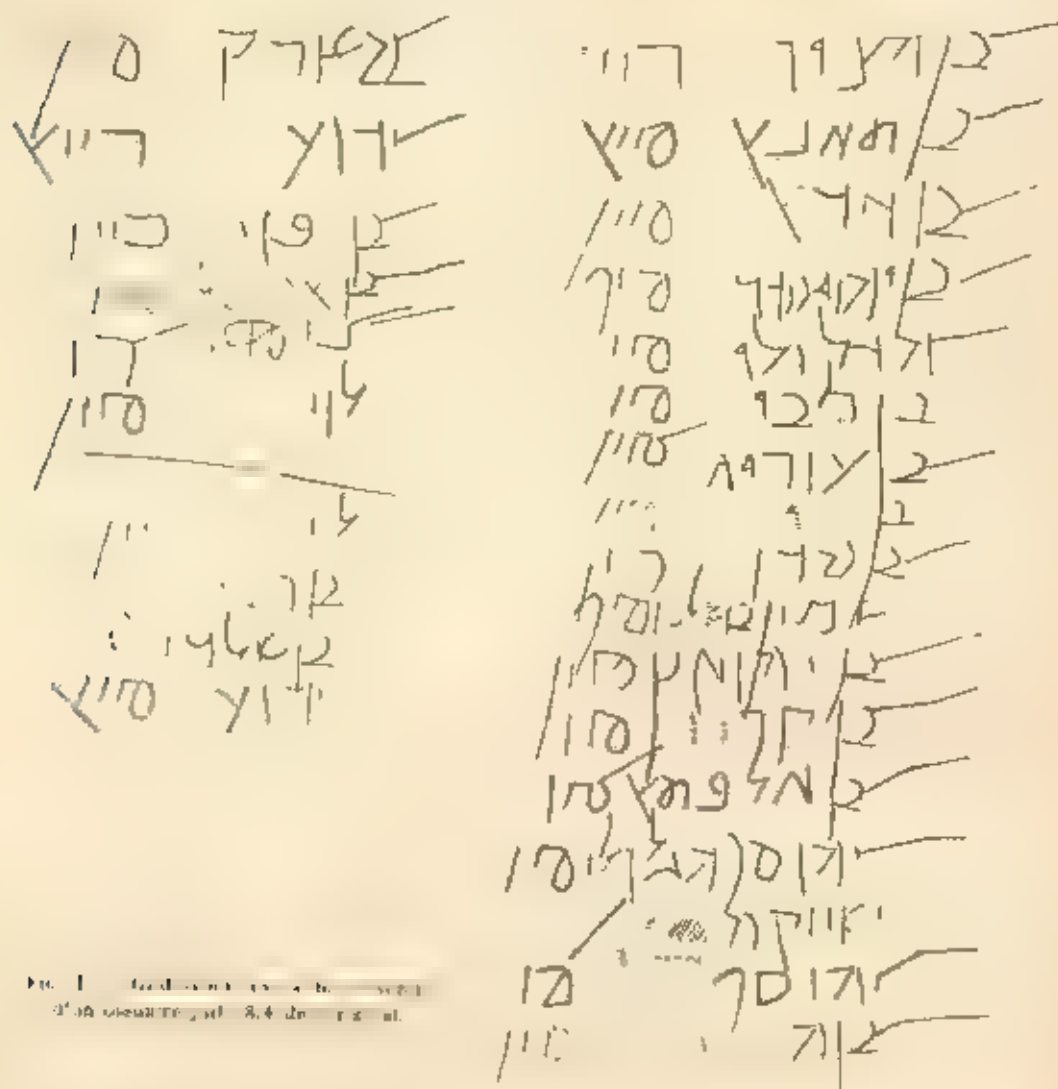
⁽²⁾ Ce terme figure avec ce sens dans Mientke, VII, 3, où il faut, avec Kittel, supprimer la mention du *shopet* et lire : « le chef demande paiement ».

⁽³⁾ On peut encore imaginer que l'inscription sur le couvercle d'ossuaire est faite en guise de *memento* ou de vérification par le chef d'équipe

au fur et à mesure du versement par le comptable.

⁽⁴⁾ Ces chiffres correspondant au texte tel que nous l'établissons ci-après. En ce qui concerne le texte du Louvre, si l'inscription de la seconde paie n'est pas incomplète, elle témoigne pour le mois en question d'un grand ralentissement dans les travaux.

Mais, dans ce cas, le nom propre ne serait pas précédé par le *taned*, particule d'appartenance, mais plutôt par *al*. Le grand nombre de nous formés sur le thème « fils d'un tel », indique peut-être que ces ouvriers sont en majorité des



jeunes gens. La comparaison des deux textes nous confirmera dans cette opinion.

Nous constaterons que le chiffre le plus élevé figurant dans le texte du Louvre — nous ne pouvons nous prononcer en ce qui concerne le texte Orfali sans avoir vu l'original — est 24. Quelle était la valeur de l'unité ? Ne serait-

ce pas le denier? Nous voyons dans MATTHEU, XX, 1 et suiv., que tel était le prix de la journée d'un travailleur des champs et Tobie engage l'ange Raphaël pour une drachme par jour, valeur pratiquement équivalente¹⁰. Dans cette hypothèse, le paiement se serait effectué chaque mois — le chiffre maximum de 24 journées de travail indique que six jours ont été considérés comme fériés dont les quatre sabbats et la neomenie.

Nous terminer nos considérations générales par une remarque relative au rapport qu'on peut établir entre les deux textes. Ils ne sont pas de la même main, même les deux scribes appartiennent à des provinces différentes — le texte Orfah est écrit par un juéen, le texte du Louvre par un transjordanien, — mais ils concernent la même entreprise, nous verrons, en effet — en reprenant le texte Orfah, qu'au moins cinq des ouvriers figurant dans ce dernier, réapparaissent dans le texte du Louvre.

Nous passons à l'étude rapide du texte du Louvre — nous commencerons par quelques observations sur les lectures du P. Orfah.

Pour Ben Naïr : 12 (?)	2 + 10 לִבְנֵי נָאִיר 1
Pour Ben Tefanna : 24.	4 + 20 לִבְנֵי תִפְנָנָא 2
Pour Ben Hadda : 23.	3 + 20 לִבְנֵי חַדָּא 3
Pour Ben Yod fils de ... : 23.	3 + 20 לִבְנֵי יוֹד בֶּן דָּד 4
Pour Ha-Gidda : 22.	2 + 20 לְהַגִּידָא 5
Ben Kadda : 22.	2 + 20 בֶּן קַדָּא 6
Pour Ben 'Azarus : 23.	3 + 20 לִבְנֵי עֲזָרָא 7
Ben ... : 1	3 + 20 בֶּן ... 8
Pour Ben Mukir (?) : 12.	2 + 10 לִבְנֵי מֻקִּיר 9
Shahman fils de Shahman : 23.	3 + 20 שְׁחֻמָּן בֶּן שְׁחֻמָּן 10
Pour Ben Yehohannan : 23.	3 + 20 לִבְנֵי יְהוֹחָנָן 11
Pour Ben Qadra : 23.	3 + 20 לִבְנֵי קַדְרָא 12
Pour Ben Halaphia : 22.	2 + 20 לִבְנֵי חֲלָפִיָּא 13
Pour Yehoseph, le Guldéen : 22.	2 + 20 יְהוֹסֵף הַגִּידָא 14
Y[ezph]y fils de ?	... בֶּן ... 15
Pour Yehoseph : 21.	1 + 20 יְהוֹסֵף 16
Pour Ben ... : 2?	2 + 20 בֶּן ... 17

¹⁰ Tobie, V, 15 — δραχμή· τετρά, τρις τετρά :

ΣΥΝΟΛ. — 14.

Nous passons à la seconde colonne :

Pour Ben Soreq : 23.	$3 + 20$ קכ"ג 18
Pour Yadon'a : 14.	$4 + 10$ קכ"ד 19
Pour Ben Puzai : 8.	$3 + 5$ קכ"ה 20
Pour Ben ... : ...	$1 + (2) \dots$ קכ"ו 21
Pour Ben ... : 11.	$4 + 10 \dots$ קכ"ז 22
L'et : 23.	$3 + 20$ קכ"ח 23

Un trait horizontal indique que la page est terminée. Le même couvercle d'ossuaire, comme nous l'avons expliqué, a servi une seconde fois.

L'et : 3.	3 קכ"ט 24
Ben Rabban * קכ"י 25
Ben Shalman : 22.	$2 + 20$ קכ"כ 26
Yadon'a : 24.	$4 + 20$ קכ"ל 27

Commentaire. Nous traduirons en dernier de la valeur des signes numériques. *L'et* 1. Nasyr est un nom nouveau en hébreu, la lecture n'offre aucun doute — *L'et* 2. L'alph. final de *Lehaya* ex. une marque d'annuaisme — cf. *Lehaya* IV, 42 — *L'et* 3. L'adda a également la terminaison atana — il faut compter la fin l'élément-bas au *Res d'arch. ar.* IV, p. 121 — rapprocher ce nom de 'Ašš, fréquent dans le 1^{er} maron. Les objections de Lutzbarski, *Ephemeris*, I, p. 243 et II, p. 30, sont précisément évitées par notre texte où les *dalet* se distinguent faiblement des *resh* — *L'et* 4. la lecture est incertaine. Pour Yose comparer Lutzbarski, *Ephemeris*, I, p. 18 en grec *εὐστὴρ* *Euph'p'p'p'* *emut* n° 427. Le *seor* 1^{er} nom propre est fort douteux, peut être *hoda* ou *Dar-Esther*, I, 6. — *L'et* 5, ce nom, *epur* est forme de l'épique de *gal* *gal* *ep* précédé de l'article, il a été reconnu par le P. Orfali dans le texte qu'il a publié et c'est bien le même ouvrage. Le nom a pas disparu après le *amur* parce qu'il est précédé d'un nom propre, d'ailleurs, la disparition de l'article après une préposition préfixe est l'indice d'une règle rigoureuse — *L'et* 6, ka du sera certain si le *haya* est la 1^{re} maron — cf. I Sa. motif XXX, 1 — *L'et* 8 1^{er} nom est presque complètement effacé — *L'et* 9^{er} nom est tout effacé Ben Merod — cf. *Lehaya* IV, 47 et 48 — cependant la seconde lettre de Merod n'est pas un *resh*, mais un *dalet*; la troisième est douteuse.

L'et 10^{er} lecture douteuse pour ces deux termes, cependant le nom du père se retrouve nettement dans 26. Le nom de Shalman est très répandu en chaldéen et en palmyrénien — *L'et* 12^{er} la rest 1^{re} et des deux données l'écrit s'ajoute sur le côté Orfali ligne 3

* *Lehaya*, I, p. 251. Pas plus dans le texte Orfali que dans celui de L'et. Le nom du père n'est pas effacé.

qui pourrait représenter le père de notre indyulu. — *Lig. 14*, Halaphata ou Halaphta est un nom propre arabe en très grand nombre d'écriture, mais connu également chez les juifs. Levy, *Vercheur Wortsbuch* s'y cite clairement Gataata, *Re. d'arch. or.* III p. 244 25 p. 149; *Etudes d'arch. or.*, I, p. 100; cf. *Répertoire épigr. sémi.*, n° 48 et 585.

Lig. 15, le nom du père est complètement illisible, mais supposons pour le premier non que le scribe ait écrit Yischaq Isaac. — *Lig. 18*, le père figure dans le texte Orfali, ligne 14 mais est la 27^e par le savant polonais d'origine. — nous penchons pour un car comme selon le père Yischaq, on lit Isaac V, 2, Jérémie, II, 21 et nous le lisons dans Juges XVI 6. — *Lig. 19*, Yischaq a été reconnu par le P. Orfali dans le texte qu'il a écrit.

Lig. 20, la lecture n'est pas douteuse, il est intéressant de constater dès cette époque le nom juif Isak et Isakowski *Ephe. or.* II p. 16. — *Lig. 21*, nous ne voyons pas quel nom se cache sous cette graphie. — *Lig. 22*, la gravure est nette mais la lecture nous échappe saqay. — *Lig. 23* ce nom a été lu dans son texte, par le P. Orfali.

Signes numérotés. — Les unités sont, selon la coutume groupées par trois la quatrième est tracée en sens contraire ce qui nous explique le signe en forme de croix de Saint André qui, en nature en, a la valeur quatre. Nous avons eu aussi le signe cinq (fig. 20) connu en nabatéen. Les signes dix ne souffrent pas de difficulté et le signe de forme circulaire vu en la *saheh* ne peut être que le signe vingt. Il a cette forme en nabatéen même avec le crochet penché vers la gauche.

Il y a que la planche de la *Becne Biblique*, non par le fait du tirage qui est bon, mais parce que la gravure de ces graffiti est peu profonde ne permette pas une étude définitive. Nous essaierons d'en tirer parti. Pour nous rapprocher le plus possible du déchiffrement du P. Orfali, nous commencerons d'une façon continue la première colonne, puis la seconde.

Pour Ben Haziri (?) : 22.	2 + 20 זכר [2] 1
Pour : 22.	2 + 20 זכר 2
Pour Quidri : 21.	1 + 20 זכר 3
Pour Ha-Gelili : 21.	1 + 20 זכר 4
Pour 5
Pour 6
Pour Ben Rabban : 21.	1 + 20 זכר זכר 7
Pour Yekompil (?)	(?) זכר זכר 8
Pour Ben זכר 9

(*) L. c., p. 237 (4^e ligne il après son compte).

<i>Pont Ha-Galili</i> : (?)	(?) 4424b 10
(les lettres semblent avoir été effacées)	11
<i>Pour Puzai</i> (?)	(?) 4125b 12
<i>Pour ...</i> : 22.	2 + 20 4127 13

Nous passons à la seconde colonne :

<i>Soreq</i> : 24.	1 + 20 4129b 14
<i>Yadon's</i> : (?)	(?) 4130b 15
....	(?) + 20 4131b 16
(un mot effacé)	17
<i>Leri</i> : 18	4132b 18

Puis, au-dessous du grand trait horizontal :

<i>Levi</i> : (?)	(?) 4133b 19
(illisible sur la reproduction)	20

Nous rappelons qu'il y a là deux comptes, l'un comprenant 1-6 et 14-18, le second formé de 7-13 et 19-20.

Commentaire — Nos indications seront très brèves : la lecture devra être vérifiée sur l'original. *Lig. 1* le P. Orfal lit ce nom *Ha-chu* pour *Hasadiah*. — *Lig. 2*, nous avons transcrit ce qui nous semble apparaître sur la planche, nous n'osons suggérer 422 (22) « Pour Ben Ebed », car le P. Orfal lit 4222222. — *Lig. 3-4*, ces noms propres ont été reconnus par le savant Père. — *Lig. 5*, le P. Orfal suppose 4222. — *Lig. 6* le P. Orfal compte pas ce mot dont il a établi la lecture matérielle pour une ligne d'où la 1^{re} discordance qui s'ensuit avec notre numérotage. — *Lig. 7*, notre lecture nous paraît peu douteuse, le P. Orfal 18 pourrait transcrire 422222. — *Lig. 8* le P. Orfal 17 relit 422222. — *Lig. 9*, le P. Orfal 18 lit 4222. — *Lig. 10-11* nous sommes d'accord avec le Père, pour le moins de la première de ces lignes, il a négligé celui de la ligne 11, ce qui a donné un nouvel écart dans nos numérotages respectifs. — *Lig. 12*, le P. Orfal 18 ce qui ne correspond pas notre restitué ou d'après le texte du Leyste 1-20. — *Lig. 13*, nous rajoutons au sur la ligne 1 du P. Orfal dont les *ben* sont nous l'avons dit plus haut des chiffres. Le P. Orfal transcrit 4222. — *Lig. 15*, nous lisons comme le P. Orfal (1. 2). — *Lig. 16*, le P. Orfal 18 lit 422222 il y a certainement autre chose. — *Lig. 17* le P. Orfal estime que le nom effacé se lisait 4222 ce qui est peu vraisemblable. — *Lig. 18-19* nous sommes d'accord pour le nom Lévi, 4^e et 6^e lignes du P. Orfal mais nous ne voyons pas le terme 4222222 avec par le P. Orfal. — *Lig. 20*, le P. Orfal (sa 1. 7) lit 42222222, nous ne pouvons pas vérifier ce mot peu vraisemblable.

De la comparaison des deux textes, il résulte que nombre des mêmes ouvriers se retrouvent dans l'un et dans l'autre et que, par suite, il s'agit de la même entreprise. Ce sont Ha-Gelil (*Or.*, 4 et 10 — *Louvre*, 5), Ben Rabban (*Or.*, 7 — *L.*, 25), Yehoseph (*Or.*, 8 — *L.*, 16), Yadoua (*Or.*, 13 — *L.*, 19 et 27), Levi (*Or.*, 17 et 19 — *L.*, 23 et 24). D'autre part, on trouve mention du père et du fils, ainsi Qatri (*Or.*, 3) et son fils (*L.*, 12) Porai (*Or.*, 12) et son fils (*L.*, 20), Soreq (*Or.*, 21) et son fils (*L.*, 18).

∴

Les équipes d'ouvriers comptent plusieurs galiléens. L'un d'eux a même reçu son ethnique comme nom propre, tant on considérait la population de Galilée comme étrangère à celle de Judée dont elle se distinguait aisément par le langage⁽¹⁾. Nos textes n'apportent rien de nouveau à ce sujet : ils confirment simplement ce que nous savons, mais par là même, ils suggèrent la prudence dans le traitement des ethniques, en particulier pour celui de Nazaréen dont on se plait parfois à rejeter le sens naturel.

René Dussaud.

(¹) MATTHEU, xxvi, 73, *Synagoga in Géographie du Talmud*, p. 161.

BIBLIOGRAPHIE

F. HUART — Code hittite provenant de l'Asie Mineure. (*Revue de l'Asie Mineure*, I) 1 vol. 8^e de 459 pages et 26 planches. Paris, Champion, 1922.

Lorsqu'en 1906 et 1907 Wiedeler et Meissner ont découvert des tablettes en Asie Mineure, à Boghazkœu, site de l'ancienne Hattusa, dans la vallée de l'Halys, la mission a découvert qu'elle était formée de tablettes en deux langues différentes. Les unes étaient rédigées en langue sémitique assyrienne, les autres en hittite. Parmi ces textes, aujourd'hui en la possession du Musée de Berlin qui les a acquis, il en est de grand intérêt comme le Code Hittite. Le Prof. HUART à qui l'on doit des travaux décisifs sur le déchiffrement de cette langue, nous en donne la transcription et la traduction. Le commentaire suivra sous peu.

Nous avons de ce Code, dont la rédaction remonte au 17^e siècle avant notre ère, des parties très importantes et complètes où sont prévus tous les délits de la vie de société; chacun des deux chapitres formant l'ensemble, porte un titre différent, mais ne contient aucune répétition des articles, même si le même trait de cas de même espèce. On ne pourrait résumer les paragraphes qu'à la condition d'y établir un classement dont les auteurs semblent n'avoir pas éprouvé le besoin pour eux-

mêmes. Mais il est très instructif, au point de vue de l'histoire de la civilisation, de comparer ce Code aux divers recueils de lois qui nous ont été laissés par l'antiquité orientale.

Nous possédons des fragments d'un Code Sumérien, antérieur à l'an 2000. Les articles sont de valeur générale; beaucoup est laissé à l'appréciation du juge; en tous cas la représentation reste d'une mansuétude relative, pour l'époque.

Le Code de Hammurabi reflète les mœurs d'une société sédentaire, plus évoluée date : 2000 *avant* *notre ère*. On y retrouve l'inspiration assyrienne; en matière de droit comme sur tous les autres points, les Sémites ont emprunté aux Sumériens. Dans ce Code, le détail est prévu; le juge a moins d'initiative et les peines sont en général plus sévères. Certains délits ou crimes sont punis de la peine de mort, qui ne l'était pas dans le Code Sumérien.

Le Recueil des lois Assyriennes, déchiffré comme les Codes précédents par le P. Scheil, donne lieu à de curieuses constatations. Comparativement au détail, les délits prévus sont plus nombreux; loin de refléter, comme on l'aurait attendu, un progrès dans les mœurs, ce code indique, par la barbarie des délits et de la représentation, une véritable régression sur la civilisation précédente.

C'est ainsi qu'outre la peine de mort et les châtimens corporels, on voit apparaître les mutilations, et que la peine du talion est fréquente.

Dans le Code Hittite, au contraire, le législateur tend visiblement à régler les dommages et les délits au moyen d'une indemnité; dans beaucoup de cas, même il est fait allusion à un ancien code qui fixait des amendes beaucoup plus élevées. Ainsi, (§ 63) : « Si quelqu'un vole un bœuf de charruage, il donne maintenant dix bœufs (en indemnité), alors qu'il en devait quinze autrefois ».

Telles quelles, ces amendes restent très fortes et la crainte devait en être salutaire. Bien souvent, pourvu qu'il y ait versement de dommages et intérêts, l'auteur du mal n'est pas poursuivi, lors même qu'il y a délit de sa part (vol, incendie, etc.). Lorsqu'une punition paraît s'imposer, le coupable est parfois autorisé à fournir un animal qui sera son substitut et aura la peine à sa place (§ 190).

Le vieux droit familial n'est pas tout à fait aboli, c'est ainsi que le mari d'une femme ad héritière peut tuer les deux coupables sans être inquiété, ou leur la peine et il les remet à la justice; mais les deux coupables devront être traités de même. Enfin, nous trouvons dans ce Code la trace d'une véritable taxation des services et des marchandises, ainsi que la réquisition permanente des richesses utiles à toute la société. Posséder un bureau reproducteur et le cacher est matière à poursuites (§ 176). Bref, on retire de la lecture de ce Code, l'impression qu'il régissait une société policée. Sa traduction est une brillante confirmation des travaux de M. Hrozný sur le déchiffrement du hittite.

G. COTTEAU.

F. WILKINSON. — Der Zug Sargons von Akkad nach Kleinasien, (*Boghazkoj-Studien*, 5). Leipzig, Hinrichs, 1922. — W. F. ALBRIGHT. — The epic of the King of Battle, Sargon of Akkad in Cappadocia : *Journal of the Society of Oriental Research*, VII, 1 (1923), p. 120.

De nombreuses tablettes cunéiformes trouvées en Asie Mineure, près de Kaïserlich, dans la région du mont Argès, ont montré qu'au xiv^e siècle avant notre ère, vivait là une société très civilisée, se servant de la langue sémitique, et dont les coutumes et les mœurs sont celles que nous rencontrerons quinze cents ans plus tard chez les Assyriens (!). Cette existence d'établissements sémitiques au delà du Taurus à une si haute époque est de conséquence pour l'histoire de la civilisation.

L'origine de cette occupation est, sinon attestée, du moins indiquée par un texte découvert en 1914 à Tell el-Amarna en Égypte, signalé, copié et publié en transcription par M. O. Schroeder. On sait qu'on a découvert à Tell el-Amarna les lettres écrites en cunéiformes sur tablettes d'argile, par les princes de Syrie qui étaient vassaux des rois Aménophis III et IV (xv^e - xiv^e siècles) av. J.-C.

Pour les réformes, voir : G. COTTEAU, *Textes cunéiformes hittites*, Paris, Leclercq, 1919, où se trouve la bibliographie du sujet jusqu'à cette époque. Depuis, deux importantes recueils de textes de Cappadoce ont été publiés. Ce sont G. COTTEAU, *Musée du Louvre. Tablettes cappado-ciennes*, Paris, Bouillon, 1920, et B. SIVY, *Cuneiform texts from cappadocian tablets in the British Museum*, part I, London, the British Museum, 1921.

Mitteil. d. Deutsch. Orient-Gesells., LV, 21-2. — Vorderasiat. Schriftdenkm., d. K. Museum zu Berlin, XII (1915) n° 193.

La tablette qui nous occupe n'est point une lettre, mais un morceau littéraire écrit en langue sémitique et en caractères cunéiformes. Sa présence (jointe à celle de quelques pièces du même genre trouvées en Syrie) prouve que la littérature babylonienne était sinon étendue, du moins lue en Syrie au x^e siècle avant notre ère. En effet, cette tablette dite du « Roi du combat », du nom que porte la composition, est le récit ou historique, ou légendaire d'une expédition du roi Sargon l'Ancien qui régna en Babylonie au xix^e siècle av. J. C.

La première traduction de cette tablette est due à M. Sayce⁽¹⁾. Depuis, MM. Weidner et Albright ont repris l'étude de ce texte dont voici l'essentiel : le roi Sargon fit une expédition dans le pays riche en mines de Burshahanda (connu dans les tablettes cappadociennes sous le nom de Burushlaim), que défendaient des montagnes couvertes de forêts.

Les deux derniers traducteurs diffèrent sur l'interprétation des détails. Pour M. Weidner, le roi de Burshahanda a attaqué la colonie sémitique voisine. Celle-ci, pacifique et composée de négociants, envoie demander secours à Sargon qui hésite. Nur-Dagan, le chef de l'ambassade cappadocienne raille d'abord le roi de sa pusillanimité ; il s'en excuse ensuite devant toute la cour et il semble que l'expédition soit alors décidée.

Pour M. Albright, Sargon est en conseil avec ses guerriers ; il médite une expédition en Cappadoce ; mais les guerriers l'en dissuadent à cause des difficultés. Le

chef des marchands du royaume de Sargon (qui ont tout à gagner à voir s'ouvrir devant eux de nouveaux débouchés) démontre au roi l'étendue de ses craintes, les marchands connaissent les chemins, la richesse du pays et subviendront volontiers aux frais de l'expédition.

Pendant ce temps, Nur-Dagan, le roi de Burshahanda, au milieu de sa cour, se moque de Sargon qui n'osera, dit-il, s'aventurer jusque dans son pays inaccessible. Or, Sargon pendant ce temps envahit le pays ; il est aux portes de la ville alors qu'on le croyait bien loin. Il s'empare de Nur-Dagan qui confesse la grandeur de son vainqueur.

Ces deux traductions du poème, où subsistent de nombreuses obscurités qui augmentent les lacunes du texte, offrent chacune leur conclusion. Selon M. Weidner, Sargon (xix^e siècle) vient au secours de la colonie cappadocienne qui existait déjà avant lui. Pour M. Albright, c'est de Sargon que daterait l'occupation sémitique du pays.

Du point de vue historique, l'écart entre les deux interprétations est assez conciliable. Car le nom du roi de Burshahanda Nur-Dagan, nous indique qu'une sémitisation de la Cappadoce a déjà eu lieu avant les événements du poème. Une aristocratie sémitique gouverne le pays avant Sargon. Nous retrouverons pareil fait quelques siècles plus tard pour les peuplades qui bordent la Mésopotamie au Nord-Est (Gut, Lulubi, etc.).

D'après ce qui précède, se trouve confirmée la valeur historique des textes du légendaire, qui recouvrent le plus souvent un fait réel déformé par la suite, l'épopée est le genre historique des peuples primitifs. Nous voyons en outre (et d'autres

(1) *Adam and Sargon in the Land of the Hittites. A New Tell el Amarna Discovery, Presented of the Soc. of Biblical Archaeol.*, XXXVII (1913), p. 237-245.

indices des tablettes de Cappadoce nous l'indiquent déjà), que si la sémitisation de la région du mont Argée est un fait accompli au ^{xix}^e siècle avant notre ère, elle commence vraisemblablement avec les temps historiques de l'Asie Occidentale (début du troisième millénaire). Ceci nous assure de l'existence d'un foyer sémitique puissant dans la Haute-Syrie à l'aurore de l'Histoire.

G. CONTREAU

H. R. HALL. — *The Peoples of the Sea*. A chapter of the history of Egyptology. Mémoire extrait du *Recueil d'études égyptologiques* dédiées à la mémoire de Jean-François Champollion. Paris. E. Champion, 1922

Les lecteurs de *Syria* ont été saisis à plusieurs reprises des questions soulevées par la mention des « peuples de la mer » dans les textes égyptiens. Aussi, devons-nous leur signaler l'excellente étude, pleine de renseignements utiles, dans laquelle M. H. R. Hall retrace les tâtonnements des savants sur ce terrain. Champollion retrouva la mention des Philistins dans les inscriptions égyptiennes et les *Atterans* de l'égyptologie anglaise. Osburn et Huxley, acceptèrent cette identification. Mais des doutes s'exprimèrent ensuite qui permettent à M. Hall de dire que « les savants français furent les protagonistes de l'opinion d'après laquelle les « peuples de la mer » étaient véritablement des tribus venant de la partie occidentale de l'Asie mineure, de la Grèce et même d'Italie » opinion qui fut suivie avec quelque hésitation ou même écartée par les savants allemands, adoucis avec réserve par les égyptologues anglais, mais rejetée par les maîtres des études classiques en Angle-

terre. Le lettré anglais, à cette époque, était encore sceptique par nature, comme il l'avait été au ^{xviii}^e siècle, mais il était moins, ouvert qu'il ne le fut au ^{xviii}^e siècle et son esprit éprouvait quelque difficulté à adopter des idées nouvelles et sans précédent.

De Rougé et Maspero ont fait la plupart des identifications qui sont acceptées aujourd'hui et la discussion ne porte plus que sur des détails. Le plus important consiste dans l'identification de Kestiu non plus avec les Phéniciens, comme le soutenaient Chabas et Maspero, mais avec les Egée-Mycéniens comme le montrèrent Schumacher, puis W. M. Muller dans son *Asia and Europe* « strange tarragon of knowledge and invaluable mine of references ». La fameuse fresque, découverte en 1891, du Gréco portant le vase en forme de cornet, leva tous les doutes.

Dans ces détails ont moins d'importance M. Hall revendique la priorité pour l'explication de la terminaison *-sha*, par laquelle on marque *-son*, et on peut en dire autant, sur ce point, sur ce point des langues sémitiques, qu'il se pourrait que l'avis « interprète pour les deux dialectes de Pa-Kana ou et de Piles et », fut un simple message ignorant les langues du pays et qu'il n'eût pas vu avant la langue perse.

M. Hall ne paraît, pas plus que M. Wiedemann, impressionné par les théories de M. Autran, et il attend qu'on lui démontre que Tyr et Sidon furent des ports installés par les Minéens. Nous avons déjà mis en garde nos lecteurs contre la création de ports préhistoriques gigantesques, à l'usage de minuscules marines (*Syria*, 1922, p. 84). Nous y insistons en citant l'avis autorisé de M. Hall : « M. Jon-

del's theory of a prehistoric port and moles at Alexandria, accepted by sir Arthur Evans and considered by him (on the suggestion of M. Weil) to be Minos's seems to me to need archaeological confirmation. In any case, M. Jondet does not accept M. Weil's attribution of these works to the Minosians. »

R. D.

LÉON HEUZÉY. — *Catalogue des Figurines antiques de terra cuite. Figurines orientales et figurines des Hésanétiques* (Musée national du Louvre). Un vol. pet. in-8° de xiv et 251 pages avec 18 planches. Paris, Musées nationaux, 1923.

Cette réédition du volume bien connu que M. Heuzéy avait rédigé en 1882, est due à M. Pottier, son successeur à la tête du département des Antiquités orientales et de la Céramique antique. Si la forme a été heureusement rajeunie et quelques planches très utilement ajoutées, les notes que M. Pottier a mises au bas des pages pour tenir compte des découvertes et des publications récentes rendent à ce catalogue sa valeur première. Car les principes établis, loin d'avoir été modifiés, ont été confirmés par le temps. « Les théories de M. Heuzéy dit M. Pottier, sur l'action en retour de l'art grec, sur le rôle exact des Phéniciens, sur le courant archaïque des figures grecques, ont passé dans le domaine des idées courantes et beaucoup d'archéologues en font usage, sans même se rappeler que le petit Catalogue du Louvre fut la source de ces pénétrantes remarques. »

On complètera ce qui est dit des figurines assyriennes par le *Catalogue des*

Antiquités assyriennes de M. Pottier. Les figurines de Phénicie ont été classées par fabrique ou lieux de trouvaille : Phénicie septentrionale (notamment la nécropole de Tortose), puis fabrique de Tyr et de Sidon, enfin la fabrique de Carthage. Les indications complémentaires apportées par M. Pottier dans le chapitre concernant l'île de Chypre sont particulièrement importantes ; c'est l'occasion de rappeler que l'étude sur la collection Piéridès de Larnaca que M. Pottier a publiée en 1879 dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, avait beaucoup servi à M. Heuzéy.

Le catalogue se termine par une étude des figurines de Rhodes, cette île qui « marque la séparation des mers grecques et des mers phéniciennes ».

R. D.

Monuments et mémoires (Fondation Eugène Piot) publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sous la direction de Th. HOMOLLE et E. MALK. Tome XXV. Un vol. in-4° de 148 pages avec XXIX planches. Paris, E. Leroux, 1923-1924 (paru en 1923).

Entièrement consacré à commémorer la découverte du déchiffrement de l'écriture égyptienne par Champollion, ce volume débute par la reproduction de la fameuse *Lettre à Dacier*. Nous ne pouvons signaler ici, parmi les articles publiés, que ceux qui se réfèrent à la Syrie.

FRANK CONANT étudia le culte égyptien et le mysticisme de Platon. CHARLES DIEHL, Sur quelques étoffes coptes du Musée du Louvre, ne manque pas de signaler les influences sassanides et syriennes. RAOÛL DESAULO, la Digue du lac de Homs et le « Mur égyptien » de Strabon (voir ci-des-

ans l'article de M. Brossé), P. LACAU, *les Statues gubrisseuses dans l'ancienne Égypte* étudiée (p. 193-201) et reproduit une stèle d'« Horus sur les crocodiles » dédiée par un Phénicien et dont on a eu le tort jusqu'ici d'étudier séparément le socle portant un texte phénicien. *Rep. ép. sémit.*, n° 1; *Lachmanns, Ephemeris*, I, p. 132; et la stèle couverte de hiéroglyphes. *PICARD MONTET, les Égyptiens à Byblos*, très important compte rendu de la première campagne de fouilles entreprise par l'auteur à Byblos (Syrie). *MAGNUS PÉZARD, Une nouvelle stèle de Séti I^{er}*, c'est la stèle que nos lecteurs connaissent bien et que M. Pézard a découverte à Tell Nebi Mend; la lecture attribuée à M. Montet doit être complétée d'après *Syria*, 1923, p. 179. *ROMAN DORTCH, Note sur l'Égypte et la plastique grecque*, reprend avec des documents nouveaux le problème de l'influence de l'art égyptien sur la plastique grecque et montre que les Phéniciens n'ont pas été les seuls à répandre des imitations de la statuaire égyptienne, mais aussi les Grecs de Naucratis, de Rhodes et de Milet.

ETIENNE MICRON. — *Miroirs et son custodes eucharistiques*, extr. de *Buliciv Zbornik Stena Buliciana*, p. 161-165.

Le savant conservateur du département des Antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre étudie à son tour les disques de plâtre, de sept à quatorze centimètres de diamètre, portant au centre de minces plaques de verre, dont on a trouvé des exemplaires en divers points de Palestine, et il n'accepte pas d'y reconnaître des custodes eucharistiques. De son côté, M^{re} D. Le Lasseur, utilisant certaines suggestions de M. Clermont-

Ganneau, est arrivée au même résultat ⁽¹⁾. Les deux démonstrations se complètent.

A cette occasion, M. Michon publie quelques pièces du Louvre. Il aurait pu, croyons-nous, être plus catégorique en ce qui concerne le personnage au miroir représenté sous un dais que supportent quatre colonnes ⁽²⁾. Le monument est très vraisemblablement d'époque chrétienne et il ne peut être question d'y reconnaître Asarhaddon l'édicule du Louvre reproduit à petite échelle un type fort connu de mausolées syriens dont l'origine se trouve dans les monuments funéraires d'Amrith et qui s'est répandu, au se plant au goût du jour, dans tout le monde romain ⁽³⁾. C'est proprement la *nephech*, qui abrite et incorpore l'âme du mort ⁽⁴⁾, ou encore l'*ar-ba an*, terme tiré de la racine qui signifie « quatre » et qui a pu être soit imaginé directement, soit inspiré de quelque vocable tel que *istrustylon* ⁽⁵⁾. La présence du miroir s'explique ici par les propriétés

⁽¹⁾ DORTCH et LE LASSER, *Revue archéologique*, 1921, I, p. 128 et suiv.

⁽²⁾ Déjà publié par M. Potliet, en même temps qu'un brille-parfums représentant un édicule similaire un peu plus récent et certainement chrétien, dans le *Musée du Louvre depuis 1916, Ions, legs et acquisitions*, t. II, pl. 74, Paris, Denoël, 1920.

⁽³⁾ Cf. CUMONT, *Études syriennes*, p. 216-217. R. DE SAULY, *L'Antiochisme*, 1921, p. 119-120. La résurrection de Lazare est figurée sous un édicule de cette sorte, par exemple sur la chaise de Brivio au Louvre; cf. LAURE, *Monuments Iro.*, t. XIII, pl. XIX.

⁽⁴⁾ Cf. CUMONT-LE LASSER, *Revue d'archéologie*, II, p. 110 et suiv., qui a déterminé la valeur archaïque du terme *nephech*. Nous avons essayé de montrer dans nos *Origines cananéennes du vocabulaire hébreu*, que la *nephech* était proprement l'âme végétative.

⁽⁵⁾ CUMONT-LE LASSER, *Revue de l'Histoire des Relig.*, 1920, I, p. 55 et suiv.

apolloniatiques que lui a reconnues M. Michon dans des études antérieures.¹

Si nous insistons sur ces détails, c'est qu'ils projettent à leur tour quelque lumière sur les monuments funéraires syriens dont la vogue ne s'explique pas seulement par l'engouement pour une formule architecturale heureuse, mais aussi parce qu'ils étaient adaptés à des croyances qui se répandaient en même temps dans tout l'empire romain. La théologie solaire, si bien étudiée par M. Fr. Cumont, enseignait qu'après avoir séjourné quelques jours auprès de la tombe, l'âme prenait son essor vers le ciel. Le petit édicule du Louvre pourrait bien nous montrer l'âme dans cette position d'attente.

R. D.

P. H. LAMMONS. — La Cité arabe de Taïf à la veille de l'Hégire (*Mélanges d'art Saint-Joseph*, Beyrouth, Syrie, t. VIII, fasc. 4). Un vol. in-4° de 215 pages. Imprimerie catholique, Beyrouth, 1922.

Poursuivant ses remarquables monographies qui constituent le *Bercean de l'Islam*, le savant professeur de l'Institut biblique pontifical à Rome et de la *Faculté orientale* à Beyrouth nous donne aujourd'hui une étude détaillée sur Taïf, « cité alpestre du Hedjaz » et ses habitants, les Thaqalites, au premier siècle de l'Hégire, car la limitation qu'indique le titre n'est nullement observée. On sait que l'auteur est un fervent admirateur de Mou'awiya; ici il cherche à mettre en lumière le rôle des Thaqalites, qui ont fourni nombre de

fonctionnaires célèbres, généralement très attachés à la dynastie omayyade.

Avec une connaissance intime de toutes les sources arabes, une abondance surprenante de détails et un art véritable pour reconstituer le milieu et les caractères, l'auteur dresse un tableau complet de la vieille « cité-sœur » de la Mecque et de son rôle politique que les partisans des Abbassides se sont plu à rabaisser.

La décadence de Taïf fut une conséquence du triomphe de l'Islam, et cela par l'importance que soudain prit Médine. L'habile des habitants a retardé ce déclin en attirant les Merquises et les Médineux dans leurs fraîches montagnes et leurs cotteaux boisés. Les plus intelligents des Thaqalites, à l'écart des rivalités qui divisaient les familles mecquoises, « coururent où les conviaient la voix de leur propre intérêt, la claire vision de leur avenir ». Cet intérêt commandait, d'ailleurs, avec celui de l'empire arabe. Le rôle des grands gouverneurs originaires de Taïf fut de maîtriser l'anarchie de l'Iraq et d'étouffer les révoltes des Aïdes. A la chute des Omayyades, tous les éléments de dissolution « compromettent les résultats, laborieusement acquis par la persévérante politique des hommes d'état Thaqalites ». Cette formule est un peu inquiétante quand on se rappelle les événements.

Le P. Lammons affirme que Haidjadj « ne fut pas le tyran, assoufflé de sang, inventé par les écrivains aïdes et abbassides ». On peut supposer que certains récits des atrocités commises sont empruntés d'exagération et l'abbé Périot à qui nous devons une biographie très documentée de Haidjadj n'a pas manqué de le noter. Mais les faits sont là et l'historien est entraîné par quelque parti pris

¹ Michon, *Miroirs enlignés de verre double de plomb*, extra. du *Bulletin archéol. du Comité des travaux hist.*, 1900 et *Nouvelles observations sur les miroirs unilignés de verre*, *ibid.*, 1911.

quand il cherche à excuser la massacre ou à en faire retomber la faute sur les victimes. Simples malades, pense-t-il, alors qu'il devrait juger que, selon la formule, plus qu'un crime ce fut une faute. Le « honchrie inutile » de Karbala n'est pas la répétition d'actes de gouvernement qui témoignent de la brutalité féroce des fonctionnaires thaqalites, c'est-à-dire de leur peu d'esprit politique. Quand on a lu la brillante étude du P. Lammens, j'allais dire son plaidoyer, on reste indécis sur le point de savoir si les gouverneurs Thaqaïtes ont vraiment prolongé le pouvoir de Damas sur l'Iraq ou s'ils ont précipité la ruine de l'empire arabe des Omayyades.

R. D.

Jausse et SAVIGNAC. — *Mission archéologique en Arabie. III. Les châteaux arabes de Qasr 'Amra, Harnech et Fâlar*. Un vol. in-4° de 135 pages et un atlas de planches. Paris, Gauthier, 1922.

Ces trois curieuses constructions, qui s'élèvent à l'est de la mer Morte, au delà du chemin de fer du Hedjaz, ont été découvertes par Alois Musil et ont donné lieu jadis à une luxueuse publication de l'Académie de Vienne. Un examen minutieux a permis aux PP. Jausse et Savignac d'offrir une révision de ce travail ; les rectifications sont nombreuses.

La petite construction de Qasr 'Amra, simple pavillon de chasse flanqué d'une installation de bains, est célèbre par ses peintures murales qui figurent de nombreux animaux, notamment la gazelle et l'antilope, des joueurs de flûte et d'instruments à cordes, des danseuses. La date du monument a pu être fixée assez exactement peu après 741 de notre ère. Donc en pleine

époque musulmane — nous sommes sous Walid I^{er} — on élève des bâtiments qu'on décore de peintures très libres où se conservent quelques traits antiques. Nous signalerons notamment la scène reproduite pl. XLV. Les PP. J. et S. y ont reconnu dans le bas un couple couché et, au-dessus, un petit amour debout, les ailes déployées, puis une femme. Cette femme représente évidemment Vénus et l'on remarquera que l'Amour a été copié — image retournée — d'un Eros tirant de l'arc. Ces peintres syriens travaillaient donc, encore au VIII^e siècle, d'après de vieux modèles étrangement composites et déformés. La peinture en Syrie aux époques grecque et romaine avait connu une faveur que nous commençons à soupçonner : les peintures dans les tombes, les stèles peintes de Sûdon, les fresques de Doura sur l'Euphrate et jusqu'aux peintures de Qasr 'Amra forment une suite qui demandera bientôt à être étudiée d'ensemble.

Qasr 'Harnech paraît un peu plus ancien. Divers détails, les tours rondes notamment, inclinent les savants explorateurs à rapprocher cet édifice de l'architecture mésopotamienne. Quant à Qasr et-Tuba, on insiste sur les rapprochements avec Meschatta, mais l'âge de ce dernier édifice est toujours en discussion. Cependant on peut dire que tout le monde est unanime à reconnaître dans cet édifice une forte influence de la Perse et de la Mésopotamie. C'est ce qui avait fait songer un moment à l'attribuer à Chosroès II durant sa chevauchée en Syrie vers l'an 614. Cette opinion paraît généralement abandonnée, mais on discute toujours pour savoir si Meschatta est l'œuvre des Ghassanides, des Lakhmides ou des Omayyades. Se fondant sur l'inscription d'en-Namam, qu,

est l'épithaphe d'un roi lakhmide au début du *iv*^e siècle de notre ère, les PP. Jausseu et Savignac inclinent pour attribuer à la dynastie lakhmide de Hira, la construction, inachevée d'ailleurs, de Meshatta et de Tuba.

R. D.

EMILE MÂLE. — L'art religieux du *iii*^e siècle en France. Etude sur les origines de l'iconographie du moyen âge. Un vol. in-4^e de IV et 450 pages avec 233 fig., Paris, Armand Colin, 1922.

Ce volume, qui prend dorénavant la tête de la belle série en trois tomes que l'auteur a consacrée à l'art religieux en France aux *iii*^e, *xiii*^e et *xiv*^e siècles, doit être signalé ici pour la place qui y est faite à l'influence orientale et tout spécialement à l'influence syrienne. Certes, celle-ci n'était plus guère inconnue, mais jamais elle n'avait été aussi nettement mise en lumière, par des rapprochements aussi typiques et un commentaire aussi ingénieux. L'œuvre vient à point, profitant des découvertes qui se sont accumulées depuis plus d'un demi-siècle et ont établi que l'art chrétien n'était pas né à Rome, « mais qu'il était la double création du génie grec et de l'imagination syrienne ». A ce point de vue, M. Mâle observe : « Les fouilles que la France commence à entreprendre dans le Levant confirmeront bientôt, j'en suis convaincu, ces conclusions qui me semblent, dès maintenant, certaines. »

M. Mâle expose avec une force particulière que l'ancienne iconographie orientale chrétienne (Syrie, Mésopotamie, Egypte, Cappadoce), qui a créé les types religieux et orné les scènes religieuses, s'est perpétuée par les manuscrits enlu-

minés. Quand les moines de Cluny se décidèrent à décorer les façades de leurs églises et à enjoliver les chapiteaux des colonnes ou pilastres, ils trouvèrent dans les manuscrits enluminés les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament dont ils avaient besoin. Ils suppléèrent ainsi une tradition qui manquait aux sculpteurs sur pierre.

Cette théorie renouvelle et précise les questions que pose l'influence orientale. Pour ne citer qu'un exemple, le savant auteur n'hésite pas à chercher le prototype des entonnoirs qui posent sur un lion dans l'art oriental, jusqu'en Assyrie. « Mais quelle apparence que les sculpteurs du moyen âge aient connu les monuments de l'Assyrie ? La réponse est simple. Il y a eu entre les artistes occidentaux et l'art assyrien de nombreux intermédiaires : les manuscrits à miniatures. Dès le *vi*^e siècle, les Syriens décoraient les manuscrits des Évangiles de gracieux portiques sous lesquels s'inscrivaient les tables de concordance des quatre évangélistes, ou Canons. » L'imitation des canons évangéliques se marque encore dans le décor des archivoltes de nos églises, dans l'emploi des colonnes torses, dans certaines dispositions particulières comme la division du grand tympan, par deux demi-cercles, en deux tympan plus petits. A un degré moindre, les étoffes orientales furent également imitées. Les artistes français du *xii*^e siècle leur empruntèrent les motifs de leurs chapiteaux.

Toutefois, le mérite de ces artistes reste entier car ils ont préparé la floraison du *xiii*^e siècle. Ils n'ont pas découvert dans les manuscrits « la beauté monumentale, ce sentiment du sublime, qui éclatent aux portails de Moissac ou de Vézelay.

Cette grande manière de sentir, l'artiste du xii^e siècle ne la trouvait que dans son génie ». D'ailleurs, il imagine bientôt lui-même d'autres développements tirés de la vie des saints occidentaux comme de la représentation des drames liturgiques.

R. D

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Missions en Syrie.

On prévoit, cet automne, la reprise des fouilles si fructueuses de Byblos par M. PIERRE MONTEY, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg, dont ce sera la troisième campagne aux frais de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

D'autre part, M. le général Weygand, Haut-Commissaire en Syrie et au Liban, a bien voulu autoriser la continuation des fouilles de Doura (Salidiyé sur l'Euphrate) par les troupes cantonnées dans ces parages. Elles sont commandées par le colonel Andrea, en résidence à Deir-az-Zor, qui vient de succéder au colonel Ugault de Grandrut. M. FRANZ CUMONT, membre de l'Académie des Inscriptions, a été, cette année encore, délégué par ce corps savant pour suivre au point de vue scientifique cette seconde campagne.

M. FRAÇOIS THUREAU-DANGES, membre de l'Institut et conservateur du département oriental au Musée du Louvre, s'est embarqué à Marseille le 16 août 1923 pour un voyage d'étude en Syrie, Mésopotamie et Asie Mineure. A Jérusalem, il retrouvera le R. P. DUONNE, directeur de l'École biblique de Jérusalem et de l'École archéologique française de cette ville, qui se joindra à l'expédition.

Enfin, signalons que l'Académie des Inscriptions a désigné M. MAURICE DUNAN, ancien élève de l'École des Hautes-Études et de l'École du Louvre, comme membre de l'École française d'archéologie à Jérusalem pour 1923-1924.

Inscriptions araméennes dans une tombe égyptienne, près de Sheikh-Fadi.

Découverte en 1921-22, au cours d'une excursion sur la rive droite du Nil, par M. FL. PETRIE, qui fouillait alors Balinésa, cette tombe a été examinée par M. NOËL GIRON qui en donne une description dans *Ancient Egypt* (publ. Flinders Petrie), 1923, part II, p. 38-43 (cf. p. 44-45). Creusée probablement au temps du Moyen Empire, elle a été réutilisée beaucoup plus tard au milieu de peintures fortement endommagées. M. GIRON a compté dix-sept inscriptions araméennes différentes, dont l'importance va d'un simple mot à neuf lignes conservées; les mots sont séparés; la paléographie est voisine de celle des papyrus d'Éléphantine, malheureusement le tout est en très mauvais état.

Le savant égyptologue croit avoir dégagé les noms de Taharqa, Nechno, Parnétique. « Le récit, remarque-t-il, nous faisant remonter jusqu'à Taharqa pourrait n'avoir qu'un caractère d'histoire rétrospective rappelant les précédents d'une situation politique qui se serait établie plus tard. » L'intérêt de ces textes serait encore accru si le défunt et sa famille étaient juifs ce que n'exclut pas la mention du dieu Shemesh.

Le Directeur général du Service des antiquités, M. LÉCAU, a fait photographier ces vestiges, tous les documents, y

compris les copies de M. Girou, sont maintenant entre les mains de M. Cowley

Inscription grecque d'Antioche.

M. Franz Cumont nous communique le texte d'une inscription grecque que le commandant Renard a estampée à Antioche, il y a quelques mois. Elle paraît inédite

ΑΝΤΙΟΧΕΩΣ ΤΕΡΜΕΝΟΣ
 Ἀντιόχης Τέρμενος 26 (an 2)
 Τέρμενος

Législation sur les antiquités en Syrie.

Le mandat conféré par la Société des Nations, à la France en Syrie, à l'Angleterre en Palestine, comporte, au sujet des antiquités, des dispositions qu'on ne saurait tarder à appliquer. Nous reproduisons le texte identique dans les deux mandats (article 14 du mandat syrien, article 21 du mandat palestinien) dont l'importance n'échappera pas à nos lecteurs.

Le mandat confère à l'autorité mandataire le droit de faire fouiller les antiquités en Syrie et en Palestine, sous la réserve que les fouilles ne soient effectuées qu'après l'avis des experts de la Société des Nations. L'autorité mandataire aura le droit de faire fouiller les antiquités en Syrie et en Palestine, sous la réserve que les fouilles ne soient effectuées qu'après l'avis des experts de la Société des Nations. L'autorité mandataire aura le droit de faire fouiller les antiquités en Syrie et en Palestine, sous la réserve que les fouilles ne soient effectuées qu'après l'avis des experts de la Société des Nations.

1. Par l'autorité mandataire, ou l'autorité locale, on pourra procéder à la fouille des antiquités en Syrie et en Palestine, sous la réserve que les fouilles ne soient effectuées qu'après l'avis des experts de la Société des Nations.

2. La législation sur la protection des anti-

1. 24 juillet 1922

2. Nous soulignons cette formule.

quités devra procéder plutôt par encouragement que par menaces.

Toute personne qui, ayant fait la découverte d'une antiquité sans avoir l'autorisation prévue au paragraphe 2, aigle cette découverte à l'autorité compétente, devra recevoir une récompense proportionnée à la valeur de la découverte.

3. Aucune antiquité ne pourra être aliénée qu'en faveur de l'autorité compétente, à moins que celle-ci renonce à en faire l'acquisition.

Aucune antiquité ne pourra sortir du pays sans une licence délivrée par la dite autorité.

4. Toute personne qui, par malice ou négligence, détruit ou détériore une antiquité devra être passible d'une pénalité à fixer.

5. Tout déplacement de terrain ou fouilles en vue de la découverte des antiquités seront interdits, sous peine d'amende, si ce n'est aux personnes munies d'une autorisation de l'autorité compétente.

6. Des conditions équitables seront fixées pour permettre d'exproprier temporairement, ou à titre permanent, les terrains pouvant présenter un intérêt historique ou archéologique.

7. L'autorisation de procéder à des fouilles ne sera accordée qu'à des personnes présentant des garanties suffisantes d'expertise archéologique. L'administration de la Syrie (ou de la Palestine) ne devra pas, en accordant ces autorisations, agir de façon à éliminer, sans motifs valables, les savants d'aucune nation.

8. Le produit des fouilles pourra être réparti entre la personne ayant procédé à la fouille et l'autorité compétente, dans la proportion fixée par celle-ci. Si, pour des raisons scientifiques, la répartition paraît impossible, l'inventeur devra recevoir une équitable indemnité au lieu d'une partie du produit de la fouille.

Le Général : PAUL GUYOTTE.

DEUXIEME MISSION ARCHEOLOGIQUE A SIDON (1920)

PAR

le Dr. G. CONTENAL

Les fouilles de Sidon ont repris en 1920 après une interruption de dix années que la situation politique le permit, le général Gouraud — qui a toujours la plus vive sollicitude à l'archéologie — préleva sur le budget du Haut Commissariat les crédits nécessaires à une campagne de fouilles. Le même temps le ministre de l'Instruction publique renouvela la mission dont il m'avait chargé en 1911 et la Société française des fouilles archéologiques voulant bien mettre à ma disposition une subvention supplémentaire. C'est dans ces conditions que j'ai pu commencer les travaux en septembre 1920. L'élévation du prix de la main d'œuvre et l'insuffisance du personnel technique ont conduit à effectuer que de grands sondages en certains points où je comptais accomplir un travail définitif. Les recherches de cette mission sont réparties dans les trois zones caractéristiques de la Sidon antique : 1° La zone de la ville même, avec le Grand Château ; 2° celle des sanctuaires sur les collines voisines de la ville, avec le Temple d'Eschmoun ; 3° la zone des nécropoles intermédiaire aux deux précédentes sur lesquelles elle empiète très souvent.

I

LA VILLE

Sondages au Château

Lors de la première campagne de fouilles (1) les recherches avaient porté sur le talus situé à l'Est du Château (A du plan fig. 1), les sondages poursuivis

(1) Contenat, *Mission archéologique à Sidon, 1915*, dans *Syria*, t. I, 1920, fasc. 1, 2, 3, 4 et tirage à part, P. Geuthner, 1921.

jusqu'à 18 mètres au-dessous du niveau la sol actuel avaient donné des débris nettement contemporains de la fin du second millénaire et des débuts du premier. Une interruption de six ans ayant rendu impraticable la continuation des anciennes tranchées, en partie comblées ou bouleversées, j'ai résolu de

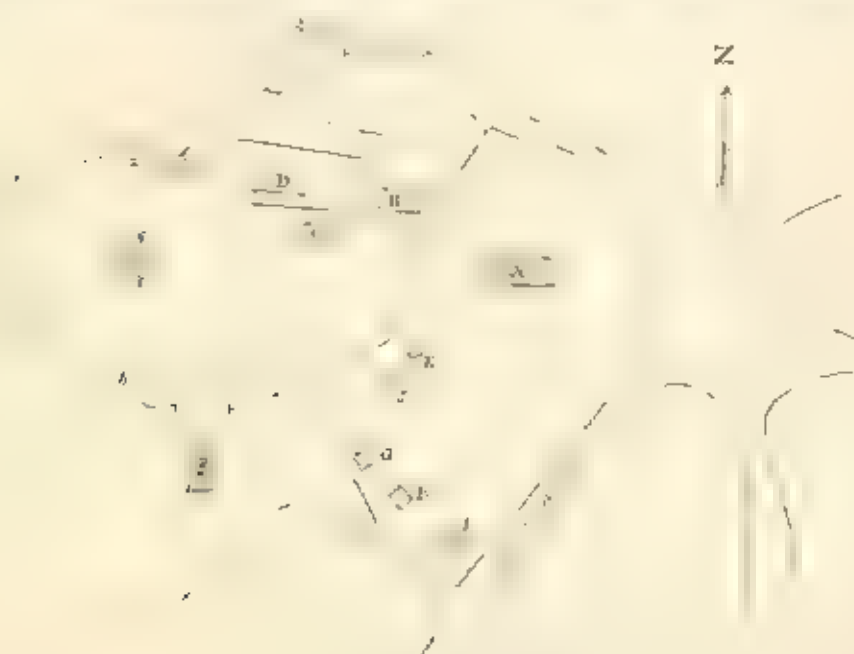


FIG. 1. — Plan des sondages au Chateau en 1920.

diriger les nouvelles investigations du côté Sud, face au donjon, en même temps qu'un sondage était exécuté à l'intérieur de l'enceinte du Chateau, ce qu'il n'avait pas été possible de faire en 1914. Les sondages de 1920 sont représentés par les points B à L du plan⁽¹⁾.

De nombreux changements ont été apportés depuis 1914 à l'aspect du Cha-

(¹) La description des fouilles du Chateau ne peut prendre sa signification que si elle est accompagnée de plans et de coupes. M. Breuvel, inspecteur du Service des antiquités, alors chargé de surveiller les réparations du pont de Saida, fut désigné en 1920 par M. Chamonard, chef du Service, pour relever les plans

de mes travaux. Il fut convenu que sa tâche serait limitée au Chateau et que je me chargerais des autres tracés. Je viens de recevoir ces plans alors que la mise en pages était faite. Ils seront utilisés dans une annexe à cette publication. J'abrège donc la description de cette partie des travaux de 1920.

teau. Lors de l'occupation française, les habitants du pays demandèrent au gouverneur l'autorisation de ramasser les pierres détachées de la construction qui avaient roulé au pied des murs. Ils s'empressèrent alors de démolir les tourailles contenant l'enceinte en les attaquant par la base — quelque diligence qu'on ait mise à les arrêter, le mal était irréparable en certains points où l'enceinte, déjà peu élevée, a maintenant tout à fait disparu. Les démolitions ont fait apparaître une fois de plus l'imperfection de la construction. La partie extérieure du mur est ordinairement construite en blocs assez gros; la face qui regarde l'intérieur du Château est fait de pierres de tailles diverses; entre les deux parements est un blocage grossier. Je donne la photographie d'un de ces murs situé à l'Ouest du donjon au point *b* (fig. 2); elle montre, en même temps que l'irrégularité des pierres qui forment les parements, un travail de remplissage qu'ont respecté les habitants parce qu'il n'avait pas de valeur pour eux. J'ai précédemment exprimé l'opinion que les bâtiments du Château actuel ne peuvent être attribués aux Croisés; les constatations que ces démolitions ont permis de faire, la confirment. Il y a là un réemploi de matériaux antiques et de pierres utilisées par les Croisés, le tout a été naïvement édifié, sans doute lorsque les Sultans mamlouk ont relevé les monuments qu'ils avaient fait raser. Les Turcs ont brodé sur l'œuvre en y ajoutant quelques constructions ou en y effectuant des réparations.

Lorsqu'on se place à quelque distance, le Château qui, naguère encore, avait assez fière allure, se présente maintenant comme une bulle de terre d'où émergent le donjon, quelques amorces de tours et un pan de murs. Nous décrirons brièvement les parties qui en restent. Au Nord, le Château tient à la ville et les habitations sont venues se blottir contre lui, un passage voûté mo-



FIG. 2. — Coupe d'un mur du Château.

der ne relie les ruelles à l'intérieur de l'enceinte *a* du plan (fig. 1). À l'extérieur, on remarque en partant de Nord - sur le côté Est, une tour et une muraille au pied de laquelle ont porté nos travaux de 1914, elle a été décrite en détail à ce moment, je n'y insiste pas. Ensuite viennent les vestiges d'une tour récemment rasée par les habitants, construite en petits matériaux analogues à ceux de la tour de l'Est et du donjon.

Après une section le *c* continue, s'élève le donjon *d*, tourne vers le Sud comme l'indique le plan, *c* est une construction dont les trois faces situées à l'intérieur sont planes, tandis que celle qui regarde le côté Sud est arrondie. Les matériaux en sont de taille égale. Les assises inférieures contiennent en majorité des blocs d'assez grandes dimensions, dans le haut du bâtiment les pierres sont de la taille d'un petit pavé. Derrière ce parement est un blocage de larges joints de ciment couvrant les pierres, la plupart ont disparu. De place en place quelques pierres présentent un bossage, certaines rangées offrent de haut en haut une pierre saillante de quelques centimètres. Plusieurs niches donnent accès à une porte basse située à mi-hauteur de la façade Ouest. L'entrée débouche dans une salle à voûtes en ogive soutenues par des piliers carrés en maçonnerie. Une terrasse bordée d'un mur percé de meurtrières, en partie détruit, couronne l'édifice.

En continuant vers l'Ouest, après un espace vide, s'élève un mur assez haut, fendu en deux en son milieu par une fente. Les pierres du parement intérieur sont de grands blocs anciens, celles du parement extérieur, moins grandes, sont cependant de la taille supérieure à celle des matériaux employés dans les parties hautes du donjon et des tours. Ce mur se raccorde à une petite tour carrée à demi ruinée, *e* de là, la muraille faite de petits matériaux, à peine séparée des maisons par une ruelle, gagne un reste de tour située au Nord-Ouest, *f*. Toute la façade Nord se compose d'un mauvais mur bas en petites pierres bordant une ruelle et des jardins. Dans l'angle Nord-Est subsiste un morceau de muraille d'assez grand appareil, en contre bas est un mur bas. La tour du Nord-Ouest et celle de l'Est comme le donjon, sont aux trois quarts rectangulaires, à face externe arrondie. L'intérieur du Château n'offre nulle part de surface plane, c'est une série de terrasses irrégulières coupées de trous qui descendent en pente rapide de l'ajon jusqu'à la porte (pl. XXXIX). Quelques arbres y sont dispersés. Entre le donjon et le passage

voûte qui mène à la ville, il y a un développement considérable. La citadelle moderne n'était à vrai dire qu'un rempart couronné de murs, d'un niveau très supérieur à celui de la ville. Ce rempart était joint à la ville par une pente raide et dominait presque à pic la campagne.

Tranchée du donjon.

Dans le talus arrondi qui supporte le donjon nous avons, à l'extérieur, ouvert une tranchée. Elle a 14 m. de long sur 6 m. 50 de large (pl. XXXIX, 2). Cette tranchée a été faite dans une terre dure et argileuse, parsemée de poches de sable évidemment rapporté. En effet, nous avons rencontré quelques débris de maçonnerie entre lesquels le sable s'est infiltré. Ensuite, nous longeons un mur incliné vers le donjon, nous déblayons, mais le sol mêlé au sable s'éboule facilement. Le mur est fait de pierres assez égales; à droite en regardant le donjon, la coupe de la tranchée donne un amas de pierres dont une très grosse, encastres sans ordre dans le sol. À gauche, les pierres s'alignent en façon de mur à éléments réguliers et plats, sur une épaisseur de 0 m. 30 environ; plus en avant, c'est un chaos de pierres laissant des vides entre elles. Ce chaos se prolonge en partie à l'intérieur où nous avons creusé notre chemin d'accès pour arriver au mur. Nous avons éventré la face de ce mur : en dessous se trouvent un blocage, le manque de cohésion des fragments, le sable qui s'y rencontre, donnent à penser qu'il s'agit de l'affaissement en masse d'une construction. Les pierres sont carrées de taille moyenne et ne diffèrent aucun caractère qui permette de les dater. S'agit-il d'un glacis ? De place en place, en partant du haut de ce mur, on constate les décrochements dus au tassement lors de l'éclatement du mur : pour qu'un tel phénomène se fut possible sur un glacis, il faudrait l'affaiblir, un tremblement de terre. À la profondeur de 7 m. ¹, le terrain devenant de plus en plus instable, nous prenons le parti de nous arrêter. De ce côté du donjon, il y a un exhaussement artificiel dû au vuou par apport de terre et de sable.

¹ Cette profondeur est mesurée du fond de la tranchée jusqu'au plan horizontal tendu dans le talus du donjon. Ce plan est à la même de 2 m. 50 au-dessous du talus, dans sa

partie la plus profonde, ce qui laisse un sous-déblai, bien qu'il est mesuré au point le plus haut ou le plus bas de la face externe du talus. 10 m. 50 ou 7 m.

Grande tranchée de l'intérieur du Château.

La tranchée Est pt XXXV, 1 que nous avons ouverte à l'intérieur du Château mesurait 10 m. de long sur 4 m. de large : nous l'avons conduite en la retirant à 8 m. de profondeur, nous avons pu constater également en ce point un exhaussement artificiel du sol. Sur une profondeur de 2 m., nous n'avons retiré que de la terre et quelques pierres éparses, le comblement n'a pas été l'œuvre du temps : il a été fait de parti pris et toute cette terre est stérile.

À environ 2 m. du sol apparaît un gros mur formé de deux parements de grands blocs dont l'intérieur est rempli de blocage : ce mur, épais au total de 1 m. 20, va dans la direction Sud-Est-Nord-Ouest, le parement Sud-Est est mieux conservé que le parement Nord-Est plus haut et couvert d'un enduit de chaux. Ce mur formait la paroi intérieure d'un bâtiment, car, à angle droit, se détachant un autre mur que nous avons détruit afin de pouvoir continuer la fouille : il était également recouvert d'un enduit. Entre les deux, l'espace est rempli de terre et de gravats. À environ 1 m. 50 environ nous avons trouvé quelques vestiges de constructions ayant leur point de départ plus bas que les murs précédents. Il s'agit toujours de fragments de gros murs qui ont dû faire partie d'importants bâtiments : nous trouvons également un petit canal ancien égoût fait de pierres assemblées. Ces divers éléments de murailles restreignant considérablement l'espace libre, nous poursuivons la fouille en puits. La terre continue à être stérile et nous abandonnons la tranchée lorsque 8 mètres de profondeur nous ont amené à rendre son exploitation dangereuse.

Au début des recherches les ouvriers ont découvert, encastré dans la première muraille à 2 m. 50 au-dessous du sol existant, un cippus funéraire portant la légende suivante et à côté duquel se trouvaient des restes de clous de cercueil :

•
ΔΟΜΕΤΙΕ ΧΡΗCΤΕ ΧΑΙΡΕ ΖΗCΑC ΕΤΗ ΝΗ.

Il ressort de ce sondage que cette partie du Château fut couverte de constructions, sans doute à l'époque grecco-romaine. S'il existe quelque bâtiment très ancien à cet endroit, ce qui est improbable en raison de la profondeur atteinte par le sondage, il s'est écroulé un certain temps entre les deux

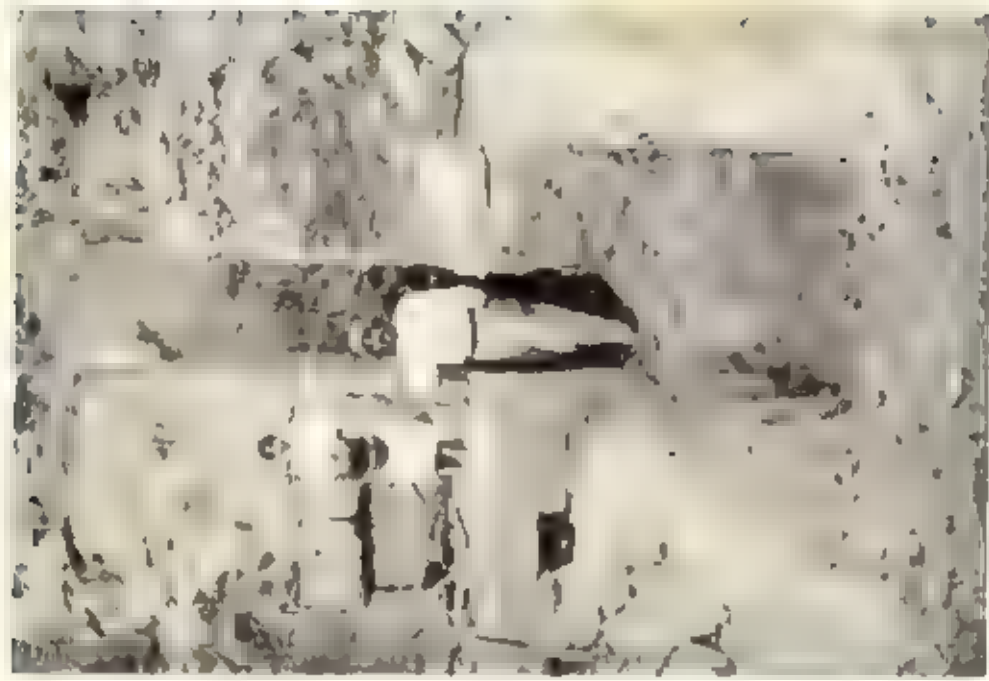


Fig. 1. — 1. Stone block with a pitted surface. — 2. Stone block with a pitted surface.

périodes d'habitation, ou bien les constructions greco-romaines auraient été élevées sur un tertre de terre rapportée et par suite stérile.

Chantiers B, C, D, L.

Les sondages C et D ont été pratiqués dans l'intérieur réel du Château, bien qu'un petit mur déjà ancien ait retranché de l'enceinte la portion où est situé le sondage D. Le sondage B, au contraire, a été exécuté au pied de la muraille du Château, cote extérieure, dans un jardin. C'est là que les résultats ont été les plus intéressants. Toute cette partie fut le siège d'une vie intense dans l'antiquité, et vraisemblablement le centre de la vie publique. En l'absence de plans, je résumerai les caractéristiques de ces trois chantiers.

Sondage D. — Ce sondage, mené dans la direction Est-Ouest, a cheminé entre deux murs : celui de gauche composé de pierres de belle taille à la brise, prolongé en hauteur par des matériaux de faibles dimensions laiental ou déversés. Le mur à l'autre bout coupe à angle droit par une muraille ou quelques pierres en débord semblaient l'annonce d'une ancienne voûte. J'ai fait percer ce mur, qui ne se composait que d'un lit de pierres de 0 m. 50 de profondeur. Du côté droit, le mur présente quelques décrochements, puis se continue par du blocage recouvert d'enduit et conserve quelques traces de moulures. De ce chantier D proviennent des fragments de verre, de pierre sculptée d'époque



FIG. 2. — Troues trouvées au château

greco-romaine et une jarre qui contenait 44 de ces petites pyramides de terre cuite auxquelles on a donné le nom de poids de filets. Tous étaient atropographes. Enfin, faisant, on a recueilli, assez près de la surface du sol, quatre petits objets en ivoire (fig. 3). Trois sont des sortes de boutons en segment de sphère percés d'un trou central. Leur diamètre est de 0 m. 029, le diamètre du trou 0 m. 004 et leur épaisseur au point maximum 0 m. 009 pour

le n° 1; 0 m. 005 pour le n° 2; 0 m. 007 pour le n° 3. Leur reproduction me dispensera d'en décrire le dessin. Le quatrième objet a la forme d'un œuf sectionné en dessous de la partie médiane, hauteur et diamètre sont de 0 m. 002 et le trou qui le perforé est de 0 m. 007; son ornementation est plus simple que celle des trois pièces précédentes.

Le *souffage* L., est une dans la muraille qui longe le Château au pied du mur creusé qui en défend l'entrée a d'une base de colonne en marbre blanc très simple. L'intérêt de cette décoration est qu'elle paraît avoir sa réplique exacte dans une autre base de colonne en marbre blanc qui se trouve à peu de distance devant la porte d'un habitation située dans la partie Ouest de la ville.

Souffage G. Nous pénétrons dans un couloir dont la voûte est faite de pierres assez fortes 1 m. sur 0 m. 25 de large environ, le couloir est large d'un mur à l'autre, de 2 m. 40 (fig. 4). A droite, en regardant vers l'est, on trouve d'abord un caniveau formé de deux pierres avec couvercle constitué par une pierre inclinée. Nous engageons le caniveau au-dessous, après 0 m. 10 de terre, nous rencontrons un fût de colonne en syonite cachée dans le sens de la hauteur. Au-dessous encore, un peu de terre 0 m. 40 et un dallage de 0 m. 10 que l'on devine encore 0 m. 40 de profondeur environ, puis un grand canal occupant le milieu du souterrain. A droite le mur est formé d'un seul rang de pierres irrégulières; certaines de ces pierres sont assez grandes (0 m. 40 x 0 m. 30; 0 m. 60 d'épaisseur).

Ce canal, haut de 1 m. 30, large de 0 m. 78, est recouvert de dalles de 0 m. 16 à 0 m. 17 d'épaisseur. Dans le fond du canal est creusée une rigole centrale de 0 m. 15 de profondeur, dans laquelle sont noyées deux longs tuyaux de plomb. Ces tuyaux sont formés d'une plaque de plomb roulée et soudée sur le côté; la feuille est épaisse de 0 m. 003, le diamètre du tuyau est de 0 m. 065.

Sous le premier dallage, les murs sont en décalé sur ceux du haut presque, de l'un à l'autre, il y a 1 m. 80, tandis que d'un mur de la voûte à l'autre on mesure 2 m. 40. C'est dans ce canal encastré qu'ont été trouvés les ivoires dont je donne ci-dessous la description.



Fig. 4. Coupe
des souterrains
L'habitation.

Au moins dans cette partie du Château, on a laissé le sol ancien tel quel, on y a bâti le niveau triangulaire qui se voit sur le côté droit de la coupe et on a prolongé les murs existants pour releasser le voûte qui est bien appareillée. Du niveau, qui nous donne la hauteur séparant le dernier sol utilisé du point le plus bas du sondage, nous comptons 1 m. 70. Or, à ce niveau, la présence de ceramique campanienne nous enseigne que le site peut être daté à peu près du premier siècle avant notre ère ou de son début.

Sondage B. — Les sondages C et B sont en quelque sorte solidaires, car c'est par eux que nous avons pris connaissance des souterrains du Château dont on avait oublié l'existence. Nous avons pour ainsi dire en droite ligne le souterrain (28 m. 50) qui aboutissent à la tour de l'Est avec laquelle il communiquait jadis. Un peu avant d'arriver à l'extrémité du souterrain, un autre couloir s'en détache à angle droit dans la direction Sud. Les couloirs aboutissent à peu près obstrués par les terres qu'ont déposées les pluies et par de grosses pierres apportées intentionnellement, je n'en ai pas poussé le déblaiement, dans la direction Sud, plus loin que sur une distance d'une quinzaine de mètres.

Face à l'angle droit formé par les deux couloirs se trouvait une porte, mesurant 1 m. 10, donnant au point B où j'avais dû entreprendre les recherches. Cette porte était cachée par les terres du jardin. De ce côté, le niveau du sol actuel est bien plus élevé que dans l'antiquité. A mesure que la fouille descendait le long de la muraille, les pierres devenaient de plus en plus régulières (pl. XXXIX, 3), et bien ajustées. C'est au-dessus de cette base antique que les constructions ont été édifiées d'un côté Nord.

A plusieurs reprises, aux points B et D, les fouilles ont dégagé des fragments de grosses colonnes en syent. L'un d'eux appartenait à une colonne de 0 m. 88 de diamètre.

Les fragments d'ivoire du Château

L'enfant ou nous avons trouvés ces ivoires (cigars), et aussi leur mutilation, le prouve que ce monument fut mis au feu ou des l'antépende. Le temps avant bruler la muraille au point de lui avoir donné extérieurement la couleur du bois, les cassures anciennes étaient donc très reconnaissables. Malheureusement lors

de la découverte. Le poids de la poche sur le bloc de terre qui contenait le monument s'était éclaté en plusieurs morceaux. L'intérieur était devenu friable et d'un blanc crayeux sous l'humidité. Les fragments ont pu être assez facilement reconstitués⁴⁰.

Dans une défense semi-circulaire, une grande scène bacchique a été sculptée. L'ensemble actuel mesure 0 m. 29 cm. de hauteur et 0 m. 12 de largeur, mais il manque la base, d'une hauteur indéterminée (pl. XL et fig. 5).

La partie principale de l'œuvre représente un homme d'âge mûr. Le pan de son manteau reploché en arrière repose sur l'épaule gauche. Le bras droit était dressé vers le ciel et s'appuyait à une hampe⁴¹; le bras gauche très endommagé était plié au niveau du coude qui s'appuyait sur une sorte de mur. La poitrine, l'issue en partie, est large; les manchettes puissantes. Le pli de la main de la main droite, relevée quelque peu par le mouvement du bras est bien observé. L'exagération est évidente pour une figure masculine.

L'abdomen dont il subsiste un fragment, était découvert. La jambe droite dont il manque la partie inférieure était recouverte depuis la hanche par une draperie.

La tête du personnage est d'une rare expression (pl. XII et XIII). L'individu entrouvre la bouche, ombragée d'une longue moustache tombante; les yeux sont largement ouverts et fixés, les narines dilatées. Le visage un peu gras se perd dans une barbe partagée en mèches ondulées. Le personnage est chauve, sauf sur les tempes garnies d'un amas de petites boucles frisées. Le front qui avance, bas et tordu, fait droit au-dessus de la racine du nez, déterminant ainsi de profondes arcades sourcilières. Les oreilles asymétriques sont éloignées de la tête. Nous avons ici un morceau de fort bon style de réalisme assis sur un relief qui représente sans doute cette variété de Sémé que les Grecs appelaient Papposilène. Notre ivoire qui garde les caractéristiques du prototype : tête chauve au sommet mais garnie en arrière d'une chevelure, barbe épaisse et longue, a perdu tout caractère caricatural et n'a plus rien du grotesque qui distinguait à l'origine le personnage. L'artiste a seulement exagéré

⁴⁰ Les photographies des plaques XII et XIII proviennent du Service des Antiquités. La figure en est recopiée par M. Bernard Bellet, une en attaché au Service.

⁴¹ Je remercie ici M. Virezmaud, Directeur du Service. Les photographes de ce service ont bien communiqué en me montrant à leur bon plaisir.

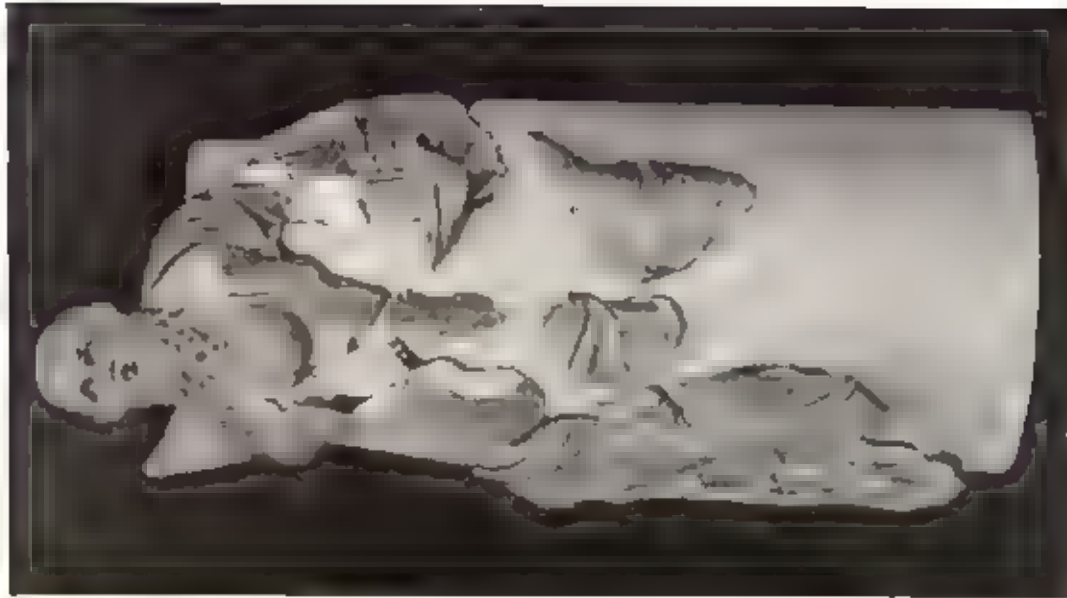


Fig. 1. Seated female figure, Syria, 1923.



FIG. 2. — Reconstitution des fragments d'ivoire de Lhaleh

la poitrine, excessive même chez un homme âgé et envahi par la graisse.

Le reste de la composition est occupé par des personnages épisodiques beaucoup plus petits que le Papposilène. À sa droite se tient une bacchante dans l'attitude de la danse (pl. VII et fig. 5). La jambe droite est coupée à la hauteur de la cheville, elle est à bon fléchir. La danseuse est vêtue d'une robe longue et flottante, et elle porte quelques plis dans le manteau abaissée, pour faciliter ses mouvements. Le buste est couvert d'une tunique coule flottante, serrée à la taille par une ceinture lissant tout le bras, l'épaule et la presque totalité du sein droit. La tête renversée en arrière ne porte pas de coiffure : les cheveux séparés en tresses qui se rejoignent au sommet de la tête, sont maintenant au-dessus du front par une bandelette ou un large peigne qui laisse dépasser en arrière un chignon minuscule. Le profil n'est pas grec, les arcades sourcilières sont un peu saillantes, le nez légèrement enfoui, et sa racine. Le bras gauche manque. Il est dressé au-dessus de la tête, on voit encore la main tenant renversée une sorte de palère (ou cymbale ?) à l'ombilic.

À la gauche de Papposilène nous pouvons restituer un autre personnage du chœur du Bacchus. Un jeune Silène devant tendre une coupe au personnage principal (pl. VII et fig. 6). Il en reste un fragment et des débris minuscules. La pathe conservée va du cou jusqu'à la hanche en hauteur; en largeur, de l'épine dorsale jusqu'au tiers inférieur du bras. Il en reste une partie avec un harmonieux développement de veloppes devant le bras. L'animal n'est ni mal liée sous la croupe par ses pattes



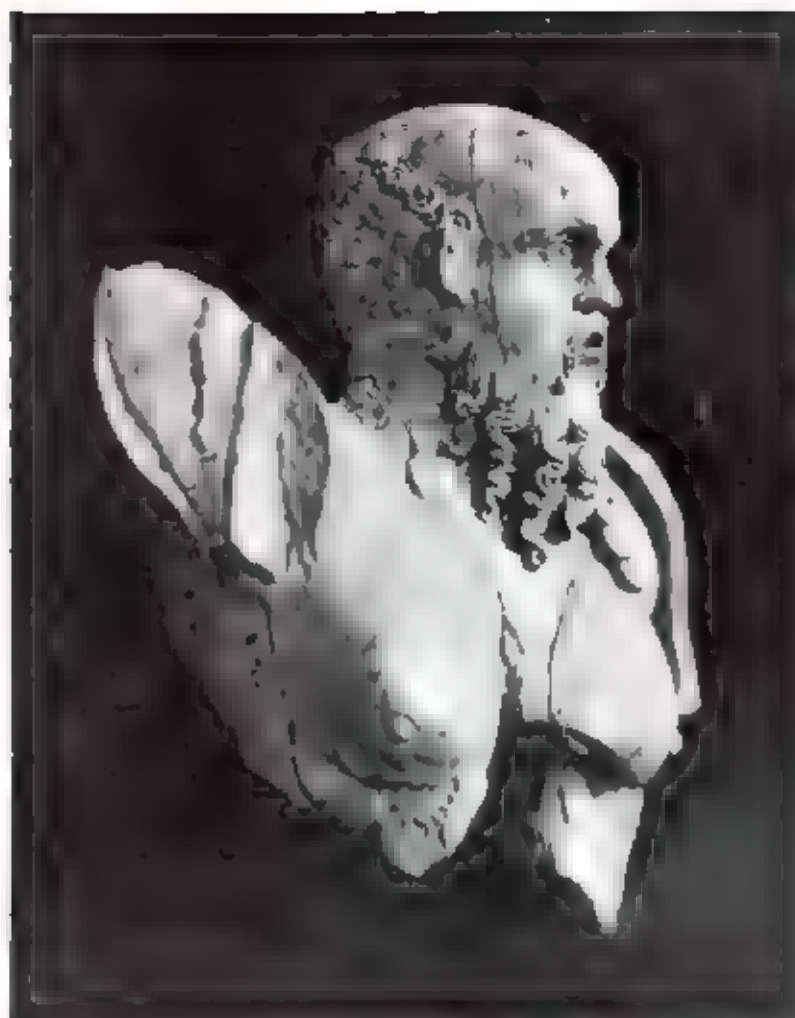
Fig. 6. — Fragment
de la base
du groupe du Bacchus.

et fixée par un bijou en rosace couvre le buste en laissant l'épaule et le bras du côté des. Des éperdigures triangulaires faites à l'échiquier radient les mouchetures de la peau de l'animal. Les pattes, nœuds et ongles, se terminent par de petits sabots; c'est une toison de dauphin, chevreuil ou lièvre.

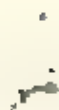
Un peu plus haut, contre le mur, on voit encore la main du jeune Silène tenant une coupe.

Un autre fragment, qui n'a point été inséré dans cette reconstitution, appartient à la base de la plaque et donne une idée de la façon dont celle-ci se terminait. C'est un morceau de bande cornée ou faïence en forme d'oreilles d'ours, sur laquelle court un rinceau stylisé, fleuri d'une rosace concave, à multiples pétales (fig. 7). Il est à peine besoin de souligner l'intérêt de la découverte de





Detalles dos bustos de C. Cap. 20



cet ivore d'époque gréco-romaine, un des plus beaux qui aient été trouvés en Syrie.

Puits G. H. I. J. K.

Comme en 1914 nous avions rencontré au point A, à grande profondeur des débris céramiques datant, au niveau le plus bas, de la fin du second millénaire avant notre ère, j'ai fait effectuer quelques sondages au Sud de ce point (plan, fig. 1).

Aux puits J et K, après avoir rencontré, entre 2 m. et 3 m. 50 de profondeur, quelques débris de constructions la fouille est devenue complètement stérile. Le puits J est arrêté à 8 m. ; le puits K à 5 m. 50. Aux puits G et H, mêmes résultats, avec en plus des restes de tuyaux de terre cuite utilisés pour le drainage ou l'alimentation des eaux. Aucun fragment ne saurait être antérieur à l'époque gréco-romaine. Le puits G est arrêté à 9 m. 85. Le puits H à 7 m.

Le puits I, qui a fourni les mêmes fragments et un réseau compliqué de canalisations, a été choisi comme point de comparaison avec la fouille de 1914. Après avoir dépassé des restes de constructions s'étendant de 2 à 4 m. 50 environ sous le niveau du sol, nous avons rencontré à partir de 7 m. des débris céramiques que nous espérons retrouver. Mais au point A, en 1914, le hasard nous avait fait établir notre puits dans le fossé de défense du Château. nous avons trouvé immédiatement sous le fossé, qui nous prouvait ainsi de couches plus récentes, une céramique déjà ancienne.

Au puits I, nous avons en la succession logique que nous pouvions attendre : d'abord des débris de vases grecs à figures noires et rouges, mêlés à de la poterie commune à grandes anses — quelques fragments de statuettes de style chypriote — puis disparition des vestiges grecs et homogénéité de la poterie commune qu'on peut dater des premiers siècles du premier millénaire. Parmi ces débris nous avons trouvé un moule à cylindre prophylactique, en terre cuite de style égyptien. Le puits a été arrêté à la profondeur de 11 m. alors que la terre était devenue stérile depuis 8 m. 50. Je n'insiste pas sur ces sondages, ils ne font que corroborer ce que j'ai exposé dans le compte rendu de 1914.

Il est possible de tirer quelques *conclusions* de ces travaux.

La butte du Château, en partie artificielle, se compose d'un noyau accru régulièrement en ses divers points par l'accumulation séculaire des décombres. En effet, la route Est qui surplombe la route de Tyr bien que le terrain soit décliné, les débris de construction d'époque gréco-romaine se retrouvent aux divers sondages à la même profondeur. Toute cette partie Est était habitée, ou au moins utilisée dans la seconde moitié du deuxième millénaire. Tout le terrain qui se trouve à l'Est de la route de Tyr est occupé aujourd'hui par des jardins. Divers sondages que les propriétaires n'ont permis d'y faire en 1920, ont fait découvrir des débris de constructions, des fragments de sculptures. Dans un jardin, à 2 m. 30 du sol, on a retrouvé les restes d'un pavage en mosaïque grossière composée de pierres ordinaires de 0 m. 005 à 0 m. 01 de côté et solidement encastrées dans un fort bétonnage fait de chaux de sable et de cendres. C'est en face du puits I, de l'autre côté de la route de Tyr, que Macridy-Bey a découvert des stèles peintes.

Du côté Nord, aux points D, C, B, nous avons l'assurance qu'il existait d'importants établissements à l'époque gréco-romaine, puisque nous en avons retrouvé les restes sous les souterrains du Château du Moyen Âge et les substructions dans le jardin B. D'ailleurs, c'est de cette région que proviennent nombre d'antiquités qui ont passé peu à peu dans les collections. C'est un peu plus au Nord, trois à quatre maisons plus loin que la ruelle de l'entrée de la ville, qu'ont été trouvés les fragments d'époque perse dont je parlerai tout à l'heure. C'est du côté Sud que la physionomie de la butte doit être le plus altérée. En face des murailles Sud du Château s'étend aujourd'hui un cimetière musulman. Il se prolonge jusqu'au bord d'une falaise accrue au cours des siècles par les coquilles de *murex* et les débris de poteries rejetés par les fabriques de pourpre.

Cette falaise domine le « port égyptien » aujourd'hui complètement désert. Les murailles qui se raccordent à l'enceinte du Château du côté Sud n'existaient pas lorsque ce port était en activité. Cependant le niveau du cimetière musulman n'a pas changé sur les bords de la falaise depuis l'époque romaine: sous quelques centimètres de terre se voient des restes de mosaïque.

Tout le côté Sud a été exhausé de parti pris par des terres de rapport sur lesquelles on a élevé l'enceinte *a b d* et le donjon. Les différents sondages

exécutés tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du Château montrent qu'il y a eu une crête artificielle qui n'existait pas dans la Haute antiquité.

Placette au puits Falaise des murex

À l'Ouest du Château, les maisons s'étagent en gradins vers la plage. Autrefois, le mur de la ville qui cochinait l'enceinte du Château descendait jusqu'à la mer un peu en avant de la colline de débris où les murex sont si abondants. Ce mur venait aboutir à une tour qui dominait la plage; on en aperçoit des vestiges. Tout ce quartier s'appelait le Bordj, j'ai fait pratiquer quelques sondages à différents niveaux. Tout près de l'ancienne tour, une tranchée a mis au jour, à 3 m. 35 du sol, un petit puits de 0 m. 70 de diamètre. Ce puits figure, mais pas tout à fait à cette place, sur le grand plan de la mission Heron. Un tel exhaussement du niveau du sol ne s'est pas produit en ce point en soixante ans. Comme le puits était ensablé ou tari, les habitants en ont arraché les pierres aussi profondément qu'ils l'ont pu. J'ai dégagé le puits sur une hauteur de 2 m. 30 pour examiner ce qui l'entourait, je n'ai trouvé qu'un contrefort en pierresailles dont les parements avaient été ornés d'œufs et qui faisait certainement partie de l'enceinte de la ville. Tout en bas, sur la plage, dans les débris accumulés à l'endroit présumé où venait d'aboutir l'enceinte, on s'embège en tunnel dans la colline à confirmer les constatations données par les vestiges encore visibles.

À la colline dite « des murex » où quelques recherches avaient été amorcées en 1914, j'ai fait effectuer deux sondages, l'un tout en bas de la colline, l'autre en haut à l'extrémité Sud. Celui du bas pratique en galerie suivant la terre vierge. La fouille a rencontré de nombreuses traces de combustion et des débris de poterie commune sans âge certain; cependant, à ce niveau, les coquilles de murex font absolument défaut et les débris de céramique grecque n'ont pas tardé à disparaître.

En haut, également au Sud de la colline, le second sondage en tunnel a donné les mêmes résultats : poterie commune, absence de fragments grecs et de murex. D'ailleurs, à l'endroit de ces deux sondages, la colline est beaucoup moins haute qu'à son pôle Nord; les débris y ont été déversés moins abondants, notamment les coquilles et poteries qui provenaient de la fabrication de la pourpre.

A la partie Nord de la falaise, sur le sommet, j'ai dégagé, à fleur de sol, un fragment de cuve qui devait être quadrangulaire, aujourd'hui brisée en diagonale. Cette cuve, formée d'un béton où sont noyés des galets, repose directement sur le sol. Les bords n'en sont pas élevés de plus de 0 m. 25 à 0 m. 30. A quel usage servait-elle? Il en existe d'assez comparables à Ras-el-Amir près de Tyre. Certains ont supposé qu'on y faisait évaporer l'eau de mer pour en retirer le sel. Étant donnée la position de celle-ci, sur le sommet de la falaise, l'hypothèse n'est guère admissible. Est-ce, comme le suggérerait M. Brossé, un accessoire de la fabrication de la pourpre? Le muret ne donne de nature fonctionnelle que lorsqu'il entre en patrefaction. Il fallait donc mettre la chair des murex à macérer avant de s'en servir.

Sculptures provenant de la ville.

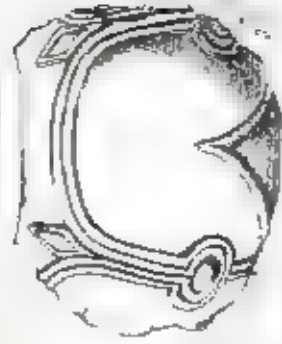
Lorsque la Mission américaine édifia son école il y a plus de vingt ans, à peu de distance de la porte Sud de la ville, en face d'un cimetière musulman, elle rencontra, en creusant les fondations de ses bâtiments, plusieurs fragments de grand intérêt. C'étaient des chapiteaux en forme de protocomes de taureaux, taillés dans la pierre du pays, imitation des chapiteaux perses de Susse dont un spécimen est conservé au Louvre (M. Clermont-Ganneau, consulté, les attribua à l'époque de la domination perse qui avait fait de Sidon le siège d'une satrapie¹). Depuis, les fragments avaient été perdus de vue et M. Clermont-Ganneau avait attiré mon attention sur cette piste. J'ai retrouvé, en 1920, les chapiteaux dans la collection de la Mission américaine que dirige le docteur Ford, collection que je n'avais pu visiter en 1914.

La pl. XLIII est la reproduction de la photographie remise en 1900 à M. Clermont-Ganneau par M. S. Jessup au nom du docteur Ford. On y voit très nettement les divers fragments qui ont appartenu au moins à deux protocomes de taureaux. Sur la tête la mieux conservée, les cornes ont été brisées; un ornement stylisé en forme de bouclettes occupe le cou des taureaux et vient se terminer sur le front entre les cornes. Cet ornement se trouve reproduit au portrait des animaux. C'est un rappel par stylisation de la touffe du taureau.

¹ *Bull. Acad. Inscr.*, 1920, p. 405-8.



Calceolaria peruviana Speg.



Reconstitution du casque et de la base de celui sur lequel les fragments sont représentés dans la planche précédente

sauvage, telle que nous la voyons sur les cylindres en bords d'Assuse ou d'Abou-danès ne couvrent le front, le *zartu*, et le poutail de l'animal. En outre, une orde d'apparat garnit le cas des laureaux. Bords et ornements se retrouvent interprétés de même façon sur les laureaux de Susse et de Persopolis.

Le fût des colonnes de Saïda dont M. Ford possède un fragment, était plus polygonal que cannelé, chaque face étant à peine saillante.

Au centre de la photographie, au premier plan, se trouve un fragment de base de colonne. Cette base ovale était décorée d'un double corbeau formant des demi-cercles séparés par un ornement en fer de lance, tandis que d'autres demi-cercles à point indiqués sur la photographie étaient disposés en sous-corbeau. Or cette base de colonne ressemble décorativement qui s'opposent et se pénètrent, à celle rencontrée presque identique par Favard devant le palais de Sennacherib¹⁰ par G. Smith à Koumdj¹¹ et c'est le même motif un peu moins compliqué qu'on retrouve au chapiteau des colonnes assyriennes. Il y a donc une étroite relation entre l'art d'Assyrie et ce monument de Sidon, dont il serait très intéressant qu'on put mieux fixer la date.

Par définition, bases et chapiteaux sont d'époques bien différentes, seule, l'assurance qu'ils appartiennent à la même découverte nous invite à les réunir. L'hypothèse la plus vraisemblable, si nous admettons que base, fût et chapiteau font partie de la même colonne, est la réutilisation d'une ancienne base de style assyrien. La chose en soi n'est pas impossible. On sait que dans la colonne assyrienne, la base seule était en pierre, le fût en bois. Un examen très attentif des fragments, peut-être même un examen micrographique, pourrait lever les doutes.

La planche MIV est la reconstitution en poutillé de ces éléments architecturaux.

Dans la cour de l'école américaine se trouve une base octogonale de colonne en syonite, dont les dimensions, prises par M. Brosse, étaient considérables. Je rappelle ces faits qui établissent une corrélation avec ce que j'ai constaté sur les faces Nord et Est du Château. L'importance des établissements antiques qui se trouvaient dans toute cette région.

Entre le Château et la Mission américaine se dresse le collège des Frères

¹⁰ Pernot et Curiez, *Histoire de l'Art*, II, fig. 82.

¹¹ *Ibid.*, fig. 83, 84.

Désireux de vérifier la richesse archéologique du site, j'ai obtenu des directeurs l'autorisation de pratiquer un sondage dans la cour de l'établissement. A 1 m. 50 environ de la surface du sol, j'ai rencontré un fût de colonne de syénite couché horizontalement. Ce résultat concorde avec celui qui fut obtenu chez les Américains : nous sommes là au nord de la Sidon antique. D'ailleurs, lorsqu'on se place à une certaine distance de la ville, on voit que la butte du Châtaut ne s'élève pas sur terrain plat, mais se prolonge en haut en pente douce. Des fouilles profondes sur cette pente donneraient sans doute d'intéressants résultats. Il est malheureusement impossible d'y songer, puisque c'est là que s'élève la ville moderne.

Pendant la guerre, plusieurs monuments ont été découverts et lussés en divers points de la ville. En voici la description ainsi que celle d'autres fragments qui étaient placés depuis longtemps dans des bâtiments d'accès difficile au public.

Sarcophage de la caserne.

Cave de sarcophage en breche (figure 7). Le sarcophage, depuis nombre d'années, servant d'auge dans la cour de la caserne, il a beaucoup souffert. Un



Fig. 7. — Sarcophage.

des grands côtés, haut de 0 m. 77 (y compris le socle de 0 m. 12 haute dans la masse sur lequel il repose) et long de 2 m. 20, représente deux gentes (ou amours) supportant une lourde guirlande; pour résister au poids de la guirlande, ils s'arc-boutent dans la position du halteur; la guirlande se termine par des rubans flottants. L'autre grand côté offre la même disposition, mais la guirlande est relevée et comme accrochée à sa par-

tie centrale. Dans les ancrures ainsi délimitées, étaient sculptées deux têtes aujourd'hui frustes.

Un des petits côtés (largeur 0 m. 08) porte le motif fréquent à Sidon du

griffon femelle ailé, à croupi, une patte de devant posée sur une roue. Ici le corps est aplati, tandis que l'avant-train et le cou se dressent plus haut que dans la plupart des exemplaires de ce type. L'autre petit côté (fig. 10) représente deux amours se faisant face. L'un d'eux tient une grappe de raisin de la main gauche, de la main droite, un objet indéterminé, l'autre genou s'apprête à saisir un lapin qui broute à ses pieds, les oreilles dressées. Ce sarcophage a été transporté, depuis, au Musée de Beyrouth par les soins du Service des Antiquités.

Bas-relief aux lions.

Dans le jardin au Nord du Château, on fut pratiquer le sondage B. J'ai remarqué une plaque sculptée qui paraît provenir d'un côté long de sarcophage (fig. 8) : la pierre, un calcaire tendre, mesure 1 m. 30 de long sur 0 m. 55 de hauteur. Deux lions à crinière à peine indiquée se font vis-à-vis, la queue dressée; tous deux posent une patte de devant sur un ornement en forme de fleur stylisée qui les sépare. Ce morceau est devenu assez fruste du fait de son exposition aux intempéries.



Fig. 8. — Bas-relief aux lions, sondage B, Châteaun.

Statues.

Dans la cour du Sérail se trouve une statue (fig. 9) découverte à Sidon en un lieu que je n'ai pu faire préciser. Bien que la découverte remonte à plusieurs années, je donne une photographie du monument qui est peu connu. C'est une statue de femme en pierre cubaire, leude de 1 m. 79, y compris le socle qui mesure 0 m. 07; la tête et les mains manquent. Cette statue, de proportions élégantes et d'assez bon travail, est à rapprocher par son attitude d'une de celles que Maridy-Bey a trouvées à Thasos.¹

⁽¹⁾ Macrioy-Bey, *Jahrbuch des archäologischen Instituts*, XXVII, 1911, pl. 3, A.

Fig. 9. — *Statues trouvées à Sidon.*Fig. 10. — *Statue trouvée à Sidon.*

LA MONTRE DU SULTAN NOÛR AD DÎN

(554 de l'Hégire — 1159-1160)

146

PAUL CASANOVA

Le titre de cet article semblerait au premier abord paradoxal, puisque l'invention des montres telles que nous les connaissons ne paraît pas remonter au delà du xvi^e siècle — mais quel autre nom donner à un instrument portatif qui sert à donner l'heure, comme celui que je vais décrire ? Il ne comporte, d'ailleurs, aucun mécanisme et c'est, comme nous le verrons, une montre solaire.

L'objet se trouve au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale qui l'a acquis, sur nos indications (en août 1891), de M. Duraghello de Beyrouth, lequel déclarait le tenir de M. Darnicarrère, le négociant français bien connu de cette même ville *. Il est donc de provenance syrienne — ce que confirme l'inscription qui y est gravée.

C'est une plaquette rectangulaire de cuivre mesurant sur la petite côte 51 mm., sur la grande 86 mm. Le haut se termine en chapiteau multilobe percé de deux trous circulaires au centre, et portant un anneau mobile ou bélière. La longueur totale (y compris celle du chapiteau et abstraction faite de l'anneau) est de 98 mm. Sur la petite côte supérieure sont percés six trous rectangulaires. Le corps même de la plaque est divisé en six parties par sept lignes parallèles aux grands côtés — sur la face principale cinq lignes courbes (nous verrons qu'il en faudrait six) traversent de gauche à droite les lignes droites, et dans les segments ainsi formés sont tracés par lignes parallèles trente divisions, cinq

* La photographie ~~peut~~ de cet article a été faite d'après une galvanoplastie que M. Planchon, le regretté horloger d'art de Paris, avait

fait exécuter pour moi. La bélière y a été fixée après coup et n'est pas d'origine (comme l'original).

par segment. Au bas sont inscrits les noms arabes des douze signes du zodiaque deux par deux, dans les six grandes divisions, ainsi :

القوس ¹	المقر ⁽¹⁾	الميزان	السبلة	الاسد	السرور
Le Sagittaire	Le Scorpion	La Balance	La Vierge	Le Lion	L'Écrevisse
الجدي	الدلو	الثور ⁽²⁾	الحمل	الثور	الجوزأ
Le Capricorne	Le Verseau	Les Poissons	Le Bélier	Le Taureau	Les Gémeaux

Sur la seconde ligne les caractères sont renversés de bas en haut, ce qui indique qu'il faut suivre la lecture en *hous-troptedon*, ou plus exactement suivant une courbe fermée qui représente le tour de la sphère céleste décrit par le mouvement annuel apparent du soleil.

Le même système est suivi dans la numérotation des six courbes dessinées sur l'instrument. On lit, en effet, les nombres disposés ainsi :

ز	ح	ط	ي	يا	ب ⁽³⁾ (renversés).
7	8	9	10	11	12
و	د	د	ح	ب	ا
6	5	4	3	2	1

Ceci nous indique bien qu'il doit y avoir six divisions, et par suite six courbes. La première, celle qui répond au n° 1, a pu être tracée sur la face principale qui contient l'inscription au nom du sultan, on la retrouve sur l'autre face. En supposant la courbe tracée, on remarquera que les six premiers chiffres sont inscrits à droite des courbes, les six autres à gauche. C'est cette disposition qu'on constate sur l'autre face, mais le fabricant y a négligé de renverser les chiffres supérieurs.

Dans l'intervalle laissé libre entre la plus grande courbe et les noms des signes du zodiaque est gravée sur la même face l'inscription suivante,

(1) Pour : المقرب

(2) Pour : القوس

(3) Pour : الثور


(4) Pour : ميب. Les chiffres paraissent écrits

de haut en bas par rapport aux noms des signes du zodiaque, mais en réalité ils le sont de gauche à droite parallèlement aux grands côtés et sont à l'exception d'un seul dont il sera question plus loin.

dans le sens de la longueur (verticalement sur la photographie), en quatre lignes séparées par cinq des six grandes divisions de l'instrument.

[1] ملك العرب نور الدين محمود بن زكي [2] معرفة الساعات الزمانية ووقت الصلوات [3] لعرض لوحة في الفرج بين نلند القسم [4] من هة الله الاصغر لاني *etc.* سنة شد

1. La *Mahab al-Hal* Nou al din Mahomet du Zenghi. 2. pour la connaissance des heures du temps et des moments de la prière. 3. à la latitude de 33°. 4. Entre d'Hour et Farouk Ibn, chef d'Al Kason pla. 5. de Hibat Allah l'astronome, ann. 554.

On remarquera tout de suite l'affectation d'archaïsme de l'inscription. Le *ل* initial avec le trait inférieur à droite, le *ع* median ouvert, le *و* et le *ق* en losange, etc. — en même temps que, par certaines formes plus modernes, le graveur trahit son inexpérience. Des gâcheries, même des fautes d'orthographe, ajoutent encore cette inexpérience et s'ajoutent aux erreurs déjà signalées dans les noms des signes du zodiaque. Au commencement de la quatrième ligne il faut noter la forme bizarre du *أ* initial que l'artiste voulait certainement graver ainsi :  Par maladresse, il a laissé un tel intervalle entre le commencement et la fin du trait qu'on pourrait d'abord en pourrait lire deux lettres au lieu d'une *ك* ou *ك*, mais le nom de *الله* est seul possible ici, d'autant que c'est celui d'un astronome célèbre de cette époque comme nous allons le voir.

Telle est la face principale. L'autre présente les mêmes particularités : mais les signes du zodiaque y sont écrits correctement, les six courbes sont bien marquées, les chiffres de ces courbes sont ainsi disposés :

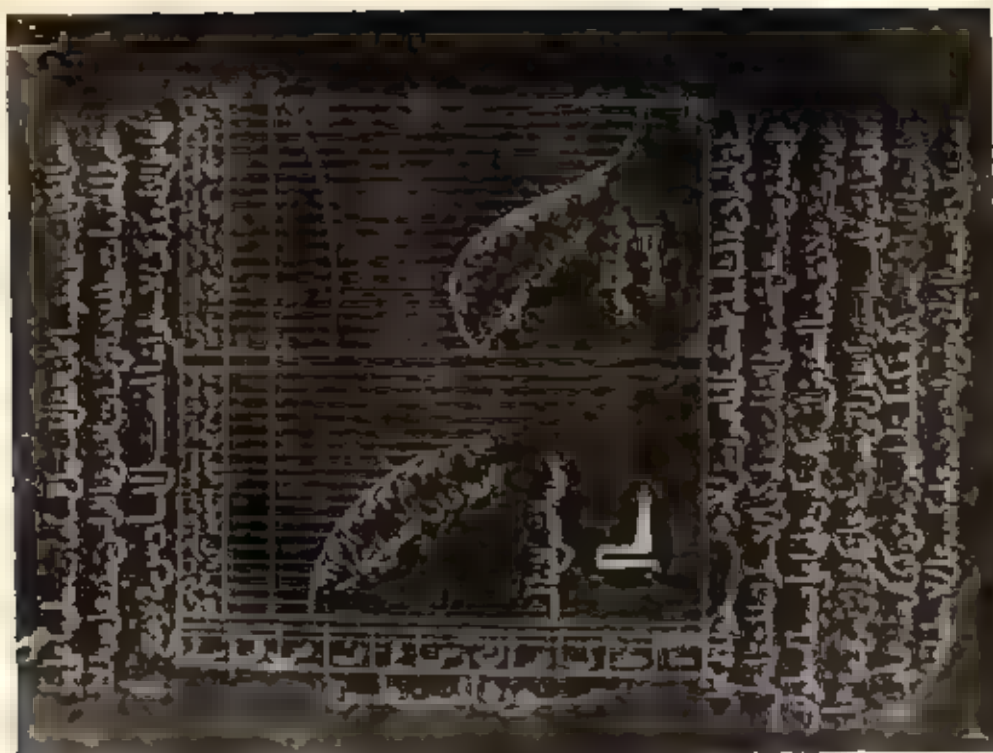
١٢	١١	١٠	٩	٨	٧
١	٢	٣	٤	٥	٦
٧	٨	٩	١٠	١١	١٢

En travers, dans la 3^e division, on lit :

معرفة الساعات الزمانية لعرض لوح

Connaissance des heures du temps à la latitude de 33°.

(1) C'est le seul chiffre retrouvé.



3 - Jan be da santerello " d'epede Abou d' Hasan .Al



4 - Monte anba e de Nour add n. revues



5 - Monte anba e de Nour add n. revues

Donc cet instrument a été fait par Abou-el Faradj Isac, élève d'Al Kâsin fils de Hibat Allah, en 551 de l'Hégire. Il servait à Nou'ad din, sultan d'Alep et de Damas de 541 à 560, pour déterminer les heures à la latitude de 36° qui est à peu près celle d'Alep, et à la latitude de 33°, qui est à peu près celle de Damas.

De l'artiste je ne puis rien dire car je n'ai trouvé son nom dans aucun auteur. Quant à son maître, je pense qu'on peut s'occuper du personnage que Ibn al Kâfir appelle Abou Mouhammad al Kâsin son Hibat Allah el Hariri qui fut l'hôte d'un certain Mouhammad dar Adas sultan à quel moment en 541. Ce Kâsin vivait donc vers la fin du VI^e siècle de l'Hégire. Mais était-il vraiment le fils du célèbre astrolabiste Hibat Allah surnommé « la Merveille du temps » *مِعْجَازُ الزَّمَانِ* à qui Ibn al-Bithâr a consacré une notice biographique. Ce fut dit-il le plus habile fabricant d'astrolabes parmi les Arabes, à sa mort, il ne laissa personne capable de le remplacer. Nous voyons cependant que son fils d'aîné hérita de son art et forma des élèves parmi lesquels l'artiste qui a travaillé pour le sultan Nou'ad din Hibat Allah mourut en 551. Son fils a pu vivre jusqu'au vers la fin du VI^e siècle et son identification avec le personnage nommé par Ibn al Kâfir est plausible. Toutefois le titre de Hariri « marchand de soie » ne paraît guère convenir à un fabricant d'astrolabes, car il semble bien que le fils ait hérité, sinon du talent, au moins de la profession de son père.

Si nous en sommes réduits aux conjectures pour ce qui concerne l'artiste et son maître, en revanche le possesseur est si connu qu'il est à peine nécessaire de rappeler les principaux traits de sa biographie.

Abou-Kâsin Mahmoud surnommé Nou'ad din etait fils de Zengü, le premier atabek de Mossoul. Il naquit le 17 chawwâl 511 (11 février 1118) et mourut à Damas le 11 chawwâl 560 (15 mai 1174). Ce fut avout Salah ad din le plus redoutable adversaire des Croisés, il leur enleva toutes les villes et citadelles de la Syrie septentrionale. A la mort de son père en 519, il avait hérité de la principauté d'Alep et pris le nom d'al Malik al Ahdî, il y jouait Damas en 541 et même l'Égypte en 561. Dans son histoire des atabeks de

Parties et montres — ed. Lippert & Leipzig, 1903, p. 200, figure 5.

Ed. Wustenfeld, n. 774. Imprimerie de Stahr,

SYRIE — 15

II p. 780, ed. Bellak II p. 243-44 (b).
Abou 'Ousâïd'at *Qirgân al akab fi tabakât al atabek*, Le Caire (1228 Hégire), p. 286-287.

Mossoul, Ibn al Athir a fait de lui un magnifique portrait, auquel je renvoie le lecteur⁽¹⁾.

J'en viens à l'instrument inconnu dont si je ne me trompe, on ne connaît aucun autre spécimen, et dont il convient d'expliquer le fonctionnement. Pour cela, nous nous reporterons d'abord à l'ouvrage d'Aboul Hasan Ali le Marouni, qui a composé un ouvrage sur les instruments astronomiques des Arabes. Cet ouvrage a été traduit en français par J.-J. Schilt et publié par son fils, L.-Van Schilt, d'après le manuscrit 1117 de la Bibliothèque nationale (n° 2507 du Catalogue de Deland)⁽²⁾. Dans le second volume de cet ouvrage, on trouvera cet instrument décrit sous le nom bizarre de *ساق الجردة* littéralement *sâq de sauterelle*, le traducteur fait très ingénieusement remarquer que pour les ouvriers appellent *sauterelle* l'équerre composée de deux planchettes de cuivre unies autour de leur point d'attache. Si je ne me trompe, cette dénomination pittoresque vient de ce que la sauterelle présente un long corps posé presque perpendiculairement sur les pattes de derrière également très longues, d'où la comparaison avec l'équerre. Dès lors une partie de cet instrument sera naturellement le *corps de la sauterelle*, l'autre en sera la *patte ou jambe*. De là le nom de *jambe de sauterelle* donné aux planchettes rectangulaires des astronomes.

Voici ce que dit l'auteur (2^e volume, page 440).

« Construction de la *jambe de sauterelle* pour une latitude déterminée »

« Cet instrument se construit de deux manières : par la première le gnomon est mobile et se transporte à l'extrémité de chaque signe du zodiaque ; alors la construction est absolument la même que celle du cylindre propre à une latitude déterminée, sauf la différence d'une construction sur une surface cylindrique à une construction sur une surface plane. Les ombres dont nous sommes servis dans l'autre construction sont les mêmes que celles dont on doit se servir dans celle-ci, et il devient inutile d'entrer dans de nouveaux détails. L'inspection de cet ouvrage suffisant pour en donner l'intelligence ».

⁽¹⁾ *Recueil des Historiens des Croisades publiés par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Historiens orientaux*, t. II (2^e partie), Paris, 1874, p. 293-319.

⁽²⁾ *Traité des instruments astronomiques des Arabes*, Paris, 1853-1855, 2 vol. in-4.

⁽³⁾ Ms. 257 n° 118, fol. 100 recto *الفصل الخامس في وضع ساق الجردة المحصورة بمرزق واحد أعلم أن هذه الآلة تعمل على صفتين صنف يشل شحمة على أواسد مروج وعمله*

Reportons-nous à la figure 73 à laquelle renvoie le traducteur et dont nous donnons une photographie d'après l'original manuscrit¹, nous y constaterons une analogie : il est en effet assez bien tracé dans le dessin de gauche avec notre pièce. Nous ne nous occupons pas du dessin de droite qui représente la jambe de sauterelle à gnomon fixe. Nous voyons dessiné une plaquette rectangulaire sur laquelle sont inscrits deux par deux, en six divisions, les noms des signes du zodiaque : ces six sont renversées. Seulement ils sont placés en haut et non en bas de la plaquette — détail qui ne peut avoir une réelle importance. Une seule courbe, indiquée comme la ligne du midi vrai traverse, en les liant, les six divisions : les autres courbes manquent. Les petites divisions ne sont qu'au nombre de dix huit au lieu de trente comme sur notre plaquette².

Cette figure est incomplète, mais il nous est facile de la compléter en nous reportant, avec l'auteur, à la construction du cylindre. Si nous consultons dans la traduction la figure 71, la quelle correspond au cylindre construit pour une latitude donnée : nous remarquerons une bien plus grande analogie, qu'il est facile de ramener à l'identité en considérant que cette figure représente le développement d'un cylindre sur une surface plane et que notre plaquette représente la projection dudit cylindre sur un plan axial. Nous donnons ici un schéma de cette disposition, qui permet de voir comment le cylindre on passe à la plaquette (fig. 1). Si maintenant nous nous rappelons les six ouvertures rectangulaires de notre instrument qui correspondent aux six divisions, et par suite aux couples de signes du zodiaque, nous n'hésiterons pas à voir dans la pièce que nous étudions une montre solaire dite jambe de sauterelle à gnomon mobile « qui se transporte à l'origine de chaque signe ». Le gnomon qui devait accompagner la montre de Noûr ad dîn, comme la clef de nos montres axiales l'invention des remontoirs a disparu. Nous pourrions nous le représenter

كعمل الاسطوانة محصورة عرض واحد
سواء سواء لا فرق بينهما أكثر من أن
تتبع يقع عملها على سطح اسطوانى ويقع
فى هذا فى سطح مستو وانطلاق الى
صورتها فى عمل تلك هى الظلال الى

صورتها فى عمل هذه بعينها وإذا كان الأمر
كذلك فيكفك في عمله تأمل صورته

¹ Ms. 2507, f. 120 v. (notre pl. XLV, fig. 3).

² Note par erreur l'absence du gnomon mobile (il est dessiné dans le champ).

³ Traité II, p. 433 (manuscrit, f. 118 r. (notre pl. XLVI, fig. 1). Cf. la figure 72; manuscrit, f. 119 v. (notre pl. XLVI, fig. 2).

sous la forme que lui donne *Abou-l Hasan* — on s'y le monte sur une puce qu'on introduisant dans un des trous — de manière à bien fixer le tout et à maintenir l'aiguille perpendiculairement au plan de la plaquette.

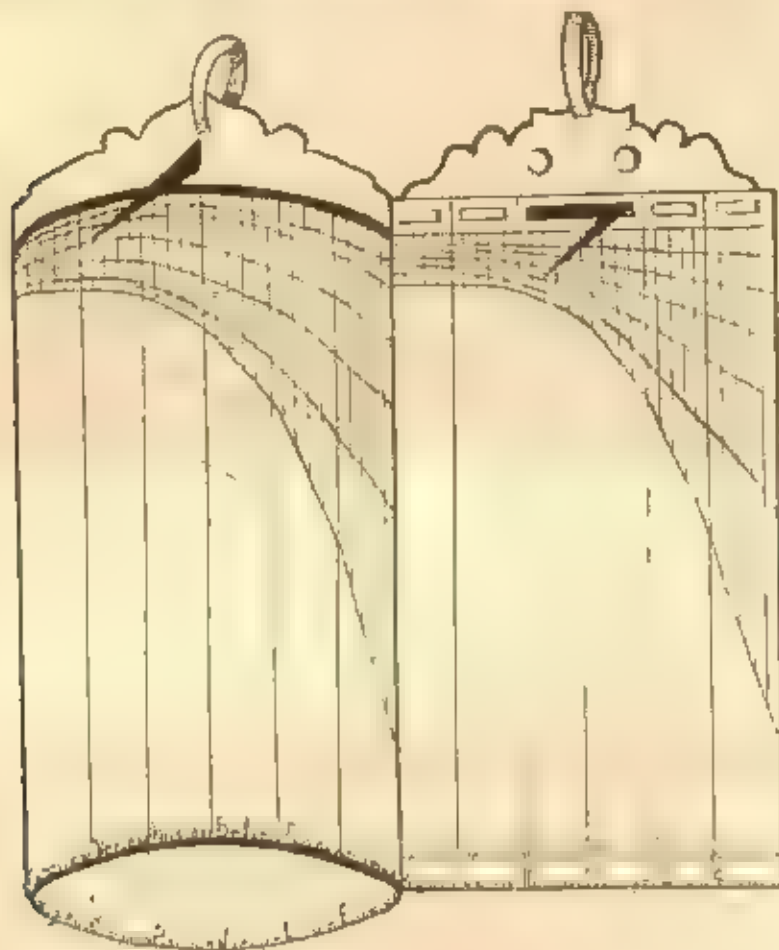


Fig. 1. — Cylindre et sa projection de *Abou-l Hasan*.

Ainsi nous défilatsons exactement la nature et l'origine de l'instrument : c'est la projection du cylindre sur lequel sont dessinées les courbes destinées à indiquer les heures à une latitude donnée.

Pour en expliquer le fonctionnement, il faut d'abord connaître celui du cylindre dont il est la projection.

Je résume ici — en essayant de lui donner plus de clarté — le chapitre III du livre II de l'ouvrage d'*Abou-l Hasan* (trad. vol. II, p. 133) où il est traité de

la construction du cylindre pour une latitude d'une. J'en donnerai d'ailleurs, le texte.

L'auteur choisit la latitude de 31° qui se rapproche de celle de notre instrument. D'après des calculs astronomiques que nous n'examinerons pas ici, on dresse une table des ombres verticales de la fin des heures du début de chaque signe du zodiaque, de leur milieu, de leurs tiers, etc. Dans notre instrument le praticien est allé jusqu'aux cinquièmes. On détermine sur cette table l'ombre la plus longue; d'après la table donnée par l'auteur cette ombre est celle de la fin de la 6^e heure du jour au commenç. l'Écriviss. — il en est de même dans notre instrument. On calcule combien la longueur de cette ombre contient de fois celle du gnomon, soit m fois. On choisit alors un gnomon de la longueur a , et la longueur am sera celle qu'on devra reporter sur le cylindre pour avoir la fin de la 6^e heure du jour choisi.

Ceci posé, sur le cylindre on écrit les noms des douze signes du zodiaque à partir du Capricorne de droite à gauche, de façon à terminer par l'Écriviss. Des dents parallèles à l'axe correspondantes à ces signes divisent le surface du cylindre en 12 parties égales. On trace les divisions intermédiaires, soit pour le cylindre générateur de notre instrument par cinquièmes. On mène autant de lignes *verticales* correspondantes à ces divisions. C'est à dire que ces lignes n'apparaîtront pas sur la figure — ce qui correspond aux pointilles de nos épreuves modernes — sur le schéma que j'ai fait, une partie de ces lignes reste apparente. Nous allons voir comment on détermine la partie qui doit rester apparente.

Nos divisions ainsi déterminées sont les *lignes d'heures*. Nous prenons dans la table la longueur d'ombre correspondant à la fin de la 1^{re} heure du jour au commenç. le Capricorne, et nous la portons sur la division origine du Capricorne d'après la proportion m établie plus haut. Portant successivement d'après la même proportion, toutes les longueurs d'ombre fournies par la table, sur toutes les divisions, et joignant les points ainsi obtenus par un trait continu, nous obtenons la ligne de la 1^{re} heure pour tous les signes et leurs divisions. Il en sera de même pour les 2^e, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e heures. La dernière, qui est celle du milieu, détermine la longueur des lignes d'heure qu'il faudra rendre apparente sur la figure.

Le cylindre est surmonté d'un chapiteau lequel tourne sur le cylindre et

entraîne le gnomon qui y est fixé. Pour se servir du cylindre, on tourne le gnomon, c'est-à-dire le chapiteau, de façon que le milieu de son épaisseur soit sur la ligne des heures, la pour pour lequel se fait l'opération puis on suspend l'instrument par un annelet, et on le fait tourner au soleil jusqu'à ce que l'ombre du gnomon tombe sur la ligne des heures, et l'heure actuelle est celle sur laquelle tombe l'extrémité de l'ombre (1).

الفصل الثالث في
وضع الاسطوانة بخصوصة عرض واحد
ويجب أن يكون العرض الذي يقع له
الاسطوانة أقل من تمام الميل الاعظم
(116 ٧٠) فليكن هذا العرض عرض ٣٠
درجة في الشمال فإذا أرمت وضع الاسطوانة
لهذا العرض استخرج الظلال المتكوسة لاواخر
ساعات ايام اوانيل السروج وصافه وانلأنها
على قدر ما تريد من التحرير لهذا العرض
ورتب جميع ذلك في جدول ثم حين طول
الشخص الذي تريد انبائه في الاسطوانة
وليكن \overline{AB} وأعمل مسطرة كهيئة المسطرة
التي تقدم ذكرها وليكن طولها من امثال
أب مثل ما في الطول ظل بضمت الجدول
من قلبه وهو بحسب هذا المثال ظل آخر
الساعة السادسة من نهار اول السرطان او
اكثر قليكن طولها مثل \overline{AB} جمع مرات
وسدس واقسم هذه المسطرة على ما تقدم
ثم اخذ اسطوانة قيمة من حسب سلب او
من نحاس وأعمل الى محيط رأسها وسمه
الافق واقسم الافق ١٢ قسما متساوية وعين
قسما تلتها لبرج الجدي والذي يليه لبرج
الدلو والذي يليه لبرج الحوت وهكذا الى

اخره ثم اقسام كل برج \overline{AC} احرى التي
قسمته بها في الجدول ثم اخرج من اول
كل برج خطا خفيا مستقيما الى القاعدة
بالمسطرة التي جرت عادة الصانع بها
اخراج الخطوط المستقيمة بها في الاساطين
وهذه الخطوط تكون اعمدة على القاعدة
وكذلك اخرج من آخر البروج خطوطا
مستقيمة خفية الى القاعدة وسم هذه
الخطوط كلها خطوط الساعات ثم خذ
من احدثر الظل المتكوس لآخر الساعة
الاوله من نهار اول برج الجدي وهو \overline{AN}
وخذ \overline{AN} من اجزا المسطرة بالبركار مثله
واتركه على فتحة وضع احد طرفيه في
الافق على اول خط ساعات اول برج
الجدي وسمه طرفه الاخر حيث بلغ من
خط ساعات اول برج الجدي علامة وهي
علامة آخر الساعة الاولى من نهار اول برج
الجدي ثم خذ بالبركار اجزا المسطرة
مثل الظل المتكوس لآخر الساعة الاولى من
نهار عشرة ادراج من برج الجدي وهو
 \overline{AN} واتركه على فتحة وضع احد طرفيه
في الافق على خط ساعات نهار عشرة
ادراج من برج الجدي وعلم طرفه

Nous appliquerons ces principes sur le gnomon de sauterelle à gnomon mobile en déplaçant ce gnomon suivant les cas. Ainsi supposons que, à l'équinoxiale d'été printemps premier jour du Bélier, on fixe le gnomon sur la division correspondante. On suspend la planchette et on l'expose au soleil de façon que l'ombre du gnomon soit portée sur la division du 1^{er} jour du Bélier. Le point où aboutira l'ombre nous donnera l'heure. Supposons que ce soit entre la 5^e et la 6^e heure, ce sera à la 12^e ce qui correspond pour nous à 11 h. 12 du matin. Mais il convient de remarquer qu'on peut y lire aussi 12 h. 12 les ombres à partir de midi reprenant en sens inverse leurs longueurs. L'instrument pourra donc, avec quelque soin qu'il soit fait, induire en erreur pour les moments proches de midi. Pour les autres, la pratique suffit à faire la différence: on ne pourra confondre par exemple 9 heures du matin avec 3 heures du soir.

Dans le chapiteau de notre instrument j'ai noté deux traits circulaires, on peut supposer qu'ils servaient à retenir un cordon auquel était suspendu le gnomon mobile.

[1173] الآخر حيث بلغ من هذا الخط علامة وهذه العلامة هي علامة آخر الساعة الأولى من نهار عشرة ادراج من برج الجدي وهكذا أرسم علامة الساعة الأولى في كل واحد من خطوط الساعات الباقية ثم صل بين كل واحدة من هذه العلامات وبين التي تليها فيكون الخط المركب من هذه الصلات هو آخر الساعة الأولى من جميع أيام السنة في العرض المعروف وهكذا ترسم باقي الساعات وخط الصرتم أكتب على آخر الساعة ٦ خط الزوال وأكتب على الساعات ما يشد له عليها ثم أكتب اسم الروح على ماره في الصورة ثم ظهر موقع من كل خط من خطوط الساعات بين الألف بين خط الزوال ثم أعمل

شخصاً من نحاس وركبه في حلة جسم متصل بالاسطوانة أصل الإحراق باغلبتها ويكون قاسماً على الفصل المشترك من الجسم المتصل بالاسطوانة وسر الاسطوانة وهو الأفق ويكون هذا الشخص أيضاً بحيث إذا أدير الجسم المتصل بالاسطوانة احاط مع كل خط ينتهي إليه من خطوط الساعات بزوايا قديمة ولما كان سطح الاسطوانة لا يمكن تصويره في البسيط المستوي رأيت أن أمتنع هذا في بسط مستو وتوهم أن هذا السطح هو سطح الاسطوانة وقد بسط ويكون خط \overline{AB} هو خط \overline{MD} وخط \overline{AM} محيط دائرة الأفق وخط \overline{SD} محط دائرة القاعدة والله الموفق للصواب

Constatons enfin que le *saltan* Noir et dîn n'avait qu'un médiocre instrument. Outre ses nombreuses négligences de gravure déjà signalées et l'oubli plus grave d'une des lignes d'heure sur la face principale, il est facile de voir que le tracé des courbes marque de précision. Il semble bien qu'il a été exécuté sur un moule et par une sorte de routine plutôt que par calcul.

Tres peu de temps après que le Cabinet des Médailles eut acquis cette curieuse plaquette, j'appais de M. de Nassau que les bergers des Landes et des Pyrénées fabriquaient eux-mêmes des cadrans solaires portatifs conçus exactement sur le type du cylindre décrit par Abou-el Hasan. Il en donnait un dessin très précis et l'expliquait en ces termes :

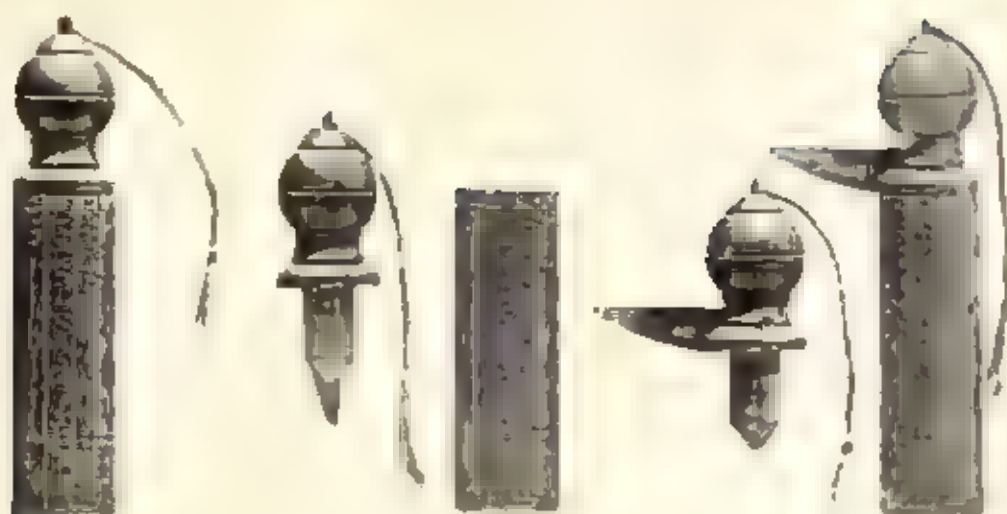
« L'artiste pastoral découpe tout d'abord une quille de bois à tête mobile ; sur le pourtour du cylindre il grave des génératrices portant le nom des mois de l'année. Dans la tête de la quille, fixée par un clou, est enfoncée une petite feuille de fer-blanc. C'est le seul élément que le berger demande à l'industrie moderne pour achever son œuvre.

« La feuille étant bien placée à la date et jour, ce qui est facile, grâce aux génératrices tracées sur le cylindre, on suspend le petit instrument de telle sorte que l'ombre de la petite feuille de fer-blanc, du « style » pour employer le terme scientifique, se projette verticalement sur le cylindre, son extrémité marque l'heure. Il suffit ensuite de réunir les points ainsi marqués pour obtenir les courbes horaires qui donneront l'heure perpétuellement. Ces courbes peuvent être calculées, mais nos bergers n'ont garde de les calculer, et pour cause. Ils se contentent de les construire point par point avec une patience qui motive leurs loisirs prolongés.

« Quelques-uns se contentent même de copier le cadran solaire du voisin, mais, dans ce cas, l'instrument perd beaucoup de son charme. De plus le bon berger risque de copier un cadran établi pour une latitude différente de la sienne et qui lui fournira des indications absolument fantaisistes ⁽¹⁾. »

Sur cette précieuse indication je recherchai, dans un voyage que je fis peu après dans les Pyrénées, ce produit de l'industrie pastorale, et je le retrouvai en effet, pour la modique somme de 0 fr. 10 dans un bazar de Pau. Je l'ai

(1) Feuilleton du *Temps*, 31 octobre 1896.



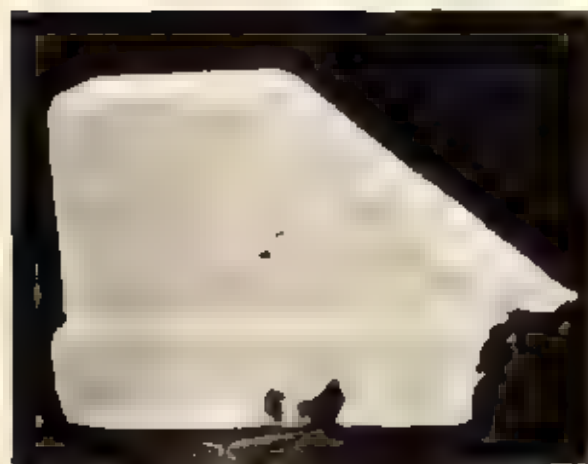
1 - Montre solaire
des Phéniciens

2 - Le style en position
verticale retiré
du cylindre creux

3 - Cylindre creux
où était renfermé
le style

4 - Style enroulé
en position verticale

5 - Style enroulé en
position verticale
adapté à l'appareil,
prêt à être utilisé



6 - Montre solaire égypto-grecque, vue d'ensemble



7 - Montre solaire égypto-grecque, vue du p en incliné

fait photographier sur la planche XLVII après la montre solaire du sultan Noûr ad din, pour en bien montrer la parenté et dans ses diverses positions. Tout d'abord le style en fer-blanc est amené dans le prolongement de la tête ou chapiteau du cylindre, lequel est creux et reçoit le style quand l'instrument n'est pas utilisé. Pour l'utiliser on retire le chapiteau et le style, on relève celui-ci de façon à lui faire prendre la position perpendiculaire, et on replie le chapiteau sur le cylindre en le faisant tourner de façon à le faire coïncider avec le mois ou l'an opère, et approximativement le jour de ce mois. On le suspend par la ficelle qui y est attachée et on observe l'ombre. Je pense que les bergers gravent leurs courbes par routine et d'après un modèle transmis d'âge en âge ; je ne crois pas qu'aucun s'amuse à noter, comme le veut Max de Vansouty, les différents points d'ombre. Il lui faudrait pour la vérification des moments avoir une montre, et alors à quoi bon ce rudimentaire cadran ?

Un pareil instrument n'est, d'ailleurs, pas inconnu des spécialistes. M. Bigourdan, dans son récent ouvrage, en donne la description et la théorie au chapitre XII cadran de hauteur, d'azimut¹. Les figures 80 et 81 représentent, l'une, un cadran cylindrique de hauteur, exactement du même type que celui des bergers pyrénéens, et l'autre, le développement du cylindre de ce cadran, dont l'aspect est identique à celui de notre plaque IIe.

Nous y renvoyons le lecteur qui désirerait connaître complètement la théorie et la pratique de ces montres solaires.

Je voudrais, en terminant, dire quelques mots d'une autre forme qui a été récemment découverte en Egypte et qui est probablement l'origine de celle que fabriquaient les Arabes au moyen âge. Depuis longtemps, M. Bénédite, le savant conservateur des antiquités égyptiennes du Musée du Louvre m'avait parlé du moule d'un cadran solaire égyptien qu'il possédait, et dont l'original appartenait au savant égyptologue russe M. Golitschek. Il a bien voulu m'en donner des photographies que je reproduis sur planche XLVII.

C'est un tétraèdre allongé dont une face a été taillée en biseau : la face opposée forme une base rectangulaire qu'on peut poser horizontalement. Les deux faces latérales sont alors verticales. L'ensemble représente un plan incliné d'environ 45° sur l'horizon : la base horizontale est accentuée par un rebord, la hauteur en est de 13 mm., la longueur inférieure de 58 mm., mais

¹ *Un manuel ou Traité théorique et pratique de la construction des cadrans solaires* Paris, 1929, in-8°, p. 138 à 145.

une forte cassure oblique qu'il manque à la pièce un prolongement qu'il nous sera facile de reconstituer grâce à une autre pièce que nous devrions plus loin.

Les faces latérales en forme de trapèzes ont les dimensions suivantes : arête horizontale inférieure, 61 mm — verticale, 27 mm — horizontale supérieure, 16 mm — oblique, 45 mm. La face taillée en losange présente une petite plate-forme carrée de 16 mm de côté et un rectangle incliné. Sur la plate-forme sont écrits en abrégé les mois égyptiens — en transcrit phon grecque — ainsi :

Khniakh	
Athy r	Tybi(t)
Phao phi	Mekhi r
Thot	Pharmouti
Mesori,	Pharmouti
Epi(phi)	Pakhô(n)
Pey n,	

Dans l'ordre hiéroglyphique le 1^{er} mois est Thot, vient ensuite Pharmouti, il faut donc lire la première colonne de bas en haut à partir de Thot — puis la seconde de haut en bas, et on revient à la première de bas en haut jusqu'à Mesori — dernier mois. Les noms sont donc disposés sur une courbe fermée. Ils répondent à la disposition suivante des signes hiéroglyphiques :

Sagittaire	
Serpent	Capricorne
Balance	Vierge
Verseau	Poissons
Lion	Bélier
Cancer	Taureau
Gémeaux	

Sur le plan incliné sont tracées six lignes parallèles aux arêtes obliques et formant ainsi sept compartiments correspondant aux sept mois de la première colonne. Dans chaque compartiment il y a six points et ils sont distribués dans leur ensemble suivant six courbes (non tracées) qui représentent les courbes

d'ombre. La ressemblance avec la plaquette arabe est absolue, mais la disposition des signes du zodiaque ou des mois correspondants est différente.

En 1915, M. Jean Uledat a publié un petit objet de même nature, découvert dans l'Isthme de Suez, qu'il a pu identifier¹. Mais de ces autres égyptologues, MM. Sollas et Wientz, y ont reconnu peu après, le premier, une petite horloge astronomique gréco-égyptienne — le second, guidé par M. V. Loret, un gnomon portatif gréco-égyptien².

D'après la description qu'en a donnée M. Uledat et qui a été reprise par M. Wientz³, l'objet dont il ne nous dit pas la matière se compose d'un socle et d'une partie supérieure comprenant au-dessus et un prisme rectangulaire tronqué. C'est ce socle qui manque au monument Golenschof. Il porte sur une de ses faces latérales et sur sa face supérieure, deux cavités — sa hauteur est de 14 mm — les arêtes horizontales ont 60 mm. Le prisme a même hauteur et même largeur que le socle. Sur sa face supérieure ou plate-forme sont écrits en abrégé les noms des mois égyptiens (transcription grecque) ainsi :

Pachmon	
Pachmon	Pakhon
Mekhor	Payon
Tyhi	Epe[phi]
Khori	Mesori
Athyr	Thot
Paophi	

La disposition des mois est semblable à celle que nous avons constatée plus haut, mais ils sont repartis autrement dans les deux colonnes. Thot est dans la colonne de droite et Paophi dans celle de gauche, ou les autres noms se lisent, dans l'ordre du calendrier, de bas en haut puis on les lit à la colonne de droite, de haut en bas, jusqu'à Mesori.

Autre différence : les lignes de division sont au nombre de sept et il y a

¹ *Revue de l'Égyptologie*, t. XXVIII (1915), p. 38-39.
et à l'égyptologie égyptienne et grecque.

² *Ibid.*, t. XXVIII (1915), p. 147.

³ *Ibid.*, p. 148.

⁴ Je rappelle aussi à Messieurs M. Wientz que la transcription grecque égyptienne et celle des grecs.

donc huit compartiments. Les trous sont sur les lignes ou à très peu près, au lieu d'être dans l'intérieur.

La hauteur totale est de 53 mm, le plan incliné en mesure 60°, les dimensions sont donc un peu plus gracieuses que celles du précédent monument.

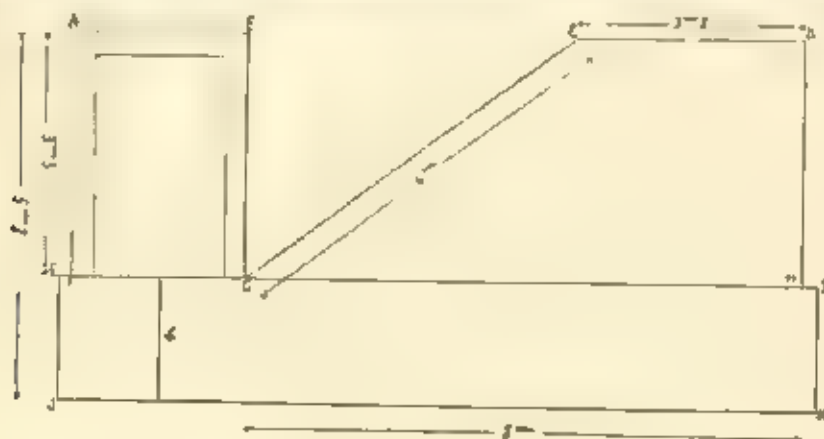


FIG. 3. — Élévation.

M. Setlas dit avec raison que, vu ses dimensions, on pourrait presque appeler l'objet une « pendule » relative ou même une « montre » égyptienne. Partant de la description donnée par M. Gledat, il s'efforce surtout de calculer la date de ce petit monument, en remarquant qu'à cette époque le solstice

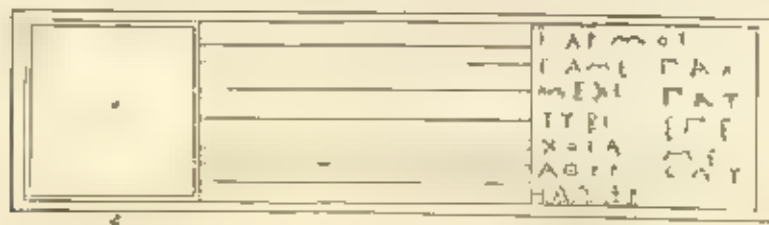


FIG. 4. — Plan.

d'été tombait en Pharmouth, il conclut à la période 375-255 (ou 285) avant Jésus-Christ.

Le style étant, à son avis, constitué par une des arêtes du dieu et il entre à ce sujet dans une discussion assez longue ou je ne le suivrai pas d'autant qu'elle n'aboutit pas à une solution positive. Il termine par une critique justifiée des défauts de cette sorte d'instrument. L'ambiguïté sur l'indication

fournie aux environs de midi, 2^e correction à apporter aux noms des mois quand l'horloge latant d'un certain nombre d'années, 3^e utilisation limitée à une latitude donnée. Le premier inconvénient ne peut être corrigé, les deuxième et troisième disparaissent si, comme le fabricant arabe, on note l'année et la latitude.

M. Kuentz, qui écrivait en même temps que le précédent égyptologue dont il ignorait l'article, commence par reprendre la description de M. Clodat et conclut à un gnomon, remplissant l'office d'une montre actuelle, d'un cadran solaire, destiné à l'évaluation du temps d'après la longueur d'une ombre sur la surface graduée du plan incliné, le dé regardant au sud, le poussoir au nord, et le de projetant une ombre variable suivant la hauteur du soleil. Pour assurer l'horizon-

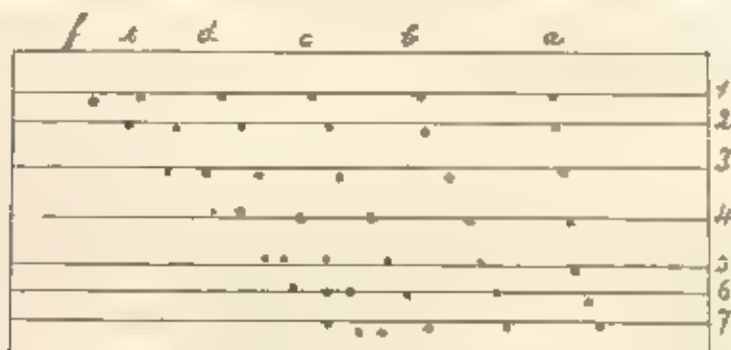
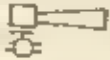


FIG. 4. — Détail du plan incliné

talité indispensable de l'appareil, il y avait un fil à plomb qui était soutenu, pense l'auteur, par une plaquette aujourd'hui disparue, encastree dans la cavité d'une des faces latérales du dé. Un trait vertical, trace sur le socle dans l'axe de cette cavité, marque la ligne de foi de ce fil à plomb. Cette ingénieuse hypothèse est corroborée par la comparaison entre la figure du gnomon ainsi complété avec le signe hiéroglyphique de basse époque , lequel sert de déterminatif à un mot que l'on traduit ordinairement par « cadran solaire » ou au mot qui signifie « heure ». La conclusion est donc que l'objet est bien un instrument qui indique l'heure, et que c'est un gnomon du même type que les deux gnomons reproduits par deux variantes hiéroglyphiques signalées par M. Loret, où Brugsch avait vu à tort des clepsydras.

De plus, le signe en question étant de basse époque, la date approxima-

On voit que la montre du sultan Nour ad din, malgré ses particularités remarquables, n'est pas isolée dans l'histoire de la ceinture, qu'elle se rattache à une conception égyptienne assez ancienne et que de son type d'ivoire et de cuivre conservé jusqu'à nos jours dans les Parcs français.

Part, 30 août 1923.

19 1 4638116 4

p. 137-148 un à Londres à l'University College dont un dessin fut à été communiqué par Schäfer, enfin celui de Turin, sur lequel il donne des renseignements bibliographiques très exacts. En les reproduisant et en les complétant, on arrive aux résultats suivants :

Champollion l'avait signalé dans une lettre à son frère, dans de Turin, 30 juillet 1823. Il l'a remarquée, *Lettres de Champollion le Jeune*, 2 vol. dans Bibliothèque égyptologique publiée sous la direction de G. Homero, t. XXI, XXII, Paris 1904, 8°, tome I^{er}, p. 246-247). Il s'agit d'une Méditerranée, une monnaie portait [sic] « donnant le moment précis de midi lorsqu'elle était en place. C'est lui qui a eu l'idée du supposer un style dans les trous placés en haut du dé. Cette erreur de l'illustre archéologue, très excusable en présence d'un instrument incertain et, d'ailleurs, si voisin de la vérité, a été repris et aggravée par filot qui s'est complu dans son interprétation fantaisiste au point d'y revenir jusqu'à trois fois dans son *deuxième Mémoire de l'Académie Royale des Sciences*, t. XIII, 1835 — *Mémoires* lu à l'Académie des Inscriptions le 20 mars et à l'Académie des Sciences le

3 avril 1841. Recherches sur l'anneau vague des
Egyptiens. pages 475-481 pl IV recte quo-
tion, 2^e Feuille élémentaire d'astronomie phy-
sique, N° 64, 3 volumes de textes et 1 d'atlas.
1^{er} Paris 1841 page 62 63; t. VI atlas,
pl 3 Fe 36. c'est là probablement que
M. Bégouard en a trouvé la mention 8^e
Mémorial de l'Académie des Sciences L. XX
1840, pages 53-55, planche I recte-quo-
tion Je ne l'ai pas trouvé mentionné dans Oudart,
Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de la
B. M. de Turin. Turin 1882, mais il est
décrit par l'auteur Catalogue générale des
Manuscrits. Serie prima. Pubblica Regia Museo
di Torino. Fabbretti. Roma e Lione, Torino
1882. Antichità egizie n° 1453. e Giampone in
basalto nero et

M. Moreland: n'a pas connu le fragment Grolenschof dont il a été question plus haut.

Fajouterci que dans le même volume de *Geschichte der Zedmessung*, livraison F, a paru en 1933 Kari Spony, *Geometrie der Arbeit*. Il y est parlé p. 85 de la « partie de sculpture » assez succinctement, et seulement d'après la traduction de J. J. Sedulir que nous avons également utilisée.

BYBLOS ET LA MENTION DES GIBLITES DANS L'ANCIEN TESTAMENT

PAR

RENE DUSSAUD

Les exégètes de l'Ancien Testament ont parfois méconnu la valeur documentaire des textes qu'ils traduisaient, en les soumettant, sous prétexte d'éliminer des glises, à des corrections arbitraires qui leur enlevaient toute signification. Les déformations qui les redacteurs des livres bibliques tardifs ont imprimées aux récits des événements historiques¹, ne doivent pas suffire à jeter le discrédit sur les anciens annales. A mesure que notre information sur les hautes époques acquiert plus de précision, nous constatons qu'en dépit des accidents qu'ils ont subis au cours des redactions successives, nombre de passages nous conservent des renseignements exacts ou d'une approximation telle que nous pouvons les utiliser directement. Surtout nous savons dans quelle direction il faut pousser nos corrections, et ce n'est pas toujours dans le sens des anciens exégètes, souvent dominés par une défiance excessive.

Ainsi, pour avoir ignoré l'importance de Byblos et sa célébrité à haute époque, les commentateurs de l'Ancien Testament ont hésité à admettre que cette ville ait pu être anciennement connue des Israélites et d'une façon surprenante, ils ont proposé d'en supprimer la mention. Or, déjà les tablettes d'El-Amarna², mais surtout les remarquables découvertes de MM. Montet et Vayol leand dans la vieille cité sainte, obligent à modifier ce point de vue. Nous devons, au préalable, y insister.

¹ HAVEN, *Mémoire sur l'origine et le caractère de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Saïchoanthos*, dans *Mémoires Acad. des Insér.*, XXIII, p. 317 : « Le rôle peu éminent que les Juifs ont joué dans l'historiographie de l'Orient ne saurait inspirer à la cri-

tique trop de défiance et de préventions. »

² Les tablettes encaust de Byblos sont réunies dans HAVEN, *De El-Amarna Tafeln*, n° 68 et suiv. ; cf. aussi THOMAS DAWSON, *Revue Assyriologique*, t. XIV, p. 21 et suiv.



La mission dont l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a chargé M. Pierre Montet, professeur d'égyptologie à l'Université de Strasbourg, a la suite de l'exploration qu'il fit en 1919 la site de Byblos¹⁹ compte déjà trois campagnes de fouilles (1921, 1922 et 1923) et l'on peut affirmer qu'il n'a pas été fait dans ces dernières années, de découvertes aussi importantes pour l'histoire du proche Orient. Les deux premières campagnes éclaircissent l'époque des premières dynasties égyptiennes²⁰ celle de 1923 appuiera, sur les périodes contemporaines des XIII^e et XIV^e dynasties, des précisions qui compléteront et consolideront les notions fournies par l'exploration de M. Virolleaud²¹.

M. Pierre Montet, c'est est le fait capital rapporté jusqu'à l'époque d'entre les relations de l'Égypte avec Byblos. A ce moment, il ne peut guère être question de Cananéens sur la côte de Syrie. La date que donne Hérodote pour la fondation du temple de Melqart à Tyr, et vers 2700 av. J.-C., correspond bien à une expansion des Semites marquée, des 2800 par l'avènement de Sargon I^{er} d'Agade dont on sait les surprenantes campagnes. On ne peut faire remonter beaucoup plus haut la domination cananéenne sur la côte de Syrie. L'an 3000 que nous avons adopté²², est une limite extrême qui n'a peut-être pas

¹⁹ La lettre de M. Montet (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1921, p. 158 et suiv.; cf. *Syria*, 1921, pp. 215 et 339) dans laquelle il exposait les résultats de son exploration de 1919, fut lue devant l'Académie par M. Clermont-Ganneau en mars 1921. L'Acad. a décidé immédiatement de passer à sa charge l'exploration de Byblos et délégua M. Montet.

²⁰ En dehors des rapports publiés dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* (voir aussi MONTET, *Excavations à Byblos*, dans *Mémoires de l'Institut de France*, t. XXX, p. 231 et suiv., et *Le Pays de Beyrouth près de Byblos, et son dieu*, dans *Syria*, 1923, p. 181 et suiv.).

²¹ Voir les lettres adressées par M. Montet à l'Académie des Inscriptions, que nous publions ci-après, p. 331.

²² V. CHIFFOLEAU, *Nature et civilisation*.

SYRIE — 15

beau et Portius dans *Syria*, 1923, p. 273 et suiv. Le P. VIALLET, dans *Revue Biblique*, 1923, p. 553 et suiv., confirme les comparaisons et rapproches avec les autres palais mentionnés, que nous avions présentés dans *Journal des Semites*, 1922, p. 171 et suiv.

²³ Au sujet des campagnes de Sargon I^{er}, voir CHIFFOLEAU, *Syria*, 1923, p. 248. Quant à la chronologie dite courte, contre laquelle M. de Morgan s'élève à nouveau dans *Revue archéol.*, 1923, t. p. 343 et suiv., « On vient de résoudre, en ce qui concerne la Mésopotamie, une confirmation définitive avec la liste complète des dynasties babyloniennes déchiffrée sur un prisme en cunéiforme par M. Langdon et publié dans *ibid.*, p. 335.

²⁴ Les *Civilisations préhistoriques dans le littoral de la mer Égée*, 2^e éd., p. 290.

notamment pour la notion de justice — les bénédictions de la Ba'at-tchal sont appelées sur Yelavmelek parce que c'est un roi juste et lui-même demande de trouver grâce aux yeux de son peuple.

Il y avait donc en Phénicie des collèges de prêtres fortement constitués¹ et puisqu'ils étaient encore si bien renseignés à l'époque romaine, nous sommes en droit d'accepter avec confiance le calcul qu'Hérodote nous rapporte d'après eux. Nous comprendrons mieux, des lors, le développement pris par le culte à Byblos depuis la haute époque à laquelle les découvertes de M. Montet nous permettent d'atteindre et dont la perspective modifie profondément les idées reçues.

Pour que les Égyptiens aient vénéré les dieux de Byblos, il faut que ces derniers se soient présentés à eux revêtus d'une autorité particulière. Au temps des premiers Pharaons, le pays où les pèlerins venaient de tout l'empire romain célébrer les Adonis, est déjà peuplé de divinités. Les Pharaons ne peuvent y prendre quel qu'à la condition de les adopter et d'être adoptés par elles². Les types divins que nous connaissons plus tard sous les véritables cananéens de la Ba'at-tchal et d'Adonis Eshmoun, semblent déjà fixes sur le cylindre d'époque hittite, publié par M. Montet, la déesse de Byblos est représentée en Isis Hathor, assise et coiffée des cornes de vache, tout comme sur la stèle de Byblos consacrée par Yelavmelek.

Le même cylindre mentionne Khay-Tanu, dieu du pays de Nega, c'est-à-dire comme l'a récemment reconnu M. Montet, du pays gilibite, ce qu'il faut entendre non seulement de Byblos et de ses environs immédiats, telle la vallée du Nahr Ibrahim, mais de tout le Nord du Liban, car, comme nous le verrons dans un instant, le territoire attribué aux Giblites par l'Écriture, le Josue correspond au pays des Aqites et des Soudes de la Genèse.

Le territoire ne constitue pas seulement une unité au point de vue géographique, mais aussi au point de vue cultuel. En dehors de Byblos et de la vallée du Nahr Ibrahim, la déesse et Adonis sont vénérez à Tripoli³ et à Arqa⁴.

¹ On doit reconnaître dans l'œuvre de Phénicie de Byblos que nous a été découverte par M. Montet, une composition de basse époque, mais on a mis en doute, sans raisons suffisantes, la personnalité de Samuel ou d'Isaï.

² Meyer, *Mon. Piot*, XXV, p. 172.

³ Nous verrons ci-après que Zenn Hachos y était dans cette ville, n'est qu'une forme récente d'Adonis.

⁴ Voir *Notes de mythol. syrienne*, p. 151.

Une sainteté particulière pèse sur tout ce pays, et peut que le vocable « saint », particulièrement affecté à la Byblos antique, survive encore de nos jours sous le nom de *qadisha*, fleuve qui se jette dans le golfe que les anciens appelaient *hieros kotpos*¹. Le *Qadisha* sort du même massif que le Nahr Ibrahim (ancien Adonis) et il est vraisemblable qu'il se rattache à la même entité divine.

Roman a fixé en termes inoubliables le caractère si particulier de cette région², mais il a un peu trop exagéré en romantiquant la relation entre le culte et le paysage. Les cultes naturalistes avaient, dans la conscience primitive, des racines plus profondes qu'un symbole à l'usage des poètes, les anciens croyaient vraiment que leur existence et la vie de la nature dépendaient de l'accomplissement des rites consacrés. Adonis représente, comme on le sait, le *typos Anadikti* — l'esprit de la végétation que des rites appropriés visent de détruire complètement et s'efforcent de récupérer au moment où l'homme s'empare brutalement des produits de la végétation pour son usage personnel. De tels rites, qui ont également pour effet de protéger l'homme contre les excès des *dei exspirant*³, se retrouvent partout où l'homme s'est donné à la culture : ils varient dans le détail, mais leur objet reste le même et c'est pourquoi les Adonies de Byblos se sont répandues si aisément dans tout le bassin de la Méditerranée : elles n'ont fait que recouvrir des rites similaires locaux⁴.

Cela est particulièrement net à Chypre où, de même que la déesse mère chypriote, attestée dès le troisième millénaire⁵, s'identifie à Asturté, Héraclès chypriote à Melqart, Apollon chypriote à Heshaf, l'éphorte *adon adon*, « mon

¹ *Herodotus* II, 104. *Persepolis* I, p. 113. On reconnaît aux monnaies de la ville la Vénus Archéidès rustée décrite par Macnair, *Sylloge* I, 21, 5. Nous avons là un type de la divinité plus ancien que les figures rupestres de la vallée du Nahr Ibrahim.

² *Stren* ou *Riz*, p. 4.

³ *Revue de la religion de Phénicie*, I, 296.

⁴ *Massmann*, *Wald und Feldkulte*, II, pp. 273-291 ; voir nos *Notes de Mythol. syrienne*, p. 448 et suiv.

⁵ Cela est particulièrement marqué chez les éphortes dans le rituel de la Pâques ; cf. nos

origines conjecturées du sacrifice israhélite, p. 211 et suiv.

Un des plus curieux exemples de cette similitude a été relevé par E. Lamm, *Adonis kult und Christentum aus Malta*, Paderb., 1904, pour servir l'article de A. W. von Döb. *Frühlingsfest der Insel Malta*, et la mine au point d'Henri Hecker, *Annae sociologique*, 1901, pp. 194-199. Voir encore, *Massmann*, *Adonis und Remus*, p. 130.

⁶ Voir l'Aphrodite chypriote, dans *Revue de l'Étude des Rel.*, 1916, I, p. 243 et suiv.

maître », supplanté les noms locaux Pygmalion ou Pygmalion « Ad, kérés Gana » dont on se peut prétendre qu'ils sont semitiques. De Chypre le nom d'Adonis se répandit dans les pays grecs. Les relations qui unissaient Chypre à la Grèce d'Asie expliquent qu'une des premières mentions du dieu apparaisse dans Sappho.

Nous pouvons suivre l'évolution du dieu depuis la haute époque. Il devient tout spécialement l'esprit de la végétation des céréales et, à ce titre, il prend sur le monument de Gharfîn les traits de Triptolème⁴¹. Mais le mythe s'attache surtout à marquer « le moment où l'on coupe les épis parvenus à complète maturité »⁴². Il semble même qu'on lui ait attribué, à basse époque, la mortalité de la récolte puisque, après tant d'autres Adonis revêt un caractère « d'astre. Aussi proposons-nous de reconnaître le dieu dans la série de bronzes, provenant de Tripoli de Syrie, qui figure un jeune dieu, beau et mélancolique, dont le buste émerge d'un feuillage et dont la tête s'orne de sept rayons »⁴³.

⁴¹ Sous on trouve une confirmation dans le médaillon d'or (qui, comme nous le verrons ci-après, dérive du médaillon d'habit ou d'Antarès) trouvé à Carthage par le P. Dehler dans une tombe. P. Dehler, *Comptes rendus Acad.*, 1891, p. 513 et suite; *Rép. d'épigr. sémit.*, n° 5, CLERMONT-GANON, *Rec. arch.*, t. V, p. 152, note 2). La dédicace n'en est pas faite à une seule divinité, comme tous les épigraphistes l'admettent par suite du l'absence de copule, mais forcément à deux divinités, Antarès et Pygmalion, car ce sont deux unités divines qui se peuvent se confondre l'une avec l'autre. Nous avons là un cas de copule latente dont nous avons signalé d'autres exemples, tous unifiés par l'union étroite des deux divinités, en tant que symboles ou même symboliques; voir *Journal des savants*, 1907, p. 41 et suite; les *Arabes en Syrie avant l'islam*, p. 123. À Carthage, encore la même association, cette fois sous des noms absolument semitiques, se retrouve avec la mention d'un prêtre d'Eschmoun-Ashar (CIS, t. 249). M. Macdonald, *Choua and Eschmoun*, p. 201 a objecté à notre explication d'une copule latente qu'on aurait cette Ashar avant Eschmoun. C'est précisément

ce que fait le dédicant du médaillon (voir fig. p. 311) mais il n'y a pas là un protocole sémitique.

⁴² *Voies de Mythe. syri.*, p. 123.

⁴³ *Eschmoun, Prop. de syri.*, III, 14, 12, voir fig. 15 et 17. Les textes sont réduits dans *Voies de Mythe*, trad. fr., p. 280. On n'a pas remarqué qu'un très beau bronze du Louvre, provenant de Sidon, illustrait le mythe tel que nous le rapporte Damascus. Ce bronze représente Adonis comme on l'a bien reconnu. *Journ. Monumenta Hist.*, t. p. 151 et suite; et la coupe pour rappeler la mutilation du dieu, est ornée des parties sexuelles. Cette représentation se trouve dans les *Monnaies grecques* qui se trouvent dans le temple de la déesse et d'Eschmoun-Ashar et Eschmoun. p. 179.

⁴⁴ Les deux bronzes du Louvre publiés l'un par CLERMONT-GANON, *Monnaies de Palestine*, p. 68, l'autre dans une *Voie de Mythologie syrienne*, p. 161, proviennent de Tripoli. Le troisième, publié par M. HANON, *Catalog. de Clerg.*, III, p. 151 et suite, vient de la même région bien qu'il n'ait été comme provenant de Turcos. Macdonald, *Sidon*, t. 21 associe un Adonis solaire à la Vénus d'Anq.

Cette représentation se retrouve identique sur les monnaies de la ville qui qualifient le dieu de Zeus Hagios ¹.

Sous l'influence des idées régnantes, les mythologues modernes ont tout d'abord expliqué Adonis comme un dieu solaire, le dieu du soleil proclamant succombant sous les coups du soleil d'été ². Les travaux comparatifs de Mannhardt ont permis de remonter au dieu conçu comme esprit de la végétation ou âme des plantes et des arbres. Car c'est à tort qu'on restreint parfois le dieu à n'être que l'esprit des céréales ³, ce qui est surtout vrai de Tammouz dont le culte s'est développé dans une région particulièrement agricole. A un stade très ancien, Adonis, selon Frazer, devait représenter « l'esprit des racines » qui « chasse de terre ou » des fruits qu'il cueille aux buissons ⁴. « Cependant l'homme ne s'est pas attaché à la nature dans la seule intention de se nourrir, mais aussi, dès l'époque néolithique pour se construire des abris et ici, pour le négoce il devait entourer l'abatage des arbres de rites particuliers.

Si nous envisageons, à Byblos, l'époque où le dieu recevait le nom de Khay-taou ⁵, nous entrevoyons qu'avant d'être mis en relation avec les céréales, il devait représenter spécialement l'esprit de la végétation des arbres qui couvraient le pays et autour desquels tournait toute l'activité de Byblos. Du coup, nous rejoignons les cultes de la forêt qui se sont développés chez les populations préhistoriques qui les habitaient et dont Mannhardt a retrouvé les survivances, jusque chez les modernes. Pour les Égyptiens, qui le vénèrent à leur tour, Khay-taou fit aussi figure de *genius loci*.

Par là s'expliquent certaines particularités du mythe. L'activité d'Adonis dans la forêt gagne sa qualité de chasseur et surit et ses relations avec l'arbre ⁶.

¹ Voir ci-dessus. On remarquera, s'il en admet l'existence, Adonis et Tammouz, que ce dernier est qualifié de « prince saint » dans les textes phéniciens (cf. *Lebanon* et *Lebanon*).

² Ainsi tout d'abord Haugwitz, *Studien*, I, p. 15 et suiv., qui envisage particulièrement sa relation avec Adonis (cf. *Lebanon* p. 111) en déclarant qu'Adonis signifie la végétation du printemps qui « finit de disparaître sous les rayons du soleil d'été » (Haugwitz, *ibid.*, p. 155,

ne s'agit pas avec à la respect du mythe d'Adonis avec la moisson) (cf. *ibid.*, pp. 160-161).

³ Ainsi L. H. H. H., *Revue des études grecques*, 1902, p. 102 et suiv.

⁴ Frazer, *Adonis*, trad. fr., p. 180.

⁵ D'après M. H. H., *Revue des études grecques*, 1902, p. 102 et suiv. le premier élément signifie « qui se manifeste » et le second « brûlant » ou « enflammé », cf. *Syllab.* 1025 (p. 180) et 187.

que les Grecs expriment en disant qu'il en « tant ne ». Pour les Égyptiens, plus près des abréviations croyances, le dieu lui-même avait été métamorphosé en sapin¹ et les péripéties de sa mort le leur firent identifier à Osiris grâce à la fiction d'un séjour de ce dernier à Byblos.

On jugera de l'importance des rapprochements qui ont permis à M. Montet de démontrer l'ancienneté du mythe rapporté par Plutarque, en constatant que jusqu'ici les mythologues s'y refusaient², invoquant le silence des textes égyptiens³.

Question de date à part, M. Isidore Lévy est parvenu à démêler les éléments égyptiens, grecs et phéniciens en se gardant de négliger des renseignements précieux ou de tout attribuer à la Phénicie⁴. À cette dernière, il n'attribue que le schéma du mythe, ou au deux noms propres, peut-être mis à la sauvegarde d'un poteau sacré qui se dressait dans le temple de Byblos. Nous pouvons être aujourd'hui plus affirmatif.

Dans les sanctuaires orientaux on se mêlait tant de races, des légendes diverses couraient sur les dieux, les temples et les rites. Plutarque nous conserve un mythe d'ont, à part les éléments obscurs que M. Is. Lévy détache à la suite de M. Wellmann⁵, les éléments essentiels sont égyptiens et cela n'est

¹ Ayant identifié le pays de Nega avec la région de Byblus, M. Montet, *Syria*, 1933, p. 184, a montré que « être traité comme celui de Nega », c'est-à-dire comme le dieu de ce pays, autrement dit Kny-tan (*ibid.*, p. 185) équivalait à « être métamorphosé en sapin ».

² Dans son ouvrage *Adonis and Ebnas*, Buxton a indiqué que Adonis soit réellement un dieu (p. 178 Adonis n'est pas à proprement parler un dieu, mais un démon), il relègue les Adonies au rang de culte populaire de basse époque. Il affirme même, p. 13, « À ce qu'il semble, il (Adonis) ne possède aucune particularité à haute époque. » Nous nous contentons de la réédition de ce point de vue dans *Revue de l'Histoire des Religions*, 1932, I, p. 363 et suiv., en concluant de certains indices, à la vérité incomplets, « que le dieu phénicien qui se cache sous le nom d'Adonis a occupé la première place dans les cultes phéniciens les

plus anciens — surtout, pour fixer les idées, durant le troisième millénaire — à l'époque où ces cultes étaient entièrement dominés par les préoccupations naturelles ».

³ Lachmann, *op. cit.*, pp. 433-434, observe que « l'identification d'Adonis et d'Osiris — tout très ancienne, les documents égyptiens en auraient parlé ».

⁴ Isidore Lévy, *Mémoires sous l'inspiration d'Ebnoumazar*, *Revue archéol.*, 1904, II, p. 38, et suiv.

⁵ Is. Lévy, *op. cit.*, p. 34. « La figure d'Isis, assise près de la fontaine de Byblos, puis reçue dans le palais royal et soupçonnée d'attacher à la vie de l'enfant qu'elle expose au feu particulier, est faite de traits empruntés au mythe de la Déméter éleusinienne ». Il y a cependant lieu de remarquer que le thème de la fontaine est basal et que l'activité magique d'Isis est attestée par ailleurs. L'après

que naturel. Ce qui est surprenant, c'est que le mythe égyptien ait fait des emprunts à l'étranger et que ces emprunts, pour peu nombreux qu'ils soient, remontent à une haute époque et souffrent encore à nous avec des traits caractéristiques.

D'abord, l'identification à Byblos qu'on ne savait laquelle époque attribuer et qui remonte, d'après la démonstration de M. Montet, complétant celle de M. Sauter, aux toutes premières dynasties égyptiennes.

Ensuite, l'identification du dieu et de l'arbre Adonis-Eshmun au son prototype Khay-tan impregné à ce point l'arbre — ce qui avait été dit par Roberto Smith — nous était contesté par le P. Lagrange comme par MM. Is. Lévy et Baillissin — juu Pcp P. enfermée dans son sarcophage en bois « identifiant » Khay-tan.¹

Dès lors, le renseignement fourni par Pline, à savoir que « de nos jours encore les habitants de Byblos veulent ce poteau placé dans le sanctuaire d'Isis » — prend une valeur particulière. Nous connaissons par l'Ancien Testament l'assimilation constante dans les cultes cananéens, de la *masséba* ou pierre dressée, betyle avec l'*asherah* ou poteau sacré, et Pline de Byblos le confirme πρὸς τὴν αὐτὴν ἀποδείξαι εἶδος. Dans le grand temple de Byblos, Astarte bien qu'avant emprunté les traits d'Isis, n'avait pas d'image plus soignée, encore à l'époque romaine que le betyle conique qu'on voit représenter sur les monnaies de Macrin avec la légende IETAVC BVBVON.² Il est vraisemblable qu'Adonis y était représenté par un poteau. Cette représentation des représentations antiques paraît remonter à des temps très reculés —, plus tard, betyles et poteaux ont pu représenter indistinctement tel ou tel dieu.

¹ *Monnaies de Syrie*, L. 25, G. 30. Isis avait trouvé

« *δὲ, ἀδύνατον ἢ ἄν. ἀδύνατον* ».

² L'incertitude sur la date à laquelle pouvait remonter cette localisation a beaucoup gêné les commentateurs. Maspéro, *États des origines de l'orient émise*, t. 1, p. 328, admettait qu'elle pouvait remonter à la XVIII^e dynastie tandis que M. de Lave, *l. c.*, p. 381, ne se prononce pas. Toutefois, Baillissin, *Adonis and Eshmun*, p. 183 et p. 192, conjecturait un contact très ancien entre Adonis et Isis.

³ Montet, *Syrie*, 1923, p. 183.

⁴ Pline, *De Iside et Osiride*, 46.

⁵ Pline, *De Iside et Osiride*, 46.

⁶ Baillissin, *Adonis*, p. 177, pensait avoir retrouvé la base du betyle à ce point. Il s'agit bien évidemment que le grand temple de Vénus et d'Adonis mentionné par Pline. *De deo syro*, 6 et 7, est le même que le temple d'Isis et d'Osiris dans Pline, *De deo syro*, 13 et 14.

⁷ Nous y trouvons la confirmation que le betyle ne dérive pas de l'emploi de la pierre comme autel. Voir aussi Roberton Smith.

Aux traits essentiels que Plutarque nous conserve des cultes de Byblos, on ajoutera quelques traits propres, sans qu'on puisse dire s'ils interviennent autrement que pour souligner la localisation du culte à Byblos. Rien ne nous autorise à supposer que le mythe phénicien comportait une descente d'Astarté aux enfers¹⁷ ; d'autant que, pour la haute antiquité et ses particularités, on peut considérer le mythe d'Adonis à Byblos comme étant en lui-même distinct à l'origine du mythe de Tammouz, ce qui, du même coup, recule l'origine sumérienne que proposait Frazer¹⁸.

Relevons encore le détail de la métamorphose d'Isis en hirondelle. Le trait parait égyptien et il est tentant de supposer que Plutarque n'aura pas compris qu'ici l'hirondelle était l'âme du dieu mort. Mais la critique doit se faire modeste, car, décidément, Plutarque en savait plus que nous. M. Montet a trouvé dans les ruines du temple d'Astarté, que les Égyptiens considéraient comme le temple d'Isis à Byblos, un charmant ex-voto en terre figurant une hirondelle, le travail est égyptien et remonte vraisemblablement au Nouvel Empire. M. Clermont-Ganneau n'a pas manqué d'en rapprocher le culte de Plutarque¹⁹.

Ainsi, au point de vue des cultes de Byblos, le grand intérêt du mythe tel que le rapporte Plutarque est de nous conserver des traits fort anciens qui comportent les renseignements de Lucien et de Damascius, si l'on veut bien accepter que l'Adonis de ce dernier n'est autre qu'Adonis²⁰.

Si les trouvailles de M. Montet font remonter l'antiquité de Byblos et de

ceux à l'époque des Phéniciens, il est intéressant de représenter la divinité du sol, la déesse-mère ; et notre introduction à l'histoire des Religions, p. 90 et suiv.

¹⁷ Comme cherche à le démontrer M. Lamonie Lévy, loc. cit., le savant orientaliste a bien établi que le nom du roi Melkartir avait pour prototype la phénicien Malkathir, mais on peut hésiter à y reconnaître un dieu à formalisme pour appuyer l'hypothèse par l'inscrition d'Eschmounazar, il faut admettre une assez grossière erreur de scribe. Le détail, qu'attestait Lucien pour Byblos, et que M. Gallet de Seris d'Adonis sous Ptolémée II,

loc. cit., p. 1720, a certainement tiré de la réurrection du dieu succédant presque immédiatement à sa mort, laisse peu de place à une descente du la déesse aux enfers.

¹⁸ Frazer, *Adonis*, trad. fr., p. 8. Ce n'est donc plus assez de dire avec HUMBLER, dans *PALAT-WISSEN*, *Heidenc.*, I, p. 387 et suiv., que l'identité première d'Adonis et du sumérien Tammouz n'était pas démontrable.

¹⁹ Mortet, *Mon. Piot*, XLV, p. 276.

²⁰ Comme nous avons essayé de le montrer, *Notes de myth. syrienne*, p. 131 et suiv.

ses cultes à les temps qui hier encore apparaissaient comme fabuleux, l'exploration par M. Virolleaud puis par M. Montet d'une nécropole royale contemporaine de la XII^e dynastie atteste la richesse des rois de Byblos et l'étendue de leurs relations avec l'Égypte, la Mésopotamie et la mer Égée.

Des cette époque, l'art phénicien apparaît avec les caractères qui resteront sa marque : tous de peu d'imagination, les artisans locaux empruntent leurs motifs à l'étranger, les combinent plus ou moins heureusement, mais témoignent souvent d'une grande habileté technique. La harpe que M. Pottier a démontré être une œuvre d'origine mésopotamienne, non encore en usage sous cette forme en Égypte¹, porte le motif égyptien de l'arcus, c'est donc un produit de l'art phénicien au temps de la XII^e dynastie.

Mais, de tous les objets exhumés et déjà publiés, le plus surprenant est une pendeloque constituée par deux disques d'or soudés l'un à l'autre et munis, au revers, d'une belle exécution² (fig. n^o 1 et 1 bis). Le décor de la face est composé, au centre, d'une rosace à six pétales qui entourent des perles en or et des croissants lunaires, coiffés par des pierres de couleur enchâssées. Ce dispositif est limité par des cordes concentriques l'un en grenats, les autres formes de fils d'or ciselés pour imiter le filigrane et portant eux aussi un croissant ou de petites cupules dans lesquelles s'enchaînent — retenues par une sorte de mastic bitumineux — des perles d'or ou en pierres de couleur. Chacune de ces images astrales est entourée d'un fin grenat qui constitue, pour l'époque, une véritable révolution. L'objet n'aurait pas été retiré par M. Montet, lui-même, d'une jarre caractéristique du cananéen ancien, jarre contenant des objets tous antérieurs au Nouvel Empire et dont la plupart remontent jusqu'à l'Ancien Empire, que les archéologues l'auraient certainement considéré comme un travail d'époque beaucoup plus basse.

La pendeloque de Byblos n'a aucun analogue en Égypte — c'est vers la

¹ E. Pottier, *Syria*, 1922, p. 301 et s. v.

² Montet, *Comptes rendus Acad.*, 1924, p. 92.

³ Montet, *ibid.*, p. 92. « Cette curieuse pièce ne ressemble à aucune de celles qui

sont exposées dans le hall des bijoux du musée du Caire ou dans les autres collections égyptiennes. » C'est aussi l'avis de M. Georges Bénédite.

Mésopotamie que nous devons nous tourner. La mission de Morgan a recueilli à Suse, dans ce qui elle a considéré comme le dépôt de fondation du temple de Shoushinak, toute une série de pendeloques comparables en or, argent, bronze et

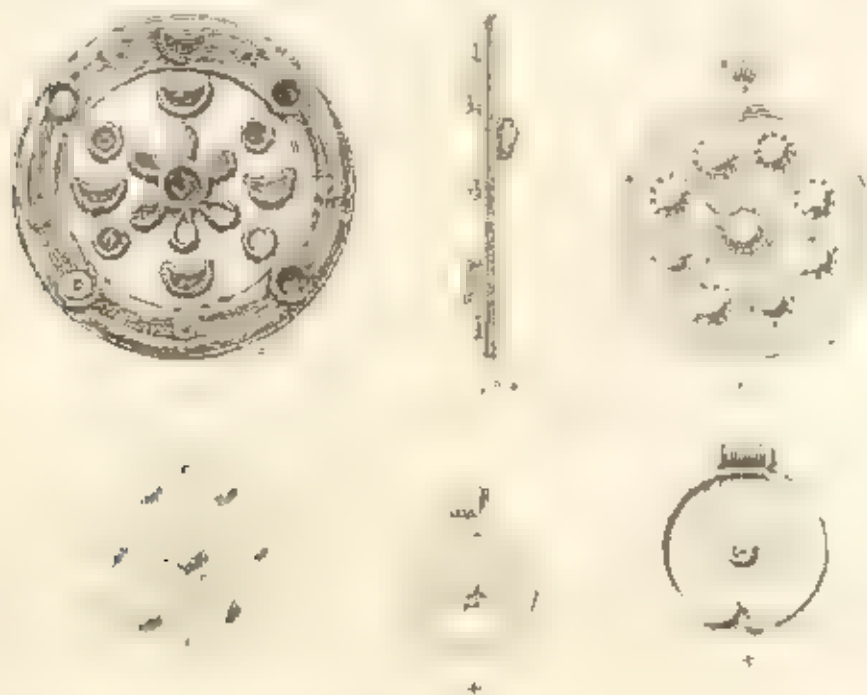


FIG. 1. — 1. Or, 2. Argent, 3. Bronze, 4. Or, 5. Argent, 6. Bronze. — 1. Or, 2. Argent, 3. Bronze. — 4. Or, 5. Argent, 6. Bronze. — 1. Or, 2. Argent, 3. Bronze. — 4. Or, 5. Argent, 6. Bronze. — 1. Or, 2. Argent, 3. Bronze. — 4. Or, 5. Argent, 6. Bronze.

même plomb¹⁹ (fig. n. 2-6). M. de Mecquenem y a reconnu l'étoile d'Ishtar à huit, plus rarement à six branches. A Suse, des bosselles obtenues au repoussé sont disposées en cercle dans le champ. Tout comme à Byblos, des cercles concentriques sont souvent tracés vers le bord du disque et maintiennent parfois le filigrane. Enfin, même bélière de forme cylindrique, mais, à Suse, elle est fixée sur le bord du disque et non au revers comme à Byblos.

La pendeloque de Byblos aide à comprendre les pendeloques de Suse et

¹⁹ De Méc. — *Expos. Mém. de la 1^{re} exposition internationale de Paris*, t. VII, or pl. VII, fig. 5-7, argent, p. 69 (neuf exemplaires), et p. 70 (autres exemplaires non représentés), bronze, p. 87.

voit 1^{er} exemplaire, 2^e exemplaire en plomb, p. 72 et 73. 16 et 17 pendeloques en bronze trouvées sous le dallage du temple, fig. 75 et 76.

inversement. On peut, en effet, conjecturer que les disques de Suse, tout comme celui de Byblos, situent la planète Vénus parmi et même au centre des astres représentés par les boules. Sur le bijou de Byblos nous saisissons la section du croissant et du disque qui devient la lunette sur les monuments de basse époque⁴⁶.

Ainsi donc attestée, dès au moins le Moyen Empire, l'attribution, à la Baalat local, de l'étoile à six branches, c'est-à-dire son identification avec la planète Vénus. Les autres figures tout autour sur le disque, ayant le caractère sacré de la représentation en la situant dans le ciel⁴⁷.

Les relations de Byblos deviennent plus intimes encore avec le XVIII^e dynastie puisque le Baalat-local jouit alors en Égypte de sa plus grande vogue. Dans les tablettes d'el-Amarna, la « Dame de Byblos » est qualifiée de *bat shu shu* « bat-gu » c'est-à-dire dresse de monument le pharaon et ce n'est pas une hyperbole. Byblos ne cessait pas d'être prospère. Abi-Akhi, roi de Byblos, s'en vante à près de son suzerain, Amenophis IV : « Que le roi, mon maître, ne se désintéresse pas de la ville. Car l'argent et l'or y sont en grande quantité et dans le temple de ses dieux, il y a toute sorte de richesses. »

⁴⁶ Le disque dans le croissant se voit dans un cylindre trouvé dans la même terre et sans doute de l'époque local, cf. MORTIER, *Croniques rendus Acad.*, 1929, p. 24, fig. 4. M. Mortier a reconnu l'analogie de ces cylindres avec une série de cylindres égyptiens.

⁴⁷ L'usage des médaillons parles autour du caspé antique en Phénicie jusqu'à la fin du paganisme si l'on en juge par les monuments figures. voir *Notes de Byth. syrienne*, p. 33-34 et les *Monuments paléontologiques et archéologiques* (Musée de Louvre) n° 99. Le disque du or de Carthage dont nous avons parlé plus haut et pour le vers son. Cf. aussi le disque d'or de Carthage. Cf. *Monuments de Carthage* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On n'y a pas dessiné les rayons de l'étoile, c'est que le dédicant tenait à faire inscrire son nom et sa dévotion à Ashtar-Pygmaliou.

⁴⁸ Les autres sont représentés deux fois, mais avec des variantes. Dans le champ du dis-

que, sont représentés, en cercle, quatre croissants représentant autant de fois l'astre lunaire et six globules dont deux plus petites que les autres. On ne saurait dire si l'on doit les interpréter comme figurant le disque lunaire reproduit quatre fois ou le disque solaire, les petites globules doivent figurer l'étoile du matin et celle du soir. Les autres représentent le long du bord sont, en haut, le croissant lunaire en croissant et le croissant et de l'étoile du soir, puis quatre groupes perles ou pierres de couleur (cristal ou autres) grandes (autres) séparées par quatre globules plus petits.

⁴⁹ KISSA, *Mission*, p. 176 et suiv., a découvert un relief du temple de Byblos, d'époque antérieure, figurant la Dame de Byblos, sous les traits d'Astarté ou de Hathor, devant l'acrotère du pylône.

∴

Ainsi, dès une haute époque, par le prestige de ses dieux comme par son commerce et sa richesse Byblos jetait au loin un vif éclat et il n'est pas surprenant que les rédacteurs de l'Ancien Testament aient eu des informations sur Gêbal et les Giblites.

Le chapitre xiii du livre de Josué nous montre le chef israélite recevant à la fin de sa carrière, les instructions de Yahvé qui, après énumération des territoires restant à conquérir, lui enjoint de les répartir entre les neuf tribus et la moitié de Manassé qui ne sont pas encore pourvues. Disons tout de suite qu'il y a désaccord complet entre le territoire sur lequel on émet des prétentions (Josué, xiii, 2-5) et celui qui fut réellement occupé par les Israélites (Josué, xiv). On a, on esse, reconnu que le rédacteur de Josué, XIII, 2-5, s'était mépris sur le sens du verset 1 mais cette méprise nous vaut un renseignement précieux sur une région assez éloignée des préoccupations habituelles aux Israélites.

Après avoir mentionné le territoire des Philistins, le rédacteur écrit versets 4-5 : *Tout le pays des Cananéens qui appartient aux Sidoniens, depuis Me'ara ⁽¹⁾ jusqu'à Iphêq, tout le pays des Giblites jusqu'à la frontière des Amorites ⁽²⁾, et toute la partie orientale du Liban (= l'Anti-Liban) depuis Ha el-Giad, au pied de l'Hermou, jusqu'à l'entrée de Hamat.*

(1) On s'accorde pour rattacher au verset précédent, le premier mot *mittemen*, du verset 4.

(2) Au lieu de « et Me'ara » (Steinmann?) Ce nom est celui d'une ville antique dont nous ignorons l'emplacement. Il faut éviter de traduire « la caverne des Sidoniens » comme le propose Holsinger, *Das Buch Josua* p. 51, à la suite de Budé. Il faut compléter la correction de Steinmann (en reportant le terme « depuis Me'ara » après la mention des Sidoniens).

(3) La suppression des mots « des Amorites et le pays », proposée par Dittmann, acceptée par Kamitzsch, Benzel, la Bible du Centenaire qui lisent « jusqu'à la frontière des Giblites

ou avec Budé « jusqu'à Gêbal », nécessite une correction trop brutale et ne rend pas compte de l'état actuel du texte, car on devrait ignorer, à basse époque, que les Amorites avaient dominé au delà du territoire giblité. Nous proposons de lire *g'x'x'*, au lieu de l'impossible *g'x'x'* d'abord parce que cette formule se retrouve tout le long du texte (voir les versets 2, 4 et 6) et parce que cette leçon est appuyée par les LXX où il faut lire avec plusieurs mss. : *en m'x'x' t'x' g'x' l'x'*.

Ce dernier mot ayant été lu l'arabe a naturellement appelé la gloire *ghalib* qui a pénétré même dans les textes qui conservaient le nom de Gêbal.

(4) Le texte porte *g'x'x' q'x' Ap'x'x' p'x'x' q'x'*

Le verset 6 est d'un autre auteur, car il conçoit différemment la limite des territoires attribués aux Israélites. En effet, il restreint l'emprise des Israélites à la partie la plus méridionale du Liban jusqu'à Miscephot-Mann, autrement dit jusqu'au Ras en-Najoura.

Les versets 4-5, qui seuls nous intéressent ici, se laissent donc restituer sans grande incertitude. Leur auteur attribue aux Sédoniens toute la Phénicie méridionale, ce qui est correct. Mais par le terme de Phénicie il faut entendre aussi bien le Liban que la côte, c'est pourquoi la limite nord se détermine par un point situé dans la montagne — Aphiq ou Afq aux sources du fleuve Adonis (Nahr Ibrahim). Au delà, l'auteur connaît un autre groupe phénicien, les Gîblites, qui s'étendent jusqu'au territoire des Amorites, et cela est également exact à haute époque.

Nous avons montré ailleurs que le chapitre x de la Genèse, abstraction faite des additions qui se sont glissées dans le texte, fournissant une division des Cananéens en trois groupes : 1. les Sédoniens, englobant Tyr ; 2. les Arqites et les Simites peuplant le Nord du Liban ; 3. les Semarites et les Aradens au nord de l'ancien Eleuthère. Les Gîblites de Josué, xiii, 5, répondent aux Arqites et Simites de la Genèse.

Il ne faut pas être surpris de voir le territoire des Gîblites confiner au nord à celui des Amorites²⁰. C'est déjà la situation que signalent les tablettes d'El-Amarna lorsqu'elles nous montrent Rib-Addi, le roi de Byblos, implorant le secours de son suzerain, Amenophis IV, contre les Amorites qui le pressent sur sa frontière nord et occupent peu à peu la partie septentrionale du pays gîblite.

Quoi qu'il en soit des détails qui peuvent prêter à discussion, nous pensons avoir montré que dans Josué, xiii, 5, il faut maintenir la mention des Amorites comme celle des Gîblites⁽²¹⁾.

la frontière des Amorites ». Cette dernière mention n'est évidemment pas à sa place, nous la reportons après celle du « pays des Gîblites ».

⁽²⁰⁾ Cham et Canaan, dans *Revue de l'Hist. des Rel.*, 1909, I, p. 221 et suiv.

⁽²¹⁾ HOLLANDER, *op. cit.*, p. 84, s'élève de la présence des Amorites dans le Liban et suggère

que le glossateur en expliquant l'expression « jusqu'à Aphiq » par « jusqu'à la contrée des Amorites », visait par là 'Aphiq dans la plaine de Saron. C'est lui prêter beaucoup d'ignorance.

⁽²²⁾ STRASSNER, *Josua*, supprime toute mention des Gîblites.

La critique biblique a été plus sévère encore pour les Giblites dans I *Rois* v, 32 car, depuis Thémus, elle est à peu près unanime à en supprimer la mention ¹. À vrai dire, ce verset est fort distiqué. Il semble qu'au risque de le rendre incompréhensible, les copistes ont cédé au scrupule protocolaire de mettre Salomon à la première place, devant Hiram, et cela en releguant les Giblites en fin d'énumération.

Pour se convaincre que les Giblites étaient primitivement mentionnés les premiers, immédiatement après le verbe *yaphsaton* il suffit de constater que ce dernier constitue une expression technique pour le travail du bois et, dès lors, il ne peut avoir pour sujet que les tablites. L'auteur savait la réputation des gens de Byblos comme ouvriers en bois ² tout comme Ezéchiel qui fait repasser les navires tyriens par les praticiens giblites ³, c'est à ces spécialistes que I *Rois*, v, 32 réservait le travail du bois, tandis que la construction en pierre était attribuée aux ouvriers de Salomon et de Hiram. Le verset doit se lire ⁴ : *Les tablites équarissaient le bois tandis que les ouvriers de Salomon et ceux de Hiram dressaient les pierres pour la construction du temple*. Accessoirement, on remarquera que le maintien des tablites dans ce passage, vient à l'appui de l'opinion qui refuse d'attribuer I *Rois*, v, 31-32 à un rédacteur tardif. Nous avons là, bien au contraire, deux versets de la rédaction ancienne.

Ainsi, la mention des Giblites qu'on rencontre deux fois dans l'Ancien Testament est à conserver au même titre que la mention unique du nom de la ville. La suppression qui en a été proposée ne se justifie pas, elle nous prive de renseignements parfaitement en situation, qui se vérifient par ailleurs et attestent que les rédacteurs étaient bien informés.

HENRI DUSSAUD.

¹ Constatons cependant que, dans l'édition du texte hébreu par Kittel, la leçon des massorètes est maintenue.

² Voir les ingénieux, mais peu convaincants, arguments de HENAN, *Mission de Phénicie*, p. 110, pour en faire des tailleurs de pierre.

³ ÉZÉCHIEL XXVII, 9.

⁴ Nous restituons I *Rois*, V, 32 *Ya-yi-pha-sa-ton ha-q'el m'ha-razim va-yak'nu ha-shelomo ou bene-Hiram ha-nhanim li benot ha-bait*.

RAPPORT SUR LES TRAVAUX ARCHEOLOGIQUES EN SYRIE ET A L'ÉCOLE FRANÇAISE DE JÉRUSALEM

1931

M. E. POTIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Notre présent rapport a eu pour but de connaître l'organisation du Service des Antiquités en Syrie et la formation d'une Ecole française d'Archéologie à Jérusalem. La Commission de Syrie et Palestine a reçu cette année deux notes, l'une de M. Vardoulakis, l'autre du R. P. Lagrange, qui exposent les résultats obtenus au cours de la période scolaire 1921-22, particulièrement fructueuse. Nous résumons ces deux rapports dont le premier a été lu devant l'Académie par l'auteur lui-même¹ et le second signalé à la correspondance². Depuis cette date, le P. Lagrange a demandé à être relevé de ses fonctions de Directeur de l'Ecole d'Archéologie³ et l'Académie a dû, à son grand regret, lui en faire acte de desistement en lui exprimant toute sa reconnaissance pour les services éminents qu'il a rendus à la science française en Orient. Son nom restera en particulier attaché à la prospective toujours croissante de l'Ecole Biblique et à la création de la nouvelle Ecole d'Archéologie.

Nous avons vu aussi le protecteur attitré de nos recherches scientifiques en Orient, le Général Gouraud, quitter le pays qu'il a pacifié et organisé d'une main si ferme. Ce n'est pas sans une émotion doublement réelle que l'Académie a adressé ses adieux et ses regrets à celui qui spontanément était venu lui demander sa collaboration pour compléter l'œuvre de régénération et de progrès qu'il avait entreprise. Personne n'en oubliera la cordiale bienveillance de son

¹ *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1923, p. 255.

² *Comptes rendus de l'Acad.*, 1922, p. 330 et suiv., reproduits dans *Syria*, 1922, p. 329.

³ *Ibid.*, p. 415 et 417.

⁴ *Ibid.*, p. 434.

⁵ *Ibid.*, 1922, p. 77.

accueil, le charme de sa parole, la hauteur de ses idées. Il fut vraiment le *totus genius* qui présida à la rentrée en scène de la science française sur la terre illustrée par de Sauloy, de Luyves-Renan et de Vogue. Tout nous promet que son successeur tiendra à continuer la tâche si bien commencée. Nous ne pouvons pas souhaiter mieux que de trouver en lui le digne émule du Général Gouraud.

7.

M. Vroilleaud passe en revue les découvertes de 1921-22 et nous retrace l'activité remarquable du Service des Antiquités pendant cette période. Byblos a été le point central des trouvailles qui ont fait reculer l'environ vingt siècles les limites de l'histoire syrienne. Déjà M. P. zard avait retrouvé à Tell Nebi Mand le souvenir du Seti I^{er}, père du grand Ramsès II, et le Service archéologique avait fait transporter à Beyrouth un morceau d'inscription de Toutânès III, recueilli dans la région de Byblos, avec un relief où le roi est représenté en adoration devant la Grande Déesse syrienne. Mais il était réservé à M. Montet de remettre au jour le temple lui-même avec ses statues assises, refaites sans doute à une époque assez basse par les Phéniciens, et d'y découvrir de nombreux ex-votos parmi lesquels on eut la surprise et la joie de lire sur des objets ou des fragments de vases les noms des pharaons Papi II 18^e dynastie, Ounas 3^e dynastie et Mykermos 13^e dynastie, le constructeur célèbre de la troisième pyramide de Gizeh, enfin, sur un cylindre en pierre, des hiéroglyphes qu'on estime contemporains de l'époque fléchissante de cette période presque fabuleuse où se cachent Ménes et ses successeurs. M. Montet a présenté lui-même ses découvertes à l'Académie (*Comptes rendus*, 1922, p. 7 et suiv. p. 44), nous n'avons pas à y insister. Mais nous ne pouvons passer sous silence ce fait général d'une importance historique qui est capitale : les Egyptiens, dès la plus haute antiquité, furent solidement installés dans le Nord de la Syrie, et cette circonstance servira peut-être à éclairer les rapports si intimes et si surprenants qui existent entre l'Égypte des premiers pharaons et la civilisation primitive de la région de Suse, les deux races n'étant pas séparées par une aussi grande distance qu'on pouvait le supposer. Le contact devait se faire assez facilement par la vallée de l'Euphrate.

phrale et la Syrie du Nord. Le caractère asiatique de certains monuments très anciens de l'Égypte cesse de nous étonner.

Byblos nous réservait d'autres surprises. Un faïence de la robe en s'émoussant, révèle l'entrée d'une chambre funéraire, au reposait la sépulture de quel que grand personnage que le pharaon Amenemhat III de la XII^e dynastie avait honoré de ses faveurs en lui envoyant un vase à parfums d'obsidienne sert d'or, déposé dans le tombeau avec un riche mobilier funéraire. On voit également aussi une sorte de surtout en argent de style mycénien. L'Académie connaît les détails de cette magnifique découverte qui a eu un grand retentissement, elle a été publiée par M. Virollemin et commentée par plusieurs membres de notre Compagnie (*Croniques rendues*, *Revue*, 1922, p. 77, 103, 117, 234; *Syria*, t. III, p. 86 et suiv.).

M. Maurice Pézard s'était proposé, pour l'incruste à ses fouilles de l'année, d'approfondir les tranchées ouvertes à Tell-Nebi-Mand, qu'il supposait être l'ancienne Kadech des Hittites. Il est descendu à plus de quinze mètres de profondeur jusqu'au niveau de la plaine, et il a reconnu trois couches différentes dans la stratification du terrain : couche syro-canaanéenne avec les restes d'une salle contenant une base de colonne en pierre, dont le fût sans doute était en bois, couche syro hittite, avec de nombreux vestiges de constructions, une céramique apparentée à celle de Chypre, les fragments de vases mycéniens, quelques cylindres, une statuette en pierre d'une facture très lachaire et un bronze qui représente sans doute le dieu Teschoub, enfin tout au fond des tombes très anciennes, avec statuettes d'argile, objets de bronze, perles et fragments céramiques. Un grand mur de briques crues paraît marquer à l'est un reste de l'enceinte de la ville, dominant la plaine de 1 à 2 mètres seulement. En effet, les fouilles prouvent que le tumulus est tout entier artificiel et que la plus ancienne cité y était bâtie presque au ras de sol, plusieurs villes s'étant superposées au-dessus. La stèle de Sché et l'existence d'un canal permettant en temps de guerre d'isoler le tell de la plaine semblent les arguments assez convainquants pour qu'on reconnaisse la l'enceinte de la célèbre citadelle mentionnée par les textes égyptiens.

À Tyr-Mine le Lasseur, assistée de M. Papéa qui l'on doit un plan des fouilles et un relevé topographique très soigné de la région, a exploré le côté sud pour essayer de déterminer les limites d' l'ancienne île, transformée par

Alexandre en presqu'île : elle y a dégagé quelques restes de constructions de l'époque byzantine et du temps des croisades, un puits et deux pavements de mosaïque romaine, quatre colonnes de granit, le nombreux fragments corinthiens et un four à poteries bien conservé, contenant encore des lampes et des vases.

M. Virolleaud enregistre ensuite les monuments recueillis au cours de l'année par le Service des Antiquités : près de Saida, un sarcophage à guirlandes et un trentaine de cippes funéraires dans la région de Laïssa, un cippo décoré de guirlandes et de guirlandes et une tête de statue ; à Beyrouth, deux autels avec dédicaces et un sarcophage en plâtre avec son mobilier funéraire ; à Hama, un autel de Jupiter Heliopolitain avec reliefs sculptés ; sur la route de Lattaquié à Tripoli, une borne milliaire et une autre sur la route d'Héliopolis datant de l'an 162 ; à Hama, un bas-relief sculpté.

A Damas, M. de Lorey a concentré ses efforts sur la recherche des antiquités chrétiennes et musulmanes qui lui a valu l'indulgence de plusieurs succès. Il a fouillé les restes d'une mosquée construite sur l'emplacement d'une chapelle chrétienne, édifier elle-même à ce qu'il croit de Héraclée avec les matériaux d'un monument plus ancien. Il a trouvé un autel dédié à Jupiter Damascène et un monothéisme quadrangulaire orné sur trois faces de bas-reliefs de style alexandrin : diverses inscriptions du Haurân ont complété sa récolte, aujourd'hui déposée au Musée de Damas dont il a surveillé lui-même avec un soin persévérant l'organisation.

De Héliopolis proviennent quatre statues en basalte qui ont été transportées à Alep pour y former le noyau d'un futur musée, spécial à la Syrie du Nord. Le champ de ruines à Héliopolis est très étendu et l'on pourrait y recueillir dans l'avenir d'importants débris qui sont encore à fleur de sol.

Les officiers qui tiennent garnison dans la Syrie centrale ont souvent fourni de précieux renseignements sur les sites peu connus : par exemple le commandant Maignan a signalé un tombeau en forme de pyramide et décoré d'images en relief. Près de Zolde, dans le Liban, on a découvert les ruines d'une grande villa romaine comprenant deux galeries qui donnent sur une cour centrale, une dizaine de pièces dont six sont pavées de mosaïques et une importante installation de bains. Les travaux de déblaiement ont été dirigés par M. Bruse.

L'étude des monuments des Croisades avait été confiée à M. Camille Enlart qui est resté cinq mois sur place et a fait un très grand nombre de relevés : dans la cathédrale de Tortose, qui est un des plus beaux spécimens de l'architecture romane en Orient ; dans les églises de Beyrouth et de Djebail ; dans l'église de Belzout, monastère cistercien du xii^e ou du xiii^e siècle, pendant que l'architecture attachée à la mission, M. Jussierand, étudiait les églises d'Halep et d'Amioun dans la région de Tripoli. En Palestine, M. Enlart a consacré cinq semaines à l'étude des églises des Croisés. Grâce à l'intervention du Gouverneur britannique il a pu le premier entrer dans l'église de Ramlah et photographier l'intérieur de la Mosquée des Patriarches à Hébron. De ces divers voyages il a rapporté quatre cents clichés et un grand nombre de plans, dessins et esquisses, qui lui fourniront la matière d'un ouvrage d'ensemble sur l'Art des Croisés, destiné à prendre place dans la Bibliothèque du Service des Antiquités.

L'étude des châteaux francs a été amorcée par M. Jussierand, qui a relevé le plan de la grande salle du château de Tartose, visité le château de Beaufort et visité le Soudan et étudié en détail le château de Qabel el-Djoudi. Enfin à Damas il a travaillé avec M. de Looze.

M. Viridieul expose à ce propos les mesures prises pour l'organisation des Arts musulmans. L'Académie sait quelle importance le Général Gouraud attachait à cette partie de notre tâche scientifique, à la fois pour montrer aux populations indigènes le cas que la France fut d'un passé si glorieux, et pour faire revivre les industries arabes en enseignant au pays à en tirer des ressources nouvelles. Il a été secondé très habilement dans ce dessein par notre missionnaire M. de Looze, qui s'est attaché aussi avec beaucoup de ténacité à faire réussir l'achat de la maison Azem à Damas, destinée à devenir le siège de la nouvelle École des Beaux-Arts et à servir de musée pour les collections d'art musulman.

Enfin au mois de juillet 1922 le Haut-Commissaire inaugura le Musée de Beyrouth réservé aux antiquités du Grand Liban, c'est-à-dire à l'archéologie phénicienne et syrienne, l'ancien musée provisoire, qu'il faut le agrandir et compléter par la suite. On y a rassemblé tous les objets de couverts par les différentes missions et par le Service lui-même. A cette collection s'est ajoutée celle des Pères Jésuites de l'Université de Saint-Joseph, qui avait été consti-

tuée en grande partie par les soins du P. Sébastien Benzovallie, correspondant de l'Académie.

En terminant, M. Virolleaud rappelle la part prise par le Service des Antiquités à l'Exposition de Marseille et à l'Exposition temporaire du Louvre. Il mentionne les publications faites dans *Syria* par M. Perrot, M. de Laroey, Mlle de Laessle sur les résultats de leurs explorations, et par le P. Monterde sur les inscriptions grecques et latines du Musée d'Adana. Il signale un livre paru dans la Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités, ouvrage en arabe traduit et annoté par M. Fagnan, et deux volumes mis sous presse, l'un de M. Contaux sur la *Géographie syro-hittite*, l'autre de M. Gaudefrid De-mambynes sur une description de la Syrie par un géographe arabe. Trois autres volumes sont en préparation, parmi lesquels figure celui de M. Edart sur l'*Art des Grecs*.

On voit quelle activité intense a régné dans cette province de la science française pendant l'année scolaire 1921-22. Nous n'avons sans doute pas enregistré d'aussi beaux résultats pour 1922-23, à cause des changements survenus dans l'administration supérieure de la Syrie et, plus encore, à cause de la diminution des crédits accordés par le Parlement et des grands retards apportés au vote définitif du budget. Nous souhaitons néanmoins que sous l'énergique impulsion du nouveau Haut-Commissaire, M. le Général Weygand, les travaux reprennent à l'automne leur cours normal et permettent de continuer l'œuvre si brillamment commencée pendant les deux années précédentes. L'honneur de la France et l'intérêt de la science y sont tous deux engagés.

.

De Jérusalem nous est venu le rapport du R. P. Lagrange qui, à notre grand regret, sera le dernier et qui récapitule d'abord, comme l'année précédente, les cours et conférences de l'École Biblique, pour faire juger de la diversité des enseignements que nos missionnaires y peuvent recevoir. La liste expose sur l'Ancien et le Nouveau Testament, cours d'assyrien, d'hébreu, de syriaque, d'arabe et de grec. — Leçons plus spécialement archéologiques sur la géographie de la Terre-Sainte, la topographie de Jérusalem, la Galilée et la Samarie, les lieux saints et leurs monuments. — Conférences à Jérusalem et à

Bevrouth, promenades, excursions et voyages, fouilles, études de ruines, recherches de monnaies et d'inscriptions, tels sont les travaux quotidiens des maîtres et de leurs élèves. Les noms des Pères Dhorme, Carrere, Savignac, Janssen, Abel, Vincent, bien connus de l'Académie, garantissent la valeur de cet enseignement.

L'École corbale n'est pas en vain tout dans cette région de l'Orient, puis que le Directeur rappelle que si deux professeurs de l'École ont pu fouiller à Heliopolis et y découvrir une belle salle entièrement pavée de mosaïques (*Comptes rendus*, 1922, p. 44) c'est sur la demande du Directeur anglais du Service des Antiquités qu'ils ont entrepris leur travail. Les autres chantiers anglais et américains de M. Gray, de M. Garstang, de M. Albright, du Dr Fisher, ont été visités par les visiteurs de Heli, très cordialement accueillis par leurs collègues étrangers.

Le rapport consacre un paragraphe spécial au pensionnaire dont les frais de voyage et de séjour ont été à la charge de l'Académie pour l'année 1922. M. Kocher a résidé en Palestine pendant cinq mois, du 2 mars au 7 août. Il a suivi les cours d'arabe et d'araméen, d'épigraphie grecque, d'archéologie sémitique, de topographie et de géographie, d'histoire religieuse. En participant aux promenades, il a pris connaissance d'une façon très complète de l'ancienne Jérusalem et il a voyagé dans le reste de la Palestine. Il est allé deux fois suivre les fouilles du Dr Fisher à Beisan; il a vu les anciens chantiers de Lammah, Megiddo, Thabor et Tapharnath. Ses excursions l'ont mené au sud jusqu'à Hébron, Bersabee et Gaza; à l'est, vers Jerticho, le Jourdain et la Mer Morte; à l'ouest vers Bethoron, Madinat Tzeret, Fannous, Sioq, His et Haseleh; au nord en Samarie et en Galilée. Enfin il a tenu à voir la Syrie on il est retourné jusqu'à Haleb, le Liban et Tripoli, en revenant à Bevrouth après avoir visité Sidon et Tyr. Durant ce voyage, il a acquis un manuscrit éthiopien, la version d'Isaïe et des copies de texts cabalistiques ainsi que quelques menus objets. Il est revenu par Constantinople et l'Europe Centrale.

Peut-être l'Académie jugera-t-elle qu'en dehors de ce résumé succinct sur le séjour de son chargé de mission, il lui eût été utile de recevoir de M. Kocher lui-même un court rapport sur ses travaux et ses voyages. Il conviendrait d'établir que les jeunes savants pensionnés par nos soins doivent, comme les autres chargés de missions, adresser à l'Académie un compte rendu sur l'em-

ploi de leur temps. C'est un contrôle nécessaire pour éviter tout mécompte sur les résultats attendus.

L'Ecole d'Archéologie de Jérusalem a été et reste en bonnes mains. La nomination de P. Dhorme pour succéder au P. Lagrange, nous est le sûr garant d'une direction éclairée et ferme qui continuera les traditions de l'ancienne et fera prospérer le nouvel établissement pour le plus grand bien des études orientales. De son activité, poursuivie parallèlement avec celle du Service des Antiquités en Syrie, l'Académie peut espérer les plus heureuses conséquences.

E. POTTIER

BIBLIOGRAPHIE

J. DELAPORTE. — Musée du Louvre. Catalogue des cylindres, cachets et pierres gravées de style oriental. t. II Acquisitions. — Avec le concours de M. F. Thureau-Dangin pour la partie épigraphique. Paris, Hachette, 1933, gr. in-4°, 97-230 p., 61-128 pl.

Dans un premier volume paru en 1930, M. Delaporte avait réuni les cylindres et les empreintes provenant des fouilles régulières exécutées par la France à Suse, Tello et en divers autres points de l'Asie Occidentale. Ce guide était d'autant plus précieux que la grande majorité des cylindres ou cachets a une provenance indéterminée et que l'auteur posait ainsi les bases d'un classement sûr pour les monuments similaires. La division par familles assurait la répartition géographique des objets ; la soie qu'avait pris en outre M. Delaporte de publier des empreintes provenant de tablettes souvent datées permettait de fixer l'époque des monuments.

Le second volume du Catalogue contient les cylindres, cachets et pierres gravées provenant d'acquisitions ⁽¹⁾, c'est-à-

dire des monuments dont le lieu d'origine n'est connu que par l'affirmation des vendeurs. Comme les cachets en raison de leur exiguïté sont aisément transportables, cette affirmation perd beaucoup de sa valeur ; c'est, en ce cas, le style seul des monuments qui permettrait leur classement. M. Delaporte ayant pour guide son premier volume, a pu répartir ces monuments avec assez de précision, pour en faire des documents de valeur archéologique, malgré l'incertitude de leur origine.

L'ouvrage contient 62 planches représentant, quelquefois sous plusieurs aspects, 1 350 monuments de toutes époques, reproduits avec une grande finesse.

M. Delaporte a adopté pour chaque série une classification par sujets, qui respecte cependant l'ordre chronologique. De cette façon la confrontation des motifs est possible ; en même temps la succession des planches rend compte de leur évolution. Ceux qui consulteront cette description si détaillée et si précise regretteront sans doute que M. Delaporte se soit efforcé de rester toujours objectif, et qu'il n'ait pas tenté l'explication des scènes ou des motifs, ainsi qu'il l'avait fait dans de précédents ouvrages.

L'étude des cylindres est d'importance

(1) Les planches 51 à 56, parues dans le précédent volume et consacrées aux acquisitions, doivent être insérées au début du tome II.

capitale pour la connaissance de la civilisation de l'Asie Occidentale. Nous y retrouvons le reflet de la pensée religieuse de chaque époque. Mais la valeur de ces monuments n'est pas simplement documentaire ; ce sont, pour beaucoup des objets d'art merveilleux, grâce au choix qui a pu présider aux acquisitions. On trouve donc dans les intailles du Louvre, en même temps que des renseignements archéologiques précieux, un abrégé de la gravure orientale sur pierre dans ce qu'elle a de plus parfait. Les collections du Louvre avec environ 2 500 monuments, de la Bibliothèque Nationale et du musée Guimet publiées également par M. Delaporte, la collection de Clercq, constituent un ensemble unique. À l'exception des intailles orientales du musée de Bruxelles, des sceaux hitites de l'Asiatic Museum d'Oxford, et de quelques collections particulières, aucun grand musée étranger n'a publié jusqu'ici de catalogue méthodique de ses cylindres et cachets.

G. GUSTYAL.

CHAMBERS-F. JEAN. — *Le Milieu biblique avant Jésus-Christ. Tome I : Histoire et Civilisation*. Un vol. in-8° de xxi et 339 pages. Paris, Geuthner, 1922.

Dans ce premier tome on trouvera un résumé, au courant des derniers travaux, de l'histoire de Mésopotamie, d'Égypte, de Canaan et de la mer Égée, en somme un aperçu du monde oriental depuis les temps les plus reculés jusqu'à Jésus-Christ. L'auteur, qui compte parmi nos bons savants ologues et qui a une grande pratique de l'enseignement, a groupé ainsi à la portée de tous, des matériaux généralement très dispersés. Nous ne pouvons

guère à relever qu'un flottement marqué dans la chronologie babylonienne où l'on voit — à tort — la chronologie longue (p. 13, Naramsin, 3750 et p. 22) et tantôt la chronologie courte (p. 216, Naramsin, 2600). Une large place est faite à la Grèce et à Rome puisque, avec le temps, ces deux pays verront leur civilisation fusionner avec la civilisation orientale sous l'influence des idées bibliques.

Les appendices, constitués par des tableaux chronologiques, rendront service. Pourquoi n'y avoir pas ajouté la liste des rois de Phénicie, de Damas, d'Israël et de Juda ? Le volume se termine par un lexique-index dominant la liste des noms ou mots remarquables et ajoutant nombre de détails, sous forme de brèves définitions, aux explications du texte.

G. GUSTYAL. — *La Civilisation égéenne. Bibliothèque de synthèse historique, dirigée par Henri Berr, n° 9*. Un vol. in-8° de vii et 471 pages. Paris, la Bibliothèque du Livre, 1923.

On ne pouvait attendre de M. Glotz qu'une œuvre restrictive sur la civilisation égéenne qu'il a étudiée depuis longtemps ; le lecteur ne sera pas déçu. Soit plutôt au programme de la collection, le savant auteur, après une introduction fixant la chronologie et donnant un aperçu historique des peuples égéens, décrit leur vie matérielle (costume, parure, armement, habitation), reconstitue — c'est là qu'on lira les pages les plus neuves — leur vie sociale, régime social, gouvernement, agriculture, industrie, commerce et relations internationales, leur vie religieuse (féodalisme, divinités anthropomorphes, lieux de culte, cérémonies du culte, culte des morts, jeux, enfin leur,

vie artistique et intellectuelle (art, littérature et langue).

Devant un ouvrage si solidement établi et si bien présenté, on est tenté de renoncer aux observations de détail en constatant le peu d'intérêt qu'elles présentent. Cependant, si ingrat que soit son rôle, la critique doit le remplir.

Le brillant aperçu historique que M. Glotz a tracé de main de maître ne va pas sans quelques constructions qui, pour être plausibles, restent du domaine de l'hypothèse. Le lecteur en est généralement averti, mais il arrive qu'emporté par le sujet, la plume prend un contour d'une précision excessive. Ainsi quand il est dit (p. 53) qu'au cours du Minoen Récent II « Minoë se fait bâtir une salle du trône, où il siège comme grand prêtre, et une villa pourvue d'une basilique où il siège comme grand juge. Son tribunal acquiert une réputation de sévérité qui restera. » L'image est jolie ; mais ce n'est qu'une image. Il est fort douteux que la salle qualifiée « salle du trône » par M. Evans soit autre chose, avec les minuscules pièces attenantes, chambre à coucher et cuisine, que l'appartement d'un fonctionnaire du palais. Quant à la villa nous ne savons rien de son propriétaire ni de sa destination.

Pour la chronologie, nous sommes d'accord avec M. Glotz. Toutefois, la limite de 1200 adoptée pour la civilisation égéenne est un peu haute si l'on admet la date de 1180 (ou une date voisine) pour la prise de Troie, d'autant que la chute de Troie n'amena pas brusquement la fin de la civilisation égéenne : la céramique mycénienne continue à être en usage dans les premiers temps de Troie III.

De l'intéressante étude qu'il consacre à

l'armement et, en particulier au poignard et à l'épée, M. Glotz ne conclut pas, bien qu'elle apparaisse à Mycènes plusieurs siècles avant de se montrer en Crète, que la longue épée fut fabriquée en Argolide avant de l'être en Crète. Il ne faut évidemment pas se laisser illusionner par le hasard des trouvailles et une découverte pourra venir confirmer l'opinion de M. Glotz. Cependant, la conquête de l'île par les Mycéniens continentaux ne peut guère s'expliquer que par la supériorité d'armement de ces derniers.

Le matériel archéologique est très habilement mis à profit pour restituer la vie sociale des anciens Egéo-Crétois. Peut-être, le terme de « clan » n'est-il pas à sa place ici, du moins avec le sens que lui donnent les ethnographes de « groupe d'apparentes » autrement constitué que par la filiation directe.

Nous avons trop nettement pris position (Syria, 1922, p. 84 et 1923, p. 253), contre l'hypothèse de Minoenne venant construire dans l'île du Pharos, c'est-à-dire en vue d'une côte à peu près déserte, un immense double port (un seul bassin mesurerait soixante hectares) précédé d'un vaste avant-port, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur cette idée de M. Raymond Weil que M. Glotz, après M. Evans, lie et pour un fait argués. Nous pensons que l'hypothèse de la construction de ce port par les Minoens — que M. Joubert ailleurs repousse — est inadmissible, mais également l'existence d'un port construit, qu'aurait découvert M. Joubert, car M. Souleyre a trouvé dans la grotte de Bâns (Algérie) des dispositions toutes semblables et il est vraisemblable qu'on en découvrira ailleurs. Tous ceux qui ont voyagé en Méditerranée ont re-

marqué des arasements qui semblent établis de main d'homme et qui, cependant, ne sont dus qu'au travail nullement des Phéniciens⁽¹⁾.

On regrettera que M. Glotz remette en faveur le terme de « fénelisme » que les historiens des religions avaient réussi à écarter à la suite de Tylor et de Tiele (1). Intituler un chapitre « Fénelisme » et un autre « Divinités anthropomorphes » ne répond pas à la réalité des faits, car il n'y a pas de différence entre l'idole et le fénelis. Celui-ci peut même revêtir plus ou moins la forme humaine, et c'est le cas du bouchier en huit.

Les rapports de la Crète avec la Syrie sont bien indiqués quoiqu'on tende à exagérer l'emprise réelle des Minoens sur ce pays. Après avoir été la « tarte à la crème » des archéologues, les Phéniciens en voient aujourd'hui fort justement diminués quand on ne les supprime pas tout à fait. Il n'apparaît pas dans les fouilles pratiquées jusqu'ici en Palestine que « la Syrie méridionale fut complètement transformée par les Pelesati (Philistins) et les Zakkari ». L'assimilation de ces envahisseurs par la civilisation cananéenne paraît s'être facilement effectuée. En tout cas, on ne peut dire qu'ils « acclimatèrent en Canaan la vigne et l'olivier », qui y prospéraient depuis longtemps comme l'attestent les récits de campagne de la XVIII^e dynastie égyptienne.

Ces remarques ne font que souligner

l'incertitude, où nous sommes, touchant tant de questions difficiles que M. Glotz a abordées de front avec une science à laquelle on ne peut que rendre hommage et qu'il a traitées avec un agrément dont le public le remerciera.

R. D.

Ch. PICARD. — *Ephèse et Claron. Recherches sur les sanctuaires et les cultes de l'Ionie du Nord* (123^e fascicule de la Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome). Paris, de Boccard, 1922.

Tout lecteur non prévenu ressentira quelque surprise en constatant que sur ce sujet, qui tout d'abord semble un détail d'histoire locale, M. Picard a écrit un énorme volume de plus de 800 pages, bourré de notes et de références, véritable monument d'érudition. Le sous-titre pouvait cependant avertir que l'auteur embrassait dans cette monographie un assez vaste domaine géographique et se proposait d'en tirer des conclusions générales, intéressant à la fois le monde grec et le monde oriental. C'est là, en effet, le nœud de la question. Quels rapports unissent la mythologie et la liturgie des Grecs d'Asie avec celles des Orientaux ? Sous cet aspect on voit tout ce que le programme contient de problèmes importants et complexes et, si quelque chose peut étonner, c'est la hardiesse avec laquelle M. Picard a résolu d'abord une analyse qui exigeait une connaissance exacte des documents orientaux comme des documents helléniques. À cet égard ses recherches, ses lectures, sa rédaction supposent un labeur considérable, et quand on pense qu'en même

(1) Déjà BARNET, *Mission de Phénicie*, p. 321 l'a remarqué : « À la vue de ces arasements, on songe d'abord à un travail artificiel. Il n'en est rien ».

(2) TIELE, *Monnet de l'histoire des religions*, trad. Maurice Vernes, 2^e éd. Paris, Leroux, 1885, p. 45. De même CHASTREY et LA SALLE.

temps il a dû diriger une grande école, s'occuper des questions administratives et des travaux des pensionnaires, négocier et mettre en œuvre plusieurs fouilles, publier le *Bulletin de Correspondance hellénique*, on se demande par quel miracle il a réussi à mener à bonne fin tant d'affaires. Non seulement son livre ne donne l'impression d'aucune hâte, mais on y admire, au contraire, des qualités étonnantes d'exhaustivité de connaissances et de réflexion. Malgré la multitude des petits détails qui s'enchevêtrent dans la trame de l'ensemble et qui neissent et se perdent souvent explorés et souvent rejetés dans les notes, l'ordonnance générale reste logique et claire, les divisions méthodiques. Nulle part on ne sent de confusion ni de longueur inutile. C'est certainement un des meilleurs ouvrages qui soient sortis du fécond laboratoire qu'est l'École d'Athènes.

Ne pouvant pas exposer ici tous les résultats de cette longue étude, je signalerai surtout ce qui intéresse l'archéologie orientale. Au cours de ses démonstrations l'auteur réagit souvent contre la théorie, développée surtout par Grunert, de l'hellénisme presque exclusif du monde, et de l'origine purement occidentale qu'il conviendrait d'attribuer aux mythes propages sur cette terre asiatique. C'est le contraire qui aujourd'hui nous apparaît comme vrai et les sources orientales de la plupart des cultes romains ne font pas de doute pour M. Picard. C'est le point capital de son étude et la réalité archéologique, après les fouilles, comme la réalité linguistique, après l'étude des noms de lieux, démontrent les assertions du savant allemand. L'examen du trésor d'Éphèse, en particulier, atteste la force des traditions orientales établies sur place depuis la période hittite.

Ce dernier nom revient assez fréquemment dans l'ouvrage : l'énigme de cette civilisation, vers laquelle convergent aujourd'hui les efforts de tant d'érudits, préoccupe visiblement l'auteur. Maintes fois il aborde le sujet de différents côtés, avant de lui consacrer un chapitre d'ensemble (p. 354), où il précise la comparaison entre les organismes religieux d'Éphèse et ceux de « l'ancien empire oublié » : culte de la Terre Mère, érection des prêtres, légende des Amazoïes, procédés d'architecture, d'art décoratif, types des ex-votos, le pnyxis, etc. Avec la Grèce et la civilisation égéenne, les rapports n'apparaissent pas moins étroits. En somme, on se représente sans justesse l'Égée comme au centre d'un sautoir humain oriento-asiatique dont l'ensemble s'est formé au cours du second millénaire, sous les influences combinées de l'Égypte, de l'Assyrie et du monde mésopotamien. Je ne puis pas donner ici le détail de la démonstration, mais les conclusions en sont, comme on le voit, d'un intérêt capital.

M. Picard se garde de tomber dans le défaut commun à tant d'archéologues qui est de suivre le développement d'un type à travers le monde, sans admettre que d'autres régions aient pu simultanément créer le même motif. Il n'est pas monogéniste, et il a bien raison. C'est ce qui lui a permis de reprendre l'étude, déjà faite par G. Radet et par G. Thonigson, de l'Artémis asiatique, de la statue *kypréa*, et d'y apporter des considérations nouvelles. La « Dattre des Fauves » lui semble apparaître à peu près simultanément en Grèce et dans la Mésopotamie. Mais sur toutes les représentations égéennes la déesse est sans ailes ; c'est l'art asiatique qui a imposé le type ailé. Le groupement avec les animaux

n'est pas *parifigue* comme on l'a cru, il dérive du motif du combat qui est oriental. L'attribution fut progressive.

Élevé à l'école du maître qui, le premier chez nous, a uni la connaissance approfondie des monuments orientaux à celle des monuments grecs, j'ai pendant toute ma d'enseignement essayé de persuader à nos élèves que toute carrière d'helléniste nécessitait d'abord l'apprentissage de l'orientalisme. M. Picard est dans la jeune génération de nos archéologues celui qui justifie le mieux cette opinion et qui marque la voie où d'autres « Athéniens » s'engageront à leur tour. Sa thèse, si riche en documents comme en idées, est un heureux composé de sciences orientales et de sciences helléniques. La Grèce y a la première part comme il est naturel dans un travail sur l'Ionie. Mais l'éducation nettement orientale de cette Grèce d'Asie est mise en lumière avec une netteté qui relègue à l'arrière-plan les théories qu'un faux amour de l'antiquité grecque inspirent à certains de ses partisans trop pressés de proclamer son autonomie et son indépendance absolue. On ne doit jamais renier ses parents ni ses ancêtres. Les fouilles de l'Ionie, qui étalaient ses archives de famille au grand jour, nous montrent que la Grèce elle-même n'a jamais répudié ses origines asiatiques et qu'elle se sentait assez forte, assez sûre de son genre propre, pour reconnaître « qu'on est toujours le fils de quelqu'un ». Apollon de Clarus et Artémis d'Éphèse prolongent leur existence avec l'Apollon de Delphes et l'Artémis de Délos. Dans le beau livre de M. Picard la Grèce d'Asie et la Grèce d'Europe s'unissent fraternellement pour nous offrir le double aspect, réel et vivant, de « l'hellénisme ».

E. PORRINA.

Voyage du marchand arabe Sulaymân.
Traduit de l'arabe par Jeanne FERNAND.
— Les classiques de l'Orient,
tome VII. — Vol. de 138 pages. Paris,
Librairie 1922.

La *Collection des classiques de l'Orient*, dont les premiers tomes ont mis à la portée du public des universités de l'Extrême-Orient voir *Journ. as.*, 1922, t. p. 114-116), inaugure avec le présent volume une série consacrée à la littérature arabe. Mais l'œuvre choisie nous ramène par son objet à l'Inde et à la Chine.

Le *Voyage du marchand arabe Sulaymân* avait attiré l'attention de deux orientalistes de valeur, Renaudot et Bernaud. Ce dernier, qui explora avec une grande maîtrise les géographies arabes, aurait pu donner une traduction irréprochable, si l'Inde et la Chine avaient été mieux connues à son époque. M. Gabriel Ferrand a l'heureuse fortune de pouvoir évoluer avec aisance dans plusieurs disciplines linguistiques. En outre, les rivages et les îles de l'Océan indien n'ont plus de secrets pour lui : on peut s'en rendre compte à lire les nombreuses études publiées dans le *Journal asiatique*, ainsi que les magistrales *Relations de voyages et textes géographiques relatifs à l'Extrême-Orient*. C'est dire assez combien la présente traduction donne une entière confiance, qu'on l'envisage du point de vue du texte arabe ou de celui des données géographiques. Cette *Collection des classiques de l'Orient* s'adresse au grand public, ce qui explique l'absence de notes et la réduction du *Glossaire* : pour le commentateur et les rapprochements avec d'autres textes, il est nécessaire de se reporter aux *Relations de voyages*.

Ce volume, orné de superbes bois dessinés et gravés par Mlle Andrée Karpelès, contient la traduction du texte d'un seul manuscrit, qui renferme deux œuvres distinctes : le voyage du marchand Sulaymân (p. 23-73), et un complément rédigé par Abû Zayd de Sirâf sur des données fournies par des marchands (p. 74-140). Depuis cette publication, M. Ferrand a et a amené à l'étude de près la réalité du voyage de Sulaymân, à laquelle il croit en partie. *Journ. as.*, 1923, I, p. 21-35; voir sur Abû Zayd la notice de M. Carré de Vaux, *Penseurs de l'Islam*, II p. 33-59; *Encyclop. de l'Islam*, I, p. 863).

Pour mesurer la place qu'occupe dans la littérature arabe le récit de Sulaymân, peu importe qu'il soit la relation d'une exploration personnelle, ou qu'il soit, comme l'œuvre d'Abû Zayd, une compilation écrite d'après plusieurs informations. Retenons les dates des deux ouvrages, 851 et 918; elle nous permettent de noter des coïncidences pleines d'intérêt. La période qui s'étend de 850 à 950 voit fleurir une série de géographes célèbres : Ibn Khurdâdhbih, Ya'qûb, Ibn al-Faqîh, Ibn Rûstah, Qudâmâ, Balukhî, Mas'ûdî. Mais en dehors de ces productions de professionnels, d'autres faits témoignent que cette époque peut être caractérisée par une curiosité géographique peu banale. Quelques années avant le voyage de Sulaymân, sous le règne et sur l'ordre du calife Wathîq, l'interprète Saliâm effectue son enquête sur la meraille de Chine (cf. Carré de Vaux, *op. cit.*, II, p. 43-47), et l'astronome Muhammad Ibn Mûsâ al-Bîrûnî part en mission pour voir les corps des « Gens de la caverne » (cf. Kienrich, *op. cit.*, p. 78). C'est au dé-

but du 1^{er} siècle que se place l'ambassade au prince des Bulgârs de la Volga, envoyée par le calife Muqtadir, et dont Ibn Fadlân rédigea la relation (*Enc. de l'Islam*, I, p. 806-807; II, p. 308). Enfin, le poète Abû Dulâf parcourait l'Asie Centrale vers 940, à la suite d'une ambassade qui entraînait en Chine, sur l'ordre du géographe Jeihânî, vizir des Samanides de Bokhara (Farras, *Relations*, I, p. 89).

Toutes ces relations furent copieusement utilisées dans la suite par les géographes en chambre. Le succès des récits de Sulaymân et d'Abû Zayd fut assez grand, tant auprès des conteurs populaires que des savants les plus sérieux. J'en veux pour exemple la division et la hiérarchie des rois de la terre (p. 87), peut-être empruntée aux Chinois ou aux Indiens (cf. Basset, *Mon. Ind. Indes*, XVIII, b, p. 293-295), qu'on peut lire, parfois un peu déformée, dans Ibn al-Qutîbî (p. 254), Yâqûbî (I, p. 53-54), Mas'ûdî (*Prairies*, I, p. 311-313), Ibn al-Faqîh (p. 136), et aussi dans les *Cent et une nuits* (p. 70-71, cf. *Journ. as.*, 1914, I, p. 113-115). Et combien d'autres détails sont devenus des clichés dans la littérature arabe! Citons les poissons monstres (p. 24; cf. Maquidî, éd. de l'Inst. fr., III, p. 216, n. 8; Cusaux, *Bibliographie*, VII, p. 8; Ibn Karamânî, p. 61), les navires cousus (p. 93; cf. Maquidî, éd. cit., III, p. 302, n. 4; *Mém. Acad. Inscri.*, XXIV, b, p. 222-223). D'ailleurs, M. Ferrand a montré en que des auteurs comme Ibn al-Faqîh, Mas'ûdî, Ibn al-Warîd, avaient emprunté à Sulaymân et à Abû Zayd (*Relations*, I, p. 3, 60-63, 93; II, p. 44, *Journ. as.*, 1923, I, p. 21 seq.); de son côté, Chauvin a fait avec les textes tous les rapprochements désirables (Di-

biographie, VII, p. 8-11, 15, 20, 22, 25, 28, 32, 33, 36, 38-40.

Ces deux textes offrent enfin l'intérêt de nous montrer l'importance du grand commerce oriental, et, à ce titre, leur lecture est pleine de profits pour les historiens de la Syrie. Dans ses *Colonies franques de Syrie*, il y a note qu'à l'époque classique comme au moyen âge la Syrie était en relations suivies avec l'Inde et la Chine p. 104-105, 202, 203, 205, 213-214 : cf. RICHARD, *Mém. sur l'Inde*, p. 190. Dans un passage d'Ibn Khurâdhbeh sur la mer de l'Inde, que Qazwîni reproduit de seconde main, ce dernier auteur cite comme informateur un marchand de Syrie, Abd el-Gaffâr el-Châmî (Ibn Karamânî, p. 30, n. 2).

G. WERT.

GAUTHIER-DENONVILLE. — *La Syrie à l'époque des Mamelouks d'après les auteurs arabes*. Description géographique, économique et administrative précédée d'une introduction sur l'organisation gouvernementale. *Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités et des Beaux-Arts en Syrie et au Liban*, t. III. Un vol. in-8° de cxxx et 286 pages. Paris. Paul Geuthner, 1921.

Pour présenter un tableau de l'administration syrienne en plein éclat de la puissance musulmane, M. G.-D. a choisi l'époque des sultans mamelouks. Au xv^e siècle, la Syrie dépendait d'Égypte, dont le sultan est aux mains d'esclaves, dressés au métier des armes, qui s'emparent généralement du trône par la violence. Pour la plupart, ce sont des illettrés, certains ne savent pas signer de leur nom. Dans une solide et copieuse introduction, qui constitue un

exposé d'ensemble très neuf et très clair, l'auteur montre qu'en dehors des commandements militaires, la participation de l'aristocratie mamelouk au gouvernement de l'empire se limite à quelques emplois de cour — où ceux qui les revêtent continuent leur métier d'esclaves. — et à quelques fonctions d'État (p. LXX). « Les émir s'égarent, intriguent, passent de charge en charge, et pour la plupart meurent jeunes, usés par la vie, bien souvent assassinés », d'où la conclusion ou : « ils ne gouvernent pas ». Ceux qui gouvernent sont les hommes de bureau, ce personnel indigène, musulman, chrétien ou juif qui connaît les rouages d'une administration compliquée, à laquelle M. G.-D. nous initie. Au-dessous du désordre le plus étouffé qui sévit autour du trône, cette administration, qui a bien ses défauts elle aussi, travaille à l'organisation du pays : elle fournit au gouvernement une structure solide. Trop souvent, cependant, elle n'assure que mieux la mise au pillage des riches provinces d'Égypte et de Syrie : il suffit de lire dans Maqrîzi la fortune accumulée par un grand dignitaire tel que l'émir Torontay¹. Ne voit-on pas aussi l'émir Baidâr, sauvé d'une grave maladie, prodiguer de riches aumônes, rendre les biens qu'il avait confisqués et mettre en liberté quantité de personnes détenues dans ses prisons².

Le savoir des fonctionnaires offre le plus curieux contraste avec l'ignorance des hommes au pouvoir. Le *Soubh el-Asha* d'al-Qalqashandî, véritable manuel du parfait secrétaire-rédacteur, dont M. G.-D. traduit les chapitres concer-

¹ QAZWÂNÎ, *Sultans mamelouks*, II, I, p. 314 et suiv.

² *Ibid.*, p. 142.

Livre ne présente donc pas uniquement un intérêt scientifique, il possède aussi une valeur pratique et rendra de nombreux services aux Français appelés à résider en Syrie.

H. D.

PÉRIODIQUE

J. DE MONGEON. — Observations sur la chronologie égyptienne dite « réduite », dans *Revue archéologique*, 1923, I, p. 243-256.

Si le distingué explorateur, également célèbre par ses heureuses découvertes en Égypte et en Perse, n'abordait que les questions de chronologie égyptienne, nousussions laissé à un autre le soin de présenter les observations nécessaires, mais M. de Morgan étend son regard sur toute l'Asie antérieure. Il note en passant quelques erreurs bien connues dans la restauration si monumentale que nous propose par Dieulafoy, mais ce n'est là qu'un épisode destiné à montrer « jusqu'où peut aller le manque de réflexion » et « avec quelle facilité, dans le monde savant, on accepte sans broncher, les absurdités les plus notoires, soit par ignorance, soit par timidité, soit par engourdissement intellectuel. » Voilà un monde savant bien borné et digne d'exciter la verve d'un tempérament dramatique! La sévère réprimande adressée aux moutons de Panurge — cette irrévérencieuse expression est de M. de Morgan — tend à combattre toute réduction aux dates, jadis admises pour ces dynasties thébaines, et par conséquent pour les trouvailles de Negadah, ou pour les plus anciens témoins de la civilisation conservés par le site de Suse. M. de Morgan invoque le témoignage de M. Jequier, mais le savant auteur

de l'histoire de la civilisation égyptienne repousse les 1370 ans que le texte, en mauvais état, de Manéthon intercale entre la fin de la XII^e dynastie et le commencement de la XVII^e dynastie. De toute façon, il faut donc adopter une chronologie « réduite », que ce soit celle de M. Ed. Meyer ou une autre. Une réduction s'impose à quiconque a étudié la civilisation crétoise (*) et si M. Evans, qui a longtemps suivi M. Flinders Petrie, s'est récemment rallié à la chronologie courte, on ne peut vraiment pas l'accuser de n'avoir pas pris le temps de la « réflexion ».

Ainsi, car tout se tient, le « désordre » amené par la chronologie réduite « a gâché toute l'Asie antérieure, l'Égée, » faussé toutes les idées que, laborieusement, on était parvenu à se faire sur l'antiquité de la Chaldée. N'est-ce pas une énormité que le fait d'admettre une erreur de mille ans dans un document officiel aussi précis, aux yeux sérieux qu'ont le texte de Nabouide ?

La question était à peine posée avec cette rigueur de formes que la réponse était apportée par M. Langdon sous la forme d'un prisme qui fournit, enfin, la liste intégrale des anciennes dynasties babyloniennes et, cette fois, il faudra bien reconnaître les montons de Panurge, et imputer aux scribes de Nabouide l'erreur que les assyriologues ont eu le mérite de deviner (*) au prix, il est vrai, non seulement d'une longue réflexion, mais aussi de quelque esprit critique.

RD

(1) Ce que nous avons essayé de montrer, dès 1907, dans *Questions de chronologie musulmane*, est que, chez les musulmans, l'usage de l'ère de Paris, 1807, p. 445-449.

*) Notamment les évaluations de THOMAS & BOWEN dans leur livre XV p. 47-50, sont brillamment confirmées.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Les fouilles de Byblos en 1923.

La troisième campagne de fouilles sur le site de Byblos-Gebeï, conduites par M. Pierre Montet, professeur d'égyptologie à l'Université de Strasbourg et chargé de mission par l'Académie des Inscriptions, a donné des résultats dont l'importance ne le cède pas à ceux



Campagne I. — Les installations réalisées au sud de la ville des Croisés.

des précédentes campagnes. Nous publions ici les lettres que M. Montet a adressées à M. Cagnat, sous votre protection, de l'Académie des Inscriptions, pour le mettre au courant de nos découvertes au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Nous remercions vivement

M. Cagnat de l'autorisation de publication qu'il nous a donnée.

Dijon le 26 octobre 1923.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE PERPETUEL

Nous avons continué à travailler dans l'ancien cimetière muséum, près de la mer, au nord et au sud de l'hypogée déjà exploré (*). Au sud, un puits circulaire paraît s'enfoncer profondément dans le rocher. Nous avons complètement enlevé le dallage de gros blocs qui le recouvrait et nous sommes en train de le vider. Son diamètre est de 2 m. 50 ; mais ceux qui l'ont creusé avaient d'abord taillé dans le rocher un cercle ayant plus de 5 m. de diamètre. Au début, le vidage allait assez lentement, parce qu'il fallait casser de gros blocs qui bouchaient l'orifice du puits, mais maintenant il n'y a que de la terre.

Ce puits est séparé par un banc de rocher de 2 m. d'une autre grande excavation dont je n'ai pas encore complètement reconnu le dessin. Cette excavation qui s'enfonce profondément est entièrement bouchée avec de gros blocs. Visiblement, on n'y a pas touché depuis que ce travail a été fait. Si, au fond de ce puits, il y a des chambres à sarcophages, le contenu sera intact. J'aurais moins de confiance dans le puits circulaire, mais ce n'est qu'une impression.

Plus au nord, nous avons l'orifice de deux autres puits.

Dijon le 31 octobre 1923.

M. MONTET, LE SECRÉTAIRE PERPETUEL.

En continuant à vider le puits le plus avancé (au nord-est de l'hypogée n° 1,

* Il s'agit de l'hypogée, numérotée 1, explorée l'an dernier par M. Virolleaud et publiée par lui dans *Syria*, 1922, N° 1, p. 11.

celui qui est publié dans Syria, III), nous avons rencontré à la profondeur de 6 m une niche creusée dans la paroi est et, en creusant davantage, la véritable porte, murée, vient d'apparaître. Le tombeau est donc intact, ce que je savais déjà. Il ne reste à atteindre le fond du puits. Après cela, on enlèvera pierre par pierre le mur qui nous sépare de la chambre.

Le tombeau se composait d'un cube et cubitour d'at il ne reste presque rien près



Croquis 2. — Groupe Est-Ouest du tombeau III.

d'un soubassement de 6 rangées de grosses dalles qui marquait le puits taillé dans le rocher. Cependant une ouverture verticale, carrée, de 6 m. 30 de côté, traversait de haut en bas ce soubassement et correspondait avec une ouverture semblable ménagée à l'angle nord-est du puits. Le conduit n'atteignait pas le fond. Il cessait brusquement à l'endroit où le puits cesse d'être taillé dans le roc et se termine dans le ciment. Cette disposition rappelle le

conduit qui, dans les mastabas égyptiens de l'Ancien Empire, va de la salle où les vivants ont accès au *sardab* où sont entassées les statues du défunt. Un autre tombeau n° IV, situé un peu à l'est présente aussi ce conduit vertical traversant toute la hauteur du soubassement.

Djebah, le 9 novembre 1923

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Dans ma dernière lettre, je vous informais qu'on commençait à apercevoir une porte murée, au fond du puits III, où nous travaillons depuis le 27 septembre. Hier, 1^{er} novembre, nous avons enlevé les pierres et pénétré dans une chambre à moitié pleine de boue. Des jarres émergent de cette boue. Nous nous sommes mis au travail et nous en avons retiré une dizaine. Les unes intactes, d'autres brisées par des éclats de rocher tombés du plafond. Plusieurs contiennent des ossements de bœufs ou d'oiseaux. Cette chambre est soigneusement dalée et elle se termine, du côté ouest, par un mur fort bien construit. J'en conclus que derrière ce mur se trouve la véritable chambre, celle qui contient le sarcophage et les objets de valeur. Dans l'antichambre nous ne trouverons probablement que de la poterie et du bronze, mais il faut faire la part de l'imprévu.

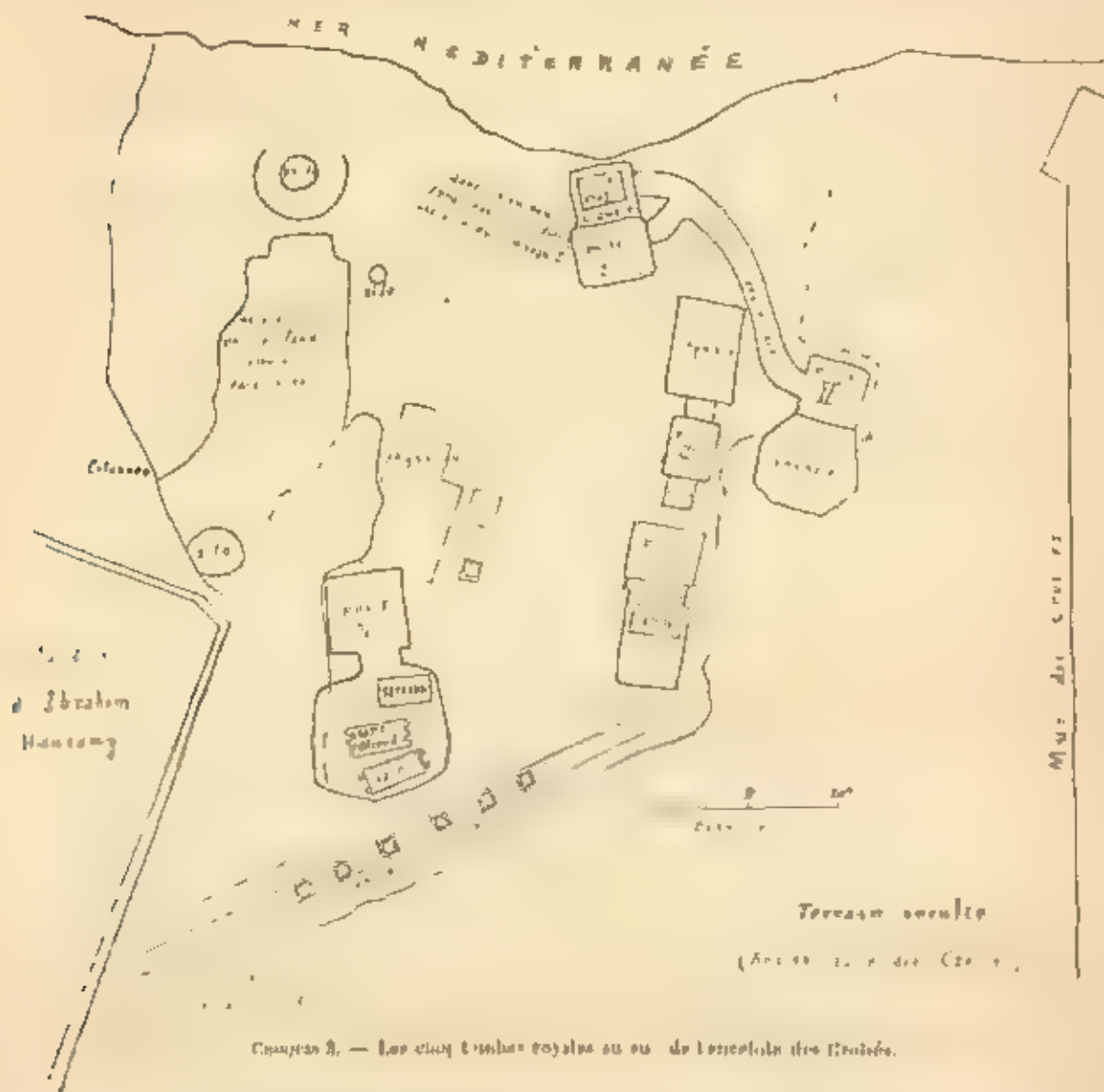
Djebah, le 9 novembre 1923

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Dans ma dernière lettre je vous annonçais que nous étions entrés dans ce que je croyais être l'antichambre de l'hypogée. En réalité, il n'y a qu'une chambre. Elle n'a pas été creusée dans le roc, mais dans la terre, car à partir d'une profondeur de 6 à 8 mètres, le roc

resse et l'on trouve une couche de terre qui a plusieurs mètres d'épaisseur. C'est

la chambre et de bâtir un mur sur les quatre côtés. Le vuic a été formé par



pour ce de raison que des abaissements se produisaient de temps à autre.

Les gens de Byblé ont en tout tort de vouloir ensevelir leur roi — une grande profondeur. Ils ont été obligés de daller

la base inférieure du mur de chaque. Malgré ces précautions, la tour a pénétré dans la chambre par les fissures du mur, tous les objets et en lambeau ou plutôt complètement abîmés le contenu qui était

en bois et plaqué de feuilles revêtues de feuilles d'or très minces. Nous en avons trouvé d'infinies défilées dans l'angle nord-ouest de la chambre. Le mort n'a aucun restant.

Dans le même coin avaient été déposés sur le cercueil, ou dans le cercueil, quelques objets de valeur :

Un bracelet, en or améthyste

Une bague de bronze, mieux conservée que celle de l'hypogée n° 1.

Un rose d'albâtre.

Un pectoral. C'est une feuille d'or qui a la silhouette générale du collier que les Égyptiens appelaient *asakh*, consistant en enfilages de perles tendu entre les deux têtes de faucon. Ici, un orfèvre syrien a rempli un faucon aux ailes tendues entre les deux têtes de faucon. L'oiseau central tient dans chacune de ses serres un anneau à cachet d'où part une corde qui aboutit à un signe de vie un peu fantaisiste, ressemblant autant à la boucle de ceinture d'un qu'à un vase de terre. L'entour en faisait les motifs décoratifs de l'Égypte, mais il les disposait à sa guise pour réaliser une composition neuve et intéressante.

Des perles d'or et de cornaline, la collier qu'elles formaient servait probablement à soutenir le pectoral. Il y a aussi de très petites perles qui devaient être réunies en bagues. Je ne suis pas sûr de les avoir toutes. Lorsque la terre que nous avons retirée de l'hypogée aura séché, nous la passerons au tamis.

Dans tout le reste de la tombe, des vases en poterie, nombreux, variés de forme et de dimensions. Les grandes jarres contenaient des os d'animaux ou un dépôt noirâtre laissé par un liquide. Il faut mettre à part un vase allongé de

faïence, rouge et vert, plusieurs récipients en forme de tikière en poterie fine, sans décor, des vases à huile, des assiettes et des plats.

Dans l'ensemble, cette tombe est moins riche que l'hypogée I. Pas un signe d'écriture. Pour le dater on ne peut s'appuyer que sur l'examen des objets et la situation de la tombe par rapport à l'hypogée I, au couloir souterrain et au puits dans lequel ce couloir aboutit. Le tracé du couloir souterrain semble avoir obéi à la nécessité d'éviter notre tombe. Elle serait donc antérieure à Amenemhat III, mais le moindre cartouche serait mieux noté alors.

En creusant le puits n° II, qui communiquait avec le I par le couloir souterrain, nous avons trouvé quatre clés de bronze et un instrument bizarre en bronze, sortis de cruchet hérissé de dents à tête d'argent. Ces objets étaient déposés contre la paroi ouest du puits, au-dessous du dallage qui en interdisait l'entrée. Ce puits a 12 m² de surface et demandera de huit à dix jours de travail.

Le général Weygand a visité les fouilles mercredi 7 novembre.

(24-1-1925) (25-1-1925)

Monsieur le Secrétaire d'État,

Le puits n° II se jette le couloir souterrain qui part de l'hypogée I n'est pas très profond. Nous n'avons pas tardé à apercevoir la partie murée intacte, ce qui était prévu, puisque les six rangs de dalles, posées au-dessus et débordant dans tous les sens sur le roc, n'avaient pas été touchés. La chambre avait une très médiocre apparence, envahie par la boue, le sol jonché par des morceaux de rocher,

tombées du toit, qui ont fracassé des poteries. On salève d'abord quelques jarres, puis le déblaiement commence en partant de la porte. On retire une douzaine de petits bronzes en poterie vernie, presque tous bien conservés, puis les belles pièces apparaissent :

Un *pectorat*, réplique moins bonne du précédent, travaillé au repoussoir, mais le travail du ciseau n'a pas été fait.

Un *bagne*, grand scarabée d'améthyste sertie d'or et traversé par un fil qui s'enroule autour d'un demi-cercle d'or.

Un *oiseau* brèche grise (ou en serpentine?) et son couvercle. Travail parfait. Le couvercle porte en hiéroglyphes : « Vive le dieu bon, fils de Rê, Amenemhat, Vie éternelle Serviteurs ».

Puis ce fut le tour d'un *coffret*. Il se présentait les pieds en l'air, le couvercle à quelques centimètres. Le désordre avait été produit par la chute d'une grosse pierre qui a brisé une jarre placée tout à côté et par l'effondrement du cercueil de bois. Le coffret est merveilleusement taillé dans un bloc d'obsidienne sertie

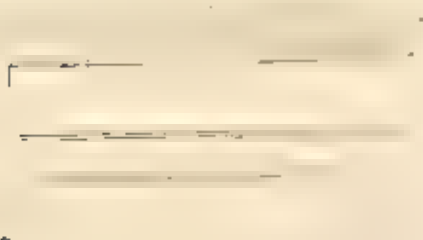


Fig. 1. — Le coffret d'obsidienne

d'or. Il a comme dimensions : 8 cm 3 x 14 cm 3 x 7 cm 4 de hauteur. Le couvercle est également en obsidienne et sertie d'or. Il pose sur un petit cadre d'or formant l'entablement d'une gorge très pure.

Sur le milieu du couvercle, on lit, admirablement gravé : *Vive le dieu bon, maître des deux terres, Roi de la Haute et de la Basse Egypte, Ma'n-kherou-Ré, Aimé de Touti, Seigneur d'Héliopolis, à qui est donnée la vie comme Rê, éternellement*.

Depuis le commencement du travail, nous n'avons cessé d'enlever des merveilles.

Un *pectorat* en cloisonné du même style que ceux de Dahchour. Il est en forme de façade d'édifice et deux images du roi assis flanquent le faucon aux ailes étendues. La chaîne est intacte.

Un *pectorat* en forme de coquille, cloisonné, avec un cartouche royal multicolore, compris entre le scarabée et le faucon aux ailes étendues.

Un *mirrar* (disque sur un papyrus, grandeur naturelle). Le disque est en argent, la tige du papyrus en bois revêtu de bronze (abîmée), l'ombelle et les ornements du bas de la tige en or.

Un *pommant* et une *bâse* de canne en or.

Des *perles* de cristal et de cornaline.

Une *seconde bagne*.

Mais ce n'est pas fini, car le tombeau n'est qu'à moitié vidé.

Pendant ce temps, un troisième puits est en train d'être déblayé. Nous ne l'avons trouvé qu'avec peine. Entre la colonnade corinthienne et le tombeau vidé la semaine dernière (puits III), j'avais remarqué depuis longtemps un étroit conduit vertical ménagé dans un soulèvement de huit ou de dix rangées de dalles. J'étais persuadé qu'il marquait un des angles d'un nouveau puits, mais il aboutit simplement à une petite cavité creusée dans le rocher. J'en ai conclu qu'il marquait l'endroit où, sous

la roche, reposait le défunt et lui fit par trouver le puits qui est aussi traversé de haut en bas par un conduit vertical, bien ménagé dans le blocage de pierre et de ciment.

Je ne cherche plus de nouvelle entrée de tombeau, mais j'achève de doubler l'espace compris entre la mer, le mur des Croisés et la colonnade, afin que le travail de cette année ait ses limites multiples.

Djoudi, le 17 novembre 1923.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL (2).

De très belles pièces ont été encore extraites du tombeau II. J'ai déjà mentionné le vase en brèche, le collier d'obsidienne, le pectoral et le médaillon, la plaque représentant le faucon ailé, la bague. Il est difficile de dire si ces objets étaient dans le cercueil de bois doré et de faïence ou à côté. Le cercueil reposait au milieu de la pièce sur quatre grosses pierres. Dans le carré qu'elles limitent se trouvait encore un sculpté papyriforme (*ⲙⲉⲧⲉⲣⲁⲓ ⲛⲁⲩⲟⲩⲟⲩⲉⲧ*, comme dit très bien le décret de Carope et non pas lotiforme comme le disent trop d'égyptologues). Le bois n'a pas résisté, mais on a la base et l'ombelle en or fixée à un disque solaire en argent.

Une harpe et sa poignée en bois et or. Deux arcs magnifiquement incrustés serpentent le long de l'arme.

Un poignard en or damasqué (la meilleure s'est combinée avec l'argent décomposé du disque solaire et forme des deux côtés de la lame et du manche une croûte épaisse à laquelle je n'ose pas toucher, de peur d'abîmer la décoration).

Une seconde bague.

Un bracelet orné d'un scarabée d'améthyste.

Une chaîne d'argent, de nombreux fragments de récipients d'argent.

Sur les côtés de la pièce, avaient été déposés surtout des vases, plats et récipients de bronze qui ont une belle allure. Il y a encore un grand nombre de pièces intéressantes et de fragments qui ne sont même pas débarrassés de la boue qui les enveloppait et dont l'inventaire demandera quelques jours. Je suis aidé dans ce travail par mon ancien élève de l'Université de Strasbourg, le caporal Gœtz qui accomplit son service dans l'Armée du Levant. Les Sénégalais assurent jour et nuit la garde du champ de fouilles et de mon appartement qui sert de musée provisoire.

J'ai pu entrer aujourd'hui dans le tombeau n° IV. Le puits est plus petit que les autres (2 m. x 2 m.), mais le côté sud est muré et non taillé dans le rocher et cela m'avait donné le pressentiment qu'il y aurait un sarcophage. En effet, le milieu de la chambre est occupé par un très beau sarcophage anépigraphé, mais vide et sans couvercle. L'espace compris entre les parois et le sarcophage est presque entièrement occupé par des murs de gros blocs, en partie renversés, sous lesquels j'ai sporqu des poteries brisées. Cependant le tombeau n'a pas été violé. Si des voleurs avaient soulevé le couvercle, on le retrouverait à côté du sarcophage. D'ailleurs, le dallage protecteur était intact, ainsi que la porte murée qui défendait l'accès de la chambre. Il s'agit main tenant de vider le fond du puits et d'enlever les pierres tombées. Puisqu'il y a des jarres, il y aura sans doute d'autres objets, peut-être un couteau souterrain,

cur de la chambre, j'entendais très distinctement les ouvriers qui travaillaient à la distance d'une dizaine de mètres.

Il y a deux jours, j'ai découvert, à peu près au même moment, deux nouveaux puits dont tous débouchent les abords. L'un de ces puits est à peu de distance d'une colonne qui appartient peut-être aussi que les autres voisins à l'édifice funéraire où les vivants rendaient le culte au roi défunt. Un hypocauste bien conservé est adossé à ces murs. Le second puits est au bout de l'excavation taillée dans le roc que j'ai commencée à dégager au début de septembre, sans me lasser.

M. de Shoh de Perse et le général Weygand ont visité les fouilles.

Djebel, le 21 novembre 1922

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Le Pharaon Ma'o-à-herou-ré, dont le prénom est gravé sur la couverture du coffret en or et obsidienne, est Amouemhat II qui a régné de 1800 à 1792. Le personnage dont j'ai découvert la tombe est donc le fils de celui à qui appartenait l'hypogée n° 1. C'est le fils qui a fait creuser le cou-

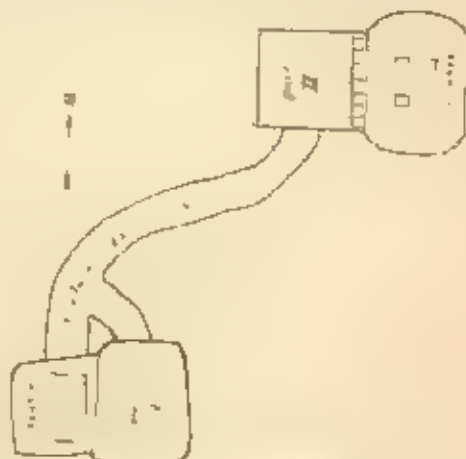


Chaque 2. — Coupe montrant la communication entre les tombes 1 et 2.

luis souterrain partant du haut du puits pour aboutir dans la chambre funéraire du père, en face du sarcophage.

De plus, j'ai maintenant, en trois exemplaires, gravé en hiéroglyphes, le nom de

ce personnage. Il occupe, à l'intérieur d'un cartouche, le milieu d'un médaillon en or et pierres, cal brisé au dessous du scarabée et au-dessus du faucon étendant les ailes.



Cartouche du personnage. — Le scarabée est au-dessous du faucon et au-dessus du médaillon.

On lit encore ce nom sur les deux faces de la harpe où j'ai réussi à faire apparaître un merveilleux travail d'incrustation :

1. Le prince de Byblos *Ipsemouahé*, *renouveau de vie*
2. A fait le prince *Abiemou*, *(juste de parole)*

Ces inscriptions sont précieuses à plus d'un titre. Elles portent une orthographe datée du nom égyptien de Byblos, qui n'est plus *k'p n*, mais déjà *k'p n*, comme au nouvel Empire. Elles nous donnent le titre des personnages qui exerçaient le commandement à Kapi, simples princes *het* *sc*, comme il y en avait en Egypte à la tête de chaque nome. Cependant, ces princes mettent leur nom dans un cartouche, portant des urneus et des faucons et font suivre leur nom d'une épithète *n h m n h* « renouveau de vie » qui s'inspire des épi-

titres pharaonniques : « à qui est donnée la vie éternelle », etc.

Dans le nouveau tombeau à sarcophage (n° IV), j'ai trouvé un vase d'albâtre brisé dont un fragment portait également une inscription hiéroglyphique. Le nom du titulaire est malheureusement illisible :

« Au ka du noble prince, cheikh des cheikhs, prince de Napht..., renouvelé de vie, possesseur de la dignité d'amakhou »

Les hiéroglyphes gravés sur ce vase sont d'un excellent style égyptien sauf une particularité pour la lettre p, mais les hiéroglyphes de la harpè ont un aspect singulier ; ils sont à la fois compliqués et barbares. Il apparaît ainsi que la harpè a été fabriquée et décorée à Byblos même. Elle fait honneur aux orfèvres du pays et même que la plaque d'or dont j'ai parlé dans une lettre précédente.

La harpè du tombeau III est également décorée d'inscriptions très fines. Je reverrai celle du tombeau I qui est à Beyrouth et qui porte peut-être, plus ou moins bien conservé, le nom d'un prince de Napht.

Le tombeau IV m'a déjà fourni, outre le vase d'albâtre, quelques poteries décorées.

Fig. 1. — Harpè n° IV.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL M.

Le tombeau au sarcophage sans couvercle (n° IV) nous ménageait une déception. Il a été violé et pas très anciennement par des gens qui ont laissé dans le fond du sarcophage, en guise de carte de visite, quelques fragments de papier d'emballage et de feuilles de papier d'écolier, sur lesquelles on peut lire quelques mots

d'anglais et peut-être la date de 1851, que l'aspect du papier rend très vraisemblable. Cependant, je ne regrette pas la peine que ce tombeau m'a coûtée, parce que la chaire a été taillée avec beaucoup plus de soin que les autres et que le sarcophage est très beau. Enfin, quelques pièces ont échappé au pillage. Un vase d'albâtre brisé contient encore une ligne d'inscription hiéroglyphique : Au ka du noble prince, cheikh des cheikhs, prince de Napht..., renouvelé de vie, possesseur de la dignité d'amakhou. Le nom est illisible et il n'y a aucun espoir qu'on puisse le déchiffrer, mais l'inscription est précieuse puisqu'elle fournit un nouvel exemple du titre « prince de Napht ». Le personnage enterré dans ce sarcophage doit, à en juger par l'état des os, être contemporain des autres et le mobilier était plus ou moins identique à celui des tombes déjà connues. Cette circonstance nous permet peut-être de savoir ce que sont devenus les objets volés. La pièce la plus caractéristique du mobilier funéraire est la harpè. Or, il y a peu de harpès dans les différents musées. Qui sait si l'une des harpès de Londres ou d'ailleurs n'est pas précisément celle qui a été enlevée à Byblos ?

Je connais plusieurs emplacements de tombeaux au nord des précédents, mais je n'y toucherai pas. Je voudrais seulement, avant de partir, achever d'explorer une autre tombe, la cinquième du cimetière royal dont j'ai découvert l'emplacement il y a une quinzaine de jours. Le puits est déjà profond de 4 m. 50. Il est plus grand que les autres : 4 m. x 4 m. 33. Demain ou après-demain, la chambre apparaîtra. J'espère qu'il est inviolé, mais, depuis l'aventure du tombeau IV, je ne suis plus

aussi affirmatif. Dans le puits, on a ramassé des tessons de poterie décorés qui appartiennent à une époque bien plus récente : les Ramsès ou même les Psa-méth. Sur la paroi sud une inscription en caractères phéniciens a été gravée. Sur les parois est et ouest on a taillé des petites niches qui ont servi peut-être à descendre un sarcophage. La construction funéraire a été moins maltraitée et il sera peut-être, j'espère, d'en faire le plan.

Djebel, le 10 décembre 1923

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL,

Dans ma dernière lettre, j'exprimais l'avis que le tombeau Y auquel nous travaillons en ce moment était sensiblement plus récent que les quatre autres. Je viens d'en avoir la preuve. Nous ne sommes pas encore arrivés à la chambre, mais, dans le puits, les ouvriers ont récolté des fragments de plusieurs vases d'albâtre. L'un d'eux porte six beaux hiéroglyphes les deux cartouches de Ramsès II

<i>Maître des</i>	<i>Maître des Contrastes</i>
<i>deux terres.</i>	<i>Ramsès Meri Amén</i>
<i>Ramsès I^{er}</i>	
<i>et ses enfants</i>	

Les poteries décorées sont ainsi datées, ainsi que l'inscription phénicienne gravée dans le milieu de la paroi sud du puits, qui est la plus ancienne des inscriptions actuellement connues. Elle est si mal placée que je n'ai pu encore la photographier.

Djebel, le 12 décembre 1923

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL,

Je suis entré dans la chambre ouest du tombeau Y. Elle est envahie par la boue et en partie remplie par de très gros éclats de rocher tombés de la voûte qui est si

peu solide que les anciens ont dû l'étayer avec des murs de blocs carrés. Malgré cela, j'ai aperçu tout de suite un sarcophage dont le couvercle avait été déplacé. Mais si, comme je le crois, le tombeau a été violé dans l'antiquité, nous y trouverons encore bien des choses et le sarcophage à lui seul nous paie de notre peine. Le couvercle se termine aux deux extrémités par une tête de lion. Sur la dessus est représenté le maître du tombeau. Son profil est celui d'un Sémite. Il porte une barbe en pointe. Le côté vertical du couvercle, qui est en face de la porte, est occupé par une inscription en caractères phéniciens très bien gravée et lisible. Les caractères, autant que je peux en juger, diffèrent peu de ceux que la stèle de Méss nous a fait connaître, bien qu'ils soient plus anciens de quatre siècles environ. Les mots sont séparés les uns des autres par des traits.

La cuve elle-même est décorée de bas-reliefs et d'inscriptions. Sur le long côté qui regarde la porte, on remarque, en haut, une frise de fleurs et de boutons de lotus ; puis une scène funéraire. À gauche, le roi est assis devant une table d'offrandes, sur un siège à dossier, à pieds de lion. Le côté du siège offre l'image d'un animal fantastique, ailé. Une frise de personnages se dirige vers le roi ; les premiers lui tendent des coupes, les autres, le saluent. Tous sont vêtus d'une longue robe. Le bas-relief était peint et les couleurs ont assez bien résisté au temps et à la boue. Je ne l'ai encore nettoyé que sommairement et bien des détails m'échappent. Il y a un second registre. Les petites côtes sont également décorées, mais ils sont entièrement à dégager, ainsi que le long côté qui regarde le fond. Sur l'un des

petites côtes, je vois le commencement d'une inscription phénicienne.

A 2 mètres de ce sarcophage, il y en a un second sans décoration ni inscription. Il a aussi été violé par des gens qui ont pratiqué un trou dans le couvercle. Nous travaillons activement à déblayer la chambre, mais il a fallu prendre des mesures de sécurité et étayer la voûte, ce qui nous a un peu retardé. La chambre communique par le fond avec des grottes naturelles à moitié pleines de terre. Nous continuons aussi à creuser la puits afin de draguer les portes de deux ou peut-être de trois autres chambres. Me voilà retenu à Djehit pour quelques semaines encore.

Les principaux objets des tombes précédents ont été transportés à Beyrouth et exposés dans un salon du vieux sérail. Ils ont été visités par environ 800 personnes, le 1^{er} juin, de 2 à 3 heures.

Djehit, le 27 décembre 1923.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Les fouilles sont terminées. Il a fallu plusieurs jours de travail pour étayer la voûte qui menaçait de s'écrouler sur les trois sarcophages. Le troisième sarcophage qui n'apparaissait pas encore est une simple cuve rectangulaire, sans ornement ni inscription. Le couvercle est muni de quatre tenons cylindriques qui ont servi pour le manœuvre. Les volutes sont enlées dans ce sarcophage comme dans les deux autres, probablement dès l'antiquité. Contre mon attente, nous n'avons trouvé que peu d'objets intéressants en enlevant la terre du tombeau. Je signalerai seulement un vase d'albâtre portant le nom de l'amière de Ramsès II : « l'au-reou puissant aimé de Ma'at ».

Mais le sarcophage central, à lui seul,

nous parle de notre peine. Le couvercle bombé est occupé au milieu par deux lions dont les têtes sont saillies et ont servi de tenons. De part et d'autre des lions est allongé le corps du défunt; il tient une fleur de lotus. Le sarcophage lui-même repose sur quatre lions dont les corps sont sculptés en bas-relief, tandis que les têtes et pattes de devant sont saillies. Les quatre côtés sont décorés. Sur l'avant et sur l'arrière, quatre danseuses. Du côté de l'entrée, le défunt, assis sur un trône que décore un sphinx ailé, tient une coupe et une fleur de lotus. Près de lui, une table garnie d'offrandes. Puis des personnages. Les premiers apportent des provisions. Celui qui est en tête mène un chassero-mouchir au-dessus de la table; les autres saluent. Du côté opposé, il n'y a que des porteurs et des gens qui saluent. Une inscription phénicienne est gravée sur le petit côté du sarcophage. Il ne m'a pas été trop difficile d'y comprendre que le sarcophage avait été fait par un personnage dont le nom mutilé se termine par par .-t-Ba'al, pour son père Hiram, roi de Gebal, un homonyme de l'ami de Salomon. Une autre inscription occupe toute la longueur du côté vertical du couvercle. J'en rapporterai naturellement des estampages, photographies et copies. Indépendamment de ce qu'elle peut apprendre aux historiens et aux linguistes, une inscription phénicienne d'une époque aussi reculée intéresse un égyptologue qui n'a pas oublié ce que Champollion et du Rougé, plus récemment Sethe et Gardiner, ont écrit sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien. S'il restait encore des partisans à la théorie de du Rougé, ils seraient obligés de reconnaître que ces signes alphabétiques du XII^e siècle sont

plus éloignées des signes hiéroglyphiques que les lettres de la stèle de Moab, en particulier l'aléphi et le haph, mais ils ne ressemblent pas davantage aux signes des inscriptions assyriennes.

Le général en chef qui a témoigné de tant de manière l'intérêt qu'il portait aux recherches archéologiques, a décidé que le détachement militaire, qui a travaillé aux fouilles, rentrerait à Djebel loul l'hiver. Les soldats garderont le site et débarrasseront le terrain des débris que, pour aller plus vite, cette année comme l'an passé, nous n'avons pas jetés immédiatement à la mer. Dès maintenant, un coin de la nécropole est nettoyé à fond. Les limites du terrain exploré sont très apparentes. Il en est de même dans la zone occupée par les deux sanctuaires.

En terminant cette lettre, qu'il me soit permis de remercier une fois encore l'Académie qui m'a confié une mission aussi importante, et de vous adresser, Monsieur le Secrétaire perpétuel, etc.

Pierre Montet

MAURICE PÉZARD

La Syrie vient de perdre un de ses plus vaillants pionniers, la science française un de ses plus courageux serviteurs. Maurice Pézard est mort le 7 octobre dernier, après une longue et cruelle maladie qu'il supportait avec stoïcisme. Ses fouilles de Hadirch sont restées sa dernière préoccupation et le 3 octobre il m'écrivait encore une carte — qu'il faisait courte à cause de son manque de forces — pour presser l'envoi des photographies et des notes qu'il attendait. Jusqu'au bout il aura été

l'homme actif et passionné pour l'étude des monuments orientaux qui se révèle à dès son enfance. Pour s'y consacrer complètement, il se mit au sévère apprentissage de l'assyriologie. En 1905, il soutenait une thèse à l'École du Louvre sur des *Nouveaux faits grammaticaux d'après les collections chaldéennes du Musée du Louvre*. En 1909, J. de Morgan, qui lit toujours très grand cas de lui, lui offrit un poste d'attaché à la mission de Susa : la carrière d'explorateur et d'orientaliste pouvait devenir la sienne. Il ne l'a plus quittée et il y a déployé des qualités peu communes d'endurance, d'énergie et de persévérance. Il avait son franc parler et ses appréciations souvent pessimistes sur les hommes et les choses ne plaçaient pas à tout le monde. Mais cette rudesse apparente venait d'un fonds inébranlable d'honnêteté et de loyauté qui dédaignait les convenances et l'attachement seulement à la vérité. Ceux qui l'ont connu de près ont apprécié et admiré en lui cette droiture parfaite, ce désintéressement rare qui lui faisait trop souvent sacrifier ses intérêts matériels à une ardeur au travail et se dépensait tout entier. J'ai pu le juger et le comprendre pendant trois années de collaboration au Musée du Louvre, quand il y fut nommé attaché libre.

Département des Antiquités orientales, et par là il fut non seulement un collaborateur précieux, mais encore un ami d'un dévouement inaltérable.

Rappelons d'abord les ouvrages importants que nous lui devons : *Catalogue des Antiquités de la Susiane au Musée du Louvre* (Leroux, 1913). — *Mission à Bender-Rouchir : documents archéologiques et épigraphiques* (tome XV des Publications de la mission archéologique en Perse, Leroux,

1914. — *La céramique archaïque de l'Élam et ses origines*, avec 153 planches (Lacoux, 1920).

Parmi ses articles et mémoires, nous mentionnerons en particulier son étude sur les *Intailles de l'Élam* dans le *Recueil des travaux relatifs à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, tome XXXII, 1910, suivi bientôt d'un travail sur les *Intailles assyennes* dans la tome XII des *Mémoires de la Délégation en Perse*, 1911, la publication du panneau émaillé des Sphinx du Palais de Darius dans le *Bulletin de la Délégation en Perse*, fasc. 2, 1914, enfin son heureuse reconnaissance d'un précieux monument du Louvre, la *Sûle d'Antas-Gal* (*Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, tome XIII, 1916), dont il fut le premier à reconnaître les fragments épars.

Sa curiosité d'esprit était extrême et se portait sur les objets les plus divers, sur les trouvailles d'Antinoë en Egypte (*Art décoratif*, 1906), sur les origines du bijou (*Id.*, 1907), sur la céramique peinte élamite (*Id.*, 1909), sur les étoffes persanes (*Id.*, 1912), sur un point de l'époque sassanide (*Rev. d'Assyriologie*, 1912). L'art oriental dans toutes ses manifestations, même récentes, l'attirait avec une force invincible et il ne dissimulait pas qu'il le préférait hautement à l'art grec. Ses conférences-promenades dans la Musée, ses leçons à la Fondation Rachel Boyer étaient fort goûtées : on y trouvait la marque d'un esprit original et pénétrant. Le succès de son grand ouvrage sur la *Céramique de l'Élam*, qui lui mérita une récompense de l'Académie des Inscriptions, fut au der-

nière joie. Au retour de sa première campagne de Syrie, il sentait déjà les atteintes d'une sourde maladie. A la fin de 1922, ses amis lui conseillèrent de ne pas affronter les périls d'une nouvelle expédition. Il résista et, pour rester fidèle à son devoir et à ses promesses, il partit. Il estimait qu'il avait prouvé par ses fouilles et par la découverte du fragment de stèle de Séti I^{er}, que Kadech, la vieille et célèbre citadelle de l'empire hittite, était bien sur l'emplacement de Tell-Nebi-Mand; il voulait achever sa démonstration. Mais il opérait sur un sol ingrat et difficile à remuer, rempli de cailloutis, de débris épars et de murs en poussière. Quand il revint, les fatigues du séjour avaient achevé d'ébranler sa santé. Nous avons espéré à ce moment qu'une récompense suprême viendrait honorer ce soldat blessé au plein combat et nous devons à la bienveillante sympathie du Général Gouraud, Haut-Commissaire de Syrie, des démarches qui auraient abouti sans doute, si le destin malheureusement n'avait pas été plus prompt que les hommes. La mémoire de Maurice Pézard n'en sera pas moins assurée de l'affection et du respect qu'on doit avoir pour les hommes qui meurent au service du pays, après lui avoir donné leur vie entière. Le Comité des conservateurs et le Conseil des Musées ont décidé, à l'unanimité, d'inscrire son nom sur la plaque de marbre, placée à l'entrée de la galerie d'Apollon et contenant la liste des explorateurs français qui ont enrichi les collections nationales.

F. DORVILLE

TABLE DES MATIÈRES DE TOME QUATRIÈME

I. — ANTIQUES.	Pages.
Abi BAHADY HIRÛ, Les fouilles d'Al-Foustat.	31
LÉONCE BRUSET, Le digue du lac de Homs.	234
PAUL CASABOVA, La monnaie du sultan Noûr-od-dîn (551 de l'Hégire = 1159-1160).	282
GEORGES CONTREAU, Les nouvelles salles d'art musulman du Musée du Louvre <i>et annexes, etc.</i>	61
— Deuxième Mission archéologique à Sidon (1920).	261
H. A. C. CURSWELL, Two Khans et Khan Tutan.	134
FRANK GIMOFF, Les fouilles d'el-Salhiyeh sur l'Euphrate.	28
— Le temple aux gradins découvert à Salhiyeh et ses inscriptions	201
WALDEMAR DEONNA, Monuments orientaux du Musée de Gendée.	224
RENE DESSIGN, Les <i>travaux</i> et les <i>découvertes</i> au <i>Loggion</i> de Charles Chérémont Canuani.	110
— Comptes d'ouvriers d'une entreprise funéraire juive.	251
— Byblos et la mention des Gildites dans l'Ancien Testament	130
CAHILLÉ FÉLIX, L'Abbaye cistercienne de Belmont en Syrie.	1
GABRIEL MOLET, L'Ascension d'Al-Jondou.	85
PERRIN MOLET, Le pays de Negaou, près de Byblos, et son dieu.	181
JACQUES DE MORGAN, L'Industrie néolithique et le proche Orient.	25
FERDINAND VAILLANT, <i>Rapport sur les travaux archéologiques en Syrie</i> (off. de Française de Jérusalem).	111
LOUIS SPERBERS, Les <i>matériaux</i> du <i>Temple</i> <i>Jésus</i> de <i>Jerusalem</i>	191

II. — COMPTES RENDUS.

W. F. ALLEN, The Epic of the King of Battle Sargon of Akkad in Cappadocia <i>et l'orient</i>	251
British School of Archaeology in Jerusalem, 1-2.	178

A. T. LEVY, A Hebrew (Pseude) story in connection with other pseude fragments in the Pierpont Morgan Library (<i>G. Contenu</i>)	173
G. DAVEY, voir MOORE	
F. DE V. JONCKHEERE, Les civilisations babyloniennes et assyriennes (<i>R. D.</i>)	176
— Musée du Louvre, Catalogue des cylindres, cachets et pierres gravées de style oriental. T. II. Acquisitions (<i>G. Contenu</i>)	176
F. DE V. JONCKHEERE, Histoire duquel le monde des ages de l'Asie (<i>R. D.</i>)	176
GABRIEL FRANK, Voyage du marchand arabe Sulayman (<i>G. West</i>)	176
GABRIEL FRANK, La Syrie à l'époque des Mamelouks (<i>R. D.</i>)	176
NOÛL GIRON, Titulus funéraire juif d'Égypte	176
G. GILBERT, La Civilisation égéenne (<i>R. D.</i>)	176
H. B. HALL, The Peoples of the Sea (<i>R. D.</i>)	176
HAÏT COMMISSENAIRE de la République française en Syrie et au Liban, La Syrie et le Liban en 1922	176
LEON HENRI, Catalogue des figures en argile de terre cuite (<i>R. D.</i>)	176
F. HOUZEY, La lutte pour le pouvoir en Asie Mineure. II. Histoire (<i>G. Contenu</i>)	176
GÉORGE HUNT, Les Contes populaires	176
JAUSSEN et SAVIGNAC, Mission archéologique en Arabie, III (<i>R. D.</i>)	176
CHARLES-F. JEAUX, La Bible biblique avant Jésus-Christ, I.	176
H. JEAUX, La Bible biblique de l'Asie Mineure (<i>R. D.</i>)	176
ÉMILIE JEAUX, L'art religieux du XII ^e siècle en France (<i>R. D.</i>)	176
ÉTIENNE MICHAUX, Miracles et non custodes eucharistiques (<i>R. D.</i>)	176
Monuments et Mémoires Ptol. tome XXV	176
A. MOORE et G. DAVEY, Des Clans aux Empires (<i>R. D.</i>)	176
ALBERT MONOD, Observations sur la chronologie égyptienne dite redite (<i>R. D.</i>)	176
PIRELLA, La vallée de l'Asie au temps des Croisés (<i>R. D.</i>)	176
LOUIS PIRELLA, L'Asie Mineure des Croisés (<i>R. D.</i>)	176
— Ephèse et Claret (<i>R. Pottler</i>)	176
SAVIGNAC, voir JAUSSEN	
LOUIS SEBASTIAN, Le mobilier de l'Asie antérieure ancienne (<i>R. D.</i>)	176
F. THOMAS D'ARCY, Nouvelles lettres d'Al-Amaria (<i>R. D.</i>)	177
EUGÈNE VASSER, Sur un monogramme punique (<i>R. D.</i>)	177
F. WILDER, Der Zug Sargons von Akkad nach Kleinasien (<i>G. Contenu</i>)	177

III. — NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Analyse des résidus trouvés dans le grand sarcophage de Byblos (p. 72)	Pyramide de Khafra (Dor, p. 81)	L'archéologie syrienne (Table des Hautes-Études, p. 81)
--	---	---

— Les frontières de la Syrie moderne (avec carte), p. 81. — Le centenaire d'Ernest Renan, p. 81. — Le dieu Seth sur la stèle égyptienne de Tell Nebi Mend (PIERRE MOSTET), p. 179. — A propos des poissoas de verre de Tyr et du verrier Jason de Sidon, p. 179. — La citadelle d'Alep, p. 180. — Missions en Syrie, p. 259. — Inscriptions araméennes dans une tombe égyptienne, près de Sheikh Fadl, p. 269. — Inscription grecque d'Antioche, p. 269. — Législation sur les antiquités en Syrie, p. 290. — Les fouilles de Byblos en 1923 (lettres de M. PIERRE MOSTET à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions), p. 334.

Nécrologie : CHARLES GUERMONT-GANNEAU, par E. POITIER.	83
MAURICE PÉZARD, par E. POITIER.	354
TABLE DES MATIÈRES.	348



(78cm)

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

5579. — Tours, Imprimerie R. ARBAUD et C^{ie}.



Central Archaeological Library,
NEW DELHI

34193

Call No. 705/ Syr

Author—

Title— Syria

Tomes—V

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

5, B-142, N. DELHI.